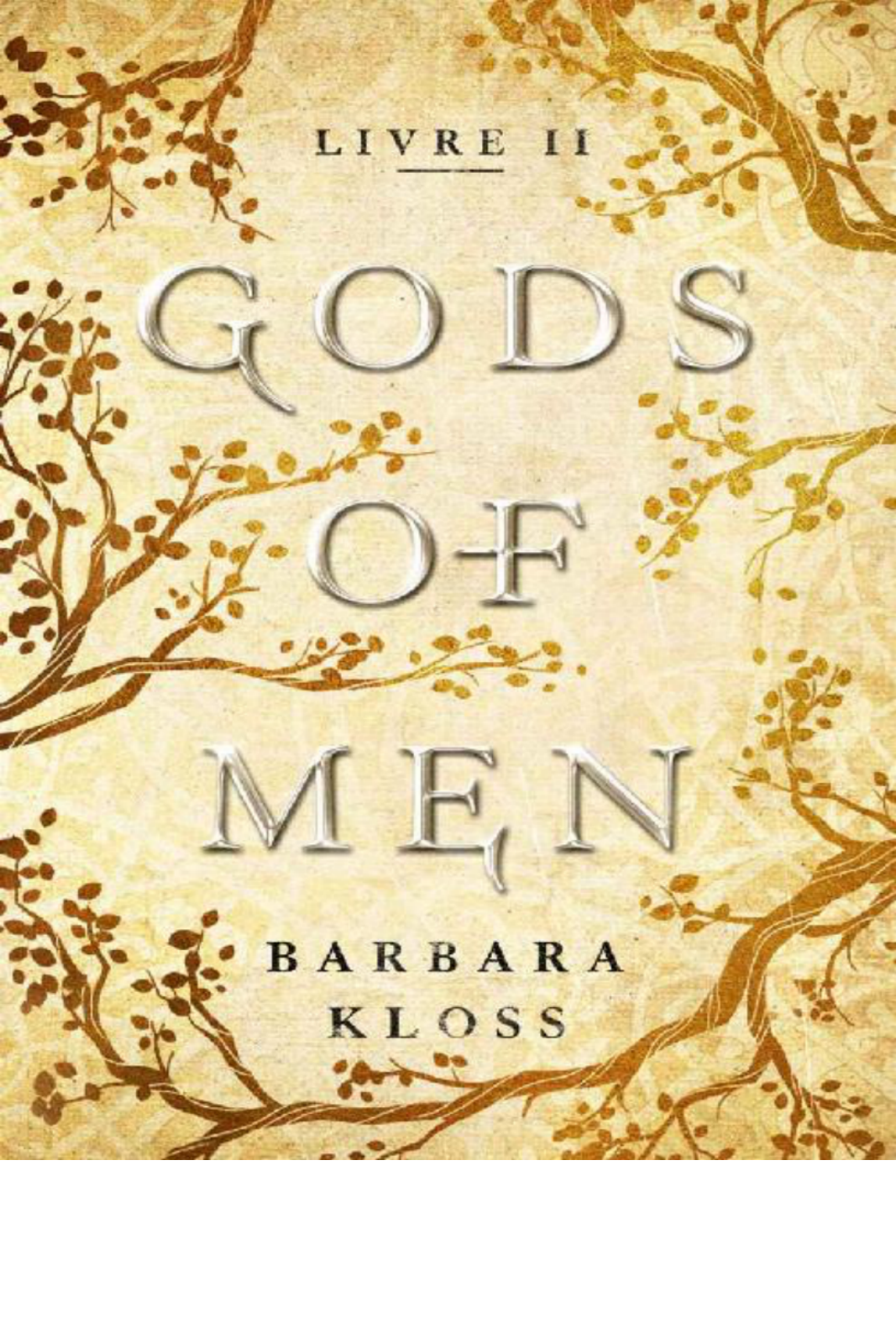


Gods of Men - Livre II

Barbara Kloss

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LIVRE II

GODS
OF
MEN

BARBARA
KLOSS

Table des Matières

Couverture	
Page titre	
Dédicace	
Précédemment	
Guide de prononciation	
Les talents divins	
Carte	
Prologue	
Chapitre 1	
Chapitre 2	
Chapitre 3	
Chapitre 4	
Chapitre 5	
Chapitre 6	
Verset	
Chapitre 7	
Chapitre 8	
Chapitre 9	
Chapitre 10	
Chapitre 11	
Chapitre 12	
Chapitre 13	
Verset	
Chapitre 14	
Chapitre 15	
Chapitre 16	
Chapitre 17	
Chapitre 18	
Chapitre 19	
Chapitre 20	
Chapitre 21	
Chapitre 22	
Chapitre 23	
Chapitre 24	
Chapitre 25	
Verset	
Chapitre 26	
Chapitre 27	
Chapitre 28	
Chapitre 29	
Chapitre 30	
Chapitre 31	
Chapitre 32	
Verset	
Chapitre 33	
Chapitre 34	
Chapitre 35	
Chapitre 36	
Chapitre 37	

Chapitre 38

Verset

Chapitre 39

Chapitre 40

Chapitre 41

Chapitre 42

Chapitre 43

Chapitre 44

Épilogue

Remerciements

À propos de l’auteure

Les éditions Rivka

Copyright

GODS OF MEN

Livre II

Barbara Kloss

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Diane Garo pour
Valentin Translation

À mon adorable petit Brighton, qui a retardé cette parution d'un an

Précédemment

Depuis la défaite d'Azir Mubarék, qui a tenté de détruire le monde cent cinquante ans plus tôt, la magie est interdite dans les Cinq Provinces, et ceux qui en sont doués – les détenteurs du Shah, aussi appelés « Liagés » – sont pourchassés et tués.

À peine âgée de neuf ans, Imari Masaï, fille illégitime du zar d'Istraa, arrête par accident le cœur de sa petite sœur avec sa flûte, un artefact liagé, la tuant sur le coup. Craignant pour sa propre vie, Imari quitte le palais en hâte et trouve refuge à Skanden, petit village d'exilés et de criminels niché au cœur des Landes Sauvages. Là, Imari se terre sous un faux nom : elle s'appelle désormais Sable, et devient l'apprentie d'une vieille guérisseuse du nom de Tolya.

Pendant dix ans, Sable tente tant bien que mal d'expier son crime par la guérison. Mais son passé la rattrape un beau jour, lorsque le boucher de la ville, Velik, met la main sur sa flûte, dont elle n'a jamais pu se débarrasser.

Au même moment, Sable fait la rencontre de Jeric Obery Sal Angevin. Prince et Loup de Corinthe qui a fait de la traque des Liagés – qu'il considère comme les suppôts du malin – l'œuvre de sa vie, il se fait passer pour un provincial du nom de Jos. Envoyé par son frère aîné Hagan, Jeric a pour mission de ramener Sable à Corinthe dans une tentative désespérée de sauver leur père mourant – le roi Tommad.

Mais Ventus – Grand Prêtre des Landes Sauvages –, alerté par Velik, enlève Sable à la barbe de Jeric, qui use alors de la force pour contrer le prêtre et ses sinistres Muets. Sable et Jos prennent la fuite, poursuivis par Ventus qui souhaite récupérer la guérisseuse à tout prix. Aidés par Tallyn, vieil ami de Tolya et redoutable alta-Liagé, Sable et Jos arrivent finalement à quitter les Landes.

Mais lorsque Sable découvre la véritable identité de Jos, elle ne peut plus fuir. Jeric la conduit à Descieux – capitale de Corinthe –, où son père est mort entre temps. Et Hagan, qui a mis au jour le secret de Sable par le biais de Rasmin, Grand Inquisiteur de Corinthe, compte en fait se servir du don liagé de Sable pour vaincre la « légion » d'insurgés qui attaque sa province.

Sable est faite prisonnière. Elle qui a toujours cru que la flûte renfermait le pouvoir et non elle-même découvre qu'elle est en fait une sulaziér, une Liagée ayant une emprise sur les vivants et les

morts. Grâce à son pouvoir enfin débloqué, elle réussit à arrêter la légion : une légion d'âmes ayant pris possession du corps d'Astrid, sœur cadette de Jeric et Hagan.

Alors que Hagan a péri aux mains de la légion et qu'Astrid est emprisonnée, Jeric devient roi de Corinthe et relâche Imari, à qui il a offert son amitié, et peut-être plus. Celle-ci quitte Descieux en compagnie de son frère aîné Ricón, direction Istra, son pays natal. La rencontre avec Imari a changé Jeric : devant l'altruisme de la jeune femme, il se résout à arrêter la traque systématique des Liagés et à libérer les esclaves sol veloriens, peuple parmi lequel naissent les Liagés.

Guide de prononciation

Anja : an'-ya
Chakran : cha-cran'
Dasi : da-zi
E'Centro : i-tchen-tro
Felheim : fèl-aïm
Fenuk : fé-nouk
Fyri : fi-ri
Gamla Khan : gam-la can'
Gezze : gué-zi
Gilder : guil-deur
Hiatt : aye-at'
Jadarr : ya-dar
Jarl : yarl
Jeol : djé-ol
Kahar : ka-ar
Kjürda : kyu-rda
Kunari : kou-na-ri
Leje : lé-djé
Majutén : ma-jou-tèn'
Mo'Ruk : mo-rouk
Muzretall : mou-zrè-tal
Naleed : na-lid'
Nazzat : na-zat'
Qazzat : ka-zat'
Ricón : ri-con'
Sareddii : sa-ré-di-i
Sebharan : sé-ba-ran'
Stryker : straye-keur
Su'Vi : sou-vi
Sulaziér : sou-la-zié
Survak : cheur-vac
Tallyn : ta-lin'
Taran : ta-ran'
Trier : tri-ère
Tyrcorat : tir-co-rat'
Uki : ou-ki

Vizeer : vi-zir

Vondar : von'-dar

Zar Branón : dzar bra-non'

Ziat : dzi-at'

Zindev : zin'-dev

Ziyan : zi-yan'

Zurina : dzou-ri-na

Zussa : zou-ça

Les talents divins

SHIVA

Appellation commune : rétablissement
Manipulation de la guérison corporelle par le sang de la vie
Talents spécifiques liés au *shiva* : guérison, nécromancie

VOLORE

Appellation commune : enchantement
Permutation des univers physique et métaphysique à travers la parole
d'Asoraï
Talents spécifiques liés au *volore* : gardiennes, tallas

ZIAT

Appellation commune : don de clairvoyance, manipulation de la vision
et illusions
Talents spécifiques liés au *ziat* : perception, don de clairvoyance
(passé, présent, futur)

SAREDII

Appellation commune : protection
Manipulation de l'énergie du Shah dans le monde physique
Talents spécifiques liés au *saredii* : amélioration de la force physique,
manipulation de l'environnement naturel



Prologue

Six mois plus tôt...

Sans cette chaleur, Gamla n'aurait jamais découvert les corps.

Il avait parcouru ce chemin d'innombrables fois, ces entrelacs imprécis de sable et de roche qui reliaient les petits villages des monts Baraga au reste d'Istaraa. Là où vivaient ceux qui refusaient de se plier aux règles de la société, préférant survivre dans le désert selon leurs propres termes.

Là où la vie était tellement plus simple.

Mais tous les hommes étaient égaux face à la maladie, et comme Gamla était l'alma – le guérisseur – d'Istaraa, il s'y rendait de temps à autre pour une consultation. Au fil des ans, leur relation était devenue symbiotique : il leur apportait des nouvelles du monde, et eux lui offraient un répit bienvenu.

Ce jour-là, cependant, aucun repos ne l'accueillit.

Un soleil impitoyable bouillonnait dans le ciel du désert et l'air miroitait sous l'effet de la chaleur, créant une impression vaporeuse. Gamla avait de plus en plus de mal à respirer.

Il arrêta son chameau le long du chemin, descendit de selle et s'appuya contre un rocher en contemplant la merveilleuse étendue du Majutén. Ses vêtements amples collaient à sa peau en sueur, et lorsqu'il s'essuya le visage avec son foulard, des résidus de sel se mirent à pleuvoir de sa moustache et de sa barbe.

Par tous les saints, le désert était impitoyable ce jour-là.

Son chameau renâcla et enfonça un pied impatient dans le sable. Même lui n'aimait pas cette chaleur.

Gamla but une gorgée d'eau à son outre. Il était sur le point de s'éloigner du rocher et de remonter en selle quand une odeur nauséabonde parvint soudain à ses narines. La pestilence de la putréfaction et de la maladie.

Il connaissait bien cette odeur.

Car le désert affamé ne cessait de prendre des vies, arrosant son sol stérile du sang de visiteurs pris au dépourvu.

Gamla aurait pu décider d'ignorer l'odeur, mais les paroles de l'éleveur de porcs lui revinrent en mémoire. Depuis des mois, Junat se plaignait que quelque chose lui volait ses cochons. Cependant, sa seule preuve était qu'il n'en avait plus que six, là où la veille, il en

avait eu sept. Junat pensait qu'il s'agissait de l'œuvre d'un chat sauvage : ils étaient nombreux dans ces montagnes.

Mais Gamla avait des doutes. Depuis des semaines.

Il s'éloigna du rocher et ajusta son foulard sur sa tête.

— Je reviens tout de suite, dit-il à son chameau.

Puis il suivit l'odeur et s'aventura entre les roches rouges, vers l'étroite épine dorsale séparant les larges épaules des monts Baraga.

Il évoluait sur ce terrain accidenté, guidé par son flair, tandis que le soleil implacable lui brûlait le dos. Il s'engagea sur une pente menant à une sorte de renfoncement naturel, contourna un amas de roches rouges et s'arrêta net.

Devant lui se trouvait un tas de carcasses mutilées. Les mouches pullulaient, les asticots grouillaient et les vautours se repaissaient d'entrailles de porcs, qui ne devaient pas avoir plus de quelques jours.

La puanteur était si forte que même Gamla faillit rendre le contenu de son estomac. Junat avait raison. Quelqu'un volait bien des porcs, et pas seulement les siens.

Pas pour se nourrir, non plus.

Un mauvais pressentiment s'empara de Gamla, qui se mit à scruter attentivement les alentours. Un petit chemin s'étendait au-delà de l'immonde monticule, menant à une fissure dans la paroi de roche rouge.

Une grotte.

L'air frémit derrière lui, et Gamla se retourna. À quelques pas de là se tenait un homme enveloppé dans une étoffe noire, qui sondait Gamla de ses yeux sombres. Sol veloriens. Des glyphes tourbillonnants tracés à l'encre recouvraient sa peau cuivrée, ses lobes d'oreilles étaient étirés par des boucles argentées, et du sang maculait sa bouche, incrusté dans les rides de son visage. Dégoulinant sur son menton tatoué.

Une terreur glaçante s'insinua dans les entrailles de Gamla.

Il ne s'était pas trompé. Il aurait préféré le contraire.

— Gamla Khan, énonça une voix râpeuse.

L'interpellé recula d'un pas, malgré lui.

— Qui êtes-vous ?

Il ne demanda pas *ce* qu'il était. Il connaissait déjà la réponse à cette question.

Le Liagé lui adressa un sourire ensanglanté. Il agita une main maculée de sang et recouverte d'encre, et prononça un mot. Le sort jaillit de sa paume et Gamla s'effondra.

Chapitre 1

Ricón leva deux doigts.

Attends.

Attends.

Imari observait le sable, accroupie. Ses cuisses l'élançaient.

Elle attendait.

Et attendait.

Là.

Elle croisa le regard de Ricón ; il l'avait vu lui aussi. Pourtant, son geste était clair. Elle devait attendre. C'était sa chasse, avait-il dit. C'était lui qui donnait les ordres.

Imari aurait pu s'en formaliser, mais elle soupçonnait que l'ordre de Ricón avait moins à voir avec *elle* qu'avec son besoin de se rattraper pour toutes ces années d'absence. Elle avait beau apprécier cette attention, elle aurait aimé qu'il témoigne un peu plus de foi en ses capacités. Elle avait survécu aux Landes Sauvages ; elle pouvait bien s'occuper d'un serpent. Mais elle n'avait pas envie de se disputer avec lui, c'est pourquoi elle se tut, laissant Ricón mener la danse.

Il extirpa son cimenterre. Le feu du ciel s'y refléta, le faisant scintiller des premières lueurs de l'aube. Il jeta un coup d'œil à Imari, lui adressa un signe du menton, puis Imari lâcha la sauterelle qu'elle avait attrapée le matin même. Cette dernière s'enfonça dans le sable à quelques mètres des rochers pâles, immobile, mais pas morte. Pas encore.

Encore un peu de patience.

Quelques instants plus tard...

Une forme émergea. D'abord la tête, dansante et hésitante, cherchant sa proie. L'animal sortit sa langue pour appréhender son environnement, avant de glisser lentement, de côté, sur le sable, en direction de la sauterelle.

Un *sivetan*. Un crotale cornu.

C'était un petit serpent, de la longueur de l'avant-bras d'Imari. Probablement pas suffisant pour les nourrir tous les cinq. Imari lui aurait bien laissé la vie sauve, mais Ricón fit un pas de plus et le bout de sa botte frôla le bord du rocher.

Imari ne regardait plus le *sivetan*. Elle s'était figée, concentrée sur les pieds de Ricón. Ce dernier n'avait rien remarqué – elle-même

avait bien failli le manquer – et elle n'avait pas le temps de l'avertir. Elle attrapa la pierre la plus proche et fit un bond en avant. Le crotale prit le large, effrayé, alors qu'Imari fracassait sa pierre dans un craquement écoeurant.

Ricón baissa la tête. Ses yeux s'élargirent tandis qu'Imari se relevait. Tous deux contemplèrent le crâne broyé de l'énorme vipère cornue qui gisait aux pieds de Ricón.

Le silence s'étira.

— Ça, ça devrait nous nourrir tous les cinq, commenta Imari en croisant le regard ombragé de Ricón.

Alors qu'il pinçait les lèvres, elle ajouta :

— Désolée pour le sivetan.

Ricón resta impassible, puis, sans un mot, il saisit la vipère par la queue. Imari avait eu de la chance de la repérer. Ses écailles épaisses dignes d'une armure se fondaient parfaitement dans les rochers.

— Tama, remercia Ricón à voix basse.

Elle hocha la tête, puis se dirigea vers les trois autres membres de leur petit convoi.

Imari aperçut d'abord Jenya, affairée à secouer les couvertures des chevaux pour éliminer le sable de la nuit précédente. De ses yeux noirs, la femme détailla la vipère qui pendait de la main de Ricón.

— Elle est énorme, commenta Jenya d'un ton plat.

— Elle a failli me mordre le talon, mais...

Ricón fit un geste vers Imari.

L'attention de Jenya passa du crâne défoncé à Imari. Jenya faisait partie des Sareds – les guerriers les plus estimés de Trier –, mais elle était également la première femme Saredd qu'Istara ait jamais connue. Et chaque fois qu'elle la regardait, Imari ne pouvait s'empêcher de sentir que Jenya ajoutait quelque chose à une liste, catégorisant la menace qu'elle représentait. La cartographiant. Ils le faisaient tous, à leur manière.

— Ce sont peut-être *mes* Sareds, mais ce sont avant tout des Sareds, lui avait expliqué Ricón un soir, lorsqu'Imari lui avait fait part de son inquiétude. Ne l'oublie jamais.

Et ils seront toujours fidèles à Istara, avait-il sous-entendu sans le dire, car cela aurait été inutile.

Selon Ricón, Istara tout entière était en proie aux tensions. Ces derniers mois, des groupes d'ouvriers sol veloriens avaient disparu. Bon nombre de leurs maîtres avaient été découpés en morceaux, et une poignée de temples istraans avaient été mis à feu et à sang, les kahars – les prêtres – brûlés vifs à l'intérieur. Les Sol Veloriens avaient un chef, semblait-il, bien que personne ne connaisse son

identité.

Cela ressemblait fort à ce que Corinthe avait récemment enduré.

Il allait sans dire que ce n'était pas le meilleur moment pour que la bâtarde liagée du zar Branón – une Sol Velorienne née avec le pouvoir du Shah – réapparaisse miraculeusement.

Et comme si la mystérieuse part liagée d'Imari n'était pas suffisante pour éveiller les soupçons des Sareds de Ricón, les dix années qu'elle avait passées dans les Landes Sauvages avaient fait naître de nouvelles choses en elle – des choses qu'ils ne comprenaient pas. Elle le ressentait chaque fois qu'elle les surprenait à la dévisager. Elle avait beau avoir un père istraan et avoir été élevée à Istraan, elle n'était pas l'une des leurs. Les années l'avaient rendue aussi sauvage que les Landes où elle s'était réfugiée. Elle était... différente.

Avék – le plus insouciant des trois – s'approcha d'eux, ses karambits accrochés à sa ceinture telles des griffes d'argent. Le vent gonflait son pantalon ample, et sans son foulard, ses longs cheveux noirs volaient librement. Il prit la vipère des mains de Ricón, n'accordant qu'un regard furtif à Imari, et l'apporta à Tarq, un colosse totalement dénué de sens de l'humour. Imari s'était demandé pourquoi son frère avait tenu à ce qu'il les accompagne, jusqu'au jour où elle avait vu Tarq lancer un couteau à cinquante mètres et atteindre un coyote en pleine tête.

C'était le meilleur dîner qu'ils avaient eu depuis qu'ils avaient quitté Descieux.

Tarq aiguisait ses couteaux, assis près d'un petit feu, ses yeux noirs fixés sur Imari comme souvent. Il la surveillait constamment. Ne lui faisait pas confiance.

Elle s'efforçait de ne pas en prendre ombrage – ils ne la connaissaient pas, pas encore –, mais ce n'était pas toujours chose aisée.

Tchac. Tchac. Tchaaaaac.

Avék lança la vipère, qui atterrit aux pieds de Tarq.

Tchac.

— Tarq, l'interpella Avék.

L'intéressé s'autorisa un dernier *Tchac* avant de poser ses couteaux. Il saisit la vipère par le cou, observa ce qu'il restait du crâne et darda sur Imari un œil noir.

— Vous avez abîmé les glandes.

— Je n'ai pas vraiment pu viser, rétorqua Imari.

Tarq fronça les sourcils.

Imari s'approcha et tendit la main.

— Je peux le faire, si ça vous demande trop de travail.

Il la dévisagea.

— Vous avez déjà dépecé un serpent, *cala* ?

Fillette.

Pas zurina. Pas Imari.

Juste *fillette*.

À la réflexion, certains noms dont on l'avait affublée par le passé étaient bien pires.

Imari dévoila ses dents.

— Vous seriez surpris de savoir ce que j'ai dépecé.

Le regard de Tarq se fit plus dur. Les autres s'interrompirent et se tournèrent dans sa direction.

Elle aurait probablement dû s'abstenir de répondre, mais elle en avait assez de s'effacer pour calmer leur suspicion, d'autant que ses efforts étaient restés vains, ou presque. Tarq finit pourtant par s'approcher et laissa tomber la vipère à ses pieds.

— Puis-je emprunter votre couteau ? demanda-t-elle.

Il se contenta de lui rendre son regard.

Ce fut Ricón qui lui tendit finalement un coutelet. Il jeta un œil réprobateur à Tarq, qui avait repris l'affûtage de ses lames, tandis qu'Imari traversait le camp, avant de s'asseoir et de se mettre au travail.

Par les gardiennes, cela commençait vraiment à l'agacer. Cette façon qu'ils avaient de l'observer et de chuchoter la nuit lorsqu'ils pensaient qu'elle dormait.

C'était aussi la raison pour laquelle elle n'avait pas touché à sa flûte en os depuis leur départ de Descieux deux semaines plus tôt.

Elle l'avait enveloppée dans un linge et enfouie dans sa sacoche, cachée aux yeux de tous. Parfois, pendant qu'ils chevauchaient, lorsque les sables dorés du Majutén s'étendaient sans fin devant eux et que le vent se lamentait sur sa désolation, l'instrument se rappelait à son âme. Elle aurait voulu le tenir entre ses mains, faire glisser ses doigts sur ce petit bout d'os poli, sentir sa chaleur contre ses paumes. Mais elle devait résister à cette envie. Elle imaginait déjà la réaction des Saredds s'ils voyaient les glyphes de la flûte s'illuminer tel le clair de lune à son contact.

Elle ne pouvait cependant pas faire taire la musique.

Cette nuit-là, à Descieux, quelque chose s'était éveillé en elle, et le monde avait explosé en une symphonie de sons – des bruits de la terre, martelée par les sabots de leurs montures, au hurlement du vent dans les dunes.

Parfois, la musique exerçait une telle attraction sur elle qu'elle se mettait à fredonner sans s'en rendre compte, jusqu'à ce que Ricón l'arrête, lui touchant le bras et prononçant son nom. Jusqu'à ce qu'il la ramène. Une fois, elle avait même failli glisser de leur selle commune, mais Ricón l'avait rattrapée par la taille juste à temps.

Dans ces moments-là, elle comprenait la peur des Saredds. Parce qu'elle la ressentait, elle aussi.

Elle aurait aimé pouvoir parler de son pouvoir à quelqu'un – quelqu'un pour lui apprendre à l'utiliser, à le contrôler. À sa connaissance, seules trois personnes avaient le savoir nécessaire, mais Tolya était morte, Tallyn l'était peut-être aussi, et on ne pouvait se fier à Rasmin.

Imari ne comprenait toujours pas le rôle de Rasmin dans cette affaire. En tant que Grand Inquisiteur de Corinthe, il avait passé sa vie à interroger et torturer des Liagés. Il l'avait découverte dans les Landes Sauvages, et avait convaincu le prince Hagan de la faire venir à Descieux sous prétexte de guérir son père, le roi Tommad. Bien entendu, le prince souhaitait avant tout utiliser son pouvoir pour contrôler ses ennemis. Elle avait supposé que c'était également le but du Grand Inquisiteur, mais il s'était avéré que ce dernier était en réalité un Liagé.

Qui pouvait également prendre les traits d'un hibou.

Imari se recentra sur la vipère, découpant soigneusement sa tête en veillant à éviter les glandes venimeuses écrasées. Une fois la tête tranchée, elle la jeta aux pieds de Tarq.

Le raclement cessa.

Elle ne chercha pas à voir son visage, mais elle s'en faisait une assez bonne idée. Avék s'accroupit à côté d'elle, mais pas trop près. Jamais trop près. Ils gardaient toujours une certaine distance.

— Vous êtes rapide, commenta-t-il.

On aurait dit une accusation.

Imari effectua une incision le long de l'animal, sépara la peau de la chair et la mit de côté, les mains couvertes de sang.

— J'ai eu de quoi m'entraîner.

Avék la dévisagea. Imari sentit également le regard de Tarq. Elle les ignora tous les deux, extirpa les tripes pour enfin se retrouver avec un long morceau de viande de serpent.

— Je peux ? demanda Avék en désignant la peau.

— Allez-y, acquiesça Imari en essuyant la lame de Ricón.

Avék ramassa la peau de la vipère et s'assit près de Tarq, tandis que Ricón s'approchait pour observer son travail. Il semblait vouloir lui poser une question, mais il ne savait par où commencer. C'était ainsi qu'il l'avait observée pendant une grande partie de leur voyage vers le sud.

— Tolya m'a appris comment faire, expliqua Imari.

Elle enroula la chair de l'animal autour d'un bout de bâton, planta les deux extrémités pour la maintenir en place et la positionna sur les braises. Les flammes vinrent lécher la viande, qui se mit à grésiller.

Elle s'installa devant le feu, l'image de Tolya – la femme qui avait su la garder en vie – se rappelant à son esprit. Tolya, avec ses boucles grises et folles, son visage buriné et son éternelle détermination.

— Elle te manque, observa Ricón.

Imari enroula ses bras autour de ses genoux pliés.

— Je n'ai eu qu'elle pendant dix ans.

Le silence s'installa tandis que les années d'absence s'étiraient entre eux, provoquant un malaise.

— Tu nous as, nous, maintenant, mi a'fiamé, dit Ricón à voix basse. Et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour te protéger.

La protéger.

Serait-elle jamais vraiment en sécurité, sachant ce qu'elle était ?

Le zar, qui se trouvait être à la fois le souverain d'Istria et leur père, ignorait tout du retour d'Imari. Ricón avait menti sur sa destination, craignant que quelqu'un ne découvre la nature réelle de cette délicate et dangereuse mission. Il lui avait assuré que leur père serait heureux de la retrouver, mais malgré sa promesse, ni l'un ni l'autre ne pouvait réellement savoir comment il réagirait. Après tout, il avait annoncé au monde entier la mort de sa fille bâtarde dix ans plus tôt. Et Imari n'ignorait pas que la trahison du zar pourrait lui coûter la vie.

Mais les paroles de Ricón se voulaient réconfortantes, et même si elles n'étaient pas tout à fait vraies, elle était touchée qu'il ait essayé. Il y croyait, et elle l'aimait pour cela.

Elle lui tendit son couteau.

Il regarda la lame, puis sa sœur, et posa sa main sur la sienne.

— Garde-le.

Il lui serra la main, puis relâcha sa poigne et se leva.

Tarq venait de sortir son oud.

Il n'avait pas touché le petit instrument une seule fois au cours de leur voyage, bien qu'Imari l'ait vu rebondir sur le flanc de son cheval. Elle avait même commencé à douter que ce soit le sien. Elle ne s'attendait pas à ce qu'un Saredd aussi abrasif et massif que lui ait une quelconque sensibilité musicale, et cela la surprit d'autant plus de voir avec quelle délicatesse il pinçait les cordes.

L'oud paraissait minuscule et fragile entre ses mains démesurées. Le tempo s'enflamma tandis que sa paume martelait la surface comme un cœur aux battements réguliers. Les notes taquines attendaient fébrilement d'être jouées, virevoltant à un rythme enlevé. Elle connaissait ce morceau – cet air qu'elle n'avait pas entendu depuis une éternité –, car il parlait de la rémanence d'Istria dans une guerre qui les avait presque détruits.

Imari n'eut pas de mal à deviner pourquoi Tarq l'avait choisi.

Mais l'air était magnifique, et Imari ferma les yeux, se laissant porter par les notes. Comme hypnotiques, elles la replongèrent dans le récit d'un triomphe. Elle revit Vondar – le palais de Trier, capitale d'Istria – ou du moins le souvenir qu'elle en gardait. Ses larges tours étincelantes se dressant, fières et provocantes, tandis que les troupes d'Azir venaient buter contre les murs d'une blancheur immaculée.

L'image vacilla, comme distordue.

Puis la scène disparut, remplacée par un océan de sable, étendue ondoyante et désolée sous un ciel obscur et violent. Une silhouette solitaire se dressait à l'horizon. Imari ne parvenait à distinguer son visage à cette distance, mais elle sentait peser sur elle sa présence attentive.

La peur s'insinua dans l'âme d'Imari. Comme une fausse note dans le morceau, déviant malencontreusement de la partition.

Un éclair.

Un arbre, noirâtre et dénudé, aux branches noueuses, tordues et malades. Son tronc courbé semblable à un vieil homme têtu, ses racines plantées dans un sol rocheux, s'accrochant au monde avec un air de défi. Ses branches se mirent à pousser, s'étirant et s'enroulant comme des lianes, comme des vrilles noires semblant chercher quelque chose.

Tu es à moi, sulaziér...

Le grondement, dont le timbre se rapprochait davantage de la vibration, provenait des entrailles de la Terre, faisant crisser chaque corde en elle.

Les branches fondirent sur elle tels des fouets, les grands tentacules charnus de l'arbre s'enroulant autour de ses bras et de ses jambes. Imari laissa échapper un cri, et une branche pénétra à l'intérieur de sa bouche. Elle s'étouffait dans l'écorce moisie et le sang quand d'autres branches lui transpercèrent les bras et les jambes. Elles lui arrachèrent la peau et les tissus comme des grappins, s'ancrant à ses os, et la projetèrent en avant. Imari aurait crié si elle avait encore eu de la voix, tandis que les lances de bois l'attiraient à l'intérieur de l'arbre.

Le monde devint sombre, sans espoir. Et froid – si froid. Plus froid, même, qu'une nuit d'hiver dans les Landes Sauvages. Il n'y avait ni chaleur ni lumière. C'était un abîme infini de néant.

Et pourtant, elle n'était pas seule.

Elle ressentit une rage qui n'était pas la sienne – une folle fureur chaotique qui alimentait le néant –, puis l'horrible voix poussa un cri, déchirant les derniers vestiges de sa conscience. Elle sentit la chaleur monter en elle quand son pouvoir s'enflamma. Un feu liquide lui traversa les veines, embrasant ses bras et ses jambes, brûlant la rage et les lances de bois. Puis elle vit une lueur, blanche

et aveuglante. Le cri monstrueux s'estompa et cessa. Tout s'arrêta – l'arbre, l'obscurité, la rage. Le monde redevint calme.

Paisible.

Jusqu'à ce que ne reste plus que la lumière du soleil, rouge et brûlante, derrière ses paupières.

— *Imari.*

C'était Ricón, et ce n'était visiblement pas la première fois qu'il prononçait son nom.

D'un coup, Imari ouvrit les yeux, haletante, le cœur palpitant et le corps trempé de sueur.

— Imari, qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui ne va pas ? s'inquiéta Ricón.

Imari réalisa qu'elle était par terre, recroquevillée sur le côté. Son corps lui faisait mal à une dizaine d'endroits, là où les branches avaient transpercé sa peau. Paniquée, elle inspecta son corps, ses bras, mais ils étaient intacts. Pas de branches, pas de sang. Rien.

Ce n'était qu'un rêve.

Mais il lui avait paru si réel.

À côté d'elle, Ricón était agenouillé dans le sable. Un soleil brillant l'illuminait par-derrière, et Tarq, Avék et Jenya se tenaient au-dessus de lui, les yeux rivés sur la jeune femme. Tarq avait lâché son oud.

Elle sentit la main froide et calleuse de Ricón sur son front.

— Dis-moi ce dont tu as besoin.

Imari détendit ses muscles et roula, péniblement, sur le dos.

— Je...

Sa gorge la brûlait, et le goût du sang et de l'écorce persistait sur sa langue.

— De l'eau. S'il te plaît.

Avék lui tendit une petite outre. L'eau froide se déversa le long de sa gorge en feu, éteignant l'incendie dans son corps. Elle prit une autre gorgée, rendit l'outre à Avék, puis se releva tandis que Ricón la stabilisait de sa main. Elle pouvait lire les questions dans ses yeux, mais choisit de ne pas y répondre. Pas ici, pas maintenant. Pas devant eux.

Sans compter que...

Que pourrait-elle bien lui dire ?

Imari s'avança vers les chevaux d'un pas incertain, Ricón sur ses talons.

— C'est ton pouvoir, n'est-ce pas ? murmura-t-il une fois qu'ils furent assez loin des autres.

Contrairement à ses Sareds, il ne ressentait pas une profonde défiance envers cette part d'elle. La moitié liagée. Mais en cet instant, Imari se demandait s'il n'aurait pas dû.

Tu es à moi.

Astrid avait utilisé la même expression, cette nuit-là au palais de Descieux. Mais ces mots-ci provenaient d'ailleurs. De toute sa vie, Imari n'avait jamais ressenti une telle puissance, brute et débridée.

Une telle énergie maléfique.

Imari chassa la peur croissante de son esprit et vérifia les sangles de sa selle.

— Je vais attendre ici.

Ricón n'avait pas l'air de vouloir partir.

Elle espérait qu'il n'insisterait pas.

— Tu devrais manger, dit-il.

— Je n'ai pas faim.

Il resta planté là, attendant des explications qu'Imari ne pouvait lui donner. Elle avait trop peur de réfléchir à leurs implications pour l'heure.

— Ricón, s'il te plaît, chuchota Imari en croisant son regard.

Elle vit la bataille qui faisait rage dans ses yeux, mais il finit par tourner les talons et retourner auprès des autres. Imari soupira et appuya son front contre le flanc de son cheval.

Non, se dit-elle. Il n'existait aucun abri pour elle dans toutes les Cinq Provinces.

Chapitre 2

Adossé au bastingage de la Dame, Survak observait les quais obscurs et déserts de la baie de Sahl. Il n'aimait pas jeter l'ancre. Trop de regards curieux, trop de questions. Mais ils avaient besoin de provisions, et ce petit port à l'extrémité sud-est des Landes Sauvages pouvait les leur fournir. Sans compter que l'eau de la baie offrait une protection naturelle contre les Ombres susceptibles de rôder alentour. La plupart des membres de son équipage avaient choisi de passer la nuit à terre, car rares étaient les occasions de trouver un peu de chaleur, que ce soit devant lâtre ou dans un lit. Bon nombre de marins optaient d'ailleurs pour les deux.

Ôtant sa pipe de sa bouche, il exhala un nuage de fumée rendue argentée par la lueur de la lune. Survak n'aimait pas les nuits de pleine lune.

Elles lui faisaient penser aux loups.

Il fit tomber les cendres de sa pipe dans l'eau placide, et s'apprêtait à regagner ses quartiers quand il repéra une silhouette encapuchonnée sur les quais, dans le halo ambré d'un lampadaire.

Ce n'était pas un membre de son équipage.

Survak rangea sa pipe sous ses fourrures et avança, s'arrêtant au niveau de la passerelle où il gardait une arbalète attachée à la coque.

— Je peux vous aider ? lança Survak.

La silhouette resta immobile, faisant preuve d'un calme troublant. Puis elle s'effondra.

Survak siffla le reste de l'équipage et descendit la rampe au pas de course. Le lampadaire éclairait une robe bleu nuit et un visage affreusement balafé. Survak poussa un juron et courut en direction de l'homme, ses bottes martelant les planches du quai.

— Tallyn...

Survak tomba à genoux et fit rouler un Tallyn immobile sur le dos. Il respirait encore, mais à peine, et une méchante coupure déformait le bon côté de son visage. L'entaille était si profonde que l'os blanc de sa pommette était visible.

Survak ne s'était jamais habitué aux cicatrices de Tallyn, mais même lui devait bien avouer que le vieux Liagé ressemblait à un véritable démon en cet instant précis.

Paz et Rikk venaient d'arriver. Rikk grimaça.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ? demanda Paz.

— Aidez-moi à le soulever, ordonna Survak.

Les deux hommes échangèrent un coup d'œil inquiet.

— Dépêchez-vous, les pressa Survak. Avant que quelqu'un ne nous voie.

Ils empoignèrent chacun le blessé et le transportèrent en le traînant à moitié jusqu'à la Dame.

— Là-bas.

Survak fit un signe de tête vers les quartiers du capitaine. Ils traversèrent le pont, Survak enfonça la porte, et ensemble, ils étendirent Tallyn sur le petit lit.

Au moment où la tête de Tallyn toucha l'oreiller, il se redressa d'un bond. Paz sursauta, effrayé, et se cogna la tête contre la lanterne suspendue, qui glissa de son crochet, s'écrasa sur le sol et vola en éclats. La flamme s'éteignit, les plongeant dans l'obscurité.

Soudain, une étrange lumière d'un bleu presque blanc apparut. Elle brûlait comme un soleil miniature, planant au-dessus de la paume recroquevillée de Tallyn. Assis avec raideur, ce dernier montrait les dents, ses yeux d'un noir absolu.

Les trois matelots se figèrent.

Survak leva les mains pour rassurer ses hommes.

— Tallyn... c'est moi...

Il ne sembla pas l'avoir entendu.

— *Tallyn.*

Le vieil homme cligna de son œil valide. Son regard se posa sur Survak, qu'il parut enfin voir, puis son attention se reporta sur les autres. Il approcha la main de la lanterne posée sur la table de nuit. Le bleu se transforma en une paisible flamme orange, puis il s'affaissa, ferma l'œil et poussa un profond soupir.

Survak échangea un regard avec ses hommes.

— De l'eau, chuchota-t-il à Paz. Et il aura sûrement besoin d'akavit.

Il avait toujours de l'akavit à portée de main. C'était une habitude dangereuse, mais Survak avait du mal à s'en défaire.

La porte de la cabine s'ouvrit dans un grincement et Paz s'éclipsa.

— Garde un œil sur les docks, intima Survak à Rikk, qui sortit à la suite de son compagnon.

Le capitaine balaya les éclats de verre en un tas bien ordonné, puis s'approcha du lit pour observer Tallyn.

— Je pensais que tu étais mort.

Il n'avait pas reçu de nouvelles depuis qu'il avait traversé la Merenvue avec l'Istraane et son Prince Loup à son bord, plus d'un mois plus tôt. Il avait eu vent du combat de Tallyn contre Ventus et

ses Muets à Rivebois, mais au vu du silence qui s'était ensuivi, Survak avait supposé que Tallyn était mort. Il savait à présent qu'il s'était trompé, mais la blessure sur son visage était récente.

La poitrine de Tallyn se soulevait et s'affaissait laborieusement.

— Tül Bahn...

Survak fronça les sourcils.

— J'ai essayé de... articula Tallyn, les dents serrées de douleur.

Deux d'entre eux se sont échappés.

Survak se figea. Tallyn avait voulu éliminer le reste des Muets, à présent que Ventus était mort.

— Mais qu'est-ce qui t'est passé par la tête ? cracha Survak.

L'autre se contenta de grimacer pour toute réponse.

Survak étouffa un juron et passa une main dans ses cheveux coupés court. Les deux Muets restants se lanceraient forcément à la poursuite de Tallyn.

— Tallyn, je suis désolé, mais tu ne peux pas rester. Je ne veux pas mettre mon équipage en danger.

— Il faut y retourner.

Tallyn ne parlait plus des Landes Sauvages.

Le capitaine s'immobilisa. Il la sentait, la tempête qui couvait à l'horizon, dévorant la mer à mesure qu'elle se rapprochait. Cette tempête qui n'était jamais partie, qui était toujours restée tapie, non loin de lui. Et à présent, elle arrivait. Les inévitables rafales, pluies et tonnerres du passé, se rappelant à lui pour l'entraîner dans la tourmente.

Le bon œil de Tallyn s'ouvrit, et son iris bleu pâle se fixa sur son compagnon.

— Il est temps de rentrer à la maison.

Un feu ancien brûlait dans le cœur de Survak.

— Tu sais très bien que je ne pourrais jamais rentrer au port de Felheim.

— Je peux t'aider. Je pense que tu trouveras cet Angevin assez... différent de son père, ajouta-t-il après une pause.

Survak n'était pas d'accord.

Tous les Angevins étaient les mêmes : rusés, cupides, vicieux.

L'œil pâle le fixait toujours.

— Trouve un autre foutu navire, répondit le capitaine en se dirigeant vers la porte.

— Tu savais que ce jour viendrait, appela Tallyn dans son dos. Tu l'as senti au moment où je t'ai apporté son Loup.

Survak s'arrêta, les paupières serrées, la poitrine écrasée par une vieille douleur – une douleur affleurant, même après toutes ces années.

— Il a besoin de toi, continua Tallyn, doucement, mais

fermement. Il est temps de rentrer à la maison, Capitaine Vestibor.

Survak serra les poings.

— Je n'ai plus de maison.

Et il disparut en claquant la porte derrière lui.

~

Imari était allongée sur le côté, bien réveillée. C'était leur dernière nuit dans le désert du Majutén. Le lendemain, ils atteindraient Trier, la capitale d'Istreaa. Elle y retrouverait le foyer qu'elle avait quitté dix ans plus tôt, et devrait faire face à toutes les incertitudes et les craintes qui l'avaient tenue éveillée ces deux dernières semaines.

Mais ce n'était pas ce qui l'empêchait de dormir cette nuit-là.

C'était le cauchemar.

Chaque fois que sa conscience dérivait, elle était brutalement réveillée par la douleur des branches qui lui déchiraient la chair, par le désespoir et la rage de ce sombre abîme. Par cette terrible voix qui grondait en elle, relevant plus de la vibration que du son : *Tu es à moi.*

Imari roula sur le dos et contempla le vaste ciel du Majutén, constellé de milliers d'étoiles illuminant l'étendue d'un noir infini. Elle y traça les silhouettes de Nián, déesse du destin, et de Sareddi, le dieu guerrier d'Istreaa. Son peuple vénérât de nombreux dieux – tout comme Corinthe –, mais également les sietas : des saints – hommes et femmes – qui avaient réellement existé et fait tant de bien lors de leur vie terrestre qu'on les avait élevés au rang de divinités.

La sieta Estara avait toujours été la préférée d'Anja, la belle-mère d'Imari. Elle était morte en martyre en protégeant ses enfants d'une enchanteresse liagée « diabolique » qui voulait les asservir, et cet acte d'amour avait ricoché et détruit l'enchanteresse. Anja avait insisté pour que Vana, la kunari de la petite Imari, lui raconte cette histoire au moins une fois par semaine.

Enfant, elle n'avait jamais beaucoup aimé les histoires de Vana.

Imari n'avait pas vu ces constellations depuis des années, les pins massifs des Landes Sauvages et les montagnes environnantes les ayant cachées à sa vue pendant tout ce temps. Alors qu'elle se repérait lentement dans ce ciel qui lui était autrefois si familier, elle retrouva également d'autres formes, puis son regard glissa plus au sud jusqu'à ce qu'il s'arrête – sans le vouloir – sur la main tachetée d'étoiles d'Asiam.

Chez les Istraans, Asiam était à la tête de nombreux dieux, mais pour le peuple de Sol Velor, il était *tout*. Les Sol Veloriens ne

vénéraient qu'un seul dieu, qu'ils appelaient Asoraï.

Le Créateur, qui portait toute la création dans Sa paume généreuse.

Imari observa l'amas d'étoiles au creux de Sa main. Asiam. Asoraï. Elle n'avait jamais beaucoup réfléchi à la sémantique. Pour elle, tous les dieux étaient les mêmes – des idées fabriquées par les hommes pour contrôler les plus faibles. Des outils pour justifier la souffrance d'autrui tout en s'arrogeant des privilèges pour soi-même et quelques élus. Imari les maudissait tous, eux et ce qu'ils représentaient.

Mais désormais...

Elle ne savait plus que croire.

Elle ne pouvait nier l'existence d'une puissance supérieure, car il y avait bien eu une autre présence cette nuit-là à Descieux, une puissance qui s'était adressée à elle et lui avait conféré une force surnaturelle, capable d'accomplir l'impossible. Et quand elle fermait les yeux, quand le monde était calme, comme en cet instant, elle sentait sa proximité. Une présence qui persistait dans la quiétude, une constante qui la suivait à chaque pas comme un champion silencieux.

— Il y a toujours des extrêmes, Sable, lui avait dit Tallyn des mois plus tôt. Depuis toujours, l'humanité a interprété la volonté du Créateur comme bon lui semblait. Ventus le faisait déjà à l'époque et il continue aujourd'hui. C'est le propre des hommes. Nous sommes passés maîtres dans l'art de voir la vérité selon le prisme de nos désirs. Mais ne condamne pas le Créateur pour les péchés de l'homme.

S'il y avait bien un Créateur, et si, comme Tallyn l'affirmait, les hommes tels que Ventus avaient détourné la volonté du Créateur pour satisfaire leurs propres égos, alors... qui était réellement le Créateur ? Et surtout, qu'attendait-Il vraiment de son peuple ?

Elle se souvenait de la voix qui s'était adressée à elle alors qu'elle sombrait dans le désespoir absolu. Contrastant avec la voix rageuse de ses cauchemars et la légion qui avait parlé à travers Astrid, cette voix-là était pure et bonne : *N'aie crainte, je serai à tes côtés... Tu es l'élue, grâce à qui je bâtirai une nation fière. Si seulement tu en as le courage.*

Imari n'avait aucune idée de ce que ce message signifiait, ni de ce qu'elle devait en faire.

Une brise fraîche balaya le sable, lui arrachant un frisson. Elle s'agrippa à sa cape bleu corinthien.

Jos. Non – Jeric.

Le roi Jeric Oberyne Sal Angevin.

Il lui arrivait encore parfois d'oublier que Jeric était roi de

Corinthe. Il lui avait donné cette cape en cadeau d'adieu, une étoffe qui avait appartenu à sa mère. Et elle lui en était reconnaissante chaque jour. L'hiver était agréable dans le désert, mais les nuits y étaient d'un froid mordant, et la cape lui avait permis de rester au chaud.

Sans compter qu'elle aimait avoir un peu de lui auprès d'elle.

Quitter Jeric avait été difficile. Bien plus difficile qu'elle ne l'aurait pu imaginer, et elle se demandait s'il avait ressenti la même chose, lui aussi. Elle se demandait s'il pensait à elle autant qu'elle pensait à lui.

Le ciel s'éclaircit avec la promesse de l'aube, et Imari jeta un coup d'œil autour d'elle. Ricón et ses Sareds dormaient profondément, éparpillés sur le sable, et les chevaux brouaient des touffes d'herbe à proximité. Fatiguée d'être l'otage de ses pensées confuses, Imari se dressa tout doucement avant de traverser le sable à pas de loup. Le hongre de Ricón leva la tête à son approche, et elle caressa son large museau.

— Chut, fit-elle en plaçant un doigt sur ses lèvres.

Elle s'éloigna et il retourna à son petit déjeuner.

Marcher – étirer ses membres raides – lui faisait le plus grand bien, et la solitude du petit matin insufflait de la force à son âme éreintée. Elle avait passé les dix dernières années à vivre en marge de la société, et après avoir été l'objet de toutes les attentions ces deux dernières semaines, Imari était exténuée.

Ce n'était que le début, et elle le savait.

Elle s'arrêta au niveau d'un creux entre deux petites dunes et leva les yeux vers les étoiles scintillantes au-dessus de sa tête. *Qui êtes-vous ?* demanda-t-elle au ciel. Comment parle-t-on à un dieu ? Elle n'avait jamais été du genre à prier, et elle refusait d'imiter ces platitudes tapageuses lancées par des prêtres moralisateurs.

— Je ne sais pas quoi faire de ce pouvoir que vous m'avez donné, chuchota-t-elle aux étoiles, à la main d'Asoraï qui les renfermait. Comment évoluer dans un monde qui hait ce que je suis ? Et comment puis-je aider les Sol Veloriens ?

Car c'est aussi mon peuple, pensait-elle.

Imari ne reçut aucune réponse, ce qui ne la surprit guère. Pourtant, elle ressentit une pointe de déception.

— Qu'est-ce que vous faites ?

La voix de Tarq vint briser le silence. Imari, sur le qui-vive, regarda derrière elle. Tarq se tenait à quelques pas de là, au pied de la dune, ses yeux noirs scintillant comme des éclats de ténébrine. Elle était contrariée de ne pas l'avoir entendu approcher. Et également de ne pas pouvoir apercevoir leur camp de si bas.

— Je n'arrivais pas à dormir, répondit-elle simplement. C'est

l'heure d'y aller ?

Tarq la dévisagea un long moment, puis pointa son cimeterre vers le camp. Imari inspira profondément et s'engagea sur le chemin du retour, mais alors qu'elle s'apprêtait à remonter la dune, Tarq fit deux pas et lui barra la route avec son cimeterre.

Elle leva les yeux et croisa son regard.

Imari savait ce qu'était le mépris. Elle l'avait vu se manifester à maintes reprises, sous de nombreuses formes au fil des ans, jusqu'à la façon dont Tarq la dévisageait en cet instant. Sa posture même était une menace. Il cherchait à la percer à jour, certain qu'elle manigançait quelque chose et qu'il parviendrait à découvrir la vérité en cherchant bien. Il détailla sa cape corinthienne de ses yeux noirs, observant avec mépris la riche laine bleue. La cape de Jeric avait été une source ininterrompue de discorde. Ricón lui avait demandé de ne pas la porter, mais elle n'avait pu se résoudre à la ranger.

Avec un air de défi, Imari rendit à Tarq son regard, mais son poulx s'était accéléré. Tarq n'était pas de ceux que l'on peut ignorer, mais détourner les yeux – s'aplatir – revenait à admettre sa culpabilité. Et elle en avait assez de porter sur ses épaules la culpabilité que lui imposaient les craintes des autres.

— Ne vous éloignez pas, *beram*, dit-il enfin.

Bâtarde.

Tarq n'aurait jamais osé l'appeler ainsi devant Ricón.

Comme invoqué par l'insulte, celui-ci apparut au sommet de la dune.

— Il y a un problème ? lança-t-il.

Tarq abaissa son cimeterre et recula d'un pas.

— Aucun, dit Imari d'une voix enjouée. Tarq s'assurait seulement que j'allais bien, ajouta-t-elle avec un sourire en direction de l'intéressé, dont l'expression s'était assombrie. C'est l'heure d'y aller ? demanda-t-elle à Ricón.

— Sei, dit enfin Ricón en détournant le regard de Tarq, qui avait déjà commencé à escalader la dune. Les chevaux sont prêts.

~

Moins d'une heure plus tard, ils traversaient les dunes du Majutén sous un soleil d'hiver immense, chaud et lumineux. Tarq n'avait pas dit un mot – n'osait même pas jeter un œil dans la direction d'Imari –, pourtant le regard de Ricón ne cessait de dériver vers le colosse. Manifestement, le comportement de Tarq le préoccupait.

À juste titre, car il faisait figure de mauvais présage pour la suite.

Le soleil venait de toucher les larges épaules des monts Baraga lorsqu'ils atteignirent l'extrémité du Majutén.

— Allez-y. Nous vous rattraperons, dit Ricón aux autres.

Jenya s'attarda quelques instants, puis suivit ses comparses sur le chemin raide, mais bien défini, qui s'enfonçait dans une vallée large et profonde.

Trier.

C'était une ville qui n'aurait pas dû exister, un sursaut de vie au milieu de ce paysage de sable et de roche. Elle défiait les lois de la nature avec ses palmiers, ses bassins et son stuc blanc, trésor de perles luisant sous un ciel céruléen. Là, en son cœur, encadré par six énormes tours blanches qui se dressaient telles des sentinelles autour de leur zar, se trouvait le magnifique dôme en or. Vondar. Le palais.

Sa maison.

Elle était là, sous ses yeux. Réelle et tangible, l'attendant comme si elle n'était jamais partie.

Ses yeux se mirent à piquer et le palais devint flou.

— C'est quand tu veux, lui dit Ricón à voix basse.

Elle ne serait jamais prête.

— Je suis prête, chuchota-t-elle.

Il fit claquer sa langue et lança son cheval à la suite des autres. Ils se frayèrent un chemin parmi les fermes des abords de Trier, lesquelles devaient leur existence à un réseau de canaux, et Imari inspira profondément, humant le parfum de l'herbe sèche, de la poussière et du feu de bois – une odeur que son cœur n'avait pas oubliée, même après toutes ces années. Quelques chèvres curieuses s'approchèrent de la clôture, et au loin, Imari aperçut des travailleurs agricoles qui remplissaient des auges vides de grain et d'eau.

Des travailleurs *sol veloriens*.

C'étaient forcément des Sol Veloriens. Les Istraans ne se fatiguaient pas ainsi, les employant à leur place pour effectuer le dur labeur. Ils étaient payés tout juste une bouchée de pain. Pas tout à fait esclaves, mais bien trop pauvres pour acheter leur liberté, et c'était ainsi qu'Istraa les maintenait sous son joug.

Ce qui n'était pas pour arranger un autre problème qui n'avait cessé de tourmenter Imari depuis qu'elle avait quitté Descieux : Jeric avait promis de libérer les esclaves sol veloriens de Corinthe, et Imari, de l'aider. Or après avoir passé près de deux semaines avec les Sareds de Ricón, sans aucune amélioration dans leur attitude à son égard, comment pouvait-elle espérer que le reste d'Istraa écoute ce qu'elle avait à dire ? Si elle commençait à exiger des Istraans qu'ils libèrent les ouvriers sol veloriens, ou du moins qu'ils leur

versent un salaire digne de ce nom, Istraä penserait que c'était *elle* l'insaisissable chef des Liagés.

Telles étaient les pensées qui la tourmentaient alors qu'ils quittaient les champs pour pénétrer dans le quartier des marchands, où l'encens, le feu et la sueur imprégnaient l'air, où les façades en stuc se pressaient les unes contre les autres, et où le monde se transformait en une symphonie de vie, de couleurs et de poussière. Des lanternes décoraient les rues étroites comme autant de guirlandes d'étoiles. Les étals des marchands regorgeaient de paniers d'épices et de fruits, tandis que des Sol Veloriens négociaient pour leurs maîtres, une myriade de tissus ondulants dans la brise du soir. Les notes d'un mizmar s'élevaient dans le vacarme ambiant, conférant une certaine mélodie au staccato sec des bavardages. Aux pieds du musicien, lui aussi sol velorien, brillaient quelques pièces de monnaie dans une corbeille tissée.

— Recule, maudite galeuse, s'écria Tarq.

Imari vit ce dernier repousser une Sol Velorienne qui passait près de lui. La femme, un panier de figues sur les bras, poussa un cri, trébucha et s'écroula sur un étal d'étoffes. Le panier lui échappa des mains et elle s'empressa de ramasser les figues qui avaient roulé. Personne ne lui offrit son aide.

Tarq croisa le regard d'Imari.

C'est tout ce que vous méritez, semblait-il vouloir dire.

Elle serra la mâchoire et regarda droit devant elle, les mains crispées.

Les sentiments de Tarq à l'égard de Sol Velor n'avaient rien de nouveau ni de surprenant. Istraä n'était peut-être pas aussi cruelle que Corinthe envers Sol Velor, mais ils considéraient toujours leurs habitants comme inférieurs. Comme moins importants. Moins précieux.

Moins humains.

Et Imari s'en voulut – s'en voulut de ne leur avoir jamais prêté la moindre attention étant petite.

Alors que la honte et la frustration d'Imari bouillonnaient en elle, Ricón exhorta leur monture à contourner la foule, empruntant de petites rues tranquilles. Peut-être voulait-il éviter de trop attirer l'attention sur eux. Déjà, les gens tournaient la tête, curieux, cherchant à discerner qui l'accompagnait. Malgré ses vêtements ordinaires, un prince ne passait guère inaperçu dans sa propre ville – surtout s'il voyageait en compagnie de trois célèbres Sareds.

Ou peut-être que Ricón avait vu le geste de Tarq, avait senti le changement d'humeur d'Imari et voulait éviter d'alimenter davantage le feu grondant de sa colère.

Quelles que soient ses raisons, Vondar se rapprochait

inexorablement. Les bâtiments se faisaient de plus en plus hauts et rapprochés à mesure qu'ils s'enfonçaient dans les hauts quartiers, eux-mêmes regroupés autour du palais. Où l'attendait son père, qui ignorait tout du retour d'Imari.

De son arrivée imminente.

Ricón posa une main chaude et rassurante sur son bras.

— Essaie de te détendre, dit-il par-dessus son épaule.

Imari réalisa qu'elle lui serrait un peu trop la taille et relâcha son étreinte.

Trop tôt à son goût, ils atteignirent les hautes murailles de Vondar, ceinture de protection du palais, entrecoupée d'une poignée de portes lourdement gardées. La muraille était parsemée de tours – la plus grande se trouvant au-dessus de la porte principale – et de soldats en faction. Elle repéra quelques Sareds parmi eux, reconnaissables à leur uniforme noir et aux armes harnachées à leur torse. Des foulards de la même couleur couvraient leur visage, ne laissant apparaître que leurs yeux – des yeux qui se braquèrent sur leur groupe approchant.

Jenya s'arrêta pour échanger quelques mots avec l'un des Sareds qui se tenaient près de la porte.

— Ne dis rien, la prévint Ricón.

Mais c'était inutile. Imari avait laissé sa voix quelque part dans le Majutén.

— Mi zur, salua un garde en s'approchant.

Ce n'était pas un Sared, mais un simple garde de la ville, vêtu d'un pantalon marron ample et d'une tunique rouge rehaussée d'un gilet brodé. Deux cimenterres dans leur fourreau pendaient à sa taille.

Ricón descendit de cheval et aida Imari à faire de même.

— Je m'en occupe, proposa Jenya en désignant le hongre de Ricón.

Ils échangèrent un regard, puis Ricón acquiesça d'un signe de tête et reporta son attention sur Imari.

— Prête ?

Absolument pas.

— Oui.

Ensemble, ils dépassèrent gardes et Sareds – les uns curieux, les autres vigilants – qui se penchaient à présent au-dessus de la porte pour mieux apercevoir le mystérieux invité de Ricón. Imari passa le lourd portail et sortit de l'autre côté, s'arrêtant pour contempler le large escalier menant à l'entrée du palais.

Par le Créateur tout-puissant, elle n'avait jamais pensé revoir un jour ces marches. Les escaliers étaient plus petits que dans ses souvenirs. Plus étroits aussi.

— Ça va aller, chuchota Ricón à côté d'elle.

Imari espérait qu'il avait raison. Elle grimpa les marches sur ses jambes flageolantes, les entrailles nouées. D'autres gardes attendaient en haut du perron, et les portes en bronze massif étaient ouvertes, donnant sur le grand atrium.

Sur le passé.

Elle suivit des yeux les colonnes dorées jusqu'à leurs arches vertigineuses. Le sol en mosaïque scintillait à la lumière du brasero comme les motifs mouchetés d'un kaléidoscope, une fontaine à l'effigie de Nián en son centre, dont les mains de marbre déversaient de l'eau dans le bassin miroitant à ses pieds. La journée, les citoyens les plus aisés d'Istrea venaient y chercher conseil auprès de leur zar ou commercer entre eux. Présentement, l'atrium était presque vide, à l'exception de deux kahars – des prêtres du temple – qui devisaient à voix basse dans un coin.

— Sable.

Ricón l'attendait. Pour la sécurité d'Imari, ils avaient décidé d'utiliser le nom qu'elle portait dans les Landes Sauvages jusqu'à ce qu'ils aient parlé à leur père.

Papa...

Cette seule pensée agissait sur elle comme un phare, l'attirant irrémédiablement vers l'avant, vers la large arcade au fond de la salle. Le public n'était pas autorisé à sortir de l'atrium sans escorte, et en guise de rappel, deux Saredds montaient la garde. Ces derniers s'inclinèrent devant leur zur et dévisagèrent avec curiosité son invitée, mais Ricón et elle passèrent l'arcade avant qu'ils ne puissent trop s'attarder sur eux.

Pour se diriger vers les salles privées de Vondar.

Au fil des ans, les souvenirs d'Imari s'étaient estompés et brouillés, et elle s'était demandé – non, *avait craint* d'avoir oublié Vondar. Sa beauté, sa façon d'accueillir le désert tout en éloignant le feu. Mais alors qu'elle suivait Ricón à travers ces larges corridors aérés, et passait devant les vases colorés, les fleurs du désert et les palmiers qui s'agitaient, son cœur se souvint de ce que son esprit avait oublié. L'odeur persistante du jasmin, la chaleur émanant du stuc qui gardait toujours le palais au chaud. La brise était comme une hôtesse fidèle et accueillante, se faufilant à travers les fenêtres ouvertes et entre les larges colonnades, et lorsque Ricón emprunta un escalier, Imari sut immédiatement où il la conduisait.

— On va dans ta chambre ? chuchota Imari.

— Pour l'instant, acquiesça-t-il en jetant un coup d'œil suspicieux alentour. Je dois d'abord trouver père.

Lorsqu'ils atteignirent la chambre, Ricón ouvrit la porte et Imari pénétra à l'intérieur.

Par les gardiennes.

Elle se souvenait de chaque centimètre carré de cette pièce. Les coussins moelleux dans le coin où elle venait lire lorsqu'elle voulait éviter Vana. Le tapis en peau d'animal était toujours posé devant le grand foyer, souvenir d'un chat sauvage qui avait failli tuer Ricón. Puis elle repéra la tarentule hideuse, désormais exposée dans une vitrine sur la cheminée en pierre.

Ricón avait trouvé la tarentule lors d'une chasse et l'avait gardée comme animal de compagnie pendant des années, au grand dam de sa sœur. Et pour qu'il accepte de garder secrètes les cachettes d'Imari, cette dernière l'avait aidé à contrecœur à attraper de pauvres scarabées peu méfiants pour nourrir la tarentule.

Ricón suivit son regard et sourit.

— Elle n'a pas survécu longtemps après ton départ. Je pense que tu lui manquais trop.

— Ou bien elle est morte de faim, railla-t-elle.

Même pour une tarentule, elle était grosse. Imari toucha la vitre. Elle détestait les araignées étant petite, mais elles ne lui semblaient plus aussi terribles à présent.

— Je reviens dès que possible, l'interrompit Ricón. Fais-moi le plaisir de ne pas sortir par la fenêtre en mon absence, ajouta-t-il.

— Ne t'en fais pas. Je ne peux pas atteindre le toit depuis ton balcon.

— Tu as beaucoup grandi, fit-il remarquer en la mesurant du regard.

— C'est vrai. En y réfléchissant bien, tu ferais mieux de te dépêcher.

Ricón lui rendit son sourire, mais l'avenir incertain planant au-dessus de leur tête leur ôta tout désir de légèreté.

Ricón s'approcha d'elle et lui effleura la joue.

— Tout va bien se passer, mi a'fiamé. Fais-moi confiance.

Chapitre 3

Ricón traversa les vastes couloirs d'un pas déterminé. Serviteurs et gardes s'inclinèrent sur son passage, mais il n'y prêta guère attention, concentré sur la tâche qui l'attendait.

Il trouva son père dînant dans la salle à manger en compagnie d'Ismael et Bayek, deux membres de son Conseil privé, et deux des plus grandes fortunes de Trier. Ricón ne pouvait dire qu'ils étaient ses amis, seulement qu'ils entretenaient des relations amicales. Le temps passé ensemble, les expériences partagées et les intérêts communs avaient tendance à façonner leur propre type de lien, peu importe le nombre de cicatrices accumulées en chemin.

Kaï, le frère cadet de Ricón, se trouvait là également. Il se prélassait avec un désintérêt à peine voilé, la main sur son verre de nazzat rouge rubis. Toujours présent, rarement impliqué.

Le zar portait une boulette à sa bouche quand il aperçut Ricón debout sous l'arcade. L'amuse-bouche se figea devant ses lèvres. Un moment s'écoula, lourd de tension, puis il posa la boulette et se redressa.

— Ricón.

Les bavardages cessèrent ; les autres convives le dévisagèrent. Kaï sursauta si soudainement que son nazzat se renversa sur ses genoux. Il poussa un juron et reposa le verre, essuyant distraitement son pantalon.

— Un mot, mi zar, lança Ricón.

L'intéressé contemplait son fils aîné avec soulagement... et colère. Surtout de la colère.

— Si vous voulez bien nous excuser, annonça le zar à ses convives, sans quitter Ricón des yeux.

Ismael et Bayek se levèrent, un peu maladroitement, et s'inclinèrent devant Ricón en partant. Kaï s'attarda, les yeux fixés sur son frère aîné, car ce dernier ne lui avait pas dit où il se rendait, ni même qu'il partait quelque part. Et même Kaï – le maître du savoir-vivre – ne pouvait masquer complètement son amertume.

Laquelle ne ferait qu'empirer une fois qu'il aurait appris la raison de son départ.

— Kaï, fit le zar d'un ton sec.

Le regard de l'interpellé se posa sur leur père et un muscle se contracta dans sa mâchoire. Il finit par baisser la tête et se leva,

avant de s'arrêter devant Ricón.

Le silence s'étira, assombri par leurs différences grandissantes. Ou plutôt, par l'indifférence croissante de Kaï.

— C'est bon de te voir, mi a'dor, le salua Kaï d'une main sur l'épaule.

— Toi aussi.

Ricón aurait aimé que ce soit vrai.

L'autre se dirigea vers la porte d'un pas léger, malgré ses épaules crispées, et la porte claqua doucement derrière lui.

Ricón se tourna vers son père, le souverain d'Istaa, qui ressemblait à un chaudron prêt à déborder.

— Tu m'as menti, s'écria le zar.

Ricón s'y attendait. Il s'y était préparé. C'était pour cela qu'il avait laissé Imari dans sa chambre.

— En effet. J'ai menti, répondit Ricón sur le même ton. J'en suis désolé, mais...

— *Désolé ?* le coupa son père dans un jet de salive. Tu m'as dit que tu te rendais à Andai. Au lieu de cela, tu l'as laissée sans défense.

— Je ne l'ai pas laissée sans défense, répliqua Ricón. J'ai envoyé une douzaine de gardes...

Le zar abattit son poing sur la table, faisant s'entrechoquer les verres.

— Dashá, Ricón ! Tu as pris trois de mes meilleurs Saredds. Ils ne sont pas à ta disposition ! Nous avons besoin d'eux maintenant plus que jamais, avec cet hérétique en liberté, et on n'abandonne *jamais* son peuple quand il a besoin de nous.

Ricón fit un pas en avant, tendu.

— Ta propre dama a eu besoin de toi ces dix dernières années. Où étais-tu alors ?

Le zar marqua un temps d'arrêt, comme si tout l'air avait été soudainement aspiré hors de la pièce.

— Surpris ? poursuivit Ricón. Eh bien, imagine *ma* surprise lorsque j'ai reçu une lettre du Loup de Corinthe, m'informant qu'Imari était à Descieux.

Ricón vit les couleurs quitter le visage du zar.

Ce dernier se leva très lentement, s'agrippant au bord de la table pour se soutenir.

— Le Loup est au courant.

Ricón lui adressa un sourire réprobateur.

— Ironiquement, le Loup est la seule raison pour laquelle elle n'est pas morte.

Le regard du zar se fit plus perçant.

— Que veux-tu dire ?

Ricón lui révéla tout ce qu’Imari lui avait raconté sur le trajet du retour, et lorsqu’il atteignit la partie concernant son emprisonnement à Corinthe, le zar se retourna brusquement pour se diriger vers la fenêtre. Une fois le récit terminé, son père resta silencieux pendant un très long moment.

— Pourquoi l’avoir chassée ? demanda Ricón en faisant un pas vers son père.

C’était une vieille dispute qui avait entaché leur relation toutes ces années. Personne d’autre ne connaissait la vérité au sujet d’Imari. Pas même Anja – la femme de Branón et la mère de Ricón. Ce dernier avait appris la vérité de façon purement accidentelle, et il avait juré sur sa vie de ne pas en souffler mot. Il avait tenu parole, ne voulant risquer de compromettre la sécurité d’Imari.

Mais en fin de compte, sa promesse n’avait pas fait la moindre différence. On l’avait quand même retrouvée.

— Tu aurais dû savoir qu’elle ne pourrait cacher son pouvoir éternellement, persista Ricón en faisant un pas de plus. Tu as vu ce qui arrive aux Liagés. Nous aurions sûrement pu la garder ici et...

— Non.

Il avait prononcé le mot à voix basse, mais d’un ton décisif et ferme. Comme toujours.

— Comment peux-tu encore le croire ? contra Ricón. Après tout ce que je viens de dire...

— Où est-elle ?

— Si tu la renvoies, je partirai, déclara Ricón, qui fixait son père, imperturbable. Je ne forcerai pas Imari à affronter ça toute seule. Pas cette fois.

Le zar se tourna alors vers son fils, et Ricón fut frappé par son expression. C’était celle d’un homme brisé, les épaules légèrement affaissées en signe de défaite, et quand il parla enfin, sa voix était tout aussi secouée et fatiguée.

— Je ne peux pas la chasser. Elle a été identifiée. Il n’y a désormais plus aucun endroit sûr pour elle.

Ricón, la mine renfrognée, se demandait ce que son père voulait dire, mais avant qu’il ait pu le lui demander, le zar redressa les épaules, pris d’une soudaine détermination, et dit :

— Emmène-moi la voir.

~

Imari, l’estomac noué, faisait les cent pas devant les fenêtres obscures de la chambre de Ricón.

— Par le Créateur tout-puissant. Je ne sais pas si je peux...

Peut-être avait-elle été trop hâtive dans sa décision. Peut-être

aurait-elle dû utiliser les mille couronnes de Jeric pour commencer une nouvelle vie loin de toutes ces complications. Loin des souvenirs et de la douleur. Loin de la famille qu'elle ne méritait pas – pas après ce qu'elle avait fait. Et si...

Et si sa simple présence faisait horreur à son père ?

Elle n'était pas certaine de pouvoir gérer sa réaction. D'avoir la confirmation qu'elle était aussi abominable qu'elle le craignait, aussi monstrueuse qu'on l'avait prétendu.

Imari se tordait les mains, arpentant la pièce de plus en plus vite. Elle pourrait s'éclipser. Le toit de la chambre de Ricón n'était pas si haut que cela, et elle avait de quoi survivre. Jeric s'en était assuré. Et même si elle se retrouvait à court d'argent, ce qui avait peu de chances de se produire, elle pourrait trouver du travail comme guérisseuse. Bien entendu, il lui faudrait à nouveau changer de nom, et veiller à ne pas se forger une trop bonne réputation, car alors, d'autres viendraient la solliciter et...

Elle s'immobilisa et pressa ses paumes tremblantes sur ses tempes. Elle avait envie de vomir.

Puis un coup retentit à la porte.

Imari jeta un coup d'œil dans la direction du bruit, mais ce n'était pas Ricón qui en franchit le seuil.

C'était son père.

Pas un mirage. Ni un souvenir.

Son père en chair et en os.

Un frisson la parcourut de la tête aux pieds.

Elle s'était demandé si elle le reconnaîtrait. S'il aurait la même apparence, ou si, au contraire, les années auraient fait de lui un étranger. Et elles l'avaient en effet transformé – le bonifiant tel le meilleur nazzat, faisant ressortir ses plus fins arômes. Mais c'était toujours son père. Elle l'aurait reconnu même au milieu de la foule de Belfast dans l'obscurité de la nuit. Par les gardiennes, elle reconnaissait même sa silhouette qui se tenait là, dans l'embrasement de la porte, la regardant fixement.

Sa barbe était plus longue et tissée d'argent, et les rides autour de ses yeux s'étaient accentuées. Elles étaient aussi plus nombreuses, et plus marquées, creusées. La délicate étoffe blanche qu'il avait revêtue le comprimait un peu plus, en particulier au niveau de la taille, resserrée par une ceinture dorée, mais l'embonpoint n'ôtait rien à sa prestance. L'autorité émanait toujours de ses pores – cette force qui parvenait à elle seule à unir une nation d'égos volatiles.

Le zar Branón Masaï.

Son père.

Elle sentit son cœur se serrer.

Tant de mots se pressaient derrière les lèvres d'Imari, mais

l'émotion les étouffa, l'empêchant de parler. Ses yeux la brûlaient et la silhouette de son père se brouilla.

Il fit un pas en avant, chancelant.

— Imari.

Son nom jaillit de ses lèvres dans un murmure.

Pendant toutes ces années, elle avait tant désiré entendre sa voix que le son de cette dernière la submergea presque.

— Papa.

Elle couvrit sa bouche de ses mains, la voix brisée.

Le zar l'atteignit en trois enjambées et l'attira dans son étreinte.

Les larmes d'Imari coulaient à flots.

Par les gardiennes.

Elle ne s'était pas attendue à un tel déferlement d'émotions. Elle ne s'était pas attendue à ce que cela lui fasse *mal*.

Pendant si longtemps, Imari avait cru que la vie qu'elle s'était faite lui suffisait. Qu'elle avait surmonté la douleur et la solitude, et qu'elle avait fini par ranger sa famille dans une boîte pleine de vieilleries dont elle n'avait plus besoin.

Que de mensonges.

Des mensonges qu'elle s'était racontés pour pouvoir survivre, jour après jour. Pour pouvoir endurer le souvenir du crime ignoble dont elle s'était rendue coupable. Mais alors qu'elle se tenait là, dans les bras de son père, elle avait l'impression que ce dernier s'était emparé de cette boîte, la lui avait arrachée et en avait ouvert le couvercle, déversant sa terreur, sa douleur et ses regrets à terre.

Imari, secouée par les sanglots, s'accrochait à la tunique de son père de toutes ses forces. Elle relâcha toutes les larmes qu'elle n'avait jamais versées, la culpabilité qu'elle portait constamment en son sein, le chagrin qu'elle n'avait pu partager parce qu'elle avait été chassée et forcée de cacher la vérité : qu'elle avait tué sa petite sœur. Qu'elle avait tué la plus jeune fille du zar Branón. Il aurait dû la détester, et pourtant, il l'étreignit plus fort encore.

D'une certaine manière, son pardon était plus difficile à accepter que la haine qu'elle méritait.

Puis les bras de Ricón les encerclèrent tous les deux, la poitrine de son frère frissonnant contre l'épaule d'Imari. Tous trois restèrent ainsi, enlacés dans le regret, et le temps sembla s'arrêter. Le silence s'étira.

— Papa... Je suis terriblement désolée... réussit à articuler Imari.

Mais ses mots ne suffisaient pas. Les mots ne suffiraient jamais à réparer ce qu'elle avait fait.

Le zar recula juste assez pour la dévisager, les yeux mouillés de larmes. Ricón fit également un petit pas en arrière pour leur laisser

de l'espace.

Le zar passa une main sur la joue de sa fille et essuya une larme.

— Non, Imari, déclara-t-il en fouillant son visage. C'est moi qui suis désolé. Je... je ne t'en ai jamais voulu. Jamais.

Ses paroles lui firent l'effet d'un baume sur ses blessures. Imari serra ses lèvres tremblantes, incapable d'arrêter les larmes.

— Je...

Son père se raidit et, instinctivement, jeta un œil derrière lui.

Imari suivit son regard jusqu'à l'endroit où la zura Anja – la femme de son père et la mère de Ricón – se tenait, froide comme un bloc de granit.

L'épaisse tresse de la zura pendait sur une de ses épaules, et son châle de soie était de travers, comme si elle l'avait jeté à la hâte et couru jusque-là. À en juger par son expression, le zar ne lui avait pas dévoilé la vérité au sujet d'Imari.

— Maman... commença Ricón d'un ton se voulant apaisant.

La phrase mourut sur ses lèvres sous le regard acéré de sa mère.

— Vous m'avez menti, cracha Anja, l'œil acerbe, à l'adresse du zar.

Ses mots étaient mus par le feu. La douleur.

Le dégoût.

— En effet, dit-il.

Il n'y avait pas de honte dans sa voix, pas de regret.

Les lèvres agitées par un tic, Anja pénétra dans la pièce. Ricón fit un pas protecteur vers Imari, mais elle aurait préféré qu'il s'abstienne, car l'expression d'Anja ne fit que s'assombrir.

Elle s'arrêta devant son mari. Et le gifla.

Le son rompit le silence et Imari tressaillit.

— Maman ! cria Ricón.

Mais le zar s'était emparé de la main d'Anja et la tenait fermement entre eux. Le poignet mince de sa femme semblait si petit dans son large poing.

— Comment *osez-vous*... bouillonna Anja.

Le zar se pencha tout près, et lui dit sur le même ton :

— Ne me frappez plus jamais.

— Soraï est morte à cause d'elle ! cria Anja. Cela ne signifie-t-il rien pour vous ?

— Notre fille est morte à *cause de moi*, contra-t-il d'un ton farouche. Et je ne rejeterai pas celle qui vit encore.

De longues secondes tendues s'étirèrent, une décennie d'amertume brûlant entre les époux. Anja reporta bientôt son attention sur Imari. La zura était peut-être furieuse contre son mari, mais elle ressentait pour Imari quelque chose de beaucoup, beaucoup plus profond.

Anja se libéra brusquement de la poigne du zar. Elle jeta un regard noir à Ricón qui – et c'était tout à son honneur – ne cilla pas, seul, tel un protecteur devant Imari. Anja secoua imperceptiblement la tête et quitta la pièce, hors d'elle. Sur son chemin se trouvait une autre silhouette qu'Imari n'avait pas vue, debout sur le seuil de la porte, les yeux fixés sur eux.

Son autre frère, Kaï.

Ses yeux sombres s'arrêtèrent sur Imari, et tout son être se figea soudain.

— Par tous les saints...

Chapitre 4

— Je l'ai trouvé tôt ce matin, déclara Klaus. C'est la quatrième attaque de la semaine, ajouta-t-il sur un ton sinistre.

Jeric observait le carnage, les mutilations vicieuses. Le sang de l'éclaireur imprégnait la terre détrempée, repeignant les pins de la couleur de la mort. Jeric savait ce qui avait causé cette boucherie. À dire vrai, il s'en doutait depuis que Grag Beryn, le chasseur, avait trouvé les restes d'un loup deux semaines plus tôt.

C'était la première préoccupation de Jeric.

Il n'aurait pas dû y avoir d'Ombres dans ces régions. Les Ombres étaient des créatures de cauchemar qui rôdaient dans les forêts impitoyables des Landes Sauvages, maintenues à l'écart par des pouvoirs anciens et une gorge abrupte. Sa sœur, Astrid, avait trouvé un moyen de passer outre, en fabriquant ses propres Ombres au plus profond des montagnes des Dents Grises, mais celles-ci s'étaient tuées en se précipitant du palais de Descieux la nuit où elle avait tenté son soulèvement – qui s'était soldé par un échec.

Manifestement, elle en avait créé davantage, et Jeric était incapable de les localiser.

Ce qui constituait son deuxième problème.

— Vous avez fouillé la zone ? demanda Jeric.

— Oui, Votre Grâce. Je n'ai pas trouvé une seule empreinte. C'est comme si... cette créature savait cacher ses traces.

— Où avez-vous trouvé les trois autres victimes ? interrogea le commandant Anaton.

Il était également concerné par cette affaire, puisque c'était son éclaireur qui avait disparu deux nuits plus tôt.

— La première se trouvait le long de la Muir, la deuxième à l'ouest d'ici, à environ trois kilomètres, énuméra Grag en hochant la tête dans la direction. La troisième, nous l'avons trouvée dans les contreforts des Dents Grises.

Loin les unes des autres.

— Sommes-nous sûrs qu'il n'y a qu'un prédateur ?

La question du commandant flotta dans l'air.

— Non, dit enfin Grag en croisant le regard du commandant. Nous n'en sommes pas sûrs.

Le commandant serra les lèvres.

Braddok s'accroupit à côté de Jeric et ramassa un morceau de

tissu bleu corinthien.

— Mais qu'est-ce qui lui a pris à elle d'amener ces choses ici ?

— Peut-être Sa Majesté devrait-elle le lui demander.

Le commentaire venait d'Anaton, lourd de sous-entendus et d'accusations.

Ce qui était en train de devenir le troisième problème de Jeric.

Tel un ours, Braddok se redressa de toute sa hauteur.

— Surveillez votre ton, Commandant.

Jeric imita Braddok, davantage pour tenir ce dernier à distance qu'autre chose.

— J'en ai bien l'intention, se défendit Jeric, les yeux rivés sur son commandant.

Le visage d'Anaton vira au rouge brique, mais il poursuivit son chemin, redirigeant sa fureur vers la scène de crime, sous l'œil attentif de Braddok.

Jeric ne pouvait en vouloir au commandant d'être en colère. Il avait peur. Ils avaient tous peur, après le coup d'Astrid. Ils réclamaient un châtiment, mais Jeric ne leur avait pas donné satisfaction. Pas de la manière à laquelle ils s'étaient attendus.

— Est-ce que chaque attaque a été aussi... minutieuse ? questionna le commandant.

— Oui. Nous ne sommes toujours pas certains que la dernière victime était un loup, répondit Fyrok.

— Nous avons trouvé une partie de la mâchoire, expliqua Grag. Il n'en restait pas grand-chose, mais elle avait une forme canine.

Lorsque Grag avait trouvé le premier loup, Jeric avait espéré qu'il ne s'agissait que des pitreries perverses d'un jarl mécontent essayant de saboter le nouveau règne de Jeric. Et grands dieux, ils étaient nombreux à être insatisfaits. Mais quand Grag avait découvert le deuxième loup, les espoirs de Jeric s'étaient évaporés comme de l'akavit. Avec le recul, il se dit qu'il aurait dû faire de la recherche de l'Ombre une priorité à ce moment-là, mais il avait passé tout son temps à atténuer la vérité pour apaiser son troupeau de jarls enragés.

Et maintenant, l'un des éclaireurs de Corinthe était mort.

Jeric poursuivit ses recherches. Il fit le tour des entrailles, élargissant son périmètre au fur et à mesure qu'il s'éloignait du groupe. Il y avait forcément quelque chose – un indice qu'ils avaient tous manqué. La vie laissait toujours des traces.

Au bout d'un certain temps, Jeric entendit Fyrok crier :

— On ne devrait pas rentrer ?

Tous les yeux s'étaient tournés vers Jeric, mais ce dernier ne le remarqua pas. Son attention était fixée sur le terrain.

— Qu'est-ce qu'il y a, Loup ? cria Braddok.

Il accourut, les feuilles crissant sous ses lourdes semelles.

— Tu as trouvé quelque chose ?

Jeric s'accroupit, écartant feuilles mortes et aiguilles de pin, puis ramassa une deuxième fibre bleu corinthien. Il suivit la trajectoire du regard, jusqu'à une volée de corbeaux perchée avec un calme peu naturel au-dessus d'arbustes foisonnants.

Dans le sens du vent.

Jeric tira Lorath de sa ceinture et se dirigea vers les buissons. Des branches se brisèrent, et d'autres le griffèrent tandis qu'il se frayait un passage dans la végétation, et il aperçut bientôt d'autres fils bleus pris dans les ronces. Puis une poignée de feuilles souillées – du sang séché, et du sang neuf.

Les trois cicatrices que Jeric portait au côté l'élançèrent – des cicatrices laissées par une Ombre deux mois plus tôt. Jeric ajusta sa prise, les oreilles tournées vers la forêt, mais les arbres restèrent silencieux. Même les corbeaux semblaient satisfaits d'assister à la traque.

Ce n'était jamais bon signe.

Soudain, l'enchevêtrement de broussailles déboucha sur une clairière naturelle, complètement isolée du monde extérieur. En son centre se trouvait un tas d'os et d'intestins ensanglantés, ainsi qu'un pied humain. Les mouches bourdonnaient, et la puanteur de la putréfaction frappa Jeric avec tant de force qu'il faillit régurgiter le contenu de son estomac.

— Grands dieux, ça n'a pas l'air très récent, toussa Braddok derrière lui.

— Vous avez trouvé ? lança le commandant.

Klaus, qui venait d'atteindre Braddok, pâlit et fut pris d'un haut-le-cœur.

— Maintenant, on sait où cette charogne se cache, répondit Braddok.

L'Ombre avait trouvé le refuge idéal, et le fait qu'elle ait tenu compte du sens du vent tracassait Jeric. S'il était vrai que les Ombres avaient jadis été des hommes, selon l'expérience de Jeric, une fois transformées, il ne restait plus en elles aucune trace d'humanité.

Il pensa à Gerald.

— Et où est-elle ? demanda sèchement le commandant.

Une chape de silence s'installa sur le groupe.

Jeric leva la tête. Les cimes des arbres se balançaient, et la lumière du jour déclinante scintillait à travers les hautes branches grinçantes, sous le regard des corbeaux.

— Rentrons, trancha Jeric. Il commence à faire nuit.

Personne ne s'y opposa.

Si seulement ses satanés jarls étaient aussi conciliants.

Ils émergèrent de la clairière à peu près de la même manière qu'ils y étaient entrés : par la force et à grand renfort de jurons, des bouts de branches s'accrochant obstinément à leurs vêtements tandis qu'ils rebroussaient chemin jusqu'aux chevaux.

Klaus avait toujours l'air pâle, et aussi un peu gêné. Ils cherchaient le repaire de la bête depuis une semaine, et il avait fallu moins d'une heure à Jeric pour le trouver.

Braddok s'en aperçut.

— Ne sois pas trop dur envers toi-même. Personne ne lui arrive à la cheville. La meilleure chose à faire est encore de te payer une bonne pinte et d'accepter ta médiocrité. Ça marche à tous les coups, crois-en mon expérience.

Braddok frappa l'épaule de Klaus, mais cela ne suffit pas à déloger la lourdeur qui s'y était installée.

Dans l'heure qui suivit, tous les six avaient traversé la Vallée des Rois et s'approchaient de l'énorme muraille noire qui gardait la ville de Descieux, capitale de Corinthe. Le crépuscule brillait sur les énormes statues de skal de leurs dieux les plus chers, Aryn et Lorath, qui se tenaient telles des sentinelles de chaque côté de la porte principale. Des échafaudages masquaient en partie leurs silhouettes, car elles étaient encore inachevées. Leur construction avait commencé sous le règne du grand-père de Jeric, grâce aux esclaves sol veloriens, et elle aurait dû se terminer à la fin de l'année si Jeric n'avait pas libéré les ouvriers cinq jours plus tôt.

À présent, l'échafaudage se dressait comme le squelette ténébreux d'un rêve abandonné, mais Jeric avait fait une promesse. Et il comptait bien la tenir, même si ses jarls s'y opposaient farouchement. Notamment lorsqu'il avait commandé au jarl Stovich de libérer ses esclaves des mines de skal de Corinthe.

— Les mines sont notre unique source de revenus, avait déclaré Stovich lors d'un conseil particulièrement animé. Trouvez-moi trois cents hommes prêts à travailler dans les mines en échange d'un salaire nul, et peut-être y réfléchirai-je.

Godfrey, maître des monnaies et des choses douteuses, avait corroboré ses dires : la situation financière de Corinthe était désastreuse, en partie à cause du père prodigue de Jeric. Malheureusement pour le Conseil, Jeric considérait le mot « non » comme un défi personnel, et il avait immédiatement libéré tous les esclaves.

Ce qui, en fin de compte, n'avait fait que nuire à la cause de Jeric, car les esclaves n'avaient nulle part où aller, et personne ne voulait les accueillir. Certains avaient décidé de quitter Corinthe, mais la plupart étaient restés, ne connaissant pas d'autre mode de

vie. Ils s'entassaient désormais dans les bas quartiers de Descieux, où logeaient les plus pauvres, et l'échafaudage abandonné faisait figure d'avertissement pour tous : *Voyez ce qui se passerait si nous libérions les ouvriers des mines de skal ! Le chaos qui s'ensuivrait !*

Après avoir passé les portes de la ville, Grag, ses chasseurs et le commandant se séparèrent. Jeric ordonna toutefois aux deux chefs de tenir leurs hommes loin de la Forêt Noire jusqu'à ce qu'ils aient attrapé l'Ombre. Il refusait d'avoir davantage de sang sur les mains.

Il en avait déjà beaucoup trop.

Jeric et Braddok traversèrent la ville à un rythme plus lent. Les éclairagistes s'affairaient pour apporter de la lumière à la ville avant l'arrivée des ténèbres. Le vent était mordant et la neige commençait à tomber, saupoudrant les rues d'une fine pellicule blanche. Jusqu'à présent, l'hiver avait été doux, ce qui n'était pas pour déplaire à Jeric.

— Qu'est-ce que tu dirais de faire un tour au Baril ? proposa Braddok.

Son souffle formait un petit nuage de vapeur et la neige mouchetait sa barbe rousse.

Jeric fléchit ses doigts engourdis par le froid et jeta un coup d'œil vers le Baril. C'était tentant. *Très* tentant.

Le lendemain devait avoir lieu le couronnement officiel de Jeric. Dans le chaos qui avait entouré la mort de son père et de son frère, il n'y avait pas eu un seul instant pour une cérémonie. Godfrey avait fini par tout organiser, en grande partie dans le dos de Jeric.

— Un dernier verre avant d'être officiellement jeté aux voutours ? renchérit Braddok avec un clin d'œil.

— Toi, tu n'as pas envie de payer.

— Ce n'est pas la *seule* raison.

— Vas-y sans moi, ricana Jeric.

Braddok réalisa que son ami était sérieux.

— Oh, allez, Loup ! C'est ta dernière nuit ! Un verre et un bon lit chaud ne te feraient pas de mal.

Mais Jeric avait pris sa décision. Il sourit, et Braddok grommela quelque grossièreté que Jeric choisit d'ignorer.

— Bois une pinte à ma santé, lança Jeric en détournant son cheval.

— Tu le regretteras demain ! dit Braddok alors qu'il s'éloignait.

— Probablement, acquiesça Jeric, avant de jeter une petite bourse par-dessus son épaule.

Braddok l'attrapa au vol, les pièces à l'intérieur s'entrechoquant.

— Salaud.

Jeric talonna sa monture, s'éloignant de Braddok, des rues principales, de l'agitation et de la lumière. La neige tombait

désormais avec abondance, rendant le monde plus calme, presque paisible, et il pensa à Sable.

Non, à Imari.

La *zurina* Imari Masaï.

Il avait encore du mal à l'appeler par son vrai nom. Pour lui, elle était encore Sable. La guérisseuse de Skanden, qui lui avait sauvé la vie à plusieurs reprises, bien qu'elle ait eu toutes les raisons de le laisser mourir. Elle l'aurait probablement fait si elle avait su qui il était vraiment. Mais il n'avait pas su immédiatement non plus la vérité à son sujet : elle était la *zurina* d'Istreaa, la fille illégitime du zar Branón, longtemps considérée comme morte. Celle qui avait accidentellement causé la mort de sa sœur avec de la musique – avec de la magie. L'une des Liagés de Sol Velor.

Ceux-là mêmes que lui, le Loup de Corinthe, avait passé sa vie à pourchasser.

Et il l'avait embrassée.

Il avait failli remettre ça, juste devant son frère, leurs Sareds, et tous les plus proches conseillers de Jeric. La seule chose qui l'avait arrêté était le danger supplémentaire que cela aurait représenté pour Imari. Jeric ne se faisait pas d'illusions : il savait que les tensions qui perduraient depuis longtemps entre Istreaa et Corinthe ne seraient pas résolues par une simple mission de sauvetage, et que ce genre d'attention malvenue de la part d'un roi loup ne ferait qu'accroître la méfiance d'Istreaa à l'égard de leur *zurina* tout juste de retour. Les conseillers de Jeric n'auraient pas approuvé non plus, mais ils pouvaient tous aller aux enfers.

Il arrêta son cheval devant le temple d'Aryn, ou du moins ce qu'il en restait. Il s'était effondré la nuit où Astrid était passée à l'attaque, deux semaines plus tôt. Des témoins avaient affirmé que le sol avait tremblé et que de profondes fissures avaient fait éclater les murs de marbre avant que le dôme ne s'effondre, écrasant tout – et tout le monde – dans sa chute. Tous les inquisiteurs étaient morts, enterrés au plus profond des ruines d'Aryn.

Tous sauf un : Rasmin, le Grand Inquisiteur de Corinthe. Il s'était envolé cette nuit-là et personne ne l'avait revu depuis.

Ce fieffé menteur.

Jeric glissa à bas de sa monture. La neige étouffa ses pas tandis qu'il s'approchait des vestiges du temple. Il s'arrêta à quelques pas d'une immense tête en skal, coupée en deux en son centre. Lorath, le dieu de la justice. Le dieu en l'honneur duquel Jeric avait baptisé son épée. En l'honneur duquel il avait construit sa vie.

Une vie dont Jeric n'était plus certain.

Jeric fixa le visage brisé, cet œil froid et vide. Cette bouche qui n'avait jamais parlé.

Qu'es-tu devenu, mon Jos chéri ? Jeric entendit à la place les paroles de sa mère.

Il contemplait les ruines de sa religion. Les dieux avaient toujours été son miroir, le reflet par lequel il avait façonné ses décisions. Mais avec Imari, ce miroir s'était brisé, explosant en mille morceaux, comme le temple devant lui, et il se sentait soudain... perdu.

Perdu, et sur le point d'être couronné roi de Corinthe.

Jeric ferma les yeux et inspira profondément. Le froid lui brûlait le nez, remplissait ses poumons. Pendant un moment, il resta planté là tel un cerge, mais aucune réponse ne lui parvint. Seulement plus de questions.

Il finit par rouvrir les paupières. Il y avait bien un problème qu'il pouvait encore résoudre, et il devait s'en occuper sans plus tarder.

La neige tombait dru quand il remit son cheval au palefrenier et pénétra dans la grande forteresse de Descieux, où un air chaud et joyeux l'accueillit. La grande salle était encore plus bondée qu'à l'accoutumée. Les invités arrivés tardivement dinaient, buvaient et se réchauffaient devant les nombreux foyers flamboyants. Jeric se faufila par une porte avant que quiconque ne puisse l'arrêter, mais les couloirs étaient tout aussi fréquentés. Les serviteurs s'occupaient des besoins de leurs maîtres, et Jeric s'arrêta même pour indiquer son chemin à une dame de Derodin, qui venait de sortir d'un placard en robe de chambre et semblait désorientée. La foule finit par se réduire et disparaître complètement, et Jeric atteignit enfin la porte du vieux cachot.

Celui-ci avait été utilisé comme entrepôt pendant des décennies, avant que Hagan mette la main sur Imari. C'était là, dans le ventre de la forteresse, que son frère l'avait gardée prisonnière. Là où personne n'aurait pu deviner ce qu'il cachait.

Jeric ne se le pardonnerait jamais.

À présent, le cachot abritait sa sœur, Astrid. C'était *elle* la source de la colère du commandant – et de tout le Conseil. Astrid était une traîtresse et une meurtrière. Un démon de chair. Sa mort devrait être leur rétribution pour l'horreur qu'elle avait causée. Mais Jeric ne parvenait pas à s'y résoudre.

Elle était la seule famille qu'il lui restait.

Il poussa les portes et pénétra dans la salle des gardes. Une poignée d'hommes levèrent les yeux, leur jeu d'atout pique étalé sur la table entre eux.

— Sire, salua l'un des hommes en se levant.

— Du changement ? interrogea Jeric.

— Non, sire.

Un second homme repoussa sa chaise, prit une lanterne au mur et ouvrit la porte. Jeric se glissa à l'intérieur, suivi des deux gardes avec la lanterne.

Au coin du couloir donnant sur la geôle d'Astrid, Jeric s'arrêta et leva une main.

— Attendez-moi ici.

— Mais Votre Grâce...

— Si elle passe cette porte, quelques pas de plus ou de moins ne changeront rien.

Silence gênant.

— Oui, Votre Grâce, répondit l'un, qui s'immobilisa avec son comparse.

Jeric poursuivit son chemin et s'arrêta devant la prison d'Astrid. Les ténèbres régnaient dans sa cellule, silencieuses, et l'air empestait l'urine et les excréments. Jeric jeta un œil aux gardes, qui attendaient fidèlement au bout du couloir, puis il se rapprocha.

La lumière des torches dansait sur la surface noire et brillante de la porte, créant un jeu d'ombres sur les anciennes gravures. Jeric peinait à s'imaginer un monde où les forgerons de skal de Corinthe travaillaient main dans la main avec les enchanteurs de Sol Velor – il doutait toutefois que les enchanteurs aient prévu la façon dont cette porte serait utilisée dans le futur. Les hommes de Jeric avaient extrait cette relique des restes du temple. Elle avait suffi à retenir les prisonniers liagés de l'inquisiteur ; Jeric espérait qu'elle en ferait de même pour Astrid. Jusqu'à présent, cela avait fonctionné.

Il ôta la torche du mur et l'approcha, s'efforçant de voir Astrid à travers la petite ouverture de la porte.

— Astrid ? lança-t-il.

Pas de réponse.

— Astrid... Parle-moi. *S'il te plaît.*

Il scruta les ombres, à l'écoute du moindre changement dans l'air.

Rien. Peut-être était-elle déjà morte.

Cela rendrait les choses plus faciles, pensa-t-il sinistrement.

Jeric effleura du bout des doigts la surface du panneau, comme s'il pouvait atteindre sa sœur et la toucher, la ramener. Comme s'il pouvait lui ôter sa souffrance et toutes les horreurs qu'elle avait endurées aux mains de leur frère, Hagan. Toutes les horreurs à côté desquelles Jeric était passées parce qu'il avait été trop occupé à haïr et pourchasser le pouvoir même qui les protégeait désormais.

Avec un soupir, il laissa retomber sa main.

— Jeric... ?

La voix était si frêle, si fragile, qu'il faillit ne pas l'entendre.

— Astrid... ?

Il se pencha plus près, plein d'espoir, et tint la torche bien haut. Mais il ne parvenait toujours pas à la voir.

— Astrid, je suis là. Dis-moi quelque chose.

— Jeric, j'ai peur.

Sa voix tremblait comme celle d'une enfant effrayée.

Il sentit son cœur se serrer.

— Je sais, et je suis...

— Elle est partout... poursuivit-elle.

— Qu'est-ce qui est partout ? demanda-t-il après un battement.

— L'obscurité. Jeric, j'ai si froid...

Il saisit un des barreaux de sa main libre.

— Écoute-moi, Astrid. Je vais t'aider. Je le jure sur ma vie. Nous lutterons ensemble contre...

Soudain, des ongles noirs s'enfoncèrent dans sa main, lui traversant la peau. Jeric poussa un cri et laissa tomber la torche, qui roula au sol, les ombres glissant sur les murs.

— Votre Grâce ! crièrent les gardes derrière lui.

Ses ongles étaient enfoncés profondément, et le sang coulait.

Jeric s'efforçait de reculer quand le visage décharné d'Astrid apparut derrière les barreaux, véritable vision d'horreur. Ses pupilles étaient trop dilatées ; ses yeux, trop pâles et tassés par des ombres cavernueuses, tandis que ses lèvres craquelées saignaient, étirées en un trop large rictus qui dévoilait des dents grises. Ses cheveux, autrefois d'un éclat doré, étaient désormais ternes et hirsutes, comme de la paille, et des morceaux de peau manquaient sur son cuir chevelu, comme si elle les avait arrachés.

Jeric libéra sa main de sa prise de fer et trébucha contre un garde.

Un rire s'éleva alors. Un bruit sinistre et fielleux qui gargouillait des profondeurs des cinq enfers.

— Il veut nous sauver, dit-elle d'une voix qui en contenait plusieurs.

Une voix qui le hanterait à jamais.

Celle de la légion.

— Libérez-la, grogna Jeric.

— Libère-nous, et nous y réfléchirons.

— Je ne négocie pas avec les démons.

Astrid se contenta de le dévisager de ses yeux trop pâles, puis, tel un oiseau, elle pencha sa tête sur le côté.

— Dis-nous... Dans quel état as-tu retrouvé ton éclaireur ?

Jeric se figea. Derrière lui, ses hommes échangèrent un coup d'œil. La langue d'Astrid glissa sur ses dents noires, se délectant de son effet.

— Il veut savoir comment nous savons. Devrions-nous le lui

dire ? fit-elle en se léchant les lèvres. Non, nous préférons regarder le joli loup danser.

Jeric observait cette créature qui s'était emparée du corps de sa sœur autrefois si belle, quand il prit enfin sa décision, une décision douloureusement claire.

— Vous mourrez demain.

— Tu ne peux pas nous tuer.

— Vous avez été chassés de ce monde une fois auparavant. Nous y arriverons encore.

Elle grinça des dents, faisant reculer Jeric d'un pas, puis elle enroula ses longs doigts ensanglantés autour des barreaux. Mais au moment où ils touchèrent le skal, les gravures virèrent au blanc. Un blanc brillant, sans filtre. Astrid poussa un hurlement et lâcha les barreaux, gémissant comme un chiot blessé. Se tenant les mains, elle s'éloigna de la porte à moitié recroquevillée sur elle-même, puis s'assit par terre, au milieu de la pièce, à la lueur des torches. Là, elle se balança d'avant en arrière, encore et encore, gémissant faiblement, la tête baissée.

Jeric resta là un moment, sentant le regret s'installer lourdement sur sa poitrine, puis il quitta la cellule de sa sœur pour ce qu'il savait être la toute dernière fois.

Chapitre 5

Tu es à moi.

Imari se réveilla en sursaut dans une pièce voilée de ténèbres. Sa chambre, se souvint-elle soudain. Il lui fallut encore un moment pour se convaincre qu'elle n'était plus en train de rêver. Le poêle à bois brillait innocemment dans le coin, et la nuit était calme. Paisible. Imari inspira profondément. Ce n'était qu'un rêve. Un simple rêve.

Mais par les gardiennes.

La voix résonnait encore dans son esprit, et tout son corps l'élançait, là où les branches charnues avaient transpercé sa peau.

Imari se frotta les bras d'un air absent et jeta un coup d'œil à la table basse, aux trois bouteilles de nazzat – toutes vides, œuvre de Ricón et Kaï, qui lui avaient tenu compagnie jusque tard dans la nuit. Elle n'aurait peut-être pas dû les aider à vider ces bouteilles. D'après son expérience, l'alcool était le pire des amis. Il mentait et flattait, pour ensuite voler votre intégrité au matin.

Raison pour laquelle elle s'en servait *généralement* d'antiseptique uniquement.

Mais après avoir retrouvé ses frères la nuit précédente – ses frères qu'elle n'avait pas vus depuis tant d'années –, elle s'était laissé aller, rêvant d'un monde sans Ombres, sans peur de l'obscurité, ni besoin de recourir aux gardiennes pour les protéger. Le nazzat avait permis d'atténuer la gêne créée par les années d'éloignement, puis ils avaient ri, plaisanté et échangé d'innombrables histoires. Imari s'était jointe à eux de bon cœur, désireuse de se faire de nouveaux souvenirs. Des souvenirs qui, eux, ne seraient pas remplis de douleur, de terreur et de solitude. Ce genre de souvenirs, elle en avait déjà beaucoup trop.

Les draperies masquant le balcon se gonflèrent comme des voiles, et Imari se figea.

Ricón avait fermé les portes la veille au soir. Elle s'en souvenait, car il avait vérifié la serrure par trois fois et elle l'avait taquiné, disant qu'il était ridicule.

Curieuse – et un brin méfiante –, Imari s'extirpa de ses couvertures et se dirigea vers le balcon, le sol en travertin froid contre ses pieds nus. Même si quelqu'un avait escaladé le haut mur de la tour, il n'aurait jamais pu passer les gardes.

Imari pila net.

Sa flûte en os lui souriait à côté des bouteilles de nazzat vides, un morceau de papier plié en quatre en dessous.

Imari écarta la flûte – les gravures s'illuminant à son contact –, puis souleva le parchemin rigide et le déplia. À l'intérieur se trouvait une plume noire.

Une plume de *hibou*.

Par la porte ouverte, son regard se dirigea vers le ciel sans étoiles au-delà du balcon. *Il* était venu la voir. Il l'avait suivie depuis Descieux et s'était faufilé dans sa chambre pendant qu'elle dormait.

Cette idée la fit frémir.

Elle laissa retomber ses yeux sur le papier, prit la plume et lut les mots tracés à l'encre, griffonnés dans une écriture élégante :

Tu dois t'entraîner.

Quelque chose se prépare dans l'ombre, une chose que je ne peux Voir, mais quand elle éclatera au grand jour, ce qui ne saurait tarder, tu devras être prête.

Pas de signature. Ce n'était pas nécessaire.

Elle relut la note. Rasmin et ses maudites paroles énigmatiques – vagues, tout comme ses tentatives d'explication du Shah. Elle avait cru que ses connaissances venaient d'années passées à extraire des informations des détenteurs du Shah par la torture. À l'époque, elle était loin d'imaginer qu'elles provenaient de sa propre expérience.

Imari s'approcha du poêle à bois et ouvrit la grille. Le métal hurla. Des braises endormies rougissaient à l'intérieur.

— Voilà ce que je pense de votre conseil, *Inquisiteur*.

Elle plaça le papier contre la braise. Il s'embrasa, et ses bords se recourbèrent tel un ruban sous l'effet des flammes venant le dévorer. Elle jeta le papier à demi calciné dans le poêle, la plume avec.

— Puisses-tu brûler au plus profond de l'enfer, fichu monstre.

Imari saisit le tisonnier et poignarda les charbons, qui produisirent des étincelles. Elle repensa à tous les Sol Veloriens et à leurs Liagés que Rasmin avait torturés, et aux esclaves sol veloriens que Hagan avait assassinés sous ses yeux chaque jour qu'elle avait refusé de jouer de la flûte. Chaque jour qu'elle avait refusé de leur offrir le pouvoir qu'ils recherchaient.

Une autre pensée la frappa soudain : les choses seraient-elles si différentes à Istraá ? Une fois que les gens auraient digéré le choc de sa survie et appris ce dont elle était capable – et ils finiraient par l'apprendre, de cela, elle était certaine –, que se passerait-il ? Lorsque la rumeur de l'existence de ce chef liagé se propagerait dans toute la Province, les rois et roïesses de son père – les dirigeants des

différents districts d'Istria – n'essaieraient-ils pas de se servir d'Imari de la même manière que Hagan l'avait envisagé ?

Quoi qu'il en soit, une chose était certaine : Rasmin n'abandonnerait pas si facilement.

Imari lâcha le tisonnier et traversa la pièce, passant le claustra pour sortir sur le balcon. L'air froid la saisit à travers sa fine chemise de nuit ; le ciel d'un noir de velours s'était éclairci, prenant un gris laineux à mesure que l'aube approchait.

— Vous avez raison, dit-elle, le cherchant parmi les nuages. Je vais m'entraîner. De cette façon, si vous – ou quelqu'un d'autre – essayez de m'utiliser à nouveau, je serai prête. Et je me défendrai.

Et elle le ferait. D'une façon ou d'une autre.

On frappa à sa porte, ce qui la surprit, vu l'heure matinale.

— Une seconde.

Imari quitta le froid et referma les portes du balcon. Elle rangea sa flûte dans un tiroir, passa un châle de soie et dit :

— Entrez.

La porte s'ouvrit sur son père.

Par les gardiennes, le voir faire irruption ainsi dans son quotidien serait une nouvelle habitude à prendre.

Il était déjà tout habillé de bon matin, ses longs cheveux soigneusement ramenés en arrière contrastant avec sa barbe indisciplinée, mais ses yeux trahissaient sa fatigue.

— Je me suis dit que tu serais peut-être réveillée.

Elle lui adressa un léger sourire. Son père avait toujours été un lève-tôt, mais à la vue de ses traits tirés, elle se demanda s'il avait fermé l'œil cette nuit-là.

Le regard de son père s'arrêta sur son lit à baldaquin qui n'était pas défait, avec ses luxueux draps de soie et sa montagne d'oreillers moelleux. Il repéra ensuite les couvertures entassées sur le sol à côté.

Imari n'osait lui dire que c'était trop. Elle ne voulait pas lui expliquer qu'elle s'était sentie comme une étrangère dans son ancienne chambre, avec tout ce luxe, ces textures douces et cette chaleur. Elle ne pouvait pas lui expliquer que le froid lui était devenu familier. Que survivre lui était devenu familier. Et elle ne pouvait pas vraiment lui expliquer que la lutte avait fortifié ses os, et qu'elle ne voulait pas que le confort la fragilise à nouveau.

Son père la contempla, et elle vit qu'il avait compris.

— Je suis désolé de ne pas être venu hier soir, déclara-t-il pour rompre le silence gênant.

La lassitude lui avait volé tous ses graves.

— Mais j'imagine que tes frères et toi avez apprécié de pouvoir échanger sans votre père.

Il lui adressa un petit sourire complice, qu'Imari lui rendit.

Le zar avait dit qu'il les rejoindrait plus tard, après avoir parlé à sa femme, mais le petit matin était arrivé et il n'était pas venu. De toutes les inévitables retrouvailles, c'étaient celles avec Anja qu'Imari avait redoutées le plus. Pour elle-même, mais aussi pour son père.

— En effet, répondit Imari. Comment... va Anja ? ajouta-t-elle.

— Aussi bien qu'on pouvait s'y attendre, je suppose.

Son regard glissa vers la porte qu'elle venait de fermer, comme s'il pouvait voir la ville au-delà.

— Elle s'est rendue à Jadarr aux premières lueurs de l'aube pour jeûner et prier.

Jadarr était le plus grand des temples d'Istaraa, situé dans le cœur de la ville.

— Je suis désolée, papa, dit Imari à voix basse.

Une fois de plus, il se tourna vers elle.

— Ne t'excuse pas pour mes erreurs, Imari.

Ses mots ne désignaient pas uniquement sa femme.

Sa moustache s'agita, puis il se retourna tout à coup et dit :

— Vous vous êtes couchés tard, tous les trois.

Il fit un geste vers le nazzat alors qu'il contournait le divan et s'asseyait. Désireux de changer de sujet.

À dire vrai, Imari l'était aussi. Il n'était jamais évident de parler d'Anja.

— Eh bien, nous avons beaucoup de choses à nous dire, répondit Imari en le rejoignant sur le divan.

Elle l'observa, il l'observa, et le silence s'étira, le présent se mêlant au passé. Les années les avaient altérés toutes les deux, et pas seulement de l'extérieur. Le temps et l'expérience les avaient placés sur des trajectoires différentes. Ou plutôt, ils avaient placé Imari sur une trajectoire complètement différente. Elle était istraane, mais les Landes Sauvages coulaient désormais dans ses veines, et son père la regardait comme si elle avait été assaisonnée avec une herbe qu'il n'arrivait pas à identifier.

Soudain, il sourit.

— Je n'arrive toujours pas à croire que tu sois là.

Le silence avait beau être gênant, son sourire était réel, et en cet instant, Imari sentit que tout pouvait encore s'arranger. Que quoiqu'il arrive, quels que soient les obstacles à surmonter, au moins elle n'était pas seule. Elle avait une famille qui l'aimait, et personne ne pourrait lui enlever ce précieux cadeau.

Imari s'affaissa sur le divan dans un soupir.

— Je n'y crois toujours pas non plus, admit-elle en jetant un coup d'œil autour d'elle.

Revenir dans cet endroit autrefois si familier était comme un rêve.

— Raconte-moi comment on t'a retrouvée, demanda le zar. Ricón m'en a un peu parlé, mais j'aimerais entendre ta version.

Imari se lança donc dans le récit de ses aventures sous l'œil attentif de son père. Elle ne cacha rien, et il posa des questions ici et là pour obtenir des éclaircissements, sans toutefois intervenir le reste du temps, ses épaules ployant chaque fois un peu plus sous le poids des révélations de sa fille. Il sembla particulièrement intéressé par Jeric, comme l'avait été Ricón, mais elle omit cette fois quelques détails. Elle réalisa alors que les moments qui comptaient le plus pour elle étaient ceux-là mêmes qu'elle ne pouvait partager, pas sans gêne en tout cas – il était encore trop tôt pour cela –, aussi décida-t-elle de les mettre sous clé, les gardant pour son plaisir exclusif.

Lorsqu'elle eut fini, le zar laissa échapper un soupir et se pencha en arrière, tapotant son genou d'un doigt, l'air absent.

— Par tous les saints, et moi qui espérais qu'il avait exagéré.

Puis il se redressa, l'expression pleine de regrets.

— Je suis tellement désolé de t'avoir chassée, Imari. Que tu aies dû endurer tout ça toute seule.

Elle soutint son regard, scrutant son visage.

— Alors pourquoi l'avoir fait ?

Bien entendu, elle avait son idée sur la question ; elle avait eu dix ans pour y réfléchir. Les raisons qu'elle avait trouvées couvraient un large spectre allant du fait qu'il *la détestait* à celui qu'il *croyait que Les Langes Sauvages étaient sa meilleure chance de survie*.

Mais tout comme lui avait voulu entendre la vérité de sa bouche, elle voulait connaître sa version.

Son père mit ses coudes sur ses genoux, joignant les mains. Il portait toujours la bague en or gravée sur son index – sa bague de souverain – et le large anneau sur son pouce, mais elle ne vit pas la bague qu'Anja lui avait donnée.

— Parce que nous ne pouvions pas prédire quand ni comment ton pouvoir se manifesterait, répondit enfin son père en fronçant les sourcils. Cela aurait-il pris dix ans ? Un jour ? Et à qui aurions-nous pu demander de l'aide sans te mettre en danger ? Si tu n'avais pas su cacher ton pouvoir, mes rois et roïesses auraient exigé ton exécution. La kourana Vidéa n'aurait pas hésité à en donner l'ordre. Elle exigeait déjà la tenue de procès à l'époque – les crimes de Saád étaient encore tout frais, si tu te souviens bien, et ses partisans s'étaient mis à couvert. Et si nous t'avions soustraite au procès, nous aurions dû affronter la colère des Cinq Provinces. Le roi Tommad en avait déjà après moi.

Imari dévisagea son père. Au milieu de ce flot de paroles, ses

pensées avaient relevé un mot.

— Tu as dit *nous*.

Elle se demanda s'il voulait parler de sa mère. De sa *vraie* mère.

— C'était l'idée de Gamla, admit-il en frappant ses pouces l'un contre l'autre.

Imari se redressa, surprise.

— *Uki*... ?

Son oncle ? Puis une autre pensée la frappa.

— Par les étoiles... Uki connaissait Tolya, n'est-ce pas ?

L'expression de son père était une réponse suffisante. *Bien sûr* que son oncle connaissait Tolya. Pourquoi n'y avait-elle pas pensé plus tôt ? Les guérisseurs se connaissaient tous. Surtout quelqu'un comme son uki, renommé dans les Cinq Provinces pour ses talents de guérison inégalés.

— Gamla a mis en scène ta mort et planifié ta fuite, poursuivit-il. Il a fabriqué le tonique qui t'a endormie. Il a juré que Tolya saurait assurer ta sécurité, et je lui ai fait confiance.

Sur ce point, la voix de son père se fit mordante.

— Et elle m'a bien protégée, répondit Imari, sur la défensive, soucieuse de défendre Tolya. Uki ne pouvait pas tout prévoir.

— Non, en effet, concéda-t-il en serrant les lèvres.

— Ricón dit qu'Uki a disparu.

Son père croisa son regard, mais il se renferma légèrement sur lui-même en hochant la tête, lentement.

— Ricón a également dit qu'il était parti il y a six mois, insista Imari. Pour ses rondes habituelles aux monts Baraga, et qu'il n'est jamais revenu. Il a dit que vous n'aviez même pas retrouvé son chameau.

C'était tout ce que Ricón savait – il l'avait juré sur les saints –, mais les circonstances et la date ne lui disaient rien qui vaille. Six mois plus tôt, le roi Tommad était tombé malade. Six mois plus tôt, les esclaves sol veloriens de Corinthe avaient commencé à disparaître, et Astrid était devenue... la légion.

Imari ne croyait pas aux coïncidences.

— Papa, que lui est-il arrivé ?

Le zar inspira si profondément que ses narines se dilatèrent légèrement.

— Je ne sais pas.

— Mais tu as des soupçons.

— Je ne sais vraiment pas, Imari, dit-il. J'ai visité ces villages moi-même, mais je n'ai rien trouvé. Les meilleurs traqueurs de Sebharan n'ont rien trouvé. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour le retrouver, mais c'est comme s'il avait... disparu.

— Tu penses qu'il lui est arrivé malheur ? demanda-t-elle en

l'observant.

— C'est le consensus au sein de mon Conseil.

— Et qu'est-ce que tu crois, *toi* ?

— Je ne crois pas un seul instant que Gamla ait eu un accident, soupira-t-il, une ride profonde se creusant entre ses sourcils fournis. Il connaît ces routes mieux que quiconque.

Imari était du même avis. Gamla connaissait cette partie du territoire comme sa poche.

— Alors tu penses qu'il a été enlevé ?

— Oui. Bien que je ne puisse dire pourquoi, ajouta-t-il après une pause. Le fait qu'il soit mon frère devrait être une raison suffisante, cependant, personne n'a encore demandé de rançon.

— Peut-être quelqu'un a-t-il besoin de lui pour ses talents de guérison.

— Ce serait une autre explication plausible. Et si cette personne a pris le risque de s'attirer mes foudres, c'est qu'elle a dû estimer qu'elle ne pouvait soumettre sa requête directement à Gamla. Mais j'ai du mal à comprendre comment quelqu'un pourrait croire ça. Gamla n'a jamais refusé ses services à un Sol Velorien dans le besoin.

— Et si la personne voulait rester anonyme ? suggéra Imari en s'avançant sur le divan. As-tu envisagé que l'enlèvement puisse être lié à ce... chef liagé ?

— Bien sûr que j'y ai pensé, mais même si ce *chef* existe bel et bien, les Sol Veloriens ont très certainement des rétablisseurs liagés à leur disposition.

Devant l'air étonné d'Imari, le zar ajouta :

— Je ne suis pas stupide, Imari, et Tommad ne l'était pas non plus. Je sais que certains Liagés se terrent toujours au sein d'Istraa, mais je ne sais pas combien ils sont, ni où ils se trouvent. Nous n'avons jamais été aussi durs avec eux que ton Loup et sa famille. Ils nous ont laissés tranquilles et sont restés cachés, j'ai donc fermé les yeux, même si à présent, je me demande si j'ai bien fait...

Sa voix se brisa, un pli se formant à nouveau entre ses sourcils, puis il reprit :

— Si ce chef existe, j'imagine qu'il...

— Ou *elle*, l'interrompit Imari.

Son père opina.

— ... *ou elle* aura des rétablisseurs à sa disposition, et n'aura donc pas besoin des méthodes de guérison plus... primitives de Gamla.

Imari demeura silencieuse, tournant et retournant les paroles de son père dans son esprit. Le fait de savoir que des Liagés vivaient encore à Istraa fit naître en elle une lueur d'espoir, car elle s'était

posé la question. Son père avait raison en ce qu'Istraa n'avait jamais été aussi dure que les autres Provinces envers les Sol Veloriens – s'attirant de ce fait le ressentiment croissant des autres Provinces –, mais entendre son père l'admettre rendait tout cela plus réel. Et peut-être...

Peut-être Imari pourrait-elle débusquer un Liagé et le convaincre de lui apprendre à utiliser son pouvoir.

Mais en attendant : Gamla.

Par toutes les étoiles, que pouvait-on bien vouloir à Gamla ?

Imari posa son menton sur sa main, tapotant sa joue. Ses pensées s'orientèrent vers Tolya et les années qu'elle avait passées dans les Landes Sauvages.

Vers ses maigres tentatives d'utiliser et de comprendre le pouvoir du Shah.

— Ils veulent son savoir.

Imari pensa à haute voix alors même que l'idée lui traversait l'esprit.

— Que veux-tu dire ? demanda son père dans un froncement de sourcils.

Imari laissa retomber sa main.

— Papa, Gamla connaît le fonctionnement du corps humain mieux que quiconque. Y compris Tolya.

— Oui, mais avec des rétablisseurs à leur disposition...

— Le pouvoir du Shah est plus complexe qu'il n'y paraît, papa, l'interrompit Imari. On ne lui dit pas simplement... de faire quelque chose, et voilà, ponctua-t-elle d'un geste de la main. C'est tout un processus. Quand j'ai combattu Astrid – enfin, la légion –, j'ai concentré ce pouvoir directement sur elle, et même ainsi, je n'ai pas réussi à vaincre le démon. Tout ce que j'ai réussi à faire a été de contenir son pouvoir jusqu'à ce qu'on puisse lui passer des menottes liagées aux poignets, et rien qu'avec ça, je suis restée inconsciente deux semaines entières. Les connaissances de guérisseur de Gamla seraient utiles à beaucoup de monde, indépendamment du mode de soins habituel de la personne. En supposant qu'il ait été enlevé, bien sûr.

Son père l'examina un long moment.

— Eh bien, je suppose que je vais également devoir me pencher là-dessus.

Puis il se tourna vers elle.

Imari sut à l'instant que quelque chose lui pesait, et que ce quelque chose risquait de ne pas lui plaire.

— Puisqu'il est question de ton pouvoir, commença-t-il. Il y a... un autre sujet que je dois aborder avec toi.

Imari était attentive, sur ses gardes.

— Dans deux heures, reprit-il, je dois rencontrer mon Conseil privé pour discuter de ton retour et... de la meilleure façon de procéder avec les rois et roïesses.

Le silence s'étira, incertain. Il la regarda, cessant de marteler ses genoux.

— Tu seras présente.

Elle lut alors dans ses yeux la peur et l'appréhension. Il voulait qu'elle soit là parce qu'il voulait que son Conseil la voie. Il voulait qu'ils sachent qu'elle était de chair et de sang, et pas seulement une liste arbitraire d'horreurs, afin qu'ils le soutiennent face à tous les hommes et femmes qui l'aidaient à diriger Istra.

Pour qu'ils ne s'imaginent pas qu'Imari était ce chef liagé et exigent son exécution sur-le-champ.

— Je comprends, papa, dit-elle doucement, le tiroir où sa flûte était cachée se rappelant soudain à son esprit.

— J'ai bien réfléchi, poursuivit-il, et bien que je n'aie pas toutes les réponses et que je ne puisse prédire leur réaction en ce qui te concerne, ce sont des gens pragmatiques. Nous avons un ennemi que nous ne parvenons pas à localiser, et à vrai dire, je ne suis pas sûr que nous puissions le maîtriser, même si nous parvenions à le débusquer.

Il marqua une pause et plongea son regard dans le sien.

— Mais toi... Tu as quelque chose que nous n'avons pas, Imari. La flûte.

La flûte. Pas *elle*.

Comme si c'était l'objet qui détenait le pouvoir.

Elle s'était disputée avec ses frères à ce sujet jusque tard dans la nuit. Ricón et Kaï l'encourageaient à blâmer la flûte – du moins jusqu'à ce que les gens soient rassurés à l'idée de savoir que leur zurina n'était pas morte. Mieux valait ne pas ajouter une autre complication, avait dit Kaï, et Ricón avait approuvé. Et ce n'était pas vraiment un mensonge. Pendant très longtemps, Imari avait elle aussi cru que la flûte était responsable de ses actes.

Son père semblait disposé à perpétuer ce mensonge, voire à se convaincre de sa véracité.

— Je pense que les dieux ont choisi ce moment pour te ramener à la maison pour une raison, poursuivit son père, comme s'il se préparait à une objection – les Landes Sauvages l'avaient transformée, après tout. Convaincs le Conseil de l'importance de ta flûte, Imari, et nous en sortirons peut-être tous vivants.

— Tu sais que ce n'est pas la flûte, papa, rétorqua-t-elle, le poil hérissé.

— Ils n'ont pas besoin de le savoir, lui retourna-t-il.

L'exaspération d'Imari enflait, s'immisçant jusque sous sa peau.

— Papa, j'ai caché la vérité pendant dix ans, et on voit comment ça a tourné...

— Ce n'est pas pour toujours, Imari, s'impatientait-il. Seulement jusqu'à ce que les choses s'arrangent.

— C'est ce que tu t'es dit quand tu m'as envoyée dans les Landes il y a dix ans ?

Imari n'avait pas eu l'intention de les prononcer, mais ces mots étaient quand même sortis. D'un ton retors, mesquin et amer.

Le zar ferma les paupières et poussa un long soupir.

— Imari, dit-il, comme exténué.

Quand il rouvrit les yeux, elle y lut sa douleur.

— Je sais que tu es fatiguée. Je le suis aussi. Mais si je ne peux changer le passé, je peux au moins protéger ton avenir, et pardonne-moi, mais je ne veux pas te perdre à nouveau.

D'après la douleur et la conviction qui perçaient dans sa voix – dans son expression –, Imari sut qu'elle avait perdu le combat. Elle serra les dents et détourna le regard.

Il posa une main sur la sienne ; elle la recouvrait entièrement.

— *Pour l'instant...* poursuivit-il, plus doucement cette fois. Ce sera plus facile si mes conseillers estiment que la flûte est responsable.

— Choisir la facilité n'est pas toujours faire ce qui est juste, riposta-t-elle, le regard dur.

Il ne sourcilla pas.

— Non, en effet.

Il ouvrit la bouche, comme pour ajouter quelque chose, puis se leva brusquement.

— Je suis désolé de partir comme ça, mais Sebharan m'attend dans le couloir. Un autre temple a été incendié hier.

Imari leva les yeux vers lui.

— Avec les kahars à l'intérieur ?

Il acquiesça d'un signe de tête, l'expression sinistre.

— Où ça ? demanda-t-elle.

— À Rozzi.

Rozzi était un village situé à l'extrémité sud des monts Baraga, où le ruissellement des montagnes permettait de cultiver le blé sur une mince parcelle fertile.

Avant qu'Imari ne puisse poser la question, son père ajouta :

— Les champs ont été brûlés ; leurs propriétaires, cloués sur des piquets ; et la main-d'œuvre est introuvable.

Imari baissa les yeux sur le sol.

Il lui releva le menton pour croiser son regard.

— Je ne veux pas t'effrayer, mais tu dois comprendre ce à quoi nous sommes confrontés.

— Je sais, papa, dit-elle.

Et elle le savait.

Il déplaça sa main de son menton à sa joue.

— Je t'aime, Imari. Ne crois pas un seul instant que je te demande de te cacher pour éviter la condamnation. Je te le demande parce que j'ai menti au monde entier, et que nous pourrions payer ce mensonge de nos vies. Je ne veux pas te perdre à nouveau, et je fais de mon mieux pour trouver la voie la plus sûre pour nous tous. Fais-moi confiance.

La poitrine d'Imari se serra, et elle murmura :

— Très bien.

Son père s'attarda encore un moment, puis il se pencha en avant et l'embrassa sur la joue.

— Ta tenue devrait arriver dans moins d'une heure, annonça-t-il en se levant. Jenya a accepté de te prêter assistance.

Pas vraiment le genre de tâches pour lesquelles une Saredd avait été formée, songea Imari.

Son père se dirigea vers la porte.

— Qui était-elle ? demanda Imari.

Le zar s'arrêta net.

Imari ne savait pourquoi elle avait choisi cet instant pour poser la question – peut-être en raison de toute cette discussion sur le passé et le Shah –, mais elle était là, comme si, fatiguée d'attendre, elle avait décidé de franchir ses lèvres.

— S'il te plaît, papa. Je veux juste savoir qui elle...

— Pas maintenant.

Sa voix tremblait. Il lui tournait le dos.

La petite Imari n'aurait pas insisté, mais elle n'était plus la petite Imari. C'était en partie la faute de son père.

— Alors quand ? insista Imari. Papa, ça pourrait m'aider si je savais qui...

— J'ai dit *pas maintenant*.

Il se tourna alors vers elle. La colère lui empourprait les joues, et la fureur silencieuse qui couvait dans ses yeux incita Imari à ne pas insister.

Elle ferma la bouche.

Puis il partit, fermant la porte derrière lui.

Elle ne le vit pas s'arrêter au bout du couloir. Elle ne le vit pas fermer les yeux et inspirer profondément, luttant contre un souvenir que lui seul possédait.

Car celle qui le partageait avait disparu.

— J'essaie. Vraiment, j'essaie, chuchota le zar. Mais par tous les saints, elle te ressemble trop.

Chapitre 6

Jeric referma la porte de ses appartements et ferma les yeux. Astrid était au courant pour l'éclaireur.

Nom des dieux.

Il passa une main sur son visage et rouvrit les paupières. De petites coupures en forme de demi-lune étaient visibles sur ses mains, là où Astrid avait enfoncé ses ongles. Jeric jura à nouveau et se frotta les mains en regardant autour de lui. Les domestiques avaient préparé sa chambre. Un feu brûlait dans l'âtre, on avait tiré ses draps, et un plateau de pains et de noix était posé sur la table à côté d'une bouteille pleine d'akavit, spécialité corinthienne que Jeric avait en horreur.

Peut-être était-ce la raison pour laquelle ils lui en apportaient sans cesse.

C'était la dernière nuit de Jeric dans cette pièce. Le lendemain, il emménagerait dans les appartements du roi. L'ancienne chambre de son père. Celle de Hagan aussi, le temps de six nuits.

Jeric traversa la pièce, et jeta armes et cape sur le lit. Il venait de s'asseoir dans son fauteuil en cuir favori lorsqu'une main se posa sur son épaule.

D'instinct, Jeric se laissa tomber, écarta le bras pour saisir le poignet de son assaillant et le tordit avec force. Son agresseur poussa un cri de douleur – c'était une femme, réalisa Jeric –, et quand il la vit enfin, il poussa un juron et la lâcha, se relevant.

— *Kyrinne... ?*

Lady Kyrinne Brion, la fille du jarl Stovich. Elle se tenait actuellement devant Jeric, toute recroquevillée et serrant son poignet délicat, ses yeux écarquillés de confusion et de panique.

— *Qu'est-ce que tu fais ici ?* cracha-t-il.

Elle pinça les lèvres, le feu aux joues.

— Je voulais te voir, j'ai pensé que...

Sa voix se brisa lorsque Jeric, les mains sur ses tempes, se détourna d'elle.

— Jeric, je suis vraiment désolée, ajouta-t-elle doucement. Je ne voulais pas te faire peur.

Un rire sombre s'échappa des lèvres de Jeric. Lady Kyrinne... L'effrayer, *lui*. Pas étonnant que les jarls aient perdu foi. Grands dieux, il perdait foi en lui-même.

Il aurait dû accepter l'offre de Brad.

Jeric abaissa les bras et se retourna. Lady Kyrinne l'observait, l'air gauche et gêné. C'était bien la première fois qu'il la voyait perdre contenance.

— Comment es-tu entrée ? demanda-t-il.

Son ton, plus rude qu'il ne l'avait voulu, ébranla l'assurance de la jeune femme.

— Bastion, répondit-elle.

Bien sûr.

— Ah.

Une chape de silence s'installa, tandis que les braises crépitaient dans l'âtre.

— C'est ta dernière nuit... commença Lady Kyrinne sur un ton de supplique. J'ai pensé que je pourrais t'aider... à passer le temps.

Oui, elle avait toujours été douée pour « passer le temps », et il appréciait généralement ses attentions. Mais ce soir-là, il voulait rester seul.

Kyrinne s'avança lentement vers lui. Sa lourde robe de chambre bleu corinthien était assortie à ses yeux, et ses longs cheveux blond miel tombaient en cascade jusqu'à sa taille, soulignant ses courbes. Elle était belle, indéniablement.

Il vit la curiosité naître dans ses yeux.

— Qu'y a-t-il, mon amour ? demanda-t-elle.

Ce terme affectueux l'irrita. Cela ne l'avait jamais irrité auparavant, mais c'était désormais le cas. Ils avaient partagé beaucoup de choses, mais de l'amour ?

— Je suis seulement fatigué, maugréa Jeric.

Kyrinne s'arrêta devant lui et passa une main sur sa joue, son parfum agressant ses sens.

— Alors laisse-moi t'aider à te détendre.

Elle n'attendit pas sa réponse ; elle n'en avait pas besoin. Ils connaissaient tous deux cette danse. Alors elle se pencha vers lui et l'embrassa ; un baiser ardent et avide.

Jeric n'était pas d'humeur. Il s'arracha au baiser et recula d'un pas.

— Pas ce soir, dit-il. Tu devrais t'en aller, ajouta-t-il à voix basse.

Lady Kyrinne le dévisagea. Puis, une lueur de défi dans les yeux, elle laissa tomber sa robe de chambre au sol. Elle ne portait rien en dessous. La lumière du feu dansait sur sa peau et ses courbes somptueuses, le mettant au défi de résister. Il avait souvent cédé à ses attraits.

Jeric ne cilla pas. Son esprit était un véritable champ de bataille. Il ne voulait pas céder, mais son corps avait ses propres

désirs.

Elle fit un pas en avant, comblant le fossé qui les séparait. La chaleur de ses seins nus s'insinua à travers sa tunique, et il sentit la bataille lui échapper. Irrémédiablement.

— Te voilà, mon beau loup, chuchota-t-elle tout contre ses lèvres.

Puis elle glissa sa main dans ses cheveux et ramena sa bouche vers la sienne.

Cette fois, Jeric lui rendit son baiser. Il était incapable de résister. Ses mains parcoururent son corps, sa silhouette douce et familière.

Douce, parce qu'elle n'avait jamais été dans le besoin. N'avait jamais souffert.

Elle gémit contre sa bouche, s'attaquant avec fièvre à sa tunique, puis ses mains glissèrent vers le bas et détachèrent sa ceinture avec des gestes parfaitement maîtrisés.

Non, grogna une voix en lui. Il saisit les mains de la jeune femme au niveau de sa ceinture et arrêta son geste.

Elle lui mordilla la lèvre, pensant que c'était un jeu, et reprit son exploration.

Jeric tint bon et recula, la regardant droit dans les yeux.

— Kyrinne.

Un long moment s'écoula avant que Kyrinne ne lâche prise.

— Tu dois être vraiment épuisé, dit-elle d'un air faussement pudique.

Mais Jeric n'était pas dupe. Il ne lui présenta aucune excuse. Il n'aurait pas su quoi dire, même s'il l'avait voulu. Alors il boucla sa ceinture, récupéra la robe de chambre et la lui tendit. Kyrinne hésita. Une intense rougeur remontait le long de son cou, puis elle finit par prendre le vêtement.

Jeric ne lui proposa pas son aide.

Elle se glissa derrière le paravent, bien que Jeric ne comprenne pas pourquoi elle jouait tout à coup les jeunes filles effarouchées.

Il lui en était tout de même reconnaissant.

Il se versa un verre d'akavit quand elle réapparut, habillée, Dieux merci. Son regard passa du verre à Jeric.

— Tu détestes l'akavit, fit-elle remarquer.

— En effet.

Il but une gorgée, savourant le feu qui lui brûlait la gorge.

— As-tu fait ton choix pour la cérémonie de demain ? lui demanda-t-elle après un moment de silence.

Jeric aspira des résidus d'akavit entre ses dents.

— Je n'y ai pas vraiment pensé.

Elle voulait savoir avec qui il comptait ouvrir le bal, car son

choix serait une déclaration politique – une déclaration que le jarl Stovich attendait depuis la naissance de Kyrinne. Davantage même depuis que Jeric occupait le trône.

Il sentait le regard de Kyrinne peser sur lui. Il aurait dû dire quelque chose – une brouille lancée sur un ton léger, décontracté et charmant. Hagan l'aurait fait, lui. Hagan était passé maître dans l'art du langage.

Mais Hagan ne l'aurait pas non plus repoussée.

Jeric prit une autre gorgée de feu liquide et jeta un coup d'œil à la jeune femme.

— Bonsoir, Lady Kyrinne, fut son unique réponse.

Elle pinça les lèvres et s'inclina presque jusqu'au sol en une révérence élégante.

— Je m'excuse d'avoir interrompu votre solitude, Votre Grâce. Puissent les dieux vous accorder un sommeil réparateur et vous conférer leur faveur tout au long de votre règne.

Jeric la regarda partir et fermer doucement la porte derrière elle. Il se versa un autre verre d'akavit et le vida en une longue gorgée. Ses pensées se portèrent sur Istra, plus précisément sur une certaine femme qui y résidait à présent. Il lui fallut beaucoup de temps avant de s'endormir.

~

Jeric se réveilla en sursaut. Sa chambre était plongée dans la pénombre, à l'exception d'une bougie qui nageait dans une flaque de cire. Il jeta un coup d'œil à la fenêtre. La neige avait cessé. La pleine lune brillait dans le ciel nocturne dégagé, et le monde était endormi.

Et pourtant.

Bien qu'il ne puisse se l'expliquer, Jeric sentit comme un mauvais présage dans l'air.

Il s'assit et grimaça. Pris d'un mal de tête lancinant, il se maudit d'avoir bu. Il avait pourtant appris la leçon.

Il glissa au bas de son lit, ne se souvenant pas de s'être affalé dessus. Sa tunique reposait sur le sol là où Kyrinne l'avait laissée, et ses bottes étaient posées par terre devant son fauteuil en cuir. Au moins, il avait eu le bon sens de les enlever.

Grands dieux, Kyrinne.

Jeric passa une main sur son visage puis se dirigea vers la table, où un serviteur perspicace avait laissé un pichet d'eau à côté de la bouteille d'akavit désormais vide. Il se servit un verre, le vida d'un trait et s'en versa un autre. Comme s'il pouvait effacer le souvenir de Kyrinne à coups d'akavit...

Le pressentiment persistait, aggravé par le martèlement dans ses

tempes.

Il s'approcha de la fenêtre et contempla la ville de Descieux qui se déployait sous ses yeux, couverte d'un blanc manteau. De là, il pouvait voir la porte principale et les gardes en faction sur les remparts, leurs silhouettes illuminées par le clair de lune argenté. Son regard s'aventura plus loin, là où s'étendait la Forêt Noire. Là où une Ombre rôdait.

Et Astrid était au courant.

À la pensée d'Astrid, ses yeux dérivèrent vers la base de la tour nord du palais, où la lumière de la lanterne... aurait dû être visible par la petite fenêtre de la salle des gardes.

Jeric se raidit, les yeux fixés sur la fenêtre obscure, et son mauvais pressentiment se confirma.

Astrid.

Il reposa violemment le verre, ayant oublié son eau, enfila à la hâte sa tunique et ses bottes, et se dirigea vers la porte. Il s'arrêta, fit machine arrière pour saisir son épée, puis ouvrit la porte en grand, faisant sursauter Bastion.

— Votre Grâce... ? appela ce dernier d'un air interrogateur.

Mais Jeric poursuivit au pas de course, levant une main pour le mettre en garde. Ce qui eut l'effet escompté.

Les couloirs pleins de courants d'air du palais étaient plongés dans les ténèbres et silencieux, et à chaque pas, l'appréhension de Jeric s'intensifiait.

Il scrutait le moindre recoin, cherchant des signes de la présence de sa sœur. Les lanternes brûlaient innocemment, les salles étaient vides, mais l'apparence de normalité ne le rassurait guère. Le poste de garde n'était pas le seul moyen d'entrer dans les cachots.

Jeric atteignit le couloir donnant sur la salle des gardes et poussa un juron. L'homme normalement posté là manquait à l'appel. Jeric s'élança vers la porte et l'ouvrit d'un coup de pied.

L'odeur de la mort l'accueillit.

La salle des gardes était sombre, mais un corps gisait à l'intérieur, éclairé par la lumière provenant du couloir extérieur. C'était l'homme qui devait surveiller le poste. Sa nuque formait un angle impossible et ses yeux fixaient le vide.

L'attention de Jeric se concentra sur l'arcade intérieure menant aux cachots – il y faisait noir comme dans un four.

Astrid n'était plus là.

Il le savait au fond de lui, ressentait l'ignominieuse vérité avec son cœur davantage que son nez. Il prit une lanterne au mur et retourna dans la salle des gardes. L'un d'eux gisait près de l'entrée du cachot, empalé par sa propre épée. Le jeu d'atout pique était abandonné, les cartes baignant dans le sang.

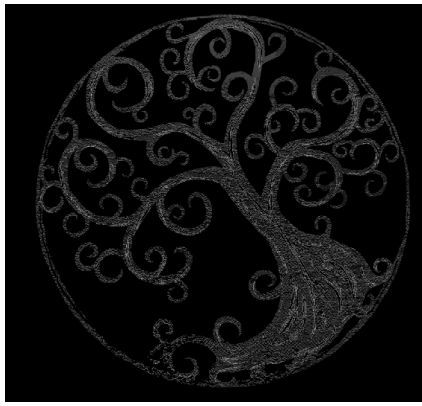
Jeric avança à pas de loup, l'oreille aux aguets. Il trouva deux autres de ses hommes étendus dans le corridor, morts, comme les autres, et la puanteur de la combustion imprégnait l'air telle de la chair cautérisée. L'odeur s'intensifia lorsqu'il atteignit l'obscurité de l'entrée du couloir donnant sur la cellule d'Astrid.

La lueur de la lanterne surélevée lui indiqua d'abord les gardes, étalés sur le sol. Leurs visages étaient figés en un masque d'horreur, leur peau cendrée et nervurée de veines noires, et ils n'avaient plus d'yeux. Quelqu'un d'autre avait tué les gardes près de l'entrée, mais Astrid s'était chargée en personne de ceux-là.

Au-delà gisait la porte du cachot, se consumant sur le sol, pareille aux braises mourantes que Jeric venait de laisser dans l'âtre de ses appartements. Les gravures liagées s'enroulaient comme du papier brûlé, carbonisées et noircies, et l'épais skal gisait, plié en deux comme un livre mis au rebut. Des pierres brisées jonchaient le sol comme si la porte avait été arrachée du mur par la force.

Et la cellule de l'autre côté était vide.

Nom des dieux.



« Nous avons divisé le Shah en quatre talents portant le nom des Divins d'Asoraï les incarnant. Shiva : l'art d'utiliser le sang de la vie pour manipuler l'énergie du Shah à des fins de guérison. Voloré : la capacité à enchanter le monde physique avec des propriétés métaphysiques, en appliquant la Parole d'Asoraï. Ziat : la capacité de Voir ce qui a été, ce qui est et ce qui est à venir. Et Saredii : la capacité à manipuler l'énergie du Shah dans le monde physique. »

*~ Le Shah,
Recueil d'enseignements selon Moltoné,
Second Grand Sceptre des Liagés*

Chapitre 7

Imari se tenait devant les doubles portes de la Grand'salle de Vondar, Ricón à ses côtés.

— Essaie de ne pas avoir l'air si en colère, chuchota-t-il.

— C'est la tête que j'ai quand je suis terrifiée.

Ricón haussa un sourcil avec une affection toute fraternelle.

— Tu as dû affronter bien pire dans les Landes.

Elle fixa les portes, puis les deux Sareds en faction de chaque côté, lances croisées, gardant son destin.

— Ça se discute.

Ricón lui adressa un petit sourire et pencha la tête vers elle.

— Cette fois, tu ne les affronteras pas seule. Je serai à tes côtés.

Il lui serra doucement le bras en signe d'encouragement.

La matinée était passée bien trop vite. Immédiatement après le départ de son père, deux domestiques – dont une Sol Velorienne qui avait résisté à toute tentative de conversation – s'étaient présentées aux portes de sa chambre, et avaient aussitôt poussé Imari dans la baignoire et frotté sa peau avec vigueur. Les huiles parfumées qu'elles lui avaient appliquées brûlaient toujours ses bras, et son cuir chevelu lui faisait mal là où elles avaient usé de leur peigne impitoyable. Elles l'avaient poudrée puis vêtue d'une robe que son père avait choisie. Simple, mais élégante, longue, fluide et sans manches, la soie ivoire faisant ressortir son teint de bronze. Si rien dans cette tenue ne laissait supposer qu'elle était une zurina, elle exsudait assurément une grande sophistication.

Lorsqu'elle avait enfin pu regarder son reflet dans le miroir, c'est à peine si elle s'était reconnue. Une Istraane bien née lui avait renvoyé son regard, ce qui était sans doute l'intention de son père.

Mais Imari ne se sentait pas fière pour autant. Car c'était le droit de naissance de Sorai, et Imari ne pouvait se regarder, habillée comme elle l'était, sans se souvenir de ce qu'elle avait volé.

Je suis la pire des voleuses, s'était-elle dit à l'époque – et elle le pensait toujours.

L'une des majestueuses portes pivota sur ses gonds et Ricón lui serra le bras.

C'était l'heure.

Les Sareds décroisèrent leurs lances et ouvrirent les portes. Imari inspira à fond, puis se laissa entraîner par son frère, les

Sareds, immobiles, suivant des yeux chacun de ses pas la guidant vers la Grand'salle de Vondar.

Cette salle faisait la fierté d'Istraa ; elle était un hommage aux dieux, de conception céleste. Le duoma – le dome – couronnait le tout, son petit oculus donnant aux dieux et aux saints un aperçu de leur pauvre monde insignifiant. Les mosaïques colorées formaient des tourbillons sur le sol, et les colonnes d'ivoire se dressaient comme des arbres, se ramifiant en de hautes arches au-dessus de leur tête. Une lumière tamisée filtrait par les fenêtres ouvertes, et des palmiers dansaient sur le porche de l'autre côté, leurs larges frondes bercées par la faible brise matinale. Une dizaine de bassins en cuivre peu profonds, remplis de charbons ardents, étaient éparpillés dans la salle pour atténuer la fraîcheur matinale.

Mais ils ne pouvaient atténuer la douleur des souvenirs d'Imari.

Son regard se porta sur l'endroit où la table se trouvait cette nuit-là, où les invités de son père s'étaient endormis au son de sa musique. Puis ses yeux dérivèrent vers la petite porte de l'autre côté, où une autre petite fille avait attendu en secret, l'écoutant. Imari déglutit et regarda droit devant elle d'un air résolu.

Son père et ses conseillers l'attendaient.

Ils étaient sept au total, dont son père et la zura Anja, tous deux assis au sommet du dais. Les autres occupaient des fauteuils en contrebas, quatre d'un côté, et Kaï de l'autre, un fauteuil vide à ses côtés, probablement destiné à Ricón. Kaï avait l'air fatigué ce matin-là. Des ombres obscurcissaient ses yeux et la déshydratation lui avait volé un peu de ses couleurs, mais il parvint tout de même à lui adresser un petit sourire conspirateur quand elle croisa son regard.

Le visage des conseillers lui revint en mémoire, bien qu'elle ne les ait pas vus depuis des années. Au plus près de son père siégeait la kourana Vidéa, Grande Prêtresse d'Istraa et Chef Suprême de Jadarr – le plus grand des temples d'Istraa. Elle avait revêtu une robe cramoisie brodée d'or, et ses longs cheveux noirs tombaient comme un drap sur son dos aussi rigide que les lois et statuts qu'elle faisait respecter et appliquer avec l'aide de ses nombreux kahars – les prêtres d'Istraa.

À ses côtés se trouvait Bayek, l'un des plus vieux amis de son père, mais également l'un de ses plus proches conseillers : le maître des secrets d'Istraa. Bayek avait toujours été un homme avisé ; sa contenance, aussi impénétrable que son réseau d'espions. Indécrottable sceptique, il considérait le monde comme si tout en son sein conspirait contre sa personne – ce qui valait également pour Imari, qui s'approchait lentement.

Sebharan – homme svelte d'âge moyen et maître du Qazzat, quartier général des Sareds et de la garde – se trouvait de l'autre

côté de Bayek, laissant Jeol, maître des monnaies et des simulacres, en bout de rangée.

Tels étaient les conseillers de son père. Les hommes et femmes que le zar devait convaincre – qu'*elle* devait convaincre –, car ils auraient besoin de leur soutien inconditionnel dans l'incertitude des jours à venir.

Ricón précédait toujours Imari, leurs pas résonnant bruyamment dans le silence oppressant. Avék se tenait sur un côté, bien qu'Imari ne l'ait pas reconnu aussitôt. Comme les Sareds qui gardaient la porte, Avék portait les traditionnels vêtements noirs et le foulard des Sareds, mais ses karambits en argent le trahissaient. Tarq et Jenya, tous deux parés du même uniforme, surveillaient le porche.

Son père ne comptait rien laisser au hasard ce matin-là.

Le Conseil leva les yeux. Des regards curieux et incertains oscillaient entre Imari, Ricón et le zar, s'efforçant – en vain – de débrouiller l'image qui s'offrait à eux.

Ricón se posta devant le dais, Imari à son côté. De près, Anja avait la mine affreuse. L'épais khôl qui entourait ses yeux ne parvenait pas à cacher les lourdes poches en dessous, des taches de colère rougissaient ses joues, et elle était vêtue du noir mélancolique du deuil.

Cela n'augure rien de bon, pensa Imari, qui, tout à coup, aurait préféré qu'Anja reste à Jadarr ce matin-là.

— Mi zar, salua Ricón.

L'intéressé gratifia Ricón d'un coup d'œil, puis adressa un léger signe de tête approbateur à Imari.

— De quoi s'agit-il ? demanda Jeol d'un ton impérieux.

Jeol avait toujours été du genre exigeant. Et avare. C'était précisément pour cette raison qu'il était devenu le maître des monnaies. Il n'était pour autant jamais avare d'accessoires : de nombreuses bagues ornaient ses doigts potelés, et une épaisse chaîne en or pendait à son cou.

Le regard perspicace de Bayek glissa d'Anja à Imari, où il s'attarda. Comme une lentille concentrant les rayons du soleil sur une feuille de parchemin pour y former un trou.

Le cœur d'Imari s'emballa.

Sebharan, qui comptait bien en venir aux faits, se redressa sur son siège et demanda :

— Eh bien ? C'est pour *elle* que vous êtes parti, zur Ricón ?

— Oui, fut la seule réponse de son frère.

— Et peut-on savoir qui est cette personne ? interrogea Bayek.

Dans le silence qui s'ensuivit, Imari, les mains moites, attendit.

— Ma fille.

Les mots fatidiques tombèrent de la bouche du zar dans un

murmure, et pourtant ils remplirent le moindre espace de la pièce, résonnant dans tous les recoins de la salle longtemps après qu'il les eut prononcés.

Le Conseil la regardait fixement, déconcerté et perplexe, et le cœur d'Imari battait si fort qu'elle était certaine que tout le monde pouvait l'entendre.

— Mais Soraï est... commença Bayek.

— Je ne parle pas de Soraï.

Les lèvres de Bayek restèrent entrouvertes dans un rare moment d'hébètement, et le silence s'étira. Un silence tel qu'Imari n'en avait jamais entendu en ce lieu. Tous les yeux étaient rivés sur elle, incrédules, alors que la vérité se tenait devant eux, faite de chair et d'os. Depuis le porche, Tarq et Jenya s'étaient eux aussi tournés vers la scène, attendant de voir la suite.

Imari s'employait à rester de marbre. À ne pas ciller face à leurs regards insistants. Alors elle darda les yeux sur son père tout en tirant des forces de la solide présence de Ricón à ses côtés.

Ce fut la kourana qui rompit finalement le silence fragile.

— J'ai vu mon kahar la déposer dans le caveau. J'ai moi-même prié sur son cadavre.

Son regard perçant se posa sur le zar, tel le prompt marteau d'un juge.

— C'était une herbe, admit celui-ci sans remords. Une infusion concoctée par Gamla. Sur mon ordre.

Les implications de cette révélation s'imposèrent lentement à eux, à mesure que les pièces du puzzle s'imbriquaient, faisant éclater la vérité.

— Vous... nous avez *menti*, s'exclama Jeol.

— En effet, reconnut le zar. Et j'en suis désolé.

— Je vous demande pardon ? se récria la kourana. Mi zar, votre fille a commis le plus odieux péché envers les dieux, et vous êtes en train de nous dire que vous l'avez *cachée* ? Et sans condamnation, de surcroît ?

Imari voulut préciser qu'elle avait passé les dix dernières années à expier son péché, mais Ricón parut sentir sa réaction et lui serra le bras un peu plus fort.

— Devons-nous nous étonner alors des souffrances actuelles d'Istaraa ? continua la kourana avec une inimitié croissante, cherchant du regard le soutien de ses confrères, avant de se tourner à nouveau vers son souverain. Vous avez préféré taire cette transgression plutôt que d'offrir une rétribution, comme l'exigeaient les dieux...

— Ce n'était pas une transgression, mais un accident, la contredit âprement le zar. Un *terrible* accident. J'ai perdu une de

mes filles, Kourana Vidéa. Vous ne pouvez certainement pas me reprocher de ne pas avoir voulu perdre les deux.

Mais la Grande Prêtresse resta impassible.

— Vous avez péché contre les dieux, et à présent tout Istraä en souffre.

Elle se pencha en avant et leva un doigt rigide.

— C'est pour cela que les dieux n'ont pas répondu à nos prières.

— Quel soulagement d'avoir enfin un bouc émissaire à qui reprocher l'échec de vos kahars, lança Ricón d'un ton sarcastique.

Son intervention surprit Imari – tout comme Kaï et son père, à en juger par leur expression –, mais peut-être Ricón ne lui avait-il pas serré le bras pour la faire taire, *elle*.

Ses paroles eurent l'effet d'une étincelle sur un tas de paille. La salle s'embrasa soudain dans un concert de cris et d'accusations, tandis que la zura contemplait la scène d'un air satisfait.

— Vous crachez sur les dieux, grogna la kourana.

— ... nous avez tous trahis ! cria Bayek.

— ... mérite la mort... ajouta Jeol.

Imari n'en supporterait pas davantage.

— Arrêtez, s'il vous plaît ! cria-t-elle au milieu du vacarme.

Seuls Sebharan et Bayek l'entendirent.

Imari grogna de frustration et se libéra de l'emprise de Ricón, ce qui attira également son attention.

— Arrêtez, tous autant que vous êtes ! *S'il vous plaît !*

La Grande Prêtresse cessa ses admonestations à l'encontre du zar, probablement irritée d'avoir été interrompue.

À présent Imari avait toute leur attention. Elle fit un pas de plus, comme pour prendre possession des lieux, et déclara :

— Le zar dit la vérité. Ce qui s'est passé était un accident, *je le jure*. Je n'ai jamais voulu faire de mal à Soraï, et...

— Tu n'es qu'un poison pour cette famille, et je maudis le jour où j'ai choisi de ne pas te laisser mourir sur les marches de Vondar.

Les mots venaient d'Anja, et le mépris dans sa voix fit oublier à Imari tout ce qu'elle s'appêtait à dire.

— Anja.

Le zar dévisagea sa femme.

Mais celle-ci se leva brusquement, faisant face à son mari. Puis au Conseil.

— J'en ai assez.

— Anja, assieds-toi et... commença le zar.

— *Non*. Je ne vais pas rester assise là pendant que vous insultez la mémoire de notre fille en prétendant que cette bâtarde liagée est la vôtre.

Son regard s'arrêta sur Imari, aussi brûlant que si elle la

marquait au fer rouge.

— *Maman.*

C'était Ricón cette fois-ci.

La zura descendit les marches du dais, ses jupes noires flottant dans sa sombre tempête, et s'arrêta devant Imari. Son regard chargé de dégoût lui fit l'effet d'une gifle.

— Mi a'zura, je suis *désolée*, implora Imari, qui savait pertinemment que les mots n'effaceraient jamais son acte.

Elle aurait tout donné pour que la zura cesse de la haïr à ce point, mais les mots lui manquaient.

Les lèvres d'Anja se tordirent en un rictus. Imari crut qu'elle était sur le point de la frapper, mais Ricón fit un pas pour s'interposer et Anja tourna ses yeux brûlants vers son fils aîné.

— Maman, *s'il te plaît*, la supplia-t-il entre ses dents.

L'expression d'Anja se crispa douloureusement, et elle poursuivit son chemin dans un déferlement de tissu et de rage électrique, ses pas claquant furieusement sur le sol, avant de franchir les portes de la salle.

Et de disparaître.

Imari fléchit et ouvrit les mains, serrant les dents pour garder son calme, mais tout ce qu'elle voulait, c'était prendre la fuite – passer ces portes en trombe et fuir loin de tout.

— Dis-leur pourquoi tu es là, lui intima le zar.

Ses mots chassèrent les pensées maussades d'Imari, qui tournaient en boucle. Elle capta le regard de son père, dont le sens était clair.

Souviens-toi de ce dont nous avons parlé, disait son expression.

Imari inspira profondément, se reprit, et tenta de se concentrer.

— C'est le Grand Inquisiteur de Corinthe qui m'a retrouvée, dit-elle enfin à l'adresse du Conseil.

Ce n'était pas l'entrée en matière souhaitée par le zar, mais c'était par là qu'il lui fallait commencer. Elle avait eu le temps de réfléchir aux paroles de son père après son départ, tandis que les domestiques lui frottaient la peau.

Le zar fronça les sourcils.

— Corinthe sait que vous êtes vivante ? se récria Bayek.

Le Conseil tout entier l'observait, et une tension nouvelle s'installa dans le calme de la salle.

Car l'existence même d'Imari défiait la loi des Provinces. Elle les opposait intrinsèquement à Corinthe, créant ainsi une inimitié avec les autres Provinces – ce qui était vraiment la dernière chose dont ils avaient besoin.

C'était aussi précisément la raison pour laquelle Imari avait commencé par là : elle ne pouvait laisser le Conseil de son père

croire que Jeric – ou Hagan, en l'occurrence – l'avait retenue en otage, car cela aurait été considéré comme un acte de guerre. Ce qui risquait d'entraîner plus de problèmes pour Jeric, et la dernière chose que voulait Imari était d'élargir le fossé entre leurs nations.

— Oui, répondit Imari. Mais le roi Jeric n'est pas un problème.

— Corinthe est toujours un problème, commenta Jeol dans un murmure, auquel la kourana approuva par un ricanement.

— Je vous assure que...

— Comment Corinthe vous a-t-elle découverte ? l'interrompt Bayek.

Imari poussa un soupir et ses narines se dilatèrent.

— Je ne sais pas exactement, mais le Grand Inquisiteur a disparu. Le roi Jeric estime qu'il s'est rendu coupable de trahison, et il a été extrêmement généreux eu égard aux dommages causés. Je peux vous assurer que nous n'avons pas d'ennemi à Corinthe.

— Alors pourquoi risquer de vous retenir ? demanda Bayek. Il vous a tenue à l'écart des autres Provinces, ce qui m'amène à penser que Tommad avait des raisons personnelles de demander une rançon...

— Tommad n'a pas... commença Imari.

— Nous connaissons tous, la coupa Jeol, le caractère dépensier du roi Tommad.

Jeol faisait tourner d'un air absent une bague à son doigt, le regard fixé sur Bayek.

— Peut-être voulait-il que nous remboursons ses dettes. Il doit des sommes faramineuses, en particulier à Brevera, et d'après ce que j'ai entendu dire, cette dernière commence tout juste à recouvrer cette dette.

Bayek confirma d'un hochement de tête.

— Les Angevin ont toujours été attirés par l'or, Hagan plus que quiconque. Il est probablement préférable qu'il ne soit plus là, bien que je n'aime pas l'idée qu'un Loup soit aux commandes...

— Ils n'avaient pas l'intention de demander de rançon, intervint Imari, la frustration perçant dans sa voix. Le roi Jeric veut travailler de concert avec Istra. Et il m'a libérée dès qu'il s'était assuré que je ne courais plus de danger.

— Vous semblez être... intimement au courant des motivations du Loup, fit remarquer la kourana.

Elle la cherchait, c'était évident, mais Imari ne mordit pas à l'hameçon. Elle sentait également le poids du regard de son père.

— En effet, lui retourna Imari sans se laisser démonter. Je suis la zurina d'Istra, et le nouveau roi de Corinthe aurait cruellement manqué de clairvoyance en ne cherchant pas à désamorcer toute affaire susceptible de déclencher une guerre contre son peuple.

La Grande Prêtresse inclina son nez vers le ciel, les lèvres pincées.

— Vous êtes une Liagée.

Les mots de Bayek sortirent si soudainement, et si inopinément, étant donné le tournant qu'avait pris la conversation, qu'Imari fut prise au dépourvu. À en juger par la rigidité des postures de ses frères et de son père, ils les avaient aussi pris par surprise.

C'était sans aucun doute l'effet voulu par Bayek.

— Ça n'a jamais été la flûte, n'est-ce pas ? C'était *elle*.

Bayek pointa un doigt accusateur vers Imari.

— Ça a toujours été elle.

— *Non*, la défendit Ricón, voyant qu'Imari ne le niait pas. C'est la flûte qui...

— Est-ce vrai ? insista la kourana, ses yeux passant d'Imari au zar.

— C'est... commença-t-il.

— Je veux l'entendre de sa bouche, interrompit Bayek, les yeux toujours fixés sur Imari. Vous nous avez menti sur l'existence même de votre fille. Je veux entendre sa réponse à *elle*. Vous nous devez bien cela.

Un face à face silencieux s'engagea entre les deux hommes, puis le zar se tourna finalement vers sa fille, une fureur contenue dans les yeux.

— Imari ?

Il ne prit pas non plus la peine de cacher la fureur de sa voix.

Tous les yeux convergèrent alors vers elle. La kourana se redressa sur son fauteuil, observant Imari du bout de son nez droit et fin.

— Je...

Imari s'interrompit, carrant la mâchoire. Elle regarda son père, Ricón et Kaï, qui s'attendaient à ce qu'elle s'en tienne à ce qu'ils avaient convenu, mais... Elle en avait plus qu'assez de mentir – d'être celle que tout le monde voulait qu'elle soit. Et si elle avait appris quelque chose pendant son séjour dans les Landes Sauvages, c'était que la vérité finissait toujours par éclater, et Bayek finirait par découvrir ce qu'elle cachait. Il était le maître des secrets pour une raison, et elle avait été le plus grand de tous les secrets.

Sans compter qu'elle ne voulait pas bâtir une nouvelle vie sur un mensonge.

— Je croyais que c'était la flûte, poursuivit-elle, sentant l'attention brûlante de Ricón dans son champ de vision. Nous l'avons tous cru. Le zar n'a pas menti à ce sujet. Mais j'ai récemment découvert que le pouvoir se trouvait en moi.

Le visage du zar vira au cramoisi et il ferma les yeux. Kaï pinça

les lèvres et détourna le regard. À côté d'elle, Ricón la fixait.

— Je le savais, cracha la kourana d'un air satisfait.

Jeol tapotait ses doigts couverts de bagues.

Seul Sebharan avait l'air intrigué.

Bayek fixa Imari, un pli se formant entre ses sourcils. Il était clair qu'il ne s'attendait pas à l'honnêteté d'Imari. Il lança un coup d'œil au zar, puis s'affala sur son fauteuil.

— Je suis désolé, mi zar, mais je pense que la zura Anja a raison. Si Imari avait été quelqu'un d'autre, elle ne serait plus en vie à l'heure où nous parlons.

— C'était un accident, Bayek, siffla le zar entre ses dents. Imari n'est pas un danger pour...

— Je suis d'accord avec Bayek, l'interrompit la kourana, assise bien droite sur son fauteuil à haut dossier. Les saints sont très clairs en ce qui concerne les Liagés. L'héberger dans l'enceinte de Vondar, après avoir déjà retourné les dieux contre nous avec vos mensonges...

— Ce n'est pas à cause de moi que vos kahars sont brûlés vifs avec leurs temples, l'interrompit Imari, ce qui lui valut un clignement d'yeux de la prêtresse. Ce n'est pas à cause de moi que vos ouvriers disparaissent, continua-t-elle en se tournant vers Jeol, et ce n'est certainement pas moi qui ai orchestré tout ça, ponctua-t-elle à l'intention de Bayek. Alors ne me reprochez pas votre incapacité à protéger Istraä.

Cette fois, Kaï pencha la tête en avant et se massa les tempes.

Ricón, quant à lui, détourna le regard. Probablement pour cacher un sourire, se dit Imari.

La kourana s'avança sur sa chaise. Elle bouillait de rage.

— Vous n'êtes pas en position de...

— Avec tout le respect que je vous dois, Kourana, je suis la zurina d'Istraä. Aux dernières nouvelles, cette position se situait au-dessus de la vôtre.

La salle se tut.

Oui, Ricón cachait bien un sourire.

— Istraä est déjà déchirée, poursuivit Imari à l'adresse du Conseil. J'ai bien conscience que le moment de mon arrivée est mal choisi, mais il en est ainsi. Ne divisez pas davantage Istraä en nous dressant les uns contre les autres. Je ne suis pas votre ennemie ; Corinthe non plus. L'ennemi, car nous en avons un, se cache en deçà de nos frontières, mais personne ne semble pouvoir le localiser, et j'ai un atout qui pourrait me permettre d'y arriver.

Imari s'interrompt, les regardant tour à tour.

— *Laissez-moi vous aider.* Je sais que je le peux. Laissez-moi vous aider à trouver ce chef avant que d'autres Istraäns ne meurent.

Les paroles d'Imari se heurtèrent au silence. Un silence lourd et incertain. La kourana s'appuya de nouveau contre le dossier de son fauteuil, toujours furieuse. Jeol faisait tourner ses bagues. Bayek étudiait Imari, fronçant les sourcils comme le font les gens légèrement impressionnés malgré eux.

Au moins son père n'avait-il plus l'air aussi fâché. En fait, il avait presque l'air satisfait.

Sebharan se pencha en avant.

— Si vous êtes vraiment une Liagée et que le Grand Inquisiteur l'a découvert, quel usage Corinthe voulait-elle faire de votre pouvoir ?

Le chef des Saredds et de la garde observait Imari avec une réelle curiosité, sans malice dans la voix. Ni aucune émotion d'ailleurs. Il voulait simplement les faits – intégraux et impartiaux – afin de pouvoir porter un jugement optimal. Rien que pour cela, Imari aurait pu l'embrasser.

Elle s'abstint, bien entendu.

— Vas-y, Imari. Explique-leur ce que tu m'as dit, l'exhorta son père avec un signe de tête encourageant.

Imari se lança alors dans le même récit qu'elle avait relaté à son père le matin même, et une fois qu'elle eut terminé la partie sur Astrid – en insistant particulièrement sur son propre rôle dans la maîtrise de la légion –, un lourd silence s'abattit sur la Grand'salle. Les membres du Conseil échangèrent des regards, et Bayek s'adossa à nouveau, non sans un certain malaise.

Un sentiment préférable au mépris, songea Imari.

Ricón lui adressa un bref signe de tête. *Bien joué*, semblait-il vouloir dire.

— Pensez-vous qu'il y ait un lien avec ce qui se passe chez nous ? demanda Jeol à Bayek, qui fixait Imari d'un air absent tout en se frottant le menton.

— Je crois que oui, répondit Ricón. J'ai eu une conversation fructueuse avec le roi Jeric avant mon retour, qui nous a tous deux amenés à croire que Corinthe et Istraasont aux mains d'un ennemi commun. Nous n'avons pu déterminer son identité, mais Imari a raison : le Roi Loup est de notre côté et souhaite nous aider à aller au fond des choses. En particulier pour savoir ce qui est arrivé à sa sœur. Avec l'aide d'Imari, bien sûr.

Ricón lança un coup d'œil en coin à sa sœur, qui lui adressa un petit sourire en retour.

— Dashá, soupira Jeol.

Et le silence de s'installer une nouvelle fois.

— Je suis d'accord, trancha le maître du Qazzat à brûle-pourpoint, devenant soudain l'unique point de mire. Nous avons

besoin de votre aide, zurina, reprit-il à l'attention d'Imari.

La jeune femme ne détecta aucune machination subversive dans ses paroles, juste des faits. Un homme à l'esprit manichéen, dont l'unique préoccupation était de placer ses pions sur l'échiquier et de les déployer de la meilleure des façons.

— Sebharan, intervint la kourana sur un ton dégoulinant de condescendance. Nous ne pouvons pas laisser le désespoir nous pousser à employer des méthodes que les dieux ont strictement interdites.

— Le pouvoir auquel Corinthe a dû faire face est au-delà de tout ce que nous pouvons imaginer, répondit Sebharan, toujours pragmatique. Les dieux nous ont confié la protection d'Istraa, et le fait est que Descieux serait tombée aux mains d'un démon sans le pouvoir d'Imari. Notre propre zurina, ponctua-t-il avec un geste dans sa direction. Et étant donné que l'ennemi n'a pas été éradiqué, ni même maîtrisé, il serait sage d'envisager l'aide d'Imari. À moins que vous ne preniez plaisir à regarder vos kahars brûler.

La kourana se hérissa, ses lèvres formant une ligne ferme.

— Tout de même, le moment... commença Bayek.

Il plissa les yeux, songeur. Sa main pendait au-dessus de l'accoudoir de son fauteuil, ses doigts semblant danser dans l'air, comme caressant diverses idées.

— Les rois et roïesses pourraient penser que c'est une ruse, reprit-il. Que c'est elle le chef hérétique, et qu'elle utilise le trône comme moyen de libérer les ouvriers sol veloriens. Et si Naleed a des doutes... le trône est perdu.

Imari n'appréciait pas que Bayek qualifie d'hérétique le chef anonyme des Liagés. Comme si le pouvoir à lui seul rendait une personne mauvaise.

— Il y a aussi la question de savoir comment les autres Provinces réagiront lorsqu'elles découvriront votre mensonge, ajouta sèchement la kourana, qui peinait à refréner sa colère. Accorder à une Liagée une position de pouvoir, quand bien même celle-ci lui reviendrait de droit, est une violation directe de la loi provinciale.

Jeol hocha la tête, la mine rembrunie.

— Le roi Jeric connaît déjà la vérité à mon sujet, leur rappela Imari. Et il n'a rien tenté contre nous.

— *Pour l'instant*, se récria la kourana. Comment être certains que le Loup n'est pas en train de rallier les autres Provinces contre nous au moment où nous parlons ?

Sur la défensive, Imari ressentit un élan de colère.

— Si Jeric voulait nous attaquer, il n'aurait pas fait chercher Ricón pour me ramener à la maison.

Bayek plissa les yeux, et Imari se reprima silencieusement

d'avoir appelé Jeric par son prénom en omettant son titre.

— C'était peut-être un piège, suggéra Jeol.

— Dans quel but ? Il avait toutes les raisons de me garder, si l'on en juge par les lois que la kourana Vidéa vient de mentionner, mais *il m'a laissée partir*. Il a fait tout ce qui était en son pouvoir pour qu'on me ramène à la maison en toute sécurité.

Elle occulta le fait qu'il lui avait fait don de mille couronnes, un geste qui était censé lui laisser des options – des options qu'elle envisageait toujours.

Bayek la sonda attentivement du regard.

— Vous faites bien trop confiance à ce *corazzi*.

Elle faisait confiance à « ce corazzi » bien plus qu'à n'importe lequel d'entre eux, mais elle s'arrêta juste avant que ces mots ne sortent de sa bouche.

— Cependant, ajouta Bayek en glissant un œil vers la Grande Prêtresse, je n'ai eu vent d'aucune alliance contre Istraä.

— Vous ignoriez tout de l'existence de la zurina Imari jusqu'à aujourd'hui, alors pardonnez-moi si je n'ai pas totalement foi en vos capacités, contra la kourana.

— Peut-être que si mes mots étaient accompagnés de quelque cadeau, vous y croiriez davantage...

— Bayek, l'interrompit le zar d'un regard glacial.

L'intéressé se hérissa, mais céda.

— Reste à savoir, poursuivit le zar, comment expliquer l'existence d'Imari sans que les rois et roïesses s'en prennent à mon trône.

Ses paroles eurent l'effet escompté, car tout le monde se tourna vers Imari comme si elle était un nœud difficile à démêler. La décision qu'ils prendraient les concernait directement, car c'était Branón qui les avait choisis, et s'il était renversé, leurs postes seraient également menacés.

— Alors ne disons rien, dit soudain Kaï, s'attirant tous les regards. Ne disons pas un mot sur le retour d'Imari avant d'avoir attrapé l'hérétique, expliqua-t-il en alternant entre Imari et les autres.

Encore ce mot.

Bayek haussa les sourcils.

— Vous pensez que nous parviendrons à cacher une *zurina* ? Je suis flatté par votre foi en mes capacités, mi zur, mais même moi, je ne suis pas si doué.

— Non, vous m'avez mal compris. Je ne suggère pas de cacher son existence. Je propose simplement de ne pas dévoiler son identité.

Les propos de Kaï suscitèrent un vif intérêt.

Imari se renfroigna. Ils n'en avaient pas discuté la veille au soir.

— Et quel rôle jouerait-elle ? demanda la kourana avec condescendance.

— Sable, notre nouvelle guérisseuse. L'une des élèves de Gamla Khan lui-même.

Imari fixa son frère.

— Mais bien sûr ! s'illumina Jeol en comprenant l'idée. Elle a eu des années de pratique ; elle l'a dit elle-même. Et nous avons besoin d'un autre guérisseur maintenant que Gamla n'est plus là, ajouta-t-il en agitant un doigt orné de bagues.

Imari vit du coin de l'œil Avék agiter deux doigts en signe d'assentiment.

— Donc l'idée serait... de continuer à mentir, conclut Imari d'un air exaspéré.

— Seulement jusqu'à ce que nous attrapions l'hérétique, répondit Kaï.

Imari tressaillit.

— Et ensuite, que se passera-t-il ? lâcha-t-elle. Continuer à mentir au peuple ne fera que rendre la vérité plus difficile...

— Je pense que c'est une sage idée, la coupa Bayek.

Il avait cessé son martèlement et s'était redressé sur son fauteuil.

— Laissons le peuple apprendre à la connaître. Laissons-nous également le temps d'en faire de même. Elle se tiendra au service d'Istaraa et pourra prouver sa loyauté et son dévouement envers notre peuple. Et alors, nous verrons s'il y a véritablement matière à tenir procès. Je pourrai me rendre utile et faire passer le mot au sujet de notre nouvelle guérisseuse et de tout le bien qu'elle fait pour Trier.

Cette proposition reçut l'approbation de Jeol et un léger signe de tête de Vidéa.

— C'est une bonne idée, trancha Sebharan.

Imari, cependant, se sentait de plus en plus hostile à cette option.

— La seule chose que vous prouverez, c'est que je suis une menteuse et que je mérite d'être crainte.

— Ils ne vous craindront pas quand vous traduirez l'hérétique en justice, intervint Bayek, à présent totalement convaincu. Ils comprendront pourquoi nous avons menti, et ils vous vénéreront pour cela.

— Je me moque d'apparaître comme une héroïne... contesta-t-elle.

— Réfléchis-y, Imari.

Cette fois, ce fut son père qui l'interrompit, perché au bord de

son trône.

— Bayek a raison. Les rumeurs vont bon train sur ce qui s'est passé à Corinthe, et annoncer ton existence maintenant, après ce qui s'est passé avec Astrid...

Il n'avait pas besoin de finir la phrase pour qu'Imari comprenne.

— Mais ça... poursuivit Kaï avec enthousiasme, c'est l'occasion pour nous de montrer aux gens que tu es de notre côté. Pas du leur.

Notre côté. Leur côté. Elle n'était ni de l'un ni de l'autre, et pourtant des deux à la fois, mais avant qu'Imari ne puisse s'y opposer, le Conseil exprima son accord unanime. Seul Ricón demeura silencieux.

— Alors ? Qu'en dis-tu, Imari ? lui demanda son père, les yeux emplis d'espoir pour la première fois depuis qu'elle avait franchi les portes de la Grand'salle. Pourrais-tu rester Sable un peu plus longtemps ?

Chapitre 8

Jeric traversa à la hâte les salles vides et enténébrées du palais.
Et merde.

Merde. Merde. *Merde.*

Il tourna à un coin, grimpa les marches deux à deux, et repéra Galast devant lui, qui surveillait la cour.

En entendant Jeric, Galast se retourna et demanda, au garde-à-vous :

— Votre Grâce... ?

— Trouvez-moi Hersir, ordonna Jeric.

L'homme n'hésita pas, ne posa pas de questions. Il s'inclina devant son roi et partit au pas de course dans la direction opposée, à la recherche du chef des Strykers. Jeric atteignit enfin la porte de l'ancien bureau du Grand Inquisiteur, l'enfonça et, la tête courbée, pénétra à l'intérieur.

Grands dieux, la pièce avait gardé son odeur. Une odeur irritante de renfermé et de vieilleries.

Jeric n'avait pas besoin de lanterne ; le clair de lune filtrait à travers les hautes fenêtres étroites, illuminant le précieux butin composé d'objets confisqués aux Liagés. C'était, pour reprendre les termes de son père, une véritable chambre de torture. Les jarls avaient récemment demandé à Jeric de la démanteler une bonne fois pour toutes, mais il n'en avait pas eu le temps.

Bien lui en avait pris, se disait-il à présent.

Jeric inspecta les étagères, écartant les pots, les parchemins et les livres. Il se dirigea vers la table, ouvrit les tiroirs et entreprit de les fouiller.

— Où es-tu ? grommelait-il.

Il referma violemment les tiroirs et s'approcha du coffre, dont il fit sauter la serrure avec la poignée de Lorath. Le couvercle ouvert, il posa son épée, puis se mit à examiner le contenu du coffre : des cartes, des textes liagés et de la soie sol velorienne.

Une paire de menottes enchantées capables d'annuler le pouvoir du Shah.

Jeric les plaça à côté de Lorath.

Encore des bibelots, des livres. Les lettres d'une correspondance interceptée.

Deux lames en ténébrine rapportées lors de son dernier raid.

Il posa la ténébrine avec les menottes.

Enfin, Jeric fronça les sourcils devant le coffre vide.

— Je sais que tu es là, quelque part...

Il fouilla à l'intérieur, appuyant ses paumes contre les panneaux du coffre, tâtonnant et cherchant dans les moindres recoins.

Là.

Jeric parcourut les jointures du panneau avec ses doigts, trouva la dépression et poussa. La plaque cliqueta et coulissa, révélant une cavité exiguë à l'intérieur.

Dans laquelle était soigneusement dissimulé un petit ballot de tissu. Jeric s'en saisit. Il avait exactement le poids auquel il s'attendait, ce qui renforça ses espoirs. Écartant les plis, il découvrit le pendentif – une petite pierre lisse et noire en skal, recouverte de gravures liagées, accrochée à un fin cordon de cuir.

Le collier s'était transmis de génération en génération dans la famille de Jeric. C'était une pierre protectrice, offerte par une enchanteresse liagée longtemps auparavant, à une époque où Corinthe vivait en paix avec Sol Velor. Cette pierre avait sauvé la vie du roi Tommad 1^{er}, l'ancêtre de Jeric, qui avait donné son nom à son défunt père. Le pendentif enchanté l'avait protégé pendant la guerre contre Azir Mubarék et ses infâmes Mo'Ruk, les quatre puissants généraux liagés d'Azir. C'était du moins ce que l'on avait toujours dit à Jeric.

Il caressa les gravures du bout des doigts et approcha la pierre de la fenêtre. Le clair de lune se refléta sur le skal poli, mais les motifs demeuraient sombres, comme absorbant la pâle lueur de l'astre.

Pendant cent ans, ce pendentif avait été exposé sous le portrait de Tommad 1^{er}, dans la grande salle du palais de Descieux. Mais vingt ans plus tôt, juste après le soulèvement de Sol Velor orchestré par le descendant d'Azir, Saád Mubarék, le père de Jeric avait pris ce pendentif ainsi que tous les artefacts liagés en sa possession et les avait fait détruire.

« Nous effacerons les Liagés de ce monde, à commencer par l'œuvre de leurs mains infernales. »

Le Grand Inquisiteur avait insisté pour qu'ils conservent quelques objets, comme les menottes, et son père, conscient de leur valeur, avait accepté. Mais le roi Tommad, refusant de se laisser influencer par le lien familial qui l'unissait à la pierre protectrice, avait ordonné sa destruction.

Tel était le rôle qu'avait joué Tommad. Il avait été le flambeau embrasant le bûcher de l'héritage liagé, et Jeric l'avait aidé à alimenter les flammes en confiant toutes les trouvailles de ses chasses aux inquisiteurs pour destruction.

Y compris des êtres de chair.

Mais Jeric avait toujours soupçonné Rasmin de ne pas s'être débarrassé de tout. Il n'avait jamais pu le prouver, bien entendu, et cela n'avait pas été sa priorité. Mais le Grand Inquisiteur s'était montré particulièrement intéressé par le pendentif, d'où ses interrogations.

Jeric passa le collier autour de son cou, glissant la pierre sous sa tunique. Elle se réchauffa au contact de son sternum, aussi légère qu'un souffle – un souffle qui ne faiblissait pas. À peine deux mois plus tôt, Jeric n'aurait pas hésité à faire incarcérer le propriétaire d'un tel artefact. L'ironie ne lui échappait pas.

Il se demanda, brièvement, en quoi les choses auraient été différentes s'il avait porté ce pendentif dans les Landes Sauvages.

Si Hagan l'avait porté lors de son couronnement.

Quel manque de clairvoyance de la part de son père.

Et de la sienne.

Jeric récupéra la ténérine et les menottes, les fourra dans une sacoche qu'il avait trouvée sur une étagère, et quitta le bureau de Rasmin pour la chambre de Braddok. Quand Jeric atteignit enfin la porte de ce dernier, il frappa énergiquement.

Pas de réponse.

— *Brad*, siffla Jeric, tambourinant à nouveau sur la porte.

Puis il se souvint : Braddok était allé faire un tour au Baril. Jeric poussa un juron. Il venait de tourner les talons quand la porte de Braddok grinça sur ses gonds.

Un Braddok hagard le dévisageait, clignant des yeux comme pour retrouver ses esprits. Il repéra la sacoche que Jeric portait sur l'épaule, puis claqua la porte.

Jeric resta planté là une seconde, déconcerté, puis se pencha contre le panneau en appuyant la main sur le bois.

— *Brad*. Habille-toi. Astrid s'est échappée.

Le loquet cliqueta et Jeric baissa la main alors que Brad réapparissait. Il fixa Jeric, toute trace de somnolence disparue, puis il passa une main sur son visage en gémissant, comme si Jeric était un mauvais rêve qu'il pouvait effacer.

— *Merde*.

— Est-ce que je peux ent... commença Jeric.

Mais Braddok s'était éclipsé pour parler à quelqu'un à l'intérieur.

C'était donc ça.

Braddok n'était pas rentré bredouille du Baril.

Quand il reporta enfin son attention sur Jeric, une pointe de défi dans le regard, il ouvrit la porte en grand. Jeric aperçut alors Bria, ses longs cheveux bruns en bataille tandis qu'elle s'empressait

de se couvrir. Jeric ne l'avait pas vue depuis l'œil au beurre noir de Braddok six mois plus tôt.

Jeric n'avait jamais posé de question. C'était une règle tacite entre eux.

Braddok murmura quelque mot à l'oreille de Bria et la gratifia d'un baiser furtif. Cette dernière s'habilla à la hâte, traversa la pièce, puis s'arrêta devant Jeric.

— Votre Grâce, le salua-t-elle en s'inclinant, avant de décamper dans le couloir.

Jeric lança un coup d'œil à son ami.

— N'y pense même pas, fit l'autre avec une expression de défi en invitant Jeric à entrer.

Jeric leva la main en signe de reddition, pénétra dans la chambre, et Braddok referma la porte derrière lui.

— Alors ? Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Jeric exposa la situation et lui fit part de ses soupçons concernant l'aide reçue par Astrid.

— Qui par les cinq enfers aiderait... *cette chose* ? questionna Braddok.

— Je ne sais pas, mais nous devons nous dépêcher.

Braddok lui jeta un regard perçant.

— Loup. Ton couronnement est *demain*. Envoie Hersir.

Jeric fit un pas vers son ami.

— Pour quoi faire ? Hersir ne peut pas l'arrêter. Tu le sais bien.

— Toi non plus, figure-toi ! Tu as oublié ce qu'elle t'a infligé pendant le couronnement de Hagan ?

Jeric sortit le pendentif de sous sa tunique et le laissa pendre entre eux. Les yeux de Braddok s'arrêtèrent sur le bijou, puis sur Jeric. Il l'avait reconnu. N'importe quel résident de la forteresse l'aurait reconnu.

Mais Braddok ne sembla que plus déterminé.

— Tu n'as pas la moindre idée de la façon dont ce truc fonctionne. *S'il* fonctionne encore, d'ailleurs...

— Il a fonctionné contre Azir...

— On ne sait même pas si c'est vrai ! Grands dieux, Jeric ! s'emporta Braddok en levant ses mains de géant au ciel. Astrid a franchi une porte en skal incrustée de gardiennes, et tu penses qu'une maudite pierre va te sauver ?

— Pourquoi diable penses-tu que je suis ici en ce moment ?

Braddok fixa Jeric un long moment, puis il ferma les yeux, comme si le simple fait d'occulter le monde pouvait faire disparaître toute l'affaire.

— Nom des dieux, céda Braddok avec un profond soupir. On amène qui ?

— Toute la meute, répondit Jeric.

~

Au moment où Jeric atteignit les écuries, Braddok était déjà en selle, tout comme le reste de la meute.

— Tu vas nous dire de quoi il s'agit, Loup ? s'enquit Chez alors que Jeric se dirigeait vers Eide, son étalon.

— Non.

Jeric vérifia les sangles et sécurisa sa sacoche.

— Pas même un indice ? le pressa Aksel.

— Pas avant d'avoir quitté la ville.

Aksel et Chez échangèrent un regard, et Stanis plissa le front.

Les tensions s'étaient creusées entre Jeric et Stanis depuis l'épisode avec Imari. Il espérait ne pas avoir fait un mauvais choix en lui demandant de se joindre à lui, mais Jeric avait besoin de toute l'aide dont il disposait.

— Je te ferai savoir que j'étais sur le point de gagner un tournoi d'atout pique quand l'autre lourdaud a fait son apparition et m'a interrompu, au sommet de la gloire.

Chez fit un signe du menton vers Braddok.

— Tu as perdu trois parties d'affilée, ricana ce dernier. Dis plutôt que j'ai sauvé ton cul d'une quatrième défaite.

— Tout ça faisait partie de ma stratégie. J'allais me refaire, se défendit Chez.

L'autre roula des yeux.

— Tu pourrais quand même nous dire où on va pour compenser mes pertes, insista Chez.

— C'est prévu, dit Jeric avec un sourire, tandis qu'il enfourchait Eide. Une fois que nous aurons quitté la ville. Je n'ai pas envie qu'on nous entende, ajouta-t-il avec un geste en direction de la petite porte derrière laquelle dormait le palefrenier.

Chez acquiesça en grommelant, laissant échapper quelque insulte que Jeric choisit d'ignorer. Ce dernier fit un rapide inventaire de ses hommes, de leurs armes. Satisfait, il guida sa monture vers les portes de l'écurie.

— Tu as prévenu Hersir ? chuchota Braddok à Jeric, ramenant sa jument aux côtés d'Eide.

— Oui.

— Et... ?

— Si cette escapade ne me tue pas, Hersir, lui, ne s'en privera pas.

Braddok lui lança un sourire en coin, ses grandes dents étincelant au milieu de sa barbe rousse hirsute.

— Dis-lui de faire la queue.

Jeric partit d'un petit rire, puis talonna Eide.

Les cinq hommes quittèrent en trombe les écuries et dévalèrent les rues désertes de Descieux, baignés dans le clair de lune. Une fois aux portes principales, Jeric tira sur les rênes de sa monture et donna un grand coup de sifflet pour ordonner l'ouverture de la herse grinçante. Il échangea un bref regard avec Braddok, puis prit la tête de la meute. Ils traversèrent la pelouse, blanchie par la lune, à bride abattue, en direction de l'imposant mur que constituait la Forêt Noire.

À l'orée des bois, Jeric arrêta Eide, et les autres l'imitèrent.

— C'est bien ce que je pensais : une petite chasse à l'Ombre nocturne, hein ? lança Chez à Aksel alors qu'il lui tendait la paume de sa main.

Ce dernier grogna, farfouillant dans sa poche à la recherche de ce qui ne pouvait être que des pièces de monnaie.

Jeric descendit de cheval.

— Pas tout à fait.

Chez se renfrogna, déconcerté, et Aksel lança d'un air triomphant :

— Ha ha !

Avant de remettre les pièces dans sa poche.

Jeric sortit deux lames en ténébrine de sa sacoche, qu'il distribua à Braddok et Stanis.

— Je n'en ai pas assez pour nous tous.

Stanis brandit la lame et regarda Jeric, une expression de surprise sur le visage.

— Mais tu viens de dire que nous n'allions pas à la chasse aux Ombres, reprit Chez, l'esprit manifestement toujours occupé par son pari.

— En effet, confirma Jeric. C'est Astrid dont il s'agit. Les lames sont une mesure préventive.

Un silence accueillit ses paroles.

Et Aksel de partir d'un grand éclat de rire.

— Eh merde, soupira Stanis par-dessus le grognement de Chez. Comment diable s'est-elle échappée ?

Jeric répéta alors l'histoire qu'il avait rapportée à Braddok.

— Et tu penses que *nous* pouvons l'arrêter ? interrogea Chez, sceptique.

Braddok jeta un regard appuyé à Jeric.

Que ce dernier lui retourna.

— Aucune idée, répondit-il. Mais nous allons essayer.

— Tu sais, Loup, intervint Chez qui s'avancait sur sa selle. Ces petites sorties sont de plus en plus meurtrières. Je commence à me

demander si le risque en vaut la maudite chandelle...

— Tu as peur, Chezter ? se moqua Braddok.

— D'un démon ? Un peu, ouais, répondit-il dans un haussement de sourcil.

— Et vous devriez tous avoir peur, interjeta Jeric. Ce sont peut-être nos derniers moments.

Aksel rit et secoua la tête.

— Toujours aussi optimiste.

Jeric lui envoya son plus beau sourire.

— *Mais...* reprit-il, toute légèreté envolée. Si nous sortons vainqueurs de ce combat, je vous jure que vous ne manquerez de rien pour le reste de vos petites existences mesquines.

— Hum. Tu es sûr de toi, là ? s'enquit Chez. Parce que je me verrai bien diriger mon propre territoire. Comme cette parcelle au sud des Phalanges, le long de la côte...

— Celle qui appartient à Estwich ? demanda Aksel.

— Exactement. Je veux son château. Tu sais, celui qui surplombe les falaises...

Jeric roula des yeux en direction de la lune, remonta en selle et talonna Eide d'un geste rassurant.

— Qu'est-ce que tu en dis, Loup ? insista Chez alors qu'ils pénétraient la forêt à la suite de Jeric. Tu penses que tu pourrais arranger ça ? Un démon contre un lopin de terre. C'est un marché équitable, non ? Je deviens jarl. Tu me fais entrer dans ton Conseil. Tout le monde est gagnant !

— Absolument aucune chance que tu sièges à mon Conseil, grogna Jeric. Je ne suis pas aussi désespéré.

— Marché conclu, trancha Chez dans un petit rire. Ah... Je croirai presque sentir la mer...

— C'est probablement juste ta sueur, le taquina Stanis.

— Puisque c'est l'heure des négociations... intervint Braddok.

— Oh Grands dieux, c'est parti... murmura Aksel.

— Je veux le Baril.

— Grands dieux, je me sens déjà mal pour Björn, répondit Jeric à l'attention de son ami.

— Eh bien pas moi. Ce salaud m'a volé bien assez d'argent comme ça.

— Chezter demande un château, et toi, tu veux une foutue *taverne* ? le railla Stanis, derrière lui.

— Tu pisses sur mes rêves, Stan ? demanda-t-il par-dessus son épaule.

— Je dis juste que tu pourrais rêver plus grand.

— Très bien, concéda Braddok. Alors j'accrocherai un énorme panneau au-dessus de la porte disant « Vous êtes tous les bienvenus.

Sauf Stan le pisseux ».

Chez et Aksel partirent d'un grand éclat de rire. Même Jeric sourit.

— Fermez-la, rétorqua Stanis, mais avec bonne humeur.

— Il faut admettre que ça sonne bien... ajouta Aksel.

— Répète-le encore, et tu me trouveras en train de te pisser sur la tête à ta prochaine sieste.

Les hommes de Jeric se turent à mesure qu'ils s'enfonçaient dans la forêt. Des rayons de lune transperçaient l'épaisse voûte, illuminant des parcelles de sol enneigé, et un mince brouillard s'était levé, se dressant entre la neige et les branches tels des fantômes. Jeric fléchit ses doigts sur les rênes d'Eide et s'arrêta, l'oreille aux aguets. Ses hommes firent de même, attendant ses ordres, à quelques pas derrière lui. Ils avaient depuis longtemps appris à faire confiance aux sens de leur Loup.

Eide se crispa, et ses oreilles noires tressaillirent.

— Je sais, mon grand, chuchota Jeric en grattant affectueusement Eide entre les oreilles.

Jeric le sentait aussi.

Bien qu'il n'y ait pas de traces visibles, quelque chose était passé par là. Il le sentait jusque dans sa moelle. Mais quoi que fut cette chose, elle avait disparu.

Jeric fit claquer sa langue et talonna Eide.

Ils finirent par atteindre l'endroit où le terrain s'inclinait vers les vastes berges de la Muir. Là, Jeric arrêta sa monture. Ses hommes se déployèrent derrière lui, et tous les cinq scrutèrent la Muir, qui serpentait à travers la forêt enneigée comme une rivière d'encre. Soudain, la pierre protectrice sur la poitrine de Jeric émit une forte chaleur.

— Qu'y a-t-il ? demanda Braddok.

— Je ne sais pas, répondit-il, les sourcils froncés.

Il inspecta les arbres, la rive, puis fit un petit signe à ses hommes et descendit de selle. Ils l'imitèrent, leurs armes prêtes.

Jeric administra une petite tape rassurante à Eide, puis avança de trois pas sur le large remblai, et se figea.

Devant lui, à une trentaine de pas, sur les berges peu profondes de la Muir, se trouvaient les fameux Rochers Enlacés, ces deux rochers solitaires qui s'appuyaient l'un contre l'autre tels des amants, et qui marquaient la sortie des égouts. De cet angle, Jeric réalisa que ce qu'il avait d'abord pris pour un morceau des rochers était en fait une silhouette, debout dans cinq centimètres d'eau.

La pierre protectrice se mit à brûler de plus belle.

Braddok s'arrêta à ses côtés, suivant le regard de Jeric.

— Elle est toujours là, chuchota Braddok.

Jeric entendit le malaise – subtil, mais contenu – dans sa voix.

— Attendez-moi ici, chuchota Jeric.

— Tu peux rêver si tu... commença Braddok.

Jeric lui attrapa le bras.

— Je veux d'abord lui parler. Seul.

— Tu as déjà essayé...

— C'est un ordre, Brad.

Jeric se servait rarement de son rang avec Braddok, et il lui en coûtait à cet instant précis, mais il n'avait pas le choix. Il avait besoin d'être sûr.

Braddok fulminait, son regard furieux passant de Jeric à Astrid.

— Bien, répondit Chez en leur nom à tous, tandis qu'il insérait des fléchettes empoisonnées sur son brassard d'avant-bras transformé en arme. Mais au premier signe d'hostilité, je tire.

— Très bien.

Braddok céda. Satisfait, Jeric lâcha son bras, puis se dirigea vers Astrid.

À chaque pas, la pierre protectrice se réchauffait un peu plus. Astrid ne semblait pas l'avoir entendu arriver. Le vent balayait ses cheveux enchevêtrés, ses vêtements déchirés. Les eaux usées tachaient ses mollets, tandis que ses pieds trempaient, immaculés, dans la rivière.

Et la pierre protectrice se réchauffait.

Jeric n'était plus qu'à une dizaine de pas quand elle dit, sans se retourner :

— Je savais que tu viendrais.

C'était la voix d'Astrid – pleine et forte, chargée d'une malice qu'il n'avait jamais entendue chez sa sœur, mais c'était bien *sa* voix.

Jeric marqua un temps d'arrêt, la main sur la poignée en forme de loup de Lorath.

— Qu'est-ce que tu fais... ?

— Pourquoi elle ?

Jeric fronça les sourcils, déconcerté, tandis que la gardienne diffusait une chaleur constante le long de son corps.

— Tu as tout risqué pour cette galeuse ; et *moi*, j'ai souffert pendant des années et tu n'as rien fait.

La poitrine de Jeric se serra. Ses doigts se crispèrent sur la poignée glacée de son épée.

— Astrid, je suis désolé. Je n'avais pas la moindre idée de...

— menteur, grogna-t-elle, ses mains pâles et ensanglantées, fléchies le long du corps. Tu es *le Loup*. Tu ne l'as pas vu parce que tu ne le *voulais* pas.

Il répugnait à l'admettre, mais elle avait raison.

— Je ne peux pas réparer le passé. J'en suis conscient, dit-il en

faisant un pas en avant. Mais je peux me rattraper. Je jure devant les dieux...

— Je pisse sur tes dieux, siffla-t-elle.

Son dernier mot se déforma, se divisa, et elle se retourna.

La peur et la répulsion se mêlèrent en lui.

Les yeux d'Astrid étaient d'un noir pur ; sa peau, d'un blanc éclatant au clair de lune. Des entailles profondes lui barraient le visage, et des plaies béantes saignaient abondamment. Elle était tout en contraste, faite des noirs les plus foncés et des blancs les plus pâles. Des ombres glissaient sous sa peau et des formes poussaient de l'intérieur, transformant et pervertissant ses traits autrefois si beaux. Elle était une créature de cauchemars et d'horreur. Un démon, habillé de peau.

Soudain, la pierre protectrice fut comme chauffée à blanc, et de la lumière traversa sa cape. Jeric poussa un cri de douleur, s'agrippant au pendentif à travers ses couches de vêtements, et Astrid eut un rire moqueur. La pierre le brûlait comme des braises contre sa peau nue. Jeric saisit la lanière de cuir et arracha la gardienne de son cou. Il y eut un éclair aveuglant. Si vif que Jeric dut détourner le regard, et lorsqu'il recouvra enfin la vue, une fois la clarté estompée, la pierre protectrice avait disparu. Elle avait brûlé le cuir, laissant les extrémités de la lanière carbonisées pendiller dans la brise tandis que de petits morceaux de cendre s'en allaient mourir à terre.

— Quel hypocrite il fait.

La voix d'Astrid avait disparu ; c'était la légion qui s'adressait à lui désormais.

— Porter les artefacts de ceux-là mêmes qu'il a pourchassés toute sa vie...

La légion émit un bruit désapprobateur.

Jeric se débarrassa des lambeaux de cuir et posa les yeux sur la chose qui avait pris possession de sa sœur.

— Laisse-la partir, démon, s'écria-t-il.

La légion utilisa les lèvres gercées et ensanglantées d'Astrid pour lui lancer un sourire chargé de venin, et une lueur irréaliste illumina ses yeux noirs.

— Viens la récupérer.

Du coin de l'œil, Jeric vit des ombres se déplacer, et une silhouette cagoulée traversa le fin brouillard, éclairée par un rayon de lune.

Un Muet.

Jeric n'eut guère le temps de s'interroger sur la présence d'un des Muets de Ventus en ces lieux. Ses cicatrices se réveillèrent soudain, et une créature se matérialisa derrière Aksel et Stanis.

— Une Ombre ! cria Jeric à ses hommes.

Et une seconde de bondir de derrière les arbres, pour fondre droit sur Braddok. Jeric se lança à sa poursuite, dégainant Lorath et abandonnant Astrid, mais il n'avait fait que quatre pas quand le Muet atterrit devant lui, lui bloquant le chemin. L'homme émit un râle, toutes dents dehors, et se jeta sur lui à une telle vitesse que Jeric peina à l'éviter.

Grands dieux, il avait oublié à quel point ils étaient rapides.

Jeric entendit Braddok crier à Stanis :

— Fais gaffe à leurs griffes ! Elles sont empoisonnées !

Braddok essayait d'atteindre Jeric pour l'aider avec le Muet, mais une troisième Ombre apparut, lui barrant la route.

Le Muet progressait dans un tourbillon de puissance, repoussant Jeric de plus en plus loin, attaque après attaque. Jeric cherchait une ouverture, mais son adversaire était trop rapide, trop – *partout à la fois*. Jeric faisait de son mieux pour le retenir. Puis, enfin, il passa à l'offensive. Il feinta sur la droite, forçant le Muet à prendre à gauche.

Directement sur la dague bien placée de Jeric.

L'homme se tordit de douleur, mais avant que Jeric ne puisse libérer son poignard, il enroula de longs doigts puissants autour du poignet de Jeric pour l'immobiliser et plongea son propre poignard dans le flanc de Jeric.

— Loup ! cria Braddok depuis les arbres.

Jeric sentit la douleur exploser au niveau de son flanc. Il cria entre ses dents et recula en titubant, Lorath dans une main tandis que l'autre appuyait contre le trou dans son côté. Sa tunique était imbibée de sang. Le Muet lécha le sang de son poignard et lui adressa un rictus féroce, les dents cramoisies, avant de s'élancer à nouveau.

Mais Jeric avait anticipé.

Il fit un pas pour ajuster sa position, brandit Lorath au-dessus de lui et sépara la tête du Muet du reste de son corps. Ce dernier s'effondra, et sa tête rebondit pour atterrir dans un roulement jusqu'aux pieds nus d'Astrid.

Jeric entendit des pas rapides derrière lui, suivis d'un *tchac* sonore et d'un gémissement canin tandis que la dernière Ombre trépassait, une lame en ténébrine dépassant de son crâne.

— Impressionnant, lança la légion, ses yeux noirs observant le carnage sans manifester la moindre émotion.

Jeric, légèrement courbé, luttait pour rester debout. Il jeta un œil au plat de sa lame, puis reporta son attention sur Astrid.

— Je te le demande une dernière fois, inspira-t-il péniblement. Laisse-la partir.

La légion disparut dans un nuage de ténèbres et réapparut en un éclair *juste* devant lui.

— Stupide animal. Tu aurais dû rester dans ta cage.

Jeric n'eut pas le temps de réagir. La paume d'Astrid le frappa en pleine poitrine, à l'endroit où la pierre protectrice avait brûlé sa peau. Il entendit un *crac*, puis Jeric fut projeté dans les airs. Il s'écrasa contre le sol, le souffle court, la douleur lui transperçant les côtes. Ses hommes accoururent dans un cri commun, mais la légion leva une paume, prononça un mot. Une rafale d'énergie s'abattit de plein fouet sur ses hommes, les propulsant dans les airs.

Jeric s'efforçait de se relever quand Astrid lui enfonça un genou dans l'échine, le clouant au sol. La douleur lui transperça à nouveau les côtes.

— Tu ne... gagneras pas, articula-t-il entre ses dents.

Astrid saisit Jeric par les cheveux et lui rejeta la tête en arrière, se penchant tout près. Son haleine empestait la pourriture et la décomposition.

— Nous avons déjà gagné.

Jeric se contorsionnait, luttant pour se libérer de sa prise, mais ses doigts ne cédaient pas.

La bouche grande ouverte, Astrid régurgita alors un authentique cauchemar.

Des ténèbres d'un noir d'encre s'échappèrent de ses lèvres, se déversant sur le sol autour de lui. Une noirceur écumante, affamée et froide, venue lécher son corps. Des lianes de fumée s'enroulèrent autour de ses bras et de ses jambes, sinuant vers sa bouche. Jeric se débattit – en vain – tandis que des points dansaient dans son champ de vision.

L'obscurité lui toucha les lèvres, aussi brûlante que de la glace.

Au même moment, un éclair de lumière d'un bleu presque blanc jaillit d'entre les arbres. Astrid poussa un horrible gémissement dissonant. L'air explosa au-dessus de lui, la pression qui l'entourait disparut, et Astrid atterrit trois mètres plus loin sur le dos. Elle se mit à quatre pattes, montrant les crocs tel un animal sauvage, et avec un grognement furieux, elle s'élança vers les arbres brumeux.

Jeric roula sur le dos pour reprendre son souffle, la vision floue. Elle lui avait cassé une côte. Peut-être deux. Et il perdait beaucoup de sang.

— Brad... ? appela Jeric, haletant. Stanis ?

Il se relevait en titubant lorsqu'une silhouette enveloppée de ténèbres émergea de la pénombre.

Par tous les dieux. Un autre Muet.

Chapitre 9

Gamla reposait contre les barreaux impitoyables de sa cage, du sang s'écoulant dans une bassine non loin de lui avec un *ploc* métallique continu.

Ploc.

Ploc.

Gamla avait perdu toute notion du temps. Cela faisait des semaines qu'il était là. Ou peut-être des mois. Sans le soleil, le temps s'écoulait inlassablement, distillant des moments d'utilité d'un côté, et d'inutilité de l'autre. Gamla essayait de trouver le sommeil pendant ces derniers.

Quand le nécromancien n'avait pas besoin de lui.

Mais c'était ce même besoin qui avait sauvé la vie de Gamla, car sa compréhension singulière du corps humain s'était avérée utile – très utile, même.

Soudain, les bougies s'allumèrent comme de petites fleurs d'oranger sur de maigres tiges noires. Gamla grimaça, clignant rapidement des yeux lorsque le nécromancien regagna la grotte, sans même un regard dans la direction du guérisseur. Il portait un corps sur son épaule. Un corps qui semblait en bien meilleur état que les quatre précédents.

Gamla sentit une pointe de malaise remonter le long de sa nuque. Ce ne serait plus très long.

Le nécromancien fit glisser sa trouvaille de ses épaules et la déposa sur le sol dur de la caverne. Il écarta les bras et les jambes du cadavre en décomposition, avant de se diriger vers la carcasse de porc suspendue, dont le sang s'écoulait dans la petite bassine.

Ploc.

Ploc.

Ploc-ploc.

Le Liagé plongea deux doigts dans la bassine, les porta à sa bouche, avant de les lécher de sa langue percée d'un clou. Ses yeux se révoltèrent, son corps trembla, et quand il rouvrit les yeux, ils étaient d'un blanc laiteux. La lumière s'éteignit et il sourit avec délice, puis il ramassa la bassine, la posa à côté du cadavre, et se mit à peindre un cercle parfait autour du corps – un cercle de sang.

Gamla contemplait le nécromancien, à la fois fasciné et horrifié. Il était versé dans l'art de la guérison et en connaissait toutes ses

formes – même celles qui étaient proscrites. Mais ces sorts-là faisaient appel à une forme de magie plus sombre encore.

Le nécromancien se pencha sur le corps et peignit des symboles sur le cadavre sans se soucier des asticots qui se tortillaient sous la peau, ni des tissus suintants et nécrotiques. Quand il eut terminé, il essuya ses mains ensanglantées sur sa robe et se releva pour admirer son travail.

Avant de se tourner vers Gamla.

Le corps du guérisseur se raidit. La suite des opérations ne lui était pas inconnue.

— C'est l'heure, annonça l'autre.

Ce dernier leva une paume ensanglantée et un mot s'écoula de ses lèvres. Il y eut une vague d'énergie, puis la cage s'ouvrit dans un grincement. Gamla en sortit en boitillant, les muscles tendus et crispés tandis que le sang reprenait possession de ses membres.

Le nécromancien pointa un ongle pointu et sanguinolent vers le cadavre.

— Donne-lui le cœur.

Gamla hésita, puis saisit le dernier cœur humain qu'il avait suspendu dans un cylindre de conservateurs. Il s'en était procuré cinq au total, bien que le nécromancien en ait déjà utilisé quatre, tous volés à des Sol Veloriens morts depuis peu. Gamla approcha l'organe du cadavre. De près, il observa son visage. Des asticots rampaient dans les orbites dépourvues d'yeux, et la mâchoire était complètement exposée. Il se demanda à qui appartenait ce corps. Depuis combien de temps il était mort et où le nécromancien l'avait trouvé.

— Le cœur, répéta le nécromancien d'un ton sec.

Gamla déposa le cylindre, retourna à la table où se trouvaient son scalpel et ses pinces, et les ramena vers le cadavre en décomposition.

Puis il commença à inciser.

La puanteur lui donna un haut-le-cœur, et il aurait régurgité s'il avait encore eu quelque chose dans l'estomac. Très soigneusement, il pratiqua des entailles sur la poitrine du cadavre et utilisa les pinces pour peler la vieille peau. Il se saisit de l'organe suspendu puis, après avoir ouvert le sternum, le plaça dans la cavité, les conservateurs dégoulinant de partout, notamment sur les symboles peints par le nécromancien.

L'air changea et il sentit son geôlier au-dessus de lui. De l'aiguille et du fil apparurent.

— Recouds-le.

Gamla marqua un temps d'arrêt, saisit l'aiguille et le fil des doigts souillés du nécromancien, et se mit à recoudre le corps. La

puanteur lui démangeait le nez, et son estomac menaçait à nouveau de rendre son contenu lorsque des scarabées jaillirent de la cavité thoracique. Une fois sa tâche achevée, il recula en toussant, impatient de s'éloigner.

Le nécromancien se pencha sur le cadavre et vérifia le travail du guérisseur.

— Retourne dans ta cage, ordonna-t-il.

Gamla n'hésita pas, et la porte de sa cage se referma derrière lui.

Le nécromancien retraça les symboles abîmés, puis se plaça à l'extérieur du cercle de sang et ferma les yeux. D'autres volutes d'encre décoraient ses paupières.

Un souffle. Puis...

L'homme se mit à psalmodier. C'était un son faible et constant, un rythme percussif régulier. Sans cesser, il essuya le sang de ses doigts sur une joue, puis l'autre. Son front, ses lèvres. Jusqu'à ce que le sang lui recouvre entièrement le visage.

Ses incantations s'accéléchèrent, autoritaires.

Différentes des quatre fois précédentes.

Une rafale de vent infernale vint balayer leur grotte, et les flammes des bougies vacillèrent. Mais le vent ne faiblit pas. Il rugissait dans leur petit espace, sauvage et furieux, tandis que l'air se faisait glacial.

Très différentes, en effet.

Gamla se recroquevilla contre les barreaux de sa cage, tentant – sans grand succès – d'apercevoir le nécromancien à l'œuvre, tandis que les incantations se faisaient plus fortes. Et encore plus fortes.

La roche gémit, se débattant contre les exigences du Liagé. Résistant à l'envie de recracher l'âme dont il cherchait à s'emparer. Le sol trembla. Des morceaux de roche se détachèrent du plafond et Gamla plongea pour les éviter, écopant de quelques entailles sur les bras.

Puis le tremblement cessa. Tout s'arrêta.

Les bougies se rallumèrent, leurs flammes innocentes et calmes. Le regard de Gamla balaya la pièce, s'arrêtant sur la masse noire qui gisait à terre, là où le nécromancien s'était effondré. Pendant une fraction de seconde, Gamla sentit l'espoir le gagner. Peut-être son ravisseur avait-il fini par épuiser son pouvoir. Gamla en savait assez sur le pouvoir du Shah pour savoir que chercher à arracher un seul chakran du plan de l'esprit était risqué.

Et c'était le cinquième essai du nécromancien.

Mais alors, décevant les espoirs de Gamla, le nécromancien se releva sur ses jambes flageolantes, les yeux brillant d'une lumière laiteuse. Le regard de Gamla dériva vers le cercle où se trouvait

auparavant le cadavre.

Où un corps masculin nu et en parfaite santé reposait désormais. Et même si son crâne ne montrait aucun signe de cheveux, même si sa peau était trop pâle, et ses traits, trop prononcés, l'homme éveilla un souvenir en Gamla : celui d'un autre individu à l'apparence similaire.

Le revenant prit une longue goulée d'air, le dos arqué et la respiration sifflante comme s'il avait vécu sous l'eau un siècle durant. Il finit par s'affaïsser de nouveau, sa respiration lente et régulière.

Puis il ouvrit les yeux.

Chapitre 10

Le zar tourna la clé, puis poussa la porte du bureau de Gamla.

Imari pénétra dans l'obscurité. Elle savait que son uki avait disparu, mais devant le vide de la pièce, son cœur se serra. Même lorsque Gamla effectuait ses habituelles tournées, il y avait toujours eu des signes résiduels de vie dans cet espace. Une chaleur persistante. La morsure de l'encens. Seuls les fantômes l'accueillaient désormais.

— J'aurais dû apporter une lanterne... s'excusa son père.

Le regard d'Imari balaya la pénombre et s'arrêta sur ce qu'elle cherchait : une petite lanterne, composée de deux boîtes de métal écrasées empilées l'une sur l'autre, avec un appendice dentelé s'élevant de son dos comme une cheminée – ou plutôt une queue. Imari sourit. Son uki avait conservé la vieille lanterne en forme de chimpanzé, même après toutes ces années.

— Attends, dit Imari.

Prudemment, pour ne pas trébucher sur ce précieux labyrinthe d'artefacts, elle se dirigea vers l'instrument, que Gamla avait fabriqué en l'honneur de la petite Imari. Elle effleura du bout des doigts la surface métallique lisse et les minuscules protubérances qu'il avait façonnées à l'image de mains. Par bonheur, la pierre à feu se trouvait encore entre les prises métalliques du chimpanzé. Elle récupéra du bois d'allumage dans le bocal voisin, le déposa sur les charbons noirs de la lanterne et actionna la pierre à feu. Des étincelles apparurent, suivies de petits bourgeons de flammes. Les mains jointes, Imari insuffla la vie aux braises jusqu'à ce que les charbons prennent feu et que la lanterne brille d'une chaude lumière ambrée. Les yeux du chimpanzé luisaient malicieusement lorsqu'Imari remit la pierre à feu entre ses mains.

— Tu as toujours été sa préférée, commenta son père en fermant la porte. Ne le dis pas à tes frères, ajouta-t-il d'un air conspirateur.

— Je n'oserais pas, admit-elle dans un sourire.

L'attention du zar se reporta sur le désordre qui les entourait. Ou, du moins, sur ce qui ressemblait à du désordre pour tout un chacun. Gamla, lui, connaissait avec exactitude l'emplacement de chaque objet.

— Comment veux-tu que je retrouve quoi que ce soit si je le range ? disait toujours Gamla.

Imari avait un jour testé cette réplique sur Tolya. Sans grand succès.

Des livres, des rouleaux de parchemins et des bocaux en verre gisaient dans tous les recoins, entassés çà et là ou empilés sur des étagères qui ployaient sous leur poids. Nombre de ces bocaux abritaient des insectes dont le venin servait à la confection d'antidotes. Des fleurs et autres herbes séchées pendaient des vieilles poutres en bois du plafond, projetant des ombres allongées sur les murs, et Imari pouvait à peine distinguer les tables sous les montagnes de livres. Le mur du fond était constitué d'un épais claustra en bois, masqué par de lourdes tentures. Gamla fermait toujours ces rideaux lorsqu'il partait pour l'une de ses excursions. Sa façon d'éviter que le monde ne s'immisce dans son antre. Maintes fois, il lui était arrivé de les fermer même en sa présence.

Il avait toujours préféré les plantes aux gens.

Au-delà du claustra et des draperies, bien qu'Imari ne puisse le distinguer d'où elle se trouvait, s'étendait un large balcon, véritable jungle de plantes en pot. Imari s'en souvenait d'un en particulier : fait de céramique, l'énorme vase était posté dans un coin, sous une barre de fer qui dépassait du mur et s'avérait bien pratique pour atteindre les toits.

— Je n'ai jamais compris comment il arrivait à s'y retrouver dans tout ce bazar, dit soudain son père.

Il fixa son attention sur la petite porte qui menait à la chambre de Gamla et au petit lit de camp que son uki utilisait rarement.

— Ça t'irait de loger là pour le moment ?

Imari contempla l'espace douloureusement familier, avec son enchevêtrement d'herbes et d'antidotes, ses encyclopédies médicales épaisses comme des briques de terre. C'était comme être entourée de vieux amis.

— Oui, papa. C'est parfait.

Endosser le rôle de la nouvelle guérisseuse de Trier ne serait peut-être pas si terrible après tout, songea Imari.

~

Peu après le départ de son père, les domestiques qui tantôt s'étaient occupés de sa toilette réapparurent avec une tenue qui seyait à la nouvelle guérisseuse de Trier. Quelques instants plus tard, Imari avait troqué son vêtement de soie pour une longue tunique brodée et un pantalon ajusté – tous deux de la couleur curcuma des sables du Majutén.

Imari s'empara de la ceinture rouge vermillon qui complétait sa tenue, mais marqua un temps d'arrêt.

Par les gardiennes, elle n'avait pas vu de couleurs aussi riches depuis... eh bien, dix ans. Istraä était réputée dans toutes les Provinces pour ses teintures vives, que la petite Imari affectionnait particulièrement. Désormais, la jeune femme ne pouvait poser les yeux sur cette couleur sans se rappeler d'où elle venait : des cuves du district d'Ajadd, lieu de travail de Sol Veloriens insuffisamment rémunérés.

Imari prit une profonde inspiration, faisant glisser ses doigts sur la douce étoffe. Jeric avait fait le serment de libérer les esclaves de Corinthe. Comment, par les étoiles, réussirait-elle à obtenir l'équité pour les Sol Veloriens ? Après la réunion du Conseil, la tâche semblait impossible. Ou du moins très incertaine.

Elle replia soigneusement la ceinture et la posa sur son oreiller comme un problème à résoudre pour plus tard, puis retourna dans le bureau de Gamla et se mit au travail. Bien que son uki ne soit pas là, elle allait se charger de son inventaire. Elle n'essaya pas de réorganiser son bureau – il serait furieux s'il revenait. Elle se contenta donc de consigner chaque objet, son emplacement et sa quantité, et en glissa certains dans une sacoche qu'elle avait trouvée là. Imari pouvait presque sentir la compagnie de Gamla.

Elle récupéra un petit bocal d'aloès coupé.

— Oh, Uki... soupira-t-elle. Où es-tu ?

Imari venait tout juste de refermer la sacoche, fin prête, quand Sebharan se présenta à sa porte. Après la décision unanime du Conseil de la cacher à la vue de tous, sous l'identité de Sable, Sebharan avait sollicité l'aide d'Imari au Qazzat, lieu de résidence et d'entraînement des gardes et Sareds d'Istraä. Avék accompagnait Sebharan, sans doute à la demande de Ricón, lui-même occupé par d'autres affaires qui l'attendaient en ville. Imari lui avait assuré que c'était une précaution superflue, mais il avait apparemment dix ans de vie de frère aîné à rattraper.

— Je suis prête, annonça Imari en les rejoignant dans le couloir.

— Bien, répondit Sebharan, parcimonieux et efficace, comme toujours.

Elle passa le châle curcuma sur sa tête, glissa la sacoche sur son épaule et suivit son escorte hors de Vondar, jusque dans les rues sèches et poussiéreuses de Trier.

D'épais nuages masquaient le soleil de midi, et une forte brise soufflait entre les grappes de bâtiments, annonçant l'arrivée imminente du froid. Mais l'hiver avait beau frapper de plein fouet le désert, ce n'était rien comparé à ce qu'elle avait vécu dans les Landes Sauvages, et pour la première fois depuis des années, Imari accueillerait le changement de saison avec bon cœur. Elle serra tout de même son châle contre elle. La chaleur de la cape de Jeric lui

manquait déjà – il lui manquait tout court –, mais elle n'avait pas osé revêtir l'écrin dont il lui avait fait cadeau.

Le Qazzat leur apparut enfin. Contrairement au reste de la ville, qui regorgeait de couleurs, pleine de chaos et de vie, le Qazzat était la discipline incarnée : noir et blanc ; bien contre mal ; ni excès ni gaspillage, pas même sur le plan architectural. Le bâtiment principal était de forme rectangulaire, s'élevant droit, haut et fier. Une rangée stricte de fenêtres dignes de cathédrales avait été taillée dans le stuc blanc immaculé, et sous chaque arche se tenait un Saredd, tache foncée sur le blanc de l'enceinte. Une gigantesque statue de Sareddi – le dieu istraan de la guerre, qui avait donné leur nom aux Saredds – se dressait dans la cour. Avec son visage ciselé dur et sévère, il observait le monde à travers des cimenterres en marbre croisés, tel un éternel pourfendeur des ténèbres

Sareddi, songea-t-elle pour la première fois, était une sorte d'équivalent istraan de Lorath – le dieu corinthien que Jeric révérait par-dessus tout. Tous deux étaient symboles de justice, et n'accordaient aucune pitié. Ils ne toléraient que ce qui était juste selon leur loi, et seule la mort attendait ceux qui la défiaient. Le dieu de Jeric avait exigé la vie d'Imari, mais Jeric ne la lui avait pas prise. En lieu et place, il lui avait offert quelque chose d'infiniment différent : son amitié.

Et... peut-être même plus.

Ils atteignirent les portes principales du Qazzat. Sebharan échangea un mot avec le Saredd en faction, qui ouvrit les portes pour admettre son supérieur, Imari et Avék sur ses talons.

Imari n'avait jamais mis les pieds dans le Qazzat. Elle ne savait pas à quoi elle s'était attendue, mais certainement pas à cela. La salle dans laquelle ils avaient pénétré était presque aussi imposante que la Grand'salle de Vondar, mais en lieu et place du sol en travertin et des palmiers, elle abritait une cour d'entraînement. Des Saredds en binômes s'entraînaient, supervisés par une dizaine de spectateurs affairés à prendre des notes. Imari se surprit à les observer, elle aussi, car l'entraînement des Saredds était tout un art. Une religion même. Leur technique était aussi belle que mortelle, pareille à la belladone qu'elle faisait pousser dans les Landes Sauvages. À admirer de loin, mais à manipuler avec précaution, sous peine d'une mort violente.

Au-dessus de l'arène flottait une bannière noire. Tel un ruban, elle affichait deux mots brodés : Hazzet Fiatá.

Toujours fidèle.

Toujours fidèle à Sareddi, le dieu de la guerre. Un dieu qui méprisait les Liagés.

Sebharan fit signe à Imari et Avék de rester à l'écart. Puis il

s'approcha d'un Saredd à la mine sévère, dont la queue de cheval noire parsemée de fils d'argent descendait jusqu'à la ceinture rouge à sa taille. Ceinture qui rappela à Imari celle qu'elle avait laissée sur son chevet, confectionnée par les mains de Sol Veloriens. Le Saredd posa son regard sur Imari, ses yeux noirs l'évaluant tandis que Sebharan continuait sa tirade, puis les deux hommes s'approchèrent.

— Alma Sable, salua l'homme à l'air sévère, la tête inclinée vers la nouvelle guérisseuse en signe de respect. Je suis Fenuk, l'instructeur en chef. Merci d'être venue.

— C'est normal, s'empressa de répondre Imari, qui sentait l'attention d'Avék et de Sebharan comme un cimeterre contre sa gorge. Ravie d'être à votre service. Où logez-vous vos malades ?

— Dans la barra. Je vous y conduis tout de suite.

Fenuk les fit passer par une petite porte à l'arrière de la grande salle, qui débouchait sur une cour privée débordante de cibles, de râteliers d'armes et de gardes. Fenuk prit un chemin de traverse qui longeait le mur d'un bâtiment adjacent, bien à l'abri. Imari s'apprêtait à le suivre quand elle repéra un garçon sol velorien de l'autre côté de la cour.

Une dizaine d'années tout au plus, vêtu de guenilles bien trop grandes pour son frêle gabarit et la tête rasée, il portait un joug plus grand que lui, deux seaux d'eau remplis à ras bord suspendus à chaque extrémité. Il courbait le dos et pliait les épaules sous le poids. À terme, il deviendrait tout déformé, ce qui le rendrait inutile aux yeux de ses maîtres. Imari avait été témoin de ce genre de choses.

Et pour les Sol Veloriens, être inutile revenait à être condamné.

Imari l'observait porter cette charge impossible, ajustant son équilibre avec une volonté de fer alors qu'il approchait de sa destination : une auge au bord de la cour, permettant aux gardes de se rafraîchir.

Le jeune garçon croisa le regard d'Imari. Elle eut la sensation étrange de l'avoir déjà vu, bien que cela soit impossible car il n'était probablement pas né lorsqu'elle n'était encore qu'une jeune zurina. Et pourtant, quelque chose d'indéniablement familier dansait dans ses yeux sombres. Sans compter que le pouvoir dans son ventre s'était éveillé.

Les yeux du petit s'écarrillèrent. Il ouvrit la bouche, puis perdit l'équilibre.

Imari vit, avec une horreur grandissante, le garçon trébucher et les seaux s'envoler, aspergeant les pierres d'eau. Les gardes s'interrompirent pour se tourner dans sa direction. Fenuk, quant à lui, s'était précipité vers lui, l'attrapant par le col pour le forcer à s'agenouiller.

— Désolé, je... commença le garçon.

Fenuk le frappa au visage, si fort qu'il s'étala sur le sol.

Le cœur d'Imari vacilla. *Non.*

— Ramasse, maudit galeux.

Le Saredd sortit un fouet de sa ceinture et l'abattit sur le dos de l'enfant. L'air vibra ; le garçon poussa un cri. Tout arriva si vite que, l'espace d'un instant, Imari ne put donner un sens à la scène qui se déroulait sous ses yeux. Le sang imbibait déjà la tunique du garçon lorsque Fenuk leva à nouveau son fouet.

— Non... *Arrêtez !* Laissez-le tranquille !

Fenuk interrompit son geste, le fouet levé, et tout le monde se tourna vers celle qui s'était interposée. Sebharan, qui l'attendait au bout du chemin, fit quelques pas en arrière, tandis qu'Avék la dévisageait d'un air dissuasif.

Fenuk se dressa de toute sa hauteur, son regard noir fixé sur Imari.

— Par Shael, mais pour qui vous prenez-vous ?

— Calme-toi, Fenuk, le coupa Sebharan, sans attendre. Notre nouvelle alma vient d'un petit village des monts Baraga, et elle découvre à peine les règles en vigueur ici.

Il posa les yeux sur Imari, comme s'il cherchait à la mettre en garde, *elle*, et non à amoindrir la colère de Fenuk.

— C'est ma faute si le garçon est tombé, insista Imari, qui luttait contre l'envie de saisir la corde de cuir et de fouetter le Saredd avec. Je l'ai distrait, et je ne trouve pas qu'il devrait être puni pour...

— Ce n'est pas à vous d'en décider, lâcha Fenuk. C'est mon domaine. Tenez-vous-en au vôtre.

La main d'Imari s'enroula autour de la sangle de sa sacoche. Les yeux d'Avék renfermaient une mise en garde claire. Toute la cour les observait. Du coin de l'œil, elle vit le garçon récupérer son joug et ses seaux, et s'empresser de décamper.

— Sable, l'apostropha Sebharan.

Son regard passa de Fenuk à Imari, et celle-ci vit qu'il regrettait déjà de l'avoir amené avec elle.

Elle adressa un signe du menton à Fenuk.

— Mes excuses.

Elle reporta son attention sur Sebharan, se concentrant sur le conseiller avant de perdre toute maîtrise de soi. Ce dernier fit signe à Imari d'avancer, comme s'il craignait qu'elle ne suive pas. Elle détourna son visage de l'endroit où le garçon – qui avait disparu – était tombé, et poursuivit son chemin tandis que la cour reprenait l'entraînement. Avék marchait à ses côtés, et Imari sentit sourdre en elle une colère ardente.

Istreaa employait de la main-d'œuvre sol velorienne depuis aussi

longtemps qu'elle s'en souvienne, mais la petite Imari n'avait jamais vu... l'étendue de ce que cela impliquait. Elle avait eu des soupçons, ça oui. Alimentés par les murmures et les attitudes de certains – comme Tarq – envers les Sol Veloriens. Elle répugnait à l'admettre, mais la petite fille qu'elle était à l'époque n'y avait jamais accordé beaucoup d'importance. Elle ne s'était jamais posé de questions, ne s'en était jamais souciée.

Jusqu'à ce qu'elle apprenne qu'elle était l'une des leurs.

Et dire qu'elle avait toujours pensé au Loup comme à un monstre.

Ces pensées la tourmentaient tandis que Fenuk l'entraînait dans un escalier étroit menant vers une structure qui n'était pas aussi bien entretenue que le reste du Qazzat. Son stuc se fissurait, s'effritant par endroits, et de nombreuses tuiles étaient cassées. Lorsque Fenuk ouvrit le panneau de bois, Imari fut immédiatement frappée par la pestilence de la maladie et... des pots de chambre.

Par le Créateur tout-puissant.

Derrière elle, Avék se dégagea les sinus.

Imari se couvrit le nez avec son châle, mais cela ne suffit pas à atténuer l'odeur lorsqu'elle se glissa par la porte et pénétra dans la petite pièce obscure. Il y avait deux fenêtres, mais leurs volets étaient fermés, et elle compta neuf palettes de paille sur le sol. Toutes, sauf une, étaient occupées.

— Pourquoi les fenêtres sont-elles fermées ? demanda sèchement Imari.

— J'essayais de confiner la maladie, expliqua Fenuk.

— Si vous la confinez, elle ne partira jamais.

Imari contourna les palettes en prenant soin de n'écraser personne, et ouvrit les volets pour laisser entrer la lumière et l'air frais. Quelqu'un gémit à ses pieds, et Imari baissa la tête. C'était un jeune homme de son âge. Ses joues étaient creusées et cireuses, et à en juger par la puanteur particulièrement fétide qui émanait de son pot de chambre, elle devina aisément comment il avait perdu sa masse corporelle.

Elle revit Fenuk frapper ce petit garçon.

Par les gardiennes, elle ferait bien mieux de tous les laisser patauger dans leur moisie.

— Où puis-je les vider ?

Imari fit un geste en direction des pots, reconnaissante d'avoir une tâche à laquelle se livrer pour canaliser sa rage grandissante. Fenuk lui montra le trou où ils déversaient les déjections humaines, puis Sebharan et lui s'éclipsèrent – louées soient les gardiennes. Elle n'aurait pas supporté de se trouver en présence du Saredd une seconde de plus.

Avék resta près de la porte, la surveillant de près tandis qu'elle s'affairait. Il ne lui offrit pas son aide ; elle ne l'aurait de toute manière pas acceptée. Elle avait besoin de solitude pour surmonter sa colère.

Imari prit la température et regarda les couleurs de chaque homme, posant quelques questions à ceux qui étaient conscients. Deux d'entre eux souffraient de vilaines infections dues à des blessures au couteau, et à part l'homme aux intestins meurtris, ses autres patients étaient tous atteints d'une maladie respiratoire. Elle déplaça les lits pour limiter la contamination, découpa les tissus nécrosés, et une fois qu'elle eut accompli tout ce qu'elle pouvait pour l'heure, elle laissa la bouteille de Rosaca – un astringent – et le bocal de fibres de soprèse sur un tabouret, et rejoignit Avék à l'extérieur. Elle s'arrêta et ferma les yeux, inspirant profondément pour dégager ses poumons et se vider la tête.

Pour faire disparaître cette rage qui la rongait – en vain.

— Vous êtes très douée, souligna Avék à voix basse.

Son compliment ne fit qu'alimenter la colère de la jeune femme.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle ne croisa pas son regard et demanda d'un ton sec :

— Nous rentrons ?

~

L'après-midi touchait à sa fin quand Imari regagna Vondar. Elle se remit immédiatement au travail, préparant toniques et remèdes pour le lendemain, tandis qu'Avék reprenait son poste sur le seuil de son bureau.

Elle ficelait des bouquets d'herbes lorsque Ricón apparut pour prendre de ses nouvelles. Il avait passé la journée avec Kaï à Trier, à enchaîner les discussions politiques, et il apportait des nouvelles encourageantes de Sebharan. Plus précisément sur le fait que « la nouvelle guérisseuse de Trier » avait « déjà soulagé la douleur des élus d'Istraa ».

La jeune femme avait grimacé en entendant ces mots et s'en était prise à la ficelle dans ses mains, qui s'était cassée alors qu'elle y faisait un nœud.

Ricón ne l'avait pas remarqué.

En plus de ces nouvelles, il avait apporté un tajine d'agneau épicé, accompagné de pois chiches et de carottes. En temps normal, la seule odeur du plat aurait suffi à la faire saliver, mais son estomac semblait beaucoup moins ravi. Elle ne parvenait pas à chasser de son esprit le souvenir du garçon. De ses grands yeux lorsqu'ils s'étaient posés sur elle. Si étrangement familiers.

Puis elle revoyait Fenuk en train de fouetter son dos chétif.

Ricón faisait la conversation pendant qu'Imari trempait sa galette dans la sauce, hochant la tête de temps à autre pour que son frère ne soupçonne pas ses pensées moroses et sa distraction.

— Tu as fait ce qu'il fallait aujourd'hui, fit Ricón à brûle-pourpoint.

Le pain d'Imari se figea entre ses mains.

Tu as fait ce qu'il fallait.

Encore une fois, elle revit le fouet.

— Continue comme ça, et ta cote de popularité dépassera bientôt la mienne, ponctua-t-il d'une œillade en saisissant son verre de nazzat.

Imari laissa tomber son pain dans le tajine, se leva et se dirigea vers le comptoir.

— Bon, qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il en reposant son verre. Tu es restée silencieuse depuis...

— J'ai vu un garçon sol velorien aujourd'hui.

Ricón se figea, l'œil fixé sur sa sœur. Comme s'il sentait – et redoutait – la direction qu'allait prendre la conversation.

— Fenuk l'a fouetté pour avoir renversé un peu d'eau.

Ricón scrutait son visage, cherchant à lire entre les lignes, puis il inspira profondément.

— Ce n'est pas nouveau, Imari, admit-il, non pas parce qu'il était d'accord avec ces pratiques, mais pour l'apaiser. Mais dis-toi bien que les conditions de vie de ce garçon sont meilleures ici que partout ailleurs.

— Tu penses que nous sommes *meilleurs* parce que nous ne faisons *que* les fouetter ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit.

— C'est ce que tu voulais dire.

— Non, ce n'est pas le cas. *Ce que je voulais dire*, c'est qu'au moins ici, à Istra, ils peuvent toucher un salaire.

— Tu parles d'un salaire. Ils ne touchent que des miettes.

— Et avec, ils peuvent s'acheter de la nourriture et de l'eau, et avoir un toit au-dessus de leur tête.

— Quelle générosité !

Un éclair passa dans les yeux de Ricón.

— C'est plus que ce que *ton Loup* ne leur a jamais donné.

Mais elle était bien trop en colère pour relever la pique.

— C'est drôle que tu mentionnes *mon Loup*, car aux dernières nouvelles, il fait libérer les esclaves de Corinthe, *lui*.

— C'est ce qu'il aimerait que tu croies.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? riposta-t-elle.

— Imari.

Ricón s'avance sur son siège, les mains croisées, et poussa un profond soupir.

— Jamais, par Shael, Corinthe ne libérera les Sol Veloriens, et tu le sais. Leur économie dépend de ces travailleurs. *Tout comme la nôtre.*

— Donc, quoi, il a menti ?

— Je dis simplement que tu lui accordes trop de crédit, répliqua-t-il en fouillant son visage, l'air suppliant. C'est toujours un loup, mi a'fiamé. Tu ferais bien de t'en souvenir.

— Oui, on dirait bien que je suis douée pour accorder trop de crédit aux gens. Surtout à mon propre frère.

Ricón releva les yeux. Un muscle se contracta dans sa mâchoire.

— Ne dis pas ça.

Imari soupira, puis s'appuya contre le comptoir, les bras croisés.

— Écoute, hésita-t-elle. Je ne veux pas qu'on se dispute, je veux juste...

Elle s'interrompt, laissa son regard dériver vers son frère. Elle aurait aimé lui faire entendre raison.

— Ce sont des *gens*, Ricón. Tout comme toi et moi, mais nous...

— Ils ne sont *pas* comme toi et moi, riposta Ricón en se levant. Tu voudrais le croire, et je comprends pourquoi – vraiment –, mais nous ne sommes pas pareils, Imari... Par tous les saints ! Je ne devrais même avoir à te l'expliquer ! Tu as vu de tes propres yeux ce dont leurs Liagés sont capables ! Istraas n'est pas en mesure de combattre ce genre de pouvoir.

Imari fixa son frère aîné, le visage dur.

— Donc, en fait, ce que tu veux dire, c'est que tu as peur.

— Bien sûr que j'ai peur ! avoua-t-il en levant les mains au ciel. Je suis même terrifié. Et tu devrais l'être, toi aussi, mais au lieu de ça, tu es...

Soudain, il réalisa l'ampleur de ses paroles et se tut.

— Imari, je...

Elle détourna la tête et fixa le comptoir.

— Je suis désolé, chuchota-t-il. Tu sais bien que ce n'est pas ce que je pense.

Si, il le pensait.

Peu importait l'amour qu'il lui portait, il ne faisait pas confiance au pouvoir qui coulait dans ses veines. Il la voyait comme il voulait la voir : comme la petite Imari. Comme celle qu'il avait connue longtemps auparavant, celle qui ne remettait pas en cause son sens du bien et du mal. Ricón voyait les deux moitiés de son être. Il l'aimait *malgré elle*, là où elle aurait souhaité qu'il l'aime *tout entière*.

— Écoute, reprit-il, soudain las, je ne prétends pas comprendre tout ce que tu ressens en ce moment, mais... je viens tout juste de te

retrouver. Et je ne compte pas te perdre à nouveau, ajouta-t-il, ses yeux dans les siens. Pourrions-nous... mettre tout ça de côté pour le moment ? Jusqu'à ce que les choses se calment ? Reprends le flambeau de Gamla et sois notre guérisseuse, en tant que Sable. Laisse les gens voir qu'ils peuvent te faire confiance. Et ensuite nous pourrons en rediscuter.

Il y eut un instant de silence.

— S'il te plaît, mi a'fiamé.

Elle croisa son regard, malgré le feu qui faisait rage en elle.

— Très bien.

Ricón observa son visage, entrouvrit les lèvres, puis les referma, comme s'il sentait qu'elle n'accepterait pas la situation aussi aisément. Que quelque chose de très important venait de se produire. Mais il n'avait pas le cœur à creuser plus avant en cet instant.

Peut-être ne voulait-il tout simplement pas creuser.

Quelle que soit sa raison, il semblait désireux de passer à un autre sujet, aussi observa-t-il la pièce avant de demander :

— Veux-tu venir prendre le thé ce soir ?

— Je ne peux pas, mentit-elle.

— Ma mère ne sera pas là.

— J'ai trop de choses à préparer pour demain, renchérit-elle en secouant la tête.

C'était un mensonge, et il le savait.

Mais il ne chercha pas à extraire la vérité. Il hocha la tête et se dirigea vers la porte.

— Si tu changes d'avis, nous serons sur la terrasse.

Aucune chance.

Ricón s'arrêta sur le pas de la porte et lui lança un coup d'œil par-dessus son épaule.

Soudain, les années firent à Imari l'effet d'un monstre, d'une bête destructrice s'accrochant au tissu de ce qui avait été sa relation la plus précieuse.

Malgré elle.

Puis il partit sans un bruit.

Elle resta là à fixer la porte, écoutant les pas de son frère s'éloigner. Elle attendit que le ciel se pare de tons lavande et que la lueur des lanternes éclaire la ville, puis elle passa la tête dans le couloir.

Avék jeta un coup d'œil dans sa direction.

— Je vais me coucher tôt ce soir, dit-elle.

Le Saredd hocha la tête, sans se douter de rien.

Imari referma la porte. Elle troqua son châle contre un autre de couleur charbon, attrapa un petit pot d'onguent qu'elle fourra dans

sa poche, puis elle se dirigea sur la pointe des pieds vers le claustra et ouvrit les portes. Le froid transperça ses vêtements, et l'obscurité nocturne l'accueillit.

Je suis désolée, Ricón, pensa-t-elle. *Mais j'ai besoin de comprendre.*

Imari grimpa sur le large vase et s'agrippa à la ferronnerie, comme la petite Imari l'avait fait des centaines de fois auparavant. Puis elle disparut.

Chapitre 11

Le Muet s'avança sous la lumière de la lune, et Jeric aperçut un visage familier, défiguré par d'épaisses cicatrices argentines.

— *Tallyn... ?*

Jeric agrippait toujours son côté blessé, peinant à en croire ses yeux.

Braddok, cependant, n'avait pas encore reconnu le nouveau-venu et fondit sur Tallyn comme un bédard.

— Brad, *attends*.

Malgré la douleur, Jeric fit un pas claudiquant en avant.

Braddok s'arrêta net, les yeux écarquillés. Il venait de le reconnaître.

— Par tous les enfers, mais d'où est-ce que tu viens ?

— J'étais justement sur la route de Descieux, répondit Tallyn, qui avançait prudemment vers eux. J'arrive à temps, visiblement.

Aksel et Stanis s'approchèrent, l'un tout boitillant sur sa jambe droite, l'autre serrant son bras gauche en sang.

Chez se tenait à quelques pas de là, une fléchette pointée sur le visage de Tallyn.

— Tu connais cet homme ?

— Oui. On s'est rencontré... dans les Landes, expliqua Jeric.

Tout se mit à tourner autour de lui et il tangua sur ses pieds.

Braddok s'en aperçut, fit trois pas en avant et écarta de force la main de Jeric. Il poussa un juron.

— Aks. Va chercher un bandage sur ma selle.

— Mes jambes fonctionnent très bien, bon sang. Je peux marcher.

Jeric repoussa Braddok, mais le mouvement lui fit perdre l'équilibre et il fit un pas sur le côté pour se stabiliser.

— C'est ça, ouais, cracha Braddok. Côté gauche. Dépêche-toi, ajouta-t-il à l'attention d'Aksel.

Ce dernier s'était mis à courir, mais il s'arrêta brusquement.

— Hum... Les chevaux ont disparu.

Tous se tournèrent en direction de l'endroit où ils avaient laissé les chevaux. Seule une bande de neige piétinée demeurerait.

— Il faut qu'on les retrouve, pressa Jeric en réponse au grognement de Chez.

Jeric fit un pas, mais cette fois, ses genoux le lâchèrent, et il

allait pour s'étaler lorsque Braddok le rattrapa.

— Vous n'irez nulle part, Votre Altesse-Loup.

Jeric n'avait pas la force de le contredire. Il n'avait plus la force de dire quoi que ce soit alors que l'obscurité envahissait son champ de vision.

— Il a perdu beaucoup de sang, déclara Tallyn.

— Je vois ça, merci, lâcha Braddok. Chez, tu as ton brassard ?

— Il a besoin de plus qu'une bande de cuir.

— Sans blague. Mais pour l'instant, j'aimerais m'assurer qu'il ne se vide pas de son sang sur le chemin du retour.

— J'ai peut-être une astuce.

Les paroles de Tallyn furent accueillies par un silence gêné.

— Avec votre permission, bien sûr, ajouta prudemment Tallyn.

Stanis fit un pas.

— Touchez-le avec votre maudite sorcellerie, et...

— Vas-y, articula Jeric dans une grimace.

La meute reporta son attention sur Jeric, puis sur le sang imprégnant sa tunique, et Stanis se tut. Tous reculèrent pour laisser place à Tallyn. Tous, sauf Braddok, qui tenait son épée pointée sur la poitrine du Muet.

— Je n'hésiterai pas, le prévint Braddok.

— Je sais.

Braddok abaissa la lame, puis, à l'approche de Tallyn, il saisit le bras de Jeric de son autre main pour le stabiliser. Alors que Jeric luttait pour rester conscient, Tallyn souleva un pan du haut de Jeric et examina l'incision sans laisser paraître d'émotion.

— Alors ? Vous pouvez le guérir ? demanda Aksel, qui essayait de voir quelque chose.

Tallyn croisa le regard de Jeric avec son seul œil valide.

— Oui. Mais ça va faire mal.

— Ça ne peut pas être pire que le poison de cette maudite Ombre, répondit Jeric avec un rictus, les traits tirés en une grimace.

Tallyn ne chercha pas à le contredire. Il tendit la main et appuya deux doigts glacés sur la blessure de Jeric. Ce dernier tressaillit, observant le vieil homme peindre des symboles – avec le propre sang de Jeric – des deux côtés de la blessure. Un en haut, un en bas. Tallyn éloigna légèrement sa main, laissant le bout de ses doigts ensanglantés planer au-dessus de la blessure. Il ferma son œil et prononça trois petits mots – des termes liagés.

Des mots puissants.

De l'air chaud jaillit de sa paume et les symboles s'embrasèrent, générant lumière et chaleur. Ils devinrent de plus en plus brillants, de plus en plus brûlants, au fur et à mesure que leurs formes s'effilocheaient. Comme un nœud, se démêlant sous ses yeux. Leurs

extrémités se rejoignirent, les deux symboles démêlés s'associant désormais pour former un motif commun. Le nouveau symbole se forma juste au-dessus de sa blessure et fit fondre les bords de sa peau.

Jeric grimâça, son corps se tordit, mais Braddok le maintenait fermement sur ses pieds. Un étrange picotement passa de la blessure vers sa poitrine, atténuant la douleur dans ses côtes, et au moment où la chaleur devenait presque insupportable, au moment où ses molaires n'étaient plus qu'à un cheveu de se fendre sous la pression, Tallyn retira sa main et s'éloigna.

La lumière disparut, emportant avec elle le brasier et les picotements. Et Jeric se sentait étonnamment... bien. Pas de douleur ; pas d'épuisement, ni de vertige.

C'était comme s'il n'avait jamais été blessé.

Il examina son corps. Du sang tachait encore son abdomen, mais l'entaille s'était refermée en une fine couture de sang congelé, et la douleur dans ses côtes avait entièrement disparu. Il inspira profondément, sans ressentir la moindre souffrance.

Une astuce, avait dit le vieil homme. C'était bien plus qu'une fichue astuce.

— Il faudra quand même y aller doucement, l'avertit Tallyn, légèrement essoufflé, ses épaules s'affaissant sous le poids de la fatigue. Il faudra aussi bien laver la plaie. Je suis... désolé de ne pas avoir pu arriver plus tôt.

Jeric releva la tête d'un coup.

— Tu savais que le Muet était en route, lui dit-il.

Tallyn prit un moment pour reprendre son souffle.

— Oui... il... répondait à l'ordre de la légion.

Jeric plissa les paupières. Il se souvint de l'éclaireur retrouvé mort et du fait qu'Astrid était déjà au courant. Si ce que disait Tallyn était vrai, cela signifiait qu'Astrid avait fait fi des gardiennes pour contacter le Muet.

— Comment il sait ça ? demanda Stanis.

— En raison de son lien avec les Muets, répondit Jeric.

Tallyn ne le nia pas.

Et c'était la raison pour laquelle Jeric ne lui faisait toujours pas entièrement confiance. Il était alta-Liagé, et la nature de la magie utilisée pour créer Tallyn et les autres Muets les liait les uns aux autres. Les cicatrices de Tallyn défiguraient la plupart des symboles tracés à l'encre qui le reliaient à ses comparses – c'était ainsi qu'il avait échappé à Ventus dans les Landes Sauvages toutes ces années –, mais cela n'avait pas complètement coupé son lien.

— Alors tu sais aussi après quoi elle en a, fit Jeric.

Tallyn le regarda droit dans les yeux, et Jeric sentit une brèche

s'ouvrir dans son estomac.

— Elle veut Imari.

Le pouls de Jeric gronda dans ses oreilles, et il ferma les yeux.

Nom des dieux.

C'était sa faute. Tout cela était sa faute, et maintenant Imari était en danger.

Jeric ouvrit les yeux.

— Est-ce que tu as un cheval ? demanda-t-il à Tallyn.

— Je suis venu en bateau.

Bien sûr.

— Il est toujours à Felheim ?

— Oui, mais...

— Fais-tu confiance au capitaine ?

— Loup... ? commença Braddock, sentant où cette conversation les menait et cherchant à l'éviter.

— Absolument, assura Tallyn. Mais il part à l'aube, alors vous feriez mieux de...

Mais Jeric s'était déjà mis en marche.

— Loup ! l'appela Braddock, courant pour le rattraper. Nom des dieux, tu veux bien attendre une seconde ?

— Je n'ai pas une seconde.

Jeric reprit sa progression. Felheim n'était qu'à une heure à pied. S'il se dépêchait, il pourrait...

Braddock lui attrapa le bras. Jeric se dégagea avec fureur, mais Braddock esquaiva, les mains levées devant lui.

— Tu veux bien m'écouter une seconde, nom des dieux...

— Imari est en danger à cause de moi.

Jeric approcha son visage de Braddock. Sa peur était palpable. Sauvage. Elle le consumait.

— Je *dois* l'avertir...

— Alors, envoie une lettre, bon sang ! Tu es le *roi* de Corinthe. Tu ne peux pas t'éclipser comme ça pour aller jusqu'à Trier...

— Je viens tout juste de libérer un démon, Brad, siffla Jeric entre ses dents. Le zar y verra une attaque directe à son encontre. Une lettre ne suffira pas.

— Il faudra bien, car Corinthe a besoin de toi...

Au même moment, Stanis s'effondra.

Chez le rattrapa in extremis, mais la charge inattendue lui fit perdre l'équilibre et il bascula en arrière, tout droit dans les bras d'Aksel, qui parvint tout juste à les soutenir tous les trois. Les bras de Stanis pendaient mollement. Exposés, ils révélaient une entaille le long de son avant-bras gauche – une entaille tachée de noir.

Jeric poussa un juron et retourna au pas de charge vers ses hommes, suivi de Braddock qui venait de lâcher un gémissement.

— Est-ce que c'est... du poison d'Ombre ? interrogea Chez.
— J'en ai bien peur, répondit sombrement Braddok.
— Il t'en reste ? demanda Jeric à Tallyn, qui secoua la tête en guise de réponse.

— J'ai utilisé mon dernier sur toi.
— Le dernier quoi ? se récria Aksel.
— Tu peux en fabriquer ? reprit Jeric d'un ton brusque.
— Non. Tout ce que j'avais, on me l'avait donné. En revanche, puisque la plaie est récente, je peux nous faire gagner du temps en ralentissant la propagation. Mais je n'ai pas le pouvoir de le guérir.

Tallyn marqua une pause, avant de reprendre :

— Imari le peut.
Braddok lui lança un regard noir, mais Stanis hurla et se mit à convulser, et Braddok poussa un juron.

— Imari peut arranger ça ?
— Avec son pouvoir, oui, répondit Tallyn. Mais je dois me hâter s'il veut avoir une chance.

— Tu as ma permission, dit Jeric sans hésiter, reculant pour laisser la place à Tallyn.

— Allongez-le, pria Tallyn à Chez et Aksel, qui s'exécutèrent avec l'aide de Jeric.

Ce dernier ne se souvenait que trop bien de la douleur. Du froid cuisant et de l'obscurité infinie. Du sang. Cette souillure n'avait jamais vraiment quitté sa langue. Même aujourd'hui, ses cicatrices le picotaient, semblant répondre à leurs semblables.

Si Stanis en sortait vivant, il ne serait plus jamais le même.

Tallyn s'accroupit auprès du blessé et défit sa tunique, exposant ainsi son torse. Les hommes de Jeric regardèrent en silence Tallyn tremper son doigt dans le sang opaque de leur compagnon et peindre un symbole liagé sur son cœur. Quand il eut terminé, il s'accroupit, tête baissée et yeux clos, et prononça un mot. Il y eut une décharge d'énergie – un choc d'air froid – et le symbole sur le cœur de Stanis se mit à luire de cette étrange lumière d'un bleu laiteux, puis à clignoter au rythme des battements de son cœur.

Un rythme cardiaque frénétique.

Tallyn se mit à psalmodier. Il prononçait les mêmes mots, encore et encore, et peu à peu, les glyphes brillèrent avec moins d'enthousiasme.

Encore moins.

Toujours moins.

Jusqu'à ce que Stanis perde connaissance.

Tallyn s'affaissa, la respiration sifflante.

— Je vais devoir... surveiller son cœur durant le voyage, haleta-t-il. Je ne sais combien de temps je pourrai le maintenir à ce rythme

– tout dépendra de lui –, mais... ça devrait être suffisant pour l'amener jusqu'à Trier.

— Aide-moi, fit Jeric à l'attention de Braddok.

Cette fois, Braddok ne se fit pas prier.

~

Ils atteignirent le Détroit de Gilder dans l'heure qui suivit. Le port de Felheim était un contraste de silhouettes baignant dans la lueur cristalline de la lune, et un mélange détonnant de sel, de fumée et de relents de poissons morts imprégnait l'air. De là où ils étaient, Jeric apercevait les lumières de la Tour de Gilder – tour de guet taillée dans l'énorme rocher qui saillait au centre du Détroit, relié au monde par un pont d'une hauteur vertigineuse. C'était là que les gardes du soleil résidaient et surveillaient tout ce qui arrivait de la Mer Jaune.

À une certaine époque, ces eaux regorgeaient de vie. Des navires du monde entier – par-delà même les Cinq Provinces – y faisaient escale. Mais tout avait pris fin avec le règne du père de Jeric, car les Provinces avaient elles aussi appris à craindre Corinthe. Seuls les locaux habitaient le Détroit désormais. Il arrivait de temps à autre que des marins tout droit venus de Davros y accostent, cherchant quelques moments de répit lors de traversées particulièrement longues, mais la plupart du temps, les Corinthiens de Gilder n'étaient pas dérangés.

Ce soir-là, les quais étaient déserts, à l'exception d'un petit canot qui se balançait sur l'eau noire scintillante.

Jeric lança un coup d'œil en direction de Tallyn, qui ne semblait pas le moins du monde inquiet.

— Il semblerait que ton capitaine ait mis les voiles.

— Non, il est juste là, rétorqua l'autre avec un geste vers les quais.

Braddok se planta aux côtés de Jeric et s'essuya le front. Stanis se balançait sur son épaule comme un sac de farine.

— Je ne comprends pas.

— Tant mieux, dit simplement Tallyn en continuant sa progression.

Braddok et Jeric échangèrent un regard incertain, puis Jeric suivit le vieil homme. De minces nuages noirs s'amoncelaient devant la lune scintillante, et le vent soufflait plus fort au bord de l'eau, transperçant Jeric telle une lame glacée.

— Il vaut mieux attendre ici, déclara Tallyn, une fois qu'ils eurent atteint les docks. Je dois au moins l'avertir.

— Avertir qui ? interrogea Jeric.

Mais Tallyn poursuivait déjà son chemin, laissant Jeric seul avec ses questions.

— Tu es sûr que nous pouvons faire confiance à ce... commença Braddok.

La fin de sa phrase mourut sur ses lèvres lorsque Tallyn quitta le quai et se retrouva sur une rampe qui n'était pas là une seconde plus tôt. Une rampe qui était apparue comme par magie.

Soudain, la capacité de Tallyn à se cacher dans les Landes Sauvages prit une toute nouvelle signification.

Jeric esquissa un sourire.

Tallyn, espèce de petit futé.

— *Par les enfers...* jura Braddok.

— Veille à ne pas faire tomber Stanis, l'avertit Jeric.

Braddok, réalisant que le blessé était en train de glisser de son épaule, ajusta sa position, et les deux hommes suivirent Tallyn des yeux tandis qu'il grimpait à bord d'un bateau qui venait lui aussi de faire son apparition.

— Est-ce que c'est... *la Dame* ? demanda Braddok.

— On dirait bien.

C'était le navire qui avait fait passer clandestinement Jeric, Braddok et Imari depuis les Landes Sauvages jusqu'aux Falaises Noires de Voir.

Le navire de *Survak*.

Cela tombait sous le sens, même si Jeric avait du mal à imaginer ce qui pourrait pousser le vieux maraudeur à transporter un loup et sa meute jusqu'à Istra. Survak ne s'était pas exactement réjoui de servir de véhicule à Jeric la première fois.

— Le bâtard nous a caché bien des choses, s'exclama Aksel.

— Attention aux mots que tu emploies... signala Chez avec un sourire pour Jeric.

Au sommet de la rampe de la Dame, deux silhouettes apparurent. Jeric reconnut vaguement leurs visages, mais il ne connaissait pas leurs noms. Non que cela ait la moindre importance. Aucun d'entre eux ne l'aimait beaucoup, bien qu'ils aient tous été conquis par Imari.

Jeric ne pouvait leur en vouloir.

Les secondes se transformèrent en minutes, et enfin, alors que Jeric s'appropriait à monter sur la rampe de la Dame malgré l'avertissement de Tallyn, ce dernier apparut, Survak sur ses talons.

Le capitaine n'avait pas l'air content.

Le vent balayait le port, créant des moutons blancs et agitant les filets de pêche comme un esprit en colère. À côté de lui, Stanis se tordait en gémissant sur l'épaule de Braddok.

— Survak, apostropha Jeric, une fois que les deux hommes

eurent rejoint le rivage.

— Loup, répondit Survak, cassant.

Son regard se posa sur Stanis, et il se figea. Manifestement, il n'était pas étranger au poison des Ombres et aux ravages qui en résultaient.

— Tallyn a expliqué la situation ? demanda Jeric en jetant un bref coup d'œil à l'alta-Liagé.

— Oui, répliqua l'autre en reportant son attention sur Jeric.

— Deux mille couronnes à notre retour.

Ce n'était rien de moins qu'une fortune, et derrière lui, Chez grimaça.

Mais Survak n'était pas du genre à se laisser impressionner.

— Je ne veux pas de ton argent taché de sang, Loup.

— Alors quelles sont vos conditions, *capitaine* ? s'enquit Jeric, les yeux étirés en deux minces fentes.

Le regard de Survak s'attarda à nouveau sur Stanis, et un muscle se contracta dans son cou.

— Je vous conduirai jusqu'à Zappor. Trouvez la guérisseuse, et faites tout ce que vous pouvez pour lui. Ensuite, je ne veux plus jamais vous revoir, ajouta-t-il à l'adresse de Jeric.

Ce dernier détailla le vieux loup de mer, une pointe de suspicion s'insinuant dans son esprit, mais avant qu'il ne puisse dire un mot de plus, Survak fit demi-tour et remonta le long de la rampe.

Jeric croisa le regard de Tallyn, mais ce dernier se contenta d'un geste pour l'inciter à avancer.

— Tu es sûr de toi ? s'enquit Jeric.

— Il n'en mourra pas, ponctua l'autre d'un signe de tête vers le capitaine qui s'éloignait.

L'équipage de la Dame accueillit Jeric et sa meute sur le pont. Survak avait certes donné à Jeric la permission d'embarquer, mais il n'était pas le bienvenu, et à en juger par les diverses expressions hostiles dont il était la cible, le mystère autour de la véritable identité de Jeric n'était plus.

Le voyage allait être long.

Le capitaine était planté près de ses quartiers privés. Là où Imari s'était remise de ses blessures, bien des semaines auparavant.

— Amenez-le ici.

Il poussa la porte et une lumière dorée se déversa sur le pont.

Jeric et ses hommes lui emboîtèrent le pas, sous le regard des membres d'équipage. Deux d'entre eux, que Jeric venait tout juste de remarquer, étaient perchés sur le gréement au-dessus d'eux, les observant, tandis que Braddok transportait un Stanis inconscient jusque dans la cabine de Survak. Celle-ci n'était pas faite pour accueillir autant de monde, et au souvenir d'Imari, la poitrine de

Jeric se serra sans crier gare.

Grands dieux, il espérait qu'ils arriveraient à temps. Tant pour le bien de Stanis que pour prévenir Imari de l'arrivée d'Astrid.

Survak était debout près de la porte, l'air indéchiffrable, et observait Braddok coucher Stanis sur le lit de camp.

— Tu penses vraiment que l'Istraane peut le guérir ? demanda Survak à Tallyn.

— J'en suis certain.

La mâchoire de Survak se serra, et il porta son regard sur Stanis. On pouvait lire une profonde émotion dans les yeux du capitaine, une émotion que Jeric ne parvenait à identifier, mais il ne posa pas de questions. Il ne voulait pas abuser.

Il se contenta donc d'un :

— Merci, Survak.

— Ne vous faites pas remarquer, répliqua l'autre, les traits crispés.

Avant de s'éclipser en un coup de vent, la porte claquant derrière lui.

Chapitre 12

Le toit de Gamla était beaucoup plus proche que dans les souvenirs d'Imari. Elle n'avait plus besoin de tous les interstices dans le stuc, essentiels à la petite Imari, et avec quelques gestes synchronisés, elle parvint aisément à se hisser sur le toit de tuiles.

Un vent violent vint balayer ses vêtements amples alors qu'elle contemplait Trier à la lumière crémeuse des lanternes. La nuit, la ville ressemblait à un trésor, tout en or et en éclats. Comme c'était différent de ses nuits à se faufiler dans Skanden, où régnaient l'obscurité et la morsure du froid. Où la peur vous suivait en permanence, et où les monstres rôdaient derrière les murs de pierres protectrices.

Même depuis ces majestueuses hauteurs, la mélodie dansante d'un mizmar parvenait jusqu'à ses oreilles, et pendant un instant, Imari resta là, à l'écouter. Se délectant de la beauté de Trier – une beauté que la petite Imari avait considérée comme acquise. La ville était à couper le souffle, davantage même au cœur de la nuit.

Mais la raison derrière son existence se rappela à sa mémoire.

La raison pour laquelle elle s'était faufilée hors de la chambre de Gamla.

Imari ajusta son châle et entreprit d'arpenter les toits sur la pointe des pieds, empruntant des chemins familiers qui lui revenaient en mémoire, même après toutes ces années. Elle se rappelait quelles tuiles étaient cassées, quelles autres étaient mal fixées. Et celles susceptibles de faire sursauter les habitants des chambres du dessous. Comme celle de Ricón.

Imari passa de toit en toit tel un petit chimpanzé aux pieds agiles. Tapie dans l'ombre des passerelles les plus hautes et les plus exposées, elle dut attendre la relève des Sareds, avant de reprendre sa route au pas de charge, parcourant les tuiles jusqu'au treillis qu'elle empruntait jadis.

Et qui n'était manifestement plus là.

Imari inspecta la pénombre à la recherche d'une autre voie qui lui permettrait d'atteindre la petite cour en contrebas. Elle aurait pu sauter, mais pas sans se casser une cheville. Puis, elle repéra une bannière cramoisie suspendue à une tige qui dépassait du mur, à environ un mètre sous le rebord du toit.

Voilà qui ferait l'affaire.

Imari s'agrippa au bord du toit, passa ses jambes par-dessus la rambarde et descendit lentement.

En bas...

Plus bas...

Toujours plus bas.

Elle marqua une pause, le temps de rassembler son courage, puis lâcha prise. Elle tomba comme une pierre, mais parvint à s'accrocher à la barre de fer au même moment où un garde s'arrêtait à l'extrémité de la cour.

Imari poussa un juron et recroquevilla ses pieds contre le mur, se faisant aussi petite que possible derrière la bannière, mais la soie enroulée autour de la barre de fer la rendait difficile à attraper, et ses mains se mirent à glisser.

Un doigt.

Puis deux.

Le garde était toujours là, scrutant la cour.

S'il te plaît, va-t'en, le supplia mentalement Imari.

Un troisième doigt glissa. Un de plus et elle tomberait.

Enfin, alors que le garde poursuivait son chemin, son dernier doigt glissa. Elle atterrit si violemment que tout son corps tressaillit, mais elle n'avait rien de tordu ni de cassé – grâce aux gardiennes.

Imari resta immobile, préférant s'assurer que le garde ne l'avait pas entendue tomber, mais l'arcade restait vide, silencieuse. Imari inspira profondément.

Par le Créateur tout-puissant. Il faudrait qu'elle trouve un meilleur endroit pour descendre la prochaine fois.

Imari se releva, essuya ses mains en sueur sur sa tunique, puis vérifia l'état du petit pot dans sa poche et se remit en route. Elle traversa l'arcade opposée, puis longea une colonnade étroite, profitant des pylônes, de la pénombre et des palmiers pour se soustraire aux regards éventuels. Elle entendit un rire porté par la brise – un staccato qui se superposait à la mélodie du mizmar. Quand elle atteignit enfin les portes principales de Vondar, Tarq était en faction devant l'entrée.

Dashá.

Imari se nicha dans une alcôve, à l'ombre d'une statue à la gloire de Beléna, déesse de la beauté. À l'arrière du monument avait été découpée une étroite fenêtre à même le stuc pour conférer à la belle une source d'éclairage. Parfait, songea Imari alors qu'elle se faufilait par l'interstice, atterrissant dans la palmeraie à l'extérieur.

Elle avait oublié à quel point les feuilles de palmier pouvaient être tranchantes.

Tapie au milieu des feuilles impitoyables, Imari évalua l'étroite

bande de terre qui séparait le palais de son mur d'enceinte. Le long des remparts, des silhouettes surveillaient tout ce qui entraît et sortait par la porte principale. Surtout ce qui entraît. Ils n'étaient pas particulièrement inquiets de voir quelqu'un en *sortir* à cette heure.

Et le hasard voulut qu'Imari reconnaisse l'un des gardes avec qui elle avait fait connaissance lors de sa tournée matinale.

Imari s'épousseta et ajusta ses vêtements pour ne pas donner l'air de s'être faufilée sur les toits du palais, puis elle s'approcha des trois gardes, l'air sûr d'elle. Dans ce genre de situation, les apparences étaient primordiales.

L'un des hommes la repéra, et tous les trois se retournèrent.

— Alma Sable, salua le garde qu'Imari avait reconnu, visiblement content de la voir. Bonsoir.

Imari lui offrit un sourire charmeur.

— Bonsoir. Je viens de réaliser que j'ai oublié mon pot de soprèse pendant ma tournée cet après-midi.

— Je vais demander à ce qu'on aille le récupérer pour vous.

Il semblait particulièrement désireux d'aider.

— Non, non, dit-elle. C'est une belle soirée, et un peu d'air me fera du bien.

— Bien sûr, mi alma, répondit-il sans le moindre soupçon. Souhaitez-vous que je vous accompagne ?

— Non, merci. Je préfère être seule.

Il inclina la tête.

— Bien, mi alma.

Elle sourit et continua son chemin.

Et voilà le travail.

Si seulement les choses avaient été aussi aisées à Skanden.

Un vent chargé de sable lui fouetta le visage, et elle ajusta son châle. Dans les rues encore animées, l'on marchandait et bavardait sous la lueur ambrée. Des rires s'élevaient, une timbale résonnait à proximité et les palmiers bruissaient sous la brise, tissant autour d'Imari une véritable tapisserie sonore qui l'attirait et l'enveloppait étroitement. Imari s'attarda pour respirer les épices, la poussière et la chaleur. Pour humer le parfum dont seule Trier avait le secret – un parfum qu'elle aurait volontiers mis en bouteille et garder précieusement à jamais.

Imari s'arracha à cette broderie exquise et vivante, et poursuivit son chemin. S'éloignant de la lumière – de la vie – pour se diriger vers ce qui avait motivé sa fuite.

Vers ce mirage qui ne cessait de se rappeler à elle.

Alors qu'elle s'éloignait du marché, les sons s'apaisèrent et les ombres s'étendirent. Son cœur, lui, cognait un peu plus vite à

chaque pas. Elle n'aurait pas dû se trouver là – elle le savait –, mais elle avait besoin de voir. De savoir et de comprendre cette rage qui la rongeaient de l'intérieur. Elle arriva enfin à E'Centro : les bidonvilles de Trier.

Le quartier des Sol Veloriens.

Imari, le châle serré contre sa poitrine, jeta un coup d'œil à la rue principale qui s'étendait en contrebas, plongée dans la pénombre. Le monde s'arrêtait là ; ni les lumières ni la musique de la ville ne parvenaient jusqu'à eux. Et en lieu et place de l'encens et du jasmin rose, l'air charriait des relents de sueur, de maladies et de déjections humaines. Les structures en ruines, quant à elles, paraissaient sur le point de s'écrouler à tout moment.

Les conditions de vie de ce garçon sont meilleures ici que partout ailleurs, avait dit Ricón. *Au moins ici, à Istraa, ils peuvent toucher un salaire... Avec, ils peuvent s'acheter de la nourriture et de l'eau, et avoir un toit au-dessus de leur tête...*

Imari prit une profonde et frémissante inspiration. Ce n'était pas une vie. Non.

Deux silhouettes maigrellettes descendaient la rue principale en boitillant. Leurs têtes étaient rasées de près, comme celle du garçon du Qazzat, bien que ceux-ci soient adultes, un homme, une femme. Ils se faufilèrent derrière une porte masquée par l'obscurité et disparurent.

Imari jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, s'assura que son châle était bien fixé et emprunta la rue.

Vers E'Centro.

Deux rats filaient le long de la voie, et des mouches bourdonnaient au-dessus d'une masse obscure et suspecte sur un côté. Cela aurait pu être sa vie, si son père n'avait pas été le zar.

Mais mon père est le zar, alors quoi ? se demanda-t-elle. Comment pouvait-elle se servir de son rang pour aider ces gens ?

Elle avançait à pas de loup sur la terre dure, évitant les taches humides, scrutant les fenêtres sombres et les interstices entre les bâtiments – à la recherche de quoi, elle n'aurait su le dire. Avait-elle vraiment espéré trouver le garçon ? À cette heure-ci ? Ce n'était pas comme si elle pouvait demander à quelqu'un où il habitait ; elle ne connaissait même pas son nom. Peut-être le lendemain, quand elle retournerait au Qazzat. Elle pourrait se renseigner sur son identité, et...

Et quoi ? Se faufiler à nouveau hors de ses quartiers ? Allait-elle vraiment remettre ça ? En faire une habitude ?

Et dans quel but ?

Imari avait peine à respirer face à cet empire de délabrement, ce dépérissement de l'homme. *Son* peuple.

Ô Créateur tout-puissant, que dois-je faire ? demanda-t-elle aux étoiles. Comment puis-je les aider ?

Mais les étoiles restaient silencieuses.

Imari soupira et s'apprêtait à tourner les talons lorsqu'elle aperçut une silhouette au bout de la rue. Une silhouette boiteuse et débraillée.

Celle d'un garçon.

Dès qu'il la vit, il s'arrêta net. Imari sentit à nouveau cette étrange sensation dans son ventre.

Puis le garçon décampa.

Imari étouffa un juron.

— Attends !

Elle se lança à sa poursuite, mais il était trop rapide. Aussi fugace qu'une souris, il connaissait parfaitement le moindre trou, le moindre interstice de ce tas de décombres. Il escalada un mur en ruine qui avait autrefois appartenu à un bâtiment, mais lorsqu'Imari arriva au sommet, le garçon avait disparu.

Depuis son perchoir, elle jura de nouveau, inspectant les fenêtres brisées et le chemin plongé dans la pénombre qui s'étendait au-delà, puis elle sauta de l'autre côté, où un éclat attira son attention. Imari fit quatre pas et s'accroupit. C'était le petit pot de soprèse qu'elle avait laissé sur le tabouret du Qazzat.

Elle sourit. Le petit voleur.

Elle ramassa le pot, le glissa dans la poche de son pantalon, jeta un coup d'œil autour d'elle et se remit en chemin. S'enfonçant dans les profondeurs d'E'Centro. Elle fouilla chaque interstice, inspecta chaque porte, sentant des yeux fureteurs depuis les fenêtres obscures. Elle finit par s'arrêter devant un étroit sentier séparant deux hauts bâtiments.

Le chemin débouchait sur une porte masquée par un rideau de vieilles perles en bois.

Le pouvoir dans son ventre s'éveilla à nouveau, et Imari réalisa qu'elle pouvait entendre les vibrations des perles. Un son qu'elle n'aurait pas dû percevoir.

Curieuse, elle s'avança et se planta devant les perles. De près, elle constata qu'il s'agissait en fait de copeaux de bois de cactus et d'éclats de roche.

— Il y a quelqu'un... ? lança-t-elle, les yeux fixés sur la pénombre au-delà.

Pas de réponse.

— Excusez-moi, mais je crois que vous avez fait tomber quelque chose, insista-t-elle.

Toujours rien.

Imari fronça les sourcils. Elle allait pour poser le pot par terre

lorsque le garçon apparut à travers le rideau de perles.

Il fixa Imari. Par les gardiennes, ces yeux. Ils lui étaient si familiers.

Imari esquisssa un sourire, posa le soprèse et se redressa.

— Bonjour. Je m'appelle... Sable.

Le regard du garçon s'attarda sur le pot, puis sur Imari.

— Je peux t'aider, dit doucement Imari. Le soprèse sert à stopper l'infection, mais il ne soulagera pas la douleur. Ça, par contre, oui.

Elle tira la pommade qu'elle avait apportée, et fit un geste vers le dos du garçon.

Il la fixa sans ciller, et dit soudain :

— Moi, c'est Saza.

Le sourire d'Imari s'élargit, et une corde vibra dans sa poitrine.

— Ravie de te rencontrer, Saza.

Le garçon – Saza – cueillit la pommade de ses mains sales et larges. Il serait grand un jour, conjectura Imari.

Saza inclina la tête, lui fit signe de la suivre et disparut dans l'ombre. Imari écarta le rideau et pénétra à l'intérieur.

~

Depuis les toits, un hibou observait la scène. La jeune fille n'avait pas décelé sa présence, bien qu'il l'ait suivie depuis Vondar, curieux de savoir où elle se rendait à cette heure.

Il était loin de se douter où la mènerait son expédition.

C'était trop parfait. Presque... surnaturel.

Eût-il été sous sa forme humaine, il aurait souri. Au lieu de quoi, le hibou s'élança depuis le rebord du toit et s'envola dans la nuit. L'espoir n'était peut-être pas entièrement perdu, en fin de compte.

Chapitre 13

Niá regarda son client sortir de son lit défait et se verser un verre de nazzat. La lumière du brasero dansait sur sa silhouette nue – une silhouette qu'elle avait appris à connaître intimement au cours des six derniers mois.

Car elle était devenue sa favorite.

Il vida d'un trait le nazzat et se servit promptement un autre verre. Ce client n'était pas de ceux qui se laissaient impressionner, mais il était agité ce soir-là. Compte tenu de ce qu'il venait de lui confier, allongé, nu et vulnérable à côté d'elle dans la quiétude illusoire de sa couche, cela n'avait rien de surprenant.

Et maintenant, elle avait besoin qu'il parte.

Elle se glissa hors de son lit de soie et de séduction, enfila sa robe de chambre et se dirigea vers l'étroite fenêtre encadrée de tulle rouge – rien de plus qu'une petite ouverture dans une chambre qui n'était pas la sienne, bien qu'elle lui ait été confiée pour le dessein céleste de la déesse. Ashova, déesse de la fertilité. L'idole d'Istraa. Cette chambre appartenait à son temple, et hommes et femmes s'y rendaient pour vénérer la déesse de leur corps, dans l'espoir qu'elle rendrait leur terre fertile en échange.

Niá s'y était établie un an plus tôt, lorsqu'un kahar l'avait aperçue en plein labeur au milieu d'un champ de blé et l'avait jugée trop belle pour y rester.

Maudit soit ce jour.

À travers la fenêtre, Niá contemplait d'un air absent la cour en contrebas. Derrière elle, son client s'habillait dans un bruissement de tissu.

— Tu es bien silencieuse, dit-il.

— Ce n'est pas pour ma conversation que tu viens ici, fit-elle remarquer d'un ton taquin, les mots laissant un goût amer sur sa langue.

Il vint se placer derrière elle, lui caressa les cheveux.

L'attention de Niá se fixa sur le centre de la cour, où une statue d'Ashova, cambrée dans un plaisir éternel, tirait sa puissance de sa nudité. De sa féminité.

Tout comme Niá avait appris à le faire.

— J'aime discuter avec toi, chuchota son client d'une voix voluptueuse, le nez enfoui dans sa chevelure.

Comme s'il avait à nouveau envie d'elle.

— C'est cher payé pour une simple conversation.

Il avait dépensé une petite fortune pour elle. Une somme qui lui aurait facilement permis de s'acheter une nouvelle vie. Mais, malgré ses élans romantiques au cours de leurs ébats passionnés, il n'avait jamais voulu qu'elle ait une vraie vie. Il voulait juste avoir le contrôle. Comme tous les autres. Le reste n'était qu'illusion.

Avec cette pensée en tête, Niá lui rendit son pourpoint tout en résistant à l'envie de le lui jeter au visage.

Le regard de son client passa du pourpoint à la jeune femme. Pendant un moment, elle craignit qu'il ne reste. Qu'il ne paie encore. Qu'il épuise son allocation pour la posséder à nouveau – c'était monnaie courante avec lui. Au moins, il ne l'avait jamais maltraitée. Elle avait vu les bleus sur d'autres servantes du temple ; elle savait qu'elle était chanceuse, comparée à certaines.

Mais qu'on les frappe ou qu'on les gâte, quelle différence au final ? Elles étaient toutes des réceptacles dont le seul but était d'apporter du plaisir. Dont la seule vocation était de servir, jusqu'à ce qu'elles ne soient plus d'aucune utilité. Jusqu'à ce qu'on les jette.

Elle en avait été témoin.

Le matin même.

— Tu as une journée très chargée demain, lui rappela Niá.

Il inspira entre ses lèvres serrées et finit par prendre le pourpoint.

Elle se retourna vers la fenêtre.

— Pas un mot, Niá, chuchota-t-il.

Elle détestait quand il l'appelait par son prénom. Comme s'il avait une valeur à ses yeux.

— Tu sais bien que je suis une tombe, répondit-elle.

Sitôt qu'il eut fini de s'habiller, il s'approcha d'elle et écarta d'un geste tendre le rideau de cheveux noirs de son cou pour y planter un baiser.

Comme si cela aussi avait un sens. Comme si, au-delà de la soie, des envies et des besoins, il y avait autre chose.

Elle resta parfaitement immobile, les yeux fixés sur la déesse qui se délectait de son pouvoir.

— On se voit demain, chuchota-t-il dans le creux de son cou.

Le plancher grinça tandis qu'il se dirigeait vers la porte. Niá attendit, le panneau s'ouvrit et se referma en claquant doucement. Elle resta figée encore un moment, au cas où il changerait d'avis. Mais il ne revint pas. Le soulagement l'envahit ; le shiva n'aimait pas qu'on le fasse attendre.

Niá ferma ses rideaux de tulle et souffla la bougie à côté de son lit défait. Elle trouva l'élégante broche dorée sur sa table de nuit,

que son client avait retirée de ses cheveux avec une facilité déconcertante. Trempée dans l'or et sertie de petits rubis scintillants, il la lui avait offerte deux mois plus tôt.

Niá l'enfonça dans son bras.

La douleur l'accueillit et le sang forma une petite flaque, jaillissant comme un de ces bijoux cramoisis. Niá laissa tomber la broche dans le verre vide de son client, trempa son doigt dans le sang et peignit un petit symbole sur le cadre de la porte. Cette dernière ne comportait pas de serrure – pas de l'intérieur en tout cas. L'enchantement ne la verrouillerait pas non plus. Cela aurait été trop évident, mais ainsi serait-elle au moins avertie.

Elle ne pouvait pas risquer de se faire prendre.

Elle murmura un mot. Le symbole se mit à rayonner comme le clair de lune puis s'estompa aussi vite, dissolvant le sang au passage. L'enchantement demeura – s'ajoutant à tous les autres, invisibles à l'œil nu.

C'était la marque d'une enchanteresse, et seule une enchanteresse pouvait la voir.

Niá se positionna ensuite devant la coiffeuse et dessina à la hâte un autre symbole, différent du premier, sur la glace – un symbole lié à une marque similaire, que seul son sang avait le pouvoir d'activer. La marque s'estompa et la surface du miroir se mit à onduler comme un mirage, avant de s'effacer lentement jusqu'à devenir plus nette. Jusqu'à ce que le miroir ne reflète plus son visage, mais celui du shiva. Sous le lourd capuchon qui masquait la plus grande partie de son visage tatoué, des yeux noirs brillaient comme deux flaque d'encre. Derrière lui, Niá ne distinguait que l'obscurité et la pierre. Le shiva ne lui avait jamais rendu visite en personne. Sa simple apparence aurait suffi à trahir sa nature. C'était un Liagé. Plus précisément un *shiva* – un rétablissement. Particulièrement puissant, de surcroît. Non, elle ne savait comment il avait eu vent de son existence, mais il avait dépêché un serviteur pour entrer en contact avec elle.

Ce jour-là, le shiva lui avait donné un but, et pour Niá, ce but était comme de l'eau versée sur une terre desséchée.

Une lueur d'espoir.

Et il payait grassement, ce qui n'était pas pour lui déplaire. Elle ne tarderait pas à pouvoir s'offrir une nouvelle vie loin de cet endroit. Une nouvelle vie pour tous les trois.

— Tu es en retard, annonça le shiva sans préambule.

— Je sais, chuchota Niá en jetant un bref coup d'œil à la porte, juste pour être sûre. Le zur Kaï vient de partir.

Un éclair passa dans les yeux sombres de l'homme.

— T'a-t-il confirmé l'identité de la fille ?

C'était la mission qu'il lui avait confiée. Dès qu'il avait appris le retour du zur Ricón, le shiva avait voulu connaître le moindre petit détail sur l'étrangère qu'il avait ramenée.

— Oui.

Le shiva attendait. Sans qu'elle sache pourquoi, les mots peinaient à sortir de sa bouche. Ils étaient difficiles à croire, même s'ils venaient du jeune zur en personne.

— C'est la bâtarde du zar, reprit-elle. La zurina Imari Jeziél Masai – vivante, même après toutes ces années. Et c'est une Liagée. Ce n'était pas la flûte, en fin de compte.

L'autre ne réagit pas. Contrairement à elle, lorsque le jeune zur lui avait révélé son secret, il n'afficha pas la moindre trace de surprise. En fait, il ressemblait davantage à un homme satisfait de voir ses soupçons confirmés.

— Où est-elle à présent ? demanda le shiva.

— À Vondar. Ils ne comptent pas révéler son identité pour l'instant. Elle doit assumer le rôle de Gamla en son absence.

— Indéfiniment ?

— Non. Ils veulent d'abord vous attraper – pour sa sécurité, autant que pour celle de Branón. Ils ont peur que les rois et les roïesses pensent qu'elle est... eh bien, *vous*. En attendant, le zar cherche à forger une alliance avec le roi Naleed par le biais de son fils, Fez. Naleed a deux mille hommes valides à ses ordres.

Tiens tiens. Niá capta une infime lueur intriguée dans ses yeux ténébreux et froids.

— Naleed est ouvert à cette idée ? s'enquit le shiva.

— C'est ce que pense le zur. Ils sont en négociation et prévoient d'annoncer les fiançailles en même temps que l'existence d'Imari.

— Et Naleed sait ce qu'elle est vraiment ?

Il avait insisté sur les mots *ce que*.

— Apparemment.

Le Liagé digéra l'information, puis demanda :

— A-t-il mentionné quelque chose à propos du Loup ?

Lorsque le zur Kaï lui avait confié cette partie de l'histoire, Niá avait été particulièrement intriguée, aussi fut-elle tout aussi stupéfaite de voir que le shiva était déjà au courant. Peut-être n'aurait-elle pas dû l'être. Il avait des oreilles partout.

— C'est le Loup qui a contacté le zur Ricón. Il... l'a laissée partir.

Cela n'avait pas de sens, ni pour Niá, ni pour le zur Kaï, mais là encore, le shiva ne parut pas surpris. Le zur se méfiait encore du Loup. Il était persuadé que la libération d'Imari était un piège pour qu'Istraa tombe en disgrâce auprès des autres Provinces.

— Et qu'en est-il du Loup ? continua le Liagé.

— Il demeure à Corinthe, bien que le zur Kaï n'ait pas connaissance d'une correspondance avec le roi Jeric. Il n'est donc pas impossible...

Le shiva inclina la tête sur le côté, comme s'il avait capté un son.

— *A'prior...* commença Niá en s'approchant du miroir. Maître. Quand allez-vous agir ?

Le regard du shiva se posa à nouveau sur le miroir, et la lumière se refléta sur les larges anneaux étirant ses lobes d'oreille allongés.

— Si la fille est vraiment liagée, n'êtes-vous pas inquiet ? Ils veulent utiliser son pouvoir contre vous, pour nous débus...

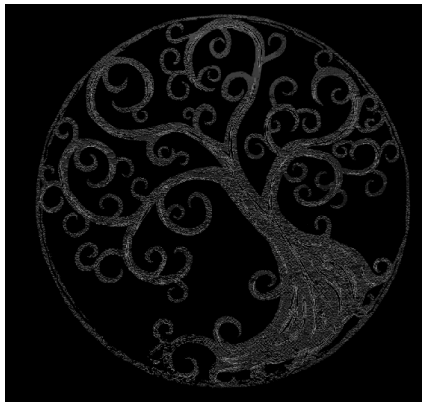
— Apprends tout ce que tu peux sur la bâtarde du zar, la coupait-il.

La surface du miroir fut prise d'ondulations. La conversation touchait à sa fin.

— Où elle mange. Où elle dort. Avec qui elle passe son temps.

— Bien sûr, mais...

Le shiva avait disparu avant qu'elle n'ait pu finir sa question. Laissant Niá seule avec son reflet.



« Qui peut sonder les parfaits desseins du Créateur ? Car Il a créé les Cieux et la Terre, et Il orchestre toute chose pour la réalisation de Sa noble cause. Alors rapprochons-nous de Lui dans les moments difficiles, car Il nous aidera à supporter la douleur et la lutte, et promet de nous délivrer. »

*~ Extrait d'Il Tonté,
Tel que rapporté dans les Premiers Versets par
Juvia, Premier Grand Sceptre des Liagés*

Chapitre 14

Imari escalada l'escalier sombre et irrégulier en haut duquel Saza l'attendait, debout devant un bout de tissu servant de porte. La pièce dans laquelle elle pénétra était petite, environ de la taille de la chambre que Tolya lui avait cédée dans sa petite hutte, à ceci près que la pièce qui se trouvait sous ses yeux ne contenait aucune ouverture, hormis le trou béant qui lui souriait du plafond en briques de terre. Les murs de plâtre étaient écaillés, laissant voir l'armature en palmier en dessous, et une bougie brûlait dans un coin, illuminant trois paillasses étalées sur le sol. Saza s'accroupit à côté de l'une d'elles, où une vieille femme gémissait, toute frissonnante sous une couverture de laine de piètre qualité.

Imari s'arrêta net. Pendant une fraction de seconde, elle revit Tolya, avec son front sévère et ses cheveux gris en pagaille.

Le pied de la vieille femme apparut à l'extrémité de la couverture. Il était enflé comme un melon, et une profonde entaille suintait sur son talon. La peau autour était noire et nécrosée.

Imari sentit son cœur se serrer et son regard dériva vers le garçon, assis avec dévotion auprès de la vieille femme. S'il y avait un aspect de son métier qu'elle abhorrait, c'était bien celui-ci. Quand elle savait que ni les toniques ni les herbes ne suffiraient.

Quand elle devait l'annoncer aux gens que cela blesserait le plus.

— Est-ce qu'elle est de ta famille ? demanda Imari pour gagner du temps en s'agenouillant à côté de Saza.

— C'est mon oza.

Ma grand-mère.

— Est-ce que quelqu'un d'autre vit ici avec vous ?

Imari fit un geste vers la troisième paillasse, espérant que quelqu'un d'autre pourrait s'occuper de lui. Qu'il ne serait pas seul.

— Ma sœur Niá, mais... elle est au service d'Ashova, avoua-t-il, les yeux baissés.

La poitrine d'Imari se serra. Elle connaissait le sort réservé aux « servantes » d'Ashova. Saza serait livré à lui-même.

— Depuis combien de temps ton oza est-elle dans cet état ? demanda-t-elle plutôt.

— Une semaine, répondit Saza à voix basse.

Nombreux étaient les ouvriers qui n'avaient pas les moyens de

se payer des chaussures, raison pour laquelle les blessures n'avaient rien de surprenant, mais ça... La vieille femme avait dû être infectée par un poison particulièrement répugnant, et en forte dose, de surcroît.

— Où travaille ton oza ? poursuivit Imari alors qu'elle exerçait une pression sur la peau tendue et spongieuse autour de l'entaille, arrachant un gémissement à la blessée.

— À Ajadd, déclara Saza.

— Oh.

Le quartier d'Ajadd abritait les fameuses cuves de couleurs d'Isttraa. Cela expliquait la tache vermillon qui souillait le mollet de la blessée. Imari se souvenait que certaines des cuves d'Ajadd servaient à assouplir le cuir, et que pour y parvenir, les ouvriers brassaient dans un chaudron crottes de pigeon et urine de chèvre. Si sa grand-mère avait trempé ses pieds dans cette concoction fétide avec une plaie ouverte...

C'était le genre de blessures que Gamla traitait avant qu'elles ne s'aggravent, comme dans le cas présent. Pas étonnant que Saza ait dérobé le soprèse. Mais il était trop tard. L'infection avait atteint le sang de la vieille femme. Elle ne s'en remettrait pas.

— Vous pouvez l'aider ? demanda Saza.

— Je... s'interrompt Imari alors que l'espoir dans les yeux du garçon lui brisait le cœur.

L'espoir, alors qu'il avait tant souffert. L'espoir, quand Fenuk avait tenté de le briser par le fouet.

Cet espoir, Imari ne pouvait se résoudre à lui enlever maintenant.

Imari se remémora les paroles de son père, convaincu qu'il existait encore des rétablisseurs – des guérisseurs liagés – à Isttraa. Mais, s'il en existait bel et bien à Trier, il ou elle aurait certainement déjà aidé cette femme. Dans un cas comme dans l'autre, il ne servirait à rien d'en chercher un à présent.

Imari contempla la vieille dame – ce visage qui lui rappelait tant celui de Tolya –, et sentit sa détermination monter en flèche. Comme une note unique et résolue qui résonnait dans son âme, de plus en plus fort, exigeant d'être entendue, et son ventre se mit à la chatouiller.

Elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle faisait, mais elle se devait d'essayer. Elle avait déjà utilisé sa voix auparavant, d'abord pour apaiser Jedd, dans les Landes Sauvages, puis Jeric, lorsqu'il se remettait du poison de l'Ombre et continuait à souffrir de ses terribles cauchemars. Les deux fois, elle s'était servie de son pouvoir *avant* qu'elle ne le débloque. Serait-elle capable d'en faire davantage à présent ?

Toujours est-il qu'elle n'osait pas s'exposer.

— Y a-t-il de l'eau à proximité ? s'enquit-elle alors.

— Il y a un puits...

— Va en chercher.

Elle n'eut pas besoin de le dire deux fois.

Imari attendit d'entendre les perles du rideau s'entrechoquer, puis elle patienta un instant de plus par mesure de précaution.

— Aidez-moi à la guérir, chuchota Imari à celui qui l'avait aidée auparavant. Si j'ai vraiment une influence sur les âmes, alors aidez-moi à sauver celle-ci.

Imari plaça ses mains sur la couverture, tout contre le cœur de la femme, qui battait lentement, et ferma les yeux. Elle inspira profondément, sentant l'air remplir ses poumons et gonfler sa poitrine jusqu'à ce qu'il vienne frôler les picotements de son ventre, puis son souffle se mua en chant. Au début, ses notes étaient hésitantes. Elle trébuchait sur des intervalles incertains, ne sachant où mener la mélodie, tout en craignant qu'à tout moment, quelqu'un passe la porte et la surprenne. Réalisant ce qu'elle était pour ensuite révéler son existence au monde entier. Mais Imari persévéra, donnant plus de souffle à sa voix, tandis que ses notes s'ajoutaient sur les lignes et interlignes d'une portée vide pour donner corps à la mélodie.

Mélodie qui, peu à peu, se mit à la guider, elle. Comme si elle avait toujours été là, gravée sur son cœur.

Née de son souffle, elle adoptait un tempo de plus en plus effréné. Les notes consumaient la portée nue, comme se hâtant de la remplir de leur chant inexorable.

Imari ne s'arrêta pas – elle en était incapable. Une voix intérieure l'enjoignit de ralentir. De contraindre ses lèvres avant que la mélodie n'aspire tout l'air de ses poumons. Soudain, les picotements dans son corps se multiplièrent.

Ils déferlèrent sur elle dans la marée montante, la noyant dans la lumière et la chaleur. La poitrine d'Imari explosa, ses poumons se vidèrent, puis ce fut l'incendie – un feu brûlant et inextinguible qui l'engloutit tout entière. Le monde fut parcouru d'une blancheur éclatante – une blancheur aveuglante, foudroyante –, et elle se retrouva en apesanteur, comme bercée dans les bras d'un nuage de brume, incapable de détourner le regard. Elle n'avait pas d'yeux pour voir, ni de tête à tourner. Elle n'était qu'une conscience flottant à travers cette étendue infinie de blanc, sans substance et s'estompant.

S'estompant et dérivant.

Une grosse caisse résonnait doucement au loin.

Imari reconnut son cœur qui battait la mesure, et d'une certaine

manière, elle savait que s'il cessait son tambourinement régulier, elle aussi disparaîtrait pour toujours, aussi incita-t-elle ses pensées – cette étrange existence éthérée – à s'y accrocher. Comme s'il s'agissait d'une ancre et que ses pensées en étaient l'attache, empêchant sa conscience de se noyer dans le vaste néant.

Elle ressentit une brûlure – bien qu'elle ne sache comment il était possible de ressentir quelque chose sans corps – et elle s'agrippa de plus belle au battement, se concentrant sur lui, seul morceau substantiel dans ce monde d'ivoire et de brume. Lentement, le tambourinement s'intensifia. Se fit plus fort.

Soudain, le pâle néant prit forme, des ombres se créèrent, des contrastes apparurent, jusqu'à ce qu'elle puisse voir la pièce à nouveau – avec *ses yeux*.

Puis il y eut la douleur.

Une douleur lancinante, comme si l'on arrachait son âme à son corps.

Imari poussa un cri.

— Vite. Va chercher de l'eau.

Imari parvint tout juste à ouvrir un œil. À sa grande surprise, la vieille femme était réveillée – et elle semblait en bien meilleure santé qu'elle n'aurait dû l'être –, mais ce n'était pas à Imari qu'elle s'était adressée. C'était à Saza. Les yeux et la bouche grands comme des soucoupes, il était planté sur le seuil de la porte, un seau vide gisant dans une flaque d'eau à ses pieds nus.

Imari se demanda ce qu'il avait vu, mais son corps se mit à convulser. Elle n'arrivait plus à respirer.

— Vite ! siffla la femme tandis qu'elle se forçait à s'asseoir.

Imari voulut lui demander de se rallonger, au lieu de quoi, elle laissa échapper un cri entre ses dents.

Par les gardiennes, comme cela faisait mal !

La femme poussa un juron et fouilla dans sa paillasse pour en sortir un petit couteau. Imari n'eut pas le temps de poser de questions. La grand-mère de Saza planta la lame dans sa paume, le sang gicla, et Imari tourna la tête et recracha le contenu de son estomac. Pas à cause du sang, mais à cause de la douleur.

Que le Créateur ait pitié de moi...

Une nouvelle nausée la saisit, et la sensation de déchirure s'intensifia. Elle allait être déchirée en deux.

— Que fait ce garçon... siffla la vieille femme tout en traçant des motifs dans le sang sur ses avant-bras.

Imari allait pour vomir à nouveau, mais cette fois, rien ne sortit.

— Ici, ordonna la femme.

Des pas s'approchèrent, puis Saza tendit le seau à son oza, qui le vida aussitôt sur la tête d'Imari. Elle eut le souffle coupé par le choc,

puis se mit à trembler de façon incontrôlable. Saza dit quelque chose, mais ses paroles étaient étouffées. Troubles, comme s'il était sous l'eau. La femme essuya le visage d'Imari avec sa couverture, puis se mit à tracer des signes ensanglantés sur les joues d'Imari.

Elle aurait voulu refuser, s'écarter, mais les tremblements ne voulaient pas s'effacer. De petites mains fermes la saisirent par les épaules pour l'immobiliser pendant que la vieille femme terminait son œuvre, puis cette dernière prononça un mot. Juste un, un ordre.

Imari sentit une bouffée d'air – une soudaine rafale de vent, circonscrite à la pièce – qui éteignit la chaleur en la frappant de plein fouet, pareille à de l'eau sur des charbons ardents. Le cœur d'Imari ralentit, sa poitrine se détendit jusqu'à ce qu'elle puisse respirer à nouveau, et pendant un long moment, Imari resta assise là, tout son être concentré sur l'air qui entraît dans ses poumons.

Qui entraît et sortait.

Encore et encore.

— Par les gardiennes, jeune fille ! Tu ne peux pas ramener les gens à la vie sans ton *talla* !

Son... quoi ?

— Je ne sais pas de quoi... commença Imari, les tempes tellement douloureuses qu'elle dut fermer les yeux en attendant que la vague s'émousse.

— Ma sœur ne t'a donc rien appris ?

Imari tentait de s'agripper aux paroles de la vieille dame. Elle savait qu'elles avaient de l'importance, mais avait bien trop de mal à former des pensées complètes.

La grand-mère de Saza lâcha un soupir et appuya sa tête contre le mur.

— Va chercher plus d'eau, mon garçon.

Quoi que la femme ait fait pour aider Imari, cela l'avait épuisée.

Saza s'empara du seau et s'esquiva.

— Tolya est morte, n'est-ce pas ? interrogea la femme à travers des yeux à moitié clos.

La poitrine d'Imari se souleva, et elle braqua son regard sur la femme qui partageait les yeux noirs et familiers de Saza. Si elle lui avait tant fait penser à Tolya, c'était parce que...

Tout se mit à tourner autour d'elle et Imari oscilla.

— Respire, ma fille.

— Vous êtes... elle...

Imari avait l'impression que sa gorge avait été récurée à la pierre ponce, et sa bouche avait un goût de cendre.

— Je n'avais pas la moindre idée...

— Tu aurais pu envoyer un mot, murmura la vieille femme, sans nul doute à quelqu'un qui n'était pas Imari.

Cette dernière fut prise d'une quinte de toux et du sang rouge vif éclaboussa le sol.

— Tu vas t'en sortir, reprit la femme en notant l'inquiétude d'Imari. Il y a trop de feu dans ta gorge, c'est tout.

Elle marqua une pause. Ces yeux noirs – si familiers, mais sur un visage différent – la transpercèrent.

— Ne refais plus *jamais* ça.

Imari n'était toujours pas sûre de ce qu'elle venait d'accomplir.

— Je m'appelle Taran, se présenta la femme. Je suis la sœur jumelle de Tolya. La plus intelligente des deux, entendons-nous bien.

Par les étoiles !

Non seulement Tolya avait une sœur, mais une *jumelle*, de surcroît, et elle vivait *là*, à Trier. Et, contre toute probabilité, Imari avait franchi sa porte !

— Le Créateur a un drôle de sens de l'humour, n'est-ce pas ? dit la femme – Taran –, renvoyant à Imari ses propres pensées. Branón ne sait pas que tu es ici, je présume.

— Non... articula Imari à grand-peine, reconnaissante que Taran ait envoyé Saza chercher de l'eau.

Elle allait rendre à nouveau le contenu de son estomac si le goût de la cendre et du sang persistait.

— Alors comment, par les étoiles, notre bon Créateur s'est-Il arrangé pour que tu passes ma porte ? demanda Taran.

— J'ai vu Saza... au Qazzat.

— Ah. Un grand cœur. C'est un miracle que tu aies survécu aux Landes, même si Tolya disait que tu étais têtue.

— Elle peut parler... se défendit Imari, arrachant à Taran un éclat de rire. Qu'est-ce que vous venez de me faire ?

— Tu veux dire le *kehtan* ?

La prononciation était quasiment identique à celle du mot *istraan* pour « suppression » – *kehtané* –, mais souvent, les noms « quasiment » identiques entre les dialectes *istraan* et *sol velorien* avaient en réalité des significations très différentes.

— Ces motifs dans le sang et...

Une nouvelle onde de douleur à la tête lui arracha une grimace, aussi termina-t-elle sa phrase par un geste de la main.

— Le *kehtan* est un sort qui coupe momentanément ta connexion avec le Shah, et qui vient de te sauver la vie, répondit sèchement Taran. Tu ne peux pas t'ouvrir au Shah comme ça, ma fille. Pas sans ton *talla*.

Encore ce mot.

— Mon quoi ? demanda Imari.

Taran soupira comme si on venait de lui confier un fardeau dont

elle se serait bien passée.

— Ton *talla*. Dis-moi que tu as entendu parler des quatre talents.

Imari avait bien quelques connaissances – rudimentaires toutefois –, résultat des rares voyages qu'elle avait effectués avec Tolya. Le pouvoir des Liagés était divisé en quatre grandes catégories : rétablissement, enchantement, protection et don de clairvoyance. Chacun avait une désignation liagée, bien entendu, mais c'était ainsi qu'Imari s'en était toujours souvenue. Ventus était un rétablissement – un *shiva* –, même si la guérison n'était qu'un aspect de son pouvoir particulier. La nécromancie en était un autre. Tallyn bénéficiait du don de clairvoyance – ce qui faisait de lui un *ziat* –, avant qu'Azir ne le change en alta-Liagé, lui conférant ainsi d'autres types de pouvoirs. Mais les vrais Liagés ne choisissaient pas leur don ; ils naissaient simplement avec l'un d'eux, et on leur apprenait à l'utiliser.

— Oui, Tolya m'en a parlé, répondit Imari. Mais je ne connais que l'essentiel.

— Eh bien, au moins tu n'as pas complètement perdu ton temps, reprocha-t-elle au fantôme de sa sœur.

Puis elle dit à Imari :

— Les *talla* sont une sorte de talisman. Un objet spécifique au talent de chacun, qui nous permet de canaliser notre pouvoir en toute sécurité. Le Créateur nous a donné accès à Son pouvoir, mais il n'en reste pas moins le Sien, et il est bien trop puissant pour que nos corps mortels puissent y résister. Pour le canaliser directement, comme tu viens de le faire...

— Mais j'en ai vu d'autres l'utiliser, intervint Imari. Sans ces... tallees...

— *Talla*, et non, ce n'est pas possible. Quelques petits tours passent encore, mais il est impossible de canaliser la quantité d'énergie brute nécessaire pour *ramener les morts* sans *talla* sans s'embraser aussi vite que le blé en été.

Rasmin ne lui avait jamais accordé la moindre explication, mais il ne lui avait jamais demandé d'utiliser son pouvoir sans sa flûte non plus. Tout ce qu'il avait tenté de lui enseigner l'avait été dans l'espoir qu'elle utiliserait l'instrument.

— Vous n'avez rien utilisé, vous, fit remarquer Imari.

La vieille femme fit un geste irrité vers ses avant-bras, qu'elle avait recouverts de sang un peu plus tôt. Celui-ci avait disparu, mais il restait une boursoufflure enflammée, comme si la peau avait été brûlée – une trace dont la forme ressemblait étrangement à celle d'un des glyphes recouvrant le mur d'enceinte de Skanden.

— Je suis une *voloré*, poursuivit Taran. Une enchanteresse. Mon *talla*, c'est la langue. Le monde a été créé par le Verbe, et c'est par le

Verbe que nous autres, enchanteresses et enchanteurs, le manipulons. Je n'ouvrirais jamais mon corps au Shah sans l'ancrer au Verbe. Sans quelque chose pour en supporter le poids. Nous ne sommes pas des réceptacles, mon enfant. Nous sommes des vecteurs. Nous dirigeons le pouvoir depuis le puits. Nous ne *devenons* pas le puits.

Imari pensa à Ventus et ses Muets – et à Tallyn –, dont la peau était recouverte de marques. Elle avait toujours supposé que c'étaient ces dernières qui leur conféraient leur pouvoir, et même si cela était en partie vrai, leur but était en réalité d'ancrer le Shah. Les marques leur permettaient de puiser en toute sécurité dans ce puits de pouvoir et de l'utiliser au besoin.

Cela n'expliquait pas comment s'y prenait Rasmin, mais d'un autre côté, elle ne l'avait jamais vu autrement qu'emmitouflé sous des laines épaisses, aussi n'était-il pas impossible que certaines parties invisibles de son anatomie soient marquées. Et Taran lui en avait déjà dit plus sur l'utilisation du Shah que Rasmin ne l'avait jamais fait. N'était-ce pas précisément ce qu'elle recherchait ? Quelqu'un pour lui apprendre à utiliser son pouvoir ? Quelqu'un qui ne chercherait pas à s'en servir dans son intérêt personnel ?

— Apprenez-moi, demanda Imari.

Taran fixa sur elle un regard perçant.

— Apprenez-moi à utiliser mon pouvoir, renchérit Imari avant que la femme ne puisse refuser, et en échange, je ferai tout ce que je peux pour aider les gens d'E'Centro. Apprenez-moi simplement à utiliser mon pouvoir. *S'il vous plaît.*

Taran ne répondit rien. Elle ne semblait pas même respirer. Puis :

— Ce sont de grandes promesses venant de quelqu'un qui aura de la chance de rester en vie une fois que tout Istra'a aura appris la vérité.

— Mais si je reste en vie, insista Imari, plus certaine que jamais qu'elle avait été conduite jusqu'à cette femme dans ce but précis, alors vous pourrez compter sur quelqu'un à Vondar qui fera tout ce qui est en son pouvoir pour aider votre peuple. *Notre* peuple, rectifia-t-elle après un battement.

Les yeux de Taran étaient comme un feu, traversant Imari comme pour brûler toutes les impuretés. Pour déceler ce dont son cœur était vraiment fait.

Au même moment, Saza réapparut, le seau à la main. Il le plaça devant Imari, mais cette dernière n'avait plus soif.

Le garçon chuchota quelque chose à l'oreille de sa grand-mère, qui se redressa aussitôt.

— Les gardes de la ville sont de sortie.

Imari se rembrunit. Les gardes venaient de terminer leur ronde du soir quand elle était arrivée, ce qui signifiait que...

Elle jeta un coup d'œil au trou dans le plafond, surprise de constater que le noir s'était adouci en un gris profond. Le lever du soleil était proche. Comment était-ce possible ?

Imari poussa un juron, se redressa sur ses jambes engourdis, mais déjà, son énergie revenait. Ce qui l'étonna. Il lui avait fallu deux semaines pour se remettre de son combat contre Astrid, or elle avait utilisé sa flûte à l'époque – son *talla*.

Taran était plus puissante qu'elle ne le laissait paraître. Et elle ne lui avait toujours pas apporté de réponse.

Cette dernière fit un geste vers le trou dans le plafond et Imari ressentit la morsure de la déception. Accroupi sous le trou, Saza joignit ses doigts pour aider Imari à grimper.

— Oh, j'ai failli oublier...

Imari fouilla dans sa poche. Ses vêtements étaient encore humides, mais heureusement, les tissus ne restaient jamais bien longtemps mouillés dans le désert. Elle en extirpa un petit pot.

— C'est pour ton dos. Appliques-en matin et soir ; ça aidera la peau à cicatriser.

Le visage de Saza s'illumina, mais Taran restait silencieuse, étudiant Imari de ses yeux durs et inflexibles. Si semblables à ceux de Tolya.

Imari déposa la pommade sur le sol, puis plaça son pied sur les doigts joints de Saza et il poussa vers le haut afin qu'elle puisse agripper les bords rugueux de l'orifice. Imari se hissa tant bien que mal à travers l'ouverture et poussa un grognement lorsqu'elle atteignit enfin le toit plat en terre. Elle risqua un coup d'œil alentour et aperçut trois silhouettes déambulant au bout de la rue. À travers le trou, Taran et Saza l'épiaient.

— Est-ce que tu reviendras ? lança Saza d'en bas, aussi fort qu'il l'osa.

— Si ta grand-mère est d'accord, répondit-elle, les yeux braqués sur la vieille femme.

M'apprendrez-vous ? Me laisserez-vous vous aider ?

Les mots d'Imari planaient encore dans l'espace qui les séparait. Puis, un sourire fendit les lèvres de Taran.

— Ne te fais pas prendre, ma fille.

— Pas de risque, rétorqua-t-elle, un sourire identique sur le visage.

Puis Imari tira son châle sur sa tête, jeta un dernier regard aux gardes qui approchaient, et disparut.

Chapitre 15

— Imagine que tu es comme ce seau, expliqua Taran la nuit suivante, alors qu’Imari était allongée sur le sol.

Imari avait utilisé sa flûte, comme Taran le lui avait demandé, s’efforçant de canaliser la chaleur et les picotements de son ventre vers ses bras, puis le long de ses doigts. S’escrimant à diriger le flux vers l’instrument, mais la marée l’avait submergée, la laissant à bout de souffle sur le sol de pierre de Taran.

Heureusement, cette dernière n’avait pas été forcée d’utiliser à nouveau le *kehtan*. Elle s’était contentée d’arracher la flûte des mains d’Imari avant qu’elle n’atteigne le point de non-retour.

— Ne tire du puits que ce dont tu as besoin, poursuivit Taran. Et dès que le pouvoir vient à manquer, puises-en davantage, mais souviens-toi que chaque nouvelle tentative est une contrainte physique pour ton corps.

— C’est ce que je fais...

— Non, tu essaies toujours de vider le puits jusqu’à la dernière goutte, rétorqua Taran.

Elle récupéra la flûte d’Imari là où elle avait roulé, et l’espace d’un instant, Imari se demanda si elle allait la frapper avec.

Mais Taran la lui tendit.

Avec une grimace, Imari se redressa et attrapa le petit bout d’os étincelant. Ses intestins étaient comme une corde, tordue et nouée, tirant à l’intérieur.

— Ce puits *est* le Shah, ma fille, et nous puisons tous dans son pouvoir. Si tu prends ce dont tu as besoin, et *seulement* ce dont tu as besoin, tu ne te noieras pas.

C’est ce qu’elle avait essayé de faire. Ce qu’elle pensait avoir fait.

Imari porta l’instrument à ses lèvres – une fois de plus –, mais hésita.

— Vous êtes sûre que personne ne peut nous entendre ?

Taran parut offensée. Avant qu’elles ne commencent les leçons, Taran avait esquissé des enchantements autour de la porte et du plafond pour contenir la musique.

— Tu peux toujours rentrer chez toi, si ça t’inquiète.

Imari pinça les lèvres, puis ferma les yeux, positionna ses doigts et souffla avec difficulté dans la flûte. Un *la* s’étira lentement,

discret dans ses répercussions. Une fois de plus, son pouvoir mijotait tel un chaudron dans son ventre. Une fois de plus, elle maintint la note en se concentrant sur le picotement où son pouvoir était contenu.

Imari déplaça ses doigts et passa doucement du *la* au *si*. Les fourmillements de son ventre s'élevèrent comme de la vapeur dans sa poitrine. Elle imagina cette dernière comme un seau, la remplissant lentement de cette nuée qui lui picotait les entrailles jusqu'à ce que la pression pousse contre ses côtes, puis elle cessa de puiser dans son ventre et évacua la pression vers le bout de ses doigts. La laissa s'égoutter dans la flûte. Son *si* se fit plus audacieux et plus éclatant, s'arrondissant sur les bords, pareil à un ballon rempli d'air chaud.

Enhardie, Imari déversa plus de puissance de sa poitrine vers le talla, mais le chaudron dans son sein éclata alors en une vague incandescente. Imari poussa un cri et fit tomber la flûte.

Taran se contenta de la dévisager.

Comme brûlée de l'intérieur, Imari serra son ventre qui se contractait et se tordait.

— J'essaie !

Saza assistait à l'entraînement depuis la porte, une figue qu'Imari avait apportée dans la bouche.

— Ça suffit pour ce soir, dit enfin Taran.

— Mais nous venons à peine de commencer...

— Non.

— Peut-être que si vous me disiez vers où diriger mon pouvoir une fois que je l'ai injecté dans la flûte...

— La première leçon à retenir pour pouvoir manipuler le Shah est d'apprendre à contrôler son pouvoir. Même les jeunes enfants en sont capables.

Imari refusa de se sentir offensée.

— Combien de temps leur faut-il pour apprendre ?

— Eh bien, tu es un peu plus âgée, répondit Taran sans vraiment répondre. Ton Shah est plus développé, donc plus difficile à contrôler, mais pas impossible. Et c'est ça que tu dois apprendre.

La vieille femme tendit un doigt taché de turquoise vers Imari. Elle était retournée travailler aux cuves ce jour-là.

— Tu dois sécuriser cet ancrage pour que ton pouvoir ne s'échappe pas en se déversant sur tout ce qui se trouve sur son chemin.

Imari soupira et se prit la tête dans les mains.

— Cela prendra quelques semaines, tout au plus, poursuivit Taran. Alors ne te décourage pas.

Le lendemain soir, pourtant, ne fut pas plus brillant – ni le

lendemain, ni celui d'après en l'occurrence –, et quand la semaine toucha à sa fin, Imari se sentait plus que jamais découragée – et épuisée. Chaque tentative pour contrôler son pouvoir l'éreintait un peu plus physiquement, et les entraînements nocturnes couplés aux longues heures passées à soigner les malades de Trier la journée lui laissaient peu de temps pour se reposer.

Taran fit un mouvement en avant, les mains sur les tempes, alors qu'Imari, étendue à même le sol, fixait ce maudit trou dans le plafond. Saza plaça une tasse d'eau à côté de la tête d'Imari – celle dont elle leur avait fait cadeau la veille. Imari allait pour le remercier, mais tout ce qui sortit de sa gorge fut un grognement étranglé. Elle s'assit et prit une gorgée, laissant l'eau atténuer l'incendie qui faisait rage dans son ventre.

— Eh bien, dit enfin Taran. S'il y a ne serait-ce qu'une bonne chose à retirer de toute cette histoire, c'est que notre peuple n'a jamais été en aussi bonne santé depuis que Gamla s'est volatilisé.

Bien que, pour lors, Imari ne puisse améliorer leurs conditions de vie, elle avait pris pour habitude de fournir aux Sol Veloriens toutes les herbes et pommades qu'elle pouvait se permettre et que Taran jugeait utiles. Bien sûr, la nouvelle de la visiteuse nocturne de Taran n'avait pas tardé à se répandre – bien que cette dernière n'ait jamais révélé sa provenance –, et la reconnaissance des riverains était telle qu'aucun ne poussait jamais la vieille femme à leur apporter des réponses. Oh, il y en avait bien quelques-uns qui s'aventuraient à la rencontre d'Imari pour la voir en personne, et la jeune femme chérissait ces visites, aussi dangereuses soient-elles. Elle tenait à connaître et s'occuper personnellement de ces familles, ce qui ne faisait que renforcer sa détermination. Une fois qu'elle aurait pu revendiquer son titre de zurina d'Istreaa, elle trouverait un moyen de libérer les Sol Veloriens des chaînes dorées imposées par son pays.

Dans l'immédiat, elle devrait se contenter de les garder en bonne santé.

Imari écarta la tasse de sa bouche.

— Connaissiez-vous bien mon oncle ?

À en juger par le regard que lui lança Taran, Imari avait touché un point sensible, à vif.

— En effet, répondit Taran à voix basse.

Imari fixa son attention sur la vieille dame, et soudain les choses devinrent plus claires. Une pièce manquante du puzzle se mit en place, vestige de sa conversation avec son père le jour de son arrivée.

Gamla avait eu connaissance de Tolya *par* Taran.

— C'est par votre biais qu'il m'a envoyée chez Tolya, dit Imari.

Taran garda le regard fixe.

Imari plaça la tasse sur le sol, une dizaine d'autres questions se bousculant dans son esprit.

— Sait-il que vous êtes une *voloré* ?

Taran ne répondit pas immédiatement.

— Il... a fini par le découvrir.

Gamla avait dû passer beaucoup de temps en sa compagnie.

— Tolya était une *voloré*, elle aussi, n'est-ce pas ?

Taran opina.

Ce qui confirma ses soupçons : Tolya avait bel et bien utilisé des enchantements pour cacher Imari toutes ces années, mais quand elle s'était affaiblie, ses enchantements en avaient fait de même.

Imari se demanda de quoi d'autre Gamla était au courant.

— D'après mon père, les rois et roïesses pensent que Gamla aurait été victime d'un accident en chemin, déclara Imari.

Taran aboya de rire.

Imari se redressa.

— Je vois que vous n'êtes pas d'accord...

— Gamla n'a pas eu d'accident, rétorqua Taran, comme si l'idée même était une insulte à la mémoire du guérisseur.

Son regard se dirigea vers le trou dans le plafond.

— Non, quelqu'un l'a enlevé.

La conversation qu'elle avait eue avec son père se rappela à sa mémoire.

— Vous pensez que ça a un rapport avec ce... chef liagé ?

Saza leva les yeux de son bol de figes.

Et Taran sourit.

— Enfin tu poses les bonnes questions, ma fille.

— Alors les rumeurs sont vraies ? Un soulèvement est imminent ?

— Les rumeurs disent vrai, mais pas au sujet d'un soulèvement.

Imari fronça les sourcils.

— Regarde-nous, lança Taran en faisant un geste vers elle-même, puis vers Saza. Avons-nous l'air de nous rebeller ?

— Eh bien, non, mais d'après ce que j'ai entendu...

Taran agita une main dédaigneuse.

— Bah. Les gens aiment parler.

— Donc... ce qu'ils disent est faux ?

— Je n'ai pas dit ça. J'ai dit qu'il y a toujours des rumeurs. Le plus grand plaisir de l'Imposteur est de semer la discorde.

L'Imposteur. Souverain des ténèbres et de la corruption, selon les Sol Veloriens.

L'expression de Taran se radoucit, mais lorsqu'elle reprit la parole, sa voix avait un caractère réprobateur.

— Mais pour répondre à ta question ; oui, il y a bien quelqu'un qui sème des mauvaises herbes dans le jardin du Créateur. On les reconnaît à leurs fruits, ou à leur absence de fruits, en l'occurrence. Et, qui que soit cette personne, je ne me battraï jamais pour elle. Il n'y en a qu'un qui vaille la peine de se soulever.

Taran fouilla dans sa robe en lambeaux pour en extirper un petit livre de la taille de la main d'Imari.

— Oza... avertit Saza, tout à coup nerveux.

Taran émit un bruit réprobateur à l'attention du garçon et tendit le petit livre à Imari. Il était relié de cuir, usé par des décennies d'utilisation. Une estampille était la seule marque visible sur la couverture : elle représentait un arbre dans un cercle, ses longues branches et racines s'étendant autour du cercle pour ne former qu'un avec lui.

L'emblème rappela à Imari l'arbre de son cauchemar, bien que dissemblable en tous points à la vision effrayante qui s'emparait d'elle la nuit.

Imari prit le volume des mains de Taran. Le cuir était doux et souple, et ses bords, craquelés par l'usage.

Imari fit glisser ses doigts sur les crêtes et bosses de l'arbre estampillé.

— Ceci est la marque d'Asoraï, déclara la vieille femme.

Les doigts d'Imari se figèrent.

Asoraï – Le Créateur.

Le dieu de Sol Velor.

Elle leva la tête vers Taran, mais cette dernière regardait le petit livre avec un profond respect.

— *Il Tonté*, chuchota Taran.

Il s'agissait des versets inspirés par le Créateur en personne, tels que rapportés par le Premier Liagé, sur lesquels Sol Velor avait fondé sa foi.

Les versets par lesquels Azir avait revendiqué sa supériorité et tenté de détruire le monde, accompagné de ses quatre généraux Mo'Ruk.

Posséder ce livre était considéré comme un acte de trahison. Taran avait pris un grand risque en le lui montrant.

— Je t'en fais cadeau, dit Taran posément. Lis-le. Trouves-y tes réponses. Vois par toi-même qui est vraiment le Créateur, sans la souillure de ces imposteurs qui parlent en Son nom.

Comme Tolya – et Tallyn – le lui avait conseillé.

Nous sommes passés maîtres dans l'art de voir la vérité selon le prisme de nos désirs, avait dit Tallyn. *Ne condamne pas le Créateur pour les péchés de l'homme.*

Les yeux inquiets de Saza passèrent d'Imari à Taran, tandis

qu’Imari fixait le livre, se demandant comment une chose aussi petite et innocente pouvait être la source de tant de douleur.

Imari enroula ses mains autour du cuir souple.

— Merci.

— Il est tard. Tu devrais rentrer. Nous réessaierons demain, et surtout cache bien le livre.

— Entendu.

Imari ne voulait pas partir, mais la vieille femme avait raison. Elle glissa les versets dans sa sacoche, se releva et s’approcha du trou dans le plafond. Elle s’arrêta alors.

— Gamla a découvert quelque chose. N’est-ce pas ?

Taran lui adressa un semblant de sourire triste.

— Tout comme toi, Gamla a toujours eu soif de connaissances. Mais il y a des choses qui ne veulent pas être découvertes.

Elle marqua une pause.

— Fais attention à toi, ma fille.

~

— Tu as l’air... différente, observa Ricón le lendemain matin au petit déjeuner.

Imari leva les yeux de son bol de yaourt aux fruits, et le vit qui la dévisageait. Elle n’osait imaginer l’image qu’elle renvoyait. Durant la semaine écoulée, Imari avait tenu principalement grâce à l’adrénaline, et la nuit précédente, elle avait veillé particulièrement tard, absorbée dans la lecture du petit livre de versets que Taran lui avait donné.

C’était comme si elle avait ouvert une porte vers un autre monde – un monde plus lumineux, fait d’espoir, de bonté et d’amour. Rien à voir avec ce à quoi Imari s’attendait, même si, en y réfléchissant, elle n’était pas sûre de ce à quoi elle s’était attendue. Condamnation ? Jugement ? Appel aux armes ? Elle n’avait rien trouvé de tout cela. Chaque mot était comme un nectar sucré, assouvissant un besoin au plus profond de son âme et comblant un vide dont elle n’avait pas réalisé l’existence.

Sa lecture avait éveillé en elle une curiosité toute nouvelle au sujet de Sol Velor et de ce à quoi le pays ressemblait avant que la guerre ne le déchire pour le laisser en ruines. Quelques passages mentionnaient des villes et une architecture qu’Imari avait la plus grande peine à imaginer, et ce n’était pourtant pas par manque d’expérience en matière d’édifices liagés. Le fameux pont des Landes Sauvages, la Traverse, avait été bâti par les Liagés d’autrefois. Comme un défi lancé à la nature, il enjambait la gorge profonde qui reliait le paysage de neige inhospitalier aux Cinq Provinces. Chaque

fois qu'elle avait posé les yeux dessus, lors de son circuit annuel avec Tolya, elle était restée sans voix. Difficile d'imaginer la beauté de toute une ville aux soins de mains aussi expertes !

Absorbée par sa lecture, elle ne s'était arrêtée que lorsque Ricón avait frappé à sa porte pour le petit déjeuner. Elle avait alors promptement glissé le petit livre sous son oreiller. Mais même s'il était caché et que son frère n'avait aucune raison d'aller fouiller son lit dans la petite chambre de Gamla, elle sentait sa présence brûlante, formant comme un trou dans son champ de vision.

— Eh bien, peut-être que je pousse mieux dans le désert, répondit Imari avec un sourire.

Sa peau était effectivement devenue plus foncée au cours du dernier mois, et les repas réguliers avaient déjà apaisé les lignes dures que la faim dans les Landes Sauvages avait creusées.

— Où est Kaï ? demanda-t-elle, désireuse de changer de sujet.

— Qui sait ? La liberté est le luxe du prince cadet, ajouta-t-il après une longue gorgée de thé.

Imari lâcha un petit ricanement, puis demanda à voix basse :

— Comment va Anja ?

La zura s'était faite discrète depuis sa fuite explosive du Conseil, et avait passé la majeure partie de son temps dans ses quartiers privés, n'en sortant que pour se rendre à Jadarr. Pour prier.

Ricón soupira et reposa la tasse de thé sur sa soucoupe avec un léger cliquetis.

— Toujours amère et en colère, mais ce n'est pas ton problème, rétorqua-t-il avec insistance.

Imari n'était pas d'accord, mais Ricón s'acharnait à tenter de la convaincre du contraire.

— Seb dit du bien de toi, dit-il soudain en tapotant sa tasse. Même Bayek semble satisfait.

— Oh ? s'étonna Imari en fourrant une figue dans sa bouche.

Ricón interrompit son martèlement et reporta toute son attention sur Imari.

— Des rumeurs me sont également parvenues d'E'Centro. Certains ouvriers parlent d'une... guérisseuse du clair de lune.

Imari manqua de s'étouffer.

C'était donc ainsi qu'ils l'appelaient ? Hum. Elle aimait bien ce surnom.

Sous le regard appuyé de son frère, elle déglutit et avala une gorgée du thé pour faire passer la figue.

— Dashá, Imari, tu avais promis, siffla-t-il, une tempête dans les yeux.

— Ricón, je ne peux pas faire comme s'ils n'étaient pas là ! riposta Imari sur le même ton. Gamla leur propose bien ses services,

lui...

— Mais tu n'es pas Gamla !

Ricón se pencha en avant.

— Que crois-tu qu'il se passera quand les rois en entendront parler, et tu sais que ça arrivera...

— Je n'en ai vraiment rien à faire...

— Tu devrais ! T'es-tu demandé de quoi ça aurait l'air ? Ils vont penser que tu es la cheffe liagée, ce que nous essayons à tout prix d'éviter...

— Ils *souffrent*, Ricón ! Tu penses que nous valons mieux parce que nous les payons, mais les « salaires » que nous leur versons ne sont que des miettes. De pauvres miettes qui sont loin d'être suffisantes, et je ne resterai pas assise ici à les regarder dépérir alors que je peux faire quelque chose pour leur venir en aide...

— À la place, tu préfères nous sacrifier, *nous*.

Elle était sur le point de répliquer, mais son édifice de mots s'effondra. Ricón avait arraché les fondations sous ses pieds, et à présent, ses arguments étaient brisés, éparpillés sur le sol.

Parce qu'il avait raison.

En agissant comme elle l'avait fait – en sortant en cachette pour redonner espoir à un peuple opprimé –, elle avait mis sa famille en danger. Mais en ne guérissant pas les Sol Veloriens, qui étaient aussi sa famille, d'une certaine manière, elle cautionnait leurs souffrances, ce qui allait à l'encontre du tissu même de sa nature de guérisseuse. Quel que soit le chemin qu'elle choisissait, quelqu'un en payait le prix.

— Notre père a tout risqué pour toi, poursuivit Ricón, l'expression quelque peu adoucie en constatant qu'elle comprenait les deux côtés du dilemme. Et tu le remercies en faisant la seule chose que nous t'avons demandé de ne pas faire.

Un muscle de sa mâchoire se crispa.

— Tu craches sur son sacrifice, Imari.

La frustration lui montant à la gorge, elle se détourna.

Ricón resta assis, en silence, laissant ses mots et sa déception imprégner Imari. Elle ne savait pas ce qui lui faisait le plus mal : l'impossible dilemme, ou la désapprobation de son frère.

— Ricón, je ne sais pas comment faire pour allier les deux, chuchota Imari.

Elle n'eut pas besoin d'en dire plus. Il avait compris.

— Il faut que tu choisisses un camp, la supplia-t-il en se penchant en avant pour lui saisir les mains. On verra le reste plus tard, mais Imari... tu ne peux pas continuer comme ça.

Par les gardiennes.

Il avait raison.

Et elle le savait.

— Je suis désolée, chuchota-t-elle. Je ne voulais pas vous mettre en danger, papa et toi, je voulais juste...

— Je sais, la rassura-t-il.

Il lui serra les mains brièvement, la relâcha, puis se leva.

— Je suis vraiment désolé de partir comme ça, mais je suis déjà en retard.

Imari l'observa récupérer son manteau sur le dossier d'une chaise.

— Où vas-tu ? s'enquit-elle.

— Jeol a sollicité mon aide à Zappor aujourd'hui. Il soupçonne Casta de falsifier ses chiffres de vente et espère qu'une intervention de Vondar réglera le problème.

— Tu devrais peut-être envoyer Tarq, proposa-t-elle en lui glissant un regard.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, gloussa-t-il en guise de réponse.

Casta était propriétaire des oliveraies de Zappor, ce qui faisait de lui le principal fournisseur d'huile de la Province. Sa plantation se trouvait à une journée de route de Trier, à l'endroit où le Sivon se jetait dans la Mer Jaune.

— Pour combien de temps est-ce que tu pars ? demanda Imari.

— Juste quelques jours.

Ricón contourna la table, se pencha pour embrasser le front d'Imari, puis recula, le regard fixé sur sa sœur.

— Je t'aime. J'espère que tu le sais.

— Je le sais.

— Et nous sommes d'accord ? renchérit-il.

Imari prit une profonde inspiration.

— Oui.

Et ils l'étaient.

Mais elle y retournerait ce soir-là – rien qu'une dernière fois. Taran et Saza méritaient bien une explication.

Chapitre 16

— Tu te sens mieux ? demanda Braddock en se glissant dans la cabine de Survak.

Jeric avait enfin cessé de rendre ses tripes cet après-midi-là, grâce aux dieux, car il était presque certain que ses côtes n'auraient pu en supporter davantage.

Jeric acquiesça de la tête.

— Et lui, comment va-t-il ? interrogea Braddock.

— Aucun changement.

Tallyn n'avait pas fait d'erreur de calcul. Il avait réussi à ralentir l'infection, mais chaque jour passé en mer, Stanis devenait un peu plus pâle et le noir s'étendait un peu plus haut. Il atteignait presque son épaule à présent.

— Va prendre un peu d'air frais, fit Braddock en désignant la porte d'un signe de tête. Je vais rester avec lui.

Depuis leur départ de Felheim, Jeric n'avait que rarement quitté le chevet de Stanis, et le roulis dans la petite cabine de Survak n'avait pas rendu la tâche facile.

Mais il n'avait que ce qu'il méritait, après tout.

Aussi avait-il refusé de s'éloigner. Jeric ne se souvenait que trop clairement de la douleur, de cette solitude écrasante. De l'envie irrésistible d'y céder. Et il l'aurait fait, n'eût été la volonté de fer d'Imari, de sa voix...

— Loup.

Jeric leva la tête.

— Tu t'inquiètes pour moi ? railla-t-il devant l'air soucieux de Braddock.

— Je m'inquiète pour ma taverne, tu veux dire, persifla l'autre.

Jeric pencha la tête en arrière, un sourire sur les lèvres, et ferma les yeux. Il entendit Braddock soupirer, et le bois gémit alors que son compagnon de route s'asseyait à ses côtés.

— Survak dit que nous accosterons dans environ deux heures.

— Dieux merci, murmura Jeric tandis qu'une vague de nausée lui nouait l'estomac.

— Alors, c'est quoi le plan ?

Jeric se pencha en avant, posa ses coudes sur ses genoux et laissa ses mains pendre entre ses jambes.

— Eh bien, Stanis est notre priorité. Prions donc pour qu'Imari

ait intercédé en ma faveur et que Branón n'ordonne pas notre exécution dès notre arrivée.

— Prions pour qu'elle n'ait pas été *trop* élogieuse non plus, sinon Branón pourrait bien te tuer quand même.

Jeric laissa échapper un petit rire.

— Tu crois qu'on arrivera avant Astrid ? demanda Braddok.

— Grands dieux, je l'espère, ou nous ne passerons pas la porte de Vondar.

Braddok observa Stanis, songeur.

— La logique voudrait que ce soit le cas. Il y a assez de neige dans les cols pour la ralentir.

— Elle a pu éviter les cols et prendre la Creuse.

— Eh bien, nous avons eu des vents inhabituellement forts.

— Ne m'en parle pas... grommela Jeric.

Braddok partit d'un petit rire, puis demanda :

— Tu as hâte de revoir Imari ?

Et comment ! Sans même avoir à se tourner, il vit Braddok du coin de l'œil agiter ses sourcils touffus.

— Je suis impatient de descendre de ce maudit bateau, avoua Jeric à la place.

Braddok secoua la tête avec un sourire.

— C'est ça, ouais.

Il se retourna vers Stanis.

— Tu penses vraiment qu'elle peut le guérir ?

— Je pense qu'on va vite le savoir.

Braddok extirpa une flasque de son manteau, en dévissa le bouchon et se servit une bonne rasade. Il l'offrit ensuite à Jeric, qui secoua la tête – et regretta immédiatement son geste lorsque la pièce se remit à tanguer.

Au même moment, Stanis poussa un cri. Son corps se tendit, aussi raide qu'un piquet, et Jeric bondit sur ses pieds, luttant contre la nausée alors qu'il se précipitait vers son ami. Sous sa tunique, la noirceur frôlait à présent sa clavicule. Braddok et Jeric échangèrent un coup d'œil.

— Je vais chercher Tallyn, dit Braddok qui se faufilait déjà hors de la cabine.

Mais Jeric savait que l'alta-Liagé ne pourrait rien faire de plus. Il avait besoin d'Imari.

— Tiens bon, Stanis, dit Jeric, suppliant les dieux – ou quiconque voudrait bien l'écouter – d'intercéder, de ralentir la propagation. On va te trouver de l'aide... Tiens bon.

Des bruits de pas se firent entendre sur le pont et Tallyn apparut, suivi de près par le capitaine de la Dame. Survak jeta un coup d'œil à Stanis, et toutes les couleurs disparurent de son visage.

Tallyn se pencha sur le lit de camp, pressa sa paume contre le front en sueur du blessé et braqua un regard lourd de sous-entendus sur Jeric.

Stanis ne survivrait pas.

— Non, siffla Jeric entre ses dents. Il n'est pas encore parti.

Tallyn pinça les lèvres, puis jeta un regard à Survak par-dessus son épaule.

— Prépare ton équipage. Nous devons faire vite.

Ils atteignirent le port istraan en un peu plus d'une heure, où ils s'amarrèrent à un quai vide avec l'assistance des gardes de Zappor. Jeric repéra deux silhouettes imposantes sur le quai, toutes de noir vêtues, de longs cimenterres croisés dans le dos.

Des Saredds.

Il ne s'attendait pas à en voir là. Comme les Strykers de Corinthe – ceux-là même que Jeric avait failli rejoindre –, les Saredds ne s'éloignaient jamais du trône, ni de celui qui l'occupait.

— Nous allons attendre ici, dit Jeric à Survak. Essayez de savoir si Branón est dans les parages.

Car si Branón n'était pas là et que les Saredds mettaient la main sur un Loup en compagnie de sa meute, Jeric serait bon pour un séjour en prison d'une durée indéterminée. Et Stanis n'avait pas une seconde à perdre. Jeric voyait bien que Survak n'avait pas pour habitude de recevoir des ordres de sa cargaison, mais il se montra réceptif au sage commandement de Jeric.

Il donna son assentiment, puis lança à l'adresse de Tallyn :

— Tu devrais probablement attendre ici aussi.

Tallyn ne s'y opposa pas ; ses cicatrices passaient difficilement inaperçues. Tallyn, Jeric et les autres s'entassèrent donc dans la cabine de Survak, tandis que ce dernier s'entretenait avec le Saredd sur le quai, sous l'attention de Jeric.

— Alors, ça se présente comment ? interrogea Braddok.

— Eh bien, personne n'a sorti de cimenterre...

Jeric fronça les sourcils, puis étouffa un juron.

— Ils arrivent, dit-il en s'éloignant du hublot.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Chez.

— On attend, répondit Jeric, imperturbable, en croisant le regard inquiet de Tallyn.

Ils n'eurent pas à attendre bien longtemps. Cinq minutes plus tard, la porte de la cabine s'ouvrit à la volée et deux Saredds firent leur apparition, suivis du capitaine du navire. Jeric devait bien l'admettre : les Saredds étaient impressionnants, enveloppés de ténèbres et d'acier, avec leurs seuls yeux visibles. Il en toucherait un mot à Hersir. Voir s'ils pouvaient améliorer les uniformes des Strykers. Les rendre plus imposants.

Les Sareds les évaluèrent tous les six, bien que le regard du plus proche ne cesse de passer de Braddock à Jeric, sur qui ses yeux sombres et prédateurs s'arrêtèrent enfin.

Tels des chasseurs sentant leurs pairs.

— Qui êtes-vous ? ordonna ledit guerrier en langue commune, ses mots mêlés d'un fort accent istraan.

Jeric avait déjà envisagé ses options, et une seule d'entre elles éviterait les dommages collatéraux.

— Jeric Obery Sal Angevin, de Corinthe. Nous sommes en route pour voir votre zar, et nous sommes un peu pressés.

Il fit un geste vers Stanis qui gémissait sur le lit.

Jeric n'en dit pas plus. Il ne savait pas ce que le zar avait dévoilé au sujet d'Imari, ni s'il avait dit quoi que ce soit la concernant. Jusqu'à présent, Jeric n'avait entendu aucune annonce, et il ne comptait guère faire courir de nouveaux dangers à Imari.

— Le *Loup*, lâcha le Saredd comme une insulte.

— En personne, répliqua l'intéressé en lui décochant un sourire carnassier.

L'expression du Saredd s'assombrit.

— Nous ne faisons pas affaire avec les loups.

— Fort heureusement, ce ne sont pas vos affaires.

C'était loin d'être la réponse indiquée, et derrière eux, Survak se pinça l'arête du nez, la tête basse.

— Sale merde de *corazzi*.

Le Saredd cracha aux pieds de Jeric et fit un pas en avant.

Les hommes de Jeric dégainèrent leurs armes. Les Sareds firent de même.

Jeric leva le poing pour tenir ses hommes à distance, le regard braqué sur le Saredd le plus proche.

— Je ne suis pas venu pour me battre. Sinon, j'aurais certainement amené plus de quatre hommes.

Les Sareds ne paraissaient pas convaincus. En temps normal, Jeric aurait été flatté.

— Conduisez-moi à votre zar, pressa Jeric d'une voix grave. Escortez-moi vous-même si nécessaire, mais je dois le voir.

Le Saredd fixa longuement Jeric, visiblement hostile, et juste au moment où Jeric pensait devoir employer d'autres tactiques – celles impliquant des dommages collatéraux –, le Saredd déclara, d'un ton bourru :

— Très bien, mais les autres restent ici.

— Tu peux rêver si tu... commença Braddock.

— C'est bon, le coupa Jeric.

Les paupières étrécies, le Saredd fit signe à Jeric de les suivre. Ce dernier traversa la cabine et sortit dans l'air salé. Le vent balaya

ses cheveux et vêtements alors qu'il suivait les Saredds, passant devant l'équipage aux aguets pour atterrir sur le quai, où attendaient d'autres gardes, reconnaissables à leurs culottes et tuniques brun clair et à leurs longs gilets cramoisis. Jeric, qui n'avait pas mis pied à terre depuis son départ plusieurs jours plus tôt, trébucha par deux fois, et les deux fois, les Saredds tendirent le bras en direction de leurs cimenterres.

Jeric était forcé de le reconnaître. Leurs réflexes étaient presque aussi bons que les siens.

Les mouettes criaillaient, et l'air charriait des odeurs de fumée et de sel, aussi bien que des relents de poissons morts, ce qui ne faisait rien pour calmer les nausées de Jeric. Marchands et pêcheurs le dévisageaient. Son teint clair trahissait son statut d'étranger dans ce pays sépia, et son escorte prestigieuse suscitait la méfiance. Après un moment, les Saredds tournèrent dans une venelle qui donnait sur une impasse.

À bien y réfléchir, il n'aurait peut-être pas dû balayer aussi vite les préoccupations de Braddok.

Les Saredds s'approchèrent d'une petite porte ayant affronté bien des intempéries, nichée dans le stuc ébréché, et l'un d'eux frappa trois fois. Quelques secondes s'écoulèrent, puis le panneau pivota sur ses gonds. L'un des guerriers échangea quelques mots inaudibles avec la personne qui se tenait à l'intérieur, puis la porte s'ouvrit sur Ricón.

La surprise sur le visage du zur reflétait celle de Jeric, puis – à la grande surprise des Saredds – Ricón lui adressa un large sourire.

— Sieta...

Ricón atteignit Jeric en trois enjambées, et les deux hommes s'étreignirent.

— Je ne m'attendais pas à te voir ici, poursuivit Ricón en langue commune égayée de l'accent istraan. Ne devrais-tu pas être à ton couronnement ?

— Probablement, répondit l'autre.

Ricón recula pour détailler l'apparence débraillée de Jeric. Son attitude décontractée disparut, remplacée par un sentiment de malaise.

Jeric fit un geste du menton vers son escorte déconcertée, et Ricón se pencha plus près.

— Astrid s'est échappée, chuchota Jeric.

— *Dashá...*

Ricón passa une main dans ses cheveux.

— Quand ?

— Ça fait neuf jours. Quand as-tu quitté Trier ?

— Tôt ce matin.

Les deux hommes échangèrent un long regard inquiet.

— Es-tu venu seul ? demanda Ricón d'un ton brusque.

— Non. Mes hommes sont toujours à bord du navire. L'un d'entre eux est tombé malade.

Ricón opina.

— Combien êtes-vous ?

— Six, avec moi.

Ricón aboya des ordres – en istraan cette fois – aux Sareds désemparés, exigeant qu'ils escortent les hommes de Jeric depuis la Dame, puis il intima aux autres gardes de faire venir des chameaux et des fournitures supplémentaires.

— Mon homme ne peut pas monter en selle, précisa Jeric.

— Nous aurons également besoin d'un traîneau, lança Ricón aux gardes après un moment de réflexion.

Puis il entraîna Jeric de l'autre côté de la porte. Celle-ci donnait sur une petite antichambre occupée par une table basse, des coussins et un Sared. Ce dernier suivit Jeric des yeux tandis qu'il s'élançait à la suite de Ricón dans un escalier en bois au fond de la pièce.

— Où sont *tes* Sareds ? demanda Jeric par-dessus le grincement des planches.

— À Vondar. Avec elle.

Ricón avait donc laissé ses meilleurs hommes avec Imari. La nouvelle aurait dû le reconforter, mais l'inquiétude refusait de se dissiper.

Lorsqu'ils atteignirent le palier, Ricón passa une porte derrière laquelle se trouvait une chambre. La lumière du jour faiblissante filtrait par le claustra décoratif, projetant des motifs lumineux sur le sol.

Jeric aperçut, à travers les trous du claustra, le port au loin. De là, il pouvait voir le bord des nuages sombres et bulbeux qui couvraient au-dessus de Ziyan – les Grandes Friches. Une tempête omniprésente créée par un peuple qui possédait des pouvoirs à ne plus savoir qu'en faire.

Un peuple qui partageait le sang d'Imari.

Il espérait que ce sang la protégerait à présent, si Astrid l'atteignait avant qu'ils ne puissent l'avertir.

— Comment Astrid s'est-elle échappée ?

Ricón souleva le couvercle d'un grand coffre en cèdre et entreprit de fouiller son contenu, tandis que Jeric relatait les événements des derniers jours.

— Loup.

Ricón referma le couvercle avec un grand *bang*.

— En amenant Stanis ici, dans son état... Tu mets mon peuple

en danger...

— Il peut encore s'en tirer.

Ricón lâcha un soupir et lui fit face.

— Imari n'a pas ce pouvoir.

— Tu n'as aucune idée du pouvoir que renferme Imari.

Ricón s'interrompit, les lèvres serrées.

— Ta foi en ses capacités est louable, mais il est égoïste de la mêler à cette affaire. Sa vraie nature pourrait être exposée...

— Comment ça, *exposée* ? l'interrompit Jeric.

Ricón ne répondit pas, mais Jeric avait compris. Il fit un pas en avant, ressentant un soudain élan de colère au nom d'Imari.

— Vous la cachez toujours. C'est pour ça que vous n'avez pas fait d'annonce...

— C'est pour sa propre sécurité...

— La chose la plus sûre que vous puissiez faire pour elle est de la laisser être ce qu'elle est. Elle a besoin de votre foutu soutien...

— Je n'ai pas besoin de ton aide pour savoir ce dont elle a besoin, *Loup*, se récria Ricón avec fougue. Ta famille est la raison pour laquelle nous avons dû la cacher en premier lieu.

— Et *je l'ai laissée partir*, grogna Jeric. *Avec ma bénédiction.*

— Cela ne devrait pas te surprendre, mais la bénédiction d'un loup ne signifie pas grand-chose par ici.

Jeric regarda Ricón droit dans les yeux et dit d'une voix grave :

— Je ne suis pas mon père.

Ricón observa le roi Loup.

— Non, en effet, répondit-il enfin. Mais la Corinthe d'aujourd'hui est toujours celle de Tommad, et jusqu'à ce que nous...

Quelqu'un venait de frapper à la porte.

Les deux hommes échangèrent un coup d'œil, puis Jeric se glissa derrière un paravent qui lui offrait une vue sur la porte et quiconque se trouvait de l'autre côté.

C'était le Saredd de l'antichambre en dessous. Il chuchota quelques mots à Ricón, qui acquiesça et ferma la porte alors que Jeric réapparaissait de derrière le paravent.

Le silence, porté par leur dispute inachevée, s'étira, tendu.

— Nous terminerons cette conversation au palais, déclara Ricón. Il est temps d'y aller. Mais d'abord, toi et tes hommes devez mettre ceci.

~

Une heure plus tard, Jeric et ses hommes avaient abandonné leur laine corinthienne au profit d'amples vêtements en coton

istraans, et noué de larges foulards autour de leur tête. Bien sûr, si on les observait de près, leur teint clair les trahirait, mais à distance, ils se fondaient assez bien dans la masse.

Ils récupérèrent leurs affaires sur la Dame, mais en haut de la rampe, Jeric se planta aux côtés de Survak. Les deux hommes regardèrent Braddok et Aksel porter un Stanis inconscient.

Jeric coula un regard au vieux capitaine.

— Vous le connaissez.

Ce n'était pas une question.

Survak tira longuement sur sa pipe tandis que ses yeux suivaient la forme inerte de Stanis.

— Non, répondit enfin Survak dans un panache de fumée. Je ne l'ai jamais vu de ma vie.

Et le capitaine de se détourner du bastingage pour rejoindre sa cabine. Les soupçons de Jeric persistaient, mais ce n'était pas le moment de courir après de vieilles histoires. Jeric poursuivit donc son chemin et retrouva Ricón sur les quais. Ce dernier les conduisit aux écuries, où son escorte avait préparé une demi-douzaine de chameaux, deux chevaux et un traîneau. Certains d'entre eux devraient partager leur monture.

— Doucement, dit Ricón, amusé, tandis que ses Saredds regardaient les hommes de Jeric se battre avec les chameaux.

Ricón se pencha en avant, les avant-bras croisés sur sa selle.

— Ils ont besoin d'un moment pour s'habituer à vous.

— Un moment, mon cul, jura Braddok.

À chaque pas qu'il faisait vers sa monture, le chameau reculait d'un pas.

Un Saredd émit un petit rire.

— Peut-être qu'il n'aime pas l'odeur de l'akavit, le taquina Chez.

— En supposant qu'il puisse sentir autre chose que sa propre haleine... marmonna Braddok.

Jeric s'assura que Stanis était confortablement installé, attaché sur le traîneau, puis il s'approcha de la chamelle attelée à celui-ci – celle qu'il allait monter. Elle le dominait de toute sa hauteur, et il plongeait son regard dans ses beaux yeux marron, encadrés d'épais cils noirs. Elle l'observa avec curiosité tandis que son énorme mandibule mâchait lentement des restes de repas.

— Saluté, offrit Jeric en lui tendant une main conciliante.

Bonjour.

La chamelle renâcla, ses oreilles s'agitèrent, et elle détourna la tête.

Derrière lui, Braddok jura tandis que sa monture se retournait pour s'éloigner de lui. Les gardes de Ricón, tordus de rire, se mirent à brailler.

— Je t'ai apporté quelque chose.

Jeric extirpa une pomme de sa sacoche et l'offrit à la chamelle. Elle tourna la tête dans sa direction, intriguée, puis elle cligna lentement de ses longs cils. En une seule bouchée, elle arracha la pomme de sa paume, et usa de sa rangée impressionnante de dents, avant d'appuyer son museau tout contre le visage de Jeric.

Grands dieux, quelle haleine. Il n'était pas impossible qu'il rende le contenu de son estomac à nouveau.

— Désolé. Je n'en ai plus.

Jeric ouvrit les mains pour qu'elle puisse voir ses paumes vides. Elle ronchonna d'agacement et le poussa de nouveau du bout du museau.

— Mets une main sur son postérieur pour la faire asseoir, dit Ricón, l'air légèrement impressionné.

Lentement, pour ne pas la surprendre, Jeric posa une main juste derrière la selle. Elle éructa bruyamment, mais fléchit les jambes.

Braddok croisa les bras et le foudroya du regard.

— Quel frimeur.

Jeric lui jeta un clin d'œil, puis monta sur la selle, grimaçant sous le tiraillement de sa blessure. La chamelle se redressa, et Jeric épousa ses mouvements, se penchant en arrière et suivant l'élan de la chamelle alors qu'elle se relevait.

Le chameau de Braddok était réapparu, mené par un Saredd qui l'aida à monter en selle, malgré les vives protestations du cavalier et de la monture.

Ricón se tourna vers Jeric.

— Prêt ?

Jeric jeta un coup d'œil à Stanis, attaché au traîneau, inerte, et hocha la tête.

— Viama ! cria Ricón aux autres.

Jeric pria à qui voulait bien l'entendre pour qu'ils atteignent Trier à temps.

Chapitre 17

Imari se laissa choir du plafond de Taran et Saza, qui l'observaient tous deux : Saza, avec joie ; Taran, avec suspicion.

Cette femme était plus mordante qu'une aiguille à suturer.

— Saza... va nous chercher de l'eau, dit Taran.

Le garçon obtempéra, les épaules courbées. Imari lui jeta une figue, qu'il attrapa avec un sourire avant de s'enfuir par la porte.

— Tu es venue nous dire au revoir, annonça Taran une fois qu'il fut parti.

Imari établit le contact visuel avec la vieille femme et inspira profondément. Elle détestait cette situation. Du plus profond de son cœur.

Le fait de devoir choisir. De savoir que peu importe ce qu'elle choisirait, quelqu'un souffrirait. De devoir abandonner deux personnes qui comptaient déjà beaucoup pour elle – qui étaient déjà comme une famille à ses yeux.

— Pas besoin de t'expliquer, reprit Taran. Je t'avais dit de ne pas te faire prendre.

Le regard de Taran se posa sur elle, et Imari crut y déceler un brin de tristesse.

— Alors ? Prête pour un dernier essai ?

— Je n'ai pas apporté mon talla.

Les yeux sombres de la vieille femme se durcirent.

— On ne s'entraîne pas sans...

— J'ai lu le livre que vous m'avez donné.

Ce n'était clairement pas ce à quoi Taran s'attendait.

— Il y a un passage au sujet duquel je voulais vous questionner, poursuivit Imari.

Taran recula sans la quitter des yeux.

Elles n'avaient pas beaucoup parlé du talent particulier d'Imari la semaine précédente, car Taran s'était résolument concentrée sur la maîtrise d'Imari. Mais le passage qu'elle avait lu la veille au soir s'était insinué dans son esprit, et elle n'arrivait pas à s'en défaire.

— Il est dit qu'au début, Asoraï dirigeait les Cieux, accompagné de cinq personnes de confiance.

— Les Divins, confirma prudemment Taran.

Oui, les Divins. Imari les avait toujours imaginés comme la garde surnaturelle d'Asoraï, chacun d'entre eux incarnant un aspect

du pouvoir du Créateur. Azir, lors de sa tentative pour s'arroger le pouvoir, était allé jusqu'à façonner sa garde personnelle sur un modèle identique : il avait nommé le plus puissant Liagé de chacun des quatre talents du Shah pour lui servir de hauts commandants – les Mo'Ruk, comme il les avait appelés –, et ensemble, ils avaient terrorisé le monde. En outre, les quatre talents liagés tels qu'ils les connaissaient aujourd'hui trouvaient leur source dans le pouvoir des quatre Divins originels, dont la puissance s'était infiltrée dans la terre de Sol Velor.

Il n'y avait qu'un seul problème.

Imari avait toujours entendu parler des *Quatre* Divins ; or les versets prétendaient qu'il y en avait eu *cinq*.

— Il y avait cinq Divins. Pas quatre, déclara Imari.

Et le cinquième était un sulaziér – un envoûteur d'âmes.

Les yeux de Taran s'éclairèrent, mais elle ne nia pas.

— Qu'est-il arrivé au sulaziér ? demanda Imari, qui avait besoin d'une réponse à tout prix.

L'arbre de son cauchemar se rappela soudain à son esprit, l'emplissant d'une peur inexplicable.

— Les versets ne disent rien de plus sur le cinquième Divin. J'ai vérifié mais...

— Ils ne disent rien de plus, confirma Taran dans un soupir. Du moins, pas comme on pourrait l'espérer, devrais-je dire, car le cinquième n'est pas considéré comme un Divin. Seuls les enseignements de Moltoné en expliquent la raison, mais cela fait bien longtemps que je n'ai pas mis la main sur ce livre-là.

Imari ne comprenait pas ce que Taran voulait dire.

— Et que disent les enseignements de Moltoné sur le sulaziér ?

Rasmin lui avait révélé que chaque génération ne voyait naître qu'un seul et unique sulaziér. Elle ne savait pas s'il avait dit vrai, mais cela semblait plausible, étant donné qu'elle n'avait jamais entendu parler de quelqu'un d'autre possédant ce talent. Elle n'avait même jamais entendu le terme avant Ventus.

Taran pinça les lèvres.

— Le sulaziér est tombé, expliqua-t-elle enfin.

— Comment ça, tombé ? Il est mort ? Il...

— *Elle*, l'interrompit Taran. Ils l'appelaient Zussa. Elle était... la compagne la plus fidèle d'Asoraï.

— Et que lui est-il arrivé ? pressa Imari.

Taran haussa les épaules.

— Elle en voulait plus.

— Plus de quoi ? Plus de pouvoir ?

Taran inclina la tête.

— Oh.

Un frisson s'empara d'Imari.

— Elle a *trahi* Asorai, n'est-ce pas ?

Taran remarqua l'appréhension croissante d'Imari.

— Il faut que tu comprennes, mon enfant, que plus la lumière est éclatante, plus l'obscurité se fait forte. Car pourquoi l'obscurité s'intéresserait-elle à un simple scintillement quand elle peut étouffer ce qui illumine le monde... et ainsi le posséder tout entier ?

Et la sulaziér avait été la plus puissante des Divins.

Une fois de plus, Imari repensa à l'arbre, au cauchemar et à cette voix effroyable. Lui arriverait-il la même chose ? Les ténèbres l'appelleraient-elles comme elles avaient attiré Zussa ?

— Quelle a été la réaction d'Asorai ? interrogea Imari.

— Eh bien, si l'on en croit les enseignements, les quatre autres Divins ont subtilisé le *talla de Zussa* et l'ont détruite avec. Leurs formes physiques se sont désagrégées dans le processus, mais leur pouvoir s'est réinjecté dans le sol et...

— C'est comme ça que sont nés les Liagés, termina Imari.

— Oui.

Puis :

— Quel était le... *talla de Zussa*, voulut dire Imari, quand les perles s'entrechoquèrent.

Les deux femmes se tournèrent vers la porte, s'attendant à voir arriver Saza, mais seul le silence suivit. Pas de pas dans la cage d'escalier. Rien.

Puis Imari réalisa que Saza était parti depuis un long moment. Taran s'en rendit compte au même instant et s'apprêtait à se lever lorsqu'Imari dit à voix basse :

— Attendez ici.

— *Non*. C'est toi qui devrais rester ici, rétorqua Taran, une fois debout. Si on te découvre...

Mais Imari avait déjà passé la porte avant que Taran ne puisse terminer. Elle descendit les escaliers enténébrés, la peur aiguisant ses sens, et juste avant d'atteindre la dernière marche, elle se figea.

Une marque luisait au-dessus de la porte. La même que celles qui ornaient le sommet du mur d'enceinte de Skanden, bien que celle-ci ait été dessinée à même le plâtre, invisible à moins d'être activée.

Le cœur d'Imari se mit à battre plus vite. Elle savait qui l'avait mise là, mais qu'est-ce qui l'avait déclenchée ?

Saza.

Imari saisit les perles pour les faire taire tandis qu'elle se glissait à travers le rideau, un picotement s'emparant de son corps, pareil à la caresse de la soie. C'était le pouvoir contenu dans la gardienne de Taran. Imari pouvait la sentir à présent, cette pulsation constante

d'énergie du Shah.

Sa mise en garde.

Imari avança prudemment, tapie dans la pénombre. À quel moment la nuit était-elle devenue si calme ? Et si... sombre ? Imari arriva au bout de la petite allée et risqua un regard au coin de la rue.

— Te voilà, sulaziér.

Chapitre 18

Une silhouette fuligineuse se matérialisa dans la pénombre, à une dizaine de pas. La silhouette était de forme humaine, bien qu'Imari ne perçoive rien d'humain dans la personne qui se trouvait devant elle. Son corps était émacié et décharné, une épaule affaissée comme si les muscles qui la maintenaient s'étaient détachés. La laine de ses vêtements partait en lambeaux, et l'un de ses pieds nus était tordu vers l'intérieur, sa jambe maigre décrivant un angle anormal. Sa tête, croulant sous son propre poids, ne semblait tenir qu'à la seule force de sa volonté.

Le nom de la créature s'écoula des lèvres d'Imari :

— Astrid...

Une vague de terreur envahit son cœur, qui se mit à cogner plus fort. Non pas en raison de la créature qui se tenait devant elle. Mais à cause de ce que la présence d'Astrid signifiait.

— Où est Jeric ? demanda Imari.

La cruauté dans le rictus d'Astrid était presque palpable.

La créature – et le pied tordu qu'elle traînait derrière elle – s'approcha tant bien que mal.

— Elle se soucie d'un loup.

C'était une légion de sons déformés, semblant venir d'un autre monde. Une fausse note au milieu des tons purs et naturels de ce monde.

— Comme c'est... charmant.

— *Dis-moi où il est.*

Des ombres glissaient sous la peau blafarde d'Astrid, et quelque chose ressemblant à un doigt poussait contre son visage de l'intérieur, déformant sa pommette.

— Ton *chien* est mort.

Le cœur d'Imari s'arrêta. Elle n'arrivait plus à respirer.

Non. C'était impossible...

Pas Jeric.

— Tu mens, gronda Imari, la peur au corps.

— Mentir, nous ?

Les yeux noirs d'Astrid brillaient d'une lumière qui n'avait rien de naturel, se délectant de l'angoisse d'Imari.

— Peut-être aurions-nous dû le lui amener, afin qu'elle puisse entendre ses cris.

Imari s'efforçait de ne pas céder face aux mensonges du démon,

mais une autre vérité s'insinua dans son esprit : Jeric l'aurait prévenue. À moins qu'Astrid ne lui ait ôté la vie avant qu'il n'en ait eu l'occasion.

Le corps d'Imari bourdonnait de fureur. Elle était comme une cloche sur laquelle on aurait frappé trop fort, les vibrations si fortes qu'elles manquaient d'en fissurer la surface.

— Une telle colère, reprit la légion, dont les prunelles cauchemardesques luisaient de plus belle.

Imari fit un pas en avant.

— Je te *détruirai*.

— Délicieux, fit Astrid en se purléchant les lèvres. Continue, petite sulaziér...

Le regard d'Astrid se posa soudain derrière Imari. C'est alors qu'elle aperçut, horrifiée, un Muet entrer dans la rue, traînant quelqu'un derrière lui.

Saza.

Son cœur s'emballa à la vue du garçon qui, un cri sur les lèvres, tentait tant bien que mal de se libérer.

La raison de la présence du Muet lui échappait, de même que le lien qu'il entretenait avec Astrid, mais rien de tout cela ne comptait. Saza était entre ses griffes.

— Relâche-le ! exigea Imari.

Voyant que le Muet ne bougeait pas, Imari se retourna vers Astrid.

— *S'il te plaît !* l'implora-t-elle. Il n'a rien à voir avec...

— Quitte cet endroit tout de suite, démon, gronda une nouvelle voix.

C'était Taran. Elle s'avancait dans la rue, plus droite qu'Imari ne l'aurait cru possible. Son visage furieux était encadré de cheveux fous, et ses mains dégouлинаient de sang frais. Elle était la colère et le jugement incarnés, l'image même que se faisait Imari d'un Divin venu sur Terre pour réclamer sa vengeance.

Les poils hérissés, Astrid cracha :

— *Toi.*

— Recule, ma fille, lança Taran à Imari alors qu'elle faisait un pas entre la jeune femme et la légion.

Avant qu'Imari ne comprenne ce qu'il se passait, la bouche d'Astrid s'étira – aussi largement que si elle s'était décroché la mâchoire – et régurgita un flot de ténèbres. L'obscurité se déversa de ses lèvres comme une fontaine, puis forma une flaque sur le sol avant de glisser vers Taran.

Cette dernière peignait – sur le sol imbibé de son sang – des symboles frénétiques semblables aux gardiennes protégeant sa porte d'entrée et le mur d'enceinte de Skanden. Les ténèbres d'Astrid se

déversèrent sur eux, pareilles à une marée. Les motifs de Taran s'illuminèrent, et l'obscurité vint s'écraser contre la barrière lumineuse avec un monstrueux gémissement. Elle s'enroula alors sur elle-même avant de repartir vers sa maîtresse, écumant à ses pieds.

— Qui t'a ramenée ? grogna Taran, qui tanguait sur ses pieds.

Imari le remarqua.

La légion aussi.

Astrid se fendit d'un sourire aux dents noirâtres et tendit les paumes. Les ténèbres repartirent à l'assaut, encore plus vite que la fois précédente. Ils s'écrasèrent contre les gardiennes de Taran dans un souffle qui projeta cette dernière sur le dos. Presque en dehors de son cercle de protection.

Astrid s'approcha, tel un lion à l'affût de sa proie.

— Tu es faible, *prior*. Les années n'ont pas été clémentes avec toi.

— Et vous trouvez que vous êtes *cléments* avec le corps de cette pauvre fille, cracha Taran en se relevant.

Imari écoutait leur échange d'une oreille distraite, le regard fixé sur Saza, qui luttait toujours contre l'emprise du Muet. C'était sa chance ; la légion était absorbée ailleurs *et* elle voulait Imari vivante. Cela valait le coup d'essayer.

Imari s'élança. Elle n'avait aucune idée de la façon dont procéder, mais elle devait agir.

Le Muet la fixa, inébranlable, tandis que Saza redoublait d'efforts, martelant son agresseur de coups de pied en hurlant. Le Muet l'empoigna alors par le col et le tint à hauteur d'yeux. Les pieds dans le vide, le garçon s'attaqua à grands coups de griffes aux bras inflexibles du Muet. Imari profita de cet instant d'inattention pour sauter sur le dos du Muet. Elle enroula ses bras autour de son cou et serra de toutes ses forces.

Dans un grognement, le Muet chancela, projetant Imari contre un mur – si fort que des morceaux de plâtre se décrochèrent. Mais elle ne lâcha pas prise et le Muet l'encadra à nouveau contre la paroi. Cette fois, son crâne heurta le stuc, mais quand elle rouvrit les yeux, le goût du sang sur la langue, seule la tunique de Saza demeurait dans les mains de l'homme.

Le petit Saza, lui, fusait – torse nu – à l'autre bout de la rue.

— Cours ! s'écria Imari alors que le Muet l'enfonçait à nouveau dans le mur.

Imari laissa échapper un hurlement, le dos enfoncé dans le stuc, mais elle tint bon dans l'espoir que sa manœuvre offre quelques secondes additionnelles au garçon. Soudain, elle entendit un cri. Un cri déchirant, à vous glacer le sang, comme un cœur arraché à son corps. Les yeux d'Imari suivirent le son jusqu'à l'endroit où Taran

s'était effondrée. Ses gardiennes s'étaient éteintes et la vieille femme gisait dans une mare de sang noirâtre, fixant la nuit, immobile. Elle n'était plus.

— *Non*, sanglota Imari.

Profitant de la distraction de la guérisseuse, le Muet arracha les bras de son cou et la précipita au sol. Elle percuta la terre et roula jusqu'à heurter le mur d'en face.

Taran.

Imari se releva juste à temps pour apercevoir l'un des filaments d'encre de la légion charger dans la direction de Saza. Les ténèbres, pareilles à un fouet, s'enroulèrent autour de ses chevilles et le traînèrent, hurlant, vers Astrid.

— Saza ! s'écria Imari.

Soudain, un puissant battement d'air retentit dans le ciel, et un petit objet s'écrasa au sol à quelques pas de là.

Sa flûte.

Imari se rua sur l'instrument, mais une force vint la percuter de plein fouet au côté, et elle perdit l'équilibre. Le Muet. Il lui enfonça un pied dans le dos pour l'immobiliser. Imari laissa échapper un cri et s'efforça de se relever, mais le Muet était inébranlable. L'air palpita à nouveau, et cette fois, son agresseur hurla. La pression dans son dos disparut, et Imari se redressa. Elle tendit le bras pour récupérer sa flûte tandis qu'un grand hibou noir labourait le visage du Muet, s'attaquant à ses yeux.

Rasmin.

Il avait pris un œil et plongeait déjà pour lui arracher l'autre.

Pas le temps de réfléchir. Imari porta la flûte à ses lèvres, les picotements et la chaleur jaillissant dans sa poitrine comme si son corps attendait ce moment précis pour s'éveiller enfin.

Et la mélodie fusa.

Ses doigts couraient sur l'instrument, produisant un flot de notes ininterrompu. Elle déversait son pouvoir dans la flûte mais, comme toutes les nuits des semaines passées, le brasier s'éveilla dans sa poitrine avec l'intensité d'un incendie, et elle dut s'interrompre avant que le feu ne la consume.

Attirée par les cris de Saza, Imari tourna la tête vers l'obscurité qui se drapait tel un cocon autour du garçon, tandis que le Muet luttait contre les griffes acérées de Rasmin.

Imari repositionna ses lèvres au-dessus de l'embouchure.

Saza s'époumonait à mesure que l'obscurité remontait le long de son corps. Imari sentit les larmes lui monter aux yeux. L'enfer faisait rage dans sa poitrine, mais elle ne s'arrêta pas. Saza avait besoin d'elle. *Tout de suite.*

Le hibou poussa un hurlement en se retrouvant propulsé contre

un mur, et le Muet ainsi libéré s'abattit sans crier gare sur Imari, la projetant une nouvelle fois à terre. La flûte lui échappa des mains, et le Muet fit basculer Imari sur le ventre, tandis qu'elle se débattait, essayant – en vain – de se libérer du poids insurmontable du Muet.

Les ténèbres glissèrent leurs doigts d'encre dans la bouche de Saza.

— Saza ! hurla Imari, toujours aux prises avec son agresseur.

Le cri de Saza se mua en gargouillis.

Nooooooooon...

— Saza... s'étrangla Imari, des larmes chaudes coulant de ses yeux. Non... Saza...

Le garçon fut pris de spasmes et se mit à convulser. La noirceur courait sous sa peau, s'étendant sur son visage innocent jusqu'à ce que ses yeux se remplissent d'un noir pur. Alors, l'obscurité se mit à couler de ses cavités telles des larmes d'encre, et la tête de Saza bascula sur le côté.

Mort.

— *Non...* sanglota Imari, qui s'était affaissée sous le Muet, toute combativité envolée.

Astrid s'approcha lentement mais sûrement, enjambant la forme sans vie de Saza comme s'il n'était rien d'autre qu'une brèche dans la chaussée. Les yeux noirs du démon se fixèrent sur Imari, qui pleurait à chaudes larmes, clouée au sol.

— Tu ne peux pas nous échapper, petite sulaziér, dit la légion. C'est ton destin...

Des bruits de pas tonitruants se firent entendre et un homme cria :

— Restez où vous êtes !

Astrid plissa les paupières, le regard fixé sur le bout de la rue, tandis que le Muet saisissait les bras d'Imari pour la relever. Le visage du Muet était mutilé et couvert de sang, et seul un trou sinistre demeurait à l'endroit où s'était jadis trouvé son œil. Rasmin avait bien failli lui prendre l'autre.

Un peloton s'approcha – cinq gardes et un Saredd à l'allure de géant.

Tarq.

Ce dernier repéra Imari au même moment, puis pila net à la vue d'Astrid. Les autres l'imitèrent. L'un d'eux se signa.

— Tarq, allez-vous-en ! somma Imari à travers ses larmes. Prévenez mon...

Le Muet l'interrompit d'une main sur la bouche.

— Occupez-vous de la guérisseuse.

Tarq fit un geste à deux des gardes, qui se ruèrent sans autre forme de procès sur Imari et le Muet. Celui-ci flanqua la jeune

femme vers le premier homme et fondit sur le second à une vitesse folle.

Mais il l'avait laissée partir.

Imari savait qu'elle n'avait que quelques secondes pour agir.

Elle s'extirpa de l'emprise du soldat et s'élança vers sa flûte, laissant les deux hommes au Muet sanglant et borgne. Du coin de l'œil, elle vit les couleuvres fuligineuses d'Astrid éliminer les deux autres gardes, aspirant leur vie comme elle l'avait fait dans la grande salle du palais de Descieux. Et, tout comme ce soir-là, les filaments sinueux rampèrent vers leur maîtresse, s'engouffrèrent à l'intérieur de son corps, faisant frissonner Astrid lorsqu'elle ingéra leur force vitale.

C'est alors que Tarq s'élança.

Il ne vit pas le reflet métallique dans les mains d'Astrid, car il arrivait par-derrière.

— Tarq, attention ! avertit Imari.

Mais le Saredd ne l'entendit pas, et dans un nuage d'encre et de fumée, Astrid vint se placer derrière le guerrier et lui asséna un coup de poignard dans le dos avec le cimeterre d'un garde terrassé.

Coupé dans son élan, Tarq tituba sous l'effet de la surprise, la pointe du cimeterre de son camarade dépassant de son abdomen.

Un sourire étira les lèvres du démon, dont les yeux scintillaient d'une étrange lueur. Les deux autres gardes – ceux qui avaient combattu le Muet – gisaient sur le sol, baignant dans leur propre sang. Morts ou inconscients, Imari n'aurait su le dire, mais le Muet s'avavançait dans sa direction, tout clopinant et dégoulinant de sang.

— Viens avec nous, sulaziér, et personne d'autre ne mourra, somma la légion avec un calme n'ayant rien de naturel.

La flûte d'Imari palpitait, toute chaude, dans sa main.

— Donne-la-moi.

Astrid tendit la main.

Il y eut un nouveau battement d'ailes, et le hibou plongea, s'accrochant au visage du Muet qui hurla de plus belle.

Rasmin venait de lui offrir une nouvelle chance.

Imari inclina sa flûte et souffla dans l'orifice. Les notes s'élevèrent dans la nuit, désespérées et tâtonnantes.

Là, doucement. Fais le vide dans ton esprit.

La voix.

Celle qui s'était révélée à la jeune femme dans les entrailles du palais de Descieux, puis à nouveau dans la grande salle. Elle s'adressait à elle à l'intérieur même de son esprit, avec le calme, la fermeté et la clarté qu'elle exigeait d'elle à présent.

Détends-toi, Imari.

Imari se força à faire le vide dans son esprit, malgré son poul

rapide et ses doigts tremblants. Elle chassa toutes ses pensées, toute sa peur, focalisant son attention sur la voix.

Détends-toi, répéta cette dernière.

Cette fois, par le plus grand des miracles, elle parvint à contenir les picotements. Sa bouche était comme un barrage régulant le flux d'énergie qui poussait pour se déverser, mais les picotements restaient calmes et réguliers. Contenus.

Bien joué.

La note suivante s'éleva avec force et clarté, et Imari entrouvrit le barrage, laissant le pouvoir s'écouler au bout de ses doigts.

Le monde... se transforma.

Au début, ce qu'elle vit la laissa perplexe. Son monde se résumait à présent à de petits points lumineux entrecoupés d'ombres. Les bâtiments étaient comme des constellations, formés par la lumière, comme si elle se trouvait dans le ciel et que les étoiles dessinaient une ville. La note d'Imari se troubla de surprise, et les étoiles les plus proches vacillèrent telles des bougies agitées par une douce brise.

En réponse à sa musique.

Soudain, Imari comprit. Ces lumières – ces étoiles – étaient l'essence même du Créateur, distillée dans l'intégralité de Sa création. Une sorte de plan spirituel où les étoiles les plus brillantes évoquaient en fait des *êtres humains*. Les citoyens d'E'Centro, à leurs portes et fenêtres.

Puis elle vit Astrid. Ou, plus précisément, ce fut ce qu'Imari ne voyait *pas* qui lui indiqua où se trouvait Astrid, car à cet endroit seule l'obscurité régnait – celle-là même qu'elle avait rencontrée à Descieux. Une obscurité froide, infinie et vile, comme une déchirure dans le tissu de l'univers.

Trouve la tension, la pressa la voix dans son esprit.

Imari ne savait pas ce que signifiait *Trouver la tension*, mais la voix ne lui avait encore jamais fait défaut. Elle inspira donc profondément et tint sa note. Elle accueillit chaque couche du son qui sortait à présent de sa flûte, suivant la note jusqu'au bout tout en laissant son regard errer sur ces petits points lumineux qui vibraient tout autour d'elle. Faisant écho à la note.

Elle avait déjà vécu une expérience similaire auparavant, quand elle avait fredonné dans un petit espace clos et que les murs environnants s'étaient emparés de son timbre pour le lui renvoyer, aussi riche que des harmoniques. De même, ces étoiles-ci résonnaient de sa note, l'amplifiant, mais un son se démarquait des autres : un timbre dissonant au milieu de la pure harmonie de la création. Il provenait des points lumineux délimitant les ténèbres d'Astrid, comme si ces étoiles étaient distordues, infectées par le mal

en elle.

Trouve la tension, répéta la voix, tandis que le souffle du feu inondait ses entrailles.

Cette fois, Imari sut exactement ce que la voix voulait dire. Elle devait attraper ces fausses notes, ces étoiles infectées, et les ramener à la pureté.

Elle poussa son *ré* jusqu'à la limite du *mi* pour répondre à la dissonance d'Astrid, et les petits points de lumière entourant le démon – ceux qui se trouvaient au bord de la déchirure, déformés par le mal de la légion – se mirent à vibrer plus vite que les autres.

Imari ressentit un élan d'espoir.

— Non... grogna la légion.

Astrid tenta un pas dans la direction d'Imari, mais ses pieds refusaient d'obéir. Tous ces petits points lumineux autour d'elle s'étaient fixés en une solide barrière sonore pour la contenir.

Imari poussa sa note encore un peu plus loin pour infléchir le son. Sans la changer, mais en la modulant. La ceinture d'étoiles redoubla d'éclat sous l'effet de la musique. Attendant qu'Imari la guide vers la pureté comme l'on accorde les cordes d'un oud.

Imari infléchissait la note toujours plus loin, quand les étoiles s'embrasèrent, forçant contre l'obscurité. Comme si la flûte d'Imari était une aiguille, et ses notes, le fil, tissant progressivement une toile de lumière.

Faisant disparaître l'obscurité.

— NON ! hurla Astrid.

Avec l'énergie du désespoir, la légion transperça le filet d'étoiles oppressantes.

Sans ciller, Imari persévéra, jouant sur ces petits points de lumière pour les rapprocher de plus en plus. Astrid grogna, toutes dents dehors, tandis que ses mains ensanglantées griffaient l'air, et dans un dernier souffle, Imari mit un point final au morceau et referma la déchirure. Comblant le vide.

Astrid poussa un hurlement assez fort pour réveiller tout Trier. Imari se demanda même si toute la ville n'était pas déjà sur place, car une foule s'était rassemblée – Sareds, gardes et citoyens –, et de nombreux autres visages épiaient depuis les fenêtres obscures d'E'Centro.

Imari entendit le claquement du métal ; Astrid venait de s'effondrer sur le sol, recroquevillée sur elle-même – complètement immobile. Des menottes liagées lui enserraient les poignets, brillant de la lumière des gardiennes.

Tarq se tenait au-dessus d'elle, les épaules affaissées et le ventre trempé de sang. Son regard croisa celui d'Imari et il tituba. Il serait tombé si les gardes ne l'avaient pas rattrapé par les bras. Imari

s'élança dans sa direction, mais d'autres Sareds lui barrèrent la route. Elle reconnut l'un des hommes qu'elle avait aidés quelques jours plus tôt au Qazzat.

— Il saigne ! gronda-t-elle, légèrement étourdie par le pouvoir qu'elle venait de canaliser. Laissez-moi passer !

Les guerriers échangèrent un regard incertain, leurs yeux passant d'Imari à la flûte incandescente, puis à Tarq, et – enfin – ils reculèrent pour la laisser passer. Imari s'agenouilla aux côtés du blessé, vaguement consciente que d'autres pas approchaient.

Imari pressa ses doigts sur la blessure de Tarq, lui arrachant une grimace. Il avait perdu beaucoup de sang. Trop de sang. Heureusement qu'il en avait à revendre.

Des bribes de paroles indiscernables s'échappèrent des lèvres du Saredd.

— Chut, insista Imari. Restez avec moi, Tarq. Je vais vous soigner.

Elle s'en faisait la promesse.

— Que s'est-il passé ici ? s'écria une voix familière.

C'était Sebharan, accompagné d'une dizaine de gardes.

Tout le Qazzat s'était-il rassemblé là ?

Imari ne répondit pas, arrachant plutôt le foulard de la tête de Tarq pour le plaquer contre la plaie béante.

— Tenez ça ici pour arrêter le flux.

Sebharan se planta dans son dos et observa la scène.

— Par tous les saints...

— Faites amener Tarq jusque chez Gamla, déclara Imari. Je peux encore le sauver.

D'un claquement de doigts, Sebharan sonna deux gardes, qui empoignèrent le blessé pour l'aider à se relever. Celui-ci était si lourd qu'un troisième homme dut se joindre à l'opération, et ensemble, ils le traînèrent en direction de Vondar.

Imari repéra le Muet à genoux au milieu des gardes, totalement aveugle et souillé par le sang.

— Que faisons-nous de lui ? demanda l'un des hommes à l'attention de Sebharan, qui se tourna vers Imari.

— Tuez-le, répondit la jeune femme.

— Et qu'en est-il... d'elle ? interrogea Sebharan, la main tendue vers Astrid.

Imari était sur le point de les laisser en finir avec le démon, mais elle se ravisa.

Elle avait besoin de réponses. Le Muet ne pouvait pas parler, mais Astrid, oui.

— Vous avez toujours des cellules pour les Liagés ?

Une poignée de cellules avaient été construites à l'époque

d’Azir, dans les cachots souterrains de Vondar, avec l’aide de Liagés qui s’étaient rangés du côté des Provinces. Prêtes à accueillir Azir ou ses Mo’Ruk le cas échéant.

— Une, oui, répondit Sebharan.

— Enfermez-la dedans.

Personne ne bougea.

— Eh bien ? Vous l’avez entendue, aboya Sebharan.

Toujours pas de réaction.

Imari ne pouvait pas leur en vouloir. C’était comme marcher vers un cauchemar. Elle s’approcha donc d’Astrid elle-même, sous les regards silencieux des gardes et des Saredds. Elle sentait d’autres paires d’yeux l’observer depuis les fenêtres sombres.

Imari ne pouvait qu’imaginer ce que les citoyens d’E’Centro pensaient d’elle à présent, cette jeune femme qu’ils avaient appris à connaître comme la guérisseuse du clair de lune et qui venait de déchaîner le pouvoir du Shah contre un démon.

Et qui n’avait pas réussi à sauver Taran et Saza.

Les poings serrés, Imari se planta devant le démon, observant sa coquille émaciée. Par les gardiennes, quelle odeur. Imari parvenait à peine à distinguer la peau d’Astrid sous toute la saleté et le sang. Seules quelques touffes de cheveux fins en bataille recouvraient son crâne, comme si elle s’était arraché le reste par poignées. Elle donna un petit coup de botte dans le corps d’Astrid, mais le démon ne témoigna aucune réaction.

Il serait si facile d’en finir sans attendre.

Mais...

Imari ne saurait alors jamais ce qu’Astrid lui voulait.

— Je l’ai affaiblie, lâcha soudain Imari à l’adresse de Sebharan. Mais je ne sais pas combien de temps les effets dureront, et je dois absolument aider Tarq s’il veut avoir une chance de survivre.

— Allez-y, répondit Sebharan. Nous allons nous occuper du reste.

Imari jeta un coup d’œil au corps immobile de Taran, puis de Saza. Sa poitrine se serra si douloureusement que, l’espace d’un instant, l’air lui manqua. Mais l’heure n’était pas encore au deuil. Bien qu’il lui soit insupportable de quitter Saza et Taran de cette façon, il restait une vie qu’elle pouvait encore sauver. À condition qu’elle se hâte.

Imari se détourna de la scène à contrecœur et partit à toutes jambes.

Chapitre 19

Imari rattrapa Tarq et son escorte, et tous les cinq foncèrent à travers les rues d'une ville qui ne dormait plus. Les événements d'E'Centro avait réveillé tout Trier, et des visages apparaissaient aux portes et balcons, à la recherche de ce qui avait causé une telle agitation.

Elle ne pourrait plus se cacher sous l'identité de Sable, trop de gens l'avaient vue utiliser son pouvoir. Elle s'en inquiéterait plus tard.

Ils grimpèrent les escaliers de Vondar au pas de charge, ce qui s'avéra difficile car Tarq avait de plus en plus de mal à supporter son propre poids. Imari les précéda à travers la porte principale et pénétra dans un atrium grouillant de sentinelles, où elle aperçut le zar en pleine conversation avec Bayek et Avék.

Imari jura intérieurement. Avék serait furieux quand il apprendrait qu'elle s'était échappée sous sa surveillance.

— Pa... Mi zar ! s'exclama Imari, se rattrapant à la dernière seconde.

Elle se demanda – distraitement – si tout cela avait encore de l'importance à présent.

Le zar s'interrompit et fixa sur sa fille des yeux soulagés. Une seconde plus tard et elle était dans ses bras.

— Par tous les saints, tu vas bien.

Il recula et la dévisagea comme pour s'assurer qu'elle était vraiment indemne.

— Quand Avék m'a fait part de ta disparition, j'ai pensé...

— Je vais bien, insista Imari au moment de capter le regard furieux d'Avék. Mais je dois y aller. Tarq a besoin de mon aide.

Le zar reporta son attention sur Tarq, que les gardes avaient toutes les peines du monde à faire tenir sur ses pieds. Ses yeux se posèrent sur la blessure.

— Fais ce que tu as à faire, répondit-il. Où est le démon ? ajouta-t-il à voix basse.

— Sebharan est en chemin ; il doit le mettre au cachot.

Bayek s'approcha.

— Au cachot ? Nous ne pouvons pas nous permettre de garder cette chose à Vondar. C'est trop dangereux...

— Il faut que nous l'interroignons, coupa Imari. Quelqu'un l'a

envoyé ici, et s'il travaille pour le chef liagé, peut-être pouvons-nous...

— Ce n'est pas à vous de prendre cette décision, *guérisseuse*.

Bayek prononça son titre comme une réprimande.

— Et d'abord, peut-on savoir ce que vous faisiez à E'Centro à cette heure-ci ?

— Elle a raison, intervint le zar.

Bayek s'enflamma.

— Mais mi zar, ce...

— Si le démon sait quelque chose, cela pourrait jouer en notre faveur, trancha-t-il. Et Imari s'est exposée à trop d'yeux.

Ce qui signifiait que son secret ne serait plus *secret* bien longtemps.

— Je l'accompagne, déclara Avék, à la surprise d'Imari.

Il s'était rapproché, sa main posée sur les serres métalliques qui pendaient à sa taille.

Le zar hocha la tête en signe d'assentiment, puis se tourna vers sa fille.

— Je te retrouve après.

Imari inclina la tête et continua sur sa lancée, sans prêter la moindre attention à Bayek.

— Vous auriez dû m'en parler, reprocha Avék sitôt qu'ils eurent quitté l'atrium.

— M'auriez-vous laissée partir ?

Avék ne répondit pas. Ils connaissaient tous deux la réponse.

D'épaisses gouttes de sang maculaient le chemin jusqu'à la chambre de Gamla, dont la porte était gardée par Jenya. La guerrière portait l'attirail complet des Sareds, armes comprises, et ses cheveux étaient soigneusement ramenés en arrière en une longue queue de cheval. Son regard noir passa d'Imari à son compagnon.

Imari poussa la porte et pénétra à l'intérieur de la pièce, suivie par les deux autres. La lanterne-chimpanzé brûlait encore, un livre sur les antidotes ouvert à son côté. Imari avait dit à Avék qu'elle se retirerait tôt pour lire, comme elle l'avait fait tous les soirs. Les yeux de celui-ci se posèrent sur le livre, puis sur Imari.

— Que quelqu'un allume un feu.

Ses yeux s'attardèrent une seconde de plus, puis il se dirigea vers le foyer.

Imari, suivie de Jenya, entreprit de faire de la place sur la table.

— Allongez-le ici.

Les gardes hissèrent Tarq jusque sur la table et le couchèrent au moment où la porte s'ouvrait à nouveau. Sur Kaï. Vêtu des mêmes vêtements que la veille. Ils étaient froissés et sa tunique était défectueuse. Il n'avait pas dû dormir, commenta Imari pour elle-même.

Elle ne tenait pas à savoir où il avait passé sa nuit.

— Qu'est-ce que... Par tous les saints... commença Kaï, les yeux écarquillés à la vue de Tarq.

— Plus de chaleur, somma Imari à l'attention d'Avék.

Mais ce dernier fixait le blessé qui gémissait.

— Avék !

Le Saredd reprit ses esprits et rajouta du charbon dans l'âtre.

— Assurez-vous qu'il ne roule pas, ajouta Imari avant de s'élancer vers les étagères de Gamla.

Elle fouilla dans les bocaux et les insectes, à la recherche de la petite fiole opaque qu'elle avait repérée quelques jours plus tôt.

— Où es-tu... marmonna-t-elle en écartant furieusement les bouteilles, lorsque le bout de ses doigts frôla le bouchon.

Enfin !

Elle empoigna la fiole et secoua son contenu, le liquide clapotant joyeusement à l'intérieur de la petite bouteille. Suspension de racine de verra. Une potion que seul un zar pouvait se permettre de posséder.

Imari retira le bouchon, et l'odeur âcre d'œufs pourris la frappa immédiatement. Elle sauta du comptoir, saisit la bouteille de Rosaca et retourna vers son patient.

— Tenez-le bien, ordonna Imari en plaçant la racine de verra sur le banc.

Les gardes s'occupèrent des poignets de Tarq, tandis qu'Avék et Jenya saisissaient chacun l'une de ses énormes bottes.

— Que s'est-il passé ? demanda Kaï d'un air hébété en passant le pas de la porte.

Imari ôta le foulard trempé de la taille de Tarq et le jeta aux pieds de Kaï, où il atterrit dans un claquement humide. Lorsqu'Imari se retourna vers Tarq pour déchirer ses vêtements, Kaï était tout pâle.

La salle se tut.

C'était une vilaine blessure, d'au moins quatre doigts de large, juste en dessous de sa cage thoracique, sur le côté gauche, et du sang suintait à chaque battement de son cœur.

Ce n'était pas bon signe.

Elle dévissa le Rosaca et en versa sur l'entaille. Le corps de Tarq se crispa, mais les autres tinrent bon tandis que l'antiseptique bouillonnait et pétillait en éloignant les caillots noirâtres.

— Je dois cautériser la plaie.

Imari leva les yeux vers Jenya en tendant la main.

— J'ai besoin de votre cimeterre.

Le regard de Jenya se durcit. Elle jeta un œil à Tarq.

Imari refusait de croire que même avec Tarq aux portes de la

mort, Jenya ne lui faisait pas confiance.

La guerrière lui tendit son cimenterre.

Imari s'empara du manche, puis versa du Rosaca sur le métal et plongeait la lame dans le foyer. Les charbons n'étaient pas aussi chauds qu'Imari l'aurait souhaité, mais il n'y avait pas de temps à perdre. Imari enfonça le cimenterre de Jenya dans les charbons ardents, attendit que le métal soit assez chaud, puis retourna à la hâte au chevet de Tarq.

— Ta ceinture, ordonna-t-elle à l'adresse de son frère. Mets-la dans sa bouche.

Kaï cligna des yeux, puis sembla reprendre ses esprits. Il défit sa ceinture, ce qui n'était pas difficile puisqu'il ne l'avait pas bien serrée, et la tendit à Avék, qui la positionna entre les dents du blessé.

— Tenez-le, avertit Imari.

Les autres se préparèrent.

— Restez avec moi, Tarq, supplia Imari en tenant la poignée du cimenterre brûlant.

Elle étendit ses doigts sur l'abdomen large et musclé de Tarq, stabilisa sa main et, après une brève prière au Créateur, elle plaqua le métal incandescent sur la blessure dégoulinante de sang.

La peau grésilla et Tarq se débattit, un hurlement sur les lèvres malgré la ceinture de Kaï. Imari écarta le cimenterre de Jenya juste à temps. La blessure étant trop large pour se refermer en un seul passage, elle répéta le processus une seconde fois, pour finalement refermer la plaie.

— Retournez-le, dit Imari en plongeant à nouveau la lame dans les charbons ardents.

Derrière la porte d'entrée, elle entendit Anja, qui s'arrêta sur le seuil. Toute cette agitation l'avait sans doute réveillée, mais – comme le remarqua Imari – même le sommeil n'avait pas empêché la zura de s'habiller d'un noir lugubre. Kaï s'élança vers sa mère et l'informa à voix basse des récents événements.

Imari les ignora et répéta le processus sur le dos de Tarq. Quand elle eut fini, elle remit le cimenterre à Jenya, qui l'empoigna et fixa Imari comme si elle la voyait clairement pour la première fois.

Imari saisit la fiole de racine de verra sur le banc.

— Aidez-moi à le faire rouler sur le dos.

Cette fois, personne n'hésita.

Imari fit le tour de la table, et les autres s'écartèrent de son chemin. Tarq ne haletait plus. Il ne bougeait plus du tout, et de fines perles de sueur scintillaient sur son front. Imari passa une main sur son visage. Par les gardiennes, comme il était froid.

— Restez avec moi, Tarq, l'exhorta-t-elle.

Elle se servit de son pouce pour ouvrir les lèvres du blessé, versa tout le contenu de la fiole dans sa bouche, lui referma la mâchoire et pria pour que le liquide noirâtre descende.

La gorge de Tarq s'agita. Imari attendit.

Allez Tarq...

Après un long et pénible silence, le Saredd émit un râle bienvenu. Une longue inspiration sifflante, comme si son âme regagnait enfin son corps. Puis l'un des gardes poussa un cri : Tarq était à deux doigts de tomber de la table. Avék et Jenya se jetèrent sur lui, le rattrapant juste à temps.

— Tout est ta faute.

Les mots venaient de la zura.

Imari se retourna vers la femme de son père et la regarda attentivement. Cette femme qui ne portait en son sein que haine et ressentiment, qui s'en servait comme d'un bouclier.

— Tu sèmes la mort partout sur ton passage.

La voix d'Anja tremblait, et ses articulations étaient livides à force de serrer son châle.

Elle n'avait pas tort.

Imari traversa la pièce et poussa la petite porte donnant sur la chambre privée de Gamla.

— Amenez Tarq par ici.

— Ne m'ignore pas, *beram*.

Bâtarde.

Imari se retourna vers sa belle-mère, puis s'approcha. Les autres observaient la scène, silencieux. La zura se tenait droite, d'un air suffisant, comme pour se prémunir contre l'abomination qu'était Imari.

Cette dernière se planta devant la zura et braqua ses yeux sur cette femme qui ne l'avait jamais acceptée dans leur famille – qui ne lui avait jamais laissé une chance –, et elle se sentit soudain éreintée.

— Je ne vous ai pas ignorée un seul jour de ma vie, mi a'zura, et c'est là tout le problème.

Anja la dévisagea, les joues rouges d'indignation, mais avant qu'elle ne puisse prononcer un autre mot, Imari la contourna, passa devant un Kaï bouche bée, puis s'arrêta brièvement sur le pas de la porte.

— Gardez un œil sur Tarq, dit-elle aux gardes. Je reviens.

Puis Imari fit signe à Avék et Jenya de la suivre alors qu'elle quittait la pièce.

Dans le couloir, elle s'arrêta un instant et poussa un long soupir.

Les guerriers la rejoignirent. Imari n'en était pas certaine, mais ils avaient presque l'air amusés.

— Je dois parler à notre prisonnière, les informa Imari.
M'accompagnez-vous ?

~

Niá filait dans la pénombre, s'éloignant progressivement des lumières séduisantes d'Ashova. Son client était parti à la hâte, ses passions abruptement interrompues par un messager insistant venu du Qazzat. En temps normal, Niá ne se serait pas posé de questions. Elle savait que son client reviendrait, et qu'elle lui soutirerait l'information plus tard. Sa couche de nazzat et de plaisir lui déliait toujours la langue.

Sauf que le mot E'Centro avait été mentionné, et le cœur de Niá – cet organe ratatiné qui occupait la cavité noire de sa poitrine – s'était soudain enflammé et mis à battre plus fort.

Sous l'effet de la peur.

Niá serrait son châle sur ses épaules. Elle avait enfilé des vêtements de coton quelconques, car les bons citoyens de Trier n'aimaient pas voir leurs jouets préférés errer en liberté. Par deux fois, elle s'était arrêtée pour laisser passer un peloton de gardes et quelques Sareds en état d'alerte.

Jamais, en dix-sept ans d'existence, Niá n'avait vu autant de soldats accourir de toutes parts, surtout à cette heure tardive. Quelqu'un avait mis le feu aux poudres. Mais qui ? Le shiva l'aurait certainement avertie si l'heure était venue.

Niá atteignit E'Centro et jeta un coup d'œil aux recoins crasseux qui faisaient office d'habitations à son peuple – à sa famille.

Mais là où régnaient d'ordinaire les ténèbres, la lumière l'accueillit.

Le feu des torches chassait les ombres, et les gardes et Sareds, tous rassemblés, parlaient à voix basse sous le regard discret des citoyens d'E'Centro depuis les fenêtres qui s'effritaient.

Niá changea d'angle pour s'offrir une meilleure vue sur la rue, quand son cœur s'arrêta.

Elle repéra d'abord les cheveux sauvages, étalés sur un visage vide et familier, ses yeux sombres fixant la nuit – sans la voir.

Un frisson s'empara d'elle.

Non.

Niá effleura sa bouche de ses doigts. Oza. Elle gisait pareille à un petit tas au sein d'un cercle de glyphes sanguinolents – des glyphes qui avaient brûlé, s'étaient consumés. Leur énergie avait été totalement épuisée.

La peur de Niá redoubla d'intensité alors qu'elle scrutait la rue à la recherche de ce qu'elle s'attendait à trouver, espérant dans le

même temps qu'elle se trompait.

Là.

De l'autre côté de la rue se trouvait un autre corps. Celui de son petit frère, Saza. Ses yeux étaient d'un noir sépulcral, et un réseau de veines sinistres tachait son petit torse et son visage.

— *Non...*

Le mot jaillit de sa poitrine tandis que ses yeux la brûlaient. Si elle doutait qu'il lui reste encore quelque chose de son cœur, ce doute fut âprement balayé car ce dernier venait de se déchirer en deux.

Niá ne se rendit pas compte qu'elle avait commencé à courir vers Saza. L'instant d'après, elle arriva à sa hauteur, tombant à genoux.

— Saza... ma petite étoile... Pas toi...

Mais il ne l'entendit pas.

Il n'était plus.

Il n'était plus.

— *Pourquoi ?* cria Niá. Pourquoi lui ? Ce n'était qu'un enfant ! Pourquoi ne pas me prendre, *moi* ?

Puis elle s'effondra sur le corps du petit et le serra fermement dans ses bras.

— Saza... sanglota-t-elle.

Elle le berça avec tendresse comme elle le faisait quand il était petit. Quand il savait avec certitude qu'elle veillerait toujours sur lui, quand elle lui en avait fait la promesse.

Au lieu de quoi, elle s'était retrouvée au lit avec un homme.

Niá pouvait à peine respirer à travers ses larmes.

Elle sentit des mains la saisir pour l'éloigner, mais Niá, transportée par les sanglots et les hurlements, réclamait Saza à cor et à cri. Jusqu'à ce que plus un son ne sorte de sa gorge à vif. Jusqu'à ce que la lutte déserte son corps.

Jusqu'à ce qu'ils traînent sa misérable carcasse loin de là.

Chapitre 20

Imari se dirigeait vers les cachots de Vondar, suivie de près par Jenya et Avék. Le palais n'avait pas été construit à des fins de détention, car les lois des dieux étaient claires, leurs punitions, impérieuses. Leurs ancêtres istraans n'avaient donc jamais envisagé l'intérêt d'emprisonner quelqu'un.

Jusqu'à Azir. La guerre contre Azir avait tout changé. Elle avait transformé des colonies vaguement liées les unes aux autres en cinq provinces distinctes, régies par des gouvernances individuelles et un traité les mettant face à leurs responsabilités. La guerre avait également convaincu le zar d'Istreaa de l'époque que les prises d'otage assorties de demandes de rançon pourraient marquer le début d'une activité lucrative, aussi avait-il converti une section des égouts de Vondar en cachots. Leurs meilleurs architectes avaient œuvré main dans la main avec des enchanteurs et enchanteresses liagés pour construire des cellules semblables à celles du palais de Descieux, équipées de portes en skal et de chaînes renforcées par des gardiennes, cellules qui s'étaient avérées essentielles pour mener les Cinq Provinces à la victoire – c'était du moins ce que Vana, la kunari d'Imari, lui avait enseigné.

— Ils ont même réussi à emprisonner l'un des Mo'Ruk d'Azir, lui avait jadis affirmé Vana.

Les Mo'Ruk : les quatre précieux généraux d'Azir, chacun possédant le pouvoir du Shah le plus puissant de sa catégorie. Imari n'en savait pas beaucoup plus à leur sujet, car les histoires entourant les crimes de guerre des Mo'Ruk, par trop sinistres, effrayaient la petite Imari, et Vana tenait à dormir la nuit.

Mais, durant les années qui avaient suivi la guerre contre Azir, la peur avait fait place à la fierté, et les cellules de détention liagées vides avaient été démantelées, sauf une que son père avait conservée. Sans doute pour sa valeur sentimentale plus qu'autre chose, songeait Imari.

Ce fut dans cette même cellule qu'Imari retrouva son père, qui s'entretenait à voix basse avec Sebharan au milieu d'une poignée de sentinelles, juste devant la dernière porte en skal munie de gardiennes d'Istreaa. Une porte qui ressemblait en tous points à celle du palais de Descieux – sans les stigmates causés par l'effondrement d'un temple entier. À la vue de la porte – et devant le fait qu'elle

n'avait pas suffi à retenir Astrid –, le cœur d'Imari se serra.

Par les étoiles, songea-t-elle, pourvu qu'Astrid ait menti à propos de Jeric.

À l'approche d'Imari, le zar et son interlocuteur levèrent la tête.

— Son état est stable, déclara Imari à l'attention du Sebharan, qui parut se détendre. Est-elle hors d'état de nuire ?

— Il semble que oui, répondit le zar, mais elle ne présente aucune réaction.

Imari scruta la porte, sentant les étranges picotements d'énergie du Shah monter en elle.

— J'aimerais quand même essayer de lui parler.

Le regard du souverain s'attarda un instant sur sa fille, puis il fit un signe de tête au maître du Qazzat. Sebharan vint se poster devant le cachot et extirpa une clé, qu'il inséra dans un petit trou au centre de l'ouverture, qu'Imari n'avait pas remarqué jusqu'alors. La porte cliqueta et s'ouvrit vers l'intérieur, révélant l'obscurité qui y régnait. Mais ce n'était pas une obscurité totale. Les chaînes lumineuses qui emprisonnaient Astrid atténuaient la pénombre, nimbant la pièce d'une lueur sinistre.

Imari franchit le seuil et pénétra dans la pièce au dôme grossièrement taillé. L'énergie du Shah imprégnait l'air. À dire vrai, elle détectait une légère brûlure dans l'air, pareille à la fumée d'un feu lointain.

La cellule avait été creusée à même la roche, et quatre chaînes en skal ébène, épaisses comme les bras d'Imari, étaient vissées au plafond. Des gardiennes étaient gravées le long de chaque maillon, donnant l'impression que les chaînes étaient composées d'un réseau de texte scintillant, qui convergeait vers une silhouette courbée au centre de la pièce.

Astrid.

Assise sur le sol rocailleux, sa silhouette était illuminée par la lueur de la chaîne, et d'épaisses menottes enserraient ses poignets et chevilles. Ses jambes étaient repliées sous elle, sa tête pendait et une mèche de cheveux en bataille dissimulait son visage. À l'intérieur d'un cercle parfaitement régulier tracé tout autour d'elle, comme si elle se tenait au centre d'une cible, de plus grandes gardiennes avaient été gravées directement dans le sol. Cette image en appela une autre dans l'esprit d'Imari : celle du cercle de sang que Taran avait peint à la hâte et qui lui avait fait défaut.

Imari fit un pas en avant.

— Astrid.

Rien.

— Je suppose que je ne devrais pas être surprise que tu ne répondes pas. Ce n'est pas ton nom.

Toujours rien. Les chaînes n'émirent aucun son. L'air était immobile, bien que fourmillant du pouvoir du Shah renfermé dans la silhouette émaciée d'Astrid.

Imari fit un nouveau pas en avant, sous les yeux de son cortège resté sur le seuil. Au bord du cercle de protection, Imari s'immobilisa, avant de s'accroupir sur la pointe des pieds, à hauteur d'yeux du démon. Des formes opaques glissaient sous la peau exsangue d'Astrid, mais aucune n'était pressée contre la surface.

— Regarde-moi, démon, ordonna Imari.

Silence.

— J'ai dit : *regarde-moi*.

Et Astrid d'éclater de rire. C'était un son faible, profond, comme un gargouillis, qui fit frissonner Imari.

— Elle est en colère contre nous, railla la légion.

— Oh, ce que je ressens est bien plus profond que de la colère.

La tête d'Astrid se releva légèrement, ses yeux noirs reflétant sa délectation.

— Bien, petite sulaziér. Très bien.

Imari fixa du regard la créature perverse. Il lui fallut toute la volonté du monde pour ne pas la tuer sur-le-champ.

— Où est Jeric ?

La légion esquissa un rictus sur les lèvres gercées et ensanglantées d'Astrid.

— Mais nous lui avons déjà dit que son précieux chien était mort. Que veut-elle savoir de plus ?

— Je veux la vérité.

Astrid passa sa langue sur ses lèvres sanguinolentes, se repaissant du goût de son propre sang.

— Ses os se sont brisés si facilement entre nos mains. Peut-être aurions-nous dû en apporter un pour...

— Assez, grogna Imari. Quelle est la raison de ta présence ?

Elle ne savait pas si le démon disait la vérité sur le sort funeste dont Jeric avait été victime – ni même s'il était capable de *dire* la vérité –, mais Imari refusait de se torturer un instant de plus à ce sujet, refusait de donner satisfaction aux plaisirs pervers du démon.

Mais Astrid se contentait de la regarder de ses yeux noirs brillants.

Alors Imari opta pour un nouvel angle d'attaque.

— Qu'attends-tu de moi ?

Les lèvres d'Astrid formèrent un sourire cruel.

— Ce que nous voulons n'a pas d'importance, petite sulaziér.

Les sourcils froncés, Imari se rappela les paroles de Taran : *Qui t'a ramenée ?*

— Alors, qui t'a envoyée ? questionna Imari.

Le sourire d'Astrid s'élargit, révélant ses dents noires de sang. Une canine s'était fissurée. Mais elle ne répondit pas.

Imari contracta la mâchoire.

— J'aurai ce que je veux, démon. Je découvrirai la raison de ta présence, et ensuite tu paieras pour tous tes actes. Même si cela doit me tuer, *je le jure* devant le Créateur.

Un éclat étincela dans les yeux d'Astrid.

Imari se releva d'un bon et recula. Mieux valait ne pas tenter le diable en restant plus longtemps en présence de la légion. Elle venait d'atteindre le pas de la porte, quand la prisonnière dit d'une voix râpeuse :

— L'arbre nous appelle, nous aussi.

Imari s'arrêta net.

— De quoi parles-tu ? demanda Imari, soudain alarmée.

Elle sentait peser sur elle le regard scrutateur de son cortège.

La légion continua, ses yeux luisants contemplant avec émerveillement le plafond en forme de dôme.

— Il nous rappelle à notre demeure. Il nous rappelle. Il nous rappelle.

Ses yeux noirs se posèrent à nouveau sur Imari.

— L'heure approche, petite sulaziér.

Puis ses yeux roulèrent dans leurs orbites, ne laissant que le blanc visible, et ses lèvres bougèrent dans un murmure régulier et chantant tandis qu'elle se balançait d'avant en arrière.

D'avant en arrière.

Imari prit une inspiration tremblotante, quitta la pièce et ferma la porte derrière elle. À l'extérieur de la cellule, la petite troupe demeurait immobile, silencieuse.

— De quel arbre parle-t-elle ? lui demanda son père.

Imari fixait la porte, que Sebharan ferma à clé.

— Je n'en ai aucune idée.

Un vilain mensonge.

Qu'ils gobèrent tout rond. Son talent pour la duplicité aggravait presque la situation.

Son besoin d'y avoir recours, aussi.

— Vous avez trois jours, zurina, dit gravement Sebharan qui s'était retourné pour lui faire face. Après quoi, elle sera jugée devant la kourana et exécutée.

— Très bien. Je comprends.

Le maître du Qazzat avait déjà perdu quatre de ses gardes, sans compter le Saredd qui avait failli y passer. Trois jours, c'était généreux. Mais une part d'Imari craignait que trois jours ne soient même *trop* généreux.

Tu es à moi, sulaziér...

Imari se réveilla en sursaut, la main sur la poitrine, là où les branches de l'arbre avaient transpercé son cœur.

Ce n'était qu'un rêve.

Mais c'était le même rêve : l'arbre funèbre à la chair malade, dont les branches nues s'étendaient comme des tentacules – à sa recherche.

Il nous rappelle à notre demeure. Il nous rappelle. Il nous rappelle...

Imari inspira profondément et se massa les tempes. Le petit brasero en forme de chimpanzé vacillait innocemment à son côté, illuminant les pages ouvertes des versets que Taran lui avait donnés, où elle avait cherché du réconfort et des réponses jusque tard dans la nuit. Imari se maudit. Comme elle avait été stupide ! Si quelqu'un l'avait surprise en train de...

Imari ferma le petit livre, le glissa sous sa tunique et se leva, avant de se tourner vers le claustra, dont les interstices décoratifs s'étaient parés du rose du soleil levant.

Par les gardiennes, il faisait déjà jour.

Imari traversa la pièce et enferma les versets dans un placard, puis attrapa de nouveaux bandages et la bouteille de Rosaca, et se dirigea vers les appartements privés de Gamla pour vérifier l'état de Tarq.

Une lanterne brûlait à côté du petit lit sur lequel reposait le blessé paisiblement endormi, grâce aux étoiles. On ne pouvait dire qu'il ronflait, mais il respirait fort, sûrement l'œuvre de son nez bicornu, conjectura Imari. Elle s'agenouilla à son chevet, souleva les bandages qu'elle avait enroulés la nuit précédente et examina la blessure. La peau avait l'air à vif et irritée, mais la cautérisation avait fait son travail. L'hémorragie avait cessé. Elle devrait tout de même prendre garde aux risques d'infection.

Elle fouilla son visage carré, si tranquille dans son sommeil, et finit par poser le Rosaca. Elle attendrait peut-être quelques heures encore. Le réveiller maintenant serait cruel.

Des voix s'élevèrent soudain dans le couloir, et il y avait foule, à en juger par le bruit. Elle entendit des bribes de paroles échangées à toute allure – Avék et quelqu'un d'autre, dont elle reconnut la voix même de l'autre côté de la paroi. Elle ne pensait pas l'entendre avant au moins deux jours encore, aussi se rua-t-elle sur la porte, qui s'ouvrit pour laisser passer Ricón, suivi de leur père.

— Par tous les saints, tu vas bien, soupira Ricón en l'attirant dans son étreinte.

— Papa t'a mis au courant pour Astrid ? chuchota-t-elle.

— Oui.

Ricón recula pour l'examiner, et à présent que le choc s'était dissipé, elle remarqua les énormes poches sous ses yeux, ses cheveux et vêtements en désordre.

— Par les gardiennes, est-ce que tu as chevauché toute la nuit depuis Zap... commença Imari, lorsqu'une autre silhouette fit son apparition sur le pas de la porte.

Le cœur d'Imari cessa de battre.

Jeric.

Chapitre 21

Imari avait oublié ce qu'elle s'apprêtait à dire. Elle avait tout oublié tandis que son univers se concentrait soudain sur l'homme qui remplissait l'embrasement de la porte. Le vent avait ébouriffé les cheveux de Jeric, ses joues étaient rougies par l'effort, et quand ses yeux d'un bleu orageux se posèrent sur elle, elle se retrouva incapable de respirer.

Il était vivant. Loué soit le Créateur, Jeric était *vivant* ! Et il était là.

Elle laissa échapper un petit gémissement, et ses pieds bondirent avant que son esprit n'ait le temps d'y trouver à redire. Jeric l'intercepta en deux enjambées, l'attira dans ses bras et la serra avec force contre lui.

Par les gardiennes, il lui avait tellement manqué – à tel point que la douleur en était devenue physique, une douleur dont elle n'avait pas réalisé l'étendue jusqu'alors.

— Tu vas bien, chuchota-t-elle.

Ses bras étaient si solides autour d'elle, comme une ancre dans son monde tourmenté.

— Par les gardiennes, tu vas bien, continua Imari, j'étais si inquiète quand elle...

Jeric recula et plongea son regard dans le sien, un éclat farouche dans les yeux.

— J'ai été stupide de la laisser en vie. Je t'ai mise en danger, et j'en suis désolé.

— Ce n'est pas ta faute, Jeric. Tu ne pouvais pas savoir.

— *J'aurais dû.*

Son regard ne cessait d'osciller entre ses yeux.

— Et je suis terriblement désolé. J'étais...

— Loup. Bon sang, arrête de flirter, j'ai besoin de toi, grogna une voix nouvelle, mais familière.

À la grande déception d'Imari, Jeric la relâcha, mais elle eut le temps de croiser l'œil attentif de son père avant de se tourner vers la porte, où Braddock se débattait avec...

— Stanis, laissa échapper une Imari déconcertée en s'approchant.

Son visage était d'un blanc terne, ses cheveux couleur paille séchée étaient plaqués sur son front en sueur, et des spasmes

s'étaient emparés de son corps.

— Par les gardiennes, qu'est-ce que... commença Imari.

— Il s'est fait avoir par une Ombre, articula Jeric en passant les bras sous ceux du blessé pour supporter une partie du poids. Apparemment, nous avons un autre chasseur dans la Forêt Noire, ajouta-t-il dans un grognement.

Oh, *non*.

Cela signifiait qu'Astrid avait engendré plus d'Ombres que les trois qu'elle avait fait entrer clandestinement à Descieux.

Ensemble, Jeric, Braddok et Chez traînèrent Stanis à l'intérieur de la pièce, suivis par Aksel et Avék. Puis une autre silhouette passa la porte, affublée de cicatrices qui défiguraient la moitié de son visage.

Imari n'en crut pas ses yeux.

— *Tallyn*... ?

Il était vivant lui aussi !

Mais comment se faisait-il qu'ils soient tous ensemble, et qu'est-ce qu'ils...

Tallyn fit un geste vers la table.

Il y avait des priorités.

Imari se hâta vers l'endroit où ils avaient couché Tarq la veille, et dégagea les livres de médecine qu'elle y avait empilés.

— Allongez-le ici.

Sans perdre une seconde, Ricón se dirigea vers le comptoir, où il déposa les lourdes piles de livres que lui tendait sa sœur, afin que Jeric et ses hommes puisse hisser Stanis sur la table dégagée. Du coin de l'œil, elle vit Tallyn fermer la porte, ce qui n'était pas trop tôt, car Stanis s'était mis à crier, le corps pris de convulsions. Jeric, Chez et Braddok fondirent sur le blessé, usant de leurs mains et de leur poids pour le plaquer contre la table avant qu'il ne puisse rouler à terre. Mais la force de Stanis – démultipliée par le poison qui coulait dans ses veines – était telle qu'Aksel se précipita pour ajouter lui aussi son poids.

Quatre hommes pour le maintenir allongé. Et pas n'importe quels hommes – quatre *loups*.

Jeric maintenait des deux mains le bras gauche de Stanis plaqué contre la table, et rien que cela lui demandait toutes ses forces. Penché en avant, il lança un regard alarmé à Imari.

— Je suis désolé de t'en demander davantage, mais est-ce que tu peux faire quelque chose pour lui ?

Elle repensa à Gerald, qui hantait les souvenirs de Jeric. Imari ne savait pas de quelle manière aider Jeric, ni pourquoi il pensait qu'elle en était capable, mais elle ne pouvait se résoudre à le décevoir. Elle se tourna alors vers Tallyn, mais ce dernier se

contenta de secouer la tête. Bien entendu, si Tallyn avait pu se procurer une nouvelle dose d'antidote, il l'aurait déjà fait.

— Est-ce que tu peux en fabriquer ? demanda-t-elle.

— Non, Imari. Ce doit être *toi*.

Son unique œil brillait de sous-entendus. Il parlait de son pouvoir – de sa musique.

Elle ouvrit la bouche pour rétorquer quelque chose, mais n'en fit rien. Elle avait bien guéri la blessure de Taran, après tout. Imari n'avait aucune idée de la façon dont elle avait procédé, mais si son pouvoir originaire des Divins avait la capacité de guérir une infection physique, il devait certainement être capable de guérir une infection surnaturelle.

Le cri de Stanis la tira de ses pensées. Son dos se cambra et Chez poussa un juron, relâchant sa prise. Stanis aurait glissé de la table sans l'intervention de Ricón.

Ce dernier jeta un coup d'œil furieux à Jeric, utilisant toutes ses forces pour maintenir Stanis en position couchée.

— Je t'avais dit qu'elle ne pourrait pas...

— Tu *peux* le faire, dit Jeric entre ses dents, les yeux braqués sur Imari. Je sais que tu en es capable, Imari.

Au même moment, Stanis, tous crocs dehors, fit un mouvement si brusque qu'il envoya valser Chez et Aksel. On entendit ses dents crisser, puis ses paupières s'ouvrirent telles des soucoupes. Le blanc de ses yeux jaunissait à vue d'œil, tandis que ses pupilles se réduisaient à de minuscules points.

Il était en train de se transformer sous leurs yeux.

— Imari, sors d'ici, aboya son père en faisant un pas dans sa direction.

— Attrapez ses pieds ! cria Braddok.

— Dashá ! siffla Ricón en plongeant pour attraper une botte.

Avék bondit à sa rescousse, mais Stanis poussa un nouveau hurlement et lui envoya un coup de pied au visage. Avék poussa un juron et tomba à la renverse.

— Avék, sortez-la de là ! tonna le zar.

— Il est trop tard, Loup ! cracha Ricón qui luttait pour maintenir les deux pieds de Stanis en place. Imari ne peut rien faire pour lui ! Tu dois y mettre un terme *tout de suite*, et si tu ne le fais pas, je m'en chargerai !

Le regard d'Imari se posa sur son frère.

Imari ne peut rien faire pour lui. Imari ne peut rien faire.

Rien faire. Rien faire. Rien faire !

Imari extirpa la flûte de sa ceinture. Les petits glyphes s'animèrent, attirant leur attention à tous. Ricón lui jeta un regard excédé, mais l'expression de Jeric demeurait déterminée,

inébranlable.

Tu en es capable, insistaient ses yeux.

Puis Imari remarqua le silence. Stanis ne se débattait plus. Il était parfaitement immobile sur la table, maintenu par le poids des cinq hommes.

Il la fixait.

Ses yeux jaunes étaient concentrés sur elle, prédateurs et cruels, et ses lèvres se retroussèrent dans un grognement.

Elle ne parviendrait peut-être pas à le guérir, mais par les gardiennes, elle se devait au moins d'essayer.

Elle porta l'embout à ses lèvres, et les notes s'écoulèrent de sa flûte. Elle ne pouvait ignorer qu'elle était le point de mire de tous. En particulier de Stanis, dont les pupilles tachetées étaient rivées sur elle. Il rugissait de plus belle, tentant de se libérer de ses liens humains, ruant et montrant les crocs pour essayer d'enfoncer ses dents dans les bras de Jeric et Braddock, qui ne cessaient d'esquiver. Imari ne cilla pas. Elle se concentrait sur la chaleur dans son ventre, la guidant vers sa poitrine pour la laisser ensuite s'échapper de l'instrument. Exactement comme elle l'avait fait à E'Centro.

Stanis poussa un cri de rage.

Les notes d'Imari gonflèrent, s'insinuant dans la petite chambre pour la remplir d'un son pur. Une part d'elle se demandait ce que Ricón, Avék et son père penseraient d'elle. Ils ne l'avaient jamais vue se servir de son pouvoir auparavant ; ils n'avaient jamais vu cette moitié d'elle.

Une moitié que Ricón ne pourrait plus ignorer désormais.

Mais Imari ne s'en souciait plus. Elle suivait la mélodie de son cœur, ses notes dévorant l'espace et le temps sur fond de cris furieux provenant de Stanis. Puis, comme un peu plus tôt, quand tout E'Centro avait explosé en un camaïeu d'étoiles, la chambre de Gamla ne fut plus que lumière et obscurité. Les étoiles d'un côté, les espaces sombres au milieu de l'autre. Là où Jeric et les autres se tenaient, elle voyait de la lumière, de véritables constellations, dont les étoiles les plus brillantes se trouvaient juste au-dessus de leur cœur, tels des soleils miniatures.

Jeric, le plus éclatant de tous.

Mais là où reposait Stanis régnait l'obscurité, comme si un brouillard fuligineux s'était installé dans sa poitrine, effaçant lentement les étoiles de sa vie. Il rongeaient son cœur comme une flaque d'encre bulbeuse, plongeant ses tentacules en lui, étouffant les autres étoiles de son corps. Chez Astrid, elle n'avait pas vu la moindre petite flamme, Imari avait donc cousu la couverture d'étoiles environnantes tout autour d'elle pour l'étouffer de l'intérieur. Pour réparer la déchirure dans le monde. Mais avec

Stanis, qui était toujours là, quelque part, elle devait faire *sortir* l'obscurité. Faire briller son soleil miniature et brûler les ténèbres alentour.

Trouve la tension.

— Dépêche-toi ! cria Braddok.

— Avék, j'ai demandé à ce qu'elle sorte d'ici ! ordonna le zar.

Imari les ignora tous. Les coups et les cris, l'hésitation d'Avék, Ricón criant sur Jeric, et Jeric criant en retour. Elle jouait, tendue vers le soleil crachotant enfoui dans le brouillard funèbre de Stanis. Elle jouait pour lui, cherchant à le faire réagir.

Là.

Bien qu'elle ne puisse distinguer le petit astre à travers l'obscurité, elle perçut une faible résonance – le son qu'il renvoyait, amplifié. Déformé.

Imari tint la note, y mettant plus de souffle et de puissance, comme pour donner à l'étoile la force qui lui manquait. Puis elle infléchit le son, comme précédemment, le remettant lentement à la bonne hauteur, et enfin – enfin – l'étoile au-dessus du cœur de Stanis se mit à briller.

Un hurlement assourdissant se répercuta alors dans son esprit. Un son provenant d'un monde de ténèbres.

Dans le monde réel, Stanis poussa un cri glaçant et Imari manqua de perdre sa note, mais elle tint bon. Elle se détacha de la note précédente et se perdit alors dans une mélodie de la tonalité du cœur de Stanis, actionnant les points lumineux de tout son corps. Les tissant dans son chant. Les étoiles brillaient de plus en plus fort, et avec l'aide de son soleil miniature, leur lumière combinée parvint enfin à consumer l'obscurité.

Dans un dernier mugissement de douleur et de défaite, la tache d'encre disparut. Les étoiles au-dessus du corps de Stanis se mirent à luire d'un éclat pur et éclatant, vibrant et bourdonnant encore de la tonalité provocatrice.

Imari s'interrompt. Sa vision revint à la normale alors qu'elle abaissait sa flûte.

La pièce était silencieuse.

Tous les regards étaient braqués sur elle, mais elle n'avait d'yeux que pour Jeric, qui la dévisageait avec un mélange d'émerveillement et de gratitude.

Soudain, le picotement au bout de ses doigts la submergea, formant une vague indomptable, et tout son corps se mit à trembler. La pièce tangua autour d'elle. Elle ne parvenait plus à respirer. Elle eut vaguement conscience qu'une paire de bras solides la soutenait. Puis tout devint noir.

Jeric rattrapa Imari de justesse.

— Grands dieux... elle a réussi, dit Braddock qui devisageait Stanis avec incrédulité. Elle l'a fait !

Mais l'inquiétude de Jeric s'était tournée tout entière vers la femme inerte dans ses bras. Il s'accroupit et la souleva, ignorant la douleur lorsque la tête d'Imari appuya contre sa brûlure.

— Tallyn. Imari a besoin de ton aide.

Le zar bondit dans leur direction.

— Que lui arrive-t-il ?

Tallyn se rapprocha et posa une main sur la joue de la jeune femme.

— Elle va bien. Elle est juste épuisée par le pouvoir.

Il ôta sa main et se tourna vers Jeric, puis le zar.

— Elle a besoin de repos.

— Où dois-je l'emmener ? demanda Jeric au zar.

Ce dernier lança un regard à sa fille, puis aux autres membres de l'assistance, sans aucun doute réticent à l'idée de laisser la meute du Loup sans surveillance. Surtout en compagnie d'un ancien alta-Liagé.

— Reste ici, fit le zar à Avék, qui plaça deux doigts sur sa tempe.

Jeric échangea un coup d'œil furtif avec Braddock.

— On reste avec Stanis, opina celui-ci. Ne t'inquiète pas.

Ricón étant le plus proche de la sortie, il ouvrit la porte pour laisser passer Jeric, qui prit soin de ne pas cogner les jambes d'Imari, toujours dans ses bras, contre l'étroit cadre du panneau.

— Tu vas réussir à la porter ? demanda Ricón, auquel Jeric répondit par un regard agacé.

Branón les rejoignit dans le couloir, fermant la porte derrière lui. Le zar n'avait pas été particulièrement ravi lorsqu'il avait intercepté le Loup dans l'enceinte de Vondar, et encore moins après l'explication précipitée de Ricón. Mais ce n'était rien comparé au regard orageux que le zar lui lançait à présent à la vue de sa fille dans les bras du Loup.

Jeric la serra plus fort contre lui.

— Restez près de moi, dit sèchement le zar, avant de prendre la tête de leur petit groupe.

Il les guida rondement à travers les corridors silencieux de Vondar, où ils croisèrent gardes et serviteurs affairés par leurs tâches matinales. Le zar s'arrêta une seule fois, brièvement, pour donner des ordres à une domestique sol velorienne, qui s'inclina et partit en courant, un panier de linge de maison sous le bras. Puis, il

reprit sa progression, ne s'arrêtant que lorsqu'ils atteignirent la chambre d'Imari.

Le zar poussa la porte en bois gravée qui dévoila une pièce plongée dans l'ombre.

— Un moment, dit Ricón en passant devant eux.

Il écarta les lourds rideaux, qui dissimulaient non pas des fenêtres, comme Jeric aurait pu s'y attendre, mais un panneau de bois décoratif déployé entre les murs adjacents. Des rayons de lumière traversaient les minuscules orifices en forme de croissant du claustra, dessinant des motifs sur le sol en travertin et illuminant le grand lit sur le côté.

Jeric transporta Imari à l'intérieur, et lorsque la clarté du soleil matinal lui effleura le visage, elle s'agita contre son torse. Se recroquevilla contre lui, murmurant contre sa poitrine.

Soudain, il ne voulait plus la lâcher.

Jeric se planta près du lit, Imari toujours dans ses bras, pendant que Ricón défaisait les draps. Puis Jeric la déposa sur sa couche de soie, image seyante s'il en était. Imari, princesse d'Istreaa, toute de crasse et de sang séché vêtue, étendue sur un lit de soie fine.

Les deux faces d'une pièce parfaite.

Jeric retira soigneusement les chaussures d'Imari avant de les poser au sol, puis le zar remonta les couvertures sur sa fille. Un léger soupir s'échappa des lèvres de la jeune femme, qui se retourna sur le côté, l'air enfin serein au milieu des draps, ses épais cils noirs recouvrant paisiblement ses joues couleur bronze.

La poitrine de Jeric se serra. Grands dieux, qu'elle était belle.

Une mèche de cheveux était tombée sur son visage quand elle s'était retournée, et le zar se pencha pour l'écarter. L'espace d'un instant, Jeric fut frappé par cette image, car ce n'était pas le souverain, mais bien un *père* qui veillait sur sa fille. Comme s'il cherchait à prendre sa douleur sur lui.

Le père de Jeric n'avait jamais regardé aucun de ses enfants de la sorte.

Jeric ne saisissait pas tout à fait les raisons qui avaient poussé Branón à envoyer Imari jusque dans les Landes Sauvages, ni celles qui le poussaient aujourd'hui à perpétuer le secret, mais il savait une chose avec certitude : ce n'était pas par manque d'affection.

Ne voulant pas s'immiscer, Jeric parcourut la pièce, inventoriant le vaste espace aéré. Il s'arrêta devant le claustra et admira le savoir-faire de l'artisan. C'était un fin maillage de lumière du soleil et de bois lisse. Pas particulièrement impénétrable, cependant. Il traversa la pièce et ouvrit la petite porte sur le côté. Elle donnait sur une salle de bain circulaire ornée d'un sol en mosaïque et d'une baignoire sur pied, à laquelle s'ajoutait une

poignée de pots vides destinés à accueillir des plantes. De hautes fenêtres carrées avaient été découpées dans le stuc pour laisser entrer plus de lumière. Trier était l'opposée des Landes Sauvages en tous points, et Jeric ressentit une tristesse soudaine et inattendue pour la femme qui dormait sur le lit derrière lui.

— Si je ne me trompe guère, lors de notre dernière rencontre, vous aviez une femme campée sur chaque genou, lâcha soudain le zar en istraan.

Ce n'était pas exactement l'entrée en matière à laquelle Jeric s'était attendue, et il faillit s'esclaffer devant cette pique, mais le zar n'avait pas tort. Ils s'étaient vus pour la dernière fois deux ans plus tôt à Descieux, lorsque Branón était venu négocier un contrat visant à échanger de l'huile istraane contre du bois corinthien. Comme le père de Jeric ne perdait jamais une occasion d'exhiber la richesse de Corinthe, il avait organisé une fête en l'honneur de Branón. Bien sûr, Jeric n'était alors qu'un simple Loup, et non un roi, et il avait donc incarné ses fonctions diplomatiques comme il le faisait habituellement.

— Vous avez une bonne mémoire, répondit Jeric dans un istraan parfait, se retournant vers le zar. Et si je me souviens bien, vous avez passé la soirée à vider votre akavit dans un pot, pensant que personne ne le remarquerait.

Devant la mine étonnée du zar, Jeric lui lança une œillade et poursuivit :

— Rassurez-vous, je n'ai rien dit à personne. J'ai moi-même cette boisson en horreur, et je dois avouer que j'ai été impressionné par votre courage. Elle a de qui tenir, ajouta-t-il en direction d'Imari.

Ricón détourna la tête, réprimant un sourire.

Le zar, cependant, ne trouvait pas les mots de Jeric particulièrement amusants, et semblait agacé que Jeric parle aussi bien sa langue. Il le regarda d'un air froid.

— Vous étiez si... occupé que je suis surpris que vous l'ayez remarqué.

Jeric sourit de toutes ses dents.

— Je remarque tout.

— Sauf une Liagée cachée juste sous votre nez.

— Sauf une Liagée cachée juste sous mon nez, concéda-t-il sans se départir de son sourire.

— Vos sens se seraient-ils émoussés ?

Branón ne le quittait pas des yeux, cherchant la moindre brèche dans la solide carapace de son homologue.

— Ou bien le Loup de Corinthe a-t-il réellement perdu son appétit pour le sang liagé ?

Jeric observa le zar.

Grands dieux, comme ce genre de conversation le hérissait. Cette danse où l'on tournait autour de la pointe acérée d'une épée jusqu'à ce que l'une des parties trébuche et finisse par s'empaler dessus.

Il s'assit sur le divan et s'affala contre le dossier, un bras tendu le long de l'accoudoir, une jambe ramenée sur son genou.

— Je ne suis pas mon père, Branón. Si vous avez quelque chose à dire, dites-le.

Le zar lui rendit son regard.

— *Ce qu'il veut dire*, intervint Ricón à la place de son père, c'est que nous sommes inquiets, Loup. Corinthe est connue pour faire appliquer les lois provinciales à la lettre, aussi nous aimerions savoir ce que vous exigerez d'Istraa.

La question avait déjà été débattue lors de l'arrivée de Jeric à Zappor. Car la loi exigeait la mort d'Imari, ainsi que de promptes sanctions à l'égard de ses complices – en l'occurrence, le zar. La loi avait été rédigée à l'époque d'Azir afin qu'aucun territoire ne prenne l'ascendant sur les autres.

Les yeux de Jeric passèrent de Ricón au zar.

— Pourquoi l'aurais-je renvoyée chez vous si j'avais l'intention de vous faire condamner ensuite ?

— De cette façon, vous auriez eu tout le loisir de prouver ma culpabilité, tout en ralliant les autres Provinces contre...

Le zar s'interrompit, l'air renfrogné.

— Pardon, mais ça vous amuse ?

— Beaucoup.

Le zar se tourna vers son fils, comme s'attendant à ce que ce dernier l'aide à donner un sens au comportement inattendu et peu digne d'un roi de son hôte, mais Ricón se contenta de hausser les épaules comme pour dire *Et voilà à qui j'ai affaire...*

Jeric se redressa.

— Je n'ai pas l'intention de faire appliquer la loi en ce qui concerne Imari. Toutefois... Vous avez un problème sur les bras. Un gros problème. Brevera est au courant, et juste avant mon départ, Davros a envoyé un messenger pour en obtenir la confirmation.

Tout ce que Jeric avait dit était vrai. Les nouvelles de ce type avaient tendance à se propager à toute vitesse, et ce, dans les deux sens. Brevera avait appris l'existence d'Astrid – autre raison pour laquelle ses jarls lui en avaient voulu de ne pas avoir immédiatement puni l'infraction. Jeric se demandait même si, à son retour, il retrouverait son trône. Cela lui ôterait une belle épine du pied dans le cas contraire. Que ces maudits vautours se déchirent à jamais pour l'obtenir.

— Que sait Brevera, exactement ? s'enquit le zar, les lèvres pincées.

— Plus que votre propre peuple, apparemment, rétorqua Jeric en lui rendant son regard.

Quelqu'un frappa à la porte.

— J'y vais, proposa Ricón avant de traverser la chambre.

Jenya se tenait dans le couloir. Elle échangea quelques mots inaudibles avec Ricón, qui finit par refermer la porte avant de se tourner vers son père en secouant la tête.

Le zar poussa un soupir, manifestement irrité. Jeric eut l'impression d'avoir manqué quelque chose.

— Laisse-moi parler à mère, l'exhorta Ricón à voix basse. Je peux la raisonner.

Le zar considéra sa proposition.

— Pourquoi ne pas garder Jenya ?

— Jenya n'est pas une kunari, père.

C'était donc ça. Branón avait demandé à disposer d'une des servantes de sa femme, maintenant que le secret d'Imari était révélé, mais la zura avait refusé. Jeric trouvait étrange de se quereller autour d'un tel sujet, mais la jalousie avait la capacité unique de tout transformer en compétition.

Il en avait fait l'expérience avec son propre frère.

Ricón ajouta autre chose à l'oreille de son père, qui grommela une réponse, puis Ricón prit congé en fermant la porte derrière lui, après avoir lancé un dernier regard d'avertissement en direction de Jeric.

— Pourquoi n'avez-vous pas dit la vérité à Istra ? demanda Jeric en langue commune cette fois, allant droit au but.

Le zar se retourna vers lui et répondit dans la même langue :

— Plus que quiconque, je pensais que le Loup de Corinthe comprendrait pourquoi annoncer le retour de ma bâtarde liagée n'est pas une mince affaire.

Jeric décida qu'il détestait ce mot : bâtarde.

— Mais vous avez le soutien de Corinthe.

— C'est que je n'ai pas vraiment pour habitude de faire confiance aux *corazzis*, précisa-t-il avec un rictus.

C'était la même réponse que Ricón lui avait donnée, mais Jeric refusa d'en prendre ombrage.

— Comme je l'ai dit : je ne suis pas mon père.

— Non, vous êtes pire. Vous êtes un loup et, je ne sais comment me l'expliquer, mais vous avez réussi à séduire mon plus cher agneau.

Jeric se redressa.

— Votre *cher agneau* ? Quel ramassis de conneries ! Vous l'avez

expédiée dans les *maudites Landes*...

— Pour la protéger de *votre* famille...

— Je lui ai offert ma protection, et pourtant vous persistez à dissimuler son identité...

— Votre protection ? riposta Branón. C'est ainsi que vous appelez le fait d'envoyer un démon à ma porte ?

Jeric serra les poings, luttant pour retrouver son calme.

— Je n'ai jamais voulu qu'Astrid atteigne Trier. Je n'ai jamais voulu qu'elle quitte sa fichue cellule.

— Les trônes ne se bâtissent pas sur des intentions, Loup, déclara le zar à voix basse. Ils se construisent dans le sang et l'acier. Vous avez échoué, et cette erreur m'a coûté quatre gardes, mais a également failli me voler un Saredd et même ma fille.

Jeric fixa de son regard acéré le zar d'Istraa.

— Oui. J'ai fait une erreur. Une grave erreur. Il s'avère que j'en ai fait beaucoup. J'ai gâché plus de vies que je ne veux l'admettre, et cette fois, je voulais en sauver une. Celle de ma propre sœur. Si j'avais réalisé l'ampleur de la dépravation d'Astrid, peut-être aurais-je fait un autre choix, mais ce qui est fait est fait. Et vous êtes un imbécile si vous pensez que vos mensonges protègent Imari.

— Mes *mensonges* sont la seule chose qui la maintient en vie.

— Elle s'en tire très bien toute seule, cracha Jeric. Ce dont elle a réellement besoin, c'est de votre *soutien* ! Afin qu'elle puisse être qui elle est. Vous ne pouvez pas continuer à la traiter comme si elle était deux personnes dans un même corps, Branón. À en choisir une à exhiber, et étouffer l'autre. Imari est les deux à la fois, c'est ce qui fait sa force, et c'est grâce à elle, et elle seule que vous n'avez pas perdu plus de quatre gardes la nuit dernière. Elle n'a pas besoin de votre maudite protection. Bon sang, elle n'a même pas besoin de la protection de Corinthe. Nous avons besoin de la *sienne*.

Au même moment, Imari laissa échapper un petit gémissement et changea de position sur le lit. Les deux hommes se turent instantanément, leur attention désormais fixée sur la jeune femme. Sa tête se tourna sur le côté, elle soupira à nouveau puis se rendormit profondément.

Le zar s'installa sur le fauteuil qui faisait face à Jeric et se pencha en avant.

— Vous croyez les connaître parce que vous les avez pris en chasse par le passé, mais vous ne savez rien. Vous n'avez aucune idée de ce que c'est que d'être pourchassé. Vous n'avez aucune idée de la force qui les unit, ni de la peur qu'ils inspirent à mon peuple, car vous n'étiez qu'un bébé gigotant au sein de sa nourrice lorsque des *hommes meilleurs que vous* ont étouffé la guerre avant qu'elle ne s'enracine. Quand des hommes meilleurs que vous souffraient déjà.

Jeric dévisageait Branón avec un calme glacial.

— J'avais sept ans. Et cette guerre a pris ma mère, alors *je vous en prie*, dites-moi encore pourquoi je n'ai pas le droit d'avoir une foutue opinion sur la question.

Le zar serra les lèvres et s'adossa, observant son hôte.

— Ricón m'a rapporté les attaques que vous avez subies à Istraá, poursuivit Jeric. Des attaques qui ressemblent en tous points à celles dont Corinthe a été victime, et maintenant Trier connaît la vérité sur Imari. Que comptez-vous faire à présent, Branón ? Pensez-vous toujours que la réponse soit de la marier au fils d'un de vos rois ?

Une ombre passa sur le visage du souverain. Il ne s'attendait manifestement pas à ce que Ricón révèle ses projets à Jeric.

— Ce ne sont pas vos affaires.

— Je ne suis pas de cet avis. Il l'utilisera. Peut-être même contre les Provinces. Tout comme mon frère et Rasmin ont tenté de le faire.

— Nous ne sommes pas Corinthe, répliqua le zar, des éclairs dans les yeux.

— Vous avez raison. Chaque homme est différent, chacun avec ses propres ambitions. N'allez pas croire que, pendant toutes ces années passées à la cour de mon père, j'ai ignoré les machinations de ces sangsues de jarls. Ils sont tous les mêmes. Sans exception.

Le zar martelait l'accoudoir de ses doigts, observant le Loup avec le stoïcisme propre à un monarque. Mais Jeric savait qu'il avait réussi à toucher le zar.

Ce dernier s'attendait à un duel de rois et avait été mordu par un loup à la place.

— Et qui recommanderiez-vous, si je puis me permettre ? demanda Branón d'une voix grave. Vous ne vous proposeriez tout de même pas vous-même comme alternative ?

Jeric aurait menti en prétendant que l'idée ne lui avait pas traversé l'esprit. Il y avait même songé plus d'une fois. Car quel meilleur moyen d'unir les Cinq Provinces que d'allier Corinthe à Istraá – les deux factions les plus polarisantes – par un mariage ?

Il aurait également menti s'il avait prétendu que c'était la seule raison pour laquelle il avait envisagé l'idée.

Cependant, il était déjà confronté à une large inimitié de la part de son peuple. Alors qu'en serait-il pour Imari ? Balayer des générations de préjugés demanderait du temps et des efforts considérables pour Corinthe – et pour les Cinq Provinces dans leur ensemble –, si tant est qu'Imari accepte de quitter Istraá, bien entendu.

Avec un Loup, qui plus est.

Jeric ne pouvait se résoudre à lui demander un tel sacrifice – il ne le ferait pas. Pas plus qu'il ne la forcerait à entreprendre quoi que

ce soit contre son gré.

Elle en avait déjà fait bien assez.

Et elle méritait bien mieux.

— Non, ce n'est pas ce que je proposais, répondit Jeric.

Le zar n'eut pas l'air convaincu. Et Jeric devait bien avouer qu'il ne l'était pas non plus.

— Mais je pense que vous devriez attendre avant de prendre des dispositions. Laissez les gens apprendre à la connaître – découvrir qui elle est vraiment. Ensuite, vous pourrez faire un choix, mais je vous conseillerais de tenir compte de son opinion. Elle a généralement un avis tranché sur chaque question, et elle a souvent raison.

L'autre parut irrité.

— Vous avez dû endurer la cour de votre père. Vous l'avez dit à l'instant. Alors, dites-moi, comment voulez-vous que je m'y prenne sans mettre toute ma famille en danger ?

Jeric lui adressa un sourire carnassier.

— Vous étiez zar quand des hommes meilleurs que moi ont arrêté la guerre. Je suis sûr que vous trouverez une solution.

Le zar se hérissa.

— Branón. Vous avez le soutien de Corinthe, assura Jeric avec sérieux. Je le jure sur ma vie. Je me tiendrai aux côtés d'Istraa quand cette affaire sera portée à la connaissance des autres Provinces, et vous connaissez la puissance de l'avis de Corinthe.

Le zar fixa Jeric pendant un très long moment.

Soudain, la porte s'ouvrit. Le prince était de retour. Il s'attarda sur le seuil de la chambre, comme redoutant le carnage à venir. Constatant que son père et Jeric étaient tous deux assis – et indemnes –, il s'autorisa un soupir de soulagement et pénétra plus avant, suivi de deux kunaris istraanes. Ces dernières étaient vêtues d'un tissu couleur lie de vin. La tête baissée, elles tenaient des paniers remplis de vêtements colorés à la main.

Des vêtements destinés à la zurina d'Istraa.

Conformément aux ordres de Ricón, les kunaris transportèrent les paniers jusque dans la salle de bain. Une seconde plus tard, Jeric entendit le gémissement d'un robinet, suivi d'un jet d'eau.

— Viens, dit Ricón, tirant Jeric de ses pensées. Je t'emmène voir ta sœur.

Chapitre 22

Niá ne savait pas combien de temps elle était restée dans l'obscurité totale. Ses jambes tremblaient de fatigue et ses genoux lui faisaient mal, mais elle ne pouvait pas les soulager.

Pas dans cette prison.

C'était la pièce oubliée d'Ashova – la punition qui attendait les fauteurs de troubles, car les kahars n'infligeaient pas de dommages physiques graves. Ils n'osaient pas abîmer l'enveloppe extérieure de leurs jouets adorés.

Contrairement à ce qui se trouvait à l'intérieur.

Niá sentait le bout de ses doigts durcir. Une croûte de sang s'y était formée, séquelle de ses tentatives désespérées de sortir de ce trou à rats irrespirable. Elle se trouvait à l'intérieur d'un cylindre de pierre compact, taillé dans le grès sous le temple d'Ashova, dont elle ne pouvait sortir que par une trappe située très haut au-dessus de sa tête.

Elle ne s'était pas donné la peine de tester des enchantements, ils n'auraient pas fonctionné. Les kahars d'Ashova avaient conservé les gardiennes liagées – tout en sachant pertinemment qu'ils prenaient un pari risqué en se servant des Sol Veloriens de la sorte –, car Niá avait repéré des marques de suppression sur la trappe.

Certaines étaient identiques à celles que son oza avait tracées dans son cercle de sang.

La poitrine de Niá se serra. Le chagrin et la terreur étaient ses seuls compagnons dans ce lieu infâme. Cela aurait dû être elle, étendue dans ce cercle, morte.

Cela aurait dû être elle.

Et le petit Saza...

Niá se mordit la lèvre inférieure si fort que sa peau se déchira, mais elle ne pleura pas. Elle n'avait plus de larmes à verser, seulement de la rage. Une rage pure et immaculée, car ce qui avait attaqué Saza et son oza était un démon. Un type de démon très spécifique qui se nourrissait des âmes des vivants pour en tirer force et puissance. Une *leje* – légion – qui n'aurait pu être invoquée que par un puissant *zindey* – nécromancien.

Et il se trouvait que Niá en connaissait un assez puissant pour mener à bien ce genre d'opération.

Tous les avertissements de son oza lui revenaient tragiquement

à l'esprit – des avertissements que Niá s'était employée à ignorer. Elle avait été si désespérée de trouver un sauveur, et la générosité du shiva l'avait finalement poussée à passer de l'autre côté.

Cet argent, Niá comptait l'utiliser afin de commencer une nouvelle vie pour eux trois, loin de cet endroit.

— Tu m'avais prévenue, chuchota Niá. Je suis désolée de ne pas t'avoir écoutée.

Son oza avait compris au moment même où Niá lui avait offert une partie de l'argent – qu'elle avait refusé –, et elle avait immédiatement soupçonné la connivence de Niá avec le prétendu chef liagé.

— L'argent est un leurre facile, avait expliqué son oza. Mais avec le temps, tu sauras discerner les choses, ma petite Ni. Nombreux sont ceux qui se présentent au nom d'Asoraï, mais sont en réalité les serviteurs du malin.

— Il va libérer notre peuple ! l'avait défendu Niá. Nous serons enfin libres – *vraiment* libres.

— Mais à quel prix ?

— Est-ce important ? avait riposté Niá. Regarde ce qu'ils nous ont fait. Nous pourrions avoir une vraie vie... pour le bien de Saza, je ferai n'importe quoi.

— Oh, mais c'est important, ma petite Ni, avait répondu son oza avec tristesse. Cela compte plus que toute autre chose.

Le souvenir se rappelait à elle telle une épouvante parmi tant d'autres, et Niá serra les dents assez fort pour se les fendre. Le shiva l'avait *utilisée*. Il l'avait attirée avec de l'argent et des promesses, et elle avait mordu à l'hameçon. Il ne s'était jamais soucié de son sort. Avait seulement voulu qu'elle lui fournisse les informations dont il avait besoin. Ce qu'elle avait fait abondamment. Toutes ses nuits passées avec le zur Kai dans son lit. Oh oui, Niá avait su se rendre particulièrement utile.

Jusqu'à ce qu'elle ne le soit plus.

Jusqu'à ce que la *leje* du shiva s'échappe de sa prison et vienne réclamer sa récompense. Et Niá lui avait donné toutes les informations nécessaires pour les transmettre à son prochain fidèle serviteur.

Mais ce que Niá ne comprenait toujours pas, c'était pourquoi cette récompense – pourquoi Imari – s'était retrouvée à E'Centro avec son oza et son petit frère. Pourquoi sa grand-mère était-elle morte en défendant la zurina bâtarde, celle-là même qui s'était liée avec un Loup ?

La trappe pivota sur ses gonds et une lumière inonda l'espace, si vive qu'elle en était même douloureuse. Niá ferma les yeux, et l'extrémité d'une corde vint fouetter son visage.

— Il est temps de remonter, mon petit serpent, fit la voix traînante du kahar Vidett, un homme pour lequel Niá éprouvait le plus vif dégoût.

Il était le jouet le plus dévoué de la kourana, le précieux gardien d'Ashova. Celui qui avait découvert Niá dans les champs ce jour-là, celui qui l'avait conduite jusque chez Ashova et avait pris sur lui de l'essayer. *Pour la préparer à l'œuvre sacrée de la déesse*, avait-il dit.

Niá saisit l'extrémité de la corde et l'enroula autour de ses poignets. Vidett tira dessus pour s'assurer qu'elle tenait bien, puis il la remonta. La corde lui brûlait les poignets, et son corps frottait et cognait contre les parois. Bientôt, des mains l'attrapèrent pour la hisser hors du trou et l'aidèrent à s'asseoir sur le sol.

Vidett s'accroupit devant elle, sa robe rouge immaculée rappelant une flaque de sang sur les carreaux blancs polis. Il laissa son regard errer le long de son corps nu, les lèvres retroussées. Il caressa son visage du bout des doigts, et seul un état d'épuisement total empêcha Niá de les lui briser.

— Tu sais combien je déteste te faire ça, déclara-t-il avant de lui administrer une gifle violente.

Niá tomba sur le côté. Sa joue l'élançait.

— Donnez-lui un bain. La kourana sera là dans moins d'une heure.

Il avait envoyé chercher la Grande Prêtresse.

Elle aurait dû s'en douter. Son oza venait de révéler qu'elle était une enchanteresse. La kourana voudrait savoir si Niá avait elle aussi hérité de ce talent.

Des mains la traînèrent hors de la pièce, le long du couloir, tandis que ses frères et sœurs du temple observaient la scène derrière des draperies et des colonnes. Car Niá était devenue une favorite, et les favorites n'étaient généralement pas punies. Ce n'était pas bon pour les affaires.

Les kahars de second rang – deux hommes et une femme – la traînèrent jusqu'au bain et, sans cérémonie, la jetèrent dans l'eau froide. Niá eut le souffle coupé sous l'effet du choc, et ils frottèrent la crasse qui maculait sa peau et ses cheveux.

Elle aurait aimé qu'ils la débarrassent de la pourriture qui la rongeaient de l'intérieur.

Après l'avoir essuyée, on lui fit revêtir une étoffe de soie rouge, et ses longs cheveux noirs furent arrangés et tressés, puis, sitôt le travail terminé, Vidett vint inspecter la jeune femme. Ses yeux foncés s'attardèrent sur ses seins, visibles à travers la soie de ses vêtements. D'un geste brusque, il les attrapa et serra fort. Niá hoqueta de douleur.

— Tu appartiens à *cette* maison, dit le kahar d'une voix grave,

son regard s'enfonçant dans le sien. Ne t'avise plus de la quitter.

Il la lâcha, puis fit un signe en direction de la porte.

Niá garda la tête haute et avança. Elle suivit le kahar jusqu'à son bureau. Un endroit qu'elle avait tendance à éviter, quand elle le pouvait, mais la kourana était là. Elle ne pouvait pas y échapper cette fois.

Vidett ouvrit la porte.

Niá ne lui adressa pas un regard en entrant dans la pièce où la kourana l'attendait. Vidéa, grande maîtresse de Jadarr et de tous les temples, gardienne des kahars, et unique intermédiaire entre les dieux et les Istraans.

Qu'elle brûle à Shael pour toujours.

La kourana arborait la même étoffe blanche que de coutume, contrastant avec le rouge des tenues des kahars. Telle une déesse entourée de ses anges de sang et de mort, elle les laissait s'occuper des basses besognes pour que sa propre robe reste immaculée. Ses cheveux noirs tombaient en cascade autour d'un visage sévère et anguleux, et son regard était sombre comme une nuit sans lune. Dur et froid comme le carrelage sous les pieds de Niá.

La porte se referma avec un déclic. Niá résista à l'envie de se tortiller.

— C'est elle ? demanda la kourana, qui évaluait Niá tout en s'adressant au kahar.

— Sei, mi a'kourana.

— À genoux, ma fille, ordonna la prêtresse.

Lentement, Niá s'agenouilla, le menton toujours fier et les yeux rivés sur la kourana. C'était un défi, subtil, mais un défi tout de même.

La kourana haussa un sourcil.

— Tu connais les règles. Que faisais-tu dehors ?

— J'étais sortie me promener...

La femme lui asséna une gifle, dont l'écho résonna dans la petite pièce. C'était désormais au tour de l'autre joue de l'élancer. Derrière elle, les lèvres de Vidett se retroussèrent.

— Ne gaspille pas ta salive à me mentir, ascáb, siffla la kourana. Galeuse.

— La seule raison pour laquelle tu as encore ta jolie petite tête est que tu es la favorite du zur Kaï, mais ne crois pas un instant que le favoritisme te protégera à jamais.

Elle saisit le menton de Niá et la força à lever les yeux.

— Je vais reposer la question. Que faisais-tu à E'Centro ?

Niá déglutit bruyamment. Elle détestait la femme qui se tenait devant elle, et tout ce qu'elle représentait.

— Le zur Kaï était dans ma chambre, mais quelqu'un du Qazzat

est venu le chercher. J'ai entendu le nom d'E'Centro et... je me suis inquiétée pour ma famille.

— Pourquoi ? siffla la kourana. Que sais-tu ?

— Rien, je...

Cette fois, la prêtresse saisit les tresses de Niá et lui tira la tête en arrière. À lui faire mal.

— Es-tu allée rencontrer leur chef *hérétique*, traînée ? cracha-t-elle. Est-ce pour cela que tu es partie ?

— Non, je le jure... articula Niá qui s'efforçait de résister à la traction exercée sur son cuir chevelu et son cou. Je suis juste... allée voir ma famille.

Niá ne pleurerait pas. Pas ici. Pas devant la kourana et ses vipères. Elle ne leur donnerait pas le plaisir de savoir que leur jouet préféré était déjà cassé.

Irrémédiablement.

— Tu veux dire ta grand-mère *voloré* ? grogna la kourana, le regard braqué sur la jeune femme.

Elle essayait de la sonder. Cherchait à savoir si Niá était au courant.

Si Niá était elle-même une *voloré*.

— Je ne savais pas, mentit Niá.

La kourana tira d'un coup sec sur sa chevelure.

— Je jure que je... haleta Niá.

La kourana jeta un œil furieux à la jeune femme, d'un air dur et rempli de dégoût, puis elle la libéra d'un geste brusque et Niá tomba en avant, se rattrapant sur ses mains.

— Où sont les corps ? demanda la prêtresse au kahar.

— Brûlés ce matin.

Niá ferma les yeux, les poings serrés sur le carrelage.

— Bien. Tenez votre traînée en laisse. Je vais m'entretenir avec le zur Kaï concernant les mesures à prendre.

Car la kourana n'osait toucher à la favorite du zur sans la permission de l'intéressé. Mais Niá ne se faisait aucune illusion : Kaï ne la défendrait pas, ne la protégerait pas.

Vidett inclina la tête.

— Très bien, mi a'kourana.

La prêtresse lança à Niá un dernier regard cinglant, avant d'être accompagnée par son fidèle serviteur jusqu'à la sortie. Les deux kahars masculins empoignèrent alors les bras de la prisonnière, la mirent debout et l'escortèrent hors du bureau de Vidett jusqu'à sa chambre, où ils l'abandonnèrent, fermant à clé derrière eux.

Niá se dirigea vers la fenêtre étroite. Elle n'était pas assez large pour s'y faufiler, bien sûr, mais elle pouvait quand même apercevoir la cour. D'un air hébété, elle vit la kourana échanger quelques mots

avec Vidett près de la statue de marbre d'Ashova.

Il viendrait à nouveau lui rendre visite plus tard. Elle n'avait aucun doute à ce sujet.

Niá enroula ses bras autour de son corps, et laissa son regard errer sur Ashova, cambrée pour toujours dans une attitude de plaisir. Puis elle ramassa la bouteille vide de nazzat qu'elle avait partagée avec le zur Kaï la nuit précédente et la lança contre le mur. La bouteille explosa. Des éclats de verre se mirent à pleuvoir. Niá resta là, haletante, incapable de contenir la rage et le chagrin qui déferlaient en elle. Désespérée, Niá s'accroupit et ramassa un tesson, avec lequel elle s'entaille la paume.

Le sang vint la saluer – son seul fidèle compagnon, semblait-il. La couleur semblait si vive dans son monde sinistre. Elle serra le poing, sentit le sang s'écouler, brûlant, avant d'en recouvrir son miroir. Elle ne s'inquiéta pas de la porte cette fois.

Ils avaient déjà des soupçons, et si le zur Kaï acceptait de laisser la kourana effectuer ses tests, elle ne pourrait cacher sa véritable nature.

— Où êtes-vous... siffla Niá à voix basse, les yeux sur l'image dans le miroir.

Ce n'était pas un reflet, mais une pièce de pierre obscure qui l'accueillit. Il n'y avait pas de lumière cette fois, ce qui était curieux, car le shiva gardait toujours une bougie noire allumée à l'intention de Niá.

Cette dernière saisit les rebords de sa coiffeuse, sans se soucier du sang qu'elle étalait sur l'acajou poli.

— Où êtes-vous ? gronda-t-elle aussi fort qu'elle l'osa.

Mais seul le silence lui répondit. C'était un silence vide et complet, et sans le pouvoir du Liagé pour alimenter la connexion, le portail ne tenait pas. Déjà, l'image se déformait comme un mirage. Elle s'estompait petit à petit, laissant Niá face à son propre reflet.

Le shiva n'était pas là. Ce qui signifiait qu'il était passé à l'acte. Et il n'avait même pas pensé à l'avertir.

L'argent est un leurre facile.

Niá appuya son front contre la coiffeuse et éclata en sanglots.

~

Tallyn fit halte à l'extrémité de la cour. Le grand temple de Jadarr s'élevait fièrement devant lui. Vondar était peut-être le cœur de Trier, mais Jadarr en était le moteur, dirigé par la kourana et ses dévoués kahars. Ils se considéraient comme le lien physique entre l'homme et les dieux, les intercesseurs du peuple d'Isttraa. Une statue dorée d'Asiam, souverain de tous les dieux, couronnait le dôme du

temple, tandis que ses épouses célestes gardaient les lieux plus bas. Nián, déesse du destin ; Beléna, déesse de la beauté ; et Ashova, déesse de la fertilité. Chacune avait des temples dédiés dans toute la ville, mais ici, dans la cour d'Asiam, elles faisaient partie d'un tout.

D'une construction vouée à contrôler l'humanité.

Il en était ainsi depuis la nuit des temps. Les versions variaient, bien entendu, selon les régions, mais elles n'en étaient pas moins toutes identiques. Comme si l'homme pouvait piéger le destin, le contrôler, et négocier son chemin vers la prospérité et la bénédiction tout en ignorant ceux-là mêmes qu'ils devaient servir.

De l'orgueil. Tout cela n'était qu'orgueil.

Il n'y avait qu'un seul dieu qui ait un réel pouvoir, et il ne pouvait être ni contenu ni contrôlé. De temps à autre, une génération était mise à genoux en guise de rappel. Sol Velor en avait payé le prix.

Et bientôt, un nouveau massacre serait perpétré.

Tallyn en reconnaissait les signes, car il y avait survécu par le passé. Peut-être était-ce pour cela que le Créateur l'avait épargné pendant toutes ces années. Pour lui offrir une autre chance.

Pour démontrer Sa parfaite miséricorde.

Tallyn suivit des yeux deux kahars qui franchissaient les portes du jugement en bronze de Jadarr. Il avait fait part au zar de son souhait d'enquêter dans la ville, à la recherche de potentielles traces du Shah que les Sareds de Branón auraient manquées. Ce n'était pas l'entière vérité, mais Branón lui avait donné son autorisation. Le motif, Tallyn l'avait constaté, se déclinait souvent en plusieurs couches, et il n'avait dévoilé à Branón que la plus superficielle.

La seconde était en réalité celle qui l'amenait là.

Tallyn traversa une passerelle reliant deux bâtiments et emprunta un chemin étroit aux pavés élimés, bordé de part et d'autre de façades qui avaient poussé les unes sur les autres. La ville était plus calme à cet endroit, où les hauts bâtiments constituaient une barrière contre le bruit. Raison pour laquelle ce chemin faisait depuis longtemps partie de ses favoris.

Tallyn atteignit la petite fontaine susurrante au bout du chemin, où quatre bassins en bronze étaient remplis de charbons ardents. Cette fontaine était dédiée à Torat, dieu de la sérénité. Celui que lui et une poignée d'autres avaient appelé le dieu des murmures.

Tallyn s'arrêta devant la fontaine, où l'eau gargouillait sur le visage de marbre de Torat. Des pièces de monnaie scintillaient au fond du bassin – des offrandes qui seraient récupérées par les kahars, ou quelque mendiant intrépide. Ils finissaient toujours par se faire attraper, et la kourana était intransigente avec ceux qui volaient ses kahars.

Il entendit un battement d'ailes derrière lui et l'air s'agita, faisant onduler le manteau de Tallyn, qui ne se retourna pas. Il n'en avait pas besoin.

— Comment as-tu su ?

C'était une voix que Tallyn n'avait pas entendue depuis très longtemps.

— J'ai senti ta présence à l'instant où j'ai mis les pieds dans cette ville, rétorqua Tallyn, aussitôt sur la défensive.

Il y eut un instant de silence.

— Je vois que tes cicatrices n'ont pas totalement disparu, constata l'autre.

— En effet.

Tallyn ne savait toujours pas s'il s'agissait d'une bonne ou d'une mauvaise chose.

Il y eut un autre silence, plus long.

— J'ai déjà vu ton visage, Muzretall. Tu n'as pas besoin de te cacher devant moi.

— Si tu te souviens bien, c'est moi qui suis venu à toi, Rasyamin.

Tallyn se retourna brusquement et fit face à celui qui était responsable de sa... transformation.

Rasyamin ressemblait aux souvenirs qu'en avait Tallyn, mais diminué. Il n'était plus que l'ombre de lui-même, émacié et décharné, et une nouvelle cicatrice barrait son front de hibou. Mais après tout, réfléchit Tallyn, le temps leur avait tous réservé le même sort – au fil des décennies, ils avaient perdu de leur superbe, et les années avaient aspiré la moelle de leurs os, ne laissant plus qu'un frêle écho de ce qu'ils avaient été.

Et ne le méritaient-ils pas ? En tant qu'arme secrète d'Azir Mubarék, ils avaient été utilisés sans pitié pour servir sous les ordres de ses Mo'Ruk.

— Pourquoi tu ne les caches pas ? demanda Rasyamin, son regard sombre et insondable parcourant les épaisses cicatrices de Tallyn.

— Pour ne pas oublier. Même si je sais que le regret n'est pas une émotion qui t'est familière, ajouta-t-il après une pause.

Si Rasyamin se sentit offensé, il n'en laissa rien paraître. Son regard se fit lointain et ses traits se relâchèrent. C'était ainsi que se manifestait le don de clairvoyance, et Rasyamin était le *ziat* – voyant – le plus doué de sa génération. Y compris devant Lestra, la voyante Mo'Ruk d'Azir.

Une seconde plus tard, la vision de Rasyamin revint à la normale, et il dévisagea Tallyn avec un vif intérêt.

— Tu as tué les autres.

Il n'y avait aucun reproche dans sa voix. Seulement de la curiosité.

— En effet.

— Ensuite, tu t'es rendu à Corinthe pour avertir le Roi Loup, mais Astrid s'était déjà échappée. Tu as donc changé de cap.

Rasyamin parlait comme si le passé se jouait devant lui.

— Quel don formidable, cracha Tallyn. Voir ce qu'il ne t'appartient pas de voir, pour pouvoir prendre ce qui ne t'a jamais été offert.

— Dit l'homme qui exerce un pouvoir avec lequel il n'est pas né.

— Je ne l'ai pas choisi, grogna Tallyn. Tu me l'as *donné*. Je n'ai pas eu le choix.

— Il n'y a qu'un seul choix pour les mourants, répondit simplement Rasyamin. Grâce à moi, tu en as eu un autre.

— Et qu'en est-il de tous les choix que tu as *volés*, Grand Inquisiteur ?

— Je n'ai pris que ce qui était nécessaire à notre survie, répondit Rasyamin selon son habitude.

Toujours à tourner autour de la vérité pour faire oublier où elle se trouvait.

— Nous devons parfois accepter les petits maux de ce monde afin de le sauver des plus grands.

— Ah, oui. Comment ai-je pu oublier ? Ta vision du Créateur a toujours été si étriquée. Comme s'Il avait besoin de *tes* misérables mains pour accomplir quoi que ce soit.

Rasyamin plissa imperceptiblement les paupières.

— Tout ce que j'ai fait, c'était pour la fille. Sans elle, notre combat est inutile – et tu le sais. Si je n'avais pas été là, elle aurait fui les Landes comme la marionnette d'un démon.

Tallyn savait que faire porter le chapeau à Rasyamin était une entreprise futile ; son ancien frère d'armes ne ressentait aucune culpabilité. Il avait toujours été trop arrogant pour reconnaître ses erreurs.

Tallyn changea donc de stratégie.

— Où étais-tu pendant tout ce temps ?

— Les monts Baraga, fit Rasyamin. J'essayais de trouver quelque trace de notre insaisissable chef liagé.

— Pourquoi ne pas utiliser ton don de clairvoyance ?

Les yeux noirs de Rasyamin s'éclairèrent.

— Mon don a été quelque peu... erratique ces derniers mois. Le présent et l'avenir me sont cachés.

Il marqua une pause.

— C'est la même chose pour toi.

C'était à la fois une affirmation et une question.

— Je le crains, admit Tallyn en regardant Rasyamin avec un malaise croissant. Qui joue avec notre don ?

Mais la vraie question qui planait était : qui était assez puissant pour interférer avec celui de *Rasyamin* ?

Cette fois, l'autre se tourna vers la fontaine et contempla leurs reflets bouillonnants.

— C'est précisément pour cette raison que je suis parti, mais je n'ai rien trouvé. Pourtant, je le sens.

Tallyn le sentait aussi.

— Il y en a donc deux.

Rasyamin lui coula un regard.

— C'est l'œuvre d'un *ziat* et d'un *shiva*.

Un voyant et un rétablissement.

Tallyn avait d'abord cru avoir à faire à une seule personne – un seul pouvoir qui aurait invoqué la légion et mis en mouvement les rouages d'un soulèvement sol velorien. Et peut-être n'y avait-il eu qu'un esprit au début, mais maintenant il y en avait manifestement un autre.

Car n'importe quel shiva assez puissant pour invoquer un tel démon ne pouvait être assez fort pour bloquer également le don de clairvoyance de Rasyamin. Seul un vrai voyant en était capable.

— Oui, je pense qu'ils sont deux, confirma Rasyamin à voix basse.

— Mais qui cela peut-il bien être ? renchérit Tallyn. Personne ayant un lien aussi fort avec le Shah n'aurait pu se cacher aussi longtemps.

Les yeux froids de Rasyamin firent des étincelles.

— Je sais.

Tallyn étudia son vieux maître.

— Tu soupçonnes quelqu'un.

Rasyamin ne répondit pas immédiatement.

— Je n'ai rencontré cette... connexion particulière qu'une seule fois dans ma vie.

Rasyamin n'avait pas besoin d'en dire plus. Tallyn savait qu'il faisait référence aux Mo'Ruk d'Azir, mais ils avaient tous péri avec Sol Velor.

— Ce n'est pas possible, chuchota Tallyn.

— Ils n'ont jamais enterré le shiva d'Azir. Ils n'ont jamais trouvé le corps.

Et le shiva d'Azir avait été particulièrement terrifiant.

Tallyn fixait Rasyamin.

— Tu penses à... *Bahdra* ?

— Je le soupçonnais déjà à l'époque de Saád, répondit-il en

fronçant les sourcils, mais sa mission a été avortée avant que je puisse en être certain.

Saád Mubarék.

L'arrière-arrière-petit-fils d'Azir, venu terminer ce que son ancêtre avait commencé : faire des Liagés les souverains suprêmes des Provinces. La rébellion de Saád avait cependant été de courte durée, car il avait été aussitôt trahi – par sa propre sœur. Le zar Branón, Kormand de Brevera, Tommad de Corinthe et Jezié – la sœur de Saád – avaient tendu un piège à l'usurpateur vorace et lui avaient tranché la gorge pendant son sommeil.

— Ça ressemble à Bahdra, poursuivit Rasyamin avec une intensité que Tallyn n'avait que rarement entendue chez son vieux maître.

Tallyn considéra les paroles de Rasyamin, puis il ajouta :

— Nous avons un problème.

Rasyamin le regarda droit dans les yeux.

— En effet. Et Imari refuse de m'écouter.

— Ça a l'air de te surprendre, dit Tallyn d'un ton sec.

Rasyamin lui adressa un léger sourire.

— Aide-la, Tallyn. Elle doit comprendre ce qu'elle est, et ce à quoi elle fait face, afin de ne pas sombrer.

Comme tous les autres sulaziérs avant elle, pensa-t-il sans le dire, car c'était inutile. Ils connaissaient tous deux très bien les enseignements de Moltoné.

Et ils avaient déjà tous deux été témoins d'une défaite.

— Cette fois, l'Imposteur a pris des serviteurs très compétents dans sa toile, poursuivit Rasyamin. Je sais que tu le sens aussi. Imari doit être préparée si elle veut avoir une chance. Si *nous* voulons avoir une chance.

Tallyn posa ses paumes sur le rebord de la fontaine et se pencha vers l'avant, fixant son reflet ondoyant. Rasyamin avait raison. Imari devait savoir ce qu'elle était, ce à quoi elle faisait face. Elle devait tout savoir.

Mais il fallait pour cela montrer à Imari tant d'autres choses que Tallyn ne souhaitait à personne de voir. Surtout pas elle.

— Je serai dans le coin, si tu as besoin de moi, offrit Rasyamin. Je vais continuer à chercher, et en attendant, je te suggère de partager avec elle ton don de clairvoyance. Aide-la à comprendre son rôle dans cette affaire.

Son regard sombre se posa sur Tallyn.

— Content de t'avoir revu, Muzretall.

Tallyn ne partageait pas son entrain, mais Rasyamin ne semblait pas s'y attendre. Il fit tourbillonner sa cape, la laine se mua en plumes, et des ailes noires se mirent à battre. Le hibou majestueux

plana au-dessus de lui, hulula une fois et s'envola.

Tallyn soupira et ferma les yeux.

— Ô Créateur, donnez-moi la force.

Chapitre 23

Imari se tenait au milieu d'un ouragan. Un cyclone de vent et de sable qui masquait tout le reste, s'élevant du sol et montant vers le ciel comme s'il voulait avaler le monde. Des ombres tournoyaient en son sein, gémissant et l'appelant par son nom. Elles s'approchaient de plus en plus, mais disparaissaient avant qu'Imari ne puisse les discerner.

Tu es à moi, sulaziér.

Les mots lui firent l'effet d'un coup de tonnerre, se répercutant dans son corps, pareil à des basses et des vibrations. Le vent s'arrêta brusquement, comme si le moment s'était figé dans le temps. Chaque particule – chaque grain de sable infinitésimal – était en suspension, planant dans l'air. Imari tendit la main, émerveillée devant ce spectacle, et toucha un grain.

Son geste fit l'effet d'une étincelle, remettant en mouvement les engrenages du temps. Le sable s'effondra, et Imari vit un arbre.

Le fameux arbre. Il se dressait, seul, au sommet d'une étendue de sable sans fin, noir, noueux et malade. Imari s'approcha.

Tout en elle lui criait de fuir, mais ses pieds la poussaient à avancer. Elle n'avait plus le contrôle de son corps. Ses branches tressaillirent à son approche. Son tronc noirâtre suintant gonflait et se dégonflait, tels des poumons. Des poumons qui respiraient avec difficulté.

Des poumons malades.

Imari s'arrêta à quelques pas de l'arbre. Ses branches étaient arquées comme des lances, l'une d'entre elles, basse et recourbée vers le haut.

À *MOI*, grogna la voix, dont le timbre se rapprochait davantage de la vibration que d'un son humain.

La lance lui transperça la poitrine.

Et Imari se réveilla en sursaut.

Les mains crispées sur sa poitrine, elle essayait de reprendre son souffle tandis que la douleur refluait. Il lui fallut un moment pour appréhender son environnement, puis elle réalisa qu'elle était dans sa chambre. Sa *vraie* chambre – pas celle de Gamla –, bien qu'elle n'ait aucune idée de la façon dont elle était arrivée là. Quelques lanternes brûlaient, le poêle à bois brillait d'une douce chaleur, et les orifices décoratifs du claustra étaient sombres. Il faisait nuit.

— Zurina ?

Une silhouette franchit la porte de la salle de bain, faisant sursauter Imari.

C'était Dasi, l'une des kunaris de la zura Anja, qui, semblait-il, préparait un bain. Imari réalisa soudain que Dasi l'avait appelée zurina. Pas guérisseuse. Pas Sable. Zurina.

Puis tout le reste lui revint. Jeric. Stanis. Le poison de l'Ombre.

Jeric.

Elle n'avait pas réalisé qu'elle avait murmuré son nom à haute voix, lorsque la kunari demanda :

— Excusez-moi ?

— Rien. Hum.

La gorge d'Imari était à vif, douloureuse, et avait un goût de cendre.

— Ça n'a pas d'importance.

La jeune femme écarta ses draps de soie, éprouvant un instant de regret à l'idée de les avoir salis avec sa crasse, puis elle posa les pieds sur le tapis en peau d'animal et se leva. Tout se mit à tourner autour d'elle et elle s'agrippa au montant du lit pour se soutenir.

Dasi se précipita pour lui porter assistance, une serviette à la main.

Imari balaya son aide d'un geste de la main.

— Je vais bien. Donnez-moi juste une seconde.

Imari s'interrompt, presque effrayée de lui poser la question qu'elle avait en tête.

— Combien de temps ai-je dormi ?

— Près de douze heures.

Douze heures !

Elle aurait dû éprouver de la gratitude à l'idée que son malaise ne se dénombre pas en jours comme la fois précédente, mais elle ne parvenait pas à croire que Jeric était là depuis presque une journée entière et qu'elle avait tout raté.

Une vague de nausée la prit soudain, et elle traversa la pièce à toutes jambes, trébuchant presque sur un coussin, vers la salle de bain, où elle régurgita dans un pot vide.

— Dois-je appeler le zur Ricón ? demanda doucement Dasi depuis la porte, en lui offrant la serviette.

Imari secoua la tête et, regrettant immédiatement son geste, s'agrippa au bord du pot pour se préparer à une nouvelle vague de nausées. Heureusement, rien ne vint, mais sa bouche exhalait toujours la cendre et le vomit.

— De l'eau... s'il vous plaît.

Dasi laissa la serviette et s'éloigna, revenant avec un verre d'eau.

— Merci.

Imari empoigna le verre, se nettoya la bouche et cracha dans le pot avant de prendre une vraie gorgée. Elle se souvint soudain des mains puissantes qui l'avaient attrapée avant que tout ne devienne sombre.

— Est-ce que Ricón m'a portée jusqu'ici ?

— Non. C'était... le Loup, mi a'zurina.

Le ton de Dasi était neutre, mais ses yeux ne l'étaient pas. Elle n'approuvait pas.

Imari réalisa qu'elle s'en moquait.

— Où est-il ? demanda Imari.

— Dans la salle à manger avec le zar, mi a'zurina.

Imari aurait voulu la questionner sur Stanis, mais ce n'était pas à Dasi qu'il lui fallait s'adresser pour cela. De surcroît, la domestique était la kunari de la zura. Imari ne pouvait guère lui faire confiance.

Mais.

Jeric était là. À Trier.

Il était là.

Soudain, son monde ne semblait plus si maussade.

Dasi récupéra la bouilloire sur le poêle à bois et versa de l'eau bouillante dans la baignoire, mélangeant le chaud et le froid. Le doux parfum de la fleur d'oranger s'éleva dans un nuage de vapeur.

— Voulez-vous de l'aide, mi a'zurina ? demanda Dasi en posant la bouilloire.

— Non, merci.

La kunari joignit les mains et inclina la tête.

— Je déposerai une nouvelle chemise de nuit sur votre lit.

— J'aurais besoin de vêtements également, s'il vous plaît. J'ai l'intention de rejoindre mon père.

— Bien sûr, mi a'zurina, répondit Dasi, qui partit en fermant doucement la porte de la salle de bain derrière elle.

Imari se déshabilla rapidement, mais pas trop vite, car elle tanguait encore sur ses pieds, puis elle jeta ses vêtements sales au sol et grimpa dans la baignoire sur pied. La chaleur lui fit le plus grand bien et elle s'enfonça jusqu'à ce que l'eau lui clapote au niveau du menton et que la vapeur lui remplisse le nez, la noyant dans les doux arômes de fleur d'oranger. Elle pencha la tête en arrière et ferma les yeux tandis que ses articulations se détendaient et que ses muscles se relâchaient. Se délectant de la chaleur, du confort et du *silence*. Elle aurait pu tremper dans cette baignoire toute la nuit, mais...

Jeric était là.

Imari s'immergea complètement dans l'eau, puis saisit la pierre ponce que Dasi avait laissée et entreprit de frotter sa peau pour

éliminer le sang et la crasse. Sa peau était à vif quand elle eut fini, mais elle ne s'était pas trop attardée, et l'eau était encore chaude quand elle sortit et se sécha avec la serviette à franges. Cheveux et pieds mouillés, Imari regagna sa chambre et remarqua que la kunari avait déjà défait le lit, sans doute pour laver les draps souillés. Comme promis, des vêtements propres l'attendaient sur le matelas nu.

Pas les vêtements d'une guérisseuse, mais d'une zurina.

Imari ne savait ce que le changement amènerait, ni comment son père allait annoncer la nouvelle aux rois et roïesses, mais elle savait la révélation imminente. Et elle ignorait toujours comment jongler entre son identité d'Istraane et de Liagée dans un monde qui n'acceptait que la première, mais elle décida de ne pas s'en préoccuper pour l'heure. Le futur se construisait sur des instants, et ce moment était tout ce qui comptait à présent. Elle laisserait le reste au Créateur.

La robe couleur crème était simple. Lui arrivant au genou, elle était sans manches, avec un décolleté qui plongeait jusqu'au nombril et descendait aussi bas dans le dos. De larges bretelles étaient accrochées aux épaules et, pour préserver sa modestie, un ruban était tendu sur son sternum, maintenant le tissu en place. Une ceinture brodée d'or lui enserrait la taille pour donner une forme à la robe, et une longue fente était découpée sur un côté de la jupe.

Elle était élégante dans sa simplicité. Et dévoilait bien plus son corps qu'Imari n'en avait l'habitude, mais c'était une robe istraane dans toute sa splendeur. Il lui vint à l'esprit que Jeric la verrait dans cette tenue, et elle hésita, sa main posée sur la douce étoffe. Si une part étonnante d'elle désirait qu'il la voie ainsi vêtue, l'autre était plus mesurée, car il risquait de penser qu'elle essayait d'attirer son attention, ce à quoi un homme tel que Jeric était sans doute habitué. Et elle ne voulait pas que ce qui existait entre eux – quelle qu'en soit la nature – en soit réduit à... cela.

— Je suis ridicule, s'admonesta Imari.

Elle était une zurina. Elle porterait cette tenue.

Sur ce, elle enfouit ses craintes au plus profond de son être et finit de se préparer. Elle enfila des sandales, coiffa ses cheveux humides, enfila les bracelets dorés que Dasi avait laissés à son intention et jeta un œil dans le miroir. Elle était encore un peu pâle, mais le bain avait apporté de la couleur à ses joues, et de la vie à ses yeux noisette.

Imari prit une profonde inspiration et émergea de sa chambre.

Jenya, qui montait la garde sur le seuil, lui jeta un coup d'œil, les yeux écarquillés de surprise.

— Vous ressemblez à... une zurina. Mi a'zurina.

— Merci... ? répondit-elle, amusée.

Jenya lui adressa un petit sourire complice. Puis, anticipant la prochaine question d'Imari, déclara :

— Ils sont dans la salle à manger.

Imari ferma la porte de sa chambre.

— Comment va Stanis ?

— Bien. Il s'est assoupi dans la chambre de Gamla.

Avant qu'Imari n'ait eu le temps de poser la question, Jenya ajouta :

— Nous avons déplacé Tarq au Qazzat.

— Il pouvait marcher ? demanda Imari, surprise.

— Il était aussi empoté qu'un ours, mais nous y sommes parvenus.

Imari émit un gloussement, auquel Jenya répondit par un sourire, et elle sentit la glace se briser entre elles.

— Je serai votre escorte, annonça la Saredd.

Ensemble elles descendirent le petit escalier et traversèrent les couloirs aérés de Vondar, la longue queue de cheval aux multiples attaches de Jenya se balançant derrière elle. Jenya était la seule Saredd qui ne portait pas le foulard traditionnel, et exhibait en lieu et place sa féminité à la vue de tous.

Imari ne pouvait que l'admirer davantage.

La soirée était chaude et calme, les lanternes brûlaient d'une lumière d'un blanc crémeux et les nerfs d'Imari étaient à vif. Elle se retint à grand-peine de courir tout droit jusqu'à la salle à manger. Elles tournèrent dans le couloir menant à la chambre de Gamla, dont la porte était gardée par un autre Saredd : Avék.

— Voudriez-vous d'abord jeter un œil sur Stanis ? s'enquit Jenya.

Le regard d'Imari erra vers les palmiers qui se balançaient derrière le guerrier, vers la salle à manger. Même de là, elle pouvait entendre les notes séductrices d'un mizmar portées par la brise. Mais elle ne parvint pas à trouver d'explication plausible pour éviter de voir son patient, qui se trouvait littéralement sur leur chemin.

Elle sentit le regard de Jenya lorsqu'elle répondit :

— Oui, je devrais probablement. Ça ne prendra qu'un instant.

Les yeux d'Avék s'illuminèrent à leur approche et il inclina la tête avec respect.

— Bonsoir, zurina. Vous avez bonne mine.

— Douze heures de sommeil et un bon bain chaud ont généralement cet effet.

Avék sourit.

— Je voudrais m'assurer que Stanis va bien, dit-elle.

— Certainement.

Avék ouvrit la porte et s'effaça. Imari pénétra dans la chambre de Gamla.

Puis se figea.

Jeric n'était pas dans la salle à manger. Il était là, assis torse nu sur un tabouret au bout du comptoir, penché sur un parchemin, une plume creuse de roseau à la main. La lanterne en forme de chimpanzé brûlait à son côté, projetant une lueur chaude sur sa large musculature. Il portait un pantalon propre et ajusté, sa longue jambe étendue sur le sol tandis que l'autre s'appuyait contre un pied du tabouret. Il avait l'air parfaitement à son aise, tant et si bien qu'Imari eut l'impression qu'il était le zar et elle, son invitée.

Lui aussi avait fait un brin de toilette ; ses cheveux humides et foncés étaient peignés en arrière, bien qu'une mèche soit retombée devant ses yeux tandis qu'il écrivait. Lorsqu'il entendit la porte s'ouvrir, il s'interrompit, leva la tête, et planta ses yeux d'un bleu perçant dans les siens.

Le cœur d'Imari manqua un battement.

— Zurina, dit Jeric.

Son timbre de violoncelle traversa l'espace et fit vibrer chaque corde en elle.

— Comment vous sentez-vous ?

Jenya prit congé et – à la grande surprise d'Imari – ferma la porte derrière elle. Les laissant tous les deux seuls, avec les ronflements de Stanis s'élevant de la petite chambre de Gamla.

Imari fit un pas en avant, mais elle se sentait fébrile, et cela n'avait rien à voir avec sa sieste de douze heures.

— Zurina... ? le taquina-t-elle. Je ne t'ai pas vu depuis un mois, et je suis désormais une étrangère avec un titre.

Jeric retroussa les lèvres.

— Pour ma défense, tu as porté tellement de titres différents qu'il est difficile de suivre. Sable. Guérisseuse. Voleuse, énuméra-t-il, l'œil brillant au moment d'atteindre le dernier mot. Zurina semblait... le choix le plus sûr.

— Depuis quand te préoccupes-tu des conventions sociales ?

Les lèvres de Jeric s'étirèrent en un lent sourire qui dévoila ses dents. Imari en eut presque le souffle coupé.

— Je vois que tu vas mieux, continua-t-il.

— En effet, merci.

Ils s'observaient d'un bout à l'autre de la pièce, et le silence s'étira jusqu'à en devenir presque gênant. Ou peut-être Imari était-elle seule à se sentir mal à l'aise, car Jeric semblait parfaitement dans son élément – peut-être même légèrement amusé tandis qu'il soutenait son regard –, Imari prenant quant à elle conscience de ses mains qui pendaient mollement le long de son corps. Que faisait-elle

habituellement de ses mains ? Elle n'en avait soudain plus la moindre idée.

Par bonheur, la raison de sa venue se rappela soudain à son esprit.

— Comment va notre blessé ? interrogea-t-elle en se dirigeant vers la pièce attenante.

— Bien, répondit Jeric après avoir plongé la plume de roseau dans l'encrier. Il dort encore, mais le poison a disparu.

— Ça te dérange si je...

Elle fit un geste vers la chambre.

— Je t'en prie.

Imari entrouvrit la porte et glissa un œil à l'intérieur. Stanis dormait paisiblement. Ses ronflements étaient forts et réguliers. Quelqu'un l'avait débarrassé de sa tunique, laissant sa poitrine nue. Comme Jeric, il arborait une série de cicatrices, mais Imari ne vit pas de noir. Pas une seule trace de noirceur.

Imari l'observa d'un air ébahi. Sa musique avait fonctionné, et même en cet instant, elle pouvait *sentir* sa force vitale – l'énergie générée par le plan d'étoiles qu'elle seule était en mesure de percevoir. L'air bourdonnait, comme les vibrations persistantes d'une cloche.

— Merci. De lui avoir sauvé la vie.

Imari se retourna dans l'embrasement de la porte.

Jeric la regardait depuis le tabouret, la mine sérieuse.

— Je n'aurais pas dû t'imposer ce fardeau. Il n'a pas été très aimable avec toi, ajouta-t-il, le front plissé. Je m'en rends bien compte.

— Je suis heureuse d'avoir pu l'aider, le rassura Imari.

Et elle était sincère. Elle referma la porte et s'approcha lentement de Jeric.

— Mais j'espère que tu sais que tu n'as pas besoin d'une excuse pour me rendre visite, la prochaine fois. Ces histoires d'empoisonnement d'Ombres commencent à devenir excessives, et révèlent un réel manque d'imagination de ta part.

Les yeux de Jeric s'éclairèrent, et un sourire naquit sur ses lèvres.

— Ça me blesse, guérisseuse.

— C'est, en réalité, l'exact opposé de mon travail.

Cette fois, Jeric rit de bon cœur. C'était un son plein, profond et sonore. Imari aurait voulu qu'il rie davantage.

— Enfin, j'espère que je n'ai rien interrompu... ? demanda-t-elle.

— Non, pas du tout.

Il se redressa sur sa chaise et glissa un coup d'œil au parchemin

devant lui.

— J'écrivais juste à Hersir.

— Je suis impressionnée que tu parviennes à te concentrer avec tout ce raffut.

Imari fit un signe de tête vers la chambre voisine.

— Eh bien, je *suis* impressionnant, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué.

Ce qui arracha un petit rire à Imari.

Jeric lui adressa un clin d'œil, puis s'empara du parchemin et l'enroula tandis qu'Imari s'arrêtait devant lui.

— C'est une sacrée œuvre d'art.

Jeric désigna la lanterne de son rouleau.

— Est-ce que c'est censé être un chimpanzé ?

— Fabriquée par Uki Gamla en mon honneur, ponctua-t-elle avec un geste vers sa propre personne.

Le regard de Jeric s'arrêta sur elle, un air de suspicion marquant soudain les angles saillants de son visage.

— Je comprends mieux maintenant d'où te venait cette propension au chapardage quand tu vivais à Skanden.

— Je te ferai savoir que Vondar ne m'a pas très bien préparée à la glace et à la neige. J'ai glissé et suis tombée de nombreux toits dans ma jeunesse, pouffa-t-elle.

Jeric, un sourire béat sur les lèvres, parcourait du bout des doigts la tête de la lanterne à la recherche d'une ouverture.

— Comme ça, expliqua-t-elle, le bras tendu.

Sa main frôla la sienne lorsqu'elle actionna le petit levier, et la grille constituant le ventre de la bête s'ouvrit, exposant ses entrailles incandescentes.

— Oh, dit-il. Malin.

— Très.

Jeric s'empara d'un morceau de cire et le maintint au-dessus des braises sous l'attention d'Imari, appuyée contre le comptoir. Même si elle était debout et lui, assis, ils étaient presque à hauteur d'yeux.

— Hersir est le chef de tes Strykers ? questionna Imari.

— En effet, répondit Jeric, qui semblait réjouï d'apprendre qu'Imari s'en souvenait.

Il laissa la cire couler sur le parchemin roulé.

— Je lui ai temporairement confié les rênes de Corinthe, développa-t-il.

— C'est une grande responsabilité.

— Heureusement, Hersir est un grand homme.

— Mais pas aussi grand que toi.

Jeric laissa échapper un petit rire.

— C'est pourquoi j'ai pensé que je devrais probablement lui

faire savoir que je ne suis pas mort – au plus grand désarroi de mes jarls –, et m’assurer que j’aurai encore un trône à mon retour.

Corinthe était pour le moins instable quand Imari l’avait quittée – cela ne lui avait pas échappé. Elle avait à peine vu Jeric les jours qui avaient suivi l’emprisonnement d’Astrid, car il avait été très occupé à apaiser ses jarls. À quel point la situation s’était-elle détériorée lorsque Jeric avait annoncé son plan de libérer tous leurs esclaves sol veloriens ?

En supposant qu’il l’ait fait. Les paroles de Ricón lui revinrent.

— Parce que tu essaies de libérer les ouvriers ? interrogea Imari, furieuse que son frère ait réussi à semer des graines de doute dans son esprit.

— Oui, mais ce n’est pas tout.

Jeric plonge sa bague dans la cire, laissant l’empreinte de l’insigne du loup de Corinthe. Imari fut soulagée d’entendre que Ricón avait tort.

— J’ai libéré les ouvriers de la ville, mais je me demande si j’ai bien fait.

— Pourquoi ?

— Ils n’ont nulle part où aller, et les jarls refusent de leur donner des terres. J’ai proposé des salaires compétitifs, mais Godfrey affirme que nous ne pouvons pas nous les permettre.

— C’est vrai ?

— Je ne sais pas, soupira Jeric. Godfrey n’est qu’une petite fripouille de radin – il l’a toujours été –, et il est difficile de distinguer la vérité des intérêts personnels.

— C’est le cas quelle que soit la Province.

Jeric haussa ses sourcils en signe d’assentiment et glissa le rouleau de parchemin dans un étui en cuir.

— Peut-être devrais-je faire transférer nos Sol Veloriens ici, où vous leur versez des salaires.

Imari se pencha en avant.

— Tu as déjà mis les pieds à E’Centro ? Ce ne sont pas des salaires. Ce sont des petites miettes de vertu qui permettent à Istraä de se donner bonne conscience.

— Des petites miettes de vertu, répéta-t-il. J’aime bien l’expression. Je l’emploierais bien avec mes jarls.

— S’ils ressemblent aux conseillers de mon père, ils risquent de ne pas beaucoup apprécier, prévint Imari.

— Oh, je les ai traités de bien pire.

Imari éclata de rire.

Jeric croisa son regard, les yeux pleins de malice, puis il referma l’étui en cuir et le posa sur le comptoir.

À côté d’une bouteille de nazzat vide. Dont elle se saisit.

— Alors ça... C'est impressionnant. Une bouteille entière de nazzat à toi tout seul, et tu ne sens même pas l'alcool.

Jeric sourit de toutes ses dents, et se pencha si près qu'elle put voir le reflet du chimpanzé brûler dans ses yeux.

— Si j'avais su que je te verrais ce soir, j'aurais attendu pour la partager.

Imari le dévisagea, s'interrogeant sur ses paroles tout en essayant de ne pas leur conférer plus de poids qu'elles n'en avaient probablement. Il se leva.

Jeric était grand – elle le savait, bien entendu –, mais de si près, avec cette poitrine nue et musclée juste devant elle... eh bien, ce n'était pas rien. *Il* n'était pas rien. Et malgré ses efforts pour le regarder dans les yeux, ses yeux dérivèrent vers son torse.

Ce fut à cet instant qu'elle remarqua la bulle de peau abîmée sur son sternum.

— Par les gardiennes incandescentes, Jeric ! s'exclama-t-elle.

— C'est drôle que tu utilises cette formulation...

Imari effleura sa poitrine, et Jeric se figea sous ses doigts.

— Sérieusement, comment tu t'es fait ça ?

— Une gardienne incandescente.

Imari lui jeta un coup d'œil exaspéré.

— Je suis sérieux, se défendit-il avec un sourire, en levant les mains en l'air. Je portais une gardienne en collier, et elle s'est en quelque sorte... désintégrée. Imari, ce n'est rien, insista-t-il avec un petit rire devant l'air dubitatif de la jeune femme. Ça va.

— Ça *suinte*.

C'était probablement pour cette raison qu'il avait plié sa tunique sur le comptoir à côté de la bouteille vide.

— J'ai connu pire, reprit-il.

— Je dois te soigner.

— Non, et tu as déjà...

— Ce n'était pas une question, Jeric.

Il la regarda droit dans les yeux.

— Une vraie zurina. Comment se fait-il que je ne l'aie pas remarqué ?

— Je ne sais pas. Peut-être étais-tu distrait ?

Elle vit l'amusement dans ses yeux, quand le sens de sa question prit soudain toute sa signification.

Il ne chercha pas à le nier.

— Ne bouge pas.

Imari enfonça un doigt dans son torse, les joues en feu.

— Je vais chercher quelque chose pour... *ça*, fit-elle avec un signe de la main.

Jeric se contenta de sourire, comme s'il avait remarqué son air

déconfit et en appréciait chaque seconde.

Imari longea les armoires, profitant de cet instant de répit pour se redonner une contenance. Elle parcourait les étagères des yeux, à la recherche de ce petit pot qu'elle avait repéré tout juste quelques jours plus tôt... *Ah*. Elle s'en souvenait. Il était rangé sur une des étagères du haut. Elle allait se hisser sur le comptoir, mais hésita, réalisant la position compromettante dans laquelle cette robe la mettait.

Jeric s'approcha, l'arrêtant de son long bras.

— Laisse-moi t'aider.

Imari était sur le point de s'y opposer, mais Jeric se tourna vers les étagères, la bloquant complètement.

— Alors, que cherchons-nous ? demanda-t-il en inspectant les petites bouteilles.

Imari essaya de ne pas paraître admirative devant la largeur de son dos musclé.

— De la pâte de gurga, répondit-elle en tendant le doigt. C'est un petit pot noir sur l'étagère du haut. Non... ? D'accord, plus bas... non, ce n'est pas ça. J'ai dit *noir*. Non. *Noir*, Jeric. C'est vert. Oh, laisse-moi faire...

Elle réalisa alors que Jeric s'emparait délibérément de toutes les mauvaises fioles.

— Espèce d'idiot.

Il lui tendit le petit pot noir avec un sourire taquin, et elle s'en saisit pour lui assener un coup sur la tête.

— Grands dieux... esquiva Jeric en riant. C'est courant chez toi de t'en prendre à tes patients ?

— Non, mais je serai ravie de faire une exception pour toi.

Jeric sortit ses canines, comme s'il n'attendait que cela.

Imari roula des yeux.

— Mets-toi là.

Jeric obtempéra et s'appuya contre le comptoir, s'agrippant à son rebord, tandis qu'Imari ouvrait le couvercle du pot abritant la pâte. La pièce parut alors très calme, et lorsqu'elle posa le couvercle sur le comptoir, le son résonna en un écho anormalement fort.

Imari plongeait la main dans la gurga quand Jeric rompit le silence :

— Ricón m'a emmené voir Astrid.

Imari leva les yeux vers lui, mais il avait le regard dans le vide.

— Et ? interrogea-t-elle.

Jeric prit une profonde inspiration. Il avait les traits tirés.

— Rien. Pas même un regard. Elle est restée assise là à se balancer d'avant en arrière.

Son nez s'agita. Un tic nerveux.

— Grands dieux, j'ai même eu du mal à la reconnaître.

Ces derniers mots lui firent clairement mal.

Imari retira ses doigts du pot et les posa sur la main de Jeric.

— Tu ne peux pas continuer à t'en vouloir, Jeric.

Sa main se plia sous sa paume. Son regard croisa le sien.

— Ce qui est arrivé à Astrid est terrible, et je suis sincèrement désolée que tu aies à en subir les conséquences, mais la légion n'est pas ta faute. Ce n'est pas toi qui l'as fait sortir de l'ombre. Ce n'est pas toi qui l'as envoyée vers ta sœur, et tu n'aurais certainement pas pu l'arrêter si tu avais su.

Un muscle se contracta au niveau de sa mâchoire, mais il demeura imperturbable.

— Mais j'aurais dû...

— Parfois, des choses terribles arrivent à des gens bien, poursuivit Imari en lui serrant doucement la main. Tout ce que nous pouvons espérer, c'est de faire de notre mieux dans le temps qui nous est imparti, et c'est exactement ce que tu fais. Et ce que tu continueras à faire. J'en suis persuadée.

Jeric, la mine renfrognée, baissa les yeux. Elle savait qu'il pensait à toutes les vies qu'il avait prises au nom des dieux, aussi enleva-t-elle sa main de la sienne pour lui toucher la joue, le forçant à la regarder.

Elle lut toute son angoisse dans ses yeux.

— Je pensais ce que j'ai dit le jour où je suis partie, poursuivit-elle. Tu es un homme bon, Jeric Obery Sal Angevin, et les habitants de Corinthe ont de la chance de t'avoir pour roi. J'ai de la chance de t'avoir pour ami. Même si j'ai vraiment envie de te frapper parfois.

Un sourire étira les lèvres de Jeric, et ils restèrent immobiles, sa main à elle sur son visage à lui, les yeux dans les yeux. Imari se souvint alors de leur baiser. Lorsqu'elle était Sable et lui, Jos. Mais les traits de Jeric se crispèrent à nouveau et il détourna le visage. Elle retira sa main, piquée par la déception, et se perdit dans la contemplation de la pâte de gurga.

Après tout, à quoi s'était-elle attendue ? À ce que Jeric l'embrasse ? Ici ? Là où n'importe qui pouvait les surprendre ? Et que dirait son père ? Non, que *ferait-il* ? Les relations entre leurs nations étaient déjà assez tendues comme cela.

À supposer que Jeric ait eu ne serait-ce qu'envie de l'embrasser. Il était fort possible que les sentiments qu'elle éprouvait pour lui soient à sens unique.

— À un moment, dit soudain Jeric, la tirant de ses pensées. À Corinthe. J'ai cru que c'était elle. Elle était à la sortie des égouts. Au même endroit où tu étais censée t'échapper avec mon cheval et mes

mille couronnes pour commencer ta nouvelle vie, ajouta-t-il après un moment d'hésitation.

— Je pourrais encore le faire, tu sais, affirma-t-elle dans un haussement de sourcil.

— Vraiment ? Et moi qui m'attendais à ce que tu aies tout donné à une œuvre de bienfaisance.

Imari feignit la surprise.

— Tu sais quoi, c'est une idée fantastique ! Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

Devant le regard exaspéré que lui lança Jeric, Imari, prise d'un petit rire, agita le pot devant lui. Jeric écarta les pieds, et Imari se cala entre ses jambes, s'efforçant de rester concentrée, bien qu'elle ne puisse s'empêcher d'admirer cette magnifique arme exposée devant elle.

— Je ne pensais pas qu'Astrid serait encore là, poursuivit Jeric.

Il parlait si proche d'elle. *Il* était si proche d'elle.

— Elle avait une bonne longueur d'avance sur nous, développa-t-il, mais quand nous avons atteint les rochers, elle se tenait au bord de l'eau comme si elle m'attendait. C'était sa voix, Imari, reprit-il après un moment de silence.

La jeune femme croisa son regard.

— Tu penses qu'elle est toujours là, à l'intérieur.

— Je ne sais pas, admit-il, les lèvres serrées. Ça n'a duré qu'une fraction de seconde, mais c'était sa voix, je le jure devant les dieux. Puis la gardienne a commencé à brûler.

— C'est ce que font les gardiennes quand elles sont dépassées, expliqua Imari.

Cela était arrivé à Skanden à l'occasion, mais le mur d'enceinte du village avait l'avantage du nombre. Jeric n'avait eu pour protection qu'une seule et unique pierre.

— Où as-tu trouvé cette gardienne ? demanda Imari.

— Dans le bureau de Rasmin.

— Ton inquisiteur est plein de surprises.

Jeric grogna de mécontentement.

— Ça me fait penser : il est ici, à Trier, annonça Imari.

Jeric se figea soudain, ses traits se durcirent et il pencha la tête en avant. Tel un chasseur suivant une piste.

— Quoi ?

— Techniquement, je ne l'ai pas vu. Il m'a laissé un mot quand je suis arrivée à Trier. Dans ma chambre...

— Dans *ta* chambre... ?

Imari lui jeta un regard l'incitant à baisser d'un ton.

— Tu n'as rien dit à personne ? questionna-t-il en plissant les paupières.

— Non, et je vais bien. Comme tu peux le voir.

Jeric ne parut pas rassuré.

— Que disait la note ?

— Qu'il voulait que je m'entraîne, mais je l'ai brûlée et j'ai menacé de poster des archers sur mon balcon si jamais il essayait de me contacter à nouveau.

Nouveau rire de Jeric.

— Bref, dis-m'en plus sur cette gardienne que tu portais.

Elle trempa ses doigts dans la pâte, qui vint lui chatouiller l'épiderme.

Jeric relâcha sa prise sur le rebord du comptoir.

— Elle appartenait au grand-père de mon père.

— Tommad 1^{er} ?

— En personne.

Oui, Imari avait entendu parler de ce collier de protection, offert au roi Tommad 1^{er} par une très puissante enchanteresse. On disait qu'il l'avait protégé contre Azir et ses Mo'Ruk. Elle était surprise que sa famille l'ait conservé.

— Il a probablement perdu de sa puissance au fil des ans, dit Imari. Ils doivent être entretenus, mais ce n'était pas bête.

— Je te l'ai dit, je suis impressionnant... s'interrompit-il en étouffant un juron.

Imari venait d'apposer la pâte sur sa blessure.

— Désolée.

Imari lui offrit un sourire, auquel Jeric répondit par un grognement.

— J'aurais dû te prévenir.

— Pourquoi changer les bonnes habitudes ? demanda-t-il d'un ton ironique, provoquant un nouveau rire chez la jeune femme.

Elle trempa à nouveau ses doigts dans la gurga et lui jeta un regard pour l'avertir. Il se contenta de plisser les yeux et elle sourit en étalant davantage de pâte sur la brûlure, notant le faible symbole qui s'y trouvait.

— On dirait que je peux voir l'enchantement.

Les yeux étrécis, Imari se pencha pour étudier la marque qui lui avait brûlé la peau.

— Oui, on voit bien que tu as été marqué.

— Formidable, murmura-t-il.

— Et ça ?

Imari indiqua une marque juste au-dessus de sa taille, qui ressemblait à un coup de couteau soigné à la hâte.

— C'est juste une coupure.

Imari lui lança un coup d'œil excédé, qui, en retour, fit naître un sourire éclatant sur les lèvres de Jeric.

— Ce n'est rien, insista-t-il avec une pointe d'irritation. Tallyn a arrêté l'hémorragie avec son... ces choses dont il est capable.

C'était donc *bien* un coup de couteau soigné à la hâte.

— Voilà qui explique l'étrange motif sur ta peau. On dirait qu'il a essayé d'accélérer le processus de guérison, réfléchit Imari, avant de repérer les trois lignes noires, cadeau du changeon. Ça a l'air d'aller de ce côté-là. Des problèmes à signaler ?

— Aucun.

Imari capta son regard.

Il leva les yeux au ciel et soupira.

— Elles me picotent parfois. Quand je suis à proximité d'Ombres.

— Est-ce que tu en as parlé à Tallyn ? demanda-t-elle en étalant de la pâte sur la blessure que Tallyn avait guérie.

— Non. Je n'ai rien dit à personne.

Elle repéra l'inquiétude dans sa voix, aussi faible soit-elle.

Puis elle se redressa et reposa la pâte sur le comptoir.

— Au moins, aucune transformation spontanée en Ombre n'est à prévoir, conclut-elle. Ce serait intéressant de voir si Stanis présente les mêmes effets secondaires, mais en attendant, considère cette particularité comme ton propre talent liagé.

Elle se retourna pour lui faire face.

Ce qui était une erreur, car elle avait oublié la proximité de son corps. Elle détourna rapidement la tête, et tendit le bras vers l'étagère du bas pour y récupérer un bandage.

— En parlant de Tallyn, comment par toutes les étoiles l'as-tu retrouvé ?

— C'est lui qui nous a retrouvés, répondit Jeric. Il dit qu'il était à Tül Bahn.

Il marqua une pause, puis ajouta à voix basse :

— Il a tué les autres.

Imari interrompit son geste, le bandage disposé sur ses deux mains.

— Tous ?

— Tous sauf deux.

Imari avait été témoin du pouvoir du vieil alta-Liagé. Bien entendu, elle n'avait pas la moindre idée de ce dont il était capable lorsqu'elle avait accepté de loger chez lui, cachée non loin de Craven. Non, si elle avait entrevu l'étendue de son pouvoir, elle n'aurait jamais fait confiance à cet homme. Il l'avait sagement caché jusqu'à Rivebois, où Ventus les avait rattrapés. Tallyn était venu à leur secours, et son pouvoir avait été un vrai miracle.

C'est l'avantage d'avoir été créé en premier, lui avait dit Tallyn à l'époque.

Et il était retourné seul à Tül Bahn pour achever les Muets de Ventus. Tous sauf deux, à l'évidence.

— Mais alors, que faisait Tallyn à Corinthe ? reprit Imari.

— Il traquait les deux Muets en question.

En voyant la surprise sur le visage d'Imari, il ajouta :

— Astrid les a appelés à sa rescousse.

Imari sentit ses lèvres s'entrouvrir.

— *Quoi... ?*

Jeric lui jeta un regard entendu.

— Pourquoi l'aideraient-ils ? s'étonna Imari.

— Je ne sais pas, admit-il péniblement, les yeux dans le vague, perdu dans ses pensées. Mais j'ai perdu un éclaireur à cause d'une Ombre dans la Forêt Noire. Astrid était au courant.

Les gardiennes auraient dû empêcher toute forme de communication entre la cellule et le monde extérieur. Les pensées d'Imari – comme celles de Jeric, semblait-il – se tournèrent vers la cellule actuelle d'Astrid, au sein même de Trier.

— Tu en as informé mon père ? demanda Imari.

— Bien sûr.

Imari n'était pas sereine. Pas du tout même, et Jeric non plus, à en juger par l'expression de son visage.

— Écarte les bras, dit Imari à Jeric, qui obtempéra.

Imari inspira à fond et se pencha en avant, soudain pleinement consciente de chaque centimètre carré de Jeric, tandis qu'elle passait sur ses abdominaux latéraux pour enrouler le bandage autour de son large torse. Une fois. Puis deux. Il sentait délicieusement bon, un mélange de cèdre, d'épices et de chaleur, et elle dut se forcer à ne pas inspirer trop profondément.

Elle replia le bandage sur lui-même, près de son aisselle, mais alors qu'elle s'éloignait, Jeric saisit son poignet et la regarda droit dans les yeux, les siens aussi sombres que les nuages de la mousson.

— Tu n'affronteras pas les Provinces seule, Imari. Je l'ai dit à ton père, et je te le dis maintenant. Toutes les ressources à ma portée sont à ta disposition. Corinthe sera à tes côtés.

— Merci, murmura-t-elle en lui retournant son regard.

— C'est le moins que je puisse faire.

Imari baissa les yeux, se sentant soudain dépassée, et il lâcha sa main.

Elle finit par faire un petit pas en arrière pour s'extraire des jambes de Jeric – à contrecœur –, puis elle saisit le couvercle du pot.

Elle sentait peser sur elle le regard de Jeric, mais ne se retourna pas. Elle redoutait ses propres réactions, parce qu'elle voulait...

Elle... *voulait*.

— Es-tu heureuse d'être rentrée chez toi ? s'enquit Jeric.

La question la prit au dépourvu, et elle sentit ses yeux la transpercer tandis qu'elle remettait le couvercle en place.

— Parfois j'aurais aimé prendre tes mille couronnes, m'installer dans un village lointain et refaire ma vie.

— Parfois je me demande si j'aurais pu te rejoindre.

Un éclair de curiosité passa dans les yeux d'Imari, mais il reporta son attention sur le petit pot, qu'il empoigna. Il semblait minuscule entre ses grandes mains – des mains qui l'avaient portée jusque dans sa chambre la nuit précédente, se souvint Imari.

— C'est incroyable. Je ne ressens presque plus la brûlure, avoua-t-il en étudiant le contenant. Qu'y a-t-il dedans ?

Imari cligna des paupières et fixa son attention sur la pâte.

— Je ne crois pas que tu aies envie de savoir.

Son regard aiguisé se posa sur elle.

— Fais-moi plaisir.

— Essence d'amande, aloès, venin de scorpion, et... fientes de chauve-souris.

Les traits de Jeric exprimèrent une appréciation nouvelle, puis il fit un geste vers l'étagère, sa façon de demander si elle souhaitait qu'il remette le pot à sa place.

— Non, laisse-le. Je vais devoir recommencer demain.

Jeric reposa la pâte sur le comptoir et se redressa. Il se tenait si près d'elle qu'il la dominait, ses yeux plantés dans les siens.

— J'ai hâte, zurina.

Des voix se firent entendre dans le couloir, et la porte s'ouvrit une seconde plus tard.

C'était Ricón. Il était en grande conversation avec Braddok, qui pénétra la pièce après lui, mais sitôt qu'il aperçut Jeric et Imari qui se tenaient si près l'un de l'autre, il s'arrêta net.

Les lèvres de Braddok formèrent un large sourire.

— La voilà.

Imari ne put s'empêcher de rendre son sourire au colosse qu'était l'ami de Jeric. Ricón, quant à lui, ne laissait rien paraître. Son regard glissait d'Imari à Jeric, s'arrêtant enfin sur ce dernier qui ne sourcilla pas.

Braddok, indifférent à leur face à face silencieux, se dirigea vers Imari à grands pas, et l'arracha à Jeric pour la gratifier d'une énorme étreinte.

Imari s'étonnait toujours de voir que les hommes les plus forts avaient souvent le cœur le plus tendre.

— Content de te voir, petite voleuse, annonça Braddok en la libérant pour lui ébouriffer le haut du crâne.

— Content de te voir aussi.

Imari renifla.

— Je vois que tu as trouvé le nazzat, constata-t-elle.

— Et je vois que tu as trouvé un Loup, contra Braddok en se tournant vers son roi. Je me demandais ce qui te prenait autant de temps. J'aurais dû m'en douter.

Imari surprit le regard perçant de Ricón, et elle détourna rapidement les yeux au moment où Chez et Aksel franchissaient la porte.

— Zurina.

Aksel inclina la tête dans sa direction. Ses taches de rousseur étaient plus prononcées que dans ses souvenirs. Sans doute un effet du soleil éclatant d'Istria.

— Bonsoir, Aksel. Chez.

Imari sourit à chacun à tour de rôle.

— Content de voir que vous êtes sur pied, commenta Chez. Vous avez l'air en forme.

Sa barbe était plus fournie – pas plus longue, juste plus fournie –, et quelques grains de sable s'y étaient logés. Apparemment, il en était couvert.

— Et on dirait que quelqu'un a passé du temps dans le désert, le taquina-t-elle.

— Ne m'en parlez pas, gloussa-t-il. Ce foutu sable pénètre partout. Je vais probablement devoir récupérer ces merdes jusque dans mon...

— Chez, lança Jeric.

L'intéressé fit un clin d'œil à Imari, un sourire sur les lèvres, puis s'assit à la table.

— Alors... pas de changement chez notre princesse endormie ?

Braddok fit un geste vers la chambre où sommeillait Stanis, qui ronflait toujours autant.

— Je suis content que tu ailles mieux, dit Ricón à Imari, attirant à nouveau son attention sur lui. Si j'avais su que tu étais réveillée, je t'aurais fait porter à dîner.

— Merci. Je n'ai pas vraiment faim de toute façon.

Le regard de Ricón s'arrêta brièvement sur Jeric, puis il ajouta :

— Papa s'est rendu directement dans ta chambre.

En supposant qu'Imari y serait, laissait-il entendre.

Elle jura intérieurement.

— Je vais y aller.

Ricón parut trouver l'idée excellente.

— Et si possible, intervint Jeric en récupérant l'étui de cuir sur le comptoir, je dois envoyer ça à Descieux.

— Bien sûr, répondit Ricón. Allons voir Hayit. J'ai cru l'apercevoir dans le coin...

Jeric attrapa sa tunique, la jeta sur son épaule, puis se planta

devant Imari. Elle lut à nouveau cette pointe d'espièglerie dans ses yeux, suivie d'un je-ne-sais-quoi autrement plus animal, puis il se pencha en avant et lui embrassa la joue.

Imari s'était arrêtée de respirer tandis que les lèvres douces de Jeric s'attardaient sur sa peau.

— Bonne nuit, zurina, chuchota-t-il.

Un frisson la parcourut de la tête aux pieds.

Jeric fit un pas en arrière, les yeux brûlant de ce qui se rapprochait d'une promesse et d'un défi tout à la fois. Puis, la frôlant presque, il s'éloigna à grands pas, sans même un coup d'œil aux autres. Ses hommes ne semblèrent pas le remarquer. Ils avaient tous l'air commodément occupés.

Sauf Ricón.

Sa mâchoire se contracta et il se tourna subtilement vers Imari.

— On se voit demain matin, dit-il enfin, avant de prendre congé.

Braddok s'éclaircit la gorge, et quand elle croisa son regard, il lui adressa un clin d'œil.

— Bonne nuit, zurina.

— Vous de même, répondit-elle, avant de passer la porte en direction de sa chambre, où l'attendait son père.

Chapitre 24

Imari intercepta son père dans le couloir menant à sa chambre. Ses cheveux étaient défaits, et quelques mèches indomptables volaient de-ci de-là. Contrairement à Imari, qui avait dormi toute la journée durant, il semblait n'avoir pas fermé l'œil. Il avait des poches prononcées sous les yeux, et son front était profondément marqué.

— Te voilà. J'étais sur le point de venir à ta rencontre.

Sa voix était tout aussi lasse.

— Ricón m'a dit que tu étais là, expliqua-t-elle.

Son père lui attrapa les bras et la détailla de pied en cap. Elle sentit une odeur de heshi sur ses vêtements, et l'aigreur de la sueur.

— Je suis juste passée voir Stanis, se justifia-t-elle.

Ce qui n'était nullement un mensonge, même si elle omit de préciser la suite de sa visite.

— Est-ce qu'il est réveillé ?

Il semblait impatient d'obtenir confirmation.

— Non, pas encore, mais le poison a disparu.

— Tu as fait montre d'une grande amabilité envers cet homme, dit-il en lui relâchant les bras.

Imari ne savait pas si c'était un compliment. C'était probablement le cas, bien que les mots choisis soient maladroits. Les intérêts personnels interféraient souvent avec les valeurs humaines fondamentales, comme l'avait appris Imari.

— Eh bien, je n'allais pas rester là à le regarder souffrir sans rien faire, lui retourna-t-elle, comme pour lui rappeler ces valeurs.

À en juger par le regard qu'il lui renvoya, elle n'était pas certaine qu'il soit d'accord.

— J'aimerais te dire deux mots, si tu veux bien, annonça-t-il alors.

Imari se doutait que ces mots, quels qu'ils soient, relevaient plus de la *nécessité* que du *souhait*. Ce qui la rendit nerveuse.

— Bien sûr, papa.

Il fit un geste en direction de sa chambre, et ensemble, ils se dirigèrent vers le seuil, où deux Sareds montaient la garde. Elle jeta un coup d'œil en coin à son père, qui le lui retourna.

Car telle serait sa vie désormais. Gardée, surveillée et contrôlée.

Le zar fit un signe de tête aux Sareds. L'un d'eux, un petit

homme à la barbe taillée en pointe, disparut dans la pièce avant de réapparaître quelques secondes plus tard.

— Rien à signaler, affirma-t-il.

Son père invita Imari à pénétrer dans ses quartiers, et elle traversa l'antichambre, où Dasi recousait les vêtements qu'Imari avait abîmés lors de son affrontement avec Astrid à E'Centro. Imari remarqua que la femme était assise sur une paillasse. Visiblement, Dasi dormirait à ses côtés.

La poitrine d'Imari se contracta, sa respiration se fit plus brève et superficielle, et elle ressentit le besoin soudain et inexplicable de fuir.

— Laisse-nous, ordonna le souverain à l'attention de la kunari.

L'interpellée s'inclina, posa les vêtements qu'elle raccommodait et sortit par la porte principale en la fermant derrière elle. Son père s'engagea dans la chambre à coucher, et Imari le suivit d'un pas lent, affectant une démarche sereine.

Le zar s'arrêta net, les poings sur les hanches, et balaya la pièce du regard comme s'il revivait le passé à travers le mobilier. Quand il se retourna vers elle, une profonde tristesse assombrissait ses yeux, mais elle disparut si vite qu'Imari se demanda si elle ne l'avait pas imaginée.

— Je ne pensais pas un jour te revoir ici, dans cette pièce, dit-il doucement. Je suis heureux de m'être trompé.

Imari ne savait que répliquer à cela, car elle ne savait pas si elle-même s'en réjouissait. Elle avait espéré que rentrer chez elle lui offrirait davantage de liberté et un sentiment d'appartenance, mais la désillusion était grande. Elle vivait dans un certain confort, certes, mais l'anonymat dont elle jouissait dans les Landes Sauvages lui conférait alors une liberté qu'elle ne retrouverait jamais à Istra.

— Alors, que va-t-il m'arriver maintenant ? demanda Imari.

Le zar se laissa choir sur son fauteuil en brocart à haut dossier, les yeux posés sur sa fille, un coin de ses lèvres relevé en une sorte de sourire railleur.

— Tu as une vision si claire des choses.

— C'est ce qui m'a permis de rester en vie.

Elle ne voulait pas être impolie, c'était simplement la vérité.

Le sourire de son père se fit mélancolique et il se pencha en avant, les coudes sur les genoux, ses mains pendant librement entre ses jambes.

— Il est évident que tu ne peux plus être Sable.

— Je sais.

Imari prit place sur le divan. Une assiette de fruits et de galettes avait été déposée sur la table, lui rappelant qu'elle avait le ventre creux. Elle se pencha et arracha un morceau de pain.

— Les rois et roïesses te rencontreront la semaine prochaine.

La semaine prochaine.

Elle savait que c'était inévitable, mais...

La *semaine prochaine*.

C'était ce qu'elle voulait, n'est-ce pas ? Pouvoir être Imari ? Enfin ouvrir cette porte interdite et faire éclater la vérité ?

Imari s'humecta les lèvres, le pain à la main.

— J'ai passé la majeure partie de la journée à répondre à leurs questions à ton sujet, ajouta-t-il avec un coup d'œil en direction du poêle à bois.

Par les gardiennes.

Cela faisait à peine un jour qu'elle avait utilisé son pouvoir devant tous les gardes d'E'Centro et Trier, et la nouvelle était déjà parvenue aux oreilles des rois.

Imari se pencha en arrière et retourna le pain dans sa main.

— Les nouvelles vont vite.

— Tu n'imagines pas à quel point.

Imari porta la galette à ses lèvres, en arracha une bouchée et mâcha. Le pain avait un goût de sable.

— Et... Est-ce que tu as une idée de la façon dont... De l'accueil que je vais recevoir ?

Son père s'appuya contre le dossier du fauteuil et posa ses bras sur les accoudoirs, ses doigts chatouillant l'air.

— Eh bien. Sur les onze rois, trois exigent mon abdication, cinq veulent ta peau, deux sont prêts à porter l'affaire devant les tribunaux, et le dernier semble intrigué.

Imari accueillit l'information les lèvres pincées.

— Tu es toujours content de t'être trompé ?

— Absolument, assura-t-il avec un petit sourire.

Le bout de ses doigts cessa sa danse.

— Ce n'est pas aussi terrible que ça en a l'air, Imari, continua-t-il.

Imari partit d'un rire sans joie.

— Je suis sérieux. J'ai enchaîné les réunions avec le Conseil pendant la majeure partie de la journée, et Bayek travaille à obtenir un arrangement.

À ses mots, Imari se figea, cherchant à croiser le regard de son père.

— Quelle sorte d'arrangement ?

Le zar s'adossa au fauteuil, se dérochant à sa fille. Ce qui n'était pas pour atténuer l'inquiétude croissante qui agitait Imari.

— Naleed a promis du soutien et des renforts, déclara-t-il enfin. Et si tu te souviens bien, Bisra Tai abrite près de deux mille hommes en âge de prendre les armes.

Oui, Imari s'en souvenait. Bisra Taï était le plus vaste des districts istraans. Il bordait la mer et s'étendait le long d'un large fleuve, et dans ce climat désertique, l'accès à l'eau permettait de jouir d'une économie prospère. Naleed avait maintes fois tenté d'user de ces ressources contre son père, mais c'était sans compter sur le soutien unanime que le zar avait su entretenir au cours de son règne.

Un soutien dont, semblait-il, son père ne disposait plus.

Une alliance avec Naleed était cohérente.

Toutefois...

— Tu m'as promise à son fils, n'est-ce pas ? lâcha-t-elle, les paupières plissées.

Le passage de père à zar fut immédiat – un mécanisme de défense qu'il avait acquis au fil des ans pour se protéger des émotions susceptibles d'interférer avec sa capacité à gouverner sans parti pris. Imari vit ses traits aimants se durcir sous l'effet du devoir et de la résolution, et avant qu'il n'ajoute un mot de plus, elle sut qu'elle n'avait aucun espoir.

La bataille était perdue d'avance.

— Papa...

— Imari, la coupa-t-il en s'avançant sur son fauteuil, ses yeux sombres plantés dans les siens. Même sans toutes les complications actuelles, tu devais te douter que cela finirait par arriver. Ricón héritera de mon trône, si tant est que je parvienne à le garder, et il se mariera. Vondar n'est pas assez grand pour deux zuras.

Imari serra les dents et reporta sa colère sur le sol, sur les lignes étroites entre les carreaux, le cœur bondissant dans sa poitrine. Elle avait l'impression d'être l'une des souris que Gamla conservait dans une cage. Une cage dorée, certes, mais une cage malgré tout.

Elle pensa à Jeric.

— Je sais que tu viens tout juste de nous être retournée, poursuivit son père, le ton plus doux. Et si j'ai tenu à te présenter comme Sable, c'était en partie pour... pour ne pas avoir à précipiter les choses. Mais je refuse de compromettre ta sécurité, Imari...

— *Ma* sécurité ? riposta-t-elle en relevant soudain la tête. Non, il ne s'agit pas de moi. Il s'agit de *toi*. Sinon, tu m'aurais laissé le choix, mais tu as choisi pour moi. Ce n'est pas parce que tu n'as pas fait un mariage d'amour que je...

Le zar leva une main, et Imari s'apprêta à l'impact.

Mais aucun coup ne partit.

En lieu et place, il serra un poing tremblant.

— Tu ne comprends pas, Imari. *Pas du tout*, reprit-il d'une voix grave qui trahissait une rare émotion.

Et elle comprit qu'il parlait de sa mère. De sa *vraie* mère.

— Alors, aide-moi à comprendre ! le supplia-t-elle en levant les bras au ciel.

Il secoua la tête, baissa le poing et ferma les yeux.

— Je ne peux pas.

— Tu ne *veux* pas.

— Je ne veux pas, admit-il en rouvrant les paupières.

— *Pourquoi*, papa ?

Il la dévisagea, mais Imari eut la sensation étrange que ce n'était pas elle qu'il regardait. Qu'il voyait quelqu'un d'autre. Puis ses yeux se concentrèrent à nouveau sur *elle*, et son expression se fit sérieuse.

— Tu dois t'éloigner de ton Loup, Imari.

— Ce n'est pas *mon* Loup, protesta-t-elle, les nerfs à vif.

Son père avait l'air dubitatif, et remonta.

— Il repartira de là où il est venu, et c'est tout. Ne rends pas les choses plus difficiles qu'elles ne doivent l'être.

— *Difficiles* ? rétorqua-t-elle, soudain sur ses jambes. Tu veux parler de ce qui est *difficile*, papa ?

Son père se leva également. Il la dépassait d'une bonne tête.

— Ne fais pas ça, Imari. Ne dis pas des choses que tu regretteras.

— La seule chose que je regrette, c'est d'avoir cru que j'avais encore un foyer ici.

— Tu seras toujours ici chez toi, Imari, tempéra son père, les lèvres fermement pincées. Là n'est pas le problème. Le problème, c'est que tu ne veux plus de ce chez-toi.

Imari ne trouva rien à rétorquer. Il avait raison.

Trier était restée la même. Rien n'avait changé. Rien, à part elle.

Son père laissa échapper un soupir. Ses épaules s'affaissèrent.

— Essaie de te reposer. Un long chemin nous attend, et nous n'en sommes qu'au commencement.

Imari se sentit soudain engourdie, et son regard se posa sur l'antichambre où Dasi patientait sur le seuil.

— Elle va habiter avec moi maintenant, n'est-ce pas ?

— C'est exact. Et tant que je ne pourrai assurer ta sécurité, je ne te laisserai pas sans surveillance.

— Ça ne t'a pas empêché de m'envoyer dans les Landes, lâcha-t-elle sur un ton glacial.

Un muscle se contracta dans sa mâchoire. Il parut sur le point de dire autre chose, mais se ravisa.

— Bonne nuit, Imari.

Cette dernière ne répondit pas. Elle vit son père se diriger vers le seuil de sa chambre, s'arrêter, les épaules crispées, avant de continuer sa route, fermant la porte derrière lui.

Imari eut du mal à fermer l'œil cette nuit-là. En partie parce qu'elle avait déjà dormi douze heures d'affilée, mais surtout parce que son esprit refusait de se mettre en veille. Ses pensées erraient sans relâche sur les chemins brumeux d'un avenir qu'elle ne pouvait discerner, et qu'il ne lui appartenait pas de déterminer.

Elle rêva du roi Naleed, ou du moins du souvenir qu'elle en avait. Elle vit son fils, dont les traits étaient flous et dissimulés dans l'ombre, avant de se réveiller avec un sentiment de répulsion à l'idée d'être touchée par un homme qu'elle n'aimait pas. Son esprit s'égara également du côté de Jeric, qu'elle apercevait au loin dans les bras d'une autre femme qui l'embrassait avec la fougue qu'elle-même aurait tant voulu lui témoigner. Le rêve lui laissa un goût plus amer encore que le premier.

Incapable d'en supporter davantage, Imari se glissa hors du lit, attrapa son châle et l'enroula autour de ses épaules, puis passa par le claustra et sortit sur son balcon. De là, elle avait une vue imprenable sur la ville, toujours endormie dans le crépuscule, malgré les quelques lanternes qui brûlaient encore en dessous. Un doux rougeoiement naissait derrière les larges épaules des monts Baraga, tandis qu'une brise fraîche venait lui caresser la peau. Imari, les yeux clos, inspira profondément, gonflant ses poumons comprimés pour tenter d'apaiser ses nerfs que le sommeil avait mis à rude épreuve.

Par les gardiennes.

Ses entrailles étaient nouées, si rudement compressées qu'elle ne pensait pas être capable de démêler tant de chaos.

Elle se dit, avec amertume, qu'une chose positive pourrait tout de même en découler. Avec les forces de Naleed à sa disposition, elle arriverait peut-être à faire évoluer les conditions de vie des Sol Veloriens plus tôt qu'elle ne l'aurait espéré. Naleed disposait de ressources, d'une stabilité financière. Si elle le persuadait de restructurer leur main-d'œuvre et d'augmenter leurs salaires, les autres rois et roïesses lui emboîteraient le pas.

Mais...

— Comment puis-je épouser un autre homme quand je ressens toutes ces choses pour toi ? murmura-t-elle à l'aube, comme si Jeric se tenait juste à côté d'elle.

Mais au moment où cet aveu franchit ses lèvres, elle sut avec certitude que ses ennuis ne faisaient que commencer.

Elle resserra le châle sur ses épaules, absorbée dans la contemplation du soleil qui se levait sur les monts Baraga,

embrasant le ciel. À la vue de ce spectacle sans pareil, une corde sensible vibra en son sein.

— Que dois-je faire ? chuchota-t-elle au ciel, alors que la lumière du petit matin balayait les étoiles de ses couleurs éclatantes.

Elle aurait tant voulu que le Créateur lui apporte une réponse, et elle resta là à l'attendre. Elle attendit, encore et encore, et ce fut ainsi que Dasi la trouva.

— Ah. Vous voilà, zurina.

Imari se retourna. Ce matin-là, Dasi avait enfilé une robe ordinaire couleur lilas. Les traits crispés, elle lança à Imari un regard désapprouvateur. Rien de bien surprenant. Dasi avait d'abord servi sous les ordres d'Anja, et cette dernière n'avait jamais caché la rancœur que lui évoquait Imari.

— Le petit-déjeuner est servi en bas, poursuivit Dasi avec une politesse mêlée de raideur. À moins que vous ne préfériez déjeuner dans votre chambre.

L'option privilégiée par Dasi ne faisait aucun doute. Imari opta donc pour celle qui l'arrangeait le moins.

— Je vais descendre, merci.

La joue de Dasi fut parcourue d'un tic.

— Bien sûr, mi a'zurina. Dois-je préparer votre bain ?

Imari étouffa un éclat de rire. En deux semaines, elle avait pris plus de bains que les deux mois précédents.

— Non, ce ne sera pas nécessaire.

— Je vais déposer des vêtements sur le lit dans ce cas, opina-t-elle.

Imari patienta encore un moment, jusqu'à ce qu'elle soit certaine que Dasi avait regagné l'antichambre, avant de quitter le balcon. La kunari avait déposé une robe bleu saphir sur le lit. Mais quand Imari prit l'étoffe entre ses mains, elle réalisa qu'il ne s'agissait pas d'une robe, mais plutôt de deux pièces : un haut court et ajusté avec des poignets à revers et un pantalon large assorti, cintré à la taille.

Au moins, Dasi avait choisi une tenue plus fonctionnelle cette fois-ci.

Imari enfila l'ensemble derrière le paravent, et, même si elle devait avouer qu'il comprenait bien plus de tissu que la robe de la veille, d'une certaine manière, il lui semblait... moins couvrant.

Le haut lui comprimait tant la poitrine qu'il la rehaussait et donnait l'impression qu'elle était plus en chair qu'elle ne l'était réellement, et l'ourlet brodé se terminait au niveau de sa cage thoracique, laissant sa taille apparente. Le pantalon, au moins, était confortable, la soie douce et ondulante lui offrant une grande amplitude de mouvement.

Elle enfila ses sandales, peigna ses cheveux et pinça ses joues pour leur donner de la couleur, puis retrouva sa kunari dans l'antichambre.

Cette dernière la détailla sous tous les angles, l'air à la fois satisfait et irrité, puis ouvrit la porte principale.

Où Jenya et un autre Saredd montaient la garde.

— Je l'accompagne, proposa la première en s'avançant aussitôt.

Imari lui adressa un sourire reconnaissant.

Les deux femmes arpentaient en silence les couloirs. Les imposants palmiers étaient agités par la brise, et des arômes de cannelle relevaient l'air.

— À propos, Tarq m'a demandé de vous remercier, annonça Jenya.

— Il n'y a pas de quoi, répondit Imari. Je suis contente qu'il aille mieux. Je pourrais peut-être passer le voir plus tard dans la journée ?

— Nous devrions pouvoir arranger ça, lui assura Jenya. Mais il faudra peut-être l'amener ici, ajouta-t-elle à voix basse. Le zar a donné l'ordre strict de ne pas vous laisser quitter Vondar.

Imari serra les poings et envoya un regard ombrageux à la colonne devant elle.

— Évidemment.

— C'est pour votre propre sécurité, zurina, expliqua doucement Jenya.

— C'est ce que tout le monde n'a de cesse de me répéter.

Jenya garda le silence le reste du chemin.

Imari l'imita. Ses cauchemars étaient encore trop présents.

Elles atteignirent la Grand'salle pour trouver les portes grandes ouvertes. Imari repéra quelques dizaines d'invités attablés à l'intérieur. La salle accueillait couramment les prestigieux citoyens de Trier, et ce matin ne faisait guère exception. Des serviteurs s'agitaient en tous sens, remplissant coupes et assiettes, et une poignée de Sareds montait la garde sous les arcades ouvertes sur la lueur matinale.

Imari repéra aussitôt Jeric.

Il dénotait dans cette salle grouillant d'Istraans. Pas uniquement du fait de ses origines, mais parce qu'il avait quelque chose de frappant, d'unique. Il émanait de lui une autorité telle que sa présence se faisait immédiatement ressentir dans une pièce. Aujourd'hui encore, il était confortablement installé en bout de table, assis à côté de Sebharan, une coupe à la main. Si à l'aise. Si naturel. Comme s'il était le maître des lieux, malgré les coups d'œil désapprobateurs jetés par certains des invités. Des regards dont il ne semblait guère s'apercevoir, ni même se soucier.

Il avait revêtu un pantalon foncé ajusté et une tunique crème ample, qu'il n'avait pas nouée au niveau du cou, et sa chevelure de bronze était décoiffée, mais conservait une certaine élégance. Le soleil avait coloré ses joues, et ses yeux brillaient.

Le désert lui réussissait.

Jeric leva alors les yeux et croisa son regard. Même s'il se trouvait à l'autre bout de la pièce, même si une foule s'étalait entre eux, Imari sentit son examen minutieux la pénétrer jusqu'au plus profond de son être, et son cœur palpita.

Oui, ses ennuis ne faisaient que commencer.

— Bonjour, mi a'zurina.

Imari n'avait pas remarqué la servante qui s'était matérialisée à son côté. Une Sol Velorienne. Les cas de Sol Veloriens se voyant attribuer un poste dans la Grand'salle de Vondar étaient rares, mais pas inconnus.

— Le zar vous a réservé une place, poursuivit la servante avec un geste en direction de la table que son père présidait en compagnie de Bayek, Jeol et Kaï.

Ce dernier avait le teint pâle et fatigué.

Il n'y avait aucune trace d'Anja, mais cela n'avait rien d'étonnant.

Son père lui adressa un signe de la main, et Kaï se déplaça, faisant de la place entre Bayek et lui-même. Imari croisa à nouveau le regard de Jeric avant de se diriger vers son père. Elle sentait l'attention brûlante de Jeric dans son dos alors même qu'elle s'asseyait.

Jenya s'éloigna pour s'entretenir avec l'un des Saredds en faction.

— Bonjour, zurina, la salua Bayek en affichant un ersatz de sourire.

Qu'Imari lui rendit.

— Où est Ricón ? questionna-t-elle.

— Avec la kourana, répondit son père en portant une coupe de jus de grenade à ses lèvres.

— Que s'est-il passé ? s'enquit Imari, les sourcils froncés.

Il avala et reposa la coupe.

— Nous avons arrêté...

— Êtes-vous sûr que nous pouvons en parler ici ? le coupa Bayek, dont les yeux parcoururent subrepticement la pièce avant de s'arrêter sur la Sol Velorienne.

— Ce n'est pas exactement un secret, lui retourna le zar.

Kaï se tendit à côté d'elle.

— Nous avons arrêté une femme qui appartient au temple d'Ashova, expliqua le zar à l'attention d'Imari.

Cette fois, la main de Kaï s'agita sur la table.

Imari lui glissa un coup d'œil en coin, leurs regards se croisèrent et elle comprit : Kaï connaissait la femme qu'ils avaient appréhendée.

Elle se souvint de son comportement la nuit où elle avait sauvé Tarq. Kaï était apparu tout éveillé, habillé de pied en cap, avec ses vêtements froissés.

Parce qu'il arrivait directement du temple d'Ashova.

La mâchoire de Kaï se contracta et il détourna la tête alors qu'une dizaine d'autres pièces du puzzle s'imbriquaient. Elle savait que Kaï fréquentait le temple, mais combien d'autres en avaient eu vent et décidé de tirer parti des habitudes de Kaï ? Et qu'auraient-ils pu apprendre ?

Était-ce ainsi qu'Astrid avait su où Imari se trouvait cette nuit-là ?

Puis elle se souvint que la sœur de Saza était l'une des servantes d'Ashova. Elle se demanda s'il y avait un lien.

— Une servante ou une kahar ? demanda Imari.

Même si elle avait déjà une petite idée sur la question, il lui fallait en être certaine.

Son père marqua une pause tandis qu'un serviteur apportait à Imari une coupe et une assiette. Lorsqu'il se fut éloigné, le zar répondit :

— Une servante.

Le coup d'œil qu'il lança à Kaï n'échappa guère à Imari.

Son frère retira la serviette en tissu de ses genoux et la jeta sur la table en se levant.

— Je vous prie de m'excuser, dit-il. J'ai des affaires à régler.

C'était un mensonge. Tout le monde le savait, mais personne ne pipa mot.

Il quitta la salle à grandes enjambées et Imari se retourna vers son père.

— Vidéa semble penser que cette femme divulguait des informations à... leur chef, poursuivit le zar.

Leur chef *liagé*, mais il ne se risquerait pas à prononcer le mot dans cette salle. Cela aurait attiré l'attention.

— Des informations à mon sujet, rétorqua Imari en soutenant le regard de son père.

— Des informations à ton sujet, admit-il.

La nouvelle lui coupa l'appétit.

— Ce n'est pas tout, poursuivit-il.

Jeol s'éclaircit la gorge, et Bayek et lui échangèrent un regard irrité. Il était clair qu'ils n'approuvaient toujours pas la conversation.

— Un autre temple a été incendié ce matin, annonça son père à voix basse. À Bal Duhr.

La ville de Bal Duhr n'était qu'à quelques heures au sud de Trier.

Imari vit son père avaler une longue gorgée. Visiblement, il n'était pas seulement question d'un temple détruit.

— Que s'est-il passé d'autre ? demanda-t-elle dans un chuchotement.

Il posa sa tasse, ignorant les coups d'œil dissuasifs que lui lançaient ses conseillers.

— Près d'une centaine de Sol Veloriens de Bal Duhr ont disparu. Les ouvriers, et leur famille.

Imari sentit ses yeux s'écarter, ses pensées s'affoler.

— Combien en avons-nous perdu, au total ?

— Depuis les Premiers Semis... Environ deux mille.

Imari laissa échapper un hoquet de stupeur.

— Deux mi...

— Hum, hum, s'agaça Bayek avec un regard acéré alentour, qui vint se poser sur son souverain.

Deux mille Sol Veloriens avaient disparu, et Imari savait pourquoi : ce chef lié, quel qu'il ou elle soit, se constituait une armée. Et même si ne serait-ce qu'un dixième des Sol Veloriens portés disparus était apte au combat...

Le Qazzat employait et entraînait une centaine de combattants tout au plus – Sareds et gardes confondus.

— Sur combien d'hommes Trier peut-elle compter ? interrogea-t-elle à l'adresse de son père.

Ravi par la conclusion à laquelle elle avait abouti et la question posée, il répondit :

— Peut-être trois cents.

Cela faisait quatre cents, au total. Mais ces chiffres n'auraient guère d'importance si les Sol Veloriens comptaient des Liagés dans leurs rangs.

Pas étonnant que son père cherche à s'allier aux forces de Naleed.

— Qu'est-il arrivé aux citoyens de Bal Duhr ? continua Imari.

Jeol s'agita sur sa chaise.

— Ils ont été enfermés dans le temple avec les kahars, et brûlés vifs, répondit Bayek, les yeux soudain noirs.

— Tous ? s'étrangla Imari, les lèvres entrouvertes d'horreur.

— Chaque homme, femme et enfant.

Imari fut prise d'un haut-le-cœur.

Un éclat de rire jaillit dans la salle, à mille lieues de la terrible nouvelle.

— Les éclaireurs de Sebharan l'ont signalé tard hier soir, poursuivit le zar en les regardant tout à tour. Il enverra des Sareds dans la journée. Ricón se joindra à eux.

— Jeric a-t-il été mis au courant ? demanda-t-elle sans réfléchir.

L'utilisation de son prénom sans son titre lui valut un coup d'œil désapprouvateur de son père et de Bayek.

— C'est le meilleur traqueur de toutes les Provinces, poursuivit Imari, défendant son erreur du mieux qu'elle le pouvait – en leur servant une part de vérité. Il pourrait savoir des choses, d'autant que Corinthe a connu une situation identique.

Ces événements avaient forcément un lien.

— C'est pour cela que Sebharan lui parle en ce moment, expliqua son père avec un coup d'œil en direction de Jeric.

Imari en profita pour tourner la tête vers l'endroit où les deux hommes étaient assis, repérant au passage le petit groupe de femmes – les filles des plus riches citoyens de Trier – qui s'étaient lentement rapprochées, faisant les yeux doux au roi de Corinthe. Manifestement, pas même un siècle d'inimitié provinciale ne pouvait les empêcher de l'admirer.

Imari pouvait difficilement leur en vouloir, mais le pic inattendu de jalousie ne se résorba guère pour autant. Jeric semblait ne pas les avoir remarquées, mais Imari savait qu'il voyait tout.

Il croisa alors son regard, ses yeux luisant d'un éclat carnassier. Puis il se tourna vers le groupe de femmes – l'une d'elles en particulier – et lui adressa un sourire désarmant.

La femme lui rendit son sourire, cramoisie.

Jeric se tourna à nouveau vers Imari, lui adressa une œillade, avant de reporter toute son attention sur Sebharan.

Quel misérable et prétentieux petit arrogant !

— Imari, l'appela son père.

Ce n'était visiblement pas la première fois qu'il prononçait son nom.

Lorsqu'elle reporta son attention sur lui, ses soupçons se trouvèrent confirmés.

— J'ai besoin que tu restes à Vondar pour le moment, poursuivit-il.

— Jenya l'a déjà mentionné, répondit-elle sèchement, plus irritée par l'attitude de Jeric que par l'ordre de son père. Maintenant, je comprends pourquoi.

— Bien, conclut-il, l'air satisfait.

Il quitta son siège, contourna la table et posa une lourde main sur son épaule.

— Je te rendrai visite plus tard. Je dois m'entretenir avec Ricón avant son départ.

Il se pencha pour embrasser le sommet de son crâne.

— Sois prudente, Imari.

Prudente.

Comme si rester enfermée dans sa chambre pouvait garantir sa sécurité. Non, le meilleur moyen d'être « prudente » était de renforcer son pouvoir afin d'être prête à se défendre en cas d'affrontement à Vondar.

Et elle connaissait justement la personne qui pouvait l'aider.

— As-tu croisé Tallyn ? lui demanda Imari.

— En effet, il était avec Sebharan, mais il est reparti à E'Centro ce matin pour continuer son enquête. Tu devrais demander confirmation à Sebharan.

— Très bien, répondit Imari, contente d'avoir une excuse pour s'approcher de Jeric.

Mais quand elle regarda à nouveau dans sa direction, le Loup avait disparu. Tout comme l'une de ces dames.

~

Imari fut particulièrement agitée le reste de la journée durant. Elle essayait de se convaincre que cela n'avait aucun lien avec Jeric, mais tout à voir avec les nouvelles apportées par son père. Peu après leur conversation dans la Grand'salle, Ricón était passé lui dire au revoir, mais il ne s'était pas attardé. Il était pressé de se lancer sur les traces de l'ennemi pendant qu'elles étaient encore fraîches, ainsi l'avait-il laissée après les banalités que l'on pouvait attendre de la part d'un frère aîné attentionné à sa sœur : *Je t'aime, Fais attention, et On se voit bientôt.*

Imari faisait l'objet d'une surveillance permanente, ce qui n'était pas pour arranger son humeur, et lorsqu'elle tenta de rendre visite à Astrid, elle apprit très vite qu'on lui avait interdit de la voir. Son père avait, semblait-il, assemblé les pièces du puzzle, et tant que le démon disposait d'un mystérieux moyen de communiquer avec l'extérieur malgré les portes en skal incrustées de gardiennes, il avait l'intention d'en tenir éloignée sa fille autant que possible. La seule raison pour laquelle le démon n'avait pas encore été exécuté était qu'ils étaient tous trop occupés par les événements de Bal Duhr.

Jenya la rejoignit à la mi-journée, remarqua l'irritation d'Imari et renvoya les autres gardes. Avec la guerrière pour seule escorte, Imari se rendit au chevet de Stanis. Jeric n'était pas dans les environs, non pas que cela ait une quelconque importance. Non, aucune. Aksel lui annonça que Jeric s'en était allé en compagnie de son père et de Sebharan au Qazzat, pour discuter d'une éventuelle

implication des autres Provinces dans cette affaire.

Imari était contrariée qu'ils ne l'aient pas consultée alors qu'elle se savait utile. Elle était également contrariée que Jeric ait quitté la Grand'salle sans un traître mot.

En réalité, elle était juste contrariée par Jeric.

Elle récupéra *Il Tonté* dans l'armoire de Gamla, le glissa dans son pantalon et, toujours escortée de Jenya, s'en retourna dans sa chambre, où deux Saredds montaient la garde. Jenya avait l'air contrite, mais elle ne pouvait rien y faire : Sebharan avait exigé la présence de la guerrière au Qazzat. Imari se retrouva donc avec deux étrangers et une kunari qui insistait pour rester à l'intérieur de sa chambre.

— Ce sont les ordres du zar, insista Dasi.

Imari campa sur ses positions, et Dasi accepta, à contrecœur, de se contenter de l'antichambre.

Imari se jeta sur son lit et ouvrit les versets, mais même ces mots pleins d'espoir ne parvinrent pas à la tirer de son humeur chagrine. Elle avait relu le même passage cinq fois de suite lorsqu'elle se décida à troquer le livre pour sa flûte, décidant qu'il était préférable qu'elle s'entraîne. Qu'elle fasse quelque chose de physique. Elle se réfugia dans la salle d'eau et ferma la porte pour que personne ne l'entende, mais là non plus, elle ne parvenait pas à se concentrer. Ses notes sortaient de façon mécanique et manquaient d'inspiration. Elles sonnaient... en colère.

Elle travailla donc ses doigtés à la place. Elle poussait une note jusqu'à son maximum quand les petits pots de sels de bain tombèrent d'une haute étagère et vinrent se fracasser contre le carrelage, répandant des sels parfumés partout autour d'elle.

Imari se figea, les yeux écarquillés.

Dasi accourut une seconde plus tard.

— Je vais bien, lança Imari, sa poitrine picotant de l'énergie du Shah. Tout va bien. Ce n'était qu'un accident.

Le regard de Dasi passa des restes de pots à la flûte rayonnante qu'Imari s'empessa de cacher derrière son dos.

— Vraiment, tout va bien, insista Imari alors que les picotements s'estompaient. Je vais nettoyer.

L'œil de Dasi fut agité d'un tic. Elle lissa le pli de sa robe et partit en fermant la porte de l'antichambre. Imari jeta un coup d'œil à la flûte, aux pots cassés. Ce n'était peut-être pas le meilleur moment pour s'entraîner.

Elle rangea l'instrument, et venait de finir de nettoyer son désordre quand Dasi réapparut. Ses yeux se fixèrent instantanément sur les mains d'Imari et, les voyant sans flûte, elle parut soulagée.

— Il y a un... homme ici qui souhaite vous voir, annonça Dasi.

Imari fronça les sourcils.

— Un certain Tallyn.

Imari laissa échapper un hoquet de surprise. Toute sa colère disparut et elle s'élança vers la porte, pour se retrouver nez à nez avec Tallyn dans le couloir, flanqué de Jenya et d'un autre Saredd en plus des deux autres qui montaient déjà la garde sur le seuil.

— Tu as bonne mine, l'accueillit Tallyn, qui se fendit d'un sourire à la vue de la jeune femme. Je vois que tu as retrouvé tes couleurs.

La colère avait tendance à avoir cet effet, mais elle se garda de tout commentaire.

— Je me sens mieux, merci, affirma-t-elle.

— Sebharan m'a dit que tu voulais me voir ? demanda-t-il en haussant un sourcil glabre.

— Je le voulais... Je le veux.

Le regard d'Imari dérivait vers les Saredds, avant de se poser à nouveau sur Tallyn.

— Je me demandais si nous pouvions parler en privé.

— Bien sûr, répondit Tallyn.

Derrière elle, Dasi s'éclaircit la gorge. Imari se retourna.

— Excusez-moi, mi a'zurina, mais il vous est interdit de recevoir seule un homme qui n'est pas un parent proche, en particulier dans votre chambre à coucher.

— Bien sûr, répondit-elle avec un rictus crispé, une idée germant dans son esprit. Je connais l'endroit idéal. Jenya ? Pourriez-vous...

L'interpellée, tout sourire, s'avança tandis qu'Imari faisait face aux autres Saredds.

— Vous êtes libérés de vos obligations pour l'instant. Jenya m'accompagnera.

Les Saredds se tournèrent vers Jenya, puis Imari, inclinèrent la tête et s'éclipsèrent.

Imari adressa à Dasi son sourire le plus éclatant.

— Là, vous voyez ? Problème résolu. Je reviendrai, mais ne m'attendez pas.

Chapitre 25

— Suivez-moi, chuchota Imari à l'attention de Tallyn et Jenya.

Ensemble, ils descendirent les escaliers, puis traversèrent le palais le long des allées bordées de colonnes et de palmiers aux feuilles ondulantes. Les serviteurs commençaient tout juste à éclairer les lanternes avant que la nuit succède au crépuscule.

Ils avaient presque atteint la destination d'Imari quand Jenya laissa échapper un « oh » avec un sourire.

Imari s'arrêta devant la petite salle de prière et s'engouffra à l'intérieur. Une lanterne éteinte reposait au côté d'une statue de marbre à l'effigie du dieu Peloti, le bien-aimé messager des dieux d'Isttraa. La pièce était exiguë, équipée d'une table pour les prières et les offrandes, et d'un seul banc juste assez large pour deux.

Tallyn inspecta la pièce et ferma la porte derrière eux.

— Je n'aurais jamais trouvé cet endroit.

— Tu n'es pas le seul.

Imari s'empara d'une bougie dans le couloir et l'approcha de la lanterne.

La lumière fleurit.

— Je venais souvent ici étant petite. Pour me cacher de ma kunari.

Tout particulièrement pendant les moussons, quand les tuiles étaient trop glissantes pour grimper sur les toits et qu'elle ressentait le besoin d'échapper à la discipline de fer exigée par Vana. Elle soupçonnait Ricón d'avoir connaissance de l'existence de cette pièce, mais il n'en avait jamais soufflé mot, et personne ne l'avait jamais démasquée, car personne ne semblait se rappeler l'existence de cette pièce. La plupart des gens, avait constaté Imari, préféraient voir leurs prières entendues par les hommes plutôt que par les dieux, et cette petite salle ne se prêtait guère à l'étalage de leur vertu.

— Et tu te caches toujours, observa Tallyn, sans réprobation aucune.

— Oui, je suppose, admit-elle sans prendre ombrage.

Elle reposa la bougie dans son support et s'en retourna dans la salle de prière.

— Je pensais que tu étais mort.

— Ce n'est pas passé loin.

— Et ensuite tu as éliminé tous les Muets de Tül Bahn,

poursuivit Imari. À toi tout seul.

Il ne chercha pas à édulcorer la vérité, et elle lui en était reconnaissante.

— En effet. Ils sont le mal incarné et représentent un danger pour ce monde.

— Et pourtant tu les as tous tués, seul.

— Tous sauf deux. Par chance, ton Loup en a éliminé un, et les Sareds ont achevé l'autre.

L'usage du déterminant possessif n'échappa guère à Imari.

Mais il n'y avait aucune culpabilité dans ses paroles, aucun jugement. Pas même une once de fierté. Tallyn avait relaté les faits d'un ton détaché, comme si ce qu'il avait entrepris était simplement une nécessité.

— Mais que faisaient-ils avec Astrid ? demanda Imari. Je croyais qu'ils n'obéissaient qu'à Ventus.

Tallyn prit place sur le banc et croisa ses mains sur ses genoux.

— C'est une excellente question, ma chère.

Il semblait perdu dans ses pensées, aussi Imari attendit-elle.

— Imari, poursuivit enfin Tallyn. Le jardin de notre bon Créateur est envahi de mauvaises herbes, et celles-ci continueront de repousser tant que leur racine ne sera pas éliminée. Ventus n'était qu'une pousse maléfique issue d'une racine ô combien plus lugubre et insidieuse. Quelqu'un de très puissant a invoqué la légion et t'a envoyé le chakran d'Azir aux trousses. Je crois que c'est cette même personne qui a appelé le Muet – par l'intermédiaire d'Astrid. Tout ça pour t'atteindre, toi, acheva-t-il en plongeant son regard dans celui de la jeune femme.

— Mais *pourquoi* ? protesta Imari, que la question tourmentait sans relâche. Rasmin affirme que mon pouvoir agit sur les cœurs et les esprits, et je sais que Hagan avait l'intention de m'utiliser pour reprendre l'ancienne capitale de Corinthe, mais je n'aurais même pas su comment procéder. Tout ce que j'ai jamais réussi à faire avec mon don, c'est de... bloquer l'obscurité. Quand bien même je le voudrais, j'ignore comment parvenir à ce qu'ils attendaient de moi.

Tallyn l'observa en silence, perdu dans ses pensées. Puis il demanda :

— Que sais-tu de la guerre contre Azir ?

Imari poussa un soupir et se laissa tomber sur le banc à côté de lui.

— Je sais qu'il était le gardien le plus puissant de l'époque.

Les gardiens étaient issus de la branche du pouvoir lié dite de Protection, consacrée à l'amélioration de la force corporelle et à la manipulation du monde physique. Pour ces raisons, les gardiens constituaient des armes redoutables au combat.

Tallyn hocha la tête.

— Tu connais donc aussi les quatre talents liés.

— Oui, mais pas en détail, répondit Imari. J'étais... enfin, j'ai rencontré quelqu'un à E'Centro, et elle a commencé à m'apprendre, mais...

La voix d'Imari s'éteignit.

— Taran.

Il prononça son nom avec affection. Familiarité.

— *Tu la connaissais ?* demanda-t-elle, ébahie, en se tournant vers l'alta-Lié.

— Pas techniquement, avoua Tallyn. J'ai connu Tolya bien avant que tu n'arrives. C'est elle qui m'a parlé de Taran.

Le regard d'Imari se fixa sur le petit messenger de marbre.

— À moi, elle ne m'a rien dit.

La vieille guérisseuse avait fait l'impasse sur de nombreuses choses.

— Je suis certain qu'elle l'aurait fait, la rassura Tallyn en tournant vers Imari son unique œil pâle. Je pense qu'elle avait tellement pris l'habitude de t'avoir auprès d'elle qu'elle avait peur de lever tous ses enchantements protecteurs et de te laisser partir. De risquer... de te perdre.

Imari inspira à travers ses poumons comprimés et agrippa le bord du banc.

— Si je puis me permettre, comment as-tu croisé le chemin de Taran ? s'enquit Tallyn.

Imari relata sa rencontre avec Saza au Qazzat, puis la façon dont elle s'était faufilée de nuit pour le retrouver.

— Je suppose que j'ai eu de la chance, ajouta-t-elle.

— Ne confonds pas la chance avec les desseins d'ordre divin.

Voyant qu'Imari ne faisait aucun commentaire, Tallyn demanda :

— Alors comme ça, Taran a travaillé avec toi sur ton pouvoir ?

Imari se redressa.

— Elle m'entraînait à l'exploiter. Elle m'a parlé des *tallas*, et m'a montré comment canaliser le Shah à travers la flûte.

— Et tu as réussi ?

— Non, articula Imari. Pas à temps en tout cas.

Pas assez tôt pour empêcher la mort de Taran et Saza.

— Ne sois pas si dure avec toi-même, mon enfant, tempéra Tallyn, percevant ses pensées. Tu es bien plus âgée que la plupart des gens quand ils apprennent à canaliser leur pouvoir...

— Taran est morte, le coupa-t-elle. Elle est morte pour me protéger, et si je n'avais pas été là... si je n'étais pas sortie en douce chaque maudite nuit...

— Si tu n'étais pas sortie en douce chaque soir, tu ne saurais toujours pas comment utiliser ton pouvoir, plus de gens seraient morts, et tu serais très probablement aux mains du démon à l'heure actuelle, contra Tallyn d'un air grave. Tu étais là pour une raison, Imari. Taran le savait aussi. Les plans du Créateur dépassent notre entendement...

— Tu es en train de dire que la mort d'un enfant innocent faisait partie du plan du Créateur ?

— Bien sûr que non, déclara-t-il, l'œil fixe. Mais le mal habite ce monde, et tant qu'il y demeurera, la souffrance ne sera jamais loin. Les voies du Créateur sont impénétrables, mais tout finit toujours par s'arranger – pour le plus grand bien. Tu dois avoir foi en cela, Imari. Quand le monde est au plus obscur, quand tu as l'impression d'être cernée de toutes parts par tes ennemis, ne perds pas espoir. Ne cède pas à l'amertume et à la haine, car il y a quelqu'un qui te défend et est à tes côtés, quelqu'un qui est plus grand que *tout*. Lui seul a le pouvoir de réparer ces torts, et Il le fera. En temps voulu. D'ici là, nous devons faire de notre mieux pour Lui accorder notre confiance, pour illuminer ce monde et espérer pouvoir Lui être utile lorsqu'Il nous appellera.

Tallyn posa une main sur le banc, entre eux. Cette main balafrée et repoussante.

— J'aimerais te montrer ce que je sais, offrit-il à voix basse. Si tu le souhaites.

Imari fixa cette main, se rappelant la dernière fois qu'il avait partagé ses souvenirs avec elle. Elle tendit la sienne et la laissa planer au-dessus pendant un instant, avant de la poser. Tallyn passa son pouce sur ses doigts.

Et le monde fut vrillé par un éclat lumineux.

Par les gardiennes, elle avait oublié cette pression subite, cette sensation d'écrasement, comme si l'on pressait son corps pour le faire passer par un minuscule orifice. Ses poumons se comprimèrent, expulsant tout l'air de son corps, puis la sensation disparut. Aussi vite qu'elle était apparue. Fort heureusement, Imari se souvint qu'elle devait faire un pas, et elle se rattrapa de justesse avant de tomber.

Il lui fallut un moment pour comprendre où ils étaient. Tallyn et elle se tenaient dans un atrium surmonté d'un dôme colossal, construit en briques de grès lisse, et dont les murs étaient abrégés par des arcades d'où partaient de multiples corridors. Comme la nef d'une cathédrale, mais une nef sans fenêtres. Ni lumière naturelle. Seules quelques dizaines de bougies vacillantes leur souriaient, tachant les murs de suie, et Imari songea qu'ils devaient être sous terre.

— Nous sommes dans les catacombes du Mazarat, expliqua Tallyn, confirmant ses soupçons.

— Le Mazarat... répéta-t-elle. Le temple liagé d'Assi Andai ?

— Celui-là même.

Autrefois capitale de Sol Velor, Assi Andai était décrite comme la plus belle ville du monde, le temple du Mazarat – là où les Liagés s'entraînaient à leurs talents respectifs du Shah – en son cœur. Bien entendu, personne dans l'entourage limité d'Imari ne pouvait confirmer une telle beauté étant donné que le Mazarat – et tout Sol Velor – avait été détruit durant la guerre contre Azir.

Mais.

Tallyn avait été créé alors que la guerre faisait rage. Il avait donc pu voir le temple de ses propres yeux avant sa destruction. Rien que ces catacombes étaient une véritable merveille. Un jardin de sarcophages marbrés étincelants, parsemé de pétales de rose. Le calme était omniprésent – l'épaisse couverture de silence réservée aux morts.

— Je voulais d'abord te montrer ceci, expliqua Tallyn en lui faisant signe de le suivre.

Elle s'exécuta.

Et aperçut deux silhouettes vêtues de robes devisant à mi-voix dans la pénombre. Elle ne parvenait pas à distinguer leurs paroles, mais de toute évidence, ce n'étaient pas pour eux que Tallyn l'avait fait venir.

L'alta-Liagé s'était arrêté devant un mur. Ou plutôt une peinture murale – une fresque immense et très ancienne qui recouvrait l'intégralité du mur, illuminée par des bassines en bronze remplies de charbons ardents et des appliques vacillantes. D'autres pétales de rose parsemaient la plate-forme devant la peinture – certains anciens, d'autres récents.

Imari balaya la magnifique fresque du regard, que les affres du temps avaient effacée par endroits. Ce n'était pas une simple peinture, mais tout une histoire. Un récit chronologique, commençant dans le coin supérieur gauche.

Avec la lumière. Quand le Créateur avait créé les Cieux et la Terre. Elle suivit l'histoire des yeux, mais n'alla pas bien loin avant de s'arrêter sur une image en particulier.

— Les Cinq Divins, commenta-t-elle. On m'a toujours dit qu'il y en avait quatre. Ce n'est que... récemment que j'ai appris qu'il y en avait eu cinq.

Tallyn confirma en silence, l'incitant à poursuivre d'un signe de tête.

Imari reprit donc sa lecture, observant le moment où le Créateur avait envoyé Ses Cinq Divins dans leur monde pour gouverner et

veiller sur leur peuple. Mais au fur et à mesure que l'histoire progressait, l'un des Cinq s'assombrissait de plus en plus, comme si l'artiste avait peint cette silhouette particulière avec une ombre de plus en plus prononcée, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'une tache d'encre au milieu de l'éclat de la fresque.

— Zussa, reconnut Imari à la vue de la tache d'encre.

— Oh, alors tu sais.

— Taran m'a parlé d'elle. Mais nous avons été interrompues avant que je puisse lui poser plus de questions.

— Zussa, expliqua-t-il en contemplant la souillure d'encre, était la Divine la plus fidèle et la plus puissante d'Asoraï. Mais vint un temps où ce pouvoir ne lui suffit plus – ou peut-être s'est-elle retrouvée débordée –, car elle a trahi Asoraï.

— Taran disait que plus la lumière est brillante, plus l'attraction des ténèbres est grande.

— Elle n'a pas tort, répondit Tallyn. Personne n'a jamais su les véritables raisons qui ont poussé Zussa à changer de camp, mais il est largement admis que c'est ce qu'il s'est passé.

Tallyn désigna l'image suivante, figure de bataille et de mort : corps empilés, villes brûlées, et cette moucheture d'encre surplombant le tout, au milieu d'une bande de taches similaires, victorieuses.

Imari remarqua alors une anomalie au centre de la bavure, qui n'était en réalité pas du tout une anomalie, mais plutôt une ligne intentionnelle. Une protubérance entre les mains d'un noir d'encre de Zussa, de minuscules spirales argentées sur toute sa longueur.

Un frisson parcourut Imari de la tête aux pieds.

— Est-ce que c'est... une flûte ?

Un battement. Puis :

— Oui. C'était le talla de Zussa.

— Est-ce que c'est *mon* talla ? s'enquit-elle avec une peur croissante.

Mais Tallyn se contenta de désigner l'image et dit :

— Continue.

Les pensées d'Imari tournoyaient en tous sens, mais elle se rapprocha de la fresque, poursuivant l'histoire de ses yeux avides. Elle vit les quatre autres Divins s'emparer de la flûte – le talla de Zussa, identique en tous points à celui d'Imari – et s'en servir pour l'emprisonner, la détruire. Il leur fallut s'y mettre à quatre, avec l'aide d'Asoraï, pour créer une déchirure dans la lumière intacte du Créateur. Telle une plaie obscure au milieu de ce monde de brillance et de couleur, dans laquelle ils exilèrent Zussa. Grâce à la flûte, ils remmaillèrent la déchirure, l'exilant hors du monde physique, mais une fine boursoufflure subsista, comme une cicatrice sur la belle

création du Créateur.

Les quatre autres Divins furent détruits dans le processus – ils s’embrasèrent telle une gardienne débordée – et leur pouvoir reflua sur terre. La fresque représentait cet événement sous forme de petits points de lumière, comme une pluie d’étoiles localisée, et là où les étoiles étaient tombées, un arbre avait poussé.

Pas l’arbre de ses cauchemars, mais celui de la couverture de *Il Tonté*.

Imari fixa la fresque pendant un long moment, avant de reporter son attention sur le vieil homme.

— Je possède la flûte de Zussa, n’est-ce pas ?

— Il semblerait bien, répondit-il en lui retournant son regard.

Imari prit une inspiration tremblante. La tête lui tournait.

— Comment est-ce possible ?

Ricón avait certifié l’avoir achetée auprès d’un marchand au bazar. Rien d’extraordinaire. Et elle ne pensait pas qu’il lui avait menti.

— Je n’en ai aucune idée, admit Tallyn. Mais il ne fait aucun doute qu’il s’agit de la même flûte, et je ne crois pas qu’elle soit arrivée en ta possession par accident.

Imari s’écarta de la fresque, chancelante.

— Tu as dit que tu n’avais jamais entendu parler que de Quatre Divins, poursuivit Tallyn, une pointe de nostalgie dans les yeux tandis qu’il contemplait la fresque. Et c’est parce que Zussa n’est pas considérée comme une Divine pour Sol Velor. Son choix l’a séparée à tout jamais du Créateur, aussi préside-t-elle depuis sur les ténèbres – là où le Créateur n’est pas. Dans les versets, elle est mentionnée comme le Grand Imposteur.

C’était donc là ce que Taran avait voulu dire lorsqu’elle avait affirmé que les versets mentionnaient Zussa. De toute évidence, elle avait omis de préciser sous quel nom.

Le regard de Tallyn s’attarda sur l’arbre peint.

— Beaucoup pensent que c’est le pouvoir de l’Imposteur qu’Azir convoitait pendant la guerre. Il avait subi suffisamment de pertes pour avoir l’idée de nous créer, développa Tallyn en se désignant de la main. Mais il a dû se rendre compte de la futilité de ses efforts : ses pertes étaient irrécupérables, et beaucoup de nos frères et sœurs s’étaient retournés contre sa cause. C’est alors qu’Azir, désespéré, s’est tourné vers d’autres solutions.

— Tu penses qu’il a essayé d’ouvrir la déchirure.

— Oui. Et c’est ce qui a fini par causer la destruction de Sol Velor.

— Mais son chakran a été neutralisé à Corinthe, contra-t-elle, pensive. Comment est-ce possible ? S’il avait essayé d’ouvrir la

déchirure à Sol Velor, n'aurait-il pas été détruit avec elle ?

— Si Azir avait essayé de l'ouvrir en personne, oui.

Imari se rembrunit, mais avant qu'elle ne puisse poser la question, Tallyn annonça :

— Ah. Nous y sommes.

Il désigna d'un signe de tête un groupe de silhouettes et leur emboîta le pas.

Imari repéra immédiatement le jeune Tallyn. Accompagné de Rasmin.

Ce dernier était beaucoup plus jeune. Ses yeux étaient du même noir insondable, ses sourcils rappelaient ceux d'un hibou, mais ce Rasmin-là arborait une longue chevelure de jais.

Imari se tourna vers le Tallyn du présent, plus vieux, et recula, soudain méfiante.

— Tu le connaissais.

— Bien sûr que je le connaissais, confirma Tallyn, sans s'arrêter. C'est lui qui m'a créé.

— Tu as dit qu'*Azir* t'avait créé.

— Il m'a *fait* créer. Rasmin savait comment s'y prendre. Et les trois autres personnes que tu vois là sont les enchanteurs qui l'ont aidé.

Imari ne savait que penser de cette nouvelle information tandis qu'elle suivait l'alta-Liagé à travers les larges et caverneux couloirs qui serpentaient sous le Mazarat. Elle savait que Tallyn avait été créé, mais à le voir avec Rasmin, marcher l'air de rien à ses côtés, elle ne pouvait s'empêcher de penser au Tallyn qu'elle avait vu combattre Ventus. Celui qui détenait un pouvoir qu'elle n'avait jamais soupçonné.

Celui qui l'avait terrifiée.

Le Tallyn à ses côtés était indéniablement différent de celui qui les précédait, mais qu'était-il advenu pour qu'un tel changement opère ?

Alors qu'ils gravissaient un large escalier, Imari se demanda pourquoi Tallyn avait omis ce souvenir auparavant, pourquoi il n'avait pas explicitement mentionné le lien qui l'unissait à Rasmin. Mais la réponse était évidente : Imari ne lui aurait jamais accordé sa confiance. Elle observa le Tallyn du présent, dont le regard s'attardait sur son jeune moi avec un éclat s'apparentant à de la pitié.

Peut-être tous ces souvenirs étaient-ils éprouvants. Imari ne pouvait qu'imaginer ce qu'elle ressentirait en revivant ses souvenirs de Soraï, de sa mort. Après tout, le passé appartenait au passé pour une raison. Imari avait vu dans la capacité de Tallyn un don merveilleux, mais elle n'avait jamais songé à la douleur qu'elle

pouvait engendrer. Que revivre ses propres cauchemars, sans pouvoir les modifier, pouvait susciter.

Ils atteignirent le haut des marches et débouchèrent sur une gigantesque pièce en forme de sphère. De ses yeux écarquillés, Imari parcourut la majestueuse coupole dorée, percée en son centre par un œil-de-bœuf ouvert qui laissait filtrer un faisceau de lumière chaude. Disposées le long du côté opposé de la pièce se dressaient quatre larges arcades, pareilles à des gueules béantes. Chaque arcade était bordée de pierres dorées, toutes recouvertes de gravures liagées – les symboles les plus imposants étant placés au niveau des pierres angulaires qui brillaient toutes faiblement de la lumière des gardiennes.

Quatre arcades, une pour chaque talent liagé : rétablissement, don de clairvoyance, enchantement, protection.

Et au centre de la pièce, dans l'axe de la lumière du jour, se tenait un arbre.

L'arbre des Liagés.

À la fois similaire et totalement différent de celui qui hantait les rêves d'Imari.

Il s'élevait d'une estrade circulaire, comme si cette pièce avait été construite spécialement pour le contenir. Son tronc était épais et robuste, et une ribambelle de feuilles dorées étincelantes recouvrait ses branches tandis que ses racines charnues s'enfonçaient profondément dans le sol comme pour ancrer cette plante céleste au monde des hommes. Une brise souffla dans la pièce, et les feuilles se mirent à tinter telles des cloches.

Le son fit vibrer une corde sensible inconnue dans le cœur d'Imari, résonnant à travers son âme.

Tallyn se tenait à ses côtés, admiratif.

— L'arbre des Divins.

Imari était hypnotisée. Terrifiée. Elle se souvint de la fresque.

— C'est ici qu'ils ont péri ?

— Oui, ou du moins c'est ce que nous croyons. Il n'y a pas d'autre arbre comme celui-ci. Le Mazarat a été érigé autour, bien que le temple ait connu de nombreuses formes au cours des siècles. Cet arbre t'est familier, ajouta-t-il.

Devait-elle lui faire part de sa vision ? Si cet arbre était véritablement l'arbre des Divins, celui de son cauchemar ne pouvait être le même. Celui-ci était beau, chatoyant et pur, et pourtant...

Pourtant.

Elle ne parvenait à se défaire de cette fausse note qui émanait de son cauchemar. Pas totalement. Comme une légère dissonance à peine audible.

— C'est vrai, répondit enfin Imari, les yeux rivés sur ces petites

feuilles d'or dont la mélodie scintillante lui traversait le cœur. Mais il ne ressemblait pas à ça. Il était malade, sans feuilles et... *vivant*. Et il n'était pas non plus à l'intérieur d'un temple. Il était enraciné dans le sable.

L'œil pâle de Tallyn se concentra sur elle, mais il aperçut bientôt le petit groupe qui franchissait la double porte gravée.

— Nous devrions continuer, dit-il à voix basse en poursuivant son chemin, bien qu'elle puisse voir que ses paroles l'avaient ébranlé.

Ils suivirent le groupe d'un pas précipité à travers le Mazarat, et finirent par franchir les portes principales du temple, vers la lumière.

Imari marqua un temps d'arrêt.

Au-delà s'étendait une ville faite de sable. Comme si le désert lui-même avait été modelé et solidifié, puis coulé avec de la magie pour garder sa forme. La ville était bien plus haute que de raison, et un labyrinthe de ponts reliait les étages supérieurs des bâtiments. Moults bassins miroitaient alentour, donnant l'impression que la ville était baignée de saphirs.

Le pont de la Traverse faisait décidément pâle figure à côté.

— Par les gardiennes, cet endroit... s'émerveilla Imari. Comment est-ce possible ?

— La ville a été construite par les gardiens et enchanteurs de l'époque, avec l'aide du Shah. Le pouvoir des gardiens n'est pas toujours... destructeur. Je suis convaincu que les desseins du Créateur étaient très *constructifs*.

Pas étonnant que les Sol Veloriens se soient sentis si supérieurs. Par les gardiennes, ce qu'ils avaient réussi à construire ! Ce qu'ils avaient réalisé ! Il n'existait rien de comparable au monde et, comme elle le soupçonnait, les versets ne parvenaient à lui rendre justice. Ni mots ni dessins ne pouvaient jamais vraiment saisir l'échelle d'un lieu.

La scène foisonnait de couleurs, des bannières aux guirlandes, en passant par les énormes poteries aux accents marins. Les palmiers se dressaient vers le ciel, leurs feuilles ondulant sous l'effet d'une brise qu'Imari ne pouvait sentir.

Mais si ! Elle pouvait la sentir qui caressait son nez sans ébouriffer ses cheveux. Elle réalisa que cette sensation de vent qu'elle éprouvait était le souvenir que Tallyn avait de cette brise. Pas le vent lui-même.

Voilà un détail inhabituel, songea-t-elle.

— Tu es plus ouverte au Shah maintenant, expliqua Tallyn. Ainsi, mes souvenirs t'apparaissent avec plus de clarté. Plus de précision. Et tu t'y ouvriras de plus en plus à mesure que tu

utiliseras ton pouvoir.

Par les gardiennes, elle pouvait sentir, oui, elle pouvait *sentir* les épices et la chaleur et... l'énergie, cette *énergie* dans l'air – elle n'avait pas les mots pour le décrire autrement. Comme le picotement d'un parfum aussi constant que le soleil ardent au-dessus de sa tête. Et la ville grouillait de monde.

De Sol Veloriens.

De toute son existence, Imari n'avait été témoin que de l'oppression des Sol Veloriens. Leur façon de marcher, la tête basse et les épaules courbées, comme pour essayer de disparaître. De se faire oublier, pour éviter le fouet de leurs maîtres.

Ici, dans cette ville, ils resplendissaient.

Le port altier, ils déambulaient, le visage tourné vers le soleil. La plupart arboraient de riches étoffes, et certains ne portaient rien du tout, bien que leurs corps, tapissés de glyphes de la tête aux pieds, ne laissent rien apparaître de leur peau nue. Plus attentive, Imari remarqua que tous affichaient des glyphes à leur manière. Sur les mains, le front ou le cou. La seule chose dont ils étaient dépourvus était la honte.

— Je voulais que tu voies à quoi ressemblait cet endroit à l'époque, expliqua Tallyn à mi-voix. Je voulais que tu saches ce que nous avons perdu.

Et Tallyn de tendre la main.

Imari ne pouvait se résoudre à quitter cette ville, pourtant elle obtempéra.

Un nouvel éclair.

La même pression, puis...

Tallyn et elle se tenaient au bord d'un plateau. Des nuages menaçants couvaient et tournoyaient au-dessus de leur tête, et Imari réalisa qu'elle savait où ils se trouvaient.

Juste au-dessus de la crête, au loin, se trouvait Trier, mais elle ne regardait pas la crête. Ses yeux étaient attirés par la vallée en contrebas, où deux forces massives s'affrontaient.

Istraans contre Sol Veloriens.

Imari n'était pas étrangère à la mort ni aux combats, mais elle n'avait jamais pris part à une guerre. Elle n'avait jamais vu deux nations s'opposer de la sorte.

Elle n'avait jamais vu le choc de la division.

Elle resta plantée là, les yeux écarquillés par l'épouvante, tandis que les hommes, en bas, se faisaient animaux, s'entre-déchiraient.

Corps après corps étaient précipités au sol dans un mélange de chaos et d'absurdité – tant de vies gaspillées, abandonnées comme de vulgaires rebuts. Le sol, drapé de sang, absorbait son content, tandis que vautours et corbeaux planaient au-dessus du massacre.

Les flèches volaient tandis que les boucliers s'entrechoquaient, les épées transperçaient les chairs, et les hommes hurlaient. C'était un maelström de mort, une symphonie d'horreur et de sang, accentuée par les cris des mourants.

Tallyn s'était muré dans le silence, à ses côtés.

Imari aurait voulu lui demander pourquoi il l'avait amenée là, mais les mots refusaient de sortir.

Elle repéra les Liagés. Ils étaient faciles à trouver : avec leur robe pourpre et leur peau encreée, ils maniaient le pouvoir du Shah pour mettre à feu et à sang, pour détruire. Pour réduire les hommes en cendres. Des gardiens, devina-t-elle. Des Liagés qui avaient la capacité de manipuler l'énergie du Shah dans le monde physique. À Assi Andai, ils s'étaient servis de cette énergie pour construire et bâtir.

Sur ce champ de bataille, ils s'en servaient au nom de la destruction, et uniquement de la destruction.

Enveloppés de leurs glyphes encrés et brandissant des cimenterres enchantés, ils provoquaient des ravages autour d'eux. Des deux côtés. Imari vit deux gardiens – l'un se battant pour Istra ; l'autre, contre – entrer en collision dans une rafale d'air et de lumière bleutée, tous deux projetés à une dizaine de pas par la force de celle-ci.

Ce qui attira l'attention d'Imari sur un groupe de Liagés aux robes aussi noires que la nuit, montés sur des chevaux à l'extrémité des rangs sol veloriens. Ils étaient quatre.

— Ce sont les Mo'Ruk ? chuchota Imari.

Tallyn plissa son œil unique.

— Ce sont eux.

Imari sentit ses entrailles se glacer. L'un des Mo'Ruk s'éloignait des autres. Elle ne pouvait distinguer son visage de là où ils se trouvaient, mais il émanait de lui... une obscurité toute particulière. Une ombre qui s'accrochait à lui comme une seconde peau.

La silhouette s'accroupit et enfonça ses doigts dans le sol. Des ténèbres d'encre se mirent à suinter de la terre, avant de serpenter le long de la vallée jusque sur le champ de bataille. Imari vit avec effroi les tentacules s'accrocher aux morts, prendre possession de leurs corps inertes et les remettre sur leurs pieds, corrompus.

— C'est Bahdra, commenta Tallyn à voix basse. Le shiva d'Azir.

Shiva, ou rétablisseurs, ces Liagés capables de guérison. Et d'autres choses, se rappela Imari.

— C'est un nécromancien, dit-elle en fixant ce Bahdra aux longs doigts voltigeant dans les airs tel un marionnettiste.

Puis son attention se reporta sur Tallyn avec une inquiétude croissante.

— Qu'est-il arrivé à Bahdra ?

— Nous n'en savons rien, admit-il en lui rendant son regard. Nous avons retrouvé tous les Mo'Ruk d'Azir lors de sa défaite – tous sauf Bahdra.

Et qui mieux que Bahdra aurait pu échapper à la mort ?

— Selon les rumeurs, il aurait prêté main-forte à Saád Mubarék lors du second soulèvement, à peu près à l'époque de ta naissance, mais la révolution a pris fin avant que l'on puisse en être certain.

Son appréhension se renforça.

— Bahdra serait responsable de ce qui arrive à Astrid ?

Tallyn ne répondit pas immédiatement.

— Je le crois.

Sous les yeux d'Imari, le nécromancien manipulait ses marionnettes à travers le chaos – Istraans comme Sol Veloriens. Ils étaient tous à sa merci.

— Ce sont... tes souvenirs, chuchota Imari en coulant un regard au vieil homme. Tu étais là.

Son œil vitreux était dirigé vers les combats, où un jeune Tallyn empoignait la tête d'un Istraan pour la lui tordre d'un coup sec, lui brisant le cou.

La poitrine d'Imari se serra à la vue de sa chute.

— Si tu ne me fais plus confiance après cela, je comprendrai, dit Tallyn à mi-voix. Mais il fallait que tu voies. Pour comprendre. Même si cela compromet l'opinion que tu as de moi. Parce que ce qui se passe en ce moment même me dépasse de loin. Regarde, ajouta Tallyn en désignant un point au loin. C'est pour cette raison que je t'ai amenée ici.

Imari détacha son regard de l'effrayant Tallyn guerrier, pour se concentrer sur un homme en retrait. Grand et large d'épaules, son expression était sévère ; ses longs cheveux noirs, ramenés d'un côté et rasés de l'autre comme un dieu de la guerre.

— Azir Mubarék, expliqua Tallyn.

Azir Mubarék.

L'homme responsable de leurs malheurs, la graine amère de la haine et de la peur qui s'était enfouie profondément dans le sol provincial et avait causé tant de souffrances aux générations futures. Tout cela parce que, comme Zussa, il en avait voulu plus. Il avait voulu tout prendre, et avait donc tout pris.

Puis Imari repéra la femme qui se tenait près de lui.

Contrairement à Azir, elle était drapée de noir de pied en cap et dépourvue de toute arme. Ses longs cheveux noirs tressés lui tombaient dans le dos. Son expression magnifiquement austère.

— Qui est-ce ?

— C'est Fyri. La sulaziér de l'époque d'Azir. Et son amante.

L'amante... d'Azir ?

Imari dévisagea cette femme, cette sulaziér, et une corde ancrée au plus profond de son âme se tendit.

— *Regarde*, lui signala Tallyn.

La femme – Fyri – descendit de selle et se dirigea vers le front. La simple vue de cette femme impressionna Imari. Désarmée, elle s'élançait sans peur dans la bataille. Elle rejoignit les rangs des soldats, enjambant les cadavres avec une détermination inébranlable. Quelques Istraans la remarquèrent et changèrent de cap, se dirigeant *vers* elle, mais elle ne leur accorda pas la moindre attention, levant en lieu et place un poignet bandé.

Imari entendit un son. Un bourdonnement continu qu'elle n'aurait pas dû pouvoir percevoir d'où elle se tenait, à travers le vacarme de la bataille.

Mais elle ne l'entendait pas avec ses oreilles, elle le sentait dans son cœur alors qu'il se répercutait à travers le champ de bataille.

L'homme le plus proche de Fyri se trancha la gorge.

Imari se figea, les yeux écarquillés d'horreur, alors que chaque Istraan à moins d'une dizaine de pas de Fyri se donnait la mort.

— Tel est le pouvoir que tu détiens, Imari, dit Tallyn. Tout comme les gardiens peuvent user du don offert par le Créateur pour faire le bien ou le mal, tu peux choisir la lumière ou l'obscurité.

Fyri, qui venait de s'immobiliser, s'accroupit, la tête baissée et les yeux clos. Tel un point de calme, unique et solitaire, au cœur de la tempête. Puis ce fut le silence. Un silence absolu et surnaturel, comme si tous les sons du champ de bataille avaient soudain été attirés par la silhouette en son centre, créant une absence totale de bruit.

Puis Fyri rejeta la tête en arrière, écarta les bras et tendit les paumes.

Tous les sons qu'elle avait absorbés furent alors renvoyés vers les autres combattants en une explosion. Une secousse si puissante que le sol trembla, fissuré de toutes parts, et les oiseaux se dispersèrent – disparurent en laissant derrière eux une pluie de plumes. Les corps les plus proches de Fyri s'envolèrent dans les airs, atterrissant en tas désorganisés à près de quinze mètres de distance, tandis que d'autres se démenaient en dessous, instables sur la terre ondulante.

— C'est elle qui a essayé d'ouvrir la déchirure, chuchota Tallyn.

Imari s'était toujours demandé quel genre de force pouvait détruire une nation entière, et la réponse était sous ses yeux, accroupie, l'air à la fois sévère et magnifique, sur ce champ de bataille.

Un éclair.

C'est à peine si Imari sentit la pression lorsque le pouvoir de Tallyn la ramena dans la salle de prière, qu'elle traversa en titubant pour s'asseoir sur le banc, perplexe.

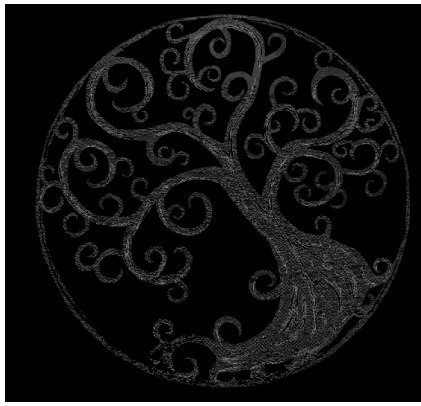
— Je suis une arme, chuchota Imari.

Tallyn s'accroupit devant elle, à hauteur d'yeux.

— Seulement si tu le permets, Imari. Personne ne peut décider pour toi.

Il s'interrompit et fouilla son visage.

— Ton don est une force. Mais notre plus grande force peut aussi se révéler notre plus grande faiblesse. J'ai partagé ce souvenir pour que tu aies conscience des extrêmes. Pour que tu puisses... mieux comprendre la frontière le long de laquelle tu évolues. Pour que, quel que soit ce qui t'attire, tu gardes le regard fixé sur la bonté et la lumière du Créateur. Concentre-toi là-dessus, et tu ne failliras pas.



« Bien que l'emprisonnement du Grand Imposteur ait terrassé les Quatre Divins, leur pouvoir s'est déversé sur Terre, intact. De là est né l'arbre de la sagesse, l'arbre de la vie. Un cadeau d'Asorai en personne, afin que nous gardions à l'esprit Son dessein suprême et que nous trouvions du réconfort dans Sa promesse de nous délivrer du malin. »

*~ Extrait des enseignements
selon Moltoné,
Second Grand Sceptre des Liagés*

Chapitre 26

Perché au sommet de l'enceinte, Rasmin contemplait la ville endormie, un sentiment de malaise lui nouant les entrailles. C'était le calme avant la tempête, avant que les nuages ne libèrent leur fureur, et que l'air, chargé d'énergie cinétique, ne frappe. Mais il ne pouvait Voir sous cette forme, et il n'osait se transformer. Pas ici, juste au-dessus des Saredds en faction. Sans compter que ses yeux de hibou étaient mieux adaptés à la nuit.

Rasmin prit appui contre le mur, déploya ses ailes, et Vondar s'éloigna alors qu'il s'élançait au-dessus de la ville. L'heure était tardive ; la nuit, obscure ; et la pluie avait poussé les vagabonds nocturnes de Trier à trouver refuge. Tout était calme, presque paisible, sous les chuchotis de la pluie.

Et pourtant.

Rasmin ne pouvait se défaire de son pressentiment.

Il scrutait les rues désertes de ses yeux de hibou, à la recherche d'une âme.

Bahdra, vieux démon, où te caches-tu ?

Rasmin avait senti la présence de Bahdra dès la minute où il avait atterri à Trier, et cette aura fétide s'attardait à l'orée de sa conscience. C'était une présence qu'il n'avait pas ressentie depuis la guerre contre Azir, comme un signal distordu et corrompu, déformant l'énergie pure du Shah. Rasmin avait poussé ses explorations des nuits durant, sans jamais trouver le repaire de Bahdra. Il avait survolé le moindre recoin des monts Baraga, luttant contre leurs courants tumultueux jusqu'à ce que ses ailes ne puissent plus le porter. Là non plus, aucune trace du Mo'Ruk. Ce qui ne signifiait pas qu'il n'était pas là. Il avait toujours été comme une maladie infectieuse, rampante et insidieuse, ne dévoilant aucun signe avant le tout dernier moment, quand son hôte n'était plus en mesure de lui échapper.

C'était ainsi qu'il avait gagné son rang de Mo'Ruk.

Oh, comme Azir avait encensé son nécromancien, et pour cause, songea Rasmin. Bahdra croyait au pouvoir du Créateur plus qu'il ne croyait au Créateur Lui-même, et il aurait été prêt à tout pour voir le monde rêvé d'Azir devenir réalité.

Même aujourd'hui, plus de cent ans après, Bahdra essayait toujours. Mais cette fois, quelque chose avait changé.

Rasmin s'éleva au gré du vent tandis que les souvenirs du passé le poursuivaient comme une bête affamée. Des souvenirs si lointains, et pourtant toujours présents, qui le hantaient dans le silence.

Rasmin s'élança au-dessus des fermes aux abords de Trier, les hautes herbes se balançant en contrebas, les petites maisons et étables comme des îlots au milieu d'un étang aux eaux troubles et ondoyantes. Même le bétail s'était caché pour la nuit. Il quitta les faubourgs et survola la vaste étendue de sable, ses yeux de hibou fixés droit devant lui, en direction des monts Baraga, bien qu'il ne puisse rien voir.

Concentré.

En alerte...

Soudain, une vague d'énergie surnaturelle le traversa comme un courant électrique. Son corps fut pris de tremblements ; ses ailes, parcourues de spasmes, et il dévia de sa trajectoire. Battant désespérément des ailes, il s'efforçait de se maintenir en lévitation, mais c'était comme voler dans de la bouillie. L'air était épais comme de la boue et charriait des relents de brûlé.

Il avait heurté le voile d'un voyant. Une sorte de blocus visuel, tissé par le pouvoir du Shah – un talent que seul un voyant avait la capacité de maîtriser. C'était l'une des charges les plus fortes qu'il ait jamais ressenties et elle portait un filigrane très familier.

Celui de Lestra.

S'il avait eu des lèvres, Rasmin aurait poussé un juron. Il tenta alors de s'aventurer plus avant, de percer à jour les forces du Shah à l'origine de la création du voile, mais le pouvoir de Lestra était immuable. Partout à la fois. Et Rasmin était empêtré dedans comme un poisson dans un filet.

Rasmin poussa un cri, tournillant sur lui-même avant de donner un grand coup d'ailes. Enfin libéré, il fit demi-tour et fonça en direction de Trier à coups d'ailes frénétiques.

~

Rasmin ne vit pas Lestra derrière le voile qu'elle avait tissé, regardant le hibou s'éloigner, visiblement perplexe.

— Nous avons été repérés, annonça-t-elle.

— Quels sont vos ordres, mon seigneur ? demanda Kazak, le deuxième plus grand gardien que ce monde ait jamais connu.

Mais Bahdra ne répondit pas. Bien qu'il les ait sortis des ténèbres dont ils avaient été prisonniers pendant cent ans, il n'était pas leur seigneur. Ce titre appartenait à l'homme qui se tenait à ses côtés.

Azir Mubarék.

Azir contemplait la ville dont il avait essayé – en vain – de s'emparer plus de cent ans auparavant. Il n'échouerait pas cette fois.

— Il est temps, dit Azir en se tournant vers Bahdra.

Ce dernier fit un pas en avant. Il s'accroupit, sa robe noire s'étalant à ses pieds tandis qu'il enfonçait ses longs doigts recouverts d'encre dans le sable. Bahdra ferma les yeux, inspirant profondément. Coléoptères et mille-pattes s'extirpèrent du sol, déguerpissant tandis qu'il prononçait l'incantation. Ses mains projetèrent une onde de choc sonore ondulant sur le sable.

Se dirigeant tout droit vers la ville.

Elle atteignit d'abord les champs, balayant les hautes herbes comme une rafale de vent. Les chèvres se mirent à bêler, et les oiseaux se dispersèrent dans un concert de cris d'effroi. Les lanternes se balançaient dans les rues, les palmiers tanguaient, mais personne n'en connaissait la cause. Car le pouvoir du Shah fonctionnait sur un autre plan, et seuls ceux qui y étaient liés pouvaient le sentir.

Comme les quelques âmes qui guettaient le signe depuis E'Centro.

Un signe dont les gardes de Vondar ignoraient tout, ce qui expliquait pourquoi aucun d'entre eux ne remarqua rien quand le vent pénétra dans leurs sombres tunnels.

Là où la plus fidèle servante de Bahdra attendait de recevoir ses ordres.

Le sort fondit sur la porte en skal incrustée de gardiennes. Les gravures s'embrasèrent et moururent dans un sifflement – dépassées. Comme de l'eau jetée sur des braises. Le sort s'insinua dans les fissures autour de la porte, s'infiltrant comme de la fumée de l'autre côté, atteignant la silhouette prostrée au centre de la pièce. Le cercle de gardiennes s'enflamma avant de s'évanouir, et la tignasse d'Astrid remua.

Il y eut un instant de silence, puis les menottes liagées retenant la leje se mirent à briller d'une lumière aveuglante.

L'air empestait la chair brûlée et le métal chaud, et dans un dernier éclat désespéré, les chaînes se désintégrèrent. Des flocons de cendres de skal se mirent à pleuvoir tout autour, se déposant sur le sol du cachot.

Astrid ouvrit les yeux, un sourire sur les lèvres.

Chapitre 27

— Je pense que ça suffit pour ce soir, déclara Tallyn en se levant.

Il avait l'air fatigué, et Imari se demanda si ce n'était pas le fait de revivre ces souvenirs qui l'avait épuisé plus que la puissance nécessaire pour ce faire.

— Merci, chuchota-t-elle. D'avoir partagé tes souvenirs avec moi.

— Je t'en prie, zurina.

Après un instant d'hésitation, il ajouta :

— Je comprendrais... si tu ne me faisais plus confiance désormais.

Imari prit une profonde inspiration et se redressa.

— Tallyn. Je prends les gens comme ils sont. Je ne m'intéresse pas à ce qu'ils ont été ni à ce qu'ils veulent être. Le passé et l'avenir sont du ressort du Créateur. Seul le présent nous appartient.

C'étaient les mots de Tolya, souvenirs d'un passé lointain.

À en juger par le petit sourire peiné qui naquit sur les lèvres de Tallyn, il les avait reconnus.

— Je ne connais pas l'homme de ces souvenirs, mais je connais *celui-là*, déclara Imari en le désignant du doigt. Je crois ce que les gens me montrent, et tu as toujours montré une dévotion totale envers ce qui est juste et bon. Je te fais confiance. Et je te suis reconnaissante de m'aider à donner un sens à cette épreuve.

Tallyn parut ébranlé par ses mots. Comme si leur poids était trop lourd à porter.

— Et je ferai de mon mieux pour t'aider à te préparer à ce qui t'attend. Mes connaissances et mon pouvoir sont à ta disposition.

— C'est très aimable à toi, Tallyn. Merci.

Imari traversa la petite pièce et risqua un coup d'œil dans le couloir calme et presque désert en dehors. Jenya montait la garde devant la porte, et elle repéra deux autres gardes en patrouille, plus loin.

Imari se retourna vers Tallyn.

— Est-ce que tu as parlé de Bahdra à mon père ?

— Pas de mes soupçons, non, répondit Tallyn. Mais il se souviendra probablement de son nom, qui a souvent été associé à la tentative de soulèvement de Saád.

— Est-ce que je peux lui en parler ?

— Tu peux *tout* lui dire si tu le souhaites.

Cela signifiait qu'elle était aussi libre de divulguer les parties qui l'incriminaient.

Imari observa Tallyn. Cet homme grossièrement balafgré dont la beauté se trouvait à l'intérieur, là où elle comptait le plus.

— Tu n'es pas notre ennemi, et je ne veux pas détourner son attention, surtout si cette inquiétude est injustifiée. J'éviterai au maximum de te mentionner.

Tallyn la regarda longuement, et Imari allait pour disparaître dans le couloir, quand il l'appela :

— Zurina.

Elle se retourna vers lui.

— Si elle avait eu ta constitution, Sol Velor ne serait pas tombée, dit Tallyn, debout sur le seuil de la salle de prière. Tu peux encore les sauver.

Tallyn inclina respectueusement la tête et se retira.

Imari resta là un moment, pensive, alors qu'il s'éloignait.

Ce fut ainsi que la trouva Dasi. La kunari était flanquée de deux gardes – l'un d'eux était Avék –, et les sens d'Imari se mirent aussitôt en alerte.

— Vous voilà, mi a'zurina, l'apostropha Dasi, essoufflée.

Le regard d'Imari dériva vers Dasi, puis Jenya et Avék, avant de s'arrêter sur ce dernier.

— Où est Stanis ?

Car le Saredd était censé monter la garde devant les appartements de Gamla.

— Avec le Loup et sa meute, dans leurs chambres, répondit Avék.

Notant la confusion d'Imari, il ajouta :

— Stanis est réveillé.

— Oh.

Imari ne s'y attendait pas, et à sa grande surprise, elle ressentit une pointe de déception là où elle aurait dû être soulagée que l'homme de Jeric soit rétabli. Son père avait été très clair : Jeric et ses hommes quitteraient Trier une fois que Stanis serait suffisamment remis pour voyager, et Imari ne supportait pas l'idée que Jeric la quitte déjà.

Dasi poursuivit :

— Le zar a demandé à ce que vous vous retiriez dans votre chambre pour la soirée, car il est tard.

Imari glissa un coup d'œil à la mine dépitée de Jenya.

— J'ai laissé le dîner dans votre chambre, continua Dasi. Si vous voulez bien me suivre... ajouta-t-elle en remontant le corridor.

Sans autre alternative, Imari suivit la kunari jusqu'à sa chambre, Jenya, Avék et l'autre garde dans leur sillage. Lanternes et braseros étaient tous allumés, mais un froid humide s'était insinué dans les couloirs ouverts, annonciateur de pluie. Imari croisa ses bras sur sa taille nue, essayant de se tenir chaud jusqu'à ce qu'ils atteignent enfin sa porte.

Les deux Sareds prirent position de chaque côté, tandis que leur compagnon d'armes se plaçait de l'autre côté du couloir, et Imari suivit Dasi dans l'antichambre, avant de gagner sa chambre à coucher. Comme promis, un tajine de légumes épicés et une galette de pain l'attendaient, posés sur une table, à côté d'une petite carafe d'eau, et un feu brûlait dans le poêle à bois. Les rideaux avaient été tirés sur le claustra, emprisonnant la chaleur à l'intérieur, et l'air était délicieusement chaud. Dasi vint se poster devant l'armoire, en extirpa une chemise de nuit et l'étala au bout du lit d'Imari.

— Puis-je faire autre chose pour vous, zurina ? demanda Dasi en s'approchant de la salle d'eau. Vous préparer un bain chaud, peut-être ?

— Non, merci, répondit Imari, s'asseyant sur le divan. J'aimerais que l'on me laisse seule ce soir. Vous pouvez partir.

Lorsqu'elle souleva le couvercle du tajine, une fumée chaude et épicée lui chatouilla les narines. Elle aurait dû avoir faim, mais elle se sentait étrangement engourdie, et l'arôme ne parvenait pas à éveiller son appétit.

Et Dasi, qui attendait toujours sur le pas de la salle d'eau.

Imari n'était pas d'humeur – elle ne se voyait pas supporter la kunari. En particulier maintenant. Son père pouvait bien placer tous les Sareds qu'il voulait devant sa porte, mais *dashá* elle dormirait seule cette nuit-là.

— Dasi, il y a trois soldats devant ma porte, s'impacienta Imari en reposant le couvercle. Je ne crains rien.

L'autre n'était clairement pas d'accord.

— Et je n'irai nulle part, si c'est ce qui vous inquiète tous.

Les mots d'Imari furent plus mordants qu'elle ne l'avait voulu.

— Il est presque impossible de grimper sur les toits par temps de pluie.

Les lèvres de Dasi s'entrouvrirent sous le coup de l'indignation.

— Je plaisantais, tempéra Imari, une main sur la carafe pour se verser un verre d'eau. Je ne me fauflerai plus sur les toits en cachette. Vous pouvez vous retirer.

Dasi détailla sa maîtresse, puis les draperies tirées. Elle ne faisait confiance ni à l'une, ni aux autres.

Imari posa la carafe avec un grand fracas.

— C'est un ordre, Dasi. Et j'en assume l'entière responsabilité.

Bonne nuit.

Sous l'insistance d'Imari, la kunari finit par abdiquer, inclinant la tête.

— Bonne nuit, mi a'zurina.

Elle traversa la chambre, puis l'antichambre, et ferma la porte extérieure derrière elle.

Imari fixa le panneau un long moment, puis elle s'affala à nouveau sur le divan et ferma les yeux dans un soupir, la coupe à la main.

— Honnêtement, je suis déçu que tu n'aies pas accepté le bain.

Imari en laissa presque échapper sa coupe. Elle ouvrit les paupières et se retourna d'un coup, vers Jeric qui sortait de derrière les rideaux. Accoutré d'un épais manteau, il avait les cheveux détrempés par la pluie.

— Par les gardiennes, Jeric ! siffla Imari.

Un petit frisson lui parcourut l'échine à la vue du Loup, et toute sa colère se dissipa soudainement.

— J'ai bien cru que mon cœur allait s'arrêter.

— Il semble que j'ai cet effet sur les femmes.

— Je me disais bien que je t'avais vu ce matin badiner avec ta petite troupe d'admiratrices... s'esclaffa-t-elle.

Les yeux bleus de Jeric la transpercèrent.

— Jalouse ?

Sa question lui valut un regard noir, auquel il répondit par un sourire carnassier. Puis elle s'empara du coussin rond qui reposait sur le divan et le lui jeta au visage.

Il esquiva, laissant le coussin heurter les tentures derrière lui à la place.

— Tu vois ? Que de violence pour une guérisseuse.

— Tu n'imagines même pas.

— Oh, que si. Je m'attendais à recevoir la coupe.

— Je n'exclus pas cette possibilité.

Les lèvres de Jeric se recourbèrent, son amusement perceptible.

— Un tel brasier contenu dans un si petit bout de femme. Je devrais peut-être te faire couler ce bain tout compte fait. T'aider à l'éteindre.

Les lèvres d'Imari s'entrouvrirent. Elle avait du mal à croire les paroles qui venaient de sortir de sa bouche.

Mais avant qu'elle ne puisse répondre, Jeric fit un pas vers elle et demanda d'un ton grave :

— Ça ne te dérange pas que je sois là ?

Ça ne la dérangeait pas. Pas le moins du monde. Elle n'osait lui avouer... qu'il était devenu comme une ancre de stabilité et de calme au sein de ce monde qui semblait partir à vau-l'eau autour

d'elle. Que son cœur se serrait à sa vue.

— Comment es-tu entré ? demanda-t-elle plutôt.

— Tu n'es pas la seule grimpeuse dans les environs, petite voleuse, confessa-t-il, tout sourire.

— Tu as escaladé les toits... *sous la pluie* ? s'étonna-t-elle, sourcils levés.

Il lui rendit son regard. Ses beaux cheveux avaient bouclé avec l'humidité, contrastant avec les lignes anguleuses de son visage.

— Les conditions ne sont manifestement pas optimales et, bien que j'excelle dans l'art d'obtenir ce que je veux, je n'ai pas encore trouvé le moyen de contrôler les éléments. Mais je n'ai pas dit mon dernier mot.

Imari partit d'un franc éclat de rire.

— Tu n'as toujours pas répondu à ma question, reprit-il, l'œil fixe et rieur.

Il fit un autre pas en avant, mais à la façon dont le corps d'Imari réagit, il aurait tout aussi bien pu la toucher.

— Je t'ai entendu dire que tu voulais être seule, alors je peux partir si tu...

— Non, *reste*, le coupa-t-elle avec vigueur.

Tant de vigueur, en réalité, que les lèvres de Jeric se retroussèrent telles les boucles de ses cheveux.

— Je devrais tout de même fermer, ajouta Imari avec un geste vers la porte de l'antichambre. Ceci étant dit, renchérit-elle en lui glissant un regard, ta façon de m'embrasser sur la joue à la barbe de mon frère était pour le moins scandaleuse. Peut-être essaies-tu de te faire prendre dans ma chambre à coucher.

Une lueur qu'Imari ne parvint pas à identifier naquit dans les yeux de Jeric.

— Malheureusement, je ne cherche pas le scandale ce soir.

Imari ravala la déception inattendue qui pointait et se dirigea vers la porte de l'antichambre, un sourire béat sur les lèvres malgré tout.

— Tant mieux, parce que je suis fiancée, tu sais.

— C'est ce que j'ai entendu dire, répondit Jeric derrière elle tandis qu'elle fermait la porte de l'antichambre. Et dire que tu laisses entrer des hommes louches dans tes appartements au beau milieu de la nuit, ponctua-t-il d'un petit sifflement réprobateur. Je suis loin d'être un expert en mariage, mais cela ne semble pas être le meilleur départ pour le tien.

— Merci pour cette opinion de non-expert, sourit-elle par-dessus son épaule.

Jeric ôta son manteau avec un sourire narquois, et l'abandonna sur une chaise. Il portait la même tenue que ce matin-là : la tunique

crème assortie au pantalon ajusté. Un style plus istraan que corinthien. Les manches épousaient ses larges épaules, et Imari ne put s'empêcher d'admirer son déhanché alors qu'il se retournait pour examiner ses murs et étagères.

Par les gardiennes, comme il était beau.

— Tu as déjà rencontré Fez ? demanda Jeric en saisissant la petite statue de Beléna.

Imari cligna des paupières et reporta son attention sur son visage.

— Qui ça ?

— Ton fiancé. C'est bien son nom, n'est-ce pas ? interrogea-t-il, délaissant la statue pour reporter son attention sur Imari.

La jeune femme sentit ses joues se réchauffer.

— Fez.

Jeric prononça son nom comme s'il s'agissait d'un morceau de nourriture qu'il essayait d'extraire de ses dents. Pour ne rien arranger, il la fixait toujours de ses yeux taquins et profondément arrogants qui, après réflexion, ne lui plaisaient guère.

— Je l'ai rencontré une fois, déclara-t-elle, soudain sur la défensive alors qu'elle faisait un pas en avant.

— Quel âge avais-tu ?

Il était très clairement amusé, comme s'il soupçonnait déjà la réponse, une réponse plutôt inconvenante.

— Sept ans. Non...

Le regard d'Imari accrocha le plafond comme si la réponse se trouvait quelque part dans les combles.

— Si, j'avais bien sept ans. C'était juste avant mon huitième anniversaire.

— Fez a dû te laisser une sacrée impression.

Il semblait se plaire à prononcer son nom.

— Tu veux bien arrêter ?

— Pourquoi ? C'est comme ça qu'il s'appelle.

Jeric répondit à l'intérêt d'Imari par un large sourire éclatant, ce qui lui valut un nouveau roulement d'yeux.

— Très bien, très bien... concéda Jeric, qui levait les mains en signe de reddition. J'arrête.

Ce faisant, sa tunique se souleva, révélant le bandage qui se trouvait en dessous – un bandage qu'elle avait eu l'intention de remplacer ce matin-là par de la pâte de gurga fraîche.

— Par les gardiennes, j'étais censée changer ton pansement, dit Imari, ses pieds de guérisseuse se dirigeant déjà vers Jeric.

Il sonda son propre corps et abaissa les bras.

— Je pense que je survivrai, Imari.

— Laisse-moi voir.

Elle s'approcha de lui.

— Toujours à vouloir me déshabiller...

Elle lui envoya un autre de ses regards bien sentis.

Il laissa échapper un rire grave puis, devant l'air inébranlable d'Imari, il ôta sa tunique par le col dans un soupir et la jeta sur son manteau. Il lui fit alors face de toute sa grandeur.

Par le Créateur.

L'espace d'un battement, Imari oublia les instructions qu'elle lui avait données. Elle n'avait plus qu'une seule idée en tête : faire glisser ses mains le long de son torse.

Son propre souffle lui sembla soudain particulièrement sonore. Elle l'entendait respirer, lui aussi, une lente inspiration qui gonfla sa poitrine. Ni l'un ni l'autre ne bougea.

— Et maintenant, guérisseuse ? s'enquit Jeric de son timbre de violoncelle.

Imari n'avait pas la moindre idée de ce que Jeric voulait dire, mais elle évita son regard.

— Lève les bras, dit-elle doucement.

Jeric leva légèrement les bras, et Imari s'employa à dérouler le bandage.

— À propos, il ne s'est rien passé avec aucune femme ce matin, fit Jeric, sa voix résonnant dans l'espace réduit qui les séparait. L'une d'entre elles m'a suivi, mais elle a vite compris que je n'étais pas intéressé.

— Pourquoi tu me dis ça ? questionna-t-elle, les yeux toujours baissés.

— Tu avais l'air contrariée.

— Tu t'imagines des choses.

— Vraiment ? Moi qui pensais manquer d'imagination.

Imari se déroba toujours à lui, même quand le bandage atterrit sur la tunique de Jeric.

— *Fez*, chuchota-t-il.

Cette fois, Imari le gratifia d'un regard acéré.

— Je regrette de ne pas t'avoir lancé la coupe, dit Imari en réponse à la lueur d'amusement dans les prunelles de Jeric.

— Je n'en doute pas.

Sa tâche achevée, elle reporta son attention sur la brûlure, faute de mieux. Elle avait bien meilleur aspect ce soir-là. La peau n'était plus irritée, et le suintement avait cessé, mais elle aurait tout de même préféré y appliquer encore un peu de pâte de gurga.

— Alors... ? Est-ce que je vais mourir ?

La voix de Jeric était grave et taquine.

— Tes brûlures ne te tueront pas, mais il se pourrait bien que je m'en charge moi-même.

Jeric eut un petit rire. Ils se tenaient si près l'un de l'autre que le son se répercuta à travers son corps, faisant vibrer chaque corde en elle.

— Mais la plaie a meilleure mine, concéda-t-elle alors que son regard parcourait à nouveau – bien malgré elle – le corps de Jeric. Tu garderas une cicatrice, mais je suppose que ce n'est qu'une marque de plus à ajouter à ton impressionnante collection.

— J'ai bien dit que j'étais impressionnant.

Imari laissa échapper un grognement.

— Puis-je me rhabiller ? demanda Jeric. Ou me préfères-tu à moitié nu ? Bien que je ne sois pas sûr que Fez approuverait...

Imari leva les yeux vers lui et il lui adressa un sourire espiègle. Elle eut l'envie soudaine et inexplicable de l'embrasser pour faire disparaître ce sourire de son beau visage.

— Pour tout te dire, je te préfère comme ça, le taquina-t-elle.

À en juger par ses yeux écarquillés, il ne s'attendait pas à cette réponse.

— Mais tu as raison, poursuivit-elle, jouant la carte de l'innocence. Fez n'approuverait pas, et je ne peux pas me permettre un esclandre. Il vaut mieux remettre ton haut.

Elle tapota doucement son torse nu, tourna sur ses talons et s'éloigna.

Silence.

— Comment s'est passée ton excursion avec mon père et Sebharan ? demanda-t-elle par-dessus son épaule.

Jeric ne répondit pas immédiatement.

— Bien. Très bien, ajouta-t-il après un raclement de gorge. J'ai eu le droit à une visite de la ville, et Sebharan m'a conduit jusqu'au Qazzat. J'ai prévu d'écrire à nouveau à Hersir demain, voir de quelles armes Corinthe est prête à se séparer.

Imari s'assit de côté sur le divan et l'observa tandis qu'il remettait – hélas – sa tunique.

— Alors tu vas l'aider dans sa traque, commenta-t-elle.

— Du mieux que je le pourrai, acquiesça Jeric en ajustant son haut.

Imari posa ses bras contre le dossier du divan et se pencha en avant.

— Corinthe n'a pas prêté main-forte à Istra'a depuis plus de cent ans.

Le regard azur de Jeric rencontra le sien.

— Je sais. C'est là une partie du problème, et le cœur de notre discussion.

Il traversa la pièce, et Imari le suivit des yeux tandis qu'il contournait le divan pour s'installer à côté d'elle. Il s'assit en biais

de sorte qu'ils se faisaient quasiment face, et étendit un bras le long du dossier. Ainsi, sa main effleurait presque les épaules d'Imari.

— Les Provinces ont entretenu leurs murailles pendant trop longtemps.

Il marqua une pause.

— Et j'y ai contribué.

Imari replia ses jambes sous son séant afin que ses genoux reposent tout près de la jambe de Jeric, sans pour autant le toucher. Mais presque.

— Je pense qu'Isttraa aura besoin de bien plus que de l'acier, avança-t-elle prudemment.

— Comment ça ?

Imari mordilla sa lèvre inférieure.

— As-tu déjà entendu parler de Bahdra ?

— Bahdra, le nécromancien Mo'Ruk d'Azir ? interrogea-t-il.

— Tallyn pense que Bahdra est derrière tout ça, opina-t-elle.

— Qu'il est le chef liagé ?

Imari inclina la tête.

Jeric fronça les sourcils, martelant le dossier juste derrière elle.

— Il te l'a dit de sa bouche ?

— J'étais avec lui juste avant que tu ne débarques.

Jeric tentait d'absorber la nouvelle, le regard aiguisé, tandis que son esprit s'activait.

— Je me souviens avoir entendu des rumeurs concernant l'implication de Bahdra à l'époque de Saád, mais il n'y a jamais eu de preuve, et je dois avouer qu'il est difficile d'y trouver quelque crédit.

— Pourquoi ?

— Ça fait plus de cent ans, ponctua-t-il d'un coup d'œil dans sa direction.

— Et ? Quelqu'un a bien ramené l'esprit d'Azir après plus de cent ans, lui rappela-t-elle.

Jeric pinça les lèvres.

— Bahdra est le seul Mo'Ruk qu'ils n'aient jamais retrouvé, persista-t-elle.

— Imari, soupira-t-il. J'ai passé ma vie à traquer des Liagés. S'il s'agissait de Bahdra, j'aurais *forcément* découvert quelque chose.

— Je ne veux pas être impolie, commença-t-elle devant le scepticisme de Jeric, mais tu n'as jamais rien remarqué me concernant, alors que tu as passé deux semaines entières en ma présence.

— C'est différent, se dédouana-t-il d'un revers de la main.

— En quoi est-ce différent ?

— Tu... n'utilisais pas ton pouvoir.

Ce n'était pas ce qu'il avait voulu dire initialement.

— Tout ce que je dis, c'est que si tu n'as rien détecté à *mon* sujet, il est tout à fait possible que quelqu'un d'aussi doué qu'un Mo'Ruk ait pu masquer son pouvoir pendant tout ce temps.

Jeric retourna l'idée dans son esprit tandis que ses longs doigts martelaient le dossier.

— Alors pourquoi maintenant ?

— Aucune idée, avoua-t-elle dans un haussement d'épaules, mais il a bien fallu *quelqu'un* pour créer la légion et le chakran que tu as abrité dans ton propre corps...

— Je m'en souviens, merci.

Jeric détourna le visage et se mordit la lèvre inférieure.

— Donc Tallyn pense que Bahdra est derrière tout ça.

Jeric avait encore des doutes. Imari pouvait les voir sur son visage.

Elle avança légèrement sur le divan, et ses genoux se rapprochèrent de la jambe de Jeric.

— Tu te souviens quand je t'ai parlé de la façon dont Tallyn a partagé ses souvenirs avec moi ?

Son regard perçant se posa sur le sien.

— Oui... ?

— Eh bien, il m'en a montré davantage, poursuivit-elle.

Alors qu'Imari relatait les événements dont Tallyn lui avait fait part, Jeric l'observait attentivement, traquant chaque mot avec l'acuité d'un prédateur. Imari réalisa bientôt que ses genoux reposaient tout contre la cuisse de Jeric. Elle n'aurait su dire comment c'était arrivé, mais aucun d'eux ne s'écarta.

Elle n'en avait nullement envie.

Lorsqu'elle atteignit la partie où elle avait vu Fyri absorber les sons alentour et les rejeter en une onde de choc explosive, Jeric inspira profondément, l'air renfrogné.

— Je me suis toujours demandé quel type de pouvoir avait pu physiquement déchirer une nation, déclara-t-il.

Il entrouvrit les lèvres, puis se ravisa. Ses doigts cessèrent de marteler le dossier derrière elle.

Elle sentit qu'une question lui brûlait les lèvres, mais il n'osait la poser.

— Tu te demandes si mon pouvoir est capable de ce genre de choses, devina Imari.

Il planta ses yeux dans les siens. Parfois, son regard était si pénétrant que sa puissance la déconcertait, comme en cet instant.

— Je n'ai pas peur de toi. J'espère que tu le sais.

— Peut-être que tu devrais.

Son regard glissa sur son visage, puis le bout de ses doigts se

déplaça l'air de rien vers son épaule nue et s'y attarda, la faisant frissonner de la tête aux pieds.

— Nous n'héritons pas des péchés de nos ancêtres, Imari, déclara Jeric. Ces péchés peuvent influencer notre situation, certes, mais l'avenir relève de *notre* responsabilité. De *notre* choix. Tu as toujours fait preuve d'altruisme, alors non. Je n'ai pas peur de toi. Je dirais même que nous devrions tous nous efforcer de te ressembler davantage.

Ses mots étaient authentiques et inattendus, et Imari sentit sa poitrine se gonfler. Se rendait-il seulement compte de l'importance que sa foi en elle signifiait ? De ce qu'elle faisait fleurir dans son cœur ?

Il retira ses doigts, plongea la main derrière lui et extirpa sa flûte.

Imari laissa échapper un hoquet de stupeur.

— Comment... ?

Elle plissa les yeux en se rappelant qu'il était déjà dans ses appartements à son arrivée.

— Espèce de fripon !

Un gloussement s'échappa de ses lèvres, mais il reporta son attention sur la flûte. Elle avait l'air si petite dans sa main de géant.

— C'est un objet fascinant, dit-il, faisant courir ses doigts sur les trous que les siens avaient martelés plus tôt.

Et alors qu'il tenait cette petite flûte, c'était comme s'il la touchait, elle. Comme si le bout de ses doigts glissait sur sa peau plutôt que sur l'instrument, et son corps se mit à fredonner – inexplicablement attiré vers lui.

Imari, les joues en feu, déglutit bruyamment, s'émerveillant de cette nouvelle sensation et de l'intimité surprenante du moment.

— Ricón n'a jamais retrouvé le marchand ? demanda Jeric.

Elle aurait pu jurer qu'elle sentait son souffle sur sa peau lorsqu'il frôlait le petit bout d'os.

— Non, murmura-t-elle.

— Si elle a appartenu à Zussa, je suis heureux qu'elle soit parvenue jusqu'à toi. Peut-être aura-t-elle une nouvelle chance.

Alors qu'Imari lui rendait son regard, elle soupçonna qu'il ne parlait plus uniquement de la flûte.

Lorsqu'il la lui tendit et que les doigts d'Imari touchèrent le petit instrument, les symboles s'illuminèrent, les baignant tous deux dans le clair de lune.

Mais Jeric s'y accrocha encore un moment.

Imari se raidit, réponse instinctive liée aux réactions habituellement suscitées par l'illumination de ces petits glyphes. Un rappel de ce qu'elle était, du pouvoir du Shah qui coulait dans ses

veines – de ce qui faisait sa différence. Même Ricón, qui s'était efforcé de cacher son malaise, n'avait jamais pu le masquer complètement. Aussi avait-elle pris l'habitude de cacher sa flûte pour ne pas mettre les autres mal à l'aise.

Aucune de ces émotions ne transparaissait dans l'expression de Jeric, qui admirait avec émerveillement l'instrument, le clair de lune allumant des reflets dans ses yeux. Il laissait errer son regard sur le petit bout d'os, sa main effleurant la sienne alors que l'un et l'autre tenaient la flûte entre eux.

— Est-ce qu'elle se réchauffe à ton contact ? murmura-t-il, admiratif.

— Oui, répondit-elle d'une petite voix.

— Je sens... commença Jeric, penchant la tête pour mieux l'étudier. Presque comme des pulsations d'énergie.

Imari déglutit ; si elle disait un mot de plus, elle perdrait tout contrôle. Alors elle le fixa, attendant le rejet fâcheux auquel elle était habituée, redoutant le déferlement de chagrin qui s'abattrait bientôt sur elle. Et qui n'arriva pas.

Il plongea son regard... jusque dans son âme.

— Voudrais-tu jouer pour moi ?

Le cœur d'Imari se mit à battre la chamade. Son souffle était coincé quelque part dans sa poitrine.

— J'aimerais t'entendre jouer, Imari, renchérit-il, sans jamais lâcher ni son regard ni sa flûte.

Savait-il l'effet que ses paroles avaient sur elle ? Ce qu'elles signifiaient ? Savait-il que sa foi en elle la remontait et la déchirait tout à la fois ?

Parce qu'il était la seule chose qu'elle désirait, et la seule chose qu'elle ne pouvait avoir.

— Les gardes... articula-t-elle.

— Je pense qu'ils seraient bien plus préoccupés d'entendre le son de ma voix que ta flûte.

Il avait raison. À dire vrai, l'entendre jouer les éloignerait probablement.

Jeric poussa avec autant de douceur que de fermeté la flûte dans sa direction, et la lâcha. Imari n'en était pas certaine, mais il lui sembla presque que la lumière s'était atténuée au moment où il avait retiré sa main.

Jeric la dévisageait attentivement, la lueur du clair de lune au fond de ses prunelles. Comme des éclairs au milieu des nuages de la mousson.

— S'il te plaît, dit-il dans un murmure qui lui fit l'effet d'une caresse sur la peau.

Et Imari céda.

Les paupières closes, elle porta la flûte à ses lèvres, sous l'œil brûlant de Jeric.

— J'ai confiance en toi, dit-il doucement.

Ces cinq petits mots signifiaient plus pour elle qu'il ne le saurait jamais.

Elle inspira donc profondément, et se lança.

Elle laissa son cœur guider ses doigts, ne cherchant pas à forcer les notes. Au début, la présence de Jeric qui lui accordait son attention pleine et entière, assis tout près d'elle, la rendait pataude, mais les notes balayèrent rapidement ses pensées enchevêtrées, s'élevant jusqu'aux combles et traversant les hauteurs du plafond. Le pouvoir s'agitait dans son ventre, mais restait contenu, docile. Lui rappelant qu'il était là si elle en avait besoin, mais satisfait de somnoler.

Les yeux toujours clos, elle sentit un mouvement sur le divan, un changement presque imperceptible. C'était probablement Jeric, même si elle savait qu'il était toujours là, à côté d'elle. Tel un havre de paix au cœur de sa tempête.

Elle se demanda soudain si ses fiançailles l'auraient autant dérangée si elle n'avait pas connu Jeric. Si elle n'avait pas ressenti cette douleur au fond de son cœur quand il la regardait, ou l'incendie quand sa peau frôlait la sienne.

Quand il l'avait embrassée.

Ses pensées s'ancrèrent sur le baiser qu'ils avaient échangé alors qu'elle était Sable et lui, Jos. Quand elle ignorait tout de la vérité, mais avait succombé à ses charmes malgré tout. Cette attirance n'avait fait que se renforcer au fil du temps, et à présent, l'idée d'être séparée de lui, de devoir passer le reste de sa vie sans lui était insupportable, parce que...

Parce qu'elle l'aimait.

Complètement et irrévocablement.

Des mains chaudes et puissantes s'enroulèrent autour des siennes, coupant court à la mélodie d'Imari.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, Jeric était juste devant elle. Ils n'étaient séparés que par la longueur de la flûte, et il la dévisageait avec une intensité telle que son cœur s'emballa soudain. Lentement, délibérément, il lui ôta la flûte des mains et, sans détourner ses yeux des siens, il posa le petit instrument sur la table à côté d'eux.

Le cœur d'Imari se mit à battre plus fort encore, son souffle comme bloqué.

Que se passait-il ? Était-ce... son pouvoir était-il responsable de cette transformation ?

Le regard de Jeric errait sur son visage comme s'il en mémorisait chaque trait, tandis que le pouls d'Imari galopait dans sa

poitrine.

— Grands dieux, tu es si belle, dit-il dans un souffle.

Il tendit le bras et glissa une main dans ses cheveux, la laissant reposer sur sa nuque.

— Je ne crois pas te l'avoir déjà dit.

Non, il ne le lui avait jamais dit, et la poitrine d'Imari se contracta au son de cette douce confession. Seulement, il n'était pas lui-même. Elle l'avait forcé à prononcer ces mots, sans s'en rendre compte. Sans savoir comment, les désirs de son cœur s'étaient déversés dans ses notes, le rendant...

Jeric approcha la tête, les yeux mi-clos.

Imari ferma les paupières, le cœur déchiré par une douleur aiguë à l'idée de ce qu'elle s'apprêtait à dire – de ce qu'elle *devait* dire.

— Jeric, *arrête*.

Et il obtempéra. Immédiatement.

Il s'était immobilisé, telle une statue. Même son souffle paraissait s'être figé sur ses lèvres.

— Ne fais pas ça, chuchota-t-elle.

Le silence s'étira, lourd et tendu, tandis que la main de Jeric se crispait sur sa nuque.

Elle le sentit reculer, sa main toujours dans ses cheveux, et lorsqu'elle rouvrit les yeux, son visage flottait à quelques centimètres du sien, une tempête dans ses prunelles bleues. Elle vit ses traits se durcir peu à peu, colmatant les failles qu'il avait laissé entrapercevoir.

Son regard, cette façon de se renfermer sur lui-même, Imari se maudissait d'en être la cause.

— Je suis désolée... chuchota-t-elle alors qu'il retirait sa main. Je ne *veux* pas t'arrêter, Jeric, mais tu n'es pas toi-même.

Il plissa les yeux, qui la transpercèrent.

— C'est ma musique, poursuivit-elle en guise d'explication, horrifiée par la façon dont, sans le vouloir, elle avait manipulé le seul véritable ami qu'elle avait dans ce monde. Je ne pensais pas... Je ne savais pas que ça allait...

Lentement, l'expression de Jeric se détendit, brique par brique, et ses yeux s'illuminèrent.

— Oh.

— Je sais. Et je suis navrée. Je n'en avais nullement l'intention, je te le jure... Je ne pourrai jamais te faire ça. Pas à toi.

Jeric, l'air grave, leva la tête vers son visage.

— Tu penses que ta musique m'a forcé à vouloir t'embrasser.

Le regard de Jeric se posa sur la lèvre qu'Imari venait de mordre, avant de revenir vers ses yeux.

— C'est le cas, et je suis sincèrement désolée, renchérit-elle.

— Ce n'est pas toi qui m'y as poussé, lui assura-t-il, les lèvres retroussées.

— Tu n'en sais rien.

Il se pencha plus près et glissa à nouveau sa main dans ses cheveux, la tenant plus fermement cette fois.

— Si, je le sais.

— Mais, et si c'était juste ma musique...

— Fez.

Imari cligna des yeux.

Le sourire que lui adressa Jeric ce coup-ci avait tout du prédateur.

— Tu vois ? Je suis complètement moi-même.

Il se pencha plus près encore, si près que ses lèvres frôlaient les siennes.

— Imari, j'ai envie de t'embrasser depuis que j'ai franchi la porte de Gamla.

Imari pouvait à peine penser, à peine respirer.

— Qu'est-ce qui t'en a empêché ?

Les lèvres de Jeric s'approchèrent de sa mâchoire. Sans l'embrasser, il fit glisser ses lèvres sur sa peau.

— Parce que je devais m'assurer que c'était ce que tu voulais, toi aussi.

Le cœur d'Imari battait si fort qu'elle était certaine qu'il pouvait l'entendre.

— Je le veux, dit-elle dans un souffle.

La bouche de Jeric chatouilla son oreille, et un frisson la traversa de la tête aux pieds.

— Tu veux... quoi ?

Un picotement, qui n'avait rien à voir avec son pouvoir, s'éveilla dans son ventre.

— J'ai besoin de te l'entendre dire, Imari, murmura-t-il, son souffle chaud contre son oreille. J'ai besoin de savoir ce que tu attends de moi.

Parce qu'il n'y aurait pas de retour en arrière possible. Imari le sentait au plus profond de son être. Ils se tenaient tous deux au bord d'une falaise, prêts à sauter. Ne sachant ni si l'autre suivrait, ni si la chute les tuerait.

Soudain, rien de tout cela n'avait plus d'importance.

— Je veux que tu m'embrasses...

Jeric plaqua ses lèvres contre les siennes, lui volant ses mots, son souffle.

Et Imari se laissa tomber.

Sombrer.

Ses lèvres étaient à la fois fermes et douces comme du velours, tandis qu'Imari s'abandonnait à lui, toutes ses autres pensées s'effaçant à mesure qu'elle s'imprégnait de son odeur. La pluie sur ses vêtements et la chaleur de sa peau, le goût sucré du nazzat sur sa langue qui jouait avidement avec la sienne. Qui en prenait possession.

Par les gardiennes.

Le baiser qu'ils avaient échangé dans la cave de Gavet n'avait rien de comparable. À l'époque, tous deux avaient, de façon tout à fait inattendue et déroutante, franchi une ligne qu'ils n'avaient pas prévu de traverser. Cette fois... ils ne s'embrassaient pas malgré, mais *parce que*, et il semblait à Imari que ce baiser marquait le début de quelque chose de rare et de beau.

La main de Jeric abandonna sa chevelure pour explorer son dos et sa taille nue, la tenant fermement. Ses callosités durement acquises lui grattaient la peau, mais Imari appréciait leur contact.

Si brut, si réel et si acéré, à l'image de Jeric.

Imari passa ses mains dans ses cheveux – ces beaux cheveux épais qu'elle avait coupés des mois plus tôt. Ils avaient suffisamment repoussé pour qu'elle puisse les prendre entre ses doigts, ce qu'elle fit, sa bouche fermement plaquée contre la sienne. Comme si elle pouvait figer ce moment, l'y piéger pour l'éternité et survivre de ses seules lèvres.

Jeric gémit contre sa bouche et s'orienta de façon à lui faire complètement face, une longue jambe tendue sur le sol, l'autre pliée sur le divan, et soudain ses lèvres ne suffisaient plus. Elle voulait sentir chaque centimètre de lui contre chaque centimètre d'elle, aussi se redressa-t-elle sur ses genoux pour se rapprocher. Jeric parut avoir la même idée, car il l'attrapa par les hanches et l'attira à lui, mais avant qu'il ne puisse terminer son geste, Imari grimpa sur ses jambes et le chevaucha.

Le pantalon d'Imari était fin – très fin –, ne laissant aucune place à l'imagination. Elle ressentait *tout*, et le désir de Jeric provoqua une décharge inattendue qui traversa son corps. Elle l'embrassa avec une intensité nouvelle et fit basculer ses hanches vers l'avant, à peine consciente de ce qu'elle faisait, seulement que son corps désirait se rapprocher du sien de son propre chef.

Jeric laissa échapper un son profond et guttural – mi-grognement, mi-gémissement. Ses baisers se firent voraces, et il lui serra fermement la taille, son corps répondant aux mouvements d'Imari.

Cette dernière gémit, le cœur battant à tout rompre et le corps en feu. Il était partout, et pourtant il y avait encore trop d'espace entre eux. Elle le désirait avec un besoin physique, voulant combler

tous les vides, et elle commença à relever sa tunique.

— Il faut vraiment que tu te décides, zurina, articula-t-il entre deux baisers enflammés.

Imari lui mordit la lèvre inférieure, arrachant à Jeric un gloussement. Il ôta ses mains de l'endroit où elles s'étaient glissées sous le haut d'Imari pour l'aider à retirer le sien. Il abandonna sa tunique derrière lui sans se soucier de l'endroit où elle atterrirait, et était reparti à l'assaut, usant de ses mains et de sa bouche, avant même que sa tunique ait atteint le sol.

Par le Créateur, elle n'en aurait jamais assez. Ne pourrait jamais se lasser de lui.

S'ensuivirent respirations saccadées et baisers grisants tandis que Jeric faisait courir ses mains sur tout son corps, lui serrant les cuisses et la tenant fermement contre lui – si fermement. Pourtant, plus Jeric l'embrassait, plus il la touchait, et plus elle voulait qu'il la touche.

— Jeric... prononça-t-elle à travers ses baisers.

— Hmm.

Ses mains étaient collées contre son ventre nu tandis que le bout de ses doigts chatouillait le dessous de ses seins. Il allait la rendre folle.

— Je veux... je veux que tu fasses plus que m'embrasser.

— J'ai besoin que tu sois plus précise, zurina.

Ce dernier mot glissa sur sa peau comme du velours.

— Je te veux, dit-elle dans un souffle.

— Ce n'est toujours pas très précis...

Il déposa des baisers sur sa mâchoire, sa clavicule, tandis que le bout de ses doigts venait la taquiner plus haut.

Imari, dans un gémissement de frustration et de désir, lui retira sa ceinture en calant ses jambes entre les siennes.

— Oh, laissa-t-il échapper dans un souffle qui se répercuta le long du cou d'Imari. Tu veux dire ça...

Il la saisit par les cuisses et fit glisser son pouce entre ses jambes.

Chaque corde de son corps se tendit, à la limite de la rupture, et elle laissa échapper un halètement.

— Je ne devrais peut-être pas continuer, rit-il. On dirait que ton cœur est sur le point de s'arrêter une nouvelle fois.

— Je veux que tu continues.

Imari prit son visage entre ses mains et l'embrassa avec fougue, l'entraînant de nouveau au fond du divan.

Jeric, un gémissement dans la gorge, s'abandonna à ses lèvres encore quelques instants, avant de s'arracher au baiser, pantelant. Quand il posa ses yeux sur elle, ils étaient énormes et foncés. Des

yeux de loup.

— Il faut. Qu'on arrête, dit-il, à bout de souffle, en appuyant une main contre sa joue.

Elle avait comme l'impression qu'il essayait de se convaincre lui-même.

— Pourquoi ? protesta-t-elle, le souffle court, la mine renfrognée, et les mains sur les épaules nues de Jeric.

— Imari.

Ses prunelles luisaient d'un désir sauvage lorsqu'il caressa ses lèvres de son pouce.

— Je suis à un cheveu de te jeter sur ce lit, et si tes Sareds débarquent, il sera très difficile de leur expliquer comment leur précieuse zurina s'est retrouvée, nue, dans mes bras.

Imari ouvrit des yeux ronds, son pouls s'accélérait de façon incontrôlable. Son cœur était une basse qu'elle ne parvenait à calmer.

— Et si ça m'est égal ?

Il ferma les yeux, comme s'il était mis à rude épreuve.

— Tu ne m'aides pas.

— C'est toi qui t'es faufilé dans ma chambre en pleine nuit, je te signale.

— Je sais.

Jeric rouvrit les paupières, mais seulement à moitié.

— J'ai dit que j'étais impressionnant. Pas parfait.

Imari pinça les lèvres, et il posa son front contre le sien.

— Et s'ils entrent, continua-t-il, interrompre notre baiser sera beaucoup plus facile que de cacher...

Il plaqua sa main au creux de ses reins, et attira de nouveau ses hanches contre les siennes.

— ... ça.

Imari poussa un soupir, essoufflée et frustrée, ses ardeurs inassouvies.

— Alors qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-elle sur un ton de défi.

Il la regarda droit dans les yeux, la paume de sa main toujours posée contre son dos nu.

— Rentre avec moi.

Imari le dévisagea. Elle se demandait ce qu'il voulait dire par là, inquiète à l'idée que sa question ne soit pas celle qu'elle attendait.

Jeric pencha la tête et prit possession de sa bouche. Il l'embrassa une fois. Puis deux.

— Viens avec moi à Descieux.

— Jeric, je suis pratiquement fiancée.

— Les fiançailles peuvent être rompues.

Une troisième fois.

— En plus, tu ne donnes pas l'impression d'être particulièrement dévouée à un autre homme.

En réponse à son agacement évident, Jeric sourit et l'embrassa une quatrième fois.

— Est-ce même possible ? demanda Imari.

— Tu sais bien que je ne me pose pas ce genre de questions, répondit-il sans quitter ses lèvres.

Imari pressa ses mains contre son visage. Sa barbe frottait contre ses paumes.

— Jeric, je suis sérieuse, insista-t-elle en plantant ses yeux dans les siens.

Il lui rendit son regard et plaça sa main sur la sienne.

— Oh mais je le suis aussi.

Le cœur d'Imari s'emballa, semblant soudain trop grand pour sa poitrine.

— Jeric, comment ferions-nous pour... commença Imari, lorsque le claustra s'ouvrit à la volée et une rafale de vent vint balayer la pièce, les faisant tous les deux sursauter.

Les lanternes crépitèrent et perdirent en intensité, mais le vent disparut aussi vite qu'il était apparu, et les flammes retrouvèrent leur calme habituel.

Pourtant, une note étrange résonnait dans son esprit – une tonalité éloignée de l'harmonie naturelle de ce monde –, refusant de s'estomper.

Jeric s'était figé, les yeux rivés sur le claustra, qui s'ouvrait sur une nuit sans étoiles et une pluie drue. Jeric lui adressa un regard entendu, puis la saisit par la taille et l'aida à descendre de ses genoux, l'invitant à ne pas bouger du divan alors qu'il se dirigeait vers le balcon.

Imari se redressa et ajusta son haut, qui était remonté jusqu'au niveau de sa nuque, lorsqu'elle sentit un picotement persistant dans l'air.

Les poils de ses bras se dressèrent.

— Quelqu'un utilise le Shah, chuchota-t-elle avec une inquiétude croissante.

Ce n'était ni Tallyn ni Rasmin. Elle n'aurait su dire comment elle le savait, mais ils avaient tous deux utilisé leur pouvoir en sa présence, et elle n'avait jamais ressenti une telle empreinte.

Jeric s'arrêta devant le claustra et lui jeta un coup d'œil perçant par-dessus son épaule.

— Comment le sais-tu ?

Imari se leva, le regard fixé sur la porte ouverte tandis qu'elle s'approchait.

— Je sens...

Elle le précéda, traversa la porte et sortit sur le balcon couvert, remarquant à peine le froid humide qui lui mordait la peau. Elle s'arrêta à la balustrade et contempla Trier à travers le voile de pluie. L'obscurité s'était installée comme un brouillard épais. Même les lanternes de la ville luttaienent pour apporter de la lumière.

— C'est peut-être Tallyn ? Ou Rasmin ? demanda Jeric en la rejoignant au niveau de la balustrade, tel un prédateur en chasse.

Elle remarqua qu'il avait passé un poignard à sa ceinture. Elle ne prit pas la peine de demander d'où il venait. Les lames semblaient toujours jaillir de son corps.

— Je ne pense pas, chuchota-t-elle. Ça ne ressemble pas à leur empreinte.

— Là, dit soudain Jeric en tendant le doigt.

Imari suivit la trajectoire jusqu'à un oiseau qui survolait le quartier des marchands. Ses battements d'ailes erratiques lui avaient d'abord fait penser à une chauve-souris, mais son corps était bien trop grand et l'envergure de ses ailes, trop importante.

Rasmin. Et il fonçait droit sur eux.

— Qu'est-ce qu'il fait là ? s'inquiéta Imari.

Rasmin s'élevait dans les airs pour franchir le mur d'enceinte de Vondar.

— Recule, dit Jeric à la jeune femme.

Il n'attendit pas sa réponse, et poussait Imari derrière lui lorsque Rasmin atterrit dans un violent tourbillon de laine et de plumes. Ce dernier avait à peine achevé sa transformation que Jeric le plaquait déjà contre la balustrade, un poignard sous sa gorge émaciée.

Rasmin avait l'air si frêle, comme si les répercussions de ses odieux forfaits et de sa vie anormalement longue l'avaient finalement rattrapé et vidé de son humanité, lui laissant une apparence d'oiseau. Ses yeux étaient sauvages, son nez avait la forme d'un bec, et ses épais sourcils touffus s'enroulaient au niveau des tempes. La pluie lui éclaboussait le visage, mais il ne semblait pas s'en apercevoir. Il leva les mains en signe de reddition. Toutes deux étaient couvertes de glyphes d'encre, remarqua Imari.

Il ne cachait plus ce qu'il était.

Ou peut-être s'agissait-il simplement d'un nouveau numéro. Un autre rôle qu'il avait décidé de jouer pour s'adapter aux circonstances. Pour gagner leur confiance.

— Qu'est-ce que tu fais ici, maudit serpent ? cracha Jeric, pressant le poignard si fort contre le cou de Rasmin que la peau se plissa.

Le sang-froid et l'opiniâtreté de Rasmin étaient admirables. Deux qualités qui, songea Imari, avaient dû lui servir plus d'une fois au cours de sa pathétique existence.

— Tu ferais mieux de parler, avant que je... dit Jeric.

Mais les yeux noirs de Rasmin se posèrent sur Imari. Les mains tremblantes, il déclara :

— Il est là.

Chapitre 28

Imari s'apprêtait à demander à Rasmin de qui il parlait, mais la réponse lui vint à l'esprit avant qu'elle ne puisse ouvrir la bouche. C'était donc ça la puissance qu'elle avait ressentie, le vent qui s'était engouffré dans sa chambre. La fausse note qui persistait comme une perversion de la mélodie pure et parfaite du Créateur.

Le sang d'Imari se glaça.

— *Qui* est là ? demanda Jeric d'un ton impérieux.

— Bahdra, chuchota Imari en se rapprochant.

Jeric lui fit face, sans relâcher pour autant la pression au niveau du cou de Rasmin.

— C'est lui que je viens de ressentir, déclara Imari avec une horreur croissante.

— Et il n'est... pas seul, réussit à articuler Rasmin. Il est venu avec des renforts.

Le regard foudroyant de Jeric balaya la ville et au-delà.

— Je ne vois rien.

— À cause du voile...

— Du voile... ? répéta Imari, les sourcils froncés en direction de l'ancien Grand Inquisiteur.

— Un sort dont seuls les voyants ont la maîtrise. Ils s'en servent pour dissimuler ce qu'ils ne souhaitent pas que l'on découvre, expliqua Jeric entre ses dents, la lame toujours fermement ancrée contre l'épiderme de Rasmin. C'est grâce à ce sort que Tallyn a pu couvrir la présence du bateau de Survak à Felheim. Le problème, c'est que Bahdra est un nécromancien. Seul un voyant pourrait cacher une armée entière derrière une illusion, et il se trouve que je viens tout juste d'en attraper un... conclut-il à l'attention de Rasmin.

— Ce n'était pas... moi...

L'alta-Liagé remuait sous la lame aiguisée de Jeric, les mains écartées.

— *Lestra*.

Tout le corps de Jeric se raidit, sa concentration aussi affûtée que la lame dans sa main.

Imari ne reconnut pas le nom, mais elle eut la nette impression qu'elle aurait dû.

— Tu mens, grogna Jeric.

Imari décela une pointe d'inquiétude dans sa voix.

— J'aimerais, poursuivit Rasmin. J'ai essayé de... percer le voile pour voir ce qui s'y trouvait, mais je n'ai pas pu...

Des centaines de corbeaux surgirent au loin, s'envolant de leurs perchoirs de minuit, leurs cris stridents et battements d'ailes résonnant dans le ciel.

Jeric poussa un juron. Il retira sa lame du cou de Rasmin et tourna son regard perçant vers Imari.

— Nous devrions...

Il s'interrompit lorsqu'une sphère de lumière flamboyante d'un blanc bleuté jaillit du sable comme un boulet de canon.

La sphère étincelante s'éleva au-dessus des fermes de Trier, les nimbant d'une lueur pâle et inquiétante, avant de s'écraser sur une grappe de bâtiments résidentiels en bordure de la ville.

Les tours explosèrent dans un violent nuage de feu, de débris et de tonnerre. Des hurlements s'élevèrent dans la nuit, et le mur extérieur de Vondar s'anima de cris et de mouvements. Au même instant, Jenya, Avék et le troisième garde firent irruption sur le balcon. Ils repérèrent Imari et se figèrent, analysant la scène, et le garde dégaina aussitôt ses cimeterres.

Imari leva une main pour les retenir.

— Tout va bien ! Je vais bien.

L'attention de Jenya s'arrêta sur Jeric, et plus particulièrement sur son torse nu, avant de dériver, suspicieuse, vers Imari. Derrière elle, les cris et les hurlements allaient crescendo. Trier était à présent bien éveillée.

— Qui êtes-vous ? cracha Jenya en istraan, son cimeterre pointé sur Rasmin, qui avait pris appui contre la balustrade du balcon.

Une deuxième sphère se détacha du désert, mais cette fois, l'étendue sablonneuse n'était plus obscure. À la frontière de Trier, le long des fermes et des champs, s'étendait une ligne de torches qui illuminaient une force armée d'au moins mille hommes.

— Par tous les saints... s'étrangla Avék. Qui sont tous ces types ?

Imari croisa le regard de Jeric, tous deux prenant conscience de la situation.

— Les Sol Veloriens.

Bien plus nombreux qu'Imari – ou quiconque – aurait pu imaginer, et elle se demanda si l'armée n'avait pas commencé à se constituer bien avant qu'ils ne se mettent à disparaître d'Istria et de Corinthe. Mais cela importait peu, car Trier n'était pas préparée à une attaque de cette ampleur – pas le moins du monde.

Un cri perçant s'éleva d'au-delà des champs, et la cloche du Qazzat sonna l'alerte.

Imari se tourna vers Jeric.

— Tes hommes...

D'un même pas, ils s'élançèrent vers la porte.

— Imari, tu dois quitter la ville ! lança Rasmin après eux. Trier n'a pas les moyens de lutter contre une telle force, et tu n'es pas prête !

— Vous n'êtes pas en mesure de me donner des ordres, *Inquisiteur*, grogna Imari avant de lui claquer la porte du balcon au nez.

Et la cloche du Qazzat de sonner.

— Nous devons vous mettre en sécurité, zurina, déclara Jenya.

Mais Imari était déjà devant son armoire, enfilant un manteau et des chaussures, avant de récupérer sa flûte sur la table. Ce qui lui valut quelques coups d'œil curieux, en particulier lorsque l'instrument s'illumina de la lueur du clair de lune. Imperturbable, elle le glissa dans la poche de son manteau et leur fit face.

Jeric s'était rhabillé et avait attaché deux poignards à sa ceinture.

— Nous vous accompagnons jusqu'aux caves, fit Jenya en se dirigeant vers la porte de la chambre.

— Je refuse de me cacher, Jenya, contra Imari.

La guerrière se figea, les lèvres pincées.

— Zurina. Votre sécurité passe avant tout.

— La sécurité des citoyens de Trier passe avant tout, et vous avez besoin d'aide, insista Imari alors qu'une autre explosion secouait la nuit. Vous ne pouvez pas combattre cet incendie avec vos cimenterres. Je viens avec vous.

Imari ignorait dans quelle mesure elle pourrait intervenir, mais elle ne pouvait pas les abandonner. Elle refusait de se cacher. Surtout sachant qu'elle pourrait se rendre utile.

Jenya regarda Jeric d'un air de supplique, comme pour lui demander d'intercéder.

— La zurina a dit qu'elle ne se cacherait pas, répondit Jeric dans un istraan parfait, alors je ne vois pas bien où est le problème.

Les narines de Jenya s'évasèrent, mais Imari traversait déjà l'antichambre, franchissant la porte de ses appartements avant de s'engager dans le couloir. Les gardes du palais rejoignaient l'entrée principale au pas de charge, tandis que serviteurs et invités, pour beaucoup en pleurs, affluaient de toutes parts en direction des caves de Vondar.

Imari atteignit un embranchement et faillit heurter son père, en tenue de combat, armé, et flanqué de trois Sareds. Il n'avait jamais autant ressemblé à un zar qu'à cet instant-là.

Ce dernier considéra les membres de l'escorte dévastatrice d'Imari. À la grande surprise de celle-ci, il n'avait pas l'air étonné de

la présence de Jeric parmi ses rangs. Plus surprenant encore, il paraissait soulagé.

— Je venais justement à ta rencontre, dit-il.

— C'est Bahdra, répondit-elle.

— Je sais.

— Comment as-tu... s'interrompit-elle lorsque son père empoigna ses épaules et la serra fort.

La cloche du Qazzat sonnait encore et encore.

Le zar accrocha le regard de sa fille, ses Sareds au garde à vous derrière lui.

— Imari, écoute-moi. Tu dois partir d'ici.

— Quoi ? objecta-t-elle en reculant d'un pas. Non. Papa, je peux aider...

— Pas cette fois.

— Je ne compte pas me cacher...

— Non, tu vas *partir*.

— Partir ? protesta-t-elle en clignant des yeux. Papa, tu ne peux pas...

— Vous savez quoi faire, dit le zar à l'attention de Jenya, sourd aux protestations d'Imari.

Un pli se creusa sur le front de la Sared. Son regard glissa vers Imari et elle hocha la tête.

— Papa, non ! Je ne fuirai pas alors que je pourrais me rendre utile... commença Imari.

— Tu n'es pas prête, Imari, contra-t-il, l'œil farouche. Ce n'est pas parce que je ne crois pas en toi, mais...

— Si, c'est *exactement* ce que tu penses...

— *Tu. Ne. Peux. Pas. Arrêter. Ça.*

Chaque mot fut ponctué d'une pression sur ses bras. Non pas pour la houspiller, mais par désespoir. Comme si lui faire violence pouvait lui faire comprendre.

— Il est venu pour *toi*, et tu n'es pas assez forte pour le combattre. *Fais-moi confiance*, Imari. Si je t'ai écartée la première fois, c'est précisément parce que j'espérais que tu aurais le temps de...

Dans son regard, l'affliction céda bientôt la place à la détermination.

— Va-t'en. Pars loin d'ici. Développe ton pouvoir au mieux de tes capacités, et quand tu seras prête, reviens. Reviens et mets fin à ces combats une fois pour toutes.

Imari tremblait sous sa poigne.

— Papa, non. Je ne veux pas...

— C'est un ordre.

C'était le monarque qui s'exprimait à présent, inflexible et

ferme.

Et la cloche du Qazzat sonnait.

— *S'il te plaît*, ne fais pas ça... l'implora-t-elle, les yeux embués.

Mais le zar s'était déjà tourné vers Jeric.

— L'aimez-vous ? lui demanda-t-il en langue commune.

Imari se figea, bouche bée, alternant entre son père et Jeric.

Ce dernier ne cilla pas, n'hésita pas. Il soutint fermement le regard du zar, puis posa les yeux sur Imari et lança un « oui » avec une certitude inébranlable.

Imari en oublia de respirer.

Le zar considéra Jeric un instant de plus et hocha la tête, satisfait.

— Et vous la protégerez ?

Sans se détourner d'Imari, Jeric répondit :

— Au péril de ma vie.

Imari était figée entre le besoin de résister et le désir de s'accrocher à ce moment pour l'éternité.

Jeric reporta son attention sur le père d'Imari, qui lui rendit son regard, une conversation silencieuse s'étirant entre les deux hommes.

— Bien, conclut le zar. Vous deux, avec moi, ajouta-t-il en istraan à l'attention d'Avék et de son acolyte.

Il se retourna alors vers Imari. Son expression se brisa, et il l'attira dans son étreinte, aussi rapidement que soudainement, l'écrasant contre sa poitrine.

— Si seulement nous avions plus de temps. Je t'aime, Imari. Plus que tu ne peux l'imaginer.

Imari refusait d'entendre ces mots. Pas maintenant, et pas de cette manière. Ils ressemblaient trop à des adieux.

Son père lui embrassa le haut du crâne et la relâcha.

— On se reverra quand tout sera terminé, déclara-t-elle.

Elle avait besoin d'y croire.

Elle avait besoin qu'il y croie, lui aussi.

Il effleura son visage, comme s'il mémorisait ses traits pour les emporter avec lui dans l'au-delà, puis il fit un signe de tête à Jeric et remonta le couloir bondé au pas de charge, les gardes dans son sillage.

— Que les saints soient avec vous, déclara Avék en tendant un objet de petite taille à Imari.

Un étui en peau de vipère – celle-là même qu'elle avait tuée au cours de leur voyage –, renfermant un poignard et son manche en os.

Elle croisa le regard d'Avék, qui lui fit un clin d'œil.

— Ce fut un plaisir, zurina, dit-il en plaçant deux doigts sur sa

tempe, avant de disparaître dans le couloir à la suite de ses compagnons.

Imari fut prise d'une sensation douloureuse à l'idée qu'elle ne les reverrait plus jamais.

~

La zura assistait, par la fenêtre, à l'incendie qui faisait rage dans sa belle ville. De méchantes flammes bleues consumaient tours et palmiers comme une bête sauvage, détruisant la fierté de ses ancêtres. Les bras de Trier, par trop fragiles, ne pourraient les arrêter.

Ceci est ton œuvre, Branón, pensa Anja avec fureur. Rien de tout cela ne serait arrivé si tu ne m'avais pas trahie pour cette catin.

Elle avait bien pensé à mettre en scène un accident, toutes ces années auparavant. Sa lâcheté de l'époque serait leur perte à tous.

L'air gronda, le sol trembla, et le vase de verveine se renversa pour finir sa chute en mille morceaux sur le carrelage.

— Zura... ? fit Atti, sa kunari.

— Un moment.

— Sei, mi a'zura.

Une fois la kunari partie, Anja ferma les yeux, s'accrochant aux perles sacrées qui pendaient à son cou tout en inspirant profondément. L'air exhalait des odeurs de cendre et de feu, et de partout s'élevaient des cris.

De partout surgissait la mort.

Ce n'était pas une guerre, c'était un massacre.

La haine d'Anja s'enroulait, se tordait en elle, grinçante et cruelle. *Ce n'est pas juste.* Elle avait consacré toute sa vie aux dieux et au bon peuple d'Istraa. Elle avait été fidèle à son mari, et pour quoi ? Pour qu'il engendre un enfant avec une putain galeuse, et qu'il détruise tout ce à quoi Anja tenait ?

La colère était telle que son corps en tremblait.

Il y eut une déflagration, le monde vacilla, et la grande cloche du Qazzat tomba comme une ancre, s'écrasant sur les baraquements en dessous, à jamais muette.

Et les bruits de la guerre recouvrirent le monde.

Une présence s'annonça dans l'embrasure de la porte. Il était temps de partir.

— J'arrive, Atti. J'ai juste...

Elle ouvrit les yeux. Ce n'était pas Atti, mais la princesse corazzi. Des vêtements souillés et en lambeaux se détachaient de son squelette, et des formes lugubres glissaient sous sa peau, déformant ses traits. Ses yeux noirs sans âme se fixèrent sur Anja.

Par tous les saints...

La zura, instinctivement, fit un pas en arrière, serrant le poing autour de ses perles. Elle avait entraperçu la princesse corazzi lorsque les Sareds l'avaient traînée jusque dans les cachots de Vondar, mais n'avait pas eu le temps de sentir la présence du démon. Elle le sentait à présent.

La créature qui occupait le corps de la corazzi fit un pas vers elle. Aucun corps humain n'aurait pu subir de tels dommages, et Anja savait que seule la puissance de cette essence maléfique lui permettait de résister. Le monde extérieur était une symphonie de mort et de chaos, mais l'attention d'Anja était happée tout entière par l'horrible créature qui se tenait devant elle.

— Que voulez-vous ? demanda Anja d'une voix tremblante.

Le démon avançait toujours, traînant derrière lui un pied tordu et attirant les ténèbres dans son sillage.

— Tant de haine.

Il lécha ses lèvres ensanglantées, frémissant d'extase, avant d'ajouter :

— Elle a dévoré son cœur.

Anja fit un autre pas en arrière, mais se retrouva collée contre le mur.

— C'est la fille que vous voulez ? demanda-t-elle en désespoir de cause. La bâtarde ? Je vous dirai tout ce que vous voulez savoir, mais *s'il vous plaît*, ne faites pas de mal à ma famille.

Le démon la sondait de ses yeux vides enténébrés, tandis que le contour d'un visage pressait contre sa joue de l'intérieur.

— Qui est la mère ?

Anja cligna des yeux, déconcertée. Elle ne s'était pas attendue à cette question.

— Je ne sais pas, je...

Le démon fit un pas de plus.

— Les saints m'en soient témoins, je ne sais pas. Branón ne m'a jamais dit qui l'avait mise au monde, bien que je l'aie supplié. Je vous jure que...

Un autre pas. Les ombres à l'intérieur de sa chambre s'obscurcissaient à chaque seconde un peu plus tandis que la bataille faisait rage au-dehors.

— Je vous en supplie. Je ne sais rien de plus. Il a été absent pendant plus d'un an sous Saád, et il est revenu avec un bébé. Elle loge dans la tour la plus au sud. Il y a trois Sareds à sa porte, et l'une de mes propres kunaris vit avec elle.

Les ombres commencèrent à couler comme de l'encre. Elles fuyaient de toutes parts, s'amassant aux pieds du démon, et un éclat d'un blanc sinistre s'alluma dans ses yeux noirs.

— Où est la flûte ?

— Avec elle, je crois. Non, j'en suis sûre, bafouilla Anja alors que l'obscurité se rapprochait. Elle la garde toujours avec elle, bien que je ne sache pas si elle l'a réutilisée depuis...

Une vrille de ténèbres se détacha du démon et s'engouffra dans la bouche d'Anja. Le choc fut terrible, glacial, et la dernière chose dont la zura fut témoin était la cruauté sur les lèvres du démon.

Chapitre 29

— Plus vite, zurina, la pressa Jenya.

Imari ne voulait pas partir, ne voulait pas s'enfuir. Elle était si fatiguée de courir, et elle ne voulait pas perdre la famille qui venait tout juste de lui être rendue.

— Je dois retrouver mes hommes, dit Jeric.

Ses paroles ramenèrent Imari au présent. Elle glissa aussitôt l'étui en peau de serpent et son poignard dans la poche de son manteau, juste à côté de sa flûte.

— Retrouvons d'abord ses hommes, approuva Imari à l'attention de Jenya, qui ne s'y opposa pas.

Tandis qu'ils traversaient le palais à toute allure en direction de l'aile ouest, Imari ne pouvait s'empêcher de penser à tous ces innocents qui, au-dehors, étaient confrontés à une puissance contre laquelle ils ne pouvaient se défendre. Trier aurait pu repousser ses assauts à une époque, mais tous les artefacts qui auraient pu les sauver avaient été détruits il y a longtemps.

Ce serait un massacre.

Les pensées d'Imari se portèrent sur Fyri. Par les gardiennes, si elle parvenait à canaliser un tel pouvoir – sous une forme différente, car Imari ne s'imaginait pas l'utiliser pour tuer comme Fyri l'avait fait –, Trier aurait peut-être une chance. Après tout, Bahdra avait conduit un voyant, un gardien et une armée entière à sa porte dans le but d'atteindre Imari, il y avait donc de fortes chances qu'il craigne lui aussi son pouvoir.

Ils interceptèrent Braddok et le reste de la meute avant d'atteindre l'aile ouest. Tous prêts et parés pour le combat – y compris Stanis, quoiqu'encore un peu pâle.

— Dieux merci, vous êtes là, fit Braddok en balayant leur petit groupe du regard.

Jeric attrapa au vol le baudrier et l'épée que lui lança Braddok.

L'épée avec la poignée en forme de loup.

— Bahdra est ici, les informa Jeric en plaçant le baudrier sur son torse.

Les paroles de Jeric prirent ses hommes de court.

L'attention de Stanis passa d'Imari à son alpha, dont l'épée – protégée de son fourreau – venait de rejoindre les deux autres lames accrochées à sa ceinture.

Jeric ressemblait à une véritable machine de guerre.

— Bahdra... le Mo'Ruk ? s'étrangla Chez.

Jeric fixa la sangle du baudrier.

— En personne.

Braddok lâcha un profond soupir, proférant quelques jurons au passage.

Le regard aiguisé de Stanis se posa sur Imari.

— Et moi qui pensais que tu étais le seul à collectionner de puissants ennemis, dit Braddok à Jeric, qui lui servit une œillade en guise de réponse.

— Et maintenant ? demanda Aksel.

— Nous devons mettre la zurina à l'abri, répondit Jenya en langue commune, tournant vers Imari un visage sévère.

Braddok fixa Jenya comme s'il venait tout juste de remarquer la guerrière, puis il se redressa, gonfla le torse, un large sourire naissant de sa barbe.

— Tout ce que tu veux, ma belle.

Jenya avait plaqué le bord incurvé de son cimenterre contre la gorge de Braddok avant qu'Imari ne puisse cligner des yeux. Chez laissa échapper un rire moqueur. Mais le sourire de Braddok ne fit que s'élargir.

— Appelle-moi encore une fois « ma belle », *corazzi*, et je te découpe en mille petits morceaux, siffla Jenya.

Les yeux de Braddok s'éclairèrent, sa menace semblant avoir l'effet inverse de celui escompté, mais Braddok eut l'intelligence de tenir sa langue. Une nouvelle secousse parcourut les murs de Vondar, et Jenya retira subitement son cimenterre.

— Suivez-moi, lança Jenya à la cantonade, jetant un dernier coup d'œil chargé de menaces à Braddok, avant de s'élancer.

— Je l'aime bien, décréta Braddok.

— Bizarrement, je ne pense pas que ce soit réciproque, rétorqua Chez en lui administrant une tape sur l'épaule.

Imari échangea un regard avec Jeric, qui se contenta de secouer la tête avant de suivre la Saredd. Les gardes du palais étaient partis rejoindre le front, laissant les couloirs de Vondar presque déserts, à l'exception de quelques domestiques qui se hâtaient vers les caves. Jenya atteignit les portes de la cour intérieure et s'arrêta net.

— Bon sang, siffla Braddok.

Astrid se tenait au centre de la cour, devant la statue d'Asiam. Elle avait l'air mal en point, mais aussi plus *complète*. Pleinement habitée par le mal en elle, moins humaine. Les ténèbres s'agglutinaient à ses pieds.

L'image des derniers instants de Taran et Saza fit irruption dans l'esprit d'Imari – elle revit Saza lorsque les ténèbres d'Astrid

s'étaient insinuées dans son corps et lui avaient volé sa précieuse existence –, et une fureur soudaine s'empara d'elle.

Astrid tourna la tête. Ses yeux noirs brillaient d'une étrange lumière intérieure, et ses lèvres étaient étirées en un rictus diabolique.

— Nous savions que tu viendrais, petite sulaziér, siffla le démon dans son habituelle dissonance tourmentée, avant de faire un pas sous les traits d'Astrid.

Jenya dégaina ses deux cimenterres, Jeric et ses hommes faisant de même avec leurs épées.

— Alors comme ça tu as retrouvé notre petit chien, continua la légion, les yeux plissés.

— Vous avez menti, riposta Imari en glissant sa main dans sa poche, où elle gardait sa flûte.

— Nous, mentir ? railla la légion, toujours plus près. Ou peut-être avons-nous dévoilé à la petite sulaziér l'avenir...

— Je te le demande encore une fois, démon, la coupa Jeric, l'épée à la main. Libère-la.

Des formes glissèrent sous la peau translucide d'Astrid, déformant ses traits.

— Il est trop tard pour elle. Nous nous sommes régalés des horreurs qui l'habitaient. Elles étaient si nombreuses. Tant de délicieuses atrocités que votre propre frère a commises en votre absence...

L'éclair d'une lame fendit l'air, mais Astrid disparut dans un nuage de fumée et réapparut à deux pas de l'endroit où elle se tenait précédemment. Le poignard de Jeric avait frappé la statue.

La perversion étirait ses lèvres ensanglantées en un sourire trop large.

— Toujours trop tard. Jamais assez.

Astrid se jeta sur Jeric, mêlant grognements et fumée. Mais Imari avait anticipé, et les notes sortaient déjà de sa flûte. Cette fois, son pouvoir répondit immédiatement à son appel, la connexion entre son esprit et le plan du Shah se resserrant de plus en plus. Presque involontairement. Elle canalisa cette sensation de picotement depuis son ventre, la sentit se propager le long de ses doigts jusque dans sa flûte, et une centaine de points lumineux apparurent autour d'eux. La cour était devenue un monde de constellations miniatures, entrant en résonance avec la pureté des sonorités d'Imari. Elle se concentra sur la couronne de notes qui encadrait Astrid, comme elle l'avait fait la dernière fois, cherchant leur tonalité singulière. Elle la trouva en un instant, légèrement déformée par l'obscurité en leur cœur. Imari adapta ses notes en conséquence, les étoiles brillant de plus en plus fort en réaction. Et

tout comme avant, Imari poursuivit, attrapant les petites étoiles dans le filet de sa musique, les accordant jusqu'à ce qu'elles encerclent Astrid comme un cocon.

L'obscurité se déchaîna, trou d'encre distordu et hurlant au centre du monde étoilé d'Imari. Imperturbable, elle poussa sa note et accorda les étoiles jusqu'à ce que ses poumons manquent d'air. Mais Imari ne s'était pas encore complètement remise de sa nuit à E'Centro – ni de la guérison de Stanis. Elle avait besoin d'air, et elle en avait besoin sans plus attendre, aussi rompit-elle sa note pour reprendre son souffle.

Il ne fallut qu'une seconde à l'obscurité pour percer le cocon de lumière, qui s'effondra, dispersant les étoiles d'Imari dans toutes les directions.

La force du choc projeta Imari contre Braddok, et sa flûte lui glissa des mains.

Imari poussa un juron, se précipitant vers l'instrument tandis qu'Astrid fondait sur elle. Jeric voulut intervenir, mais Astrid tendit la main dans un grognement et un éclair d'encre le frappa en pleine poitrine, l'envoyant percuter Chez et Aksel. Astrid se propulsait à nouveau dans la direction d'Imari quand une ombre se détacha du néant. Des plumes se muèrent en laine et une silhouette s'écrasa contre Astrid.

Rasmin.

La collision les projeta jusque dans un parterre de palmiers et de pots en céramique géants.

— Allez-vous-en ! cria Rasmin. Fuyez !

Astrid envoya voler Rasmin contre la statue d'Asiam. Le marbre se fissura sous l'impact, mais alors même que le corps de Rasmin glissait à terre, il changea de forme, revenant à la charge, les serres tendues pour labourer le visage d'Astrid.

Imari récupéra sa flûte au moment où Jeric lui saisissait le bras, haletant.

— Il s'en sortira, grogna Jeric, qui tirait déjà Imari à travers la cour, tandis que Rasmin tenait tête à la légion dans un fondu d'encre, de plumes et de cris inhumains.

Ils traversèrent l'arcade opposée à toutes jambes, Jenya en tête. Imari réalisa qu'ils se dirigeaient vers les appartements privés du zar.

La guerrière atteignit la porte, l'enfonça et fit entrer tout le monde à l'intérieur.

— Bloquez l'entrée, ordonna-t-elle.

Jeric – aidé de Braddok – fit glisser une armoire jusque devant la porte, tandis que Jenya filait droit vers la fresque murale : un portrait grandeur nature du tout premier zar d'Istrea.

— Que les dieux aient pitié de nous... murmura Braddock, à la fenêtre.

Toute trace d'humour avait quitté sa voix.

Imari suivit son regard, et son cœur faillit s'arrêter.

Sa ville – sa si belle ville – était devenue en quelques instants un bouillon de feu, fumée et mort. Avec un tel pouvoir à la disposition de Bahdra, les forces étaient complètement déséquilibrées. Trier était un rivage calme et tranquille frappé par un ouragan.

Qui était en train de les réduire en lambeaux.

Les Sol Veloriens étaient à un jet de pierre du mur d'enceinte de Vondar.

Une nouvelle sphère enflammée par le pouvoir d'un gardien, lancée depuis la ville, près du quartier des marchands, entra en collision avec le clocher du Qazzat. Il y eut une explosion de roche et de plâtre, des corps furent projetés dans les airs et la grande cloche s'écrasa au sol, anéantie.

D'une certaine façon, le silence de la cloche résonna plus fort que lorsqu'elle donnait l'alerte. Et sans cette alerte, la nuit était livrée aux cris.

Tout ça à cause de moi, pensa gravement Imari.

— *Jenya...* articula Jeric entre ses dents.

— C'est coincé, répondit-elle alors qu'elle faisait pression le long du rebord de la fresque.

Jeric se planta, impérieux, devant la peinture et asséna un grand coup contre le cadre avec la poignée en forme de loup de son épée. Un cliquetis plus tard et la fresque sortait de ses gonds. Jenya lui coula un regard obligé, puis fit glisser le cadre comme s'il s'agissait d'une porte.

— Vite ! ponctua-t-elle d'un signe de la main à l'attention d'Imari.

Un couloir enténébré s'ouvrait derrière – un passage secret entre les épais murs de Vondar.

— Que je dois damné... commença Stanis.

— Ton souhait pourrait bien être exaucé plus vite que prévu, rétorqua Aksel.

— Il nous faut de la lumière... dit Jenya par-dessus son épaule.

— Pas besoin.

Imari extirpa sa flûte, et les petites gravures s'illuminèrent.

Le petit artefact liagé devint le point de mire général, puis, dans le silence qui s'ensuivit, Jeric déclara :

— Après toi.

Il regardait Imari de la même façon qu'il l'avait regardée dans sa chambre, quand il lui avait demandé de jouer pour lui.

Lui faisant pleinement confiance.

Imari s'engouffra dans le passage. L'air sentait le moisi et le renfermé, et une épaisse couche de poussière recouvrait le sol. Un cafard se hâta d'échapper à la lumière des gardiennes, et sitôt que tout le petit groupe eut franchi le mur, Jenya referma la fresque derrière eux.

Atténuant le vacarme de la bataille.

— Où se trouve la sortie ? interrogea Imari tandis qu'ils se frayaient un chemin le long du boyau étroit et sinueux.

Jeric marchait sur les talons d'Imari, car le passage n'était pas assez large pour qu'ils puissent se tenir côte à côte.

— Juste devant le bazar, répondit Jenya à l'arrière de la file.

Pas réellement hors de la ville donc, mais loin du gros de la bataille.

— Il nous faudra être prudents, mais à nous tous, nous devrions pouvoir vous faire sortir d'ici, ajouta Jenya.

Elle se voulait rassurante, mais Imari ne trouva aucun réconfort dans ses paroles. Seulement le poids écrasant de la responsabilité.

Le passage se terminait dans un cul-de-sac, ou presque, car un trou dans le sol permettait de s'y extraire. Fixée au bord par des pinces de fer, une échelle en bois plongeait droit dans l'obscurité.

— Ah. Donc nous allons passer sous Trier, commenta Aksel.

— J'y vais en premier, proposa Imari.

Quand Jeric parut sur le point de s'y opposer, elle ajouta :

— J'ai la lumière.

— Je descends avec toi.

— Très bien.

Imari prit appui sur l'échelle, testa sa solidité et amorça sa descente. L'échelle rebondit, gémissant lorsque Jeric mit un pied sur l'échelon supérieur. Il attendit donc, s'assurant qu'elle pouvait les soutenir tous les deux.

Jusqu'à présent, tout allait bien.

Il baissa les yeux vers Imari, acquiesça de la tête, et ensemble, ils s'enfoncèrent dans l'obscurité. L'échelle se terminait à plus d'un mètre au-dessus d'un sol en terre battue. Imari s'y laissa tomber puis inspecta les alentours.

— Ça donne sur un autre tunnel, dit-elle aux autres, qui attendaient à près de six mètres au-dessus, leurs visages blafards à la lueur de la flûte.

Jeric atterrit à son côté, et Imari leva sa flûte bien haut pendant que les autres descendaient à leur tour. Contrairement au passage du dessus, le tunnel qui s'ouvrait devant eux avait été creusé directement dans la roche.

La terre trembla à nouveau et des morceaux de roche se mirent à pleuvoir.

— Et si le tunnel s'est effondré ? demanda Chez.

— Il y a deux sorties possibles, répondit Jenya en langue commune en cherchant à percer l'obscurité. Mais on devrait les éviter si possible. Elles sont encore trop proches de la ville.

Jenya pressa le pas, entraînant les autres dans son sillage tout en se maintenant dans le halo argenté de la flûte d'Imari. Des grondements occasionnels secouaient le sol au-dessus de leur tête, faisant pleuvoir des pierres sur eux.

Tant de vies détruites.

Ils n'avaient que peu progressé – Imari estima qu'ils avaient atteint le quartier des plus riches, Syccor –, quand elle repéra l'éboulement droit devant.

Aksel poussa un juron derrière elle tandis que Jenya ralentissait le pas.

— Formidable, ironisa Braddok. Je commençais à penser que nous ne verrions aucune action avant de sortir d'ici.

Les lèvres pincées, Jenya lança un coup d'œil en arrière, vers Imari, puis Jeric, et fit signe à tout le monde de la suivre. Ils rebroussèrent chemin, quelques pas uniquement, avant de tourner dans un étroit boyau qu'Imari n'avait pas remarqué au premier passage.

— Celui-ci débouche à l'entrée du Qazzat, expliqua Jenya avec un malaise évident.

— Ce n'est pas là que la cloche s'est effondrée ? demanda Chez. Et là où Tarq attendait d'être totalement rétabli.

— Si.

— Merveilleux.

Ils atteignirent bientôt le bout du tunnel, où les attendait une autre échelle, qui montait cette fois.

— Il doit y avoir une vieille réserve là-haut, développa Jenya en cherchant à percer les ténèbres au-dessus de sa tête.

Le dernier échelon était suspendu à environ un mètre du sol, et avant même qu'Imari ne tende le bras pour l'atteindre, Jeric la saisit par la taille et la souleva.

Elle avança une main après l'autre, et les barreaux tremblèrent lorsque Jeric grimpa à sa suite. En haut de l'échelle, le passage était bloqué par une trappe en bois. Elle glissa sa flûte entre ses dents, posa ses deux mains sur la trappe et poussa.

Rien.

Elle poussa encore.

Toujours rien. La trappe ne bougeait pas.

Jeric continua son ascension, jusqu'à ce que son corps soit au même niveau que le sien. Il s'accrocha à l'échelle d'une main et appuya l'autre contre le bois.

En vain.

Il lui lança un regard entendu, hocha la tête et, ensemble, ils réessayèrent. Un objet de grande taille se renversa au-dessus de leur tête et la trappe céda. Sitôt entrouverte, Imari, serrée tout contre Jeric, se hissa sur la pointe des pieds pour jeter un œil de l'autre côté. Comme ils s'y étaient attendus, de la poussière, des caisses et de vieilles armes jonchaient le sol.

Imari fit pivoter le panneau et grimpa dans l'espace exigu. Sans l'épaisse isolation du sol au-dessus d'eux, le grondement de la bataille se trouvait amplifié, leur parvenant à plein volume.

Une vague de panique s'empara aussitôt d'Imari. Son père était là, dehors. Et Kaï et Avék, et tant d'autres, comme Sebharan et Tarq. Ils se battaient et mouraient – à cause d'elle.

Jeric se hissa à son tour, et Imari vint se poster avec sa flûte au-dessus de l'ouverture pour éclairer les suivants dans leur ascension. Jeric s'approcha de la porte étroite et plaqua son oreille contre le bois, aux aguets, pendant que Stanis et Chez récupéraient les armes abandonnées. Aksel glissa un cimeterre rouillé dans sa ceinture.

La rouille pourrait bien faire plus de dégâts que le cimeterre, songea Imari en passant.

— La voie est libre ? demanda Jenya.

— Aussi libre que possible, répondit Jeric.

Il croisa le regard d'Imari, avant de faire pivoter la porte sur ses gonds.

Ce fut comme s'il avait ouvert la porte de l'enfer.

La seule chose qu'Imari parvenait à distinguer était la fumée – la fumée, les ombres et les flammes, avec en arrière-plan une cacophonie de cris, de hurlements et d'effondrements de roches. Le sol tremblait par intermittence sous ses pieds. Elle se figea dans le tumulte. Sa poitrine était compressée, tout comme ses poumons. Se sentant dépassée par l'ampleur de la situation, elle se retrouva soudain comme incapable de respirer.

Jeric empoigna ses épaules, la tenant fermement devant lui, avant de planter ses yeux dans les siens.

— Imari.

Derrière lui, des volutes de fumée s'élevaient dans la clameur.

— Nous allons tout faire pour te sortir d'ici.

Il ne lui assura pas que tout irait bien. Il ne lui promit pas que ce serait facile. Il ne lui offrit que la vérité, à savoir qu'il ferait de son mieux contre un ennemi qui les dépassait de loin.

Pour la mettre à l'abri. Alors qu'autour d'eux, la ville entière était en proie aux flammes.

— Reste près de moi, lui dit Jeric, avant d'échanger un œil avec ses compagnons, qui s'étaient tus, armes au poing.

Jeric fit un pas dans l'artère, jeta un regard furtif alentour – Imari se demandait comment il parvenait à distinguer quoi que ce soit au milieu de toute cette fumée enténébrée – et fit signe aux autres de le suivre. Imari lui emboîta le pas, les autres sur les talons, et ensemble, ils remontèrent la rue. L'air charriait la fumée et une odeur de brûlé, rendant la respiration difficile, et derrière elle, Chez se mit à tousser. Jeric s'arrêta à un carrefour, paupières plissées, et Jenya vint se poster à côté de lui.

— Quel côté ? interrogea Jeric.

— Ça dépend. Quelque chose en vue ? demanda Jenya à mi-voix, la main sur son cimeterre.

Jeric observa les alentours. Puis sortit un poignard.

— Il y a du mouvement là-bas, fit-il en désignant un point vers la gauche.

Jenya leva un sourcil étonné, puis jeta un coup d'œil sur sa droite.

— Très bien. Par ici.

Tous les six emboîtèrent le pas à Jenya, avançant dans l'ombre, plaqués contre les murs fissurés. Des briques cassées et des restes de charpentes carbonisées jonchaient le sol, et Imari piétina un monceau de débris avant de réaliser que les débris en question étaient en fait un corps. Celui d'une femme, qui avait quasiment son âge, mais dont la poitrine avait été complètement écrasée. Elle baignait dans une mare de sang. Imari déglutit péniblement et poursuivit son chemin.

Elle dépassa d'autres corps. Des hommes et des femmes. Des enfants.

Ses yeux la brûlaient, et pas seulement à cause de la fumée.

— Ne baisse pas la tête, Imari, dit Jeric à côté d'elle.

Mais qu'elle regarde en haut ou en bas ne changeait rien. Les corps gisaient de tous côtés, penchés sur les rebords des fenêtres, affaissés dans les embrasures de portes ou contre les parois. La plupart étaient encore en flammes, et la puanteur de la chair brûlée imprégnait l'air.

Imari ravalait une nausée.

Elle avait enduré les souvenirs de Tallyn à grand-peine, mais rien n'était comparable à tant de mort, tant de *gâchis*...

Rien n'aurait pu la préparer à cette violence à l'état brut. À ces vies perdues, ces corps brûlés. Et tout ça pour quoi ?

Pour obtenir justice ?

Jenya s'arrêta brusquement et se tourna vers Jeric.

— Deux hommes, une femme, développa-t-elle avec un geste vers l'embranchement.

Tous deux échangèrent un regard, puis se déplacèrent comme

un seul homme. Braddock attrapa le bras d'Imari pour la retenir tandis que Jeric et Jenya égorgeaient les trois guerriers sol veloriens, venant gonfler les rangs des victimes de Bahdra.

Toujours plus de sang.

Toujours plus de mort.

Jenya leur fit emprunter des rues transversales pour s'éloigner progressivement de Vondar, s'interrompant uniquement lorsqu'ils tombaient sur des combattants sol veloriens isolés, occupés à sécuriser des parties de la ville tombées aux mains de Bahdra.

Ce fut au cours d'une de ces échauffourées qu'Imari abandonna Jeric et les autres, s'engouffrant dans une venelle d'où lui était parvenu un cri.

Une famille de trois personnes était coincée à l'extrémité opposée de l'allée. Non, une famille de *quatre*. Imari repéra le père allongé par terre, immobile, alors que deux combattants sol veloriens qui tournaient le dos à Imari s'approchaient de la mère, une silhouette encapuchonnée leur barrant le passage de l'autre côté.

La silhouette arracha le bambin des bras de sa mère.

Cette dernière laissa échapper un cri et tenta de récupérer son petit garçon, qui s'était lui aussi mis à hurler, mais les deux autres la saisirent par les bras et la repoussèrent d'un coup sec. La fillette, qui n'avait guère qu'une dizaine d'années, s'élança vers son petit frère, mais la silhouette encapuchonnée leva le poing, donna un ordre et un mur d'air frappa la fillette.

Le cœur d'Imari se contracta.

La fillette s'envola dans les airs avec un cri et heurta l'un des murs, sous l'attention de sa mère, prise par les cris et les sanglots.

La respiration d'Imari devint laborieuse, et subitement, tout s'évanouit autour d'elle – les combats et les cris au loin, les flammes et les ombres. Tout sauf la scène devant ses yeux. Et la voix qui résonna dans ses pensées tumultueuses :

Je suis avec toi.

Elle connaissait cette voix. C'était celle qui s'était manifestée à Descieux. Celle qui lui avait donné le force de combattre.

Les picotements dans son ventre se multiplièrent sous la force que lui insufflait la voix.

— *Imari !* siffla Jeric derrière elle.

Ils en avaient fini avec les Sol Veloriens, mais Imari remontait déjà l'allée à toutes jambes, à travers la fumée et sous les cordes à linge en feu, tirant le petit poignard de son fourreau en peau de serpent. Ses pensées étaient focalisées sur un seul objectif, une ire profonde agrippée à son cœur.

Assez, grogna-t-elle dans son esprit.

Le Liagé était concentré sur le bambin en pleurs ; les deux Sol Veloriens, sur la mère, et aucun d'entre eux ne remarqua Imari avant qu'elle ne leur entaille l'arrière des cuisses avec sa lame.

Ils s'effondrèrent avec un hurlement de douleur mais Imari avançait déjà, concentrée sur le Liagé. La Liagée, réalisa Imari. Son visage était recouvert d'encre, et de longs cheveux foncés et bouclés dépassaient de sous son capuchon. À la vue d'Imari, la Liagée envoya, d'un mot, une décharge d'énergie qui vint heurter Imari tel un mur d'air, lui arrachant un cri. Son poignard lui échappa des mains tandis qu'elle venait se fracasser contre une paroi pour rebondir sur le sol impitoyable. La douleur lui vrilla l'épaule, mais Imari, lâchant un grognement, se releva d'un bond et s'empara de sa flûte. Les petits glyphes s'illuminèrent de la lueur du clair de lune.

La Liagée abandonna le bambin sur un côté, les yeux plissés, tandis qu'Imari laissait ses notes s'envoler.

Le plan du Shah se matérialisa instantanément – cet univers singulier fait d'étoiles et de vides. Imari ne percevait plus l'allée avec sa vue humaine, mais via cet autre plan d'énergie. Des millions de petits astres brillaient tout autour, particulièrement lumineux là où était recroquevillée la famille istraane, et là où la Liagée bloquait l'allée. Où... le monde semblait soudain exister en dehors du temps.

Car Imari pouvait *voir* les vibrations ondulantes des étoiles – mouvements par trop fugaces pour des yeux humains ordinaires. Et alors qu'elle s'émerveillait de l'acuité de son monde étoilé, alors que son cœur guidait chaque note vers la suivante, elle sentit un tiraillement dans son ventre. Comme si l'on avait tiré sur la corde reliant son esprit au puits de pouvoir – le Shah – dans lequel tout Liagé puisait.

Imari vit une étrange brume éclatante converger vers l'astre qui brillait sur la poitrine de la Liagée, telle une accumulation de pouvoir. Elle vit l'étoile gonfler en l'absorbant, comme pour laisser de la place à l'onde d'énergie que la Liagée venait de puiser. Et dans cette temporalité nouvelle, Imari entendit l'ordre, non pas comme un mot, mais comme une note. Un *fa dièse*, pour être exact, qui résonnait au creux de la ceinture d'étoiles – une onde sonore qui illuminait chaque lumière sur son chemin, et se dirigeait droit vers Imari.

Mais le temps s'écoulait toujours avec une anormale lenteur, aussi Imari infléchit-elle sa propre note en conséquence pour intercepter le *fa dièse* ondoyant avant qu'il ne la frappe.

L'ordre de la Liagée se figea, et le monde s'agrandit.

Imari n'aurait su comment le décrire autrement. Les ténèbres et les étoiles se déformèrent, s'allongèrent en s'écartant d'elle, comme si Imari était un point central – une ancre – et que le monde s'étirait

autour d'elle à la façon d'un élastique. Imari sentit comme une odeur de poivre, mais elle s'accrocha à sa note. Elle résista à l'assaut du pouvoir et du temps, tandis que le lien qui l'unissait à la Liagée ployait sous la pression.

Puis Imari lâcha prise.

L'onde d'énergie ricocha, filant tout droit vers la Liagée, et une rangée d'étoiles s'illumina comme un éclair. La lumière heurta la femme de plein fouet, son soleil intérieur s'embrasa d'un éclat blanc, et elle s'envola comme une étoile filante.

Lorsque la vision d'Imari revint à la normale, elle découvrit la Liagée étendue à même le sol, dans la rue près de l'entrée de la venelle, les bras en croix, immobile.

Imari reporta son attention sur la mère, qui sanglotait tout contre le corps de son mari en protégeant ses deux enfants de ses bras.

— Partez, la pressa Imari. Allez-vous-en ! Dépêchez-vous.

La femme leva vers Imari de grands yeux effrayés.

— Allez-vous-en ! siffla Imari.

Cette fois, la femme empoigna ses enfants et disparut.

— Imari.

Jeric se tenait juste derrière elle.

Imari se retourna pour lui faire face, sa flûte à la main. Les yeux rivés à l'autre bout de la venelle, il fixait l'endroit où gisait la Liagée – morte ou inconsciente, Imari l'ignorait, et elle était trop effrayée pour chercher à le savoir –, avant de reporter son attention sur Imari.

Il avait l'air... Elle ne parvenait pas à déchiffrer l'expression de son visage.

— On doit y aller, dit-il.

Il tendit la main dans sa direction, mais elle eut un mouvement de recul.

— Je ne peux pas, Jeric, répliqua-t-elle.

Un muscle se contracta dans sa mâchoire.

— Je sais que c'est difficile, mais...

— Difficile ? Tous ces gens sont en train de *mourir* par ma faute !

— *Non*, objecta-t-il. C'est l'œuvre de Bahdra...

— Et ils n'ont aucun moyen de se défendre !

— Imari, tu ne peux pas faire de miracles !

Ses paroles étaient mues non pas par manque de foi, mais par peur pour elle. C'était ce qu'indiquait l'expression de son visage.

— Ton père te l'a demandé, et je te le demande maintenant : il faut partir. Je lutterai à tes côtés, mais nous devons d'abord nous préparer. Nous devons...

— Je refuse de fuir, Jeric.

Ce dernier se figea – telle une statue de marbre – lorsqu’il réalisa qu’elle ne changerait pas d’avis.

— Je n’ai peut-être pas le pouvoir d’arrêter Bahdra, poursuivit-elle alors que Jenya et les autres les rejoignaient au trot, mais je peux au moins te faire gagner du temps...

— Imari...

— Pars ! insista Imari. Je ferai de mon mieux pour le distraire, pour que tu puisses prévenir ton peuple et préparer ton armée, et prévenir les autres Provinces...

— Imari, *s’il te plaît*...

Imari enroula ses poings dans la tunique de Jeric et l’attira contre elle, l’embrassant avec fougue. Elle l’embrassa pour toutes les occasions manquées, pour tous les futurs impossibles, pour la vie qu’ils ne partageraient jamais.

La seule chose qui pouvait briser sa détermination.

Et pourtant elle savait que même si elle fuyait, si elle cédait aux supplications de Jeric, ce ne serait qu’une question de temps avant que Bahdra ne les rattrape. Avant que Bahdra n’utilise Jeric pour l’atteindre.

Et Imari mourrait avant que cela n’arrive.

Ce fut un crève-cœur, mais elle se libéra péniblement de son étreinte et plongea son regard dans le bleu ombrageux des prunelles de Jeric.

— Je t’aime, Jeric, confessa-t-elle. Je suis désolée, mais je ne te laisserai pas mourir à cause de moi, ajouta-t-elle lorsque le visage de Jeric se décomposa.

Elle relâcha sa poigne de sa tunique, se détourna de lui et décampa dans l’allée.

Droit vers Vondar.

Chapitre 30

Par la fenêtre de sa chambre, Niá observait Trier brûler. Elle savait que Bahdra ne tarderait plus à arriver. Elle avait senti son pouvoir grésiller dans l'air, l'arrachant à un cauchemar dans lequel elle se noyait dans tout l'or que Bahdra lui avait offert.

Des pièces de monnaie maculées du sang de Saza et de son oza.

Saisie par un pressentiment, Niá s'était aussitôt glissée hors de son lit pour se camper à la fenêtre. Le silence qui l'avait accueilli n'avait rien de naturel, les ténèbres étaient trop épaisses, et Niá avait su immédiatement qu'un voyant était à l'œuvre – un voyant particulièrement doué, de surcroît.

Elle avait compris que l'heure était venue.

Bahdra était passé à l'action ; il était venu régler ses comptes.

Niá ne comptait guère sur le Mo'Ruk pour venir à sa rencontre, elle ne se faisait pas d'illusions sur son importance. Elle avait rempli sa mission, et comme tout jouet devenu inutile, on l'avait abandonnée.

Un premier grondement fit trembler la ville. Niá ne pouvait en deviner la provenance depuis sa chambre à coucher, mais elle ressentit chaque vague de pouvoir, teintée d'une fureur ardente.

La magie d'un saredii – un gardien.

Le Shah relied toutes choses, et via ce plan invisible, la plupart des Liagés savaient quand les autres y puisaient. Lorsque la magie d'un saredii était invoquée, elle provoquait une réponse physique, un appel à l'action. Elle était unique en ce sens. Mais Niá n'avait jamais ressenti un appel aussi fort auparavant. L'air en était imprégné, capiteux et enivrant.

Des voix s'élevèrent dans les couloirs du temple d'Ashova ; une porte se ferma quelque part dans les étages inférieurs. Partout en ville, les lumières s'allumaient tandis que les citoyens de Trier se réveillaient, cherchant à identifier l'origine du tremblement.

Sans défense. Tous autant qu'ils étaient.

Parce que le temps avait effacé leurs souvenirs, altéré la vérité, et qu'ils avaient oublié les leçons essentielles que leurs ancêtres avaient payées de leur vie. Ils avaient oublié que l'acier ne pouvait rien contre le pouvoir du Shah, et dans un excès de fierté, ils avaient détruit tous les artefacts qui auraient pu les protéger aujourd'hui.

Bahdra n'aurait pas à déployer trop d'efforts.

Un halo lumineux apparut dans le champ de vision de Niá, et elle vit la sphère cette fois-ci. Une boule de lumière d'un bleu laiteux venue du ciel pour s'abattre sur une grappe de bâtiments de Syccor, le quartier des riches.

Où résidaient quelques-uns de ses clients.

Elle espérait secrètement qu'ils s'y trouvaient, endormis.

La terre se mit à trembler ; les gens, à hurler, tandis que les flammes, épaisses comme de la poix, dévoraient tout ce qui les entourait.

Niá n'avait jamais été témoin des flammes d'un gardien auparavant, mais elle les reconnut à présent. Kazak, l'un des quatre Mo'Ruk d'Azir, en avait fait usage durant la guerre contre les Cinq Provinces, incendiant une dizaine de villes avant que les Liagés qui s'étaient alliés aux Provinces ne conçoivent un moyen d'y mettre un terme. Trier ne disposait plus de telles ressources, la fierté d'Isttraa périssait donc dans les flammes.

Niá se demanda si le temple d'Ashova tomberait sous le coup d'une boule de feu, lui aussi.

Elle n'était pas certaine de s'en soucier.

Elle s'interrogea également sur les origines du gardien, sur l'endroit où Bahdra l'avait déniché, car il ne devait pas être aisé de cacher une empreinte du Shah aussi formidable.

La cloche de la ville se mit à carillonner en un gémissement incessant peinant à masquer les explosions et les cris. Certains fuyaient, d'autres résistaient au loin, et la milice – gardes comme Saredds – accourait par pelotons de toutes parts.

Vers une mort certaine.

Tout cela pour la zurina. La sulaziér.

Niá s'était dit que Bahdra voulait la sulaziér pour prendre Trier. Qu'il avait besoin de son pouvoir pour attaquer. En regardant la bataille qui faisait rage sous ses yeux, Niá se rendit compte de son ignorance.

Mais alors, pourquoi voulait-il la fille ?

Et pourquoi son oza et son petit frère lui avaient-ils prêté main-forte ? La réponse à cette dernière question commença à se préciser dans son esprit. Taran voulait croire en un monde où les Liagés et les Provinces vivraient en harmonie. Elle était persuadée que les dons du Créateur ne leur étaient pas réservés. Que Sol Veloriens et Liagés n'étaient pas des élus, mais que *toute* l'humanité était appelée et aimée par son créateur. Et son oza s'était raccrochée à l'espoir qu'un jour, enfin, ses semblables verraient la bonté du Créateur – Sa véritable intention – et feraient passer leurs prochains avant eux-mêmes.

Qu'ils s'aimeraient les uns les autres autant que le Créateur les

aimait.

Et pour cela, Taran était prête à tout risquer. Y compris sa propre vie, si cela pouvait permettre au monde parfait du Créateur de devenir réalité. Qu'avait-elle donc vu chez la sulaziér ?

Le temple d'Ashova trembla soudain avec une telle force que Niá dut s'appuyer contre le mur pour garder l'équilibre. Elle repéra un groupe de combattants sol veloriens s'engouffrant dans la cour du temple. En quelques instants, ils avaient abattu les hommes et les femmes qui s'étaient regroupés devant les portes de l'édifice – leur robe et leur peur pour seuls habits – avant de pénétrer dans le temple bien-aimé de Trier.

Niá entendit des hurlements. Des bruits sourds et des éclats de verre, suivis par les cris d'épouvante des mourants. Puis sa porte s'ouvrit à la volée sur trois Sol Veloriens, deux hommes et une femme. Leurs tenues reflétaient un mélange de cultures, des broderies de Davros aux tissus breverans en passant par la laine épaisse des Phalanges.

Mais ces Sol Veloriens n'appartenaient plus aux Provinces.

Ils se dévisagèrent les uns les autres, puis la femme jeta un cimeterre à Niá, qui atterrit à ses pieds. Ils lui adressèrent un signe de tête et se remirent en chemin.

Niá observa l'arme, son tranchant incurvé maculé de sang. Elle s'avança pour la ramasser. Puis elle passa la porte et s'engagea dans le couloir.

Les murs et le plancher étaient noircis par le sang. Des corps jonchaient le sol – clients et kahars. L'un d'eux s'était effondré à côté de la chambre de Niá, le crâne défoncé.

La jeune femme poursuivit son chemin. Elle contourna les corps, échappa à un autre des guerriers de Bahdra en route pour l'étage, et s'arrêta sur le porche du temple.

Vidett gisait à plat ventre sur les marches, la main tendue vers les dieux comme dans une dernière supplique de délivrance. Les doigts crispés, la bouche emplie de sang.

Il était encore en vie.

Niá descendit les escaliers, les yeux rivés sur le kahar, et s'agenouilla à ses côtés. Ses yeux noirs pivotèrent vers elle.

— Niá... articula-t-il d'une voix râpeuse, crachant du sang.

Niá plongea son cimeterre dans le dos de son ancien maître, juste au-dessus du cœur.

Il hoqueta, son corps tressaillant une dernière fois, avant de rendre l'âme.

Niá tremblait de la tête aux pieds.

— Tu méritais bien pire, dit-elle entre ses dents.

Puis elle se redressa, enjamba le corps inerte du kahar et quitta

le temple d'Ashova pour la toute dernière fois.

Chapitre 31

Imari, cernée par la fumée et les flammes, traversait la ville au pas de course avec un seul objectif en tête : atteindre Vondar. Elle n'avait aucun plan, seulement la conviction qu'elle devait essayer. Qu'elle avait besoin de faire *quelque chose*.

Qu'elle ne pourrait plus jamais se regarder en face si elle abandonnait la ville à son sort.

Elle entendit des cris et des voix sur sa gauche, et plongea dans la pénombre, les sens aux aguets. La fumée lui brûlait les yeux, mais elle repéra trois silhouettes qui émergeaient d'un bâtiment de l'autre côté de la rue : des Sol Veloriens. Deux hommes et une femme. De simples domestiques, à en juger par leurs habits : une blouse de modeste facture pour la femme, un pantalon et une tunique incolore pour les hommes. Deux d'entre eux allaient nu-pieds ; l'autre, en revanche, arborait une paire de sandales en bien trop bon état, qu'il avait probablement fauchées à son ancien maître. Ledit maître étant probablement mort, d'après le sang qui souillait leurs humbles vêtements.

Voyant que les trois Sol Veloriens poursuivaient leur chemin, Imari s'arracha à sa cachette et reprit sa course, le cerveau en ébullition. Elle avait assez de jugeote pour savoir qu'elle ne pourrait affronter un Liagé de la trempe de Bahdra, ni même cette Lestra dont Rasmin avait parlé, mais il y avait d'autres Liagés qui se battaient au sein des forces de Bahdra, comme celle qu'elle avait combattue dans la venelle. Si elle pouvait les confronter et les éliminer – sans nécessairement les tuer, mais en les rendant au moins inconscients –, elle pourrait peut-être donner une chance aux forces de Sebharan.

S'il en restait quelque chose. Elle avait vu le Qazzat. Ce n'était plus qu'un tas de décombres désormais, et elle se demanda si Tarq était sorti à temps.

Imari évoluait dans la pénombre tel un fantôme, glissant, invisible, le long des murs, comme elle en avait pris l'habitude à Skanden. Elle utilisait son pouvoir, le lançant comme un fil de pêche, à la recherche de tractions subites comme celle qu'elle avait ressentie dans l'allée quelques moments auparavant.

Là.

Et là. Et là.

Imari compta quinze Liagés répartis en ville, puisant dans le pouvoir infini du Shah. Cinq d'entre eux s'y adonnaient avec bien plus d'énergie que les autres – Bahdra et Lestra, très probablement, mais qui étaient les autres ? Rasmin ? Tallyn ? Quand bien même, cela ne faisait que quatre.

Imari sentit la présence ténue d'un Liagé à quelques pâtés de maisons de là, aussi se dirigea-t-elle droit dessus. Le tumulte des combats se faisait plus fort à mesure qu'elle s'en approchait, et la tension qu'elle ressentait sur le plan du Shah ne cessait de s'intensifier.

Elle n'était plus très loin.

La flûte de plus en plus chaude fermement ancrée dans sa main, elle se faufila par la porte béante d'une habitation en ruine, et se frayait un chemin à travers les décombres et les poutres effondrées, quand une main la saisit par le bras et la tira en arrière.

Imari fit volte-face, prête à frapper, mais elle se retrouva face à une paire d'yeux bleus familiers.

— Jeric ! s'étrangla-t-elle.

L'interpellé pressa un doigt contre ses lèvres, la sommant de garder le silence.

— Tu devrais être loin d'ici ! s'insurgea-t-elle à voix basse.

— Elle est à croquer, commenta Braddok en se détachant de la pénombre, Jenya sur ses talons.

Cette dernière ajouta :

— Vous savez que je ne quitterai jamais cette ville, zurina. Ma place est à vos côtés.

Imari comprenait la décision de Jenya. Elle aurait préféré mourir que d'abandonner cette ville, mais Jeric...

— Et tu devrais également savoir depuis belle lurette que le Loup ne fait jamais ce qu'on lui dit, renchérit Aksel en les rejoignant, Chez et Stanis dans son sillage.

— C'est pour ça qu'on reste pas loin, précisa Chez avec un clin d'œil. Ses décisions pitoyables nous rendent sacrément riches.

Jenya leva les yeux au ciel et se dirigea à grandes enjambées vers l'étroite porte à l'arrière du bâtiment qu'Imari s'apprêtait à franchir avant l'arrivée de Jeric.

— Jeric, je t'en supplie, prends tes hommes et allez-vous-en, commença Imari.

— Tu as fait ton choix. J'ai fait le mien.

Sa voix était ferme ; son expression, inébranlable.

— Mais Corinthe a besoin de toi !

— Corinthe a besoin de Trier pour tenir, rétorqua Jeric. Et il est sacrément temps que nos peuples s'allient à nouveau. Donc...

Ses yeux se tournèrent vers la rue enfumée au-delà.

— Quel est ton plan ?

Imari pinça les lèvres. Elle reporta son attention sur les hommes de Jeric, qui se contentèrent de lui rendre son regard, dans l'expectative.

— Bahdra a une quinzaine de Liagés en ville, soupira-t-elle.

— Comment le sais-tu ? demanda Jeric aussitôt.

— Je... les perçois.

Elle sentait peser sur elle tous les yeux de la meute – et de Jenya –, mais elle poursuivit sans y prêter attention :

— Sur ces quinze Liagés, cinq sont nettement plus puissants que les autres, et je soupçonne Bahdra et Lestra d'en faire partie.

— Par les enfers, grogna Braddok. C'est presque de la triche.

— Ton passe-temps favori, fit Chez d'un air songeur.

— Oh, mais c'est loin d'être mon passe-temps favori, répliqua l'autre en remuant les sourcils du côté de Jenya, qui semblait sur le point de l'étriper avec ses cimenterres.

— Peu importe comment elle le sait, intervint la Saredd d'un ton brusque. Ce sera bien utile si on veut rester en vie.

Jeric hocha la tête, étudiant Imari.

— Tu veux d'abord trouver les Liagés.

— Oui, répondit-elle. Si je... si *nous* pouvons en maîtriser certains, peut-être Sebharan aura-t-il une chance de riposter.

Les traits de Jeric se durcirent et son attention se reporta sur la rue.

— Où se trouve le plus proche ?

— Juste là, indiqua Imari. À un pâté de maisons.

— On te couvre, opina-t-il.

Imari jeta un coup d'œil à la meute de Jeric, s'attendant à rencontrer une certaine réticence, mais elle n'en trouva aucune. Ils étaient tournés vers le monde enfumé qui les attendait, armés et fin prêts.

Imari échangea alors un regard avec Jeric, puis se glissa hors du bâtiment, dans la fumée et les ombres, le Loup sur les talons. Ils se frayèrent un chemin au milieu des décombres et des corps – istraans et sol veloriens. Majoritairement istraans.

Elle s'arrêta à un embranchement et jeta un œil au coin. Jeric l'imita, positionnant sa tête juste au-dessus de la sienne.

Devant eux se trouvaient une dizaine de Sol Veloriens vêtus d'un assemblage de cuir et de tissu, et arborant le même symbole couleur d'encre sur le front. Ils étaient aux prises avec six soldats istraans, tandis que deux femmes – une mère et sa fille – étaient recroquevillées contre un mur non loin de là.

Une autre silhouette était plantée sur le côté – une femme, couverte de glyphes tracés à l'encre, une tresse de cheveux noirs lui

arrivant à la taille. Elle jetait sort après sort en direction des soldats istraans et en assomma quelques-uns.

Une gardienne.

Jeric donna deux petits coups sur l'épaule d'Imari. Il voulait savoir si elle était prête.

Imari serra la flûte un peu plus fort. Jenya et les hommes de Jeric attendaient derrière eux. Des cris s'élevèrent une rue plus loin, et le sol trembla sous l'effet d'une explosion lointaine. Était-on jamais prêt pour la guerre ?

Imari pinça les lèvres et hocha la tête.

Jeric lui serra l'épaule en guise d'encouragement, avant de quitter leur abri.

— Hé ! cria l'un des hommes avec un fort accent sol velorien, repérant immédiatement Jeric.

Ses comparses, qui venaient d'achever leurs derniers adversaires, tournèrent la tête. La gardienne liagée interrompit sa progression vers Vondar pour jeter un œil par-dessus son épaule.

— C'est un *corazzi*, dit l'un des Sol Veloriens.

Un homme... qui ne lui était pas inconnu : il travaillait à la forge, et elle l'avait soigné la semaine précédente pour une mauvaise brûlure.

— *Idri*... ? lança Imari en s'avancant dans la rue.

L'interpellé se figea. Il tenait une arbalète.

— Ah, la guérisseuse du clair de lune...

Son regard se posa sur la flûte qui brillait dans sa main, puis revint vers son visage.

— Tu nous avais caché ça. Que tu étais l'une des nôtres. Tu as de la chance d'être la bâtarde d'un zar, je suppose.

— *Idri*, s'il vous plaît. J'essayais juste d'aider...

— Dis-moi, *guérisseuse*, qu'est-ce que ça t'a fait de nous rendre visite dans les bidonvilles en sachant que tu pouvais retourner dans tes draps de soie chaque nuit ? Est-ce que ce vaurien de *corazzi* t'attendait – *ne bouge pas ou je tire* !

Jeric venait de faire un pas en avant, quand il s'immobilisa, le pied en l'air. Les autres Sol Veloriens se déployèrent derrière *Idri*. La Liagée, quant à elle, avait fait demi-tour et s'approchait lentement.

— Dis à ton *corazzi* de lâcher son arme, lança le forgeron, l'arbalète pointée sur Jeric.

— *Idri*, ne faites pas ça, commença Imari.

L'arbalète changea de direction pour venir se braquer sur elle.

Jeric lâcha son épée, qui percuta le sol dans un cliquetis, dégageant un petit nuage de poussière.

— C'est elle, dit *Idri* à la Liagée. On s'occupe du *corazzi*.

Et la Liagée de cracher un ordre.

Imari sentit une forte traction sur la ligne la reliant au Shah, comme si un fouet venait de s'enrouler autour de sa flûte.

Et tirait dessus.

Les glyphes de l'instrument s'illuminèrent et Imari laissa échapper un grognement, mais elle tint ferme, les pieds solidement ancrés dans le sol. Jusqu'à ce que ses semelles se mettent à glisser sous la pression. Ses articulations blanchirent, la flûte frémit dans son poing, glissant sous la moiteur de ses paumes. Soudain, le lien qui la tirait en avant céda, et Imari manqua de tomber à la renverse sous l'effet du contrecoup.

Elle chercha à identifier ce qui avait arrêté la Liagée si brusquement, et vit un poignard – celui de Jeric – suspendu en plein vol, à quelques centimètres du visage de la Liagée.

La femme n'avait pas réussi à diviser son pouvoir, et l'avait donc redirigé vers la lame de Jeric. C'était pile la distraction dont Imari avait besoin.

Elle porta l'embout de l'instrument à ses lèvres et souffla.

Sa vision se mua en étoiles, et son attention se reporta tout entière sur l'endroit où se tenait la Liagée. Où l'astre rayonnant sur son cœur pompait une brume lumineuse, canalisant sa force vers le poignard pour le diriger droit vers Jeric.

L'ordre de la Liagée résonna aux oreilles d'Imari comme un son – une note singulière qui retentissait dans ce monde de contrastes comme elle l'avait fait dans la venelle. Imari l'entoura de sa mélodie et tint bon. Les étoiles se mirent à trembler, prises entre deux forces.

Mais Imari était plus forte, et prit le contrôle.

Elle infléchit sa note, tordit la ligne de pouvoir en forçant l'autre à égaler sa tonalité et envoya le poignard de Jeric se fracasser contre le crâne de la Liagée – du côté du manche, pour ne pas la tuer. La Liagée s'effondra sous l'impact, inconsciente, et le poignard termina sa course dans un fracas sur le sol.

Imari mit fin à la mélodie, sa vision revint à la normale et le temps reprit son cours. Idri avait l'air à la fois stupéfait et furieux.

— Tu as choisi le mauvais côté, bâtarde.

Idri pointa l'arbalète sur Jeric, et tira.

— Non ! hurla Imari.

Mais Jeric avait déjà dégainé un autre poignard, et, prompt comme l'éclair, envoya valser le carreau de l'arbalète, qui vint heurter le mur et se fracassa sur le sol.

Médusés, les Sol Veloriens se figèrent. Ils échangèrent des regards incertains, puis un premier combattant passa à l'attaque.

Imari leva sa flûte, mais avant même qu'elle ait pu prendre son souffle, Jeric, qui venait d'attraper sa lame au vol après l'avoir catapultée du bout du pied, avait fendu l'air de son épée, empalant

le Sol Velorien qui fondait sur lui.

Sous l'œil stupéfait d'Imari, Jeric récupéra son épée et fit basculer le mort vers les deux autres assaillants, avant de fondre sur un troisième qui le chargeait de côté, amputant un bras d'un seul mouvement. Le Loup décrivait un ballet léthal, transperçant chaque agresseur avec une concentration et une précision inégalées. Les assauts se multipliaient, mais le Loup restait imperturbable. Chacun de ses pas était déterminé et parfaitement cadencé, chaque coup, finement millimétré pour donner la mort. Un Sol Velorien brandissait une faux, dont le Loup se débarrassa d'un seul coup de poing. Il attrapa l'arme au vol et étripa l'homme dans un jet de sang et d'intestins.

Jeric se retourna et croisa le regard d'Imari, le visage maculé de sang. Un sang qui n'était pas le sien.

Mais leur combat avait attiré l'attention, et d'autres silhouettes – aucun Istraan à l'horizon – venaient déjà à leur rencontre, accourant des rues voisines. Ils étaient une dizaine, et tout autant arrivaient derrière. Dont un autre Liagé. Un homme plus âgé, le crâne chauve et le visage recouverts de glyphes d'encre.

— Bon, ça suffit, dit Braddok en sortant de l'ombre. Nous aussi, on veut participer aux réjouissances.

— Je m'occupe du Liagé, l'informa Imari, les yeux fixés sur l'intéressé, qui se dirigeait déjà vers elle.

Le monde vira alors au chaos.

Jeric, Jenya et la meute se mêlèrent aux combattants sol veloriens, tandis qu'Imari laissait ses notes s'envoler, son monde virant tout à coup au clair-obscur. L'homme fonçait droit sur elle. Il n'avait pas utilisé de pouvoir dont elle puisse s'emparer, et elle n'avait pas le temps de tisser ses étoiles pour le bloquer – peut-être avait-il deviné ses intentions –, mais une idée jaillit dans son esprit.

Une idée venue d'un acte qu'elle avait commis par accident très longtemps auparavant.

Elle focalisa son attention sur l'étoile située au-dessus de sa poitrine alors qu'il courait vers elle. Elle pouvait voir les vibrations naturelles, et ce fut là qu'elle concentra sa musique. Elle identifia sa sonorité, la cala sur la sienne et s'y accrocha, ralentissant les vibrations de son cœur.

Lentement.

Toujours plus lentement.

Son étoile s'éteignit, et il s'effondra.

La vision d'Imari revint à la normale et elle poussa un soupir, une fine couche de sueur perlant sur son front. Le Liagé était étendu sur le sol, les yeux clos, immobile. Pas mort, mais profondément endormi. Si elle arrivait à faire subir le même sort aux autres...

Autour d'elle, Jeric et ses compagnons d'armes résistaient brillamment aux assauts, échangeant leurs armes avec une synchronisation remarquable. Ils se mouvaient comme un seul corps, chacun formant une extension de l'ensemble, Jeric étant la tête pensante. Jenya luttait de concert, écartant sans coup férir les assaillants à l'aide de ses deux cimeterres.

Imari reprit sa mélodie. Une à une, elle porta son attention sur les étoiles situées au-dessus du cœur des Sol Veloriens, tirant sur la résonance naturelle de chaque combattant, utilisant ses notes pour ralentir l'organe vital. Les faisant sombrer lentement dans un sommeil profond. Lorsque l'un d'eux se dressa derrière Jeric, elle intercepta la lumière de son cœur et en ralentit les vibrations.

L'homme s'effondra.

Peu à peu, Imari tissa une toile musicale autour de leurs adversaires, en prenant soin d'exclure Jeric et ses compagnons. Elle n'aurait su dire exactement comment elle y parvenait, mais elle *sentait* ces derniers. La familiarité de leur résonance, comme si leurs tonalités individuelles étaient gravées sur son cœur.

Lorsque cependant elle tenta de mettre à terre deux Sol Veloriens à la fois, le souffle lui manqua et sa note chancela, aussi décida-t-elle de se charger d'un homme après l'autre.

Un premier s'effondra.

Suivi d'un deuxième.

Et – cri aigu – d'un troisième. Mais alors qu'elle s'apprêtait à passer à la prochaine étoile brillante, elle sentit une formidable vague de puissance.

Qui ne venait pas d'elle.

Elle se répandit dans l'air comme de l'électricité statique avant un orage. Si puissante que l'air s'en trouva déformé. Un bourdonnement gagna les oreilles d'Imari, de plus en plus fort, jusqu'à ce que ses tympanes soient mis à rude épreuve, comme si toutes les étoiles vibraient de façon incontrôlée, accablées. Et à travers la fumée, de ses yeux humains, Imari repéra une silhouette vêtue d'une lourde robe bleu nuit. Tel un messager de la mort s'avancant vers eux. Même de là où elle se tenait, avec le Shah bouillonnant dans son sang, elle savait qu'elle n'était pas de taille face au Liagé qui approchait.

C'était l'un des cinq.

Et *par les gardiennes*. Que la façon dont ce Liagé puisait dans le Shah était suffocante ! Imari aurait été impressionnée si elle n'avait pas été soudain si terrifiée.

Dans un élan de désespoir, elle porta sa flûte à ses lèvres et fit couler ses notes.

Mais.

Ses étoiles lui étaient comme voilées.

C'était comme si la présence de la silhouette avait éteint toutes les lumières dans la partie de la rue où il ou elle s'avavançait, comme un énorme trou noir dans le monde étoilé du Créateur.

— Jeric ! s'écria Imari, son cœur s'accélérait sous l'effet d'une panique nouvelle.

Jeric lui jeta un coup d'œil, couvert de sang de pied en cap, tandis qu'il retirait son épée de l'échine d'un homme. Il suivit sa trajectoire, et pila net.

— Reculez ! cria-t-il à ses hommes, qui levèrent la tête.

La silhouette leva une main.

Imari sentit une brusque secousse sur la corde qui la reliait au puits infini qu'était le pouvoir du Shah – si forte qu'elle la fit basculer en avant. Près d'elle, l'un des morts s'agita.

Imari sentit un frisson d'horreur la gagner.

— C'est Bahdra !

Chapitre 32

Tout autour d'Imari, les Sol Veloriens que Jenya, Jeric et ses hommes venaient de faucher commencèrent à se relever, entraînant leurs armes avec eux, un éclat laiteux dans le regard.

— Par les enfers, qu'est-ce que... ? fit Braddok en reculant, l'air déconcerté.

— C'est un peu comme ça que j'imaginai les enfers, en fait, répliqua Chez, tandis que ses compagnons et lui-même se rapprochaient, dos à dos, pour former un cocon protecteur autour d'Imari.

L'armée spectrale de Bahdra les encerclait à présent.

Jeric s'essuya le dos de la main sur le front. Il était fatigué. Imari le voyait à ses traits tirés. Ils étaient tous éreintés.

— J'avoue que ce n'est pas comme ça que je pensais partir, commenta Aksel.

— Tu abandonnes aussi facilement, Aks ? fit Stanis d'une voix traînante, passant sa langue sur lèvres en faisant tourner son épée.

— Tout ce que je peux dire, c'est que je compte bien demander une compensation à vie pour les séquelles psychologiques que ce cauchemar va causer, déclara Chez.

— Et *mes* séquelles psychologiques pour t'avoir supporté tout ce temps ? fit Braddok.

Imari n'arrivait pas à croire qu'ils puissent plaisanter dans un moment pareil. À l'approche de Bahdra, toutefois, le silence retomba.

Des yeux noirs sans âme brillaient dans les profondeurs de sa lourde capuche, et sa peau était entièrement recouverte de glyphes d'encre, comme si l'homme était né avec. L'air autour de lui se déformait, brouillé, comme la chaleur s'élevant des sables du Majutén, et Imari se demanda comment elle avait pu penser ne serait-ce qu'une seule seconde qu'elle pourrait aider Jeric à lutter contre ça.

Nous nous rencontrons donc enfin, sulaziér.

La voix explosa dans son esprit. Elle n'était pas étrangère à ce genre de communication car Ventus avait pris l'habitude de lui parler directement dans ses pensées, mais cette voix-là était pire encore. Elle chassa toutes ses autres pensées, s'imposant totalement, lui vrillant le crâne.

Imari serra les dents, résistant tant bien que mal à la pression brutale et soudaine exercée sur son esprit.

— Que voulez-vous ? grogna Imari à voix haute.

Elle ne voulait pas lui parler dans sa tête. Cela ressemblait trop à une reddition.

L'armée se rapprochait. Jenya et la meute, armes dressées, étaient prêts à en découdre, mais les morts n'attaquèrent pas. Pas encore. Ils pendaient au bout des ficelles invisibles de Bahdra, attendant l'ordre de leur marionnettiste.

Toi, répondit simplement Bahdra dans son esprit.

Imari grimaça sous la pression, et se souvint de Fyri.

— Je mourrai avant de vous aider.

Je ne pense pas, non.

Puis Bahdra serra le poing, et les revenants chargèrent.

Imari était prête. Elle laissa ses notes s'écouler de sa flûte alors que les morts du nécromancien dressaient leurs armes contre Jeric et les siens. Mais elle ne jouait pas pour eux.

Son attention était tournée tout entière vers la source : Bahdra. Sur cet épais nuage de ténèbres.

Elle percevait au loin la bataille à laquelle se livraient Jeric et ses compagnons, qui taillaient dans le vif pour mettre hors d'état de nuire des hommes et des femmes qui ne ressentaient plus la douleur. Imari observa les étoiles qui se débattaient à la frontière de l'immense nuage noir de Bahdra.

C'était une perversité.

Imari sentait sur sa langue l'odeur de la cadavérine – un mélange de putréfaction et de décomposition, qui lui donna un haut-le-cœur. Son trille frissonna, mais elle tint ferme. Redoublant d'efforts, à la recherche de la tonalité propre à ces lumières frontalières. À la recherche des étoiles que la perversion de Bahdra étouffait.

Mais *par les gardiennes*. Plus elle s'enfonçait dans ce nuage, plus le goût de l'acide et de la corrosion se faisait intense, s'engouffrant le long de sa trachée, comme si, en le touchant de ses notes, elle liait son pouvoir au sien, et qu'elle ne pouvait puiser dans son pouvoir sans récolter également son poison.

Soudain, la ligne qui les séparait se tendit.

Il avait compris son intention, et se repliait.

Les poumons d'Imari se contractèrent et elle sentit une intense traction en elle, comme si la ligne de Bahdra s'était accrochée à son estomac et essayait de le remonter par sa bouche.

Imari coupa sa note, incapable de supporter la pression. Elle se pencha en avant, les poumons brûlants et la poitrine douloureuse, et soudain, un tentacule d'obscurité se détacha de la paume encreée de

Bahdra pour venir s'enrouler autour du poignet d'Imari, faisant fi de ses protecteurs.

Elle poussa un cri sous la pression, tentant de déloger le tentacule d'encre avec sa main libre, mais ses doigts passèrent à travers. Elle ne savait comment, mais il était à la fois substantiel et immatériel.

Une deuxième coulée d'encre se détacha de la paume du Liagé, s'enroula autour de sa cheville et lui saisit le pied.

Sa flûte lui échappa des mains, et Imari tomba à la renverse. Elle s'attendait à percuter le sol, quand le tentacule la ramena vers le haut, la suspendant la tête en bas dans les airs. Jeric cria son nom, hors de portée. Les morts le cernaient de tous côtés, tandis qu'Imari cherchait désespérément à atteindre la flûte de sa main libre.

Un troisième tentacule s'agrippa à son poignet libre. Imari laissa échapper un cri entre ses dents, se cabrant et se cambrant, sa jambe libre donnant des coups dans les airs tandis que les tentacules fuligineux de Bahdra la maintenaient suspendue.

— Lâchez-moi ! cria Imari.

Tu vas m'aider, petite sulaziér. Ou ils mourront tous sous tes yeux.

Imari était incapable de rompre physiquement les liens de Bahdra, et sa flûte était trop loin pour être d'une quelconque utilité, alors elle fit la seule chose qui lui vint à l'esprit.

Elle se mit à fredonner.

Une seule note, qu'elle tint fermement malgré sa respiration haletante, tandis que ses pensées se focalisaient sur le puits de pouvoir du Shah en elle. Pour que la chaleur s'élève et embrase les attaches qui la maintenaient prisonnière de Bahdra.

Aussitôt, un incendie se déversa dans sa poitrine.

Imari poussa un hoquet de surprise mêlée de douleur, et elle perdit sa note tandis que la chaleur lui léchait le bras. Le tentacule enroulé autour de sa main droite s'embrasa d'une soudaine lumière bleue, et se désintégra, tombant en cendres.

Sa main était libre. Oui !

Imari était sur le point de réitérer l'opération quand des voix lui parvinrent d'une allée sur sa droite. Elle vit apparaître une poignée de Sareds et...

— Papa ! s'écria-t-elle, à la fois soulagée de le savoir vivant, mais tout aussi horrifiée de sa présence en ce lieu.

Il était couvert de sang de la tête aux pieds, et une entaille profonde déversait du sang frais sur sa joue.

Vivant.

Il l'aperçut et s'arrêta net. Elle le vit suivre les tentacules des yeux jusqu'à Bahdra. Avant de s'élancer.

En direction du Liagé.

Une peur indicible s'empara du cœur d'Imari tandis que son père fendait l'armée de spectres, son regard fixé sur le shiva Mo'Ruk.

Il avançait avec une détermination farouche, taillant et repoussant tous les morts qui lui barraient la route. Ses Saredds s'étaient joints à Jeric et les siens, Imari se balançant au-dessus d'eux comme pour un sacrifice.

Elle aurait été impressionnée par la vitesse et l'agilité de son père, si elle n'avait pas été simultanément envahie par la peur. Elle s'attendait à ce que Bahdra arrête son père d'un moment à l'autre, mais le Liagé se contentait d'observer le zar se frayer un chemin vers lui.

Quatre pas.

Le zar esquiva la lame d'un revenant, en repoussa un autre et chargea droit devant.

Trois pas. Puis deux.

Le zar brandit son épée dans un hurlement.

Et Bahdra de propulser une lance de ténèbres droit dans le cœur de son père.

— *Non*, s'étrangla Imari.

Son père se figea, l'épée levée. Il écarquilla les yeux et recula en titubant, sa lame glissant de ses mains pour venir s'écraser sur les pierres.

Puis il s'effondra.

— *NOOOON !*

Le cri d'Imari traversa l'espace et le temps, percutant l'air comme un véritable coup de poing. L'explosion fut si violente que Jeric et ses compagnons furent projetés au sol, les morts de Bahdra explosant en mille morceaux sanguinolents autour d'eux. Des bouts de plâtre se détachèrent des façades avoisinantes ; des fissures fendirent les murs. Une chaleur ardente consuma les entrailles d'Imari, et l'instant d'après, elle était à terre, de la cendre flottant tout autour d'elle.

Les tentacules de Bahdra avaient disparu.

Mais Imari, à peine consciente de son exploit, se releva d'un bond et s'élança au milieu du bain de sang, entre les formes inertes de Jeric et sa meute.

Doit sur Bahdra.

Elle le tuerait. Elle le tuerait de ses propres mains.

Bahdra tendit une paume, et une autre coulée d'encre jaillit. Mais cette fois, ses mouvements semblaient lents. Elle vit le tentacule fondre sur elle, suivit sa trajectoire, et l'évita facilement. Il frappa les pierres à côté d'elle.

Avec un éclat de détermination dans les yeux, il lança un autre tentacule. Et un autre. Elle esqua et plongea. Elle était à trois pas de lui. Puis deux.

Elle heurta alors un mur invisible avec tant de force qu'elle fut projetée en arrière d'une demi-douzaine de pas. Elle atterrit sur son séant et roula plusieurs fois sur elle-même avant que son corps ne s'arrête enfin. Une poigne invisible s'empara d'elle avant qu'elle n'ait eu la chance de se relever, et la souleva de terre jusqu'à ce que ses pieds pendent à quelques centimètres du sol. Cette même force la fit tourner sur elle-même, et elle se retrouva face à un cauchemar.

Ce n'était pas Bahdra. Elle n'avait jamais vu cet homme auparavant. Si le pouvoir avait une forme, c'était la sienne. Tel un dieu, il semblait présent et en même temps éloigné de ce monde. Dans ce monde, mais pas *de* ce monde. Le pouvoir suintait de ses pores – si puissant que l'air autour de lui scintillait –, et le monde entier s'était tu, comme si sa seule présence absorbait les sons environnants. Des os solides composaient son visage sévère et anguleux, et il n'avait ni cheveux, ni sourcils, ni cils. Des glyphes tracés à l'encre recouvraient son crâne chauve. Et lorsqu'elle plongea son regard dans ses yeux d'obsidienne – ces yeux froids, méprisants et perfides –, elle repéra un éclat sauvage à l'intérieur. Une monstruosité invisible qui se contorsionnait derrière ce visage d'acier tout-puissant.

Un visage qui lui était étranger et qu'elle semblait pourtant connaître. Qui lui semblait... familier.

Les poumons en feu, Imari peinait à reprendre son souffle sous la pression de l'étau invisible, tandis que la silhouette la maintenait sans effort devant lui.

Ses yeux froids rivés sur les siens, il déclara :

— C'est bon de pouvoir enfin te voir de mes propres yeux, petite sulazier.

Son sang se glaça. Cette voix. Elle l'avait déjà entendue. C'était la voix du chakran.

— Vous... laissa échapper Imari, luttant contre la sensation d'écrasement. *Azir* ?

C'était pour cela qu'il lui avait semblé familier. Bahdra avait donné au chakran son corps – ou du moins *un* corps. Azir semblait différent des souvenirs de Tallyn, et pourtant il avait gardé quelque chose de cet homme.

Un éclat de satisfaction illumina le visage d'Azir.

— Tu es intelligente. Mais pas si maligne que ça. Tu aurais dû écouter ton cher père.

Imari lui asséna un violent coup de tête dans le nez.

Azir recula d'un pas, les mains plaquées sur son visage. Un

éclair passa dans ses yeux, et soudain, la pression autour d'Imari lui vida les poumons.

— Attention, petite sulaziér, l'avertit Azir en écartant ses mains.

Du sang s'écoulait de son nez. Il ne prit pas la peine de l'essuyer. Pas même quand il coula dans sa bouche.

— Encore un geste comme ça, et c'est lui qui en souffrira.

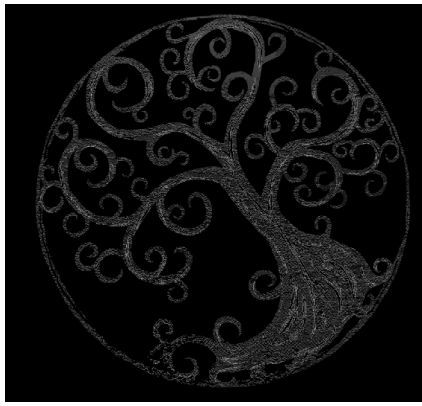
Il désigna un Jeric inconscient, que trois Sol Veloriens forcèrent à s'agenouiller. Jenya et les autres, qui avaient repris connaissance, étaient cernés eux aussi. Imari n'avait pas même réalisé que d'autres combattants sol veloriens s'étaient joints à l'échauffourée, et c'est alors qu'elle remarqua la chape de silence qui s'était installée sur la ville.

La bataille pour Trier était terminée, et Trier avait perdu.

— Comment souhaitez-vous disposer de ceux-là, mon seigneur ? demanda Bahdra, ses yeux sans âme fixés sur Jeric.

La vision d'Imari se troubla, et Azir relâcha la pression juste assez pour qu'elle puisse respirer à nouveau.

— Qu'on les enferme pour lors. Ils pourraient s'avérer utiles, répondit Azir, avant d'adresser un sourire à Imari. Bienvenue dans mon nouveau monde, petite sulaziér.



« Leur cœur ne cherchait plus à suivre la volonté parfaite d'Asorai, et c'est ainsi qu'Asorai les laissa s'adonner à leur dépravation. »

*~ Extrait d'Il Tonté,
Tel que rapporté dans les Premiers Versets par
Juvia, Premier Grand Sceptre des Liagés*

Chapitre 33

— Lestra, aboya Azir.

Lestra.

Celle que Rasmin avait mentionnée. La voyante à l'origine du voile, assez puissante pour insuffler la peur à Rasmin, mais aussi à Jeric. En la voyant approcher, Imari comprit pourquoi.

Le visage de Lestra était un assemblage de peaux, comme si elle avait été arrachée à la terre où elle pourrissait, puis recousue, l'ancienne enveloppe se mélangeant à la nouvelle. Certaines coutures saignaient encore. Ses traits étaient trop anguleux ; son menton, effilé à outrance ; et ses yeux blancs se détachaient des profondeurs de sa lourde capuche.

La terrible réalité frappa alors Imari.

Lestra était une Mo'Ruk. Elle faisait partie des quatre favoris d'Azir, tout comme Bahdra. Ce qui signifiait... que Bahdra les avait *tous* ramenés. Les cinq pics d'énergie qu'Imari avait senti mettre à rude épreuve le puits du Shah.

Par le Créateur.

Elle aurait dû écouter son père. Elle n'était pas assez forte pour lutter contre une telle puissance. Elle ne savait pas si elle le serait *un jour*.

Lestra se planta devant eux, mais le regard d'Imari fut attiré au loin, vers la silhouette affaissée de son père. Les cordes de son cœur se serrèrent, ses yeux la brûlèrent.

Je suis tellement désolée, papa...

— Escorte-la jusqu'au palais et enferme-la dans les cachots, ordonna Azir à l'attention de Lestra. Apprends ce que tu peux.

Lestra inclina la tête.

— Oui, mon seigneur. Qu'en est-il du Loup et de ses chiens ?

Sa voix était pareille au sifflement d'un serpent.

Azir, pensif, fixait Imari de ses yeux d'obsidienne, tandis que, toujours suspendue en l'air, elle luttait pour reprendre sa respiration.

— Jetez-les dans les cages, répondit Azir avec un sinistre amusement, un éclat de folie dans les yeux.

— Ce sera fait, mon seigneur, obtempéra Bahdra.

Sans crier gare, la pression quitta Imari, et elle tomba comme une pierre. À la seconde où elle toucha le sol, des mains fermes

l'empoignèrent par les bras et la remirent sur ses pieds.

— Et ça ?

Lestra avait récupéré la flûte d'Imari, mais cette dernière remarqua que la voyante Mo'Ruk avait recouvert ses doigts de sa manche pour éviter tout contact avec l'instrument.

La main d'Azir se contracta comme dans un geste pour atteindre l'objet, mais il se ravisa.

— Conserve-la, pour l'instant.

— Je ne vous aiderai pas, grogna Imari. Quoi que vous ayez prévu, je ne le ferai pas.

Azir l'observa.

— Je pense que si.

Imari sentit un changement subtil de pression, un déplacement d'air, et Jeric haleta, agrippant sa gorge comme s'il ne pouvait soudain plus respirer.

Imari se débattit – sans succès – contre ses ravisseurs.

— Arrêtez ! cria-t-elle, vainement. Arrêtez, s'il vous plaît !

— C'est donc vrai, dit simplement Azir en la fixant de ses yeux noirs et froids.

Le cou de Jeric se tendit ; ses lèvres devinrent bleues.

— Non, s'il vous plaît ! cria Imari. Laissez-le !

La pression cessa et Jeric s'affaissa sur ses mains, respirant à pleins poumons.

— Je vois que nous nous comprenons, sourit-il cruellement.

Imari serra les dents, tremblant sous la poigne de ses ravisseurs.

Furieuse et... accablée.

Azir lui adressa un dernier regard de commisération, puis se tourna vers Bahdra. Leurs regards se rencontrèrent, le silence s'étira. Sans nul doute utilisaient-ils leur connexion mentale pour communiquer. Puis Bahdra inclina la tête, acceptant l'ordre qu'Azir lui avait donné.

Azir se retourna vers Imari.

— Ne me déçois pas, petite sulaziér.

Il lui caressa la joue, et elle écarta vivement la tête avec dégoût. Le geste ne sembla que l'amuser davantage, car ses fines lèvres se retroussèrent.

— Avec le temps, tu me seras reconnaissante.

Imari ravala sa réplique, pour que Jeric n'ait pas à souffrir des conséquences.

— Ah, tu vois ? fit-il, les yeux rayonnants. Je savais que tu changerais d'avis.

Imari bouillonnait tandis qu'Azir se retournait pour s'éloigner, son manteau flottant avec autorité dans son sillage. Le nouveau maître de cette ville brisée.

Bahdra se posta devant Imari, et une vague de fureur la traversa. Elle se cambra dans l'espoir de déloger ses ravisseurs, mais leurs poignes étaient trop puissantes.

— Je vous tuerai, grogna-t-elle en le gratifiant d'un crachat en pleine figure – qui, lui aussi, manqua sa cible.

L'expression impénétrable, Bahdra la dévisagea, puis se mordit la langue de toutes ses forces. Il glissa son doigt à l'intérieur de sa joue, le retira, imprégné d'un sang épais et flamboyant, puis s'approcha d'Imari.

— Qu'est-ce que vous...

Elle eut beau tenter d'échapper à son contact, Bahdra planta son doigt sur son front.

L'effet fut immédiat. Un froid lancinant saisit le crâne d'Imari à l'endroit où Bahdra l'avait touchée, comme une lance de glace. La sensation se répandit en cascade le long de sa moelle, aussi frigide que la Kjørda. Elle inonda ses veines, coupant subitement son lien avec le Shah.

Imari tendit son être vers le puits infini, mais c'était comme essayer de déplacer un membre fantôme. Il n'était tout simplement plus là.

— Elle est prête, déclara Bahdra.

Lestra détailla Imari de ce regard blanc et inhumain qui lui était propre, sans jamais cligner des yeux.

— Allons-y, dit-elle, avant de se retourner et d'ouvrir la marche.

Les Sol Veloriens relâchèrent Imari, mais la pointe d'un cimenterre s'enfonça entre ses omoplates, l'exhortant à avancer.

Elle croisa le regard de Jeric. La fureur qui l'habitait aurait pu enflammer Trier à nouveau.

Ne tente rien d'imprudent, essaya-t-elle de lui exprimer sans un mot.

Elle ne savait pas s'il comprendrait, et quand bien même, elle ne savait pas s'il obéirait.

Imari suivit Lestra à travers les décombres, les corps, la fumée. De petits feux brûlaient de-ci de-là, se repaissant de tout ce qu'ils pouvaient, et des silhouettes se mouvaient dans la brume, fouillant les gravats, les corps, à la recherche de trésors et de survivants.

Des cadavres gisaient partout, ensanglantés et carbonisés. L'air avait l'odeur de la peau et des cheveux brûlés, tout n'était que dévastation, et Imari se demanda comment l'humanité avait appris une telle cruauté. Chaque douloureux pas la renvoyait vers les derniers instants de la vie de son père. La détermination dans son regard, l'amour. Il n'avait pas hésité une seconde, risquant sa propre vie pour charger un ennemi bien plus fort que lui et invulnérable au pouvoir de l'acier.

Il n'avait pensé qu'à sa fille.

Imari avait passé la plus grande partie de sa vie à vouloir retrouver son père, et voilà qu'on le lui arrachait sans pitié.

Une larme roula sur sa joue. Elle s'empressa de l'essuyer. Elle ne devait pas montrer son chagrin à l'ennemi. Elle ne voulait pas qu'ils voient la douleur la déchirer.

Imari remarqua à peine le mur d'enceinte de Vondar. Là où se trouvait auparavant le portail, ne restait plus qu'un trou béant, flanqué de monceaux de briques et de pierres de chaque côté. La porte, qui gisait à une dizaine de mètres de là, totalement éventrée, avait écrasé nombre Sareds et gardes dans sa chute.

L'un d'eux était Sebharan.

Imari carra la mâchoire et se tourna résolument vers l'avenir, jurant de faire payer Azir, Bahdra et les Mo'Ruk pour tous les odieux forfaits qu'ils avaient commis.

En haut des marches menant au palais, la légion attendait. L'obscurité écumait aux pieds d'Astrid, mais Imari fut heureuse de voir que son visage comportait de nouvelles cicatrices. Il n'y avait aucune trace de Rasmin ; Imari ne savait pas s'il avait survécu.

Arrivée à sa hauteur, la jeune femme croisa le regard de la légion, qui lui envoya en retour un sourire biscornu tandis qu'Imari pénétrait à la suite de Lestra dans l'atrium.

Où toujours plus de morts et de sang l'attendaient. Les Sol Veloriens s'affairaient déjà à retirer les corps et à les entasser au-dehors pour les brûler.

Imari suivit Lestra jusqu'aux cachots et la cellule où Astrid avait séjourné, bien que la porte en skal ait été arrachée de ses gonds. Deux cadavres gisaient devant l'ouverture, les orbites vides et la peau tachée d'un réseau de veines noires.

Lestra poursuivit son chemin et s'arrêta devant la cellule du fond. Elle ouvrit la porte et attendit qu'Imari obtempère, mais cette dernière n'eut pas le loisir de choisir, car son vigile la poussa à l'intérieur.

— Assieds-toi, ordonna la Liagée en désignant le centre de la petite pièce rectangulaire en pierre.

Voyant qu'Imari n'était pas assez rapide, le garde lui asséna un coup dans les genoux avec le manche de son cimeterre, et Imari s'écroula au sol. Lestra s'agenouilla devant elle et saisit sa main sans préambule. Sa poigne était beaucoup plus puissante que ce à quoi Imari s'attendait, et froide comme de la glace.

Imari sentit une forte pression s'exercer sur tout son corps, et le monde se mit à tourner.

Lestra utilisait son don de clairvoyance, partageant ses souvenirs avec Imari.

Ou plutôt.

Lestra lisait *dans* les souvenirs d'Imari. Tallyn n'avait jamais exercé ce genre de pouvoir sur elle, ne le lui avait même jamais demandé, et à nul moment Imari ne s'était imaginé que son don fonctionnait dans les deux sens. C'était pourtant évident. C'était ainsi que Rasmin avait tant appris...

La pression s'accroissait et Imari eut le souffle coupé. Elle avait l'impression d'être un chiffon imbibé de souvenirs qu'on essorait brusquement tandis que Lestra s'abreuvait des gouttes qui en dégouлинаient. Le passé se brouilla dans des couleurs vertigineuses. Les images se succédèrent et les sons se déformèrent, chaque scène se superposant aux précédentes.

L'estomac d'Imari se contracta ; elle était à un cheveu de rendre gorge.

Soudain, elle vit Soraï, inerte, sur le sol. Elle revit tous les moments qui avaient suivi : sa fuite de Trier accompagnée des Sareds de son père, jusqu'à son arrivée dans les Landes Sauvages. Elle vit Tolya.

Les images s'enchaînaient à la vitesse de l'éclair tandis que Lestra passait au crible son esprit. De loin, Imari sentit sa main se tortiller sous la poigne de la Liagée, mais c'était un étau dont elle ne pouvait se défaire.

Elle vit Jeric.

Le moment où il avait pénétré dans la maison de Tolya pour la première fois, et là, le temps ralentit. Comme si Lestra savourait ces souvenirs, lapant les gouttes l'une après l'autre. Elle prit son temps pour observer le périple d'Imari dans les Landes Sauvages avec Jeric, les Ombres. Les moments qu'ils avaient passés nus, ensemble dans la grotte, puis dans la cave de Gavet, où il l'avait embrassée. Lestra s'arrêta une nouvelle fois, et Imari sentit la rage monter. C'étaient ses souvenirs, des moments privés appartenant à elle et Jeric seuls, et elle ne supportait pas que Lestra...

Cette dernière continua. Jusqu'au cachot de Descieux, dans lequel elle s'était exercée à déployer son pouvoir. Jusqu'à Rasmin. Lestra s'attarda sur lui quelques instants, puis elles se retrouvèrent dans la grande salle de Descieux, où Imari avait renvoyé le démon d'Astrid jusque dans l'ombre.

Les scènes se succédèrent les unes aux autres.

Accompagnées de sons déformés et d'échos lointains.

Taran tentant d'apprendre à Imari à canaliser son pouvoir. Imari guérissant de nuit les malades d'E'Centro.

Puis d'autres images.

Jeric dans les appartements de Gamla pendant qu'elle pansait sa blessure.

Jeric dans ses appartements, chacun une main sur la flûte. Leur baiser.

Dans la cellule, un grognement montait de la gorge de la Imari du présent, puis les images s'interrompirent brusquement. Lestra s'agenouilla devant elle, et la fixa de ses yeux d'un blanc laiteux. L'estomac d'Imari déversa son contenu sur le sol.

Imari crut déceler une grimace de dégoût sur les lèvres de Lestra, mais elles étaient trop fines pour qu'elle en soit véritablement certaine. La Mo'Ruk resta agenouillée là un moment, étudiant sa prisonnière d'un air impénétrable.

Enfin, elle se leva.

— Qu'attendez-vous de moi ? croassa Imari, crachant la bile qui lui était restée coincée dans la gorge.

Lestra s'arrêta sur le seuil de la cellule, ses longs doigts recouverts d'encre s'agrippant à l'encadrement.

— Veille à ce qu'on lui apporte de l'eau, dit-elle au garde avant de claquer la porte.

Plongeant Imari dans le noir complet.

~

Tallyn risqua un coup d'œil en dehors de la ruelle.

Après avoir quitté Imari et la petite salle de prière, il aspirait à un peu de repos, mais malgré tous ses efforts, le sommeil l'avait boudé. Il avait donc décidé de prendre l'air, enchantant ses cicatrices afin de ne pas effrayer les sentinelles qui gardaient la porte principale de Vondar, ce qui lui avait permis de pénétrer aisément dans la ville.

Où son malaise s'était intensifié.

Il avait senti une déflagration d'énergie liagée alors qu'il se dirigeait vers E'Centro, mais lorsqu'il avait utilisé son don de clairvoyance, il n'avait Vu que brouillard et ombres. Au-dessus de sa tête, il avait ensuite aperçu Rasmin sous sa forme de hibou se diriger vers l'ouest, en direction des monts Baraga, avant de rebrousser chemin tout à coup. Droit vers Vondar.

Une vague de pouvoir s'était alors abattue sur lui, et il avait compris instantanément : c'était Bahdra. Et il n'était pas seul. Tallyn avait retourné la situation dans son esprit, avisant au moyen de contrer les forces du Shah, trop puissantes pour que les habitants de Trier puissent y résister.

Du temps.

C'était tout ce qu'il pouvait espérer.

Il s'était donc élancé à toute allure vers le Qazzat et sonné la cloche géante. Encore et encore.

De son poste, il avait vu la ville s'animer. Jusqu'à ce qu'une nouvelle boule de feu – venue de Kazak – vienne s'écraser sur la tour où il se tenait.

Il y avait eu une explosion de lumière et de chaleur.

Puis plus rien.

Tallyn n'avait su combien de temps s'était écoulé avant qu'il n'ouvre enfin les yeux, bien que reconnaissant d'avoir encore des yeux à ouvrir. Il s'était retrouvé perché sur un tas de décombres, le clocher s'étant effondré, emportant tout le Qazzat dans sa chute. Des corps jonchaient le sol, certains ensevelis sous d'énormes morceaux de plâtre, et une fine couche de poussière drapait les alentours. Lui-même en était recouvert, ce qui expliquait sans doute pourquoi personne ne l'avait repéré.

Le Créateur l'avait à nouveau épargné.

Pendant un moment, il était resté étendu, l'oreille aux aguets, utilisant ses sens autant qu'il l'osait, car si des Liagés étaient à proximité, ils sentiraient les ondulations du pouvoir du Shah. Passer inaperçu serait son plus grand atout.

Il avait senti d'autres émanations du Shah en divers points de la ville. Cinq d'entre elles irradiaient une force qu'il n'avait pas ressentie depuis très longtemps. Il n'avait pas eu besoin de son don de clairvoyance pour savoir qui ils étaient, et il s'était maudit en silence pour ne pas l'avoir réalisé plus tôt : Bahdra avait ramené les autres Mo'Ruk.

C'était pour cela que Rasyamin et lui n'avaient pu Voir. Lestra avait bloqué leur don. Par les étoiles, il aurait dû faire le rapprochement plus tôt.

Il avait patienté encore un moment, l'oreille tendue vers les quelques cris qui se faisaient entendre au loin, et lorsqu'il avait été certain que personne ne se trouvait à proximité, il s'était extirpé des décombres et avait jeté un coup d'œil autour de lui. La fumée lui piquait alors les yeux et de petits feux brûlaient encore à fleur de sol.

Tallyn avait rampé au bas du monticule et essuyé la poussière de son œil. Il n'avait pas eu le temps de s'attarder. Imari avait besoin de son aide, d'une manière ou d'une autre.

Des bruits de pas par dizaines s'étaient approchés, exhortant Tallyn à se replier dans l'ombre, à l'abri derrière les décombres. À la vue du groupe de Sol Veloriens entraînant femmes et enfants istraans dans leur sillage, la poitrine de Tallyn s'était contractée. C'était précisément pour cette raison qu'il avait fini par abandonner les voies d'Azir et de Ventus – leur cœur s'était vicié. Tous deux avaient agi selon le prisme de leur propre justice et utilisé pour faire le mal ce que le Créateur avait conçu pour faire le bien.

Ce dont les Sol Veloriens avaient besoin – ce dont ils avaient toujours eu besoin –, c'était d'un chef qui ne se placerait pas *au-dessus* des autres, mais qui ferait passer les autres en premier.

Quelqu'un comme Imari.

Et elle avait besoin de son aide.

Il attendit que gardes et survivants aient disparu, avant de se faufiler dans la ruelle, regardant des deux côtés d'une rue jonchée de corps, de plâtre et de pierres. Tant de morts. Istraans pour la plupart. Ils n'avaient eu aucune chance, pas contre Azir et quatre Mo'Ruk. Pas alors qu'ils avaient abandonné tous les artefacts qui auraient pu les protéger.

Tallyn avançait furtivement dans la pénombre, s'arrêtant chaque fois qu'il entendait des voix. Il se créa un voile de protection grâce à un enchantement fait à la hâte – rien de trop puissant qui aurait risqué d'attirer l'attention, mais un voile suffisamment convaincant pour passer inaperçu aux yeux de quiconque se trouverait à proximité.

Il atteignit la grand-place de Jadarr, mais le temple s'était complètement effondré, réduit à un tas de décombres et de flammes, leurs dieux artificiels écrasés sous la volonté d'autres hommes. Il repéra les robes pourpres des kahars ensevelis, et se demanda si la kourana avait subi le même sort.

Ne pouvant se permettre de se laisser aller à la réflexion plus longtemps, il poursuivit son chemin, allongeant le pas en direction d'E'Centro.

Il savait que Taran n'était plus, mais si elle ressemblait un tant soit peu à Tolya, elle avait forcément laissé un objet d'une quelconque utilité derrière elle. Pour parer à toutes les éventualités.

Et Tallyn avait besoin de toute l'aide dont il pouvait disposer.

Il atteignit l'extrémité de la rue et découvrit un E'Centro miraculeusement intact. Il se demanda immédiatement quelle proportion d'E'Centro avait été la proie des manipulations de Bahdra. Ils auraient été faciles à persuader, si désespérés, affamés et opprimés.

Le quartier était plutôt calme. Une poignée de Sol Veloriens quittaient ce que Tallyn imaginait être leurs logis, emportant avec eux leurs maigres possessions. Tallyn se dirigea vers la maison de Taran. Il savait où elle se trouvait ; il l'avait repérée le jour où il avait parcouru Trier à la recherche de signes du Shah, mais il n'était pas entré.

Il atteignit le rideau de perles et marqua un temps d'arrêt.

Les petits éclats de roche et de bois de cactus trahissaient immédiatement la résidence de Taran. Ils seraient passés inaperçus à l'œil du profane, et même de la plupart des Liagés, car Taran avait

pris grand soin de cacher leur véritable nature : des gardiennes destinées à protéger, à dissimuler, afin que personne ne puisse sentir le pouvoir qui se cachait derrière.

Il en manquait deux rangées.

Elles étaient peut-être tombées sous la force des déflagrations. Ou bien quelqu'un les avait prises.

Tallyn jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, puis passa le seuil en prenant garde de ne pas déranger les perles cliquetantes.

Il ressentit alors une autre présence. Une pulsation du Shah, venant de l'étage supérieur – une énergie particulièrement puissante. Il envisagea de faire marche arrière, mais un Liagé aussi redoutable l'aurait senti dès qu'il avait franchi le rideau de perles.

Sans compter qu'il ne pouvait se défaire de ce goût familier. Comme le fruit d'un arbre qu'il connaissait intimement.

Tallyn escalada donc les escaliers, sans trop chercher à être discret, et lorsqu'il arriva en haut des marches et regarda dans l'embrasure de la porte ouverte, il se figea.

Une jeune femme se tenait à l'intérieur, une vingtaine d'années tout au plus. Elle portait le tissu écarlate des servantes d'Ashova, bien que le sien soit déchiré et sale, et son ourlet, maculé de sang.

Les mains levées, elle s'apprêtait à jeter un enchantement sur quiconque franchirait la porte.

— Niá, fit Tallyn.

L'interpellée hésita, et la confusion transparut dans ses yeux hagards.

— Je suis un ami, poursuivit Tallyn. Tolya était une vieille connaissance. C'est elle qui m'a appris l'existence de ton oza.

À ces mots, l'expression de Niá se fissa.

— Qui êtes-vous ? chevrotait-elle.

— Je m'appelle Tallyn, répondit-il.

— Que voulez-vous ?

Niá n'avait toujours pas baissé les mains.

Tallyn la sonda.

— Je veux que ça s'arrête.

— Que *quoi* s'arrête exactement ? C'est fini. Trier est tombée...

— Trier n'est que le début.

— Et qu'est-ce que ça peut me faire ? grommela-t-elle. Ils l'ont bien mérité après tout ce qu'ils nous ont fait subir.

— Tu ne le penses pas vraiment, dit-il, l'œil fixe. Ton oza ne le pensait pas en tout cas.

La mâchoire de Niá se serra.

— Et elle est morte à cause de ces croyances.

— Oui, ton oza est morte. Mais pas ses croyances, et c'est pour ça que je suis là, pour trouver un moyen de les faire vivre.

Niá le contempla, secoua la tête et baissa les mains, les yeux brillant d'émotion.

— C'est impossible, vous ne voyez pas ? J'aimais mon oza, mais ce qu'elle voulait, ce dont elle rêvait... ce *n'est pas possible*.

— Mais si, *c'est possible*, répliqua Tallyn. Et Taran croyait tellement en ce rêve qu'elle a tout risqué pour partager avec une jeune femme perdue les desseins du Créateur. Pas ceux des hommes tels que Bahdra. C'est pour cette raison que Tolya et elles ont refusé de combattre aux côtés d'Azir, choisissant plutôt de se rallier aux Provinces, et sans elles – sans leur clairvoyance et leur détermination obstinée face à une opposition écrasante –, Azir aurait remporté cette guerre.

À en juger par l'expression de Niá, elle n'était pas au courant. Taran ne lui en avait rien dit.

— Oh, oui, poursuivit Tallyn. C'étaient les plus talentueuses enchantresses de notre époque, et ensemble, elles étaient presque invincibles. Et il semblerait bien qu'elles aient transmis leur talent.

Il jeta un regard perçant à Niá, qui se recroquevilla légèrement, honteuse.

— Et voyez comment les Provinces les ont remerciées, riposta Niá.

— Les Provinces ont eu peur. Je ne dis pas cela pour excuser leurs actes, mais les hommes sont capables du pire lorsque la peur les domine. Votre *chef* ne fait rien non plus pour apaiser ces craintes, mais laisse-moi te dire une chose : il y a un autre moyen, Niá, et je crois que c'est précisément pour cette raison que je t'ai trouvée.

— Et que pouvons-nous contre Azir, quatre Mo'Ruk et une armée ?

Un sourire alangui étira les lèvres de l'alta-Liagé.

— Ne comprends-tu pas ? C'est dans l'adversité que le Créateur brille avec l'éclat le plus fort.

Chapitre 34

Telle une force tempétueuse, Azir Mubarék s'enfonçait dans les couloirs de Vondar sans même prêter attention au sang ou à la destruction environnante. Il marchait d'un pas décidé, sans être gêné par les piles de cadavres que les Sol Veloriens traînaient à l'écart. Son regard était fixé droit devant lui, résolu.

— Mon seigneur.

Su'Vi – son enchanteresse Mo'Ruk – inclina la tête à son approche.

Azir s'arrêta au faite de l'escalier menant aux cachots, scrutant la pénombre. Même de là où il se tenait, il pouvait sentir les immondes relents.

— Emmène-moi à la créature.

— Très bien, répondit Su'Vi.

Elle tourna les talons et descendit l'escalier, Azir dans son sillage.

L'enchanteresse passa hâtivement devant le petit couloir de la sulaziér, où deux hommes montaient la garde, et tourna à l'angle. Le corridor débouchait sur une petite porte en skal.

Azir inspecta le travail de Su'Vi, s'assurant que les enchantements qu'elle venait d'appliquer sur la porte suffiraient. Il tendit les paumes face au métal corinthien, sentit les ondes d'énergie magnétique dégagées par le pouvoir.

Dès lors que Bahdra avait défié l'ordre naturel en les ramenant à la vie, leur lien avec le Shah en avait souffert. Azir le sentait au plus profond de lui. Il pouvait accéder au Shah, mais il était plus difficile à maîtriser. Plus difficile à saisir. Le fil qui l'y reliait était effiloché et peu maniable. Ses Mo'Ruk ne s'étaient pas non plus réveillés indemnes. Cet enchantement avait mis les pouvoirs de Su'Vi à rude épreuve, même si elle avait fait de son mieux pour le cacher. Si de tels sorts ne lui coûtaient rien auparavant, il n'en était plus de même à présent.

Mais plus pour très longtemps, car maintenant qu'ils détenaient la sulaziér, ils pourraient mettre ce monde à genoux.

— Ouvre la porte.

Su'Vi prononça un mot. Le pouvoir du Shah coula de ses lèvres, les gravures encore toutes fraîches s'illuminèrent d'un blanc tirant sur le bleu, et la porte s'ouvrit sur les ténèbres.

Su'Vi recula, attendant les instructions de son maître, qui pénétra à l'intérieur de la cellule.

La créature qui s'y trouvait était prostrée, maintenue debout par des chaînes. Son corps était nu et grossièrement émacié, et ses bras décrivaient un angle impossible. Azir y avait veillé. Il ne voulait pas que son nouveau jouet favori puisse s'échapper.

Au son des pas d'Azir, la créature leva ses sourcils broussailleux.

— Cher, très cher Rasya, salua Azir en faisant claquer sa langue. Tu n'as pas l'air en très grande forme.

Rasya émit un grincement en guise de réponse.

Azir se campa devant son prisonnier et lui asséna un coup au visage. Sa tête partit en arrière, son corps suspendu en l'air par les chaînes fixées au plafond. Rasya lécha ses lèvres ensanglantées, tache rouge vif se détachant sur la pâleur de ses traits.

— La seule question est de savoir ce qu'on doit faire de toi, poursuivit Azir. Pour tout ce que tu as fait à notre peuple.

— Que celui qui n'a jamais péché jette la première pierre...

Un nouveau coup, cette fois dans l'estomac. Rasya se plia en deux, le souffle court, tandis qu'Azir le contournait pour le saisir par l'oreille.

— Tu m'as trahi, cracha Azir dans une gerbe de postillons.

— Tu nous trahis tous par le but que tu poursuis, articula Rasya.

Azir se figea, un sourire pernicieux étirant ses lèvres.

— Ainsi, le grand Rasyamin a enfin découvert la vérité. Dis-moi, Grand Inquisiteur : combien des nôtres as-tu massacré pour pouvoir reconstituer le passé ?

— Et je le referais sans hésiter pour t'arrêter.

Azir accentua la pression sur l'oreille de son prisonnier.

— Oui, et regarde comme tu as été efficace.

Rasya essayait de se défaire de l'emprise d'Azir.

— Tu ne... gagneras pas...

Azir pressa sa bouche contre l'oreille ensanglantée de Rasya.

— Tu places bien trop d'espoir dans la sulaziér, mon cher Rasya.

— Elle n'est pas Fyri.

Azir planta ses dents dans l'oreille du vieil homme, qui poussa un cri de douleur en essayant de se dégager de l'emprise d'Azir, mais celui-ci lui arracha un morceau de chair et le recracha sur le sol avant de le relâcher. Les chaînes cliquetèrent tandis qu'il se plantait devant la créature, fixant le visage de Rasya, qui dégoulinait de sang frais.

— Ne prononce plus jamais son nom en ma présence.

Rasya s'affaissa, et Azir partit en claquant la porte derrière lui. Il reporta son attention sur Su'Vi, qui attendait, tête baissée.

— Gardez-le en vie. J'en disposerai personnellement à mon

retour.

~

— Plus vite, fumier, grogna un Sol Velorien bourru à la longue barbe tressée, qui pressait la pointe d'un cimenterre entre les omoplates de Jeric.

Ce dernier leva les mains.

— Faites attention avec ça, répondit Jeric en langue commune.

En guise de réponse, l'homme accentua la pression, et Jeric augmenta la cadence. Légèrement.

Presque immédiatement après que les Mo'Ruk eurent emmené Imari, Jeric, ses hommes et Jenya avaient été dépouillés de leurs armes, avant d'être exhibés à travers les ruines flamboyantes de Trier telle une prise de guerre, escortés par vingt-trois Sol Veloriens – rien que ça !

Jeric n'ignorait pas qu'Imari était la seule raison pour laquelle on leur avait laissé la vie sauve.

C'était son plus grand avantage – et probablement le seul, se dit-il en découvrant l'ampleur des ravages qu'Azir et ses Mo'Ruk avaient provoqués. Ils avaient rasé une ville entière, sans coup férir, en l'espace de deux heures.

Il aurait été impressionné s'il n'était pas aussi contrarié.

— Quel gâchis... continua Jeric en langue commune, retrouvant ses repères dans ce nouveau paysage.

— Cou'za ? cracha l'homme derrière lui.

Quoi ?

— Une si belle ville, et vous l'avez *incinérée*.

— Encore un mot, *corazzi*, avertit le garde en langue commune, ses mots mêlés d'un fort accent, et je te coupe la langue pour la donner aux chiens.

Jeric jeta un coup d'œil à l'homme par-dessus son épaule, mais garda le silence et continua de cartographier le paysage environnant.

C'était un tableau de cauchemar.

La plus grande partie de Trier était en ruine, et de nombreux envahisseurs sol veloriens étaient occupés à entasser les morts en vue de les brûler, imprégnant l'air d'une forte odeur métallique. D'autres sondaient les bâtisses à la recherche de survivants, et venaient justement de tomber sur une famille. Jeric les vit attraper les enfants et tabasser le père. Puis trois d'entre eux reconduisirent la femme, qui s'égosillait, à l'intérieur.

Jeric serra les poings et se détourna furieusement.

Leur escorte les conduisit dans ce qui avait été le tristement

célèbre bazar de Trier. La veille encore, la place était une toile de couleur et de vie. Ce soir-là, elle n'était plus qu'un cimetière de flammes et d'ombres. Les étals s'étaient écroulés, les flammes léchaient ce qui restait des tissus et des auvents effondrés, puis Jeric repéra ce qu'il soupçonnait être leur prison temporaire.

Des cages.

Des cages pour animaux.

Il les avait remarquées la veille, lorsque Ricón lui avait fait visiter la ville. Ces cages accueillaient alors un sanglier et un chat sauvage. Elles ne renfermaient désormais plus que des restes sanguinolents et de la fourrure brûlée.

Jeric observait son garde du coin de l'œil. Avant de trébucher sur une poutre brisée.

Jeric infléchit sa chute de façon à tomber à la renverse, et vint percuter le garde, qui peina à lever son cimenterre à temps. Mais Jeric tourna la réaction de l'autre à son avantage et se laissa tomber de tout son poids, les entraînant tous les deux à terre. L'homme poussa un juron, et deux autres Sol Veloriens s'interposèrent. Ils attrapèrent les bras de Jeric et le remirent sur ses pieds.

Le garde se releva, multipliant les obscénités à l'égard de Jeric, que ce dernier fit semblant de ne pas comprendre. L'homme se palpa, et sa main s'arrêta à sa taille, où étaient fixées trois étoiles de lancer.

Il n'en restait plus que deux.

Il scruta Jeric d'un air suspicieux.

— Tu en as pris une, dit-il en sol velorien.

Jeric fit mine de ne pas comprendre.

L'homme se rapprocha en grognant.

— Tu en as pris une, répéta-t-il en langue commune.

— Pris une... quoi ? se renfroga Jeric.

L'expression de l'homme s'assombrit.

— Zav'im. *Fouille-le.*

Les deux hommes qui avaient relevé Jeric s'approchèrent et entreprirent de le fouiller. Bras, jambes et postérieur.

— Vous n'allez pas toucher à ma camelote ? demanda Jeric avec un rictus.

L'un des gardes écrasa son coude dans le visage de Jeric. Sa tête partit en arrière sous l'impact, absorbant la force alors qu'il léchait le sang de ses lèvres, puis deux hommes le poussèrent dans la cage ouverte.

Jeric faillit trébucher pour de bon, et il se rattrapa à un barreau pour ne pas tomber. Le métal était encore chaud. Il ne pouvait pas se redresser totalement : la cage n'était pas plus haute que ses épaules, aussi allait-il pour s'accroupir quand Chez et Stanis furent

propulsés à leur tour à l'intérieur. La cage n'étant ni très large, ni très longue, ils durent tous trois s'entasser en ligne. Aksel, Braddok et Jenya furent enfermés dans la cage attenante.

Braddok paraissait aux anges. À l'inverse de Jenya.

Une Sol Velorienne d'âge moyen enroula une chaîne autour des barreaux et la sécurisa avec un cadenas.

— Ta cage te plaît, le chienchien ? ricana l'homme bourru avec un fort accent, mais en langue commune, pour que Jeric comprenne l'insulte.

Rires et moqueries montèrent du groupe de Sol Veloriens. Et l'un d'eux jeta un morceau de bois à travers les barreaux, qui atterrit aux pieds de Jeric.

— Va chercher, dit celui-là en sol velorien, arrachant de nouveaux rires à ses compagnons. Ça ne te suffit pas ? Que dirais-tu d'un os ? Je suis sûr qu'on peut en trouver un quelque part par ici...

Jeric les regarda d'un air impénétrable. Ils tournèrent enfin les talons, se disputant pour savoir qui prendrait la première garde.

Seuls quatre restèrent sur place.

— Tu l'as eue, Loup ? chuchota Stanis, accroupi à côté de lui.

Jeric plongeait la main à l'avant de son pantalon et en retira l'étoile de lancer.

Dans la cage d'à côté, Jenya haussa les sourcils.

— Je te promets que la mienne est plus impressionnante, lui murmura Braddok, avant de laisser échapper un cri et d'atterrir sur les fesses, sous le coup que lui asséna Jenya.

— Et maintenant ? demanda Chez.

Son œil gauche, enflé, était clos, et de la poussière collait à sa barbe imbibée de sang.

Jeric jeta un œil aux quatre gardes sol veloriens qui se passaient une bouteille de nazzat.

— Maintenant, on attend.

Chapitre 35

Assise dans l'obscurité, Imari ne savait combien d'heures s'étaient écoulées. Le temps semblait ne plus avoir de prise sur elle, chaque respiration lui rappelant qu'elle était vivante, et que son père ne l'était plus.

Elle ne cessait de revoir son visage. Cette lance de ténèbres lui transperçant la poitrine. Elle revoyait ses yeux s'élargir, ses lèvres s'entrouvrir dans un dernier souffle avant que la mort ne le prenne. Par sa faute.

Une ville entière avait été réduite en cendres – par sa faute.

Tout cela pour un pouvoir avec lequel elle était né, dont certains voulaient s'accaparer. Peu importait le chemin qu'elle emprunterait, le danger ne quitterait jamais ceux qu'elle aimait.

Imari serra les poings et tira sur la corde qui liait ses poignets au mur de sa prison exigüe. L'attache lui entailla la peau, mais elle accueillit la douleur comme une amie. Les effets de la marque sur son front persistaient, la séparant du Shah. Imari n'avait pas réalisé la force qu'elle tirait de ce puits de pouvoir avant d'en être privée. En lieu et place, une froide bouillie épaisse comme du sirop coulait dans ses veines. Son seau était vide.

Elle ne pouvait compter que sur elle-même.

Où êtes-vous ? cria-t-elle dans son esprit.

Et.

Pourquoi m'épargner pour me faire souffrir ainsi ?

C'en était trop. Toute cette douleur ! À peine avait-elle retrouvé la vie que, fébrile, elle avait tant désirée toutes ses années, qu'elle lui était arrachée. Les os meurtris par le chagrin, Imari se recroquevilla sur le côté, les mains liées derrière le dos, le visage baigné de larmes.

Longtemps après qu'elle eut pleuré tout son soûl, la porte de sa prison pivota sur ses gonds et la lumière du couloir larda ses rayons dans sa direction. Les paupières douloureuses et gonflées d'Imari clignèrent à la vue de la silhouette obscure qui se détachait de l'embrasement.

Azir.

— Vous... grogna Imari, se forçant à se relever.

Elle fondit sur lui, mais la corde la tira en arrière.

— Je dois avouer, petite sulaziér, que j'admire ta ferveur,

annonça-t-il.

Éblouie par le flot de lumière qui brillait derrière lui, elle ne pouvait discerner les traits de son visage enténébré. Puis une lanterne apparue dans sa main. La lumière peignait un sinistre motif sur la rudesse de ses traits, rendant ses orbites plus cavernueuses encore, des éclats d'obsidienne scintillant dans leurs abîmes. Il l'étudia comme on étudie une bête curieuse, avant de pénétrer dans la cellule. Il posa la lanterne sur le sol et ferma la porte derrière lui.

— Qu'avez-vous fait de Jeric ? demanda Imari.

Un battement. Puis :

— Ton *Loup*, cracha-t-il en faisant claquer ses dents grises et fêlées, n'a rien à craindre, tu as ma parole.

— Les cadavres ne craignent plus rien non plus.

Son regard s'attarda, puis il s'approcha lentement, ses bottes crissant doucement sur le sol en graviers. Il s'arrêta juste hors de portée, la dominant de toute sa hauteur, apparemment déçu. Comme s'il s'était attendu à quelqu'un d'autre. Comme s'il s'était attendu à *plus*.

Mais sa déception était compréhensible, songea-t-elle en se remémorant Fyri. Imari aurait souhaité être plus puissante, elle aussi, car Trier aurait alors connu un sort bien différent.

Et même avec la marque sur le front, totalement séparée du Shah, elle pouvait sentir son pouvoir, épais et suffocant, corrompant l'air autour de lui, le déformant comme un mirage.

— Ton Loup et ses chiens sont bien vivants, poursuivit-il, un brin d'agacement dans la voix, mais pour encore combien de temps ? Tu es seule responsable de leur destin, petite sulaziér.

— Et qu'attendez-vous de moi ? cracha Imari.

Alors qu'il s'accroupissait, ses yeux noirs et froids dans les siens, Imari sentit un étrange bourdonnement dans ses os.

— Il y a quelque chose à Sol Velor dont j'ai besoin, et tu vas m'aider à le récupérer.

La réponse la prit au dépourvu.

— Vous voulez dire Ziyan, contra-t-elle.

— Tu peux l'appeler comme tu veux, dit-il simplement. Ça reste Sol Velor.

— Ce ne sont plus que des *friches*. Personne n'en ressort vivant.

— Dis-moi, sulaziér, fit-il doucement, occupé à retirer des résidus de sang séché de ses doigts, l'expression sur son visage affichant un calme pour le moins incongru. Sais-tu pourquoi ?

Imari fronça les sourcils, l'œil circonspect rivé sur son ravisseur, alors qu'il s'acharnait sur une tache de sang dont son articulation était recouverte.

— On m'a dit que le sable engloutissait vivants ceux qui s'y

aventurent.

— Oh, c'est plus que ça, petite sulaziér.

— Vous parlez des tyrkorats ? interrogea-t-elle, le regard perçant.

À en juger par la façon dont le visage d'Azir s'illumina, on aurait pu croire que le nom de ces créatures était source d'une joie indicible. Ce qui serait pure folie, car *tyrkorat* était le mot sol velorien pour *mangeur de peau*.

Imari avait entendu parler de ces immondes créatures. Non pas par les récits de sa kunari, mais par ceux de Ricón. Lorsqu'il lui avait dit que le sable vous dévorait vivant, ce n'était donc pas une métaphore. Parfois, lorsque des explorateurs à la recherche des trésors perdus de Sol Velor disparaissaient au large de Ziyan, les tempêtes de sable déversaient leurs carcasses – le plus souvent dépouillées de leurs os – le long de la frontière istraane. Ricón en avait été personnellement témoin.

Et Imari n'avait plus jamais été autorisée à s'approcher de la frontière après cet épisode.

— Oh, donc tu es au courant, poursuivit Azir en la dévisageant.

— Oui, je sais que ces démons ont été libérés par *votre Fyri* juste avant que son pouvoir ne la détruise, elle et tout Sol Velor.

Pendant un instant, Azir resta accroupi, totalement immobile. Une lueur de folie éclaira ses pupilles, sa main gauche tressaillit et l'air autour d'elle parut soudain se comprimer. Poussant contre son corps, rendant chaque respiration laborieuse. La marque sur son front l'élança comme un froid brûlant, puis, soudain, la pression se dissipa.

Un sourire étira les lèvres d'Azir.

— Ils n'ont pas été libérés, petite sulaziér. Ce ne sont pas non plus des démons, poursuivit-il sèchement. Ce sont des morts. *Nos* morts. Ce sont les âmes de notre peuple, abandonnées sur Terre lorsque leurs corps ont été déchirés par l'explosion qui a détruit Sol Velor.

Étrangement, à l'observer, elle ne pensait pas qu'il mentait à ce sujet.

Elle-même n'avait jamais entendu une telle version auparavant, et elle se demanda comment, prisonnier d'un arbre durant cent longues années, il en avait eu vent.

— Heureusement pour nous, reprit-il, il se trouve que je connais un *shiva* extrêmement talentueux qui a coutume de travailler avec les morts.

— Vous voulez parler de Bahdra, riposta Imari en crachant le nom du Mo'Ruk.

— C'est dommage qu'on t'ait dressée contre nous, petite

sulaziér... commença Azir, l'air navré.

— Dressée contre vous ? Il suffit de regarder au-dehors pour...

Azir lui saisit le menton et le tordit violemment.

Imari poussa un hoquet de douleur, s'interrompant aussitôt.

— Et qu'en est-il de la cruauté avec laquelle ils nous ont traités ? grommela-t-il, son visage à quelques centimètres du sien.

Son haleine empestait la pourriture.

— Les barbaries dont s'est rendu coupable *ton précieux Loup* ?

Lestra avait dû lui relayer tous ses souvenirs dérobés, car ses yeux noirs luisaient d'une rage à peine contrôlée.

— Tu es une traîtresse à ton sang, la bâtarde d'un homme *faible*...

— Mon père vaut bien plus... s'interrompit Imari quand Azir accentua la pression sur son menton, lui arrachant un cri de douleur.

— Je devrais planter ta tête sur une pique à côté de celle de Branón, siffla Azir, ses ongles impitoyables écorchant le menton d'Imari. Laisser les corbeaux se repaître de ta chair et t'arracher les yeux, jusqu'à ce que ne reste que ton crâne. Puis le faire décrocher, le broyer et le réduire en poussière pour en boire les résidus avec ton sang.

Il cherchait à l'effrayer. Pour se délecter de sa peur.

Mais Imari ne lui ferait pas ce plaisir.

— Vous traitez mon père de faible, mais qu'êtes-vous sans votre pouvoir ? Vous n'êtes *rien*...

Le coup partit avec une telle force que sa tête bascula en arrière. Elle perdit l'équilibre et tomba sur les mains, hoquetant de douleur lorsque son pouce percuta la roche.

Avant qu'elle ne puisse se redresser, Azir lui empoigna les cheveux pour la relever, puis il se pencha de façon à ce que sa joue vienne frôler la sienne.

— Tu me déçois, petite sulaziér, lui confessa-t-il à l'oreille, d'une voix étonnamment calme par rapport à la puissance de sa poigne. J'avais tant espéré partager mon nouveau monde avec toi.

Il la repoussa avant qu'elle ne puisse répondre.

Imari tomba la tête la première et son front s'écrasa contre le sol. Elle roulait sur le dos lorsqu'une autre silhouette se présenta sur le pas de la porte. L'espace d'un instant, Imari crut qu'il s'agissait de Lestra – qui affichait le même assemblage de chairs –, mais lorsque la vision d'Imari se précisa, elle repéra un visage féminin sensiblement plus rond, et tellement recouvert de glyphes que les seuls traits qu'Imari pouvait distinguer étaient ses yeux noirs brillant au milieu d'une toile d'encre.

Dans ses mains, une paire de menottes liagées. Imari se crispa

contre le mur.

— Qui êtes-vous ?

Deux Sol Veloriens pénétrèrent la cellule et vinrent se poster devant la porte, pendant que la femme contournait Imari pour lui passer les menottes. Elle sentit la morsure du froid sur ses poignets, puis les gardiennes se mirent à briller, et une nouvelle vague de picotements se répandit dans son corps, remplissant également sa tête. Ses pensées s'engourdirent soudain et une douleur lancinante s'installa derrière ses yeux.

La femme fixait Imari, observant la transformation. S'assurant que les menottes faisaient leur travail.

Imari ne s'était jamais imaginé la sensation que procuraient les menottes liagées. Au moins avaient-elles le mérite d'atténuer également sa frayeur et son chagrin, et rien que pour cela, elle aurait voulu les porter à ses poignets pour le restant de ses jours.

— Amenez-la, ordonna la femme d'une voix rauque.

Les hommes ne se firent pas prier. Ils coupèrent les liens d'Imari, lui empoignèrent les épaules et la hissèrent sur ses pieds.

Imari tanguait, instable. Le froid glacial imprégnait sa moelle, rendant ses membres léthargiques et lourds. Tout semblait sombre, lent et terne.

D'un coup brusque, elle atterrit dans le couloir, où l'attendait la femme. La lanterne accrochée au mur faisait danser des ombres diaboliques. Les gardes entraînèrent Imari dans le sillage de la Liagée qui, sans s'embarrasser de lumière, s'engouffra dans le tunnel obscur.

Il faisait trop noir pour y voir clair, et entre les menottes et l'enchantement sur son front, Imari chancelait sur ses pieds. Tant et si bien que, lorsqu'elle remarqua – trop tard – la protubérance dans le sol en pierre, Imari perdit l'équilibre, avant d'être rattrapée de justesse par son escorte. Une fois arrivés à l'escalier, ils quittèrent les cachots pour se hisser à l'intérieur de Vondar.

Le palais avait survécu, mais gisait pareil à un guerrier mortellement blessé. Les pots s'étaient brisés, déversant terre et végétation sur le carrelage, et les murs et le sol étaient maculés de sang, bien que les corps aient été enlevés. Les Sol Veloriens vaquaient à leurs occupations, ramassant les déchets, sécurisant les couloirs. Certains, semblait-il, avaient découvert les vastes réserves de nazzat de Vondar, mais quelles que soient leur occupation, tous s'immobilisaient au passage de la femme drapée d'encre. Et de sa prisonnière.

L'émerveillement illuminait les regards ; les murmures allaient bon train. Tous la dévisageaient.

Imari se demandait ce qu'Azir leur avait dit, si tant est qu'il leur

ait dit quoi que ce soit. Comment pouvaient-ils cautionner un tel massacre ? songea-t-elle. Ne voyaient-ils donc pas qu'ils étaient devenus ceux-là mêmes qu'ils détestaient ?

La femme s'arrêta dans l'atrium, où une poignée de Sol Veloriens armés passaient le temps en partageant quelques bouteilles de nazzat.

— Attendez ici, ordonna la femme aux gardes, qui obtempérèrent, surveillant Imari pendant que leur supérieure traversait l'atrium et franchissait la porte principale.

Imari aperçut le soleil couchant à travers. Par les gardiennes, il s'était écoulé presque une journée entière depuis qu'elle avait été jetée dans sa prison ! Les flammes s'étaient éteintes, mais la fumée restait suspendue comme un brouillard, et le monde était plongé dans un profond silence au lendemain du flot d'horreurs.

Les regards des guerriers sol veloriens convergèrent vers Imari, curieux. L'un d'eux s'approcha.

— Qui est la fille ? héla-t-il à l'adresse d'un des ravisseurs d'Imari.

— Ce ne sont pas tes affaires, répondit l'interpellé.

Les yeux de l'homme se mirent à briller tandis qu'il se rapprochait d'une démarche mal assurée. Il avait beaucoup bu.

— Tu te crois important maintenant, Beru ? demanda l'homme d'une voix traînante, une bouteille de nazzat quasiment vide oscillant dans sa main. Il est réaffecté à une Mo'Ruk, et soudain il fait son fier.

Ah. La femme était donc l'une des quatre d'Azir. À en juger par l'entrelacs de glyphes, elle était probablement son enchanteresse.

Le garde d'Imari, Beru, extirpa un cimeterre.

L'ivrogne se fendit d'un sourire, mais Beru était déterminé. L'autre regarda Beru, puis Imari, qu'il examina de la tête aux pieds. Imari se crispa lorsque son regard s'arrêta sur sa taille, sur la bande de peau nue visible, bien que recouverte de crasse. Il porta alors la bouteille à ses lèvres et en but les dernières gouttes.

— Je pense que peut-être...

La bouteille explosa dans sa main. Il poussa un cri et fit un bond en arrière, serrant sa paume ensanglantée alors que les éclats de verre pleuvaient autour de lui.

L'enchanteresse Mo'Ruk se tenait sur le seuil de la porte, une paume tendue, ses yeux sombres fixés sur l'homme, qui serra les dents et s'enfuit.

Ses compagnons détournèrent leur attention, feignant d'être absorbés par leurs tâches.

Beru poussa Imari à la suite de l'enchanteresse Mo'Ruk, qui traversa la porte principale au double battant, jusqu'au perron de

Vondar. Au bas de l'escalier, contre le mur d'enceinte, un amas de corps brûlaient – gardes, Sareds et citoyens.

Une vague de... *quelque chose* cherchait à envahir la poitrine d'Imari, mais les menottes liagées l'empêchaient de mettre un mot dessus. Puis, la sensation disparut. Noyée dans la bouillie glacée.

L'odeur de chair brûlée imprégnait l'air. L'une des tours de guet s'était effondrée, et du portail gisant telle une mâchoire cassée, ne restait plus qu'un trou béant, surmonté d'une rangée de têtes plantées sur des piques.

Imari repéra Sebharan. La kourana.

Son père.

La même vague déferla à nouveau sur Imari – beaucoup plus forte, cette fois. Elle poussait si fort contre ses poumons qu'Imari commença à manquer d'air. Elle essaya d'inspirer, mais ses poumons refusaient de se remplir. Comme un étau comprimant sa poitrine, l'empêchant de se gonfler. Des points se mirent à danser devant ses yeux. Le monde tangua, et elle s'effondra.

Beru la rattrapa par les épaules.

Elle perçut des bribes de paroles venant du garde, mais sa voix était distante et indistincte. Soudain, son front la picota là où Bahdra l'avait touchée, la pression sur sa poitrine retomba, et Imari reprit son souffle.

L'enchanteresse se tenait au bas des marches, les yeux rivés sur sa prisonnière, une paume tendue qu'elle abaissa sitôt Imari remise de ses émotions.

À ses côtés patientait un groupe de Sol Veloriens armés, montés sur des chameaux. Imari compta dix hommes et deux femmes, et deux autres chameaux à la selle vide attendaient leur cavalier. Beru tira Imari vers l'avant à l'instant même où Azir franchissait la porte principale, suivi des trois autres Mo'Ruk.

Imari en eut le souffle coupé.

À les voir ensemble, Imari eut comme l'impression de se trouver face à Ventus et ses Muets. Peut-être n'était-ce point le hasard qui avait poussé le Grand Prêtre à s'entourer de son escorte impitoyable pour dompter les Landes Sauvages.

Elle reconnut Bahdra et Lestra, mais elle ne connaissait pas le troisième. Sans nul doute le gardien Mo'Ruk d'Azir. Comme les autres, sa peau était une macabre fusion d'humanité, mais sa carrure était nettement plus large, et il portait deux épées croisées dans le dos.

Azir marqua une pause devant le portail, jeta un coup d'œil aux cavaliers, puis Imari, avant d'acquiescer de la tête à l'adresse de l'enchanteresse, visiblement satisfait. Bahdra s'approcha d'un des chameaux et grimpa en selle.

Mais l'attention d'Imari s'était détournée d'Azir et ses Mo'Ruk. Du regard, elle fixait le portail, qu'un certain démon venait de franchir, tirant quelqu'un derrière lui.

Le cœur d'Imari se serra.

Kaï.

Son frère, nu, couvert de crasse et de sang séché, était tenu en laisse à la manière d'un chien, ses genoux écorchés et sanguinolents. Il portait un collier enchanté étincelant autour du cou, attaché à une chaîne faisant office de laisse, laquelle était tenue par Astrid.

Les yeux noirs de la légion se posèrent sur Imari, et un sourire mauvais étira les lèvres ensanglantées d'Astrid.

— Ah, oui. J'avais oublié de mentionner que nous avons attrapé un animal errant, commenta Azir avec légèreté, remarquant ce qui avait attiré l'attention d'Imari. Ma leje l'a emmené faire un tour en ville, n'est-ce pas, mignonne ?

Astrid tira sur la chaîne de Kaï, qui tomba la tête la première.

— *Kaï...*

Imari s'élança dans sa direction, mais Beru la ramena d'un coup sec en arrière.

Quelques rires montèrent des rangs sol veloriens, tandis que Kaï tentait tant bien que mal de se relever. L'un d'eux s'avança et lui envoya son pied dans l'estomac, le faisant chuter une nouvelle fois.

Imari ferma les yeux et détourna le visage.

— Oh, non, non, non, objecta Azir avec un sifflement réprobateur.

Il empoigna son menton et lui tourna le visage, ouvrant l'une de ses paupières avec son pouce.

— Je veux que tu regardes.

La poitrine agitée de spasmes, Imari vit pleuvoir les coups de pieds et de poings tandis qu'Astrid, fière et souriante, tenait la chaîne dans sa main.

— *S'il vous plaît...* articula Imari.

— Sais-tu où nous l'avons trouvé ? demanda Azir, comme si lui causer davantage de douleur était sa plus grande joie.

Imari ne voulait pas entendre la réponse.

— Au temple d'Ashova, dit-il.

Azir se retourna vers Kaï, étendu sur le sol, gémissant, presque immobile.

— J'ai cru comprendre qu'il s'y rendait souvent. Sais-tu ce qui se passe au temple d'Ashova ? demanda-t-il avec cette légèreté moqueuse, avant de faire claquer sa langue.

Les yeux d'Imari la brûlaient, et ce n'était pas à cause de la fumée.

— Bien sûr que oui, reprit-il. J'ai eu oui dire que les kahars se

sont bien engraisés grâce aux nombreuses offrandes de ton frère, mais je suis sûr que tu le savais déjà. Être la fille d'un zar a ses avantages, tu n'es pas d'accord ? Tu leur aurais rapporté une petite fortune, j'en suis certain.

Astrid tira sur la chaîne, forçant Kaï à se mettre à quatre pattes. Il leva les yeux et croisa le regard d'Imari.

Heureusement que les menottes liagées émoussaient ses sens, car elle n'aurait pu en supporter davantage.

— Celui-là, dit Azir à Beru, désignant un chameau sellé pour deux.

Beru entraînait Imari vers l'avant, mais elle planta ses talons dans le sol.

— Je veux d'abord les voir, exigea Imari à travers ses larmes, les yeux braqués sur Azir.

Le garde hésita. Les autres regardèrent dans leur direction. Lestra plissa ses yeux blancs.

— Montrez-moi que vous avez tenu parole, poursuivit Imari, ou je jure... que je lutterai sans relâche. Je serai morte avant même d'avoir franchi la frontière de Ziyan, le Créateur m'en soit témoin.

Silence. Le regard des Mo'Ruk passa d'Imari à Azir, qui regardait la jeune femme avec une certaine fascination. L'air autour de lui brillait, se comprimant et se contractant.

— Lestra, cracha enfin Azir. Montre à notre petite sulaziér ce qu'elle souhaite voir.

L'interpellée inclina la tête et s'avança, puis, sans préambule, elle agrippa la nuque d'Imari.

Cette dernière sursauta, la pression lui faisant l'effet d'un étau alors que le monde autour d'elle s'évanouissait dans un tourbillon de couleurs et de sons. Imari allait pour rendre gorge, quand la sensation de tournoiement et la pression cessèrent.

Et elle le vit.

— Jeric...

Elle poussa un petit cri et chancela vers l'avant, mais Lestra la maintint fermement en place.

Non que cela eût la moindre importance. Imari ne se tenait pas vraiment devant Jeric. Elle ne le voyait qu'à travers le don de clairvoyance de Lestra.

Assis dans une cage – une cage conçue pour contenir des animaux –, il était en compagnie de Stanis et Aksel. De l'autre côté des barreaux, prisonniers d'une loge similaire, étaient le reste de ses hommes et Jenya. Ils avaient l'air mal en point, en haillons et en sang, mais ils étaient bien vivants.

Jeric était assis dos aux barreaux, les jambes pliées et les paupières à moitié closes, son attention rivée sur quelqu'un ou

quelque chose qu'elle ne pouvait voir. Le cœur noyé dans la douleur, elle aurait voulu tendre la main pour le rejoindre, mais elle savait que ses doigts ne rencontreraient que de l'air.

Puis son regard se posa sur elle. Il ne tourna pas simplement la tête dans sa direction. Il la *regarda*. Et se figea soudain.

Par les étoiles... était-ce possible ? Pouvait-il la voir ?

— Ils m'emmènent à Ziyān ! cria Imari, ignorant s'il pouvait l'entendre, mais se devant tout de même d'essayer. Il veut...

Le monde se resserra et s'estompa, et Imari poussa un hoquet de stupeur alors qu'elle se retrouvait devant les chameaux.

Lestra resserra sa prise autour de son cou, l'étouffant à moitié.

— Le chien l'a vue, siffla Lestra.

Ce n'était donc pas son imagination.

Les yeux foncés d'Azir se rétrécirent.

— Tu en es sûre ?

Imari haletait, la respiration difficile.

— Oui. Elle lui a dit où nous allions.

Imari sentit le regard brûlant d'Azir.

— A-t-il entendu ?

— Je l'ignore, mon seigneur. J'ai coupé la connexion immédiatement.

Azir observa Imari. Avant de la gifler.

Lestra la libéra. Imari tomba en avant, atterrit sur l'épaule et roula sur le côté, essayant de reprendre son souffle en crachant du sable.

De son pied, Azir appuya sur sa nuque pour la plaquer au sol.

— Ne t'avise plus jamais de recommencer, sulaziér, grogna Azir. Ou je le déchiquetterai membre après membre sous tes yeux.

La pression retomba et Imari inspira à fond.

Mais.

Jeric était vivant. Si cela avait été une illusion, Azir ne se serait pas soucié qu'Imari ait trahi leur destination. Cette pensée redonna de l'espoir à son cœur endolori.

Lestra saisit Imari par ses menottes liagées et la releva. Elle poussa Imari vers le chameau avec tant de force qu'elle faillit trébucher sur l'animal.

— Lestra sera aux commandes en mon absence, dit Azir aux autres en montant sur le chameau avec Imari. Je te fais confiance pour tenir cette ville en notre absence.

— Oui, mon seigneur, répondit l'enchanteresse tandis que le gardien inclinait la tête.

Maintenant que le soleil avait plongé derrière les monts Baraga, le ciel s'était assombri. Manifestement, il avait prévu de voyager de nuit.

Azir siffla et leur chameau se redressa, Imari et Azir absorbant le mouvement. Puis, avec un coup de talon, il dirigea leur chameau vers les portes de la ville, et au-delà, en direction du sud.

En direction de Ziyan.

Chapitre 36

À quelques dizaines de pas, les gardes sol veloriens riaient, buvaient et fumaient leur heshi. Mais Jeric ne les regardait pas, pas plus que ses compagnons d'infortune, qui témoignaient soudain un vif intérêt à leur alpha.

Il était tendu, le regard fixé sur un point à l'extérieur de leur geôle. Aucune trace. Aucune preuve physique qu'elle s'était trouvée là, et pourtant...

— Qu'est-ce qu'il y a, Loup ? chuchota Stanis.

— Je l'ai vue.

Le regard ébahi de Jeric s'attarda sur le vide, son cerveau en ébullition.

— Qui ça ?

Il avait repéré – sans pouvoir la distinguer – une silhouette à ses côtés. Mais à part Imari, tout le reste lui était apparu flou.

— *Loup*, insista Chez.

— Imari, répondit Jeric à voix basse.

Braddok observa Jeric, puis échangea un regard inquiet avec Chez. Mais Jeric ne s'en rendit pas compte ; toute son attention était fixée sur leurs sentinelles.

Assis en cercle, les hommes jouaient aux cartes – aux Destins, conjecturait-il –, des cruches de nazzat vides éparpillées autour d'eux. Depuis sa cage, Jeric les avait vus progressivement s'affaler sur le sol, bouteilles aux lèvres, les membres de plus en plus engourdis et les rires de plus en plus belliqueux.

Il avait vu la boisson émousser leur discernement. Pour cela, on pouvait toujours compter sur l'alcool.

Les hommes n'étaient pas aussi ivres que Jeric l'aurait souhaité, mais il manquait de temps.

Il se glissa vers le cadenas.

— Ziyan. Ils la conduisent à Ziyan.

— Quoi ? Pourquoi ? chuchota Jenya depuis l'autre cage, en langue commune avec un fort accent.

— Je ne sais pas.

Le regard attentif tourné vers l'extérieur de sa prison, Jeric extirpa lentement l'étoile de lancer.

— Il n'y a pas des démons à Ziyan ? demanda Chez.

— Ça ne peut pas être pire que les démons d'ici... murmura

Aksel.

Une nouvelle cicatrice lui barrait le front. Le coup avait manqué de peu son œil gauche.

Jeric passa le bras entre les barreaux et inséra la pointe acérée de l'étoile dans la serrure, les sens aux aguets.

— Loup. Comment diable sais-tu ça ? murmura Braddok, le regard alerte.

Paupières étrécies, Jeric cherchait le point de tension, poussant l'étoile vers le haut jusqu'à ce que...

Un cliquetis, et le cadenas était ouvert.

Jenya laissa échapper un grognement et s'assit, les bras croisés.

— Je sais, bougonna Braddok. Quel frimeur.

— Ce qui m'intéresserait, c'est de savoir comment ton *Loup* – le mot sortit avec un fort accent – compte nous faire sortir d'ici vivants.

— Je ne pose pas ce genre de questions.

Jeric posa l'étoile, ôta le cadenas et le plaça à côté de cette dernière.

Jenya fronça les sourcils.

Puis, très prudemment et toujours en surveillant les gardes, il commença à défaire la chaîne. Elle cliqueta légèrement, mais l'un des gardes rit au même moment, étouffant le son.

— Tu devrais peut-être la lui poser, siffla Jenya aussi fort qu'elle l'osa.

Devant le rire silencieux de Braddok qui secouait la tête, elle ajouta, le regard perçant :

— On ne servira à rien à Imari, morts.

— Je n'ai aucune intention de mourir, Jenya, déclara Jeric en plaçant la chaîne à côté du cadenas et de l'étoile.

— Alors quel est le plan, Loup ? insista-t-elle. Azir, quatre Mo'Ruk, et toute une armée de Sol Veloriens se sont emparés de cette ville. Je ne vois pas comment...

— Oh, Jen, dit Braddok en posant sa lourde patte sur son épaule. Les plans, c'est pas notre truc. Nous, on improvise. Sans compter que nous avons un loup à nos côtés.

— Ne me touche pas, protesta-t-elle en chassant la main du géant de son épaule. Et ne m'appelle pas Jen.

Jeric les ignora et fit pivoter la porte de la cage.

Un grincement strident vint percer le silence.

Merde.

Jeric lança l'étoile sur l'homme à l'arbalète, qui s'effondra dans un cri de douleur. Les trois autres explosèrent en jurons et se ruèrent sur leurs armes, mais Jeric fondait déjà sur eux tandis que Chez et Stanis s'extirpaient tant bien que mal de leur prison.

Jeric esquiva un poignard qui fondait droit sur lui et alla terminer sa course dans les mains de Chez. L'homme n'avait pas dégainé sa deuxième lame que Jeric lui fonçait dessus, la lui arrachant des mains. Il lui trancha la gorge tandis qu'un autre garde s'effondrait : Chez avait visé dans le mille. Le troisième brandissait son cimeterre alors que Jeric se redressait, mais ce dernier fit un bond en arrière, évitant l'arme de justesse. Il mesura la distance qui les séparait, s'élança et attrapa le bras de l'homme, avant de lui tordre le poignet. Le garde poussa un cri, son cimeterre lui glissa des mains, et Jeric en profita pour lui assener un coup de tête, dont il ne se releva pas.

— Plus un geste, gronda une voix derrière lui.

Par les enfers.

Jeric, figé, jeta un regard par-dessus son épaule.

Une autre silhouette venait de faire son apparition dans leur petite cour enflammée. Une Sol Velorienne, avec une tresse plantée sur le haut de son crâne rasé des deux côtés, chaque parcelle de son épiderme recouverte de glyphes. La femme leva une paume – elle aussi enfouie sous une pellicule d'encre – comme pour saisir une petite sphère invisible.

C'était une Liagée.

Nom des dieux.

Pas étonnant que Jeric ne l'ait pas sentie approcher.

Sans crier gare, une force invisible le frappa en pleine poitrine et le projeta dans les airs, l'envoyant s'écraser contre un étal derrière lui. Le bois explosa à l'impact. Chez et Stanis chargèrent la Liagée, mais elle leva son autre main et les propulsa contre les barreaux.

Un gémissement jaillit des lèvres de Jeric, qui, une douleur lancinante dans les côtes, se remit debout.

— Vraiment une excellente idée, cette absence de plan, ironisa Jenya, assez fort pour que Jeric l'entende.

— Bien essayé, chien, siffla la Liagée.

Elle serra le poing, coupant les voies respiratoires de Jeric.

Une gardienne, sans nul doute.

Jeric, à bout de souffle, s'ébrouait pour se libérer de son étau, mais la Liagée tenait ferme, repoussant Chez et Stanis de son autre main drapée d'encre. Jeric tomba à genoux, ses poumons sur le point d'éclater alors que sa vision se brouillait et que son ouïe s'affaiblissait.

Un éclair fulgurant, suivi d'une bourrasque, et la Liagée fut projetée dans les airs, avant de s'écraser contre un mur et de rebondir sur le sol, la tête sur le côté. Elle ne se releva pas.

Les voies respiratoires enfin libérées, Jeric inspirait à pleins

poumons quand un Mo'Ruk se matérialisa au bout de la rue.

Non, pas un Mo'Ruk.

Tallyn.

Grands dieux, *encore* ?

— Tu as toujours su ménager tes entrées, parvint à lancer un Jeric haletant tandis qu'il se relevait.

Et Tallyn n'était pas seul.

Derrière lui se tenait une Sol Velorienne drapée dans la soie rouge d'Ashova. Jeric n'avait pas été invité à pénétrer à l'intérieur du temple lors de sa visite de la ville, mais il avait aperçu leurs servantes dans la cour de l'édifice, et la présence de l'une d'elles aux côtés de Tallyn le laissa perplexe.

Ce dernier échangea quelques mots avec la jeune femme, qui s'élança alors vers la deuxième cage. Son regard sombre, sol velorien, croisa brièvement celui de Jeric, puis elle s'arrêta devant les autres, tendit une paume et jeta un sort. Le cadenas éclata en mille morceaux.

— Tu vois ? Tout est dans l'improvisation, dit Braddok avec une œillade en direction de Jenya, avant de s'extirper de la cage.

— Non, ça s'appelle profiter du plan d'action d'un autre, rétorqua Jenya en roulant des yeux.

— Où diable étais-tu passé ? lança Jeric à l'alta-Liagé.

— Nous devons nous dépêcher, dit Tallyn pour toute réponse. Azir vient de lever le camp avec Imari, mais je ne sais pas où il l'emmène...

— Ziyen.

— Comment le sais-tu ? demanda Tallyn en reculant, le regard perçant.

— Je ne sais pas, mais je l'ai vue. C'était curieux....

— Le don de clairvoyance du Shah, expliqua Tallyn. Quelqu'un a dû ouvrir le canal pour qu'elle puisse te voir. Probablement Lestra.

Jeric avait la nette impression que Tallyn ne s'adressait plus à lui, mais pensait tout haut.

— Mais... comment sais-tu où ils vont ?

— Imari a dit qu'il l'emménait là-bas.

De son œil valide, Tallyn fixait Jeric, tandis que ses compagnons récupéraient leurs armes là où les gardes les avaient empilées.

— Elle t'a parlé. Et tu... l'as *entendue*, répéta-t-il.

— C'est ça.

Sous le regard insistant de Tallyn, Jeric demanda :

— Je devrais m'inquiéter ?

Les lèvres de Tallyn s'entrouvrirent. Se refermèrent.

— Qui est-ce ? demanda Jeric en désignant du menton la femme qui les observait, à l'écart des autres.

— Niá. On peut lui faire confiance. C'est une parente de Tolya et Taran.

Jeric eut du mal à cacher sa surprise.

— C'est...

Un fracas, non loin de là, l'interrompit.

Les deux hommes échangèrent un regard entendu, puis Tallyn se retourna vers le petit groupe malmené.

— Suivez-moi, déclara l'alta-Liagé. Ensemble, nous devrions pouvoir quitter la ville inaperçus.

Jenya jeta un coup d'œil à Braddok.

— Et les Mo'Ruk ? demanda Jeric en attrapant ses armes.

Chez et Stanis récupérèrent quelques cimenterres supplémentaires sur les gardes qui gisaient sans vie.

— Bahdra est parti avec Azir, répondit Tallyn.

Il pencha la tête, les yeux perdus dans le vague, comme s'il écoutait une fréquence inaudible par Jeric.

— Lestra et Su'Vi gardent le palais, et Kazak... se trouve du côté du Qazzat. Ou du moins, ce qu'il en reste.

Jeric traita l'information.

— Sais-tu si ma sœur est encore en vie ?

— Oui. Elle est... à Vondar, elle aussi.

Jeric sentit le regret le gagner.

— Alors nous irons par là.

Il désigna la direction opposée en passant son baudrier au-dessus de sa tête.

— Très bien, répondit Tallyn. Il y a quelques Liagés en ville, mais rien que Niá et moi-même ne puissions gérer. J'aimerais néanmoins les éviter, si possible. Ils pourraient informer Lestra par le biais du Shah.

— C'est noté.

Jeric récupéra l'étoile qu'il avait lancée, l'essuya sur son pantalon et la passa à sa ceinture. Il échangea un regard avec Tallyn.

— Je prends la tête, proposa ce dernier. Restez à proximité.

Ils suivirent le vieil homme à travers la fumée et les ombres. Trier était un cimetière de corps et de pierres, même si quelques rires flottaient çà et là dans la nuit. Les envahisseurs avaient baissé la garde et se délectaient désormais du butin de leur victoire écrasante.

— Il nous faut des montures, chuchota Jeric sans s'arrêter.

— Je sais, dit Tallyn.

Il s'arrêta au bout de la venelle et jeta un œil à l'embranchement.

— Il y avait un éleveur de chameaux en bordure des champs de

Trier. Il devrait en rester assez pour nous.

— En supposant qu'ils ne se soient pas tous carapatés, commenta Braddock à l'arrière.

— Ils seront là, fut la seule réponse de l'alta-Liagé.

Jeric croisa le regard perplexe de Braddock, haussa les épaules, puis reporta son attention sur la rue, où une petite bande de Sol Veloriens buvait et jouait au genre de jeux auxquels les hommes ne s'adonnaient qu'en état d'ébriété.

Tallyn allait pour s'avancer dans la direction opposée, quand Jeric l'attrapa par la robe et tira en arrière, ramenant le vieil homme à couvert. Jeric pointa du doigt une silhouette qui montait la garde à l'autre bout de la rue.

Ah, murmura Tallyn.

Jeric leva un doigt, puis se glissa hors de l'allée aussi furtivement qu'un loup en chasse. Arrivé derrière l'homme, il plaqua une main sur sa bouche et lui trancha la gorge.

Ce dernier, pris de convulsions, s'affaissa dans un cri étouffé. Jeric traîna alors le corps dans l'encadrement d'une porte enténébrée, loin des regards, avant d'envoyer un signal à ses comparses : la zone était sécurisée. Ils progressèrent ainsi, se faufilant comme des spectres dans la pénombre enfumée, Jeric prenant les devants à diverses reprises – parfois avec l'aide de Braddock – pour dégager le chemin jusqu'aux fermes.

Ou ce qu'il en restait.

Seuls des rectangles carbonisés encore fumants demeuraient, et Jeric ne vit pas la moindre structure encore debout. Seulement des squelettes brisés. Jeric coula un regard en direction de Tallyn, qui ne semblait pas du tout inquiet.

— Ils ne sont pas loin. Là, dans les roseaux, précisa Tallyn, le doigt tendu.

La roselière qui bordait le canal affichait les affres de la bataille, mais comme l'avait prédit Tallyn, une demi-douzaine de chameaux y avaient trouvé refuge.

Ils fendirent les champs tous les sept, puis ralentirent à l'approche des roseaux pour ne pas effrayer les chameaux. Jeric remarqua des empreintes à foison s'éloignant de Trier – certains étaient partis à dos de chameaux. Au moins, une partie des citoyens de Trier avait-elle réussi à s'échapper.

En dix minutes, chacun était juché sur sa monture – Braddock avait eu besoin d'un peu d'aide, et Niá partageait la sienne avec Tallyn – et suivait Tallyn le long du canal, à l'abri des tiges.

— On devrait probablement se diriger vers les monts Baraga et les suivre vers le nord, suggéra Chez.

Jeric immobilisa son chameau. Le vent balaya ses cheveux et,

absorbé dans la contemplation de la pleine lune qui nimbait d'argent les nuages voisins, il déclara :

— Je ne rentre pas à Corinthe.

Silence.

— Il est hors de question que tu te rendes à Ziyan, objecta soudain Braddok.

Jeric ne répondit pas.

— Je suis sérieux, Loup, siffla Braddok. Corinthe a besoin de son roi ! Nous devons préparer notre peuple.

Jeric était bien forcé d'admettre que Braddok avait raison. Ils devaient saisir leur chance et rentrer chez eux tant qu'il était encore temps, car leur Province aurait besoin de son chef dans les jours à venir.

Mais il ne se pardonnerait jamais d'abandonner Imari à son sort. Jeric fléchit les doigts autour des poils du chameau. Sa décision était prise.

— Le combat n'arrivera pas à Corinthe sans Azir, et Azir est en chemin pour Ziyan.

— Ça nous laisse donc largement le temps pour...

— Alors pars, l'exhorta Jeric, l'air grave. Préviens Hersir. Que le peuple se tienne prêt, mais je n'abandonnerai pas Imari.

L'expression de Braddok se crispa et il pinça les lèvres. Un soupir parcourut le reste de la procession, sauf Jenya, qui semblait approuver sa détermination. Tallyn ne semblait pas le moins du monde surpris, et Niá fronçait les sourcils.

— Je t'accompagne, proposa Tallyn, qui se prononçait probablement pour lui-même et pour Niá.

Jeric hocha la tête.

— Vous pouvez compter sur moi également, répondit Jenya avec force. Je ne peux pas promettre que ma lame pourra grand-chose contre les forces de Ziyan, mais je ferai de mon mieux pour vous aider.

Jeric acquiesça de la tête en guise de remerciement.

— Maintenant elle nous fait passer pour les méchants, grommela Chez.

— Vous vous en sortez très bien tous seuls, répliqua Jenya.

— Serait-ce de l'humour que j'entends ? demanda Braddok.

Jenya lui jeta un regard en coin, puis fit avancer son chameau d'un claquement de langue.

Braddok reporta son attention sur Jeric.

— Tu as vraiment envie que je te tue, hein ?

— D'abord il fait de moi un jarl, interjeta Chez en regardant Jeric de son bon œil. Et ensuite je t'aide à le tuer.

Perchée au sommet du mur d'enceinte de Vondar, Lestra fixait l'horizon. Pas avec ses yeux, mais avec son don de clairvoyance.

— Cheffe... ?

Les yeux de Lestra reprirent leur état normal.

— Notre Loup et sa meute se sont échappés, dit-elle à la personne à côté d'elle.

La *leje* fixa ses prunelles noires étreintes sur la nuit comme si elle pouvait voir de ses propres yeux les fugitifs. Près d'elle, son favori humain gémit et ses chaînes cliquetèrent doucement.

— Devons-nous les prendre en chasse ? chuchota la *leje*.

— Pas besoin, répondit Lestra. Ils se dirigent vers Ziyan. J'en informerai Bahdra, qui se chargera d'eux.

Mais ni Lestra ni le démon ne perçurent la trace des deux Liagés qui chevauchaient avec le Loup et les siens. Leur présence était masquée par des perles enchantées, œuvre d'une vieille femme au talent et à la fidélité des plus remarquables. Si Lestra les avait sentis, elle n'aurait jamais laissé partir le Loup.

Chapitre 37

Ils chevauchèrent toute la nuit durant. Imari avait vu la lune décrire un arc dans le ciel nocturne, se cachant parfois derrière les nuages noirs veloutés, tandis qu’Azir les guidait à travers la vaste étendue de sable. Il évitait les routes principales, choisissant plutôt de contourner les villes et villages endormis situés le long du chemin.

Imari ne comprenait pas ces précautions. Il venait de raser une ville entière avec l’aide de ses Mo’Ruk. Quelle menace auraient représentée quelques éleveurs de chèvres ?

Elle finit par se dire que ce n’était peut-être pas la discrétion qu’il recherchait, mais la hâte qui le poussait.

Bahdra, qui suivait le rythme soutenu imposé par son maître, chevauchait à leur hauteur, sa robe noire fouettant l’air derrière lui, lui donnant des allures de dieu de la mort, galopant sur le sable à l’affût d’âmes errantes à voler aux vivants.

Imari ne pouvait poser les yeux sur le nécromancien sans revoir son père, sans ressentir la pression monter dans ses poumons, aussi gardait-elle le regard fixé résolument droit devant elle, sur l’étendue sablonneuse qui semblait sans fin.

Les autres membres de leur troupe n’étaient pas aussi silencieux qu’Azir et Bahdra. Les conversations, dont Imari captait quelques mots éparpillés, allaient bon train. Parfois, lorsque le vent tournait, Imari percevaient des bribes de phrases, et elle apprit que la plupart d’entre eux avaient une famille, ou avaient eu une famille, et que Bahdra recrutait des Sol Veloriens *depuis des années* – et pas seulement d’Istraa et de Corinthe. Ces Sol Veloriens venaient des quatre coins des Cinq Provinces, ce qui expliquait les différents accents qu’Imari avait détectés. Deux d’entre eux étaient nés et avaient grandi au plus profond des monts Baraga, dans un campement isolé que Bahdra avait, semblait-il, établi pour abriter l’armée qui venait de réduire sa maison en cendres. Les deux hommes en question maîtrisaient mal la langue commune.

Imari ne savait toujours pas ce qu’Azir attendait d’elle, ni ce qu’il cherchait dans les abîmes des sables de Ziyan. Lorsqu’elle lui posa à nouveau la question, il se contenta d’un :

— Tu verras une fois que nous y serons, petite sulaziér.

Le soir suivant, Azir fit halte pour laisser leurs chameaux

s'abreuver au dernier point d'eau avant la traversée de Ziyan. Il glissa au bas de sa selle, et l'une des femmes fit descendre Imari à sa suite avant même qu'elle ait eu la chance de s'y opposer. Imari s'éloigna – pas trop loin pour alarmer ses ravisseurs, mais assez pour profiter d'un peu de solitude le temps que les chameaux étanchent leur soif. Ses jambes étaient raides et douloureuses à force de chevaucher, et les dégourdir lui fit le plus grand bien.

Une rafale de vent gorgée de sable lui fouetta le visage, et elle ferma les yeux, inspirant profondément. Elle tenta de se connecter à son pouvoir – simple vérification –, mais ses menottes liagées lui coupaient tout accès au puits du Shah. Son sang était saturé de cette mélasse qui masquait ses émotions. Imari en était presque soulagée.

Le désespoir restait ainsi à distance.

— Tu devrais manger un bout, petite sulaziér, dit soudain Azir, à côté d'elle.

Imari ne répondit pas, n'ouvrit pas les yeux.

— Ta détermination est louable, poursuivit Azir, mais elle ne nourrira pas ton corps.

— Vous vous inquiétez pour moi ? railla-t-elle.

Elle sentit son regard se poser sur elle. Les paupières toujours closes, elle écoutait les hurlements du vent soufflant sur les dunes. Puis entendit le renâchement d'un chameau. Les vêtements balayés par les rafales. Un rire tonitruant.

— Je ne veux pas être ton ennemi, petite sulaziér.

Imari ouvrit les yeux et les fixa sur Azir.

— Peut-être auriez-vous dû y penser *avant* de tuer mon père et de massacrer une ville entière.

Quelques-uns des Sol Veloriens se tournèrent dans leur direction, visiblement inquiets du ton que leur prisonnière venait d'employer face à cet homme qu'ils vénéraient comme un dieu.

Mais Azir sourit. L'expression n'était pas naturelle sur son visage. Elle déformait ses traits, les rendant tranchants comme des rasoirs, et un feu dément brûlait dans ses yeux d'obsidienne. Il s'approcha et baissa la tête. Son visage était à un cheveu du sien, son haleine fétide lui emplissant les narines, et Imari dut lutter pour ne pas se détourner.

— Et je le referai, dit-il, savourant chaque mot, comme s'il se délectait du souvenir de sa folie meurtrière. J'embraserai *chaque* ville de *chaque* Province jusqu'à ce que le monde soit réduit à un tas de cendres. Cendres sur lesquelles je bâtirai un nouveau monde, un monde plus formidable encore que tout ce que tu peux imaginer.

— Le monde que j'imagine n'implique pas de détruire d'autres vies pour construire le mien.

Azir la considéra, puis posa une main sur sa joue, figure de

domination s'il en était. Imari inspira profondément, s'armant de courage. Sa paume contre sa peau était froide comme la mort.

— Chère, très chère petite sulaziér, poursuivit-il, l'expression à la fois dédaigneuse et chagrinée. Il y a tellement de la voléré Tolya en toi.

Ce n'était pas un compliment.

Mais ses paroles la désarçonnèrent, et il avait dû remarquer la surprise sur le visage d'Imari car ses lèvres se retroussèrent.

— Oh, oui, je connaissais Tolya. Très bien, même, et quelle bonne petite disciple tu es devenue. Comme elle doit être fière, ricana-t-il.

Le regard durci et les traits déformés, il ajouta :

— Quel gâchis. Toutes les deux animées par cet espoir futile que le bien existe. Qu'un dieu magnanime veille sur nous tous. Mais je te le dis : *il n'y a pas de dieu*. Et si c'était le cas, il ne se soucierait d'aucun de nous deux. *Où était-il* quand ils ont pris nos enfants et violé nos femmes ? *Où était-il* quand ils nous ont massacrés et rasé nos villes ?

Il ne parlait pas du présent, mais de la guerre.

Imari ne savait pas grand-chose de l'époque d'Azir. Elle ne connaissait que des bribes de l'histoire – qu'on lui avait contées du point de vue istraan. Et si elle avait appris au moins une chose de sa rencontre avec Jeric, c'était qu'il y avait toujours deux côtés dans une guerre.

— La *religion* de Tolya ne fait que nous contenir et nous contrôler, poursuivit Azir entre ses dents. Elle nous a affaiblis, nous a rendus vulnérables, pour ensuite nous mener sur le seuil de la destruction. J'en ai fini avec son dieu. Il ne tient qu'à *nous*, et à nous seuls de protéger notre peuple. De construire notre propre monde, d'écrire nos propres règles. De devenir des dieux dignes de louanges.

Imari regarda droit dans ses yeux glacés.

— Et quel dieu magnanime vous faites, grommela-t-elle. À anéantir, violer et incendier, tout comme ceux que vous détestez. Je pisse sur votre nouveau monde. Vous n'êtes qu'un monstre de plus et j'espère que vous brûlerez en enfer.

Il l'observa. Longuement.

Les autres s'étaient tus.

La gifle partit d'un coup, la faisant tomber sur le sable. Elle atterrit sur son épaule avec une grimace, mais eut à peine le temps de se relever que des mains la saisissaient par les bras pour la remettre sur ses pieds. Debout devant Azir, qui la regardait du bout de son long nez.

Ce dernier lui saisit l'oreille et la tordit violemment, une lueur de folie dans les yeux.

— Un seul mot de ma part, petite sulaziér, et c'est ton loup qui en souffrira les conséquences, dit-il d'une voix enjôleuse. Et estime-toi heureuse, car mon don de clairvoyance est juste assez puissant pour que tu puisses l'entendre crier.

Imari serra la mâchoire, grimaçant sous la pression, puis Azir la lâcha d'un coup.

— Nous partons, lança-t-il à la cantonade, avant de s'en retourner à leur chameau commun.

Les deux Sol Veloriens qui lui tenaient les bras l'entraînèrent à sa suite.

La deuxième nuit, ils atteignirent la tristement célèbre frontière de Ziyen. Elle s'étendait telle une brèche, un gigantesque canyon de roche rouge dentelée, comme si un dieu avait voulu – sans y parvenir – balayer Sol Velor de la surface de la terre, cette fissure constituant le seul fil qui la maintenait en place.

Au-delà, la formidable tempête grondait comme un chaudron frémissant, nimbant l'étendue sablonneuse d'une obscurité grisâtre. Car la lumière ne parvenait à percer, livrant ce faisant la terre à l'ombre. D'aussi loin qu'Imari s'en souvienne, la tempête n'avait jamais quitté ces lieux, mais c'était la première fois qu'elle s'y approchait d'aussi près. On l'y avait emmenée une seule fois par le passé, pour qu'elle contemple de ses yeux les affres de la destruction causées par les Liagés. Les ruines que leur fierté avait engendrées, l'extermination que leur pouvoir incontrôlable avait fini par provoquer.

La vision que Tallyn avait partagé avec elle se rappela soudain à son esprit. La ville envoûtante, les badauds. Il était douloureux de regarder ce désert tout en sachant ce qu'il avait été.

Ce qu'ils avaient perdu.

Et même depuis la frontière, par-delà le grand fossé et à travers ses menottes liagées, Imari ne parvenait à chasser le mauvais présage porté par le vent.

— Mon seigneur, dit soudain Bahdra.

Azir arrêta leur chameau. Bahdra, venu se placer à côté du leur, inclina la tête, silencieux. Bien qu'aucun mot ne franchît leurs lèvres, Imari eu la nette impression qu'il étaient en train de converser – Bahdra parlait à nouveau dans l'esprit d'Azir. Ce dernier se raidit soudain, son bras se crispa au niveau de la taille d'Imari, et il regarda derrière eux, les yeux étirés en deux minces fentes.

Imari avait compris : quelqu'un les suivait.

Mais qui ? Les pensées d'Imari s'agitèrent en tous sens. Ce pouvait-il que ce soit Jeric ? Ou alors Ricón ? Il avait quitté Trier le jour de l'attaque pour enquêter sur les événements de Bal Duhr. Avait-il aperçu Azir partir au galop avec Imari et changé de cap ?

Elle espérait que non, car les cimenterres de Ricón ne pouvaient rien face à la puissance combinée d'Azir et de Bahdra, sans parler de la dizaine de Sol Veloriens armés qui faisaient front autour d'elle.

Imari ferma les yeux. *Créateur, si vous m'entendez, protégez-le... s'il vous plaît. Je ne peux pas le perdre, lui aussi.*

Puis elle ajouta en silence : *Montrez-moi la voie. Je ne sais pas quoi faire de ce pouvoir que vous m'avez donné. S'il y a un moyen d'arrêter Azir, montrez-moi.*

Elle ne reçut aucune réponse, non pas qu'elle s'attendait à en avoir une. Mais à présent que ses prières s'étaient élevées vers les étoiles, il appartenait au Créateur de décider de la suite à y donner.

Bahdra et Azir devaient avoir terminé leur conversation silencieuse, car Imari sentit l'attention d'Azir se reporter sur elle alors qu'elle contemplait l'étendue de sable de l'autre côté du canyon.

Imari garda une expression neutre, ne voulant pas lui donner l'impression qu'elle savait qu'ils étaient suivis.

Enfin, Azir se tourna vers les autres et lança :

— Restez à proximité. Il n'y a que des morts ici.

Et leur caravane de poursuivre sa route.

Ils entreprirent la descente d'un passage étroit et rocailleux qui plongeait abruptement dans le canyon, où le vent gagnait en vitesse et en force. Pour Imari, ces bourrasques enragées faisaient figure d'avertissement : *Allez-vous-en*, disaient-elles. *Fuyez cet endroit.*

Mais Azir les exhortait à aller de l'avant. À quitter le soleil et à s'enfoncer dans l'ombre, où la morsure du froid et le mugissement du vent les accueillirent.

Et pourtant...

Imari avait l'impression qu'une centaine de paires d'yeux les observaient à chaque pas. Même les chameaux semblaient mal à l'aise, renâclant et peinant à tenir en place, tirant sur leurs rênes. L'un d'eux refusait de quitter la corniche, malgré les efforts et les jurons de son cavalier. Azir prononça alors un mot, l'air palpita et tous les chameaux cessèrent leur lutte.

Ils atteignirent le fond de la gorge bordée de parois de roches sanguinolentes. Le chemin était parsemé de cailloux que le vent balayait depuis les hauteurs. Imari aurait voulu regarder en arrière, voir si leur poursuivant gagnait du terrain, mais elle ne voulait pas qu'Azir soupçonne quelque chose, aussi se força-t-elle à regarder droit devant.

— Ça n'a pas toujours ressemblé à ça, songea Azir, la tirant de ses pensées.

Imari ne répondit pas.

— Ce canyon était autrefois une ravissante vallée, ruisselant de

palmiers et d'herbes hautes, un lac en son cœur. J'allais y nager quand j'étais enfant.

Imari ne pouvait se figurer Azir à l'âge de l'innocence. Mais grâce à Tallyn, elle pouvait imaginer cette terre de jadis. Elle se garda toutefois d'en souffler mot à Azir. Cela ne lui servirait que de munitions supplémentaires à utiliser plus tard contre elle.

La pensée de Tallyn souleva néanmoins une question : et si le vieil homme était son mystérieux poursuivant ? C'était possible. *Plus que possible*, et plus elle y réfléchissait, plus cela lui semblait même probable. Elle ne l'avait pas vu pendant la bataille, mais le vieil alta-Liagé semblait être passé maître dans l'art de survivre à des circonstances improbables. Et qui oserait braver les monstres de Ziyen sans être persuadé d'être de taille ?

— Sol Velor était magnifique, continua Azir, guidant à présent leur chameau sur le versant opposé, vers le chemin qui les mènerait hors du canyon, du côté de Ziyen. Tu aimerais penser que je suis un monstre, et je te comprends. C'est ainsi que nous nous dégageons de nos responsabilités. Nous prenons toutes les choses que nous détestons, les choses que nous ne comprenons pas, et nous les attribuons à un bouc émissaire afin de pouvoir continuer à nous regarder en face. Histoire de nous convaincre que nous aurions mieux fait parce que nous valons mieux.

Imari épousa le mouvement du chameau qui abordait un virage particulièrement serré.

— C'est le problème avec les gens comme ta Tolya, poursuivit-il. Elle voit le monde en termes de possibles, alors que je le vois tel qu'il est. Le rêve de paix de Tolya présuppose que l'humanité se renie au détriment d'autrui, mais ce ne sont que chimères. L'instinct de survie est plus fort que tout. Prendre ou être pris. Il en a toujours été ainsi, depuis l'aube de l'humanité.

— Et il en sera toujours ainsi tant que des hommes comme vous continueront à penser qu'ils sont meilleurs que les autres.

Azir partit d'un rire sans joie.

— Si ce n'était pas moi, ce serait un autre. Les gens ne changent pas, petite sulaziér. La seule chose à laquelle nous nous améliorons, c'est cacher qui nous sommes. À choisir entre prendre ou être pris, je préfère prendre. Je fais ce choix pour préserver notre peuple, afin que nous puissions vivre sans crainte. Ce n'est pas toi qui vas me le reprocher.

Imari pinça les lèvres, les yeux tournés résolument vers l'avant. Elle n'aurait jamais dû engager la conversation avec lui ; elle savait pourtant à quoi s'en tenir.

Par bonheur, Azir mit fin à la discussion au moment d'amorcer leur ascension. Ils gravirent le sentier caillouteux, s'élevant de plus

en plus haut, jusqu'à atteindre le sommet du canyon, où ils se retrouvèrent devant les derniers vestiges du monde connu. Avant de s'évanouir dans un autre univers.

Le cœur d'Imari se mit à battre plus vite, le regard fixé sur le sable. Elle avait l'étrange impression de marcher sur une immense bête endormie, le sable étant sa chair ; le vent froid, son souffle ; le tonnerre grondant au loin comme un ronflement régulier. Les sbires d'Azir s'étaient tus, avançant au petit pas. Seuls les mugissements du vent venaient rompre le silence.

Fuis, insistait-il. Va-t'en.

Imari examina ses menottes, les gravures s'illuminant par intermittence. Elle se demandait ce qu'elle ressentirait si Azir les lui enlevait, car même menottée, avec son pouvoir bloqué, elle ressentait l'énergie singulière de cet endroit.

Non, le *mal* qui y régnait.

Il s'échappait du sable, imprégnait l'air comme un poison, et à chaque inspiration, Imari ressentait le mordant d'une brûlure métallique. Comme de la chair cautérisée.

Quelle en était la source ? se demandait Imari. Chaque maladie en avait une. Était-ce là qu'Azir l'emmenait ? Voulait-il siphonner le poison qui coulait dans le sol de Ziyan pour que les Sol Veloriens puissent rentrer chez eux ?

Mais si ses motivations avaient été aussi innocentes, il les lui aurait certainement révélées.

Le ciel se faisait de plus en plus sombre, quand ils atteignirent une butte géante de roche rouge. Elle se dressait tel un avant-poste naturel en bord de mer, des éperons rocheux en guise de protection – certains verticaux, d'autres inclinés comme des nageoires –, le sable venant lui lécher les pieds.

Azir tira sur les rênes de leur monture entre deux énormes flèches rocailleuses.

— Nous passerons la nuit ici, annonça-t-il avant de glisser de la selle, entraînant Imari à sa suite.

— Pas de feu, dit-il à l'un des hommes, nommé Vishtal, qui avait sorti le silex et le bois d'allumage. Ça les attirerait.

Personne ne remit son ordre en cause. Le silence s'accrut et Bahdra sécurisa la zone grâce à des gardiennes tracées dans le sable avec son sang. Protégés entre les rochers, les symboles de Bahdra tiendraient ; le vent ne disperserait pas les grains de sable.

Vishtal rangea son silex pendant que les autres dressaient le camp. La femme au chignon – Mashi, comme l'avait appris Imari –, aidée de deux de ses compagnons, s'affaira du côté des chameaux.

Azir tira une petite ceinture en tissu de sa robe et se dirigea vers Imari, qui, machinalement, fit un pas en arrière.

Cela parut amuser Azir.

— Nous devons cacher ta lumière, petite sulaziér.

Il parlait de ses menottes liagées.

— Vous pourriez tout aussi bien me les enlever, suggéra Imari.

— Je pourrais, sourit-il. Et je le ferai. Mais pas ce soir.

Il saisit la chaîne reliant ses menottes, la tira en avant, et entreprit d'enrouler le tissu autour des attaches. Ses doigts étaient glacés, ses longs ongles, tranchants, et quand il eut fini, il lui tendit à nouveau des biscuits.

Imari voulait refuser, mais son estomac se serra. Elle prit les biscuits.

Azir inclina la tête, visiblement satisfait, puis rejoignit Bahdra à l'écart, tandis qu'Imari fixait ses menottes recouvertes de tissu, priant pour que celui qui les suivait s'en sorte.

~

— Ils se sont arrêtés, dit Jeric en immobilisant son chameau au sommet d'une dune.

Tallyn arrêta sa monture à côté de celle de Jeric. Son regard parcourut le sable, les nuages.

— Nous devrions faire de même. Il commence à faire nuit.

— Non, continuons. C'est l'occasion idéale de...

— Non, non. Tu ne comprends pas, l'interrompit Tallyn. Ce n'est pas que nous ayons besoin de repos. Les créatures ne vont pas tarder à se réveiller.

— Charmant... murmura Chez.

Tallyn contemplait l'horizon, le regard perdu dans le vide.

— Il nous faut trouver un endroit pour la nuit. De préférence... à l'abri du vent.

Les doigts de Jeric se crispèrent sur les poils de son chameau, qui tressaillit. Grands dieux, Imari était à un jet de pierre de là, entre les roches empourprées.

— Tu peux Voir Imari ? s'enquit Jeric.

— Utiliser mon don de clairvoyance d'aussi près ne ferait qu'alerter Azir.

— Mais les perles...

— M'ont dissimulé jusqu'à présent, se justifia Tallyn en effleurant le collier enchanté, assemblage de cailloux et de bois de cactus, qu'il avait noué autour de son cou, juste sous son manteau – réplique exacte de celui de Niá. Mais ici, cette précaution est inutile. Azir sentira mon empreinte, en particulier de si près.

— Il sait déjà que nous les suivons, rétorqua Jeric entre ses dents.

— Vraiment ? interjeta Jenya dans un froncement de sourcils.

— Quand bien même cela serait le cas, poursuivit Tallyn, confirmant ses craintes du regard, ils ignorent que Niá et moi-même sommes avec vous, et il nous faut tirer profit de cet avantage.

— Depuis combien de temps savent-ils que nous les suivons ?

Jenya avait mis ses poings sur les hanches.

— Depuis le point d'eau, répondit Jeric, le regard fixé sur les rochers.

La Saredd lui jeta un regard noir.

— Et c'est maintenant que vous en parlez ?

Un gloussement s'échappa des lèvres de Braddok. Aksel, lui aussi l'air rieur, secoua la tête.

Mais Jeric, serrant et desserrant les poings, semblait hypnotisé par les rochers au loin.

— *Jeric*, l'apostropha Tallyn. Imari va s'en sortir. Azir a besoin d'elle, et tant qu'il en sera ainsi, il ne laissera rien lui arriver. Si c'est Ziyen qui t'inquiète, tu n'as pas à t'en soucier. Si quelqu'un peut se cacher des morts, c'est bien un nécromancien. C'est pour ça que Bahdra les accompagne. La meilleure chose que nous puissions faire pour elle en ce moment est de rester en vie.

Jeric carra la mâchoire et absorba les paroles de Tallyn. Bon sang, l'alta-Liagé avait raison.

— Sommes-nous capables de nous cacher des morts ? demanda Stanis d'un ton inquiet.

Tallyn laissa errer son regard alentour, avant de l'arrêter sur ses compagnons.

— Niá est très douée. Si nous parvenons à trouver un endroit où le vent et le sable ne recouvriront pas ses gardiennes, nous devrions nous en sortir.

— Il y a un lit de rivière asséché tout près, fit Jeric en désignant un endroit derrière eux. Il m'a semblé avoir aperçu quelques gros rochers qui devraient nous abriter du vent.

— Parfait.

Alors qu'ils rebroussaient chemin, le vent se leva, projetant du sable dans toutes les directions. La barbe de Braddok en était pleine, et Stanis, Chez et Aksel s'étaient mis à respirer à travers leurs tuniques. Le sable ne semblait pas avoir de prise sur Jenya, et Niá avait enveloppé son châle de manière à protéger son visage, ne laissant visibles que ses yeux sombres – des yeux sol veloriens.

Ils atteignirent la rivière en moins de dix minutes.

Elle était en grande partie recouverte de sable, même si quelques blocs de roche dessinaient encore ce qui avait dû être ses berges. Les cactus desséchés ressemblaient à des cadavres en décomposition, les bras disloqués, la chair pelée, ne laissant que des

squelettes de bois moisis en dessous.

Le lit asséché joutait une dune proéminente, barrière naturelle contre les rafales, et à l'abri des rochers, Jeric ne sentait pratiquement pas le vent.

— Niá, veux-tu tracer un périmètre ? suggéra Tallyn.

Niá acquiesça et s'approcha de Jeric, qui attachait son chameau à l'un des cactus flétris.

— Puis-je vous emprunter votre poignard ? demanda-t-elle.

C'était la première fois qu'elle s'adressait à lui sans entremise, et il voyait bien qu'elle ne le faisait que par nécessité.

Jeric s'exécuta.

Elle allait pour se saisir de la lame lorsqu'il la ramena en arrière.

Un éclair passa dans les yeux noirs de la jeune femme.

— Je voulais vous remercier, dit Jeric d'une voix douce. Pour tout.

— Je ne le fais pas pour vous, répondit-elle, le regard acéré.

— Je sais.

Il y eut un instant de silence. Puis Jeric lui remit le poignard. Du coin de l'œil, il vit Jenya les observer.

Niá s'attarda quelques instants de plus, avant de se détourner et de planter la pointe de la lame dans sa paume, faisant couler le sang.

— Par les enfers... ? se récria Chez.

Il s'asseyait tout juste lorsqu'il se releva d'un bond à la vue du sang.

Niá, imperturbable, essuya la pointe ensanglantée sur ses vêtements, avant de rendre son poignard à Jeric. Elle s'élança de l'autre côté du camp, passant devant un Chez abasourdi, puis se mit à dessiner des symboles sur un rocher – dans le sang.

— Que fait-elle ? questionna Stanis, méfiant.

En vérité, tous ses hommes avaient l'air dubitatifs. Jenya y compris.

— J'essaie de nous sauver la vie, répondit Niá d'un ton sec.

— Je pense que je préférerais cette phrase sans le « j'essaie », rétorqua Braddok.

— Il s'agit d'un sort de dissimulation, expliqua Tallyn alors que Niá s'approchait d'un cactus.

— Pour nous cacher de quoi, exactement ? demanda Chez.

— Des *tyrcorats*.

La réponse venait de Jenya.

Tous se tournèrent vers la guerrière. Tous sauf Niá, concentrée sur ses enchantements.

— Les... tyr-quoi ? demanda Chez.

— Les mangeurs de peau, répondit Jenya en s'asseyant, une figue à la bouche.

Elle semblait se réjouir de la mine déconfite de Chez. Et de son œil gonflé.

— C'est vrai, ce qu'elle dit ? demanda Aksel à l'adresse de l'alta-Liagé.

Il avait l'air un peu pâle.

— Oui, et non, répondit Tallyn en jetant un regard éloquent à Jenya, avant de s'installer sur le sable. Lors de la destruction engendrée par le pouvoir de Fyri, des milliers de Sol Veloriens ont trouvé la mort. Leurs corps ont été arrachés à leurs âmes, laissant ces dernières coincées entre deux mondes. On dit que la nuit, quand l'obscurité est totale, elles arpentent ces terres en hurlant, à la recherche de corps humains qui leur permettraient de rejoindre l'au-delà et enfin trouver le repos.

— Rien de tel qu'une jolie petite histoire pour s'endormir... commenta Braddok d'une voix traînante, arrachant un gloussement à Aksel.

— Et si les gardiennes ne fonctionnent pas ? s'enquit Stanis, qui semblait déjà moins méfiant.

— Alors j'espère que tes dieux entendront tes prières, répondit Niá, car, de toute évidence, mon dieu n'entend pas les miennes.

Stanis se rembrunit.

— Tout ira bien, fit Tallyn. Niá vient d'une famille talentueuse.

L'intéressée ne pipa mot.

— Tu as dit qu'elle était une parente de Tolya ? intervint Jeric, qui flattait d'une main le cou de son chameau et le nourrissait de l'autre.

Peu avant de passer la frontière et d'entrer dans Ziyan, ils avaient bifurqué vers un petit village éloigné, où chameaux et hommes s'étaient désaltérés. Ils en avaient profité pour envoyer une missive à Hersir, et avaient *emprunté* quelques provisions, dont des pommes pour leurs montures, entreposées dans une remise – tout cela sans se faire repérer.

Jeric commençait à voir l'avantage d'avoir un voyant pour allié.

— Tolya était ma grand-tante, dit soudain Niá, qui enjambait un bout de bois de cactus pour atteindre les gros cailloux à fleur de sol et les peindre à leur tour. Taran est... était la sœur de Tolya. Et mon oza.

Oza. Grand-mère.

— Hé, elles arrivent ces figues ? héla Chez en direction d'Aksel. Je meurs de faim.

Aksel tira les fruits de sa sacoche et les répartit entre ses compagnons, pendant que Niá prenait place en retrait, aussi loin

d'eux que possible à l'intérieur de son cercle de gardiennes.

— Tu as faim, Niá ? lui demanda Aksel.

La Liagée secoua imperceptiblement la tête, mais Aksel lui lança tout de même un fruit.

— Loup ? demanda-t-il à Jeric, qui secoua la tête, lui aussi. Tu es sûr ?

— Je n'ai pas faim.

— Il est encore plein de souvenirs de la chambre à coucher de la zurina, le taquina Braddok.

Jeric jeta un regard en coin à son ami géant, qui se fendit d'un sourire pourvu de grandes dents. Braddok était au courant de l'escapade de Jeric cette nuit-là, car ils partageaient alors une chambre, et il avait immédiatement deviné où Jeric s'était rendu.

Voyant que Jeric ne niait point, Chez s'esclaffa.

— Tu as rendu visite à la zurina dans sa chambre à coucher ?

Tous les regards se tournèrent vers Jeric. Même celui de Niá. Jenya croisa les bras et lui envoya un regard noir, manifestement encore irritée par cet épisode.

— Grands dieux, c'est vrai ? s'exclama Chez avant que Jeric ne puisse répondre. Sous le toit de Branón, en prime !

— On peut dire que tu as de sacrées tripes, Loup, commenta Aksel.

— Ou des pulsions suicidaires, suggéra Chez. Tu imagines si quelqu'un avait débarqué en plein...

— Ce n'est pas ce que vous croyez, dit fermement Jeric, coupant court à la discussion et à leur imagination débordante. Je ne suis pas complètement stupide.

Jenya semblait sur le point de contester ce dernier point en particulier. Après tout, elle l'avait surpris torse nu, sa tunique jetée sur le sol de la chambre d'Imari.

— Alors que diable faisais-tu dans sa chambre au beau milieu de la nuit ? insista Chez.

— Ce ne sont pas tes affaires, répondit l'autre avec un large sourire.

Chez partit d'un petit rire, imité par Aksel, qui secoua la tête.

— En parlant de pulsions suicidaires, dit Braddok, une figue dans la bouche, Hersir va botter ton cul royal quand il entendra parler de ta petite expédition.

Jeric s'appuya sur ses mains et étendit ses longues jambes.

— Ne m'en parle pas !

— J'espère que je serai là pour le voir.

Jeric jeta un œil à la nuit tombante.

— Je l'espère aussi, Brad. Grands dieux, je l'espère.

Chapitre 38

Je te vois, sulaziér.

Imari ouvrit les yeux. Par les gardiennes, elle n'avait pas réalisé qu'elle s'était assoupie. Il n'y avait pas la moindre lumière, la lune invisible sous l'épaisse couverture nuageuse de Ziyan, mais elle percevait la respiration de ses ravisseurs, plongés dans un profond sommeil. Tous, cependant, ne dormaient pas, car près des chameaux, elle capta quelques murmures étouffés.

Imari roula sur le dos dans le sable mou, ferma les paupières et inspira profondément, un brin inquiète ; la voix caverneuse résonnait encore dans son esprit.

Curieusement, elle lui avait semblé... plus proche. Ce qui était totalement ridicule, car elle n'était que le fruit de son imagination.

Et pourtant...

Le vent se leva, fouettant son visage de grains de sable, et Imari ouvrit les yeux à nouveau. Elle entendit les chameaux blatérer à proximité, mais ne pouvait les discerner dans l'obscurité. Ses menottes affaiblissaient sa vivacité habituelle, mais même à travers le brouillard, elle sentait que quelque chose ne tournait pas rond.

Après avoir survécu toutes ces années dans les Landes Sauvages, elle avait appris à faire confiance à ses sens.

Soudain, un éclair de lumière vint illuminer la nuit noire – une pulsation d'un blanc bleuté.

Une lueur de gardienne.

Imari se figea, cherchant du regard l'origine de la lumière. Une unique gardienne s'était allumée, comme un morceau de lune jaillissant du sable. Le cercle de protection de Bahdra, tracé dans le sang, était plongé dans la pénombre, mais la lueur était suffisante pour lui permettre de distinguer les formes alentour, la plupart endormies sur le sable. Les deux silhouettes assises près des chameaux – la source des chuchotements qu'elle avait entendus – avaient cessé leurs bavardages, le regard braqué sur la gardienne qui s'était éveillée. Bahdra et Azir étaient assis côte à côte, leurs traits blafards dans la pâle lueur. Leurs yeux noirs luisaient faiblement, rivés sur l'obscur étendue de sable.

Ils étaient silencieux.

Attentifs.

Ils ne semblaient pas particulièrement alarmés, mais Imari – qui

avait passé la moitié de sa vie protégée par des gardiennes – ne s'était jamais sentie aussi vulnérable qu'en cet instant, en pleine nuit et sans barrière physique entre elle et ce qui rôdait alentour.

Le vent faiblit, le silence revint.

Imari prit une profonde inspiration, et se réinstallait sur le sable lorsqu'une deuxième gardienne s'éveilla. Les chameaux renâclèrent, et les deux sentinelles chargées de faire le guet se levèrent. Imari se redressait elle aussi lorsqu'une autre gardienne s'anima soudain.

Puis une autre.

Et encore une autre.

Tout le monde se réveilla peu à peu, et Azir glissa quelques mots à voix basse à certains tandis que Bahdra se levait, ses yeux noirs rivés sur l'obscurité.

Jusqu'à ce que leur cercle entier s'illumine, chaque gardienne brillant de la lumière du clair de lune.

Les avertissant.

Le vent redoubla soudain, jouant avec le sable, et le cœur d'Imari se mit à battre plus vite. Les chameaux tiraient sur leurs cordes, l'un d'eux grognant tandis que les silhouettes les plus proches essayaient de les apaiser.

— Vous voyez quelque chose ? demanda quelqu'un.

— Non, mais restez dans le cercle, dit Azir à voix basse, d'un ton égal, son regard ombrageux fixé sur la nuit alors que le vent balayait sa robe.

Tout le monde se dirigea vers le centre du cercle, les sens en alerte. Nul ne pipait mot. Pour une fois, Imari espérait que Bahdra était aussi puissant qu'Azir le prétendait.

Car même à travers la brume de son esprit, à travers la boue épaisse provoquée par ses menottes, Imari avait senti un changement dans l'air. Une souillure, une perfidie. Qui se renforçait chaque seconde passant, laissant le goût résiduel de l'acide sur sa langue. Le vent hurlait et s'engouffrait entre les rochers, projetant du sable et des cailloux de tous côtés, mais les gardiennes de Bahdra tenaient bon. Comme insensibles aux caprices du monde qui s'étendait dans le lointain. Les grains de sable scintillaient dans le halo de la lumière des gardiennes, de plus en plus brillant.

De plus en plus insistant.

Imari crut entendre un cri au loin.

— Peut-être que ce n'est qu'une tempête de sable, hasarda l'un des hommes.

Mais il n'y croyait pas.

Personne n'y croyait.

Le vent mugissait, véritable bourrasque de sable, rétrécissant leur champ de vision. Imari cligna des yeux, le visage enfoui sous les

bras pour protéger ses yeux des assauts du sable. Le son monta crescendo, se transformant en un rugissement, puis, dans un puissant tourbillon d'air, toutes les gardiennes de Bahdra s'éteignirent.

Les plongeant dans l'obscurité la plus totale.

Le vent s'arrêta, le monde se tut. Tout était trop calme.

— Par l'enfer, jura quelqu'un.

Le cœur d'Imari battait la chamade alors qu'elle scrutait les ténèbres – sans savoir ce qu'elle y cherchait.

Et ce goût âcre qui se renforça soudain.

— Qu'est-ce qui se passe ? murmura l'un des gardes.

— Restez près de moi, glapit Azir.

Mais Imari perçut la peur dans sa voix.

— Les gardiennes sont-elles toujours... commença un autre, lorsqu'une rafale de vent, des cris et de la lumière fusèrent à l'une des extrémités du cercle.

— Dashá !

Quelqu'un recula, et le sang d'Imari se glaça.

Dans ce mur de lumière, flottant dans les airs, se trouvait un spectre. Une créature tout en os et en chair putréfiée, sépulcrale et terrifiante. Ses vêtements en lambeaux peinaient à recouvrir son corps squelettique, et ses cheveux épars flottaient autour de son visage comme s'il se trouvait sous l'eau. Comme s'il avait nagé jusqu'à eux et heurté une barrière de lumière. Le corps arqué sous le choc, le spectre s'arracha à la lumière, sa mâchoire aux proportions inhumaines démesurément ouverte dans un cri à glacer le sang – comme une centaine d'instruments à cordes dissonants jouant tous à la fois –, puis il s'envola, avalé par les ténèbres.

Mais son cri résonnait encore dans la tête d'Imari, et l'aigre pestilence de la combustion imprégnait l'air.

Les *tyrcorats*.

La respiration d'Imari se fit laborieuse, ses poumons se contractèrent. Imari était loin d'imaginer une telle épouvante.

Tous se groupèrent au centre du cercle de Bahdra. Silencieux, leurs regards paniqués fixés sur la nuit.

Un deuxième tyrcorat les chargea, aussi abominable que le premier, avec ses bras faits d'os et de lambeaux de chair. Il tenta de percer le mur de gardiennes, mais celui-ci s'illumina à nouveau, repoussant la créature.

Et une autre de lui succéder aussitôt.

Et une autre, alors que la nuit s'emplissait de cris.

Les tyrcorats se jetaient sur la barrière de Bahdra de plus en plus vite, les uns après les autres. Chacun visant un endroit différent du cercle.

Cherchant ses faiblesses. Ou...

Tendant de l'affaiblir.

Autour d'Imari, les yeux écarquillés de terreur observaient la scène, tandis que les chameaux tentaient de se libérer de leurs attaches à coups de pieds. Azir avait dû dire quelque chose dans l'esprit de Bahdra, car ce dernier hocha la tête et s'accroupit, planta une lame dans sa paume et se mit à dessiner d'autres gardiennes. Un cercle dans un cercle.

Pour renforcer les gardiennes qui se délitaitaient lentement.

Par le Créateur.

— Vizeer, apostropha Azir. Aide-le.

L'interpellé n'hésita pas. Il s'entailla la paume à son tour et se mit à l'ouvrage.

Imari s'inquiétait pour la personne qui les suivait, quelle qu'elle soit.

Mais malgré les nouveaux enchantements de Bahdra et Vizeer, Imari ne pouvait s'empêcher de remarquer que le cercle extérieur s'obscurcissait de plus en plus au fil des assauts des tyrcorats.

— Il s'affaiblit, constata Mashi d'une voix mal assurée.

Un muscle se contracta dans la mâchoire d'Azir, puis il s'accroupit, enfonça ses doigts dans le sable et se mit à psalmodier.

Imari sentit quelque chose céder. Un changement de pression, une fissure due à la contrainte. Puis, chacune des gardiennes de Bahdra se mit à briller d'un blanc aveuglant, s'embrasant avant de s'éteindre, dépassée. Laissant une odeur de brûlé dans l'air.

Quelqu'un poussa un juron.

Imari réalisa que c'était elle.

Mais juste avant que les gardiennes des deux Liagés ne s'effacent complètement, Azir prononça un mot, un seul. C'était un ordre. L'air palpita, il y eut comme une déflagration, et un dôme argenté émergea du néant telle une bulle de protection.

Les morts affluaient.

De toutes parts.

Ils inondaient la nuit, ondoyant dans l'obscurité avec un seul objectif : accabler le bouclier de lumière d'Azir, chacun plongeant et donnant des coups de griffe, hurlant sous les brûlures que leur infligeait le contact du dôme. Et à chaque éclair de lumière, Imari apercevait la nuée de spectres au-dessus de sa tête.

Par les gardiennes, ils étaient si nombreux ! Sans ses menottes, la peur qu'elle éprouvait aurait sans doute été beaucoup plus forte. Ce qui ne l'empêchait pas d'observer la scène avec une stupeur mêlée de terreur.

Les traits d'Azir se crispèrent tandis qu'il maintenait le bouclier fermement en place, retenant physiquement les morts, tandis que

Bahdra et Vizeer dessinaient dans le sable. Mais chaque symbole s'embrasait et brûlait quelques secondes seulement après avoir été dessiné, submergé par l'afflux de morts.

À cet instant, l'une des créatures perça le dôme d'Azir et en arracha Vizeer. Criant et hurlant, il se retrouva traîné dans l'obscurité grouillante, où pas moins d'une dizaine de morts le réduisirent en lambeaux, aspergeant Imari et les autres de son sang.

Des jurons s'élevèrent du groupe, mais ni Bahdra ni Azir ne faiblissaient, et cette fois Mashi se joignit aux chants frénétiques de son maître. Elle enfonça la lame d'un cimeterre dans sa paume, plongea ses doigts dans le sable, un flot de lumière brumeux s'élevant de ses extrémités pour rejoindre celui d'Azir. Pour renforcer son dôme, qui vacillait sous tant d'assauts.

L'un des spectres transperça le bouclier de sa main squelettique et en sortit un homme. Attirées comme des mouches sur des excréments, les créatures fondirent sur l'homme et le réduisirent en pièces comme le précédent.

Le dôme d'Azir s'assombrissait. Se recroquevillait.

— Donnez son talla à la sulaziér ! grogna Azir.

L'un des gardes près des chameaux qui piaffaient tira la flûte d'Imari d'une des sacoches et courut la lui apporter, mais Imari lui montra ses menottes.

Il poussa un juron. Puis jeta un coup d'œil alentour, cherchant à identifier un survivant qui aurait le pouvoir de les défaire.

— Bizret ! cria-t-il à travers les cris et les lamentations.

L'interpellé se retourna, comprit le problème, puis ferma les yeux et prononça un mot. L'air se mit à palpiter, et les menottes d'Imari s'ouvrirent, atterrissant sur le sable.

Une montée de feu et de picotements se déversa alors dans le sang d'Imari, si soudaine, si intense qu'Imari tomba à genoux. Tout se mit à tourner autour d'elle, ses tempes l'élancèrent furieusement et l'estomac d'Imari se contracta, comme prêt à régurgiter son contenu.

L'homme qui lui avait apporté la flûte poussa un cri, les cheveux empoignés par l'un des tyrkorats, qui l'extirpa du dôme avant de le déchiqueter, le réduisant au silence.

Imari peinait à se concentrer – à respirer – tandis qu'elle plongeait dans le puits du Shah qui lui était à nouveau accessible.

Quelqu'un cria son nom.

Elle reprit ses esprits. Cligna des yeux, grimaça.

Azir voulait son aide. Il en avait besoin.

Mais que pouvait-elle faire pour arrêter ce massacre ? Et quand bien même elle en aurait été capable, devait-elle obtempérer ? Elle pouvait prendre le parti de ne rien faire et de laisser les morts les

atteindre. Les laisser anéantir Azir et Bahdra, et en finir avec elle-même, afin que plus personne n'ait à souffrir par sa faute.

Sauf que...

Qu'arriverait-il à Jeric et ses compagnons une fois les autres Mo'Ruk au courant de la mort d'Azir et Bahdra ? Que ferait le démon à Kaï ? Quelle situation désastreuse laisserait-elle à Ricón ?

Imari ferma les yeux, le vent et le sable lui lacérant le visage tandis que la nuit résonnait en cris et hurlements.

Non, elle ne voulait pas mourir ainsi, déchiquetée par des monstres. Elle ne savait comment se rendre utile, mais Azir la pensait capable de faire la différence. Il avait réduit une ville en cendres pour s'accaparer son pouvoir.

Et selon Rasmin, les sulaziérs avaient le don d'exercer une emprise sur les vivants aussi bien que sur les morts.

Imari porta donc sa flûte à ses lèvres et se mit à jouer.

La mélodie se déversa du petit bout d'os, mais le vent et les cris stridents noyaient sa musique. Elle ne s'arrêta pas, ne perdit pas espoir.

Puis...

Les étoiles.

Elles étaient *partout*. Des milliers d'entre elles se déplaçant à la vitesse de l'éclair tels des météores en feu, dans un léger fredonnement. Leur tonalité... étrangement indiscernable. Les sons lui parvenaient dans une nappe ondoyante et changeante, bien qu'elle puisse les voir dans le plan du Shah, comme à E'Centro, puis quand Azir avait attaqué la ville. Mais Imari, qui s'était attendue à tout sauf à tant de lumière – un flot de ténèbres, comme avec Astrid, aurait été moins surprenant –, resta interdite. Avant de se rappeler les paroles d'Azir, la façon dont les corps des Sol Veloriens avaient été arrachés à ce monde, laissant leurs âmes coincées quelque part entre les deux.

Et leurs âmes étaient encore bien vivantes.

Elle avisa l'un des points de lumière et le poursuivit de son trille, à la recherche de la tonalité qui lui était propre – le même procédé dont elle avait usé à Trier –, mais il se déplaçait trop vite. Il était trop... fugace pour qu'elle parvienne à en tirer quelque chose. Elle voyait ses vibrations, mais sa note semblait dissonante.

En fait...

La lumière était *éclipsée*. En y regardant de plus près, elle réalisa que toutes ces étoiles filantes étaient éclipsées. Non pas des sphères emplies de lumière, mais des anneaux lumineux percés en leur centre par l'obscurité.

Le goût de poison – du mal – qu'elle avait senti au moment de fouler cette terre pour la première fois se rappela tout à coup à sa

mémoire.

Le jardin de notre bon Créateur est envahi de mauvaises herbes, lui avait dit Tallyn, et celles-ci continueront de repousser tant que leur racine ne sera pas éliminée.

Et chaque mal avait sa racine. Elle devait donc l'identifier, comme elle l'avait fait avec Bahdra et ses morts vivants à Trier. Elle devait en trouver la source.

Les cris d'un autre homme lui parvinrent, et dans le plan du Shah, elle vit son étoile brillante être arrachée aux sables et attirée vers la horde éclipsée, où elle se mit à grésiller et s'éteignit.

Ne sachant ce qu'elle cherchait précisément, Imari soutint la mélodie et se laissa guider par son cœur, sondant les abîmes et passant au crible chaque recoin de la folie environnante.

De plus en plus profondément.

Une femme cria.

Là.

Lorsque l'énorme nuage étoilé se déplaça, Imari aperçut un astre plus vif encore que les autres dans la horde.

Qu'est-ce que...

L'incendie faisait rage dans les poumons d'Imari, tandis qu'elle tenait la note, luttant contre le vent, le sable et les cris. Puis, lentement, la lumière commença à prendre forme, ses contours se précisant, se matérialisant...

En un être humain.

Imari fut si surprise qu'elle faillit en perdre sa note. Ébahie, elle contempla la silhouette au loin. C'était une femme.

Fyri.

Les entrailles d'Imari se contractèrent, et chaque corde en elle se mit à résonner, comme si leurs deux âmes se faisaient écho.

Toi, dit une voix de femme dans son esprit.

Devant les yeux d'Imari, les traits de la femme se précisèrent. Se rapprochèrent. Comme un mirage gagnant en netteté. Et elle était tout aussi éblouissante que la femme des souvenirs de Tallyn.

Je vous connais, pensa Imari en se demandant si la femme entendait également ses pensées. *Vous êtes Fyri. Vous êtes celle qui...*

Va-t'en ! lança l'autre, l'expression dure. *Mets fin à ta mélodie et quitte cet endroit.*

Ce n'était pas... ce à quoi Imari s'attendait.

Non, répliqua Imari avec force.

Il le faut. Tu ne sais pas à quoi tu te mesures. Je peux retarder les tyrkorats pour te faire gagner du temps, mais tu dois me promettre de partir et de ne jamais revenir sur cette terre.

Et pourquoi devrais-je croire l'amante d'Azir ?

Le visage de Fyri se tordit.

Ne prononce pas son nom devant moi.

La véhémence de Fyri surprit Imari.

Le temps est compté, insista Fyri. *Pars maintenant, et tu seras épargnée.*

C'était tentant. Ce pourrait être l'occasion pour elle de débarrasser le monde d'Azir et de Bahdra, en supposant que Fyri tienne parole. Mais qu'en serait-il des trois autres Mo'Ruk qui retenaient Jeric prisonnier ? Quand bien même Imari trouverait un moyen de les affronter seule, elle n'aurait pas le temps de les confronter qu'ils auraient déjà abattu Jeric pour ce qu'elle avait fait à leur chef.

Si je pars, l'homme que j'aime mourra, répondit Imari.

Mieux vaut lui que le monde.

Non. Il doit y avoir un autre moyen, protesta Imari.

Va-t'en, petite sulaziér. Je ne veux pas te faire de mal.

La lumière de Fyri l'avait presque atteinte.

Je t'aurais prévenue, ajouta-t-elle.

Sans réfléchir, son âme guidée par un pouvoir qui la dépassait, Imari infléchit sa note.

Il y eut alors une explosion de son.

De tous côtés.

Le choc de deux mélodies – deux timbales qui résonnaient, créant un intervalle diminué. Le son vrilla les oreilles d'Imari, comme si on lui avait asséné un coup sur la tête, son crâne vibrant sous l'impact. Son corps était pris d'assaut, vague après vague. Les os tendus sous la pression, elle arracha une nouvelle note à sa flûte, toujours guidée par cet autre pouvoir. Le feu dans ses tripes se déversa dans ses veines, puis il y eut de la lumière.

Il faisait tout à coup si chaud qu'elle craignit que ses os ne fondent.

Un cri d'agonie se mêla au sien.

Il y eut un souffle d'air suivi d'une note grave et profonde, comme si le cœur du monde gémissait.

Puis ce fut le silence. Un silence total, absolu.

La lumière et la chaleur s'évanouirent, et Imari ouvrit les yeux. Pendant une seconde, Imari crut qu'elle rêvait. Tout autour d'elle, les grains de sable – minuscules – planaient, suspendus dans les airs, comme figés dans le temps.

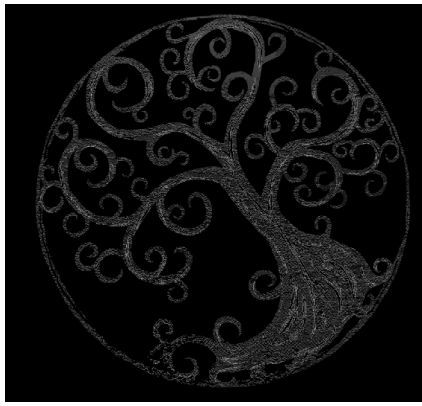
Avant de tomber d'un seul coup.

Tout comme dans son rêve.

La tempête avait disparu. Les morts, ces visions d'épouvante, aussi. Et Fyri.

Ne laissant que les ondulations des vagues sur le sable, reflets d'or pur sous le soleil levant.

Et Imari s'effondra.



« L'orgueil est le plus dangereux de tous les péchés, car il nous empêche de reconnaître nos faiblesses. Il nous murmure que nous sommes à la hauteur, que nous sommes meilleurs. Que nous sommes capables de tout, sans nulle aide de notre Créateur, car nous sommes nos propres dieux.

Nous déplaçons alors nos temples de leurs fondations vers le sable, convaincus que notre seule volonté permettra de les soutenir. Nous ne voyons pas le sable céder avec le temps, nos précieux temples commencer à s'enfoncer. Nous ne voyons pas leur structure se fissurer sous l'effet de la pression, et nous persistons donc dans notre illusion de divinité jusqu'à ce que ces fissures finissent par céder, que le sable se déverse, et que nos temples s'effondrent tout autour de nous. »

*~ Extrait d'Il Tonté,
Tel que rapporté dans les Premiers Versets par
Juvia, Premier Grand Sceptre des Liagés*

Chapitre 39

Bringuebalée sur son chameau, Imari ouvrit les yeux.

Quelqu'un l'avait couchée entre les bosses de l'animal, ses bras et ses jambes pendant de chaque côté, bien qu'on ait pris le temps de lui ligoter les poignets. Tout son corps lui faisait mal – même ses os semblaient meurtris – et un violent mal de tête martelait l'arrière de son crâne. Sous les larges pieds du chameau s'étendait le sable, qu'un vent violent lui projetait dans les yeux.

Il ne faisait plus nuit.

Elle cligna des yeux et leva la tête, grimaçant au passage.

Les roches rouges dentelées où ils avaient campé avaient disparu, et...

Imari n'avait aucune idée de l'endroit où ils se trouvaient.

— Ah, tu es réveillée, dit Azir d'un ton joyeux.

Il guidait le chameau à ses côtés, à pied, Bahdra chevauchant de l'autre côté, ses yeux noirs et vides fixés droit devant lui. Chaque fois qu'elle regardait le nécromancien, elle revoyait son père. La lance de ténèbres qui lui transperçait le cœur. Elle sentit la colère bouillir dans ses veines.

Une colère qu'elle n'avait pas pu ressentir avec les menottes liagées aux poignets.

— Tu te demandes pourquoi je ne t'ai pas remis les menottes, dit Azir en la regardant du coin de l'œil. Si j'avais coupé ton lien avec le Shah, tu n'aurais pas survécu. Tu as dépensé trop d'énergie, et ton corps en avait besoin pour se remettre.

Imari se releva pour s'asseoir. Le monde se mit à tanguer. Elle s'agrippa à la selle et ferma les yeux, attendant que le malaise passe.

Ce qu'il ne fit pas. Son estomac se contracta, avant de déverser son contenu : de la bile, car elle n'avait plus rien dans le ventre.

Par le Créateur tout-puissant.

Son corps l'élançait de partout, sa peau était en feu, et les nausées étaient incessantes. Imari ferma les paupières et inspira à fond, attendant que les sensations s'estompent. Se rappelant soudain la présence de son mystérieux poursuivant, elle ouvrit les yeux et hasarda un coup d'œil par-dessus son épaule.

L'escorte sol velorienne les suivait toujours, mais ils étaient deux fois moins nombreux qu'avant. Par les étoiles, les tyrkorats avaient donc volé autant de vies ? Mashi était toujours là, tout

comme Vishtal. Ils avaient tous deux l'air... secoués. Comme leurs camarades.

— Les tyrkorats sont partis ? demanda Imari à Azir d'une voix râpeuse, la gorge desséchée.

— Oui, répondit-il. Comment as-tu fait ? ajouta-t-il après un temps d'arrêt.

Elle croisa son regard.

Ses yeux froids la transpercèrent. Inquisiteurs et... suspicieux.

Imari se souvint du regard de Fyri quand elle avait prononcé le nom d'Azir. De la véhémence dans sa voix. Imari ne connaissait pas leur histoire, et en regardant Azir à ce moment précis, alors qu'il la sondait du regard, cherchant à pénétrer son esprit, Imari décida qu'elle ne souhaitait pas lui dévoiler la vérité.

Elle ne lui dirait rien.

Par chance, elle n'eut pas à répondre, car un autre haut-le-cœur lui retourna l'estomac et Imari s'étouffa dans une remontée de bile, brûlante et acide, qu'elle cracha sur le sable. Sa salive était teintée de sang.

— Je ne sais pas, parvint-elle à articuler, toute incertitude qui aurait pu s'infiltrer dans sa voix masquée par le malaise et la fatigue.

Azir la scruta un moment – elle-même s'efforçant de ne pas croiser son regard –, puis il reporta son attention sur la route.

— Mais les tyrkorats sont bien partis, n'est-ce pas ? insista Imari. La terre est guérie. Qu'attendez-vous encore de moi ?

Le regard obscur et brillant d'Azir était fixé sur un affleurement rocheux au loin.

— Tu verras, petite sulaziér.

Ils poursuivirent leur chemin, s'enfonçant dans Ziyan, et Imari réalisa que ce qu'elle avait d'abord pris pour des rochers étaient en fait des ruines. Des piliers sourdaient du sable pareils à des côtes cassées, les dômes étaient à moitié ensevelis, et les bâtisses avaient été réduites à l'état de charpentes – de splendides édifices, à en juger par l'ampleur de leurs vestiges. C'était une ville de squelettes, dont la chair abandonnée avait pourri au fil des ans. Un aqueduc massif était brisé en divers fragments sur le sable, ses piliers géants fissurés ployant la nuque comme s'ils essayaient obstinément de soulever un pont qui ne tenait plus debout.

— Assi Andai... chuchota Imari.

Azir répondit simplement :

— Oui.

L'ancienne capitale de Sol Velor.

À présent qu'elle pouvait y apposer un nom, elle ne pouvait regarder ces ruines sans y superposer les souvenirs de Tallyn.

L'opulence, le soleil, le parfum capiteux du jasmin – une ville bâtie à la gloire du Créateur... détruite. Le sable avait inondé les précieux temples sol veloriens, s'écoulant de leurs fenêtres et portes béantes, entraînant lentement la ville dans ses profondeurs, la noyant.

Azir contemplait les ruines, les yeux brillant d'une vieille colère sur fond de folie.

— Tu aurais dû nous voir à l'époque. Nous étions resplendissants.

Imari garda le souvenir de Tallyn pour elle.

— Qu'est-ce qu'on fait là ? demanda-t-elle plutôt.

Azir ne répondit pas immédiatement, perdu dans ses souvenirs.

— C'est par là.

Ils atteignirent une cour qu'Imari reconnut – ou, du moins, ce qu'il en restait. Elle aussi s'était enfoncée dans ce lac de sable, la fontaine en son centre s'était effondrée en son milieu et un côté était complètement englouti. Juste en face d'eux se trouvait le Mazarat.

Le quartier général des Liagés, lieu de vie, d'entraînement et d'apprentissage. Imari se souvint de la fresque des catacombes, celle qui racontait l'histoire des Cinq Divins et la chute de Zussa.

Là où le pouvoir des quatre autres Divins était retombé sur Terre, et où un arbre avait poussé.

Imari regarda Azir, qui fixait avidement le Mazarat, et un frisson s'empara de son corps.

Soudain, elle comprit.

— L'arbre, murmura-t-elle avec une horreur croissante.

Azir tourna brusquement la tête vers elle.

— Vous êtes ici... pour l'arbre des Divins. Vous voulez... le pouvoir qu'il renferme.

Azir l'observa de ses yeux noirs interrogateurs, puis il parut prendre une décision.

— C'est Tallyn, n'est-ce pas ? Qui t'a montré cet endroit.

Azir esquissa un sourire. Difforme, tordu et contre nature.

— Précisément, petite sulaziér. Je suis venu pour l'arbre. Et tu vas m'aider à le déraciner.

Imari le fixa, la vision de son cauchemar se rappelant soudain à sa mémoire.

Va-t'en, avait dit Fyri. Tu ne sais pas à quoi tu te mesures.

Azir fit un pas vers Imari, son sourire tordu toujours sur le visage. Il leva une main. La folie tournoyait au fond de ses lacs noirs, et Imari sentit le bourdonnement de son pouvoir dans sa paume recouverte d'encre. Il était tellement plus fort à présent, sans les menottes liagées.

C'en était presque étouffant.

— Il suffit d'un mot de ma part, petite sulaziér.

Jeric.

— Je vous déteste, rétorqua-t-elle, les dents serrées et le regard assassin.

Un éclair passa dans ses yeux, ses fines lèvres se retroussèrent, puis il tendit une paume dans sa direction. Un souffle d'air la désarçonna, avant de la propulser plusieurs mètres plus loin sur le sable, où elle tomba violemment sur le dos. La douleur lui traversa l'échine, mais alors même qu'Imari luttait pour reprendre sa respiration, Mashi et un autre garde la saisirent par les bras pour la remettre debout.

Azir lui faisait face, ses yeux froids vrillés sur son visage. Saisissant son menton d'une main ferme, il enfonça ses ongles dans sa chair.

— Quand apprendras-tu à reconnaître ta défaite ?

Imari, incapable de respirer, n'aurait pu répondre.

Azir lui donna une tape sur la joue qui aurait pu passer pour un geste d'affection n'eût-il été administré avec une telle vigueur.

— Suivez-moi, ordonna-t-il à l'adresse de Mashi et son comparse.

Il jeta un coup d'œil vers Bahdra, qui prit position sur le côté, tourné dans la direction d'où ils étaient venus.

Était-ce... possible ? se demanda Imari. Se pouvait-il que la personne qui les avait suivis ait survécu à la nuit ? Imari n'osait poser de questions, ne voulait pas attirer l'attention. Azir avait déjà repris sa progression, son escorte la traînant à sa suite.

Alors que ses chaussures s'enfonçaient dans le sable à chaque pas, Imari contemplait ses options. Car, quoi qu'Azir souhaite faire avec le pouvoir de cet arbre, Imari refusait de le lui donner.

Le vent soufflait dans les ruines d'Assi Andaiï comme de l'air à travers un piccolo. Guidée par son escorte, elle traversa l'arcade ouverte du Mazarat, passant sur le monticule de sable qui coulait de sa bouche, pareil à une langue.

Dans ce qui avait été l'atrium principal.

Le cœur d'Imari faillit s'arrêter.

C'était la pièce que Tallyn lui avait montrée dans son souvenir, à présent enfouie sous des couches de sable. Seul le sommet des quatre arches liagées était encore visible. Et en leur centre, épargné par le chaos, se dressait l'arbre.

Imari se demanda comment il avait survécu à la destruction environnante, puis les paroles de Tallyn lui revinrent à l'esprit, la façon dont l'arbre avait survécu au fil des générations, contenu par différentes structures.

Car cette chose n'était pas de ce monde.

L'arbre se dressait, incroyablement haut et fier, ses feuilles doré

scintillant et carillonnant au vent.

Soudain, un éclair.

Imari vit les branches s'étioler et suinter en gouttelettes noires – se muant en l'arbre de son cauchemar. La vision – si fugace qu'Imari se demanda si elle ne l'avait pas imaginée – laissa une douleur lancinante entre ses yeux. Alors qu'elle examinait l'arbre, ces feuilles innocentes et chatoyantes qui sonnaient comme des carillons, elle ne pouvait chasser le sentiment que quelque chose *clochait*. Comme une mélodie majeure tintinnabulant sur une racine mineure.

Imari avait ressenti un mal dans l'air depuis qu'ils avaient posé le pied sur ces terres, et après leur confrontation avec les tyrkorats, elle s'était dit que la cause première était la présence de Fyri.

Elle s'était trompée. C'était ça. Elle ne comprenait pas comment – ni pourquoi –, mais elle ressentait cette répulsion, ce venin, au plus profond de son être. Azir, quant à lui, observait l'arbre avec émerveillement.

— Cet arbre est notre liberté, petite sulaziér, déclara-t-il, l'éclat doré se reflétant dans ses yeux noirs. Il est le pouvoir incarné, vecteur de vie pour qui mange ses fruits.

Imari ignorait la véritable nature de cet arbre, mais ce n'était certainement pas la vie.

— Il est malade, commenta Imari, s'attirant les foudres de Mashi, qui tira d'un coup sec sur son bras.

— C'est vrai, admit Azir sans hésitation, en s'approchant lentement de son butin. Il n'est pas fait pour être confiné ainsi, planté dans ce sol. Toi plus que tout autre, tu sais ce qui arrive aux semences mal plantées. Vois-tu, développa-t-il en lui faisant face, ils ne nous ont jamais dit la vérité. Cet arbre est bien plus que le symbole de notre peuple, et ce n'est que lorsqu'il a survécu à la destruction que j'ai enfin compris de quoi il en retournait. Si je m'en étais rendu compte plus tôt, la guerre contre les Provinces aurait eu une issue très... différente.

La fureur passa dans ses yeux noirs. Il bouillait de l'intérieur.

— Cet arbre, continua-t-il en désignant l'objet de sa convoitise, était le plus grand secret des Quatre Divins, petite sulaziér. Englouti par le temps, censément pour notre bien. Et regarde comme cela nous a été bénéfique.

Il prononça ces derniers mots dans un grognement en embrassant les ruines d'un geste irrité.

— Leur religion est une prison. Elle nous lie et nous confine. Elle nous garde esclaves de leur volonté. Elle nous maintient dans un état de servilité, afin que nous ne puissions agir par nous-mêmes. Parce qu'ils savent que si nous cueillions les fruits de cet arbre, nous deviendrions des dieux.

Mais Imari ne l'écoutait que d'une oreille distraite, car l'harmonique mineure persistait, devenant de plus en plus forte à chaque seconde. Elle s'insinuait dans ses pensées – de manière insidieuse –, provoquant une nouvelle vision.

Un sifflement.

L'arbre nouveau. Les branches fouettant l'air comme des tentacules.

Puis à nouveau l'arbre des Sol Veloriens.

Une rafale de vent souffla, tel un présage, et les feuilles dorées scintillèrent, tintant comme des carillons. Pourtant, cette mélodie majeure sonnait de façon incongrue sur la basse mineure qui résonnait dans l'âme d'Imari.

— Donne sa flûte à la sulaziér, s'exclama Azir.

Mashi lui tendit l'instrument, tandis que l'autre garde pointait une arbalète sur Imari. Son geste était clair : si elle tentait quoi que ce soit, il tirerait.

— Qu'attendez-vous de moi, exactement ? demanda Imari.

— Tu es la sulaziér, envoûteuse d'âmes, tisseuse d'étoiles et lieuse d'ombres, expliqua-t-il, les yeux scintillants. Trouve son chant, sulaziér, car il a été enfoui profondément dans le sol par la flûte même que tu tiens entre les mains. Trouve-le, arrache-le du sol et libère-le.

Imari contempla l'arbre, sa flûte – ses glyphes étaient sombres, même si elle sentait le bourdonnement de sa puissance.

— Et comment suis-je censée m'y prendre ?

— De la même façon que tu as chassé les tyrcorats de ce monde. De la même façon que tu as vaincu ma leje. Trouve sa lumière, combats son chant et plie-le à ta volonté.

Imari ne put s'empêcher de se demander comment Azir en savait autant sur le fonctionnement de son pouvoir. La réponse ne mit pas longtemps à s'imposer ; après tout, il avait été très proche de Fyri, même s'ils s'étaient quittés en mauvais termes.

Les traits d'Azir se durcirent. Imari lisait la folie dans son regard brûlant. Sa patience s'émuoussait.

— Prends la flûte, sulaziér.

Le garde pointa le carreau de l'arbalète sur son cœur.

Imari envisagea de se laisser tirer dessus afin qu'Azir ne puisse se servir d'elle à ses fins. Mais elle pensa à Jeric.

Sa mort ne lui apporterait que souffrance.

Elle déglutit alors et prit la flûte. Son contact envoya un choc électrique dans tout son corps, dissipant la brume, atténuant la douleur, et aiguisant ses sens à l'extrême. Elle pouvait entendre chaque inspiration et chaque expiration, chaque battement de cœur régulier. Le carillon des feuilles résonnait plus clairement, plus fort,

tandis que le vent murmurait ses secrets à travers le Mazarat en ruine. Son monde n'était plus que sons et silences alternés.

Azir, Mashi et le garde l'observaient, à l'affût d'une quelconque tentative d'opposition. Les doigts repliés de Mashi insufflaient de l'énergie dans sa paume, tandis que l'autre homme gardait son arbalète braquée sur le cœur d'Imari.

Azir patientait, pointe de curiosité se détachant de la folie.

Que comptes-tu faire, petite sulaziér ? semblaient dire ses yeux, comme si une part en lui voulait qu'elle tente quelque chose pour le simple plaisir de la dominer, de la faire souffrir.

Mais son regard étreint glissa sur elle. S'arrêtant sur l'arche qu'ils venaient de traverser. Sur la silhouette qui venait de faire irruption dans la pièce.

Chapitre 40

Jeric avait chevauché sans répit depuis la tempête. Depuis que les morts étaient accourus en masse – sans s'en prendre à Jeric ni aux siens. Ils avaient assisté à la scène depuis l'intérieur du cercle lumineux de gardiennes de Niá, la terreur au cœur devant les éclairs et cris cauchemardesques fendant l'obscurité au loin.

Ils avaient vu les hommes d'Azir être arrachés à leur bulle de protection et happés par la horde de démons, pour finir en lambeaux.

Jeric avait failli perdre son sang-froid. À dire vrai, il se serait élancé en direction du carnage, si Braddok, Stanis et Aksel ne l'avaient pas retenu fermement. Il savait qu'il était impuissant face au mal qui rôdait autour d'Imari, mais rien de tout cela n'avait d'importance. Seule Imari comptait.

Puis l'air s'était mis à convulser. Jeric ne savait comment le décrire autrement. Il avait jailli du néant comme une sorte d'explosion invisible, précipitant Jeric, ses compagnons et deux de leurs chameaux à terre.

Dans le calme qui s'était ensuivi, ils avaient réalisé que le soleil commençait à poindre à l'horizon.

Et que le groupe d'Azir s'était remis en mouvement.

Ils avaient alors rapidement repris la route, traversant la vaste étendue de sable et les dunes en tentant de gagner du terrain. Mais il n'y avait pas de raccourcis possibles, et le sable rendait la progression difficile. Ils avançaient beaucoup trop lentement au goût de Jeric.

Le vent balayait les dunes, les aspergeant de sable. Jeric en était recouvert, et à chaque fois qu'il avalait, il sentait des grains entre ses dents.

Il décréta qu'il détestait le désert.

— Ils se dirigent vers ces rochers, déclara Jeric alors qu'ils franchissaient une nouvelle dune.

Il frotta son front avec le dos de sa main, mais elle aussi était recouverte d'une fine couche de sable, et il ne parvint qu'à en faire entrer davantage dans ses yeux.

Tallyn arrêta sa monture à côté de celle de Jeric.

— Ce ne sont pas des rochers, répliqua-t-il, son œil rivé sur l'objet en question.

Jeric regarda l'alta-Liagé.

— C'est Assi Andäï, poursuivit Tallyn à mi-voix. Du moins ses ruines.

— L'ancienne capitale de Sol Velor ? demanda Chez derrière eux.

Son œil gauche était encore enflé et clos, et son œil droit semblait sur le point de suivre la même voie, tant il était rouge et gonflé par tout ce sable.

Tallyn hocha la tête.

— Pourquoi l'amener ici ? interrogea Jeric en fronçant les sourcils.

— Je n'en ai aucune idée, répondit l'autre, les lèvres pincées.

Jeric fit claquer sa langue et donna un petit coup de botte dans le flanc de son chameau.

— Attends, l'interrompt Tallyn.

Jeric s'arrêta, jeta un œil au vieil homme, mais ce dernier s'était tourné vers Niá.

— Il va leur falloir un sortilège de protection, fit Tallyn à la jeune femme.

Les deux Liagés échangèrent un long regard.

Niá descendait de selle quand Aksel demanda :

— Nous protéger ? Comment ça ?

— Il s'agit d'un enchantement qui vous protégera contre le Shah, expliqua Niá en s'avançant vers Jeric à grands pas.

Il savait ce qu'elle allait lui demander avant même qu'elle ne prononce un mot. Aussi lorsqu'elle arriva à sa hauteur, il avait déjà dégainé un poignard de sa botte et le lui tendait.

Ses prunelles s'attardèrent un instant sur Jeric, puis elle prit la lame et – comme il s'y était attendu – l'enfonça dans son bras.

— Bons dieux... fit Chez en détournant le regard.

— Je n'avais pas réalisé que tu étais si délicat, se moqua Aksel.

— Je n'ai pas vraiment l'habitude de voir quelqu'un se taillader...

— Je pensais que vous ne vouliez pas qu'Azir sente votre pouvoir, fit remarquer Stanis, le regard chargé de soupçons braqué sur l'alta-Liagé.

— En effet, répondit Tallyn. Mais pour l'instant, assurer votre sécurité est ma priorité.

Stanis se renfrogna, Niá s'approchant de lui en premier. Du sang recouvrait ses doigts.

— Le bouclier sera plus puissant si je mélange un peu de ton sang avec.

Stanis la foudroya du regard.

Niá patienta.

— C'est ta vie.

Elle haussa les épaules et fit mine de s'éloigner.

— Attends, dit Stanis à contrecœur, en retirant le cimeterre volé de sa ceinture. Combien de sang te faut-il ?

— Juste quelques gouttes.

Stanis utilisa l'extrémité du cimeterre pour piquer son doigt. Chez tressaillit à la vue du sang, arrachant un petit rire à Aksel. Stanis, le sang coulant sur son doigt, reporta son attention sur Niá, qui s'approcha de lui et leva sa main ensanglantée. Puis elle posa son doigt sur le sien.

Stanis se figea sous les regards de ses compagnons.

— Ouvre ta tunique, somma Niá. L'enchantement doit reposer à même le cœur.

Il y eut un instant de silence.

Puis Stanis souleva son haut.

Jeric vit Niá hésiter devant les cicatrices de Stanis, puis elle se mit au travail, se dressant sur la pointe des pieds pour dessiner un symbole sur la poitrine du guerrier. Quand elle eut terminé, elle prononça un mot. L'air se mit à palpiter, le symbole s'illumina d'une lumière blanche... avant de se dissoudre dans la chair.

Invisible.

— Comment ça marche, ce truc ? demanda Braddok.

— On l'appelle *jevia*. Le bouclier. Il absorbe toute l'énergie du Shah qui vous est destinée.

Elle s'approcha ensuite d'Aksel, qui avait pris les devants et narguait Chez de son doigt ouvert.

— Quelle quantité d'énergie exactement ? demanda Jeric en pensant à Azir et Bahdra.

— Ça dépend de la force et du talent de celui qui le manie, expliqua Niá, qui se dirigeait à présent vers Chez.

— J'ai besoin d'une estimation, insista Jeric.

— Un sort puissant ou cinq sorts médiocres.

Jeric glissa un regard vers Tallyn.

— Tu as dit qu'Azir et Bahdra n'étaient pas les seuls Liagés du groupe, c'est bien ça ?

Tallyn opina du chef.

— Je sais avec certitude qu'il y en a au moins deux autres. J'ai vu leurs sorts la nuit dernière.

Après s'être occupée de Chez, Jenya et Braddok – qui, en soulevant son haut, avait haussé les sourcils en direction de Jenya –, Niá s'approcha de Jeric.

Il s'entailla le doigt, mélangea son sang au sien, puis souleva sa tunique.

La jeune Liagée se figea, les yeux rivés sur les trois lignes noires

laissées par le poison de l'Ombre.

Son regard croisa le sien.

— Qui vous a guéri ?

— La femme incroyable que j'essaie de sauver.

Niá fronça les sourcils, baissa les yeux et dessina un symbole ensanglanté au-dessus du cœur de Jeric. Il vira au blanc lumineux, comme les autres, puis disparut.

Niá remonta sur le chameau qu'elle partageait avec Tallyn, et ils se remirent en route.

L'entrée d'Assi Andai les accueillit une heure plus tard. Grands dieux, Jeric ne s'était jamais imaginé mettre un jour les pieds sur ces terres, et devant ces ruines monumentales, il ne put s'empêcher de se demander à quoi le lieu avait ressemblé à son apogée. Comment un tel exploit de construction était *possible*. Les structures brisées étaient plus formidables encore que tout ce qu'il lui avait été donné de voir, et elles étaient faites de... sable. Oui, en regardant de plus près, il s'agissait bien de sable. Des amas de particules comprimés.

Tallyn et Niá chevauchaient à ses côtés, les autres dans leur sillage, contemplant avec un respect teinté de solennité l'énormité du paysage environnant. Un vent violent soufflait dans les ruines, chant de néant et de lamentations.

Jeric fit halte devant un mur fracturé pour observer les infimes empreintes laissées là.

Tallyn suivit le regard de Jeric, et dit :

— Ils sont partis vers le Mazarat.

Le temple où les Liagés avaient jadis appris à maîtriser le pouvoir du Shah dont ils avaient hérité.

— Tu sais pourquoi ? questionna-t-il, rembruni.

Tallyn conserva un instant le silence, puis :

— L'arbre des Divins.

C'était Niá qui avait parlé.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'arbre ? demanda Chez derrière Jeric.

— C'est l'endroit où le pouvoir des Quatre Divins s'est déversé sur Terre, expliqua Niá.

— Les Quatre Divins... ce sont ceux que vous vénérez, vous autres Liagés ? demanda Aksel.

— Non, répondit Niá avec un brin d'irritation. C'étaient les tout premiers Liagés.

— Qu'est-ce qu'Imari a à voir avec l'arbre ? lui demanda Jeric.

Le regard sombre de Niá croisa brièvement celui de Tallyn.

— Je ne sais pas.

Jeric descendit de selle.

— Loup... ? appela Braddok d'un air inquiet.

Jeric tapota le cou de son chameau, vérifia ses armes et poursuivit à pied. Quelqu'un murmura derrière lui – probablement Chez –, mais bientôt tous ses compagnons descendirent de selle et lui emboîtèrent le pas.

Le vent hurlait alors qu'il suivait les empreintes le long des piliers massifs et dômes engloutis. Lorsqu'ils atteignirent l'extrémité d'un mur démolí, Jeric leva une main, regardant à l'angle.

Cinq Sol Veloriens montaient la garde dans une cour intérieure. Avec Bahdra, ils étaient six. Derrière eux se trouvait le visage marqué de ce qui ne pouvait être que le Mazarat. Imari était à l'intérieur, avec Azir Mubarék et peut-être d'autres hommes.

Jeric se replia pour faire face à ses camarades. Niá tordait ses vêtements entre ses mains.

Elle était nerveuse.

— Tu as dit un sort puissant ou cinq sorts médiocres ? chuchota Jeric.

Niá hocha la tête.

— Il y a deux Liagés dans ce groupe-ci, souffla Tallyn.

— Y compris Bahdra ?

Tallyn secoua la tête.

Jeric fléchit sa main sur la poignée de Lorath.

— Et leur pouvoir ?

— Médiocre.

— Alors... qui se charge de Bahdra ? murmura Chez.

Tallyn se tourna dans la direction de Niá.

Oui, elle était clairement nerveuse.

— Ensemble, nous pourrions peut-être le retenir, répondit prudemment Tallyn. Mais vous devrez vous débrouiller avec les deux autres.

— Que sont-ils ? demanda Jeric.

— Des gardiens.

— J'en prends un, annonça Jenya.

Braddok gonfla la poitrine et regarda Jenya en disant :

— Je m'occupe de l'autre.

— Je vais aussi aider pour les gardiens, ajouta Stanis.

— Monsieur Délicat et moi, on s'occupera des autres, fit Aksel.

Ce à quoi Chez répondit par un coup sec à l'arrière du crâne de son compagnon.

Jeric acquiesça, leur jeta un dernier coup d'œil, puis se retourna. Il embrassa la poignée de Lorath, adressa une brève prière à qui voudrait bien lui prêter l'oreille, et sortit de sa cachette.

Bahdra et les Sol Veloriens levèrent la tête. La surprise fit place à la confusion sur le visage de ces derniers. D'abord, parce qu'ils ne s'attendaient pas à voir quelqu'un. Ensuite, parce que Jeric était

censé être enfermé dans une cage à Trier.

— Ce ne serait pas... le *corazzi* ? demanda l'un d'eux en sol velorien, alors que trois d'entre eux dégainaient leurs armes.

Les deux autres étaient donc les Liagés.

Jenya et les hommes de Jeric se déployèrent derrière lui, et Jeric fit signe à Braddok pour lui indiquer les deux Liagés.

Bahdra, lui...

Était concentré sur Tallyn et Niá, qui venaient de faire leur apparition. Niá avait l'air très pâle.

Jeric comprit alors la raison de sa nervosité. Niá connaissait Bahdra. Plutôt bien, à ce qu'il pouvait voir.

— Je ne sais pas comment tu es sorti de ta cage, fumier, dit l'un des Sol Veloriens – pas l'un des Liagés – en langue commune avec un fort accent, en brandissant deux cimenterres. Mais tu aurais dû...

Bahdra leva un poing recouvert d'encre et l'homme s'interrompit. Ils suivaient tous avec curiosité le regard de Bahdra.

— Ma petite Ni, lança-t-il en sol velorien.

Jeric lui trouva une voix nasillarde et sifflante.

Tallyn fit un pas protecteur devant Niá, et les yeux noirs et insondables de Bahdra s'éclairèrent.

— Je savais bien que je t'avais sentie, poursuivit Bahdra en faisant un pas. Je l'ai dit à Lestra, mais elle n'a pas réussi à te Voir.

Son regard sombre se posa sur les perles – à présent visibles – autour du cou de Tallyn.

— J'aurais dû m'en douter. Tu as toujours eu un faible pour les sœurs.

— Vous vous êtes *servi* de moi.

Les mots venaient de Niá, tremblants et douloureux. Elle contourna Tallyn et fit face à Bahdra. Son visage avait repris des couleurs.

— Je n'ai rien utilisé que tu ne veuilles me donner, répliqua Bahdra de sa voix nasillante.

— Vous saviez ce que j'étais – grâce à mon oza – et vous avez usé de cette information contre moi. Contre *elle*. Et vous l'avez tuée !

Un éclair argenté fondit sur Bahdra, provenant des mains encreées de Niá.

C'était la dague de Jeric, celle dont elle s'était servie pour leur fournir, à lui et ses hommes, une protection contre les Liagés. Et elle planait là, brillant des enchantements qu'elle avait dessinés sur la lame, vacillant dans les airs, à quelques centimètres du visage de Bahdra.

Niá avait agi de manière étonnamment rapide, mais pas assez.

L'un des gardiens liagés avait tendu la main, les yeux rivés sur la dague enchantée.

Que Bahdra arracha des airs. Il examina les glyphes de Niá, puis la jeune femme elle-même.

— Gardez le chien et la voloré en vie, ordonna Bahdra. Tuez les autres. Le traître est à moi, ajouta-t-il, les prunelles dardées sur Tallyn.

Et les forces de Bahdra fondirent sur eux.

Ou, plus précisément, trois des cinq hommes convergèrent vers eux. Un gardien lança une rafale d'air étincelante en direction de Jeric. Elle le frappa de plein fouet avant qu'il ne puisse réagir, mais au lieu de le faire reculer d'une dizaine de pas, le sort glissa sur lui comme de l'eau fraîche, le petit symbole de Niá se réchauffant sur sa poitrine.

Le charme avait fonctionné.

Mais il ne pourrait plus encaisser que quatre sorts.

Tout autour de Jeric, Jenya et ses hommes étaient aux prises avec l'ennemi. Du coin de l'œil, il vit Niá et Tallyn lancer d'autres sorts à Bahdra, tandis que ce dernier esquivait et lançait les siens.

— Vas-y, Loup ! cria Braddok, qui tomba à la renverse sous le coup d'un sort jeté par un gardien.

Jenya profita de ce que le Liagé était distrait pour lui lancer un cimenterre qui le cueillit en plein estomac.

Imari.

Dans un grognement, Jeric pénétra le Mazarat au pas de course.

Chapitre 41

Imari poussa un cri de surprise lorsque Jeric apparut dans l'atrium en courant, couvert de sable et de sang, une lueur assassine dans les yeux.

Par les gardiennes, il avait traversé tout Ziyan – pour elle.

Elle ignorait comment il y était parvenu, mais toute la joie qu'elle aurait dû ressentir en le voyant débarquer fut rapidement étouffée par la peur. Azir le tuerait.

Le temps parut s'arrêter. Le destin était suspendu à la lame d'un cimeterre. Puis trois choses se produisirent en même temps.

Jeric lança un poignard.

Le Sol Velorien à l'arbalète tira.

Et Imari fondit sur Azir.

Le Sol Velorien s'écroula, le poignard de Jeric entre les yeux – enfoncé jusqu'à la garde – tandis que le carreau, dévié de sa trajectoire, venait frapper une colonne. Mashi jeta son sort, mais pas assez vite, car Jeric lui fonça dessus juste au moment où Imari et Azir se retrouvaient au sol.

Alors qu'Imari tentait d'enrouler ses bras autour du cou d'Azir, ce dernier grogna un mot, faisant jaillir une bourrasque qui repoussa la jeune femme. Elle fut projetée dans les airs, vint heurter un bloc de pierre et rebondit au sol. Imari poussa un juron lorsque la flûte lui échappa des mains et dégringola la dune de sable.

Azir reporta son attention de l'autre côté de l'atrium, sur Jeric, qui, aux prises avec Mashi, venait d'éviter une nouvelle rafale de la Liagée.

Imari se releva d'un bond et chargea Azir derechef. Elle lui sauta sur le dos par-derrière, s'accrochant comme une bernacle. Azir grogna, trébuchant dans le sable alors qu'il tentait de retrouver son équilibre. Il la saisit par les bras et prononça un mot.

Imari, aussitôt submergée par une décharge électrique, laissa échapper un cri de douleur et lâcha prise, juste à temps pour voir Jeric s'emparer de l'arbalète que le garde avait lâchée et tirer. Le carreau atterrit droit dans la bouche ouverte de Mashi, ses yeux s'écarquillèrent et elle s'effondra.

Rugissant, Azir tira une rafale d'air de ses mains, heurtant Jeric de plein fouet.

Jeric fut projeté dans les airs, décrivant un arc de cercle sur une

dizaine de mètres avant d'atterrir sur le dos. Il grimaça, la main sur la poitrine, essayant de reprendre son souffle. Mais Azir prononça alors un autre mot et leva le poing, relevant Jeric, qui se retrouva suspendu dans les airs, ses bottes à quelques centimètres du sol.

— Tu tires et le petit chiot assoiffé de sang de Tommad meurt, gronda Azir à Imari, qui venait de ramasser l'arbalète tombée des mains de Jeric lorsque le souffle d'air d'Azir l'avait frappé.

Imari se figea, indécise. La peur lui serrait le cœur.

— Lâche-la, sulaziér, dit la voix d'Azir, presque apaisante.

Jeric luttait, les muscles de son cou contractés.

— Imari, ne...

Azir serra plus fort, le coupant net.

— Ramasse ta flûte, dit Azir d'un ton trop calme, tandis qu'il maintenait en l'air un Jeric en train d'étouffer. Et joue.

Jeric voulut dire quelque chose, mais seul un souffle sortit. Ses lèvres devenaient bleues.

— D'accord.

Imari lâcha l'arbalète.

— Non... articula Jeric.

— La flûte, petite sulaziér, fit Azir, la bouche plissée par l'impatience.

Les dents serrées, Imari s'élança vers l'instrument. En le ramassant, elle se retourna vers l'arbre. Ses feuilles scintillaient comme des bijoux, si belles et presque moqueuses, tandis que Jeric s'étouffait derrière elle.

— Je ne te le redemanderai pas, l'avertit Azir.

Imari ferma les yeux, les mains tremblantes alors qu'elle prenait son souffle. Et se mit à jouer.

Sa vision bascula vers le plan clair-obscur du Shah, mais à sa grande surprise, aucune étoile ne l'accueillit – hormis le soleil au-dessus du cœur de Jeric et le sien. Là où se tenait Azir – et Bahdra –, ne régnaient que les ténèbres. Qui faisaient pourtant pâle figure devant la tornade obscure agitant l'arbre.

Elle éclipsait le monde à l'instar d'un trou noir, aspirant toute la lumière dans ses abîmes. Telle une basse profonde et discordante, elle résonna dans le corps d'Imari, avalant ses notes, les noyant dans la dissonance.

Par les étoiles, qu'est-ce que... ?

Tu ne sais pas à quoi tu te mesures !

L'avertissement de Fyri lui revint d'un coup, et tout s'éclaircit.

Fyri était passée là avant elle pour libérer le pouvoir de l'arbre, et elle avait découvert – comme Imari était en train de le comprendre elle-même – que les quatre Divins n'avaient jamais réellement détruit le cinquième. Non, ils avaient enchaîné Zussa à

cet arbre. Imari sentait les ramifications de leur pouvoir attachées à l'obscurité qui s'agitait entre les mondes – chaque lien une note emprisonnant cette obscurité. Leur pouvoir s'était déversé dans le sol en vue de sceller ces liens. Les nourrissant, afin que les enchantements ne puissent faiblir.

Tout était clair pour Imari, car le passé était là, dans cet arbre, et pourtant la vérité à son sujet avait été déformée au fil des ans, oubliée. Les racines ne contenaient pas seulement du pouvoir, ni de la sagesse.

Elles renfermaient le Grand Imposteur en personne.

Pourtant Fyri...

Avait compris. Oui, quand Fyri avait desserré l'un des liens – Imari pouvait le sentir à présent : la différence de nuance, comme si la note en question avait perdu sa tension initiale. Lorsque Fyri avait découvert, elle aussi, ce qui se cachait réellement sous ces liens, elle avait essayé de faire machine arrière, de resserrer les attaches, mais ce faisant, elle s'était détruite elle-même et tout Sol Velor. Son esprit, toutefois, était resté dans le désert, régnant sur les tyrkorats, pour éviter qu'Azir – ou qui que ce soit d'autre – ne revienne en ce lieu. Pour que personne ne puisse terminer ce qu'Azir avait tenté près de cent ans plus tôt.

Imari mit un terme à la note, et sa vision revint à la normale. Jeric était toujours suspendu en l'air par Azir.

— C'est l'Imposteur, dit Imari.

Azir ne parut pas surpris.

— C'est pour ça que vous m'avez fait venir ici. Ce n'est pas seulement le pouvoir que vous recherchez. Il s'agit de *Zussa*. Vous voulez que je libère Zussa.

— Manifestement, dit-il simplement. C'est la seule façon.

Mais Imari secouait la tête, car elle avait eu un avant-goût de ce pouvoir – de cette perversité. Elle avait senti l'altération, la déformation des liens.

— Non. Je ne vous aiderai pas.

Azir la considéra, puis un sourire cruel étira ses lèvres.

Il tendit son autre paume vers Jeric. Une pellicule de sable se souleva alors du sol, se rassemblant pour former une lance.

Qui vint transpercer le cœur de Jeric.

Ce dernier eut un hoquet de stupeur, écarquilla les yeux.

Le cœur d'Imari s'arrêta.

Azir relâcha sa prise et Jeric s'effondra. La lance se désintégra, faisant pleuvoir des grains de sable tout autour de lui, tandis que le sang fleurissait sur sa poitrine.

Ses yeux bleus fixaient d'un air absent un ciel qu'il ne pouvait plus voir.

— NOOOOOON ! cria Imari.

Dans un grondement, elle fondit sur Azir, mais il dirigea aussitôt son étau invisible vers elle et l'enserra de sa poigne de fer. Des larmes chaudes coulaient sur son visage.

— Tu peux encore le sauver, petite sulaziér, dit Azir d'une voix trop calme. La sagesse de Zussa réside dans cet arbre. Libère-la et tu pourras le ramener.

La pression retomba et Imari s'effondra à terre, haletante, s'étouffant dans ses sanglots. Elle manquait d'air. La forme inerte de Jeric était floue à travers ses larmes.

— Mais tu dois te dépêcher, petite sulaziér, poursuivit Azir. Même le pouvoir d'un dieu ne peut lutter contre l'ordre naturel de ce monde. Une fois que son âme a franchi le seuil, il n'existe aucun moyen pour la ramener. Il n'est pas liagé. Son âme n'est pas liée à son pouvoir. S'il part, c'est pour toujours.

Les membres chevrotant, Imari laissa son regard errer sur le corps de Jeric, ensanglanté et sans vie sur le sable. Jeric, qui avait bravé Ziyan pour elle.

Et qui était mort – par sa faute.

Tout comme son père, et Soraï, et Taran et Tolya et Saza. Imari ferma les yeux, ses larmes coulant à flots.

La voix d'Azir se fit entendre dans son esprit : *Il n'en a plus pour longtemps, petite sulaziér.*

La fureur d'Imari se mua en détermination, et elle serra les poings. Ce pouvoir, cette sagesse dont Azir voulait s'accaparer, elle s'en emparerait elle-même. Mieux valait qu'ils résident entre ses mains que celles d'Azir. Et elle s'en servirait pour ramener Jeric.

Ensuite, elle détruirait Azir ; juste revanche pour toute la douleur qu'il avait causée.

Imari ouvrit les paupières, récupéra sa flûte et joua.

Une fois de plus, son monde vira au clair-obscur. Là où Jeric reposait, il n'y avait plus d'étoiles, mais leurs empreintes restaient visibles. Comme quand l'on regarde le soleil trop longtemps avant de détourner le regard, et que son image reste imprimée sur notre rétine. C'était cette empreinte qu'Imari pouvait voir sur le cœur de Jeric. Tant qu'elle subsistait, Imari pouvait encore le ramener.

Tiens bon, Jeric, l'exhorta-t-elle dans son esprit, sans cesser sa musique.

Azir avait mentionné le chant de l'arbre, mais elle ne pouvait rien distinguer à travers la masse de ténèbres. Elle chercha encore et encore, laissant son cœur guider ses doigts. Mais plus elle fouillait, plus ses poumons se serraient. C'était comme s'enfoncer trop profondément sous l'eau. Elle sentait la pression s'exercer tout autour d'elle, poussant contre ses poumons et ses oreilles – qui

avaient commencé à sonner, ses tympanes sur le point d'éclater. Sa tête l'élançait, la douleur plus forte encore entre ses yeux.

Elle avait besoin d'air. Mais elle n'osait arrêter.

J'arrive, Jeric...

Elle se fraya un chemin au milieu des ténèbres opaques, en dépit de la pression qui montait dans sa poitrine et sa tête. Les fourmillements se transformèrent en un feu brûlant dans ses veines – puis un véritable incendie.

Pourtant, il n'y avait ni lumière ni son. Rien.

Seule une vaste étendue de néant.

Juste au moment où elle se résignait à reprendre son souffle, incapable de s'immerger plus profondément, elle perçut vaguement un son.

Une sorte de résonance à la limite de sa conscience, comme un écho lointain dans un canyon sans fond. La tonalité lui effleura les oreilles, et son pouvoir s'accrut.

Et pourtant...

Elle sonnait *faux*.

Comme une fausse note, proche du point de rupture à force de chercher volume et force.

Trouve la tension, lui avait dit la voix.

Imari se concentra sur cette note déformée pour la faire correspondre à ses propres tonalités, le feu dans ses poumons et la douleur dans sa tête toujours aussi vifs.

Mais *par les gardiennes*. C'était comme essayer de saisir du sable. La tonalité ne cessait de glisser, lui échappant.

De plus en plus...

Non, grogna Imari dans son esprit. Avec l'énergie du désespoir, elle souffla plus fort. Insistant jusqu'à ce que...

Là.

Elle s'accrocha à la queue de la note. Puis...

Une *explosion* de son.

Telle une vague déferlant dans tout son corps, ébranlant ses os. L'engloutissant sous la chaleur et...

La rage. Une rage infinie et cuisante, comme dans son cauchemar. Affamée, elle la consumait de sa haine et sa fureur.

Quelque part, dans son esprit, dans le monde réel, elle sentit le sol trembler sous ses pieds. Elle l'entendit gémir. Des grains de sable lui entaillaient le visage.

Ouiiiiiiiiiiii.

C'était une voix hors du temps et de l'espace, tout en vibration, et soudain, Imari sut qu'elle venait de commettre une très grave erreur.

Elle ne serait jamais capable de contenir *cette chose*.

Son monde vira soudain au blanc – un blanc aveuglant – et Imari vit... *tout*. Des sorts sous forme d'incantations et d'images se déversèrent dans son esprit, submergeant son corps dans un débit impossible. C'était comme boire à un geyser. Un geyser de flammes. Imari s'y noyait, s'y brûlait, puis elle sentit ses genoux céder et la flûte lui glisser des mains.

Mais aussi vite que la sensation était apparue, elle disparut. Comme si elle lui avait été arrachée.

Sa vision revint à la normale et le monde autour d'elle trembla violemment. Des morceaux de roche et de pierre se détachèrent d'un plafond à présent fracturé, et derrière elle, Azir se tenait debout, les bras écartés, un tourbillon de vent et de lumière blanche se déchaînant autour de lui. Le mal dans toute son horreur !

Oh, non.

Imari s'approcha de Jeric d'un pas titubant, trébuchant sur la roche et sous l'effet des vibrations du sol. Une partie de la coupole s'effondra, qu'Imari esquiva juste à temps.

— OUIIIIII ! mugit Azir de la même voix.

Ce n'était pas la sienne, mais celle qui s'était exprimée dans l'esprit d'Imari. Celle qui s'étendait sur les deux plans – Shah et monde physique –, provoquant une profonde déchirure dans la pièce qui s'effondrait lentement.

— OUIIIIIIIII !

Un violent tremblement secoua le sol, et l'arbre explosa.

Imari plongea sur le corps de Jeric pour le protéger des chutes de pierres et de plâtre.

— Tu aurais dû écouter Fyri, gronda la voix d'Azir – une voix qui ne lui appartenait plus.

Puis, dans un tourbillon de lumière aveuglante, il s'éclipsa.

La terre ne cessait de gémir, s'efforçant péniblement de panser la plaie béante. Mais Imari n'en avait cure. Les joues baignées de larmes brûlantes, elle serrait le visage de Jeric entre ses mains.

Elle avait échoué. Elle avait échoué et elle avait donné à Azir exactement ce qu'il voulait, et Jeric...

— Jeric... sanglota-t-elle, repoussant les cheveux de son visage. Je t'aime. Je suis désolée.

Mais il ne l'entendait pas.

La vie l'avait quitté.

Un cri déchirant jaillit de ses lèvres tandis que le Mazarat s'effritait, faisant pleuvoir des blocs entiers de pierre tout autour d'eux. Des fissures lézardaient la terre là où l'arbre s'était trouvé. À cet endroit se dressait à présent un trou sans fond, où le sable se déversait comme dans un vaste gouffre. Ils finiraient par y être aspirés également, en supposant que les murs ne s'effondrent pas

d'abord sur eux.

Elle aurait pu s'enfuir. Elle en aurait eu le temps, mais elle ne pouvait se résoudre à l'abandonner. Pas comme ça.

Soudain, la réponse était là : une information, une empreinte sur son cœur laissée par le geyser de flammes et de chaleur.

Elle savait comment les faire sortir d'ici. Elle savait comment le ramener. Tout était soudain si clair.

Imari s'agenouilla aux côtés de Jeric, posa les mains sur le sol, puis ferma les yeux et se mit à fredonner.

Une note – une tonalité grave assortie au grondement du monde qui l'entourait – et sa vision se remplit d'étoiles. Elles étaient toutes visibles à présent que l'obscurité de Zussa avait disparu. Imari voyait les murs autour d'elle comme des cordes de lumière, conçues pour jouer des notes spécifiques, et le trou noir béant à leurs pieds. Imari se mit à fredonner à l'intention des murs.

La pièce capta le son, qui se trouva amplifié par les éclats, les fissures et les gémissements alentour. Imari mit plus d'intensité dans son fredonnement, chargeant cette unique note de toute son énergie. Le feu afflua dans ses veines, les vibrations allèrent crescendo, mais elle ne s'arrêta pas. Les mains fermement ancrées sur le sol, elle déversa sa note et son pouvoir dans le sable comme si elle était la flûte.

Le vecteur.

Elle insuffla son énergie dans le sable, les murs, jusqu'à ce que les cordes lumineuses vibrent au point de se rompre. Puis, dans une déflagration d'air et de puissance, les parois explosèrent en une pluie d'étoiles. La roche fut réduite en poussière, retombant comme de la cendre tout autour, désintégrant ce qui restait du Mazarat.

Et le tremblement s'arrêta.

Imari discernait vaguement des silhouettes à proximité, mais elle n'avait pas le temps d'y penser. Pas si elle voulait que son plan fonctionne. Déjà, elle sentait sa conscience s'effacer sous l'effet de l'intensité du Shah qu'elle venait de canaliser dans son corps.

Imari apposa ses mains sur la poitrine ensanglantée de Jeric, juste au-dessus de son cœur, et ferma les yeux. Des larmes chaudes coulaient sur son visage.

Et elle chanta.

Mots et notes jaillirent de son âme, à l'attention du seul qui pouvait l'aider – du seul qui pouvait le sauver.

Entendez-moi, priait-elle dans sa mélodie.

Sauvez-le...

Donnez-lui ma vie...

Elle vit les étoiles. Un million de minuscules points illuminant le monde tout autour d'elle. Le pouvoir et la parole du Créateur – Son

chant, reliant toutes choses.

Imari concentra son attention sur son propre corps, mais pas sur le plan physique. Elle se voyait à travers le plan du Shah, comme un amas d'astres scintillants, et se focalisa sur le soleil placé juste au-dessus de son cœur. C'était pour ce soleil qu'elle chantait à présent, dirigeant son pouvoir vers le poulx brillant de son cœur. Elle ne s'interrompit pas, pas même lorsque l'astre s'enflamma, aveuglant. La chaleur lui brûlait les veines, mais elle tint ferme, serrant les dents tandis que les notes rompaient toutes les cordes de son corps, brisant les attaches. Elle fit passer sa lumière de sa poitrine jusqu'au bout de ses doigts. Et dans une dernière note, elle la transféra dans le corps de Jeric.

~

Tallyn regardait Imari, secouée de sanglots au-dessus du corps sans vie du Roi Loup. Plusieurs silhouettes s'étaient rassemblées non loin de là, à l'autre bout de la cour, observant la scène en silence. Car il n'y aurait pu avoir meilleur témoignage de la puissance de l'amour que de voir cette enfant de Sol Velor pleurer la mort du Roi Loup, ses lamentations déchirantes émouvant tous ceux qui se trouvaient à proximité.

Le sang maculait la poitrine du Loup, dont les yeux bleus étaient fixés sur l'invisible. L'arbre avait disparu, le Mazarat rayé de la carte.

L'œuvre d'Imari.

Tallyn la contemplait, fasciné. Puis...

Les pleurs se tarirent. Elle se redressa, s'essuya les yeux et les ferma.

D'un air résolu.

Elle s'accroupit devant Jeric, les mains sur son cœur. Son visage témoignait une grande concentration, malgré l'affliction et le sang qui souillaient ses traits.

Et elle se mit à chanter.

Sa voix était le chagrin personnifié. Les notes coulaient de sa bouche, éclatantes et tragiques, tandis qu'alentour, les larmes coulaient de plus belle. Tallyn lui-même se laissa aller aux pleurs.

Puis il réalisa ce qu'elle faisait.

Il aurait dû l'arrêter, il le savait. Ils auraient besoin d'elle dans la guerre à venir.

Mais il ne lui enlèverait pas ce choix.

La mélodie s'arracha à son cœur brisé. Gagnant en puissance, jusqu'à ce que Tallyn ressente une légère impulsion. Un courant d'air, un grondement.

Et Imari s'effondra.

Sa vie... contre la sienne.

Jeric se cambra soudain, la respiration sifflante. Son corps se détendit. Tallyn redoutait déjà le moment où le Loup ouvrirait les yeux.

Ce qu'il fit immédiatement. Son regard s'arrêta sur Imari, immobile sur le sol à côté de lui, fixant le néant.

De toutes les années que Tallyn avait passées sur cette Terre, il n'avait jamais vu plus grande agonie.

— Non...

Le Roi Loup se mit à genoux et fit rouler le corps inerte d'Imari sur le dos. Cherchant à percevoir une respiration, un pouls, qui n'était plus.

— Bon sang, Imari, *non*.

Mais Tallyn savait qu'elle était partie.

Il vit le moment où le Loup le comprit également.

Jeric la prit dans ses bras, contre sa poitrine ensanglantée, et il hurla. Le son traversa les ruines, se répercutant à travers le temps et l'espace, porteur d'une douleur insupportable.

La meute du Loup détourna le regard. La foule baissa la tête.

Puis le Loup se pencha sur Imari et pleura.

Chapitre 42

— Jeric.

Jeric sentait la chaleur quitter le corps d'Imari, blottie contre sa poitrine.

— Jeric.

Quelqu'un s'était accroupi à côté de lui, mais il ne tourna pas la tête. Quelle importance ?

Il tuerait Azir de ses propres mains...

Une main de géant se posa sur son épaule.

— Quelqu'un voudrait te parler.

Jeric leva ses yeux embués vers le visage carré de Braddok. Ce dernier désigna la silhouette au-dessus d'eux – une femme d'un certain âge que Jeric n'avait jamais vue auparavant. Elle portait une longue robe blanche, et son regard sombre, sol velorien, glissait de Jeric à la femme dans ses bras.

D'un geste protecteur, Jeric serra Imari plus fort contre sa poitrine, se détournant de la femme.

— Je ne suis pas votre ennemie, dit-elle avec un fort accent sol velorien.

D'autres silhouettes étaient apparues derrière l'inconnue. Une petite foule de Sol Veloriens, pour certains tout de blanc vêtus. D'où venaient-ils ? Jeric n'en avait pas la moindre idée. Et il n'en avait que faire.

Il reporta son attention sur Imari, sur son beau visage qui perdait déjà ses couleurs, et il eut l'impression que sa poitrine se creusait.

Grands dieux, si seulement il avait été plus rapide...

— Si nous voulons la sauver, vous devez l'amener au temple, reprit la femme.

Le regard étréci de Jeric se posa aussitôt sur la Sol Velorienne.

— La *sauver* ? cria-t-il presque.

Il était tel un arc trop tendu, prêt à se briser à tout moment.

— Vous ne pouvez pas la sauver. Elle est *morte*.

Braddok et Jenya tressaillirent.

Tallyn s'agenouilla aux côtés de Jeric, le fixant comme pour le calmer.

— Loup. *Écoute-moi*. Elle n'est pas perdue, seulement il faut nous dépêcher. Son âme oscille entre la vie et la mort, mais

l'attraction de la mort est prompt et puissante.

Jeric lui rendit son regard, tremblant de fureur. N'osant y croire.

Tallyn posa une main sur l'épaule de Jeric.

— Tu peux la porter ?

Jeric se tourna vers Imari.

— *Loup*.

Dépêche-toi, signifiait l'intonation. *Reprends-toi*, exigeait-elle.

Jeric grinça furieusement des dents et se leva, Imari dans les bras. Il avait passé un bras sous sa nuque et l'autre sous ses jambes, qui pendaient mollement. Le sang tachait encore sa poitrine là où la lance de sable l'avait transpercée.

La lance qui aurait dû le tuer.

La douleur qui l'avait traversé alors n'était rien comparé à celle qui le déchirait à présent.

— Par ici.

La femme en blanc fit signe à Jeric de lui emboîter le pas.

Il jeta un regard sec à Tallyn, mais la suivit.

Jeric lança un coup d'œil circulaire. Les larges fissures dans le sol, là où l'arbre avait disparu. Les ruines du Mazarat, qui avaient recouvert le sable d'une couche de cendre. Les sbires sol veloriens d'Azir étaient morts. Il n'y avait aucune trace de Bahdra, mais Niá, Jenya et toute la meute avaient survécu.

Il était difficile pour Jeric d'éprouver de la reconnaissance. C'était trop tôt.

Une foule de Sol Veloriens sortis du néant s'était rassemblée à l'intérieur des ruines. Il compta près d'une centaine d'hommes et de femmes, quelques enfants, chacun s'écartant devant les silhouettes en robe et Jeric, admirant le cortège avec émerveillement. Quelques-uns chuchotaient, d'autres s'efforçaient de voir. Une fois que Jeric et le reste du groupe furent passés, la foule les suivit.

Pendant ce temps, le visage d'Imari prenait un teint terreux.

Pour Jeric, c'était comme si le monde venait de perdre son soleil.

Ils marchèrent un bon kilomètre avant que les ruines ne s'arrêtent au pied des contreforts. Le chemin se mua en un petit sentier – de toute évidence très fréquenté. Il décrivait une ligne jusqu'à une paroi rocheuse, où un petit groupe les accueillit à l'extérieur d'une grotte, bordant le sentier et s'écartant sur leur passage.

— Qui sont-ils ? demanda Braddock à Tallyn, qui marchait à ses côtés.

Tallyn ne répondit pas immédiatement.

— Il semblerait que quelques Sol Veloriens aient survécu et se

soient cachés ici pendant tout ce temps.

Jeric ne savait comment une telle chose était possible. Cet endroit n'était guère plus qu'un lopin de sable et de rochers, rempli de fantômes. Et pourtant, ils étaient bel et bien là, plus nombreux qu'il n'aurait pu l'imaginer. Forts, en bonne santé et pleins d'espoir.

Jeric transporta Imari jusque dans la grotte, qui s'avéra être un tunnel tapissé de torches allumées... débouchant sur un dôme colossal.

Jeric s'en trouva tout ébahi.

C'était une ville – souterraine.

De grands puits de lumière naturelle perçaient la voûte en pierre, saupoudrant le sol et les bâtisses en dessous de lumière et d'or. Imari toujours blottie contre sa poitrine, Jeric suivait ses guides en robe blanche le long d'une pente, sous le regard intrigué des Sol Veloriens agglutinés. Ils atteignirent bientôt un embranchement, qui fit place à une cour.

Un arbre en son centre.

Un immense chêne dont les feuilles chatoyantes couleur pourpre contrastaient avec le riche brun de son écorce. Le rayon de lumière dans lequel il baignait projetait des prismes rouges scintillants tout autour.

Jeric en aurait tremblé d'émerveillement, n'eût été la femme qui gisait morte dans ses bras.

— Par ici, indiqua la femme en robe.

Jeric allongea Imari entre deux racines charnues, une main tendre sur sa nuque comme pour la mettre au lit.

— Reculez, chuchota la femme.

— Non.

Alors qu'elle dévisageait Jeric, l'un de ses compagnons en robe s'approcha pour lui murmurer à l'oreille.

Elle reporta alors son attention sur Jeric, puis inclina la tête.

— Comme vous voudrez.

Elle se joignit au cercle qui s'était formé autour de l'arbre – six Sol Veloriens tous drapés de blanc qui se donnèrent la main et entamèrent un chant grave, sur une psalmodie scandée à voix basse. Bien que Jeric ne puisse distinguer la signification de leurs mots, il devinait leur pouvoir. Une force qu'il ne pouvait expliquer, seulement ressentir.

Il saisit la main d'Imari et la serra fort, sa tête penchée au-dessus d'elle. Le pouvoir coulait en lui. Puis une vague de puissance le frappa tel un coup de fouet.

Mon fils, dit une voix grave et tonitruante.

Non pas à ses oreilles mais à son âme. Du Créateur à sa création. Et soudain, sans crier gare, chacun des actes passés de

Jeric défila sous ses yeux : tout ce qu'il avait été, tout ce qu'il était, et tout ce qu'il n'était pas. Les images se bousculèrent dans son esprit à la vitesse de l'éclair, la vérité dévoilée sans fard devant cette voix qui l'interpellait.

En cet instant précis, Jeric sut que le Créateur était réel. Il le ressentit avec une certitude qu'il n'avait jamais ressentie auparavant.

Jeric s'attendait à une condamnation. Il attendait que la sentence soit rendue. Il le méritait – il le savait. Il avait commis trop d'atrocités sans nom, pensant bien faire, alors qu'il avait tout fait de travers.

Mais le couperet ne tombait pas.

En lieu et place, un élan d'amour le submergea.

Tu es mon fils, répéta la voix avec force, comme si elle revendiquait Jeric.

À ces mots, Jeric faillit s'effondrer. Son propre père ne lui avait jamais parlé ainsi, et la charge était trop lourde à porter.

Prenez ma vie en échange de la sienne, supplia Jeric dans son esprit, les yeux embués. *Prenez-la. Donnez-la-lui. Je mérite la mort pour tous mes torts. Épargnez-la – je vous en supplie. Elle a assez souffert.*

Pas aujourd'hui, mon fils, répondit la voix. *Elle a besoin de toi. Sers-la du mieux que tu le pourras.*

Il y eut de la lumière. Un véritable incendie.

Puis plus rien. Les chants cessèrent.

Jeric ouvrit les yeux. Il serrait toujours la main d'Imari dans la sienne, mais la jeune femme demeurait inerte.

Puis son dos se cambra et son âme regagna son corps.

Chapitre 43

Il n'y avait rien.

Puis... Le monde d'Imari devint sombre. Et froid.

Si froid et vide. Comme si elle était la seule présence dans cet abîme infini de néant, flottant sans fin dans l'étendue de l'espace et du temps.

Soudain, un faisceau de lumière traversa l'obscurité, pur et sans filtre. Il chassa l'ombre, le froid, et Imari fut submergée par une vague de chaleur et de douleur. Par le Créateur tout-puissant, quelle agonie ! Comme si l'on resoudait son âme à son enveloppe charnelle.

La douleur s'atténua et s'évanouit, jusqu'à ce que seuls de légers picotements subsistent. Picotements qui convergèrent vers son ventre. Elle reprenait conscience de son corps. Le sol meuble sur lequel elle reposait, l'odeur de la terre et de la poussière dans l'air, rehaussée d'une pointe de douceur. Elle capta le bruit de sa respiration et les battements réguliers de son cœur. Elle sentit la main, large et robuste, qui serrait si fort la sienne.

Elle connaissait cette main. Elle en connaissait la forme, la façon dont elle serrait la sienne. Et elle était chaude, ferme et *vivante*.

Imari ouvrit les yeux. Les prunelles d'un bleu étourdissant de Jeric la fixaient.

Imari eut un hoquet de surprise, peinant à en croire ses yeux. Elle se redressa d'un bond, et Jeric l'attira dans son étreinte, la serrant de toutes ses forces contre lui.

— Tu es vivant... fit-elle en l'enveloppant de ses bras.

Merci, glissa-t-elle dans une prière silencieuse au Créateur.

Merci de l'avoir sauvé.

Merci, merci, merci.

— Je pensais t'avoir perdu, parvint-elle à dire.

Jeric s'écarta et planta ses yeux dans les siens – plus bleus et plus nets qu'Imari ne lui avait encore jamais vus.

— Tu aurais dû, dit-il en essuyant ses larmes avec ses pouces. Mais la merveilleuse tête de mule que tu es refuse de me laisser mourir pour toi.

Un sourire fleurit sur les lèvres d'Imari, que Jeric embrassa. Il l'embrassa à travers ses larmes, sa chevelure, et quand il rompit le baiser, il saisit son visage entre ses mains fermes.

— Je t'aime, confessa-t-il – Imari sentit ses yeux brûler à nouveau. Je t'ai aimée depuis le moment où tu m'as traîné hors de cette rivière, et si *jamais* tu t'avises encore de sacrifier ta vie pour la mienne, je te tue.

Imari éclata de rire, et il l'embrassa à nouveau. Un doux baiser, auquel il s'arracha bientôt. Imari voulut protester, mais il posa deux doigts sur ses lèvres.

— Plus tard, dit-il sur le ton de la promesse. Nous avons un public.

Ce qui était exact. Elle se figea, la main dans la sienne alors que ses yeux écarquillés découvraient la foule autour d'eux. Il devait y avoir au bas mot deux cents personnes, hommes, femmes et enfants – tous sol veloriens, bien qu'elle ne perçoive aucune trace de la garde d'Azir ou de Bahdra. Puis elle remarqua l'étrange arbre aux feuilles pourpres sous lequel elle et Jeric étaient assis, semblable à celui qu'elle venait de détruire, mais à la fois différent. Il n'y avait pas de fausse note ici, pas de venin dans l'air. Les deux arbres étaient comme l'antithèse l'un de l'autre. Et par-delà le ciel sombre s'étendait... Non ce n'était pas du tout un ciel. Ils étaient à *l'intérieur*.

Ce qu'elle avait d'abord pris pour un ciel nocturne était en fait une vaste caverne, parsemée de puits de lumière. Tallyn, Jenya et Braddok, ainsi que le reste de la meute de Jeric, se tenaient là, à proximité, une jeune femme parmi eux, qui la détaillait avec des yeux étrangement familiers.

— Ils t'ont sauvé la vie, expliqua Jeric en désignant les quelques silhouettes drapées dans des robes non loin de là.

— Où... sommes-nous ? demanda Imari.

— Dans une ville souterraine près des contreforts d'Assi Andai.

Une femme en robe blanche s'avança. De longs cheveux argentés saupoudrés de noir encadraient son visage. Ses traits étaient anguleux, presque sévères, mais ses yeux affables adoucissaient cette impression.

Elle s'approcha et tendit un petit objet à Imari.

Sa flûte.

Sans même toucher l'instrument, Imari sut qu'il était cassé. Imari lâcha la main de Jeric et se leva sur ses jambes flageolantes. Jeric resta à ses côtés, lui passant un bras autour de la taille pour la soutenir, et Imari prit la flûte.

Les glyphes ne s'illuminèrent pas à son contact, et la flûte était froide – son pouvoir avait disparu, brisé par la fissure qui s'étalait sur toute sa longueur.

Elle ne jouerait jamais plus.

— J'ai bien peur que vous ayez besoin d'un nouveau *talla*, dit la

femme avec un fort accent sol velorien et une voix amicale.

Imari se rembrunit à la vue de ce petit bout d'os qui avait façonné une si grande partie de sa vie. Elle enveloppa l'instrument de ses doigts, se souvenant de la dernière mélodie qu'il avait jouée.

Celle qui avait libéré le Grand Imposteur.

Elle devait le leur faire savoir – à tous.

Imari fit face à la femme, le bras de Jeric une ancre solide autour de sa taille.

— J'ai... libéré quelque chose que je n'aurais pas dû.

La femme l'observa, l'expression impénétrable, puis elle dit finalement :

— En effet. Cependant, les versets nous apprennent que cela a toujours été le dessein ultime de l'Imposteur, c'est pourquoi le Créateur nous a aussi donné cet arbre, expliqua-t-elle en désignant le chêne aux tons terre et carmin. Un moyen de la vaincre, à travers l'arbre de vie du Créateur.

Imari repensa aux versets : *Bien que l'emprisonnement du Grand Imposteur ait terrassé les Quatre Divins, leur pouvoir s'est déversé sur Terre, intact. De là est né l'arbre de la sagesse, l'arbre de la vie.*

Imari avait toujours supposé qu'ils ne faisaient qu'un.

— C'est la puissance de l'arbre d'Asoraï qui vous a sauvée, poursuivit la femme.

— Je ne comprends pas, répondit Imari, dont le regard glissa de la flûte à la femme. Je viens de libérer le Grand Imposteur pour Azir, et vous n'êtes pas en colère ?

— Était-ce intentionnel ?

Imari cligna des yeux.

— Non, mais...

— Zussa n'a jamais été vaincue, mon enfant. Les Quatre Divins l'ont enchaînée dans l'espace entre les mondes, mais cela a toujours été notre faiblesse. Une déchirure dans la création parfaite du Créateur, faisant suinter le mal et la corruption dans notre monde. Pour rectifier les choses, il fallait libérer l'Imposteur. Pour qu'elle puisse être vaincue une fois pour toutes.

Imari tenta d'absorber les mots de la femme, de les comprendre.

— Et nous avons attendu ici tout ce temps, poursuivit la femme. Le Créateur a épargné cet endroit, sachant que ce monde aurait besoin de vous.

— De moi ? dit-elle, prise au dépourvu.

La vieille femme jeta un bref coup d'œil à Jeric avant de répondre.

— Zussa était la première sulaziér, et seul un sulaziér peut l'arrêter. Le plus grand de tous – vous. Vous êtes l'élue d'Asoraï. C'est pour cela qu'ils sont tous réunis ici, ajouta-t-elle avec un geste

englobant la foule. Nous vous attendions depuis très longtemps.

Imari se sentait totalement dépassée, et quelque peu sonnée.

La femme lui tendit la main.

— Je m'appelle Hiatt.

Imari examina cette vieille main ridée et recouverte d'encre, et la lui empoigna.

— Imari.

La vieille femme – Hiatt – sourit et se tourna vers Jeric. Ses yeux étrécis se plantèrent dans les siens, et son sourire disparut.

— Vous devez être le Loup de Corinthe.

La déclaration, lâchée avec tant d'émotions – aucune n'impliquant l'approbation –, réduisit la foule au silence.

— En effet, répondit Jeric de son timbre de violoncelle inébranlable.

Hiatt le jaugea du regard, se gardant de tout commentaire. Elle se tourna brièvement vers Imari, avant de fixer à nouveau son attention sur Jeric. Puis elle tendit de nouveau la main.

Jeric s'attarda un court instant sur les glyphes d'encre recouvrant son épiderme, avant de la serrer dans la sienne.

La foule les observait en silence.

— Bienvenue à Assi Andaï.

Hiatt lâcha la main de Jeric, et ajouta :

— Il est l'heure de prendre un bon bain et un repas, vous ne pensez pas ?

~

Ils suivirent Hiatt à travers la foule.

Jeric, les sens aux aguets, marchait de front avec Imari, leur petite procession les suivant de près. La foule s'écartait devant eux. Tout le monde les fixait, y compris les enfants qui tentaient d'apercevoir les provinciaux entre les jambes de leurs parents.

Les provinciaux, mais surtout Imari.

Cela faisait une éternité qu'aucun étranger n'avait mis les pieds dans leur repaire, leur révélant Hiatt. Cent treize ans pour certains.

Imari peinait toujours à admettre l'existence d'un tel lieu. Une ville entière, cachée sous le sable et la roche pendant tout ce temps. Des puits de lumière perçaient le grand dôme rocheux à l'image de la voûte d'une forêt, saupoudrant le sol d'or. Des dizaines d'édifices ni très hauts ni très larges avaient poussé çà et là, reliés les uns aux autres par des chemins de terre.

Toute cette vie construite autour de l'arbre d'Asorai.

Au début, expliqua leur hôte tout en marchant, à une époque bien antérieure à Azir, cet endroit n'était guère plus qu'un temple.

Au fil des ans, son existence était tombée dans l'oubli. Azir lui-même en ignorait la présence, et lorsque Sol Velor avait disparu, détruit, et que les survivants s'étaient retrouvés sans refuge et à la merci des tyrcorats de Fyri, Hiatt et ses frères et sœurs du temple les avaient recueillis. Mais le manque de place les avait rapidement conduits à agrandir la caverne. Grâce au Shah – et en déployant des trésors de précautions –, ils avaient ainsi creusé de nouvelles galeries au cœur de la roche, construit des jardins sous ces puits de lumière naturels, mis en place un système de collecte d'eau à partir des trous dans la voûte, et avaient même découvert des sources chaudes dans les profondeurs, qui faisaient désormais office de bains.

Absorbée dans la contemplation de ce petit miracle de vie, Imari en oubliait presque de regarder devant elle, et faillit, par deux fois, percuter Hiatt.

Tallyn lui relata également les événements qu'elle avait manqués, aux prises avec Azir à l'intérieur du Mazarat. Les derniers instants des sbires d'Azir, et la disparition de Bahdra, qui s'était éclipsé dans le tourbillon de lumière et de fureur de son maître. Il ignorait leur destination, mais Imari soupçonnait la réponse : Trier.

Hiatt les conduisit d'abord aux sources chaudes, situées le long d'un petit chemin sinueux, qui bifurquait au niveau d'une paroi rocheuse. Une arcade leur souriait à chaque extrémité.

— Je suis sûre que vous êtes tous affamés, mais vous risquez d'effrayer les enfants dans ces tenues souillées, alors mieux vaut commencer par un brin de toilette. Les femmes à droite, dit Hiatt en montrant l'arcade de droite. Les hommes là-bas, ajouta-t-elle en pointant le doigt vers la gauche. Laissez vos vêtements près de l'entrée, et je vous ferai apporter de nouveaux habits.

Les hommes de Jeric s'engagèrent sur le chemin de gauche, mais Jeric demeura aux côtés d'Imari.

— Il ne lui arrivera rien, Roi Loup, lui assura Hiatt, une pointe de curiosité dans les yeux. Je veillerai personnellement à ce que personne ne descende aux sources pendant que vous y êtes.

Jeric ne semblait pas satisfait pour autant.

Imari posa alors une main sur son bras, attirant l'œil perçant de Jeric.

— Jeric, ça va aller. Jenya sera avec moi, tu sais.

Un muscle se contracta dans sa mâchoire. Son regard se posa sur Hiatt, puis, à contrecœur, il suivit ses hommes, Tallyn sur les talons.

Imari le vit se faufiler par l'ouverture, mais juste avant qu'il ne soit hors de vue, il se retourna et croisa son regard. Puis il disparut.

Imari se tourna vers Hiatt qui l'observait.

— Je reviendrai vous escorter jusqu'à vos quartiers, déclara la femme. Mais prenez votre temps.

— Merci, répondit Imari.

— Avec grand plaisir.

Elle jeta un œil dans la direction où les hommes étaient partis, puis tourna les talons.

Imari, Jenya et la femme aux yeux étrangement familiers traversèrent l'ouverture prévue à cet effet. Dès qu'Imari passa l'arcade, elle fut accueillie par une bouffée d'air chaud et humide. Elle envoya un remerciement silencieux à Hiatt pour sa suggestion bienheureuse. Imari brûlait de débarrasser sa peau des résidus de la bataille de Trier, mêlés à la terre, au sable et au sang de Jeric.

De la source – un trou dans le sol bien plus grand que ce à quoi Imari s'attendait – se dégageait une eau fumante, et de petits braseros brûlaient tout autour. Sur le côté les attendaient savons et serviettes à franges, sur une courte étagère qu'Imari admirait lorsqu'elle entendit un bruit d'éclaboussures.

Imari tourna la tête et vit que la femme barbotait déjà, nue dans l'eau.

Jenya n'avait pas bougé de l'entrée.

— Vous ne venez pas ? demanda Imari.

— Plus tard. Pour l'instant, j'aimerais éviter de me retrouver au bout de l'épée de votre Loup, dit-elle avec un sourire complice, qu'Imari lui rendit.

Imari entreprit de se déshabiller, légèrement mal à l'aise. Les bains publics n'étaient pas rares à Trier, mais elle ne les avait pas côtoyés depuis longtemps. Sans compter que ses habits couverts de sang séché lui collaient comme une seconde peau, tel l'épiderme d'un animal muant. Elle délaissa le tissu souillé près de l'entrée, et pénétra dans la source.

L'eau était chaude, fumante et délicieusement agréable.

Imari croisa le regard de la jeune femme, qui détourna les yeux. Elle avait de l'eau jusqu'au menton, mais à cette distance, dans l'eau et sans personne alentour, Imari sentait des ondulations de pouvoir émanant d'elle.

— Vous êtes une Liagée.

La femme la scruta de ses yeux noirs perçants, attrapant les perles à son cou dans le même temps. Le geste n'était pas passé inaperçu aux yeux d'Imari qui, bien qu'elle ne puisse les voir sous l'eau, savait qu'elles contenaient une sorte d'enchantement de suppression.

— Est-ce que nous nous connaissons ? poursuivit Imari.

La femme, toujours silencieuse, lui offrit son profil.

— Vous les avez accompagnés depuis Trier ? tenta alors Imari.

Elle ne pouvait s'empêcher de s'interroger sur la présence de cette femme, manifestement sol velorienne, aux côtés de Jeric et ses compagnons, sur les raisons qui avaient poussé cette étrangère à risquer sa vie pour les aider à retrouver Imari.

— Oui.

Quelque chose dans la voix de la femme lui semblait également familier.

— Vous viviez donc à Trier ? insista Imari.

Elle ne voulait pas paraître trop intrusive, mais cette femme, cette Liagée, avait vécu cachée en plein cœur de la capitale istraane. Pendant tout ce temps.

La femme tourna son regard indéchiffrable vers Imari.

— Oui.

Imari pinça les lèvres, puis :

— Merci.

— Pour quoi ?

Encore ce timbre familier.

— Vous êtes une Liagée. Je sais qu'ils n'auraient pas pu me retrouver sans votre aide. Alors, merci.

Un pli se creusa entre les sourcils de la femme.

Imari pencha la tête en arrière et ferma les yeux, bercée par le clapotis de l'eau contre les parois de la source naturelle.

— Est-ce que Saza a souffert ? demanda la femme à mi-voix.

Imari ouvrit grand les yeux.

Le regard sombre de la femme était vitreux, mais on voyait qu'elle tentait de paraître forte, comme si elle craignait de se briser à tout moment. Et toutes les pièces du puzzle s'imbriquèrent soudain.

La sœur de Saza, bien sûr. Celle qui travaillait au temple d'Ashova, assouvissant les désirs des Istraans.

Le cœur d'Imari se brisa.

Pour elle, pour Taran et pour Saza.

— Il n'a pas souffert longtemps, Niá.

Cette dernière hocha la tête et ferma les yeux. Puis elle ajouta :

— Elle m'avait prévenue.

Sa voix était à peine un murmure.

— À propos de Bahdra. Mais je n'ai pas écouté.

C'était un aveu, et Imari s'interrogea sur le rôle qu'elle avait tenu dans cette affaire. Niá connaissait-elle la servante que la kourana avait appréhendée, celle avec laquelle Kai était liée ?

Ou... s'agissait-il d'une seule et même personne ?

Mais Niá ne s'étendit pas sur la question, comme si elle attendait le jugement d'Imari.

— Tolya me mettait en garde, moi aussi, confessa Imari, avant

d'ajouter, lorsque les yeux de Niá s'ouvrirent : Chaque fois que je me faufilais en douce chez cet homme que je haïssais pour le voler.

Il y eut un instant de silence. Puis Niá répondit :

— Il l'avait probablement mérité.

— Oh que oui.

— Tolya le savait probablement aussi.

— Je le pense, oui. Bien que je me sois fait taper sur les doigts à diverses reprises.

Niá laissa échapper un petit rire, qui lui rappela tellement celui de Saza que son cœur se serra.

— Je ne l'ai jamais rencontrée. Mais... Oza Taran parlait souvent d'elle.

— Tu as hérité de leur don ? demanda Imari.

Niá hésita, puis ôta son collier de perles et le lui lança. Imari l'attrapa au vol, observa les perles et ouvrit de grands yeux.

— Est-ce qu'elles viennent... de chez Taran ?

Niá opina du chef.

Imari remarqua tous les petits glyphes, sentant le pouvoir qui rayonnait sous ses doigts comme un courant électrique.

— Ce sont des gardiennes de dissimulation et de suppression. C'est comme ça qu'elle a pu rester cachée aussi longtemps.

— Et tu les as utilisées pour quitter Trier, dit Imari qui comprenait enfin.

— Oui.

Imari fit glisser les perles entre ses doigts.

— J'ai eu le temps de les étudier depuis notre départ, avança Niá à voix basse. Je pense pouvoir en créer d'autres. En prévision de ton retour.

Imari croisa le regard de la jeune femme.

— J'aimerais me rendre utile... si tu veux bien m'accorder ta confiance, dit Niá.

Imari lui lança les perles, que l'autre attrapa au vol.

— Si *tu* veux bien m'accorder ta confiance, alors oui, j'en serais honorée.

Chapitre 44

Imari émergea de la source d'eau chaude, s'essuya et enfila la robe que Hiatt avait laissée à son intention. Un long caftan au tissu fluide, les manches amples et le décolleté plongeant, avec un ourlet légèrement resserré au-dessus des genoux, conférant un effet de cascade à la jupe. L'étoffe était douce et fine, d'une riche teinte lapis. L'artisan qui l'avait confectionnée devait être bien habile de ses mains – et déterminé – pour créer pareille beauté en cet endroit. Imari se rappela alors les souvenirs de Sol Velor de Tallyn : c'était un peuple fier.

Bien qu'ils aient perdu leurs maisons, bien qu'ils aient été piégés sous terre pendant les cent dernières années, ils n'avaient pas perdu leur espoir ni leur but.

Niá avait revêtu la longue robe que Hiatt avait laissée pour elle. La coupe était plus simple que la sienne, un peu plus carrée, et le tissu couleur crème. Ensemble, elles rejoignirent Jenya de l'autre côté.

Les yeux d'Imari se tournèrent aussitôt dans la direction de Jeric.

— On les a déjà escortés, l'informa Jenya avant qu'Imari n'ait le temps de poser la question. Ce qui n'était pas pour plaire à... votre loup. J'ai dû jurer sur ma vie que je veillerai sur vous.

Imari émit un petit rire, mais elle devait bien avouer que le côté protecteur de Jeric la charmait.

— Il a été convié au dîner par les anciens du village, poursuivit Jenya. Les autres sont avec lui. Hiatt vous fait savoir que vous êtes également attendues, et que nous serons hébergés par les habitants.

Imari jeta un regard à Niá, qui acquiesça de la tête.

— Allons-y, répondit Imari.

La Saredd inclina la tête, puis les escorta le long du chemin sinueux pour regagner le village. Elles croisèrent des enfants rieurs courant çà et là, à la poursuite d'un poulet qui piaillait. Une chèvre bêlait au loin.

Tant de vie enfouie dans cet endroit obscur ! s'émerveilla Imari.
Tant d'espoir.

Jenya les conduisit vers une bâtisse semblant faite de torchis. Des trous avaient été creusés pour les fenêtres, et une lumière dorée scintillait à l'intérieur. Des voix ainsi qu'un doux fumet de viande

grillée lui parvinrent, et son estomac se mit à gargouiller.

Par les gardiennes, à quand remontait son dernier vrai repas ?

Un jeune homme en robe gardait la porte, un unique glyphe tracé à l'encre sur le front. Il fit un signe de tête à Imari, et poussa la porte.

Elle fut accueillie par la chaleur et les éclats de voix, mais les bavardages cessèrent dès qu'elle franchit le seuil.

— Bienvenue, Imari. Niá, lança Hiatt en sol velorien depuis le bout d'une longue table animée.

Parmi les visages étrangers, elle reconnut Tallyn et Jeric, assis, une assiette pleine devant l'un et l'autre. Les hommes de Jeric – elle remarqua au passage que l'œil gonflé de Chez avait été bandé – s'étaient mêlés aux autres occupants de la pièce, chacun une assiette à la main.

— Asseyez-vous, je vous en prie.

Alors qu'elle se demandait où s'installer autour de cette table déjà surchargée, Jeric se leva pour lui laisser sa place.

Le bain semblait lui avoir fait le plus grand bien. Il portait un pantalon propre et ajusté couleur beige, ainsi qu'une longue tunique crème, qui laissait entrevoir son cou. À sa taille, il avait troqué son épée contre un poignard. Les cheveux peignés en arrière, il la détailla de ses yeux bleus perçants.

Pendant un instant, Imari oublia de respirer.

Les lèvres de Jeric se recourbèrent, et elle réalisa que tout le monde les dévisageait, attendant qu'elle s'attable.

Elle se dirigea alors vers Jeric, qui ne la quittait pas des yeux, puis elle enjamba le banc et s'assit à sa place. Il effleura son épaule du bout des doigts, faisant naître des frissons dans tout son corps.

— Nous étions en train de discuter hébergement, annonça Hiatt, toujours en sol velorien.

Derrière elle, quelqu'un servait d'interprète pour les hommes de Jeric.

— Plusieurs familles ont proposé de vous accueillir. Ce n'est donc pas vraiment une question de place, mais de la répartition que vous préférez.

Un jeune garçon se pencha au-dessus d'elle et posa une assiette chaude et fumante sur la table devant Imari.

— Juste avant que vous n'arriviez, nous avons décidé de diviser la meute du Loup en deux, expliqua Tallyn, assis à côté de Hiatt. Braddok et Stanis accompagneront Jenya et Niá chez Gezze.

Tallyn fit un geste vers un homme d'âge moyen à la longue barbe, qui hocha la tête.

— Aksel et Chez seront mes compagnons chez Urri.

Une femme replète aux cheveux d'argent leva une main.

— Le Loup et toi logerez chez Hiatt.

À ces mots, Imari se figea.

Jeric lui effleura l'échine du bout des doigts. Lui faisant savoir qu'il était là, qu'il avait entendu. Qu'ils pourraient en discuter plus tard.

Mais Imari n'avait rien à redire.

— Eh bien, tant que cela ne dérange aucun de vous trois, finit par dire Imari en sol velorien, résistant à l'envie irrésistible de se retourner vers Jeric, je ne vois aucun problème. Soyez assurés que nous ferons tout notre possible pour mériter votre accueil.

Et l'interprète de traduire pour les hommes de Jeric.

— Bien, conclut Hiatt en joignant les mains. C'est décidé alors. Mazz...

Elle se tourna vers un homme âgé aux longs cheveux argentés et à la barbe fournie. Imari le reconnut : il faisait partie du cercle de robes blanches qui l'avaient accueillie à son retour à la vie autour de l'arbre.

— Imari va avoir besoin d'un nouveau talla, l'informa Hiatt.

C'était donc un enchanteur.

Le vieil homme – Mazz – inclina la tête, puis se tourna vers Imari.

— Retrouvez-moi demain, dit-il. Je vais devoir vous poser quelques questions avant de commencer.

— Très bien. Merci, répondit Imari.

— Pour en revenir à Azir... fit Gezze.

Il lança un œil à Hiatt, qui suggérait un désaccord sur un sujet précédemment abordé.

— Nous ne sommes pas prêts, Hiatt.

— Pourtant, nous devons nous y préparer, répliqua l'intéressée. Azir a détecté notre présence au moment de prendre la fuite. Et maintenant que les tyrcorats ont disparu, ce n'est qu'une question de temps avant qu'il ne s'intéresse à nous. Il faut agir sur-le-champ, avant qu'il n'use du pouvoir de Zussa pour conquérir toutes les Provinces.

— Combien avez-vous dit que vous étiez de votre côté ? demanda Gezze en se tournant vers Jeric.

— Cinq mille, répondit Jeric en sol velorien. Mais nous n'avons aucun moyen de contraception contre le pouvoir du Shah.

Un silence s'abattit sur la pièce.

Suivi de quelques ricanements, auxquels Hiatt répondit par un haussement de sourcil.

Imari lança un coup d'œil à Jeric par-dessus son épaule, un sourire aux lèvres. Il plissa les yeux, inquiets.

— Tu voulais dire *fezia*, dit Imari en plaçant sa main sur la

sienne. Protection.

— Qu'est-ce que j'ai dit ?

— *Fazi*.

Elle se rapprocha et lui glissa :

— Ce qui signifie : contraception.

Braddok s'étouffa dans sa tasse.

— *Oh*, murmura Jeric en lui adressant un sourire espiègle. Mes excuses, lança-t-il aux autres convives, dans leur langue maternelle. Je voulais naturellement dire *fezia*.

On aurait dit que Hiatt tentait de réprimer un sourire.

— Eh bien, dans ce cas, nous pouvons vous aider, proposa Mazz en joignant les mains devant lui. Nous avons une dizaine d'enchanteurs à disposition.

Imari ne s'attendait pas à une telle force, et d'après les visages des hommes de Jeric une fois l'interprète ayant terminé de traduire, ils étaient aussi surpris qu'elle.

— Je pourrais me rendre utile, moi aussi, dit Niá à voix basse, attirant l'attention de tous les convives.

Imari croisa son regard de l'autre côté de la pièce et sourit.

— La voléré Taran était mon oza, poursuivit Niá.

Ses paroles furent accueillies par un silence stupéfait.

— Taran de Bassi ? demanda Mazz à son attention.

— C'est bien elle, répondit Tallyn à la place de la jeune femme, qui ne semblait pas savoir quoi que ce soit au sujet de Bassi.

Mazz expira à travers ses lèvres serrées et se pencha en arrière, arrachant un grincement au banc.

Ils discutèrent jusque tard dans la soirée, avisant au moyen de préparer les Provinces contre le Grand Imposteur – qui opérait désormais à travers Azir –, tout en essayant de déterminer sa prochaine cible. Assiettes et coupes se vidèrent progressivement, mais lorsque les premiers bâillements – venus de Chez – se firent entendre et que deux des invités de Hiatt se retirèrent, ils décidèrent de remettre la discussion au lendemain.

— Grands dieux, j'ai besoin d'un verre... finit par dire Braddok.

— Comme c'est étonnant, le taquina Aksel.

— Nous avons une taverne, proposa Urri en langue commune avec un accent prononcé, sur le pas de la porte. Elle ne vaut probablement pas les vôtres, mais nous y sommes attachés.

Les yeux de Braddok s'illuminèrent.

— Ce n'est pas trop tard ?

Urri secoua la tête.

— Je vous y emmène, si vous voulez.

Braddok se dirigeait déjà vers la sortie. Stanis échangea un long regard avec Jeric, puis prit congé lui aussi, comme s'il comptait

veiller sur leur colossal ami plutôt que de s'adonner aux coutumes locales.

— Tu viens, Loup ? Aïe...

Aksel jeta un regard noir à Chez, qui le lui rendit et le poussa dehors.

Jenya se tourna vers Jeric, puis Imari, et inclina la tête.

— Bonne nuit, zurina. Loup.

Elle tourna les talons, et Niá lui emboîta le pas avec les autres.

Les laissant seuls avec Hiatt.

— Vous trouverez votre chambre par là, annonça-t-elle en désignant une petite porte coincée entre deux étagères de livres. Il est temps d'aller me coucher, ajouta-t-elle. Je vous verrai demain matin.

Elle tourna dans un couloir étroit et disparut par une porte dérobée. Le calme les accueillit.

— Très subtil, pas vrai ? dit Imari en se levant.

Elle entendit un petit rire derrière elle, et se retourna pour faire face à Jeric. Soudain, la pièce semblait très petite, exiguë.

— Tu veux les rejoindre ? chuchota-t-elle.

Sa voix tremblait malgré elle.

— Non, dit-il avec une pointe d'amusement, ses yeux bleus rivés sur les siens.

Il fit un pas en avant de façon à ce que ses bottes viennent encadrer les pieds d'Imari et que leurs hanches se frisent, faisant vibrer chaque atome du corps d'Imari.

— Non, je préfère être avec toi.

À la fois submergée par l'exaltation et rongée par l'appréhension, Imari arqua un sourcil.

— Qu'est-ce que tu as en tête ?

Les lèvres retroussées, il plaça ses mains de chaque côté d'elle, sur la table, l'immobilisant de ses longs bras.

— J'ai peut-être quelques idées.

Il pencha la tête en avant, et Imari sentit l'odeur du savon dans ses cheveux alors que ses lèvres lui chatouillaient l'oreille, la faisant de nouveau frémir.

— Mais je préfère te prévenir : elles tournent toutes autour d'une certaine requête que tu as formulée dans ta chambre à coucher.

Le pouls palpitant, Imari percevait chaque centimètre qui les séparait. Le son de sa propre respiration.

— Il va falloir que tu sois plus précis, Loup, rétorqua-t-elle, lui renvoyant ses propres paroles.

Il étouffa un petit rire et recula, juste ce qu'il fallait pour la détailler. Son expression se fit soudain sérieuse.

— Je pensais ce que j'ai dit, Imari, dit-il en soutenant son regard. *Je t'aime*. Plus que je n'ai jamais aimé quiconque. Plus que ma propre vie. J'ai besoin que tu le saches.

Par les gardiennes, elle ne se laisserait jamais d'entendre ces mots dans sa bouche.

— Et j'ai fait une promesse à ton père, poursuivit-il, une main contre sa joue, qui recouvrait la moitié de son visage. Le Créateur m'en soit témoin, j'ai juré de donner ma vie pour la tienne, et par ta miséricorde, j'entends tenir cette promesse aussi longtemps que je vivrai. Non pas que tu aies besoin de ma protection, mais *j'ai besoin de toi*. J'ai toujours eu besoin de toi.

Elle resta totalement et irrémédiablement sans voix.

Jeric fit glisser son pouce le long de sa pommette, essuyant une larme qui s'était échappée sans même qu'elle s'en aperçoive.

Les lèvres de Jeric se recourbèrent.

— Ce n'est pas vraiment la réponse que j'attendais...

Noyée sous les larmes, Imari s'étouffa de rire, puis se hissa sur la pointe des pieds.

— Je t'aime, Jeric, dit-elle tout contre ses lèvres.

Avant de plaquer sa bouche sur la sienne.

Jeric, gémissant, lui rendit son baiser, l'étirant de toute sa fougue et de sa vigueur. Dans leur élan, Imari vint heurter la table, mais elle le remarqua à peine, s'en fichait éperdument. Du moins, jusqu'à ce qu'une coupe d'eau se renverse, déversant son contenu alentour.

Soudain immobiles, ils se tournèrent vers la flaque d'eau sur le sol, avant de se regarder l'un l'autre. Imari partit d'un franc éclat de rire. Dans les yeux de Jeric brillaient une pointe de malice et autre chose, de plus profond. Il saisit sa main, la libéra de la table et la conduisit jusqu'à la porte de la chambre.

Décuplant l'excitation et la nervosité d'Imari.

Jeric poussa la porte.

La chambre était petite et peu lumineuse, mais dans la pénombre, Imari distingua un lit juste assez grand pour deux. Jeric lâcha sa main pour se diriger vers le lit, puis s'agenouilla devant la petite table dont Imari venait de réaliser la présence. Il alluma une lanterne en quelques secondes, puis se leva et se retourna pour lui faire face.

Par le Créateur, comme il était beau.

À le voir devant elle, sachant qu'ils étaient seuls et que rien ne viendrait les interrompre cette fois, son cœur eut quelques ratés.

Elle brûlait de désir. Et de peur. Mais l'envie était plus forte. Elle ne savait ni par où commencer, ni comment ; elle s'aventurerait en terre inconnue, mais était sûre de ce qu'elle le voulait. Elle le

voulait, lui, corps et âme.

Jeric s'approcha d'elle sans la quitter une seule seconde des yeux. Puis continua son chemin, lui effleurant le bras au passage, et ferma doucement la porte. Le parquet grinça sous son poids lorsqu'elle le sentit s'arrêter derrière elle.

Avant qu'elle ne puisse se retourner, sa main était dans ses cheveux, le bout de ses doigts effleurant la naissance de sa nuque alors qu'il écartait ses cheveux de son cou. Ses lèvres suivirent, douces comme du velours, venant l'embrasser là où ses doigts l'avaient frôlée. Haletante, Imari ferma les yeux, s'abandonnant aux sensations qu'il provoquait en elle. La chaleur de sa bouche mettant le feu à sa peau, la douce pression de ses lèvres, et la sensation de ses doigts s'égarant dans sa chevelure.

Le cœur d'Imari lui faisait l'effet d'un roulement de tambour dans sa poitrine.

— Tu as de si beaux cheveux, murmura-t-il au creux de son cou, lui envoyant un nouveau frisson le long de l'échine.

Alors que sa main explorait sa gorge pour descendre taquiner sa clavicule, la respiration d'Imari se fit tremblante.

Elle ne pouvait bouger, mais ne semblait pouvoir rester immobile.

Les doigts de Jeric dessinèrent le contour de sa manche, avant de se couler sous l'ourlet pour chatouiller la peau en dessous, où il s'interrompit. Sa bouche glissa jusqu'à son oreille, envoyant à nouveau des frissons dans tout son corps.

— Est-ce que ça va ? lui souffla-t-il à l'oreille. J'ai envie de toi, mais je peux attendre. Aussi longtemps que nécessaire.

Imari n'avait pas l'intention d'attendre. Pas sachant que chaque jour pouvait être le dernier, et qu'elle avait été si proche de le perdre à jamais.

Elle ne voulait plus de barrières entre eux.

— J'ai besoin de *toi*, chuchota-t-elle, le cœur battant la chamade, une main sur la sienne pour l'aider à tirer la manche et ainsi libérer son épaule.

La manche ne s'abaissa pas complètement, car l'autre maintenait toujours sa robe en place, mais cela suffit à faire glisser l'encolure, dévoilant l'un de ses seins.

Les lèvres de Jeric s'en retournèrent à son épaule, où il déposa des baisers de braise, et sa main s'égara dans son décolleté désormais plongeant. Imari haleta, le désir embrasant son corps, prompt et vorace.

Mais Jeric savourait la découverte de son corps avec loisir. Le mémorisant dans ses moindres recoins, ses crêtes et ses courbes, tandis que ses paumes enfiévrées sillonnaient délicieusement sa

peau nue.

Par les gardiennes.

Imari, un gémissement dans la gorge, se cambra contre lui. Elle ne pouvait s'en empêcher, il lui était impossible de tenir en place. Incapable d'en supporter davantage, Imari se retourna dans ses bras. Jeric la dominait, et lorsque son regard descendit le long de son visage puis vers son décolleté béant, le cœur d'Imari s'affola si fort et si vite qu'elle était certaine qu'il pouvait l'entendre, lui aussi.

L'instant d'après, leurs lèvres se joignirent. Elle ne savait qui avait fait le premier pas – sans doute les deux en même temps. Enlacés, suspendus l'un à l'autre dans un corps à corps désespéré, ils s'embrassèrent à en devenir fébrile. Imari pressa ses hanches contre les siennes, le désir de Jeric manifeste à travers leurs habits. Toute frémissante, elle plaqua ses hanches plus fermement contre lui.

Un grognement monta de la gorge de Jeric tandis que sa langue savourait celle d'Imari. Il passa une main sur l'autre manche de sa robe, accrocha le tissu avec son pouce pour le faire glisser vers le bas. Et plus bas.

Imari s'arqua de façon à ce que la robe puisse glisser librement le long de ses bras et sur ses hanches, jusqu'à ce qu'elle s'amasse sur le sol à ses pieds.

Jeric recula, la détaillant de ses yeux avides.

Non, la *dévorant*.

Imari avait toujours éprouvé une certaine gêne à l'idée de se retrouver nue en compagnie d'un homme, mais devant son regard, toutes ses craintes et sa nervosité s'envolèrent ; jamais ne s'était-elle sentie aussi belle et désirée qu'en cet instant.

Elle attrapa l'ourlet de sa tunique et l'aida à le lui ôter, avant de la jeter à terre. La lumière ambrée dansait sur sa peau, sur ses cicatrices. Il en avait tellement. De ses doigts, Imari explora la nouvelle marque juste au-dessus de sa poitrine – le coup qu'il avait pris pour elle –, puis plus bas, lentement, jusqu'à atteindre sa ceinture. Il la vit défaire la boucle et la retirer, et profita de ce qu'elle posait de côté ceinture et poignard pour se déchausser. Elle déboutonna son pantalon, et il l'aida à le retirer.

Imari l'avait déjà vu dans le plus simple appareil auparavant, dans la grotte des Landes Sauvages, alors qu'ils tentaient d'échapper aux Ombres, transis de froid et aux portes de la mort, mais jamais... de cette façon. Le pouls incontrôlable, elle laissa errer son regard sur l'étendue de son désir – son envie d'elle –, puis leva les yeux vers lui.

Ce n'est qu'en cet instant qu'elle sentit la présence du Loup à ses côtés.

Et la faim dans ses yeux l'embrasa.

Imari se dirigea vers le lit, puis s'allongea sur le côté et le dévisagea sous ses paupières impatientes.

— Grands dieux, tu es si belle... dit-il en contemplant son corps. Te l'ai-je déjà dit ?

Imari haussa un sourcil.

— Peut-être une ou deux fois. Mais je ne me lasserai jamais de l'entendre.

Le regard brûlant, il s'approcha et grimpa sur le lit avec l'agilité du prédateur. Le matelas s'enfonça sous le poids de son corps alerte. Il plaça ses coudes de part et d'autre d'elle, appuya ses longues jambes contre les siennes, mais ne s'allongea pas. Soutenant le poids de son corps et laissant sa chaleur se diffuser jusqu'au sien.

— Tu es exquise, dit-il en baissant la tête, et seulement la tête, pour déposer un baiser sur sa mâchoire. Magnifique.

Il déposa un autre baiser au creux de son cou.

— Tu veux que je continue ?

— Figure-toi que ce n'est pas de conversation dont j'ai envie dans l'immédiat, réussit à articuler Imari, qui brûlait de sentir son poids sur elle.

Jeric laissa échapper un rire grave, puis il combla l'espace qui les séparait de chaque vigoureux centimètre de son corps, et, d'un baiser, l'enfonça profondément dans les oreillers, arrachant à Imari un gémissement.

Le corps de Jeric, lourd et glorieux contre sa peau, flamboyait comme le soleil du désert. Imari fit courir ses mains le long de ses membres, de ses lignes ciselées. Sentant le dos de Jeric fléchir alors qu'il la consumait, l'adulait. Ses mains étaient partout à la fois, gourmandes, mais également tendres – révérencieuses, comme s'il vénérât son corps de ses doigts. Sa bouche vint taquiner son cou, sa clavicule, et lorsque ses lèvres atteignirent ses seins, Imari hoqueta de stupeur.

Et dire qu'elle avait trouvé ses *maines* exquises.

Les lèvres de Jeric s'attardèrent sur sa poitrine, goûtant et savourant de sa bouche chaude.

Lui faisant perdre tout contrôle.

Imari tendit la main vers lui, mais il arrêta son geste, et lorsqu'il planta ses yeux dans les siens, ses pupilles étaient énormes.

— Un peu de patience, mon amour.

À ces mots, un frisson la traversa. Mais Imari était sur le point de protester quand l'autre main de Jeric se perdit sur le haut de sa cuisse, glissant entre ses jambes, et sa désapprobation mourut sur ses lèvres.

Jeric, un sourire prédateur aux lèvres, s'en retourna à ses seins tandis que sa main s'attardait entre ses cuisses.

Oh.

Oh.

Le corps entier d'Imari se crispa sous ses caresses avides, submergé par des sensations qu'elle n'avait jamais ressenties auparavant – qu'elle ne pensait même pas pouvoir ressentir. Un picotement se répandit le long de ses membres, suivi d'une pression croissante en son sein, une palpitation accablante, la consumant de désir.

— Jeric...

L'ardeur qu'elle ressentait pour lui était tel un incendie, mais lorsqu'elle tenta d'approcher sa main une nouvelle fois, il s'écarta avec un petit rire.

— Pas encore, murmura-t-il tout contre son nombril, qu'il embrassa doucement.

La pression ne cessait de croître.

Encore et encore.

— Jeric, *s'il te plaît*, le supplia-t-elle, haletante, incapable de tenir plus longtemps, la pression sur le point d'éclater en elle.

Puis elle poussa un cri, à bout de souffle, arrachant à Jeric un sourire malicieux.

Le regard acéré, Imari l'empoigna par les bras et le fit rouler sur le dos – si vite qu'il s'esclaffa –, puis elle le chevaucha, le prenant tout entier en elle.

Son rire se mua en gémissement, et ses traits se tendirent presque douloureusement alors qu'il s'enfonçait plus profondément, la remplissant de tout son long. Mais Imari n'était pas préparée à la douleur de cette possession. Sous le choc, elle serra les dents pour qu'il ne le remarque pas.

C'était peine perdue, car rien n'échappait à son œil averti, en particulier lorsqu'il était question d'Imari.

— Imari, je ne veux pas te faire mal...

Elle agrippa ses larges épaules et bascula ses hanches vers l'avant. Fermement. Encore et encore, bien décidée à ignorer la brûlure de ses ardeurs, l'embrassant jusqu'à ce qu'elle le sente fondre sous sa peau. Les doigts de Jeric s'enfoncèrent dans ses hanches, la stabilisant pour ne pas accentuer sa douleur, mais Imari, sans jamais quitter ses lèvres, fit courir ses mains sur son corps à mesure qu'ils trouvaient leur rythme. Comme deux harmonies distinctes s'imbriquant soudain, accordant leur tempo et grimpant crescendo, jusqu'à ce qu'Imari pousse un cri et que Jeric laisse échapper un grognement, frissonnant contre elle dans un dernier accord résolu.

Une complétude totale.

Imari s'affaissa, essoufflée, et Jeric écarta du bout des doigts les

mèches qui lui tombaient devant les yeux.

— Ça va ? chuchota-t-il.

Le loup avait disparu. Jeric s'était complètement relâché. Plus détendu qu'elle ne l'avait encore jamais vu.

Elle aimait en être la raison, faire ressortir ce côté de lui.

Elle embrassa ses lèvres.

— Divinement bien.

— C'est toi qui es divine, répondit-il en levant ses yeux vers elle.

Puis il plongea sa main dans ses cheveux et ramena ses lèvres gonflées contre les siennes.

Par les gardiennes, elle ne se lasserait jamais de lui.

Plus tard, guidée par les mains fermes de Jeric, Imari dénoua son corps du sien et se recroquevilla sur le côté, la tête sur sa poitrine et une jambe sur les siennes. Il l'enveloppa de son bras, la serrant contre lui, tandis que le bout de ses doigts traçait des motifs invisibles le long de sa jambe. Ils restèrent allongés ainsi pendant un long moment, Imari bercée par le rythme profond et régulier de la respiration de Jeric. Jamais, pas une seule fois au cours de sa vie, Imari n'avait connu pareille quiétude, pareil contentement.

Mais elle savait que cela ne pourrait durer. Astrid et les Mo'Ruk retenaient Kaï prisonnier, Ricón était toujours quelque part dans la nature, et à présent Azir possédait le pouvoir de Zussa. La sécurité de l'ensemble des Cinq Provinces était menacée.

— Je dois dire que je préfère de loin cette occupation à la dernière fois que nous nous sommes retrouvés nus ensemble, déclara Jeric, brisant le silence et la tirant de ses pensées.

De ses mains, il rapprocha les hanches d'Imari un peu plus près.

— Vraiment ? sourit-elle, faussement étonnée. Et moi qui pensais que tu préférerais les jeux d'Ombres et d'hypothermie.

— Je te ferai savoir qu'il m'a fallu toute la volonté du monde pour ne pas tenter quelque chose dans cette grotte.

Imari partit d'un petit rire et se tourna pour lui faire face.

— Jeric. Tu me détestais.

— Détester est un peu fort.

— Et d'abord, poursuivit-elle, le regard perçant, n'étais-tu pas censé fermer les yeux ?

Il dévoila ses canines et lui pinça les fesses.

— Je suis désolé, mais j'ai des yeux, ma chère et tendre, et si tu te souviens bien, je ne suis pas parfait. Juste *impressionnant*.

Imari laissa échapper un petit rire et se blottit contre lui, puis le silence s'installa à nouveau.

Jeric posa une large main sur sa cuisse.

— Quelque chose te tracasse.

Imari soupira et fit glisser ses doigts d'un air absent le long

d'une de ses cicatrices noires.

— Kaï est toujours là-bas. Et Ricón aussi, dit-elle enfin. Il faut que j'y retourne.

Par n'importe quel moyen.

Ses pensées la guidèrent vers Naleed et les fiançailles qui leur permettraient d'obtenir les armes dont ils avaient plus que jamais besoin. Elle détestait le fait même d'y penser, surtout en cet instant, mais elle ne pouvait pas *non plus* ne pas y penser. Elle était la zurina d'Istreaa, et Azir représentait une menace imminente pour son peuple. Istreaa aurait besoin de compter sur la force du nombre si elle voulait avoir une chance de s'en sortir.

Et à présent que son père n'était plus, Ricón aurait besoin de son aide pour s'assurer la fidélité de Naleed. Car quel autre moyen d'empêcher le roi de saisir cette occasion pour s'emparer du trône d'Istreaa ? Mais si elle promettait de...

— Arrête.

Les doigts d'Imari s'immobilisèrent sur la peau de Jeric. Elle tendit le cou et croisa son regard bleu perçant.

— Tu n'épouseras pas Fez, déclara-t-il, un sourcil arqué.

Imari le fixa, déconcertée une fois de plus par la façon dont il pouvait lire en elle avec autant de précision.

— *Comment* fais-tu ça ?

Jeric lui offrit un petit sourire satisfait et traça du bout de ses doigts des motifs sur sa hanche.

— Et pour être franc, j'ai du souci à me faire si tu penses à un autre homme après ce qui vient de se passer dans ce lit.

Imari roula des yeux en riant. Elle se retourna dans les bras de Jeric pour s'allonger à côté de lui, sur le ventre, appuyée sur ses coudes pour lui faire face.

— Jeric, ce n'est pas comme si je voulais y penser – par les étoiles –, c'est juste que... nous n'avons pas les moyens de combattre Azir, surtout maintenant qu'il a le pouvoir de Zussa...

— Que d'optimisme... fit remarquer Jeric d'une voix traînante, dont les doigts s'attardaient désormais au creux de ses reins.

— Je suis sérieuse, insista Imari. J'aimerais avoir ne serait-ce qu'un dixième de la force de Fyri, et je sais que vous vous attendez tous à ce que je gagne en puissance, mais on ne peut pas compter sur mon pouvoir. Je ne suis pas certaine d'être un jour à la hauteur.

Les doigts de Jeric s'immobilisèrent, et ils échangèrent un coup d'œil.

— Notre meilleur espoir est de le submerger par le nombre, poursuivit Imari, et Naleed a deux mille hommes aptes au combat.

— Je me fiche qu'il en ait même dix mille. Tu n'épouseras *pas* son fils.

Jeric pencha la tête, une pointe de malice dansant dans ses pupilles.

— À moins que je me trompe complètement sur tes sentiments, auquel cas tu devrais savoir que tu envoies des signaux quelque peu contradictoires.

— Tout ce que je dis, répondit Imari, un sourire aux lèvres, en le taquinant d'un petit coup de coude, c'est que Naleed ne sacrifiera pas ses forces par bonté de cœur. Les autres rois et roïesses non plus. Ils pourraient tout aussi bien renverser Ricón et mener cette guerre eux-mêmes, dans l'espoir que le dernier survivant s'empare du trône d'Istriaa. Et tu dois forger une alliance de ton côté, lui rappela Imari en lui enfonçant son doigt dans la poitrine. Je me souviens de l'état de Corinthe quand je l'ai quittée. Tu dois t'assurer le soutien de tes jarls, et ça n'arrivera pas avec moi.

À ces mots, Jeric la saisit par les hanches et la fit basculer sur lui, plaquant son bassin contre le sien, toute légèreté disparue. Il plongea son regard dans ses grands yeux, ses traits aussi tranchants que l'acier.

— Qu'ils aillent au diable, Imari. Je ne me séparerai pas de toi.

Imari ouvrit la bouche pour protester, mais Jeric posa deux doigts sur ses lèvres, la réduisant au silence.

— Peu importe ce que l'avenir nous réserve, nous l'affronterons ensemble.

Il marqua une pause, laissant ces mots se graver dans son esprit, remplissant chaque brèche, solidifiant le tout.

— *Je t'aime.* Il n'y a personne d'autre, et il n'y aura jamais personne d'autre. Tu es le soleil qui éclaire ma froide vie emplie d'ombres. Grâce à toi, je vois tout si clairement, et quand tout sera terminé, je t'épouserai devant le monde entier.

Imari fixa ses yeux bleus si sûrs et si profonds. Elle ne savait d'où lui venait cette détermination, en particulier dans l'état actuel des lois et des générations d'inimitié qui séparaient leurs deux peuples, mais ses mots lui donnèrent de l'espoir.

— Vraiment ? le taquina Imari, le cœur soudain plus léger. Je ne sais pas si vous êtes au courant, *Votre Majesté*, mais normalement on *demande* ce genre de choses.

Jeric s'esclaffa et glissa sa main dans ses cheveux.

— Tu devrais savoir que je ne demande jamais la permission quand il n'est pas question d'obtenir un refus.

Imari sourit.

— Je t'aime, Jeric Oberyng Sal Angevin. *Jos.*

Le regard de Jeric s'intensifia à ces mots.

— Je me battrai à tes côtés, poursuivit-elle. Et quand ce sera fini, je pourrais bien te laisser m'épouser.

Les lèvres de Jeric se retroussèrent.

— Tu vois. Je savais que tu finirais par entendre raison.

Puis il plaqua sa bouche contre la sienne, et il fallut bien longtemps avant que leurs lèvres ne se séparent, avant qu'ils ne reprennent leur souffle.

Épilogue

— Vous avez trouvé quelque chose, mi zur ? demanda Hoss.

— Je n'en suis pas encore certain...

Perché sur la crête de la colline, Ricón scrutait les larges épaules des monts Baraga et les vallées qui les séparaient. Pendant un bref instant, la dernière rafale de vent avait porté des relents de putréfaction. La puanteur de la pourriture et du sang.

Mais l'odeur avait disparu si vite que Ricón se demanda s'il ne l'avait pas imaginée. Il aurait pu passer son chemin, mais après son séjour à Bal Duhr et les nouvelles alarmantes qui lui étaient parvenues de Trier, Ricón ne voulait prendre aucun risque.

Une armée était passée par ces collines. Près de mille hommes, à en juger par les traces qu'ils avaient découvertes. Pas une force qu'il pourrait affronter avec deux douzaines d'hommes.

Il avait donc poussé vers le nord-ouest, en direction du district de Naleed qui, lui, disposait des renforts nécessaires. Malgré cela, il n'osait voyager à découvert. Ils s'étaient donc cantonnés aux monts Baraga. Cela les avait ralentis, mais mieux valait être lent que mort.

Là. La même odeur.

Ricón ramassa une poignée de sable, la jeta en l'air et vit le vent l'emporter vers le sud. Ce qui signifiait que la puanteur provenait du nord.

Ricón fit signe à Hoss.

— Attendez ici, dit-il aux autres.

Ricón et Hoss dévalèrent en glissant à moitié la pente poussiéreuse, le nuage de sable et de terre qu'ils produisirent effrayant les insectes sur leur passage. Il crut entendre un serpent à sonnette à proximité. Ils étaient nombreux dans ces collines, raison pour laquelle il évitait les gros amas de roches. Il atteignit la crête suivante et s'arrêta net.

En contrebas se trouvait un tas de carcasses. Le sang avait séché depuis longtemps et il n'y avait presque plus de chair. Des mouches bourdonnaient encore et quelques vautours s'attaquaient aux restes.

— Par tous les saints... fit Hoss. Ce sont des porcs ?

— On dirait bien.

Ricón inspecta la zone, mais ne releva aucun signe de vie récent.

— Soyons prudents, ajouta-t-il en s'engageant sur la pente du

ravin.

Hoss lui emboîta le pas.

Les vautours, trop occupés à déchiqueter, ne bronchèrent pas mais gratifièrent Ricón d'un regard courroucé sur son passage.

— Vous ne m'intéressez pas, murmura l'intéressé, la main sur la poignée de son cimeterre.

Il repéra alors un vieux sentier menant à une fissure dans la paroi de la falaise. Il plissa les yeux, sortit son arme et fit un geste à Hoss. Mais ce dernier l'avait vu, lui aussi.

Ensemble, ils avancèrent prudemment, leurs bottes crissant doucement sur le sable et la terre. Ricón s'arrêta au niveau de la fissure et tendit l'oreille, mais il n'y avait aucun bruit à l'intérieur.

Il s'y glissa. L'odeur était bien pire de ce côté-là.

Hoss toussa. Quelqu'un gémit dans la pénombre.

— Qui est là ? lança Ricón, immobile.

Un autre gémississement, plus long.

— Il me faut de la lumière, murmura Ricón derrière lui.

Hoss tâtonna dans la sacoche qu'il portait à la taille. En un rien de temps, une flamme jaillit de la petite torche qu'il tendit devant lui. Il fallut un moment à Ricón pour trouver ses repères. Ils se tenaient dans une vaste grotte. Le sol et les parois étaient maculés de sang. Des symboles liagés, peints dans le sang, recouvraient toutes les surfaces, et des cadavres en décomposition jonchaient le sol. Les rats décampèrent devant l'éclat de la lumière soudaine, puis il y eut une rafale de vent et une explosion de grincements.

Des chauves-souris.

Ricón et Hoss se baissèrent, l'air vibra au-dessus de leur tête, et quelques instants plus tard, la nuée de chauves-souris avait quitté la grotte.

Les laissant dans le silence.

C'est alors que Ricón repéra la cage, et la silhouette recroquevillée contre les vieux barreaux, tout juste vivante, à l'intérieur.

Ricón poussa un hoquet de surprise.

— *Uki Gamla...* ?

À SUIVRE...

REMERCIEMENTS

Comme toujours, il y a tant de personnes que j'aimerais remercier pour m'avoir aidée à donner vie à ce livre. On dit que l'union fait la force, et j'ai pu compter sur de nombreux soutiens.

À Briana, Carly, Daniella et Jenny. Sans elles, cette aventure n'aurait jamais vu le jour ! Elles ont lu les premières versions de *Gods of Men 2* ainsi que toutes les suivantes, et ont perçu le potentiel de ce qui n'était alors qu'une ébauche. Briana, tu trouves toujours les points méritant d'être améliorés et tu protèges constamment l'intégrité de mes personnages (enfin, un en particulier. Ha ha !). Merci à Carly et Daniella, pour vos opinions bien arrêtées sur l'amour, pour avoir lu un million de versions, et pour votre enthousiasme constant. À Jenny, pour avoir souligné tous les problèmes et contradictions logistiques ligne après ligne, pour l'honnêteté et le soutien que tu m'apportes depuis toutes ces années, pour m'avoir fait bénéficier de ton expertise du corps humain, et pour avoir su me tempérer – tout en jonglant avec trois très jeunes enfants. Vous êtes mes superhéroïnes, toutes les quatre !

À JA Andrews, Sarah K. L. Wilson et Melissa Wright : je serai toujours reconnaissante à la communauté littéraire de nous avoir réunies. Merci pour ces nombreuses conversations sur la vie et l'humanité, qui m'ont aidée à y voir plus clair (et pour m'avoir détournée de mes séances d'écriture avec vos univers fictifs incroyables. Vilaines !). Merci aussi pour nos « mercredis rédaction », et à la chaîne de Melissa Henry. Et au reste de mes Noble Turtles : merci de transformer le vaste monde de l'écriture en quelque chose de bien plus intime. #turtlepower

Merci à Fritz, pour ses connaissances en matière de guerre et de ses conséquences.

À mon éditrice, Melissa Frain, pour son exigence, pour m'avoir recadrée quand je me dispersais (chose fréquente !), et pour tous ses commentaires dans la marge. Tu es la meilleure ! Je te promets d'essayer d'intégrer un personnage ivre mort, hurlant et errant sur le sable.

À ma mère, pour avoir gardé ma plus jeune afin que je puisse travailler sur ce roman des matinées entières à l'approche de l'échéance.

À mon formidable mari qui m'écoute *sans cesse* parler d'écriture,

d'histoires et de création, qui supporte mes obsessions, qui corrige mes points de vue masculins, qui est mon plus grand soutien (littéralement ; il fait près de deux mètres), et qui s'occupe des enfants quand je me noie dans les révisions. Je t'aime, mon chéri ! Tu retrouves enfin ta femme... en quelque sorte !

À tous mes merveilleux lecteurs pour l'amour que vous portez à ces personnages et à ce monde, pour vos e-mails et vos commentaires, et pour votre enthousiasme concernant la suite du voyage !

Et à mon propre Créateur, lumière qui me guide toujours dans l'obscurité.

À PROPOS DE L'AUTEURE

Barbara Kloss est une auteure primée de fantasy pour adolescents et adultes. Ses livres empreints de magie dépeignent des personnages si réels que fiction et réalité tendent à se mêler. Barbara a étudié la biochimie à la California Polytechnic State University de San Luis Obispo, en Californie, puis a travaillé pendant des années comme scientifique dans un laboratoire d'analyses médicales. Fervente lectrice depuis toujours, surtout de fantasy, elle a commencé à écrire ses propres histoires, créant des mondes et des personnages hauts en couleur. Elle vit actuellement dans le nord de la Californie, avec son merveilleux mari, leurs trois enfants et leur chiot. Quand elle n'écrit pas, c'est qu'elle se promène avec sa petite bande, joue aux jeux vidéo, soulève des poids ou boit un café quelque part.

LES ÉDITIONS RIVKA

Vous avez aimé ce titre ? Votre avis est précieux, aussi n'hésitez pas à le partager autour de vous.

Retrouvez-nous sur www.editions-rivka.com, mais également sur Instagram et Facebook @editionsrivka.

Copyright

Titre original : *Temple of Sand*

© 2020 – Barbara Kloss

© 2021 – Rivka pour la traduction française et la présente édition

12 rue de la Borne Sud, 92190 Meudon

ISBN : 978 – 2 – 9570237 – 7 – 6

Traduction (États-Unis) : Diane Garo pour Valentin Translation

Corrections : Milena Schwarzberg

Couverture : M.S. Corley

Carte : RenflowerGrapx

Reproduction, même partielle, interdite.